AUGUSTIN
RELIEUR
rue [illegible] 18.
LYON.

ANNALES
LITTÉRAIRES.

LF
9974a

ANNALES LITTÉRAIRES

OU

CHOIX CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LITTÉRATURE

INSÉRÉS PAR M. DUSSAULT,

DANS LE JOURNAL DES DÉBATS, DEPUIS 1800 JUSQU'A 1817 INCLUSIVEMENT :

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR L'AUTEUR DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LOUIS XVII.

Ne sint ludibria ventis.

TOME DEUXIÈME.

359440
10. 1. 39.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO.

A PARIS,

CHEZ { MARADAN, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9;
LENORMANT, LIBRAIRE, QUAI DE CONTI, N°. 5.

M D CCC XVIII.

PQ
139
D88
t.2

ANNALES LITTÉRAIRES.

1806—1808.

I.

La Henriade, édition de 1806.

§. Ier.

3 janvier 1806.

La critique n'a presque à examiner aujourd'hui que des ouvrages anciens : on parle beaucoup de littérature, et il paroît fort peu de livres nouveaux; nulle époque n'a peut-être jamais été plus stérile; car il ne faut pas compter ces malheureuses productions de quelques petits romanciers ou de quelques petits poëtes, qui n'ont un moment d'existence que pour être aussitôt replongées dans le néant par le ridicule. La dernière moitié du dix-huitième siècle, quoique frappée de médiocrité, fut infiniment plus féconde : où sont maintenant les écrivains qui aient remplacé les Thomas, les Marmontel, les Laharpe, les Champfort, les Bailly, les Barthélemy, auteurs qui sûrement ne tiennent pas un rang

parmi les hommes de génie, mais qui du moins ont répandu quelque éclat sur les lettres françaises?

Il y a, je crois, plusieurs causes de la stérilité actuelle : d'abord l'expérience de la révolution a retranché, pour ainsi dire, de la circulation et du commerce, un grand nombre d'idées qui formoient auparavant le fonds de notre littérature : elle a coupé court à toute cette métaphysique, à tous ces rêves de politique, à tous ces systèmes de morale, sources intarissables où puisoient à l'envi nos écrivains philosophes; sa lumière a dissipé les brouillards de l'esprit systématique, qui étoit le seul génie de la plupart de nos auteurs; elle a éclairé les esprits, montré les routes du bon sens, et fait rentrer la raison dans ses droits : on n'est plus du tout disposé à faire un accueil favorable aux songes des métaphysiciens et aux chimères des penseurs; on est désabusé du charlatanisme littéraire et de la forfanterie philosophique. Ainsi, tous ceux qui ont appris à déraisonner à l'école de nos philosophes sont, pour ainsi dire, réduits au silence : il leur en coûteroit beaucoup trop pour refaire leur style et leurs idées, qui sont absolument décriés aujourd'hui; on ne veut plus de ces plans abstraits, de ces réformes imaginaires, de ces promesses éblouissantes d'amélioration, de ces romans enchanteurs de félicité publique, de ces déclamations de tout genre qui séduisoient autrefois le public, et qui excitoient tant d'enthousiasme. Il est vrai que le démon de la métaphysique et des systèmes, comme pour se venger des pertes qu'il a faites, paroît vouloir s'emparer encore des idées les plus saines, et dénaturer les leçons même les plus salutaires de l'expérience : quelques écrivains, plus zélés peut-être qu'éclairés, et dont l'esprit n'est pas

aussi solide que les principes qu'ils défendent, semblent se plaire à obscurcir l'évidence lumineuse de ces mêmes principes par les nuages dont ils les environnent, en croyant y répandre une nouvelle clarté; mais le peu de succès de leurs ouvrages prouve à quel point le goût du public est changé à cet égard : les imaginations sont calmées, l'exaltation est tombée, les illusions ont disparu; le ton sentencieux, la morgue doctorale, le style ambitieusement obscur, ont perdu leur crédit : la vérité, le bon sens, la clarté du style et des idées peuvent seuls réussir à présent, et c'est un des avantages les plus incontestables de la révolution, à laquelle il est permis d'appliquer, au moins sous ce rapport, cette pensée d'Ovide :

Aliquisque malo fuit usus in illo.

Il est certain d'ailleurs que la profession d'homme de lettres a perdu un peu de cette importance exagérée que la mode et l'engouement du dix-huitième siècle y avoient attachée : les gens de lettres ont fait tant de mal, qu'il n'est pas étonnant que le prestige qui les environnoit soit tombé; et enfin il est peut-être vrai aussi que nous paroissons avoir pour les arts, plus d'amour que nous n'en avons en effet, et qu'en parlant beaucoup de littérature, nous sommes au fond assez indifférens sur les productions littéraires.

Ces réflexions ne sauroient paroître déplacées dans une feuille où tous les jours on n'annonce guère que des livres anciens, et se présentent naturellement à l'occasion d'un ouvrage aussi répandu, aussi connu, aussi généralement apprécié que *la Henriade* : tout le

monde l'a lue; tout a été dit sur ce poëme; il a été l'objet d'une multitude de dissertations, de mille critiques, de mille brochures : M. Clément, lui seul, a fait deux gros volumes d'observations littéraires sur cet ouvrage. Le plus petit écolier sait que le plan en est foible et mesquin ; que Henri IV est infiniment moins intéressant dans ce poëme que dans l'histoire; que les fictions en sont vagues et froides; que la versification, qui est souvent brillante, est quelquefois aussi terne, languissante et prosaïque; que cette harmonie, qui séduit d'abord l'oreille, la fatigue bientôt par le défaut de variété; que les sentences, les portraits, les dissertations philo ophiques sont substitués, dans la Henriade, aux ornemens naturels de la poésie épique et aux grâces convenables à l'épopée; que c'est une histoire en vers plutôt qu'un poëme; et qu'en un mot, cet ouvrage ressemble beaucoup moins aux modèles du genre, à l'Iliade et à l'Enéide, qu'à la Pharsale, quoiqu'il soit écrit avec plus de sagesse, de goût, d'élégance et de poésie que ce dernier poëme. Tout cela a été dit, et tout cela est vrai: il n'y a que des partisans aveugles, que des adorateurs fanatiques de Voltaire qui puissent le nier. On a longtemps agité la question assez frivole en elle-même, de savoir s'il avoit du génie, ce qui prouve que la chose pouvoit du moins paroître problématique; mais ce qu'il y a de sûr, et ce dont il est impossible qu'aucun homme de goût puisse douter, c'est que dans la Henriade c'est l'esprit qui domine, tandis que dans les poëmes d'Homère, de Virgile et du Tasse, le génie seul se fait sentir : la conception et l'ensemble de la Henriade ne supposent point cet heureux don de la nature, cette qualité féconde qui crée, anime et vivifie tout; l'esprit

même le plus médiocre auroit suffi pour une invention si pauvre, si froide et si foible : c'est par le mérite et la richesse des détails que l'ouvrage s'est soutenu; c'est par les ornemens du style qu'il brille, et ces ornemens eux-mêmes appartiennent plus à l'esprit qu'au génie : ce sont des antithèses, des oppositions, des portraits plus joliment coloriés que fortement tracés, des observations morales ou politiques rendues avec plus de finesse que de force et de profondeur, des pensées, des réflexions, des sentences; sorte d'agrémens qui supposent plus de combinaison et de calcul, que de verve et d'imagination.

Il est cruel de faire le procès à l'esprit, à cette qualité que tout le monde ambitionne, et que personne ne se donne la peine de définir, à laquelle chacun prétend comme à une des plus rares prérogatives, et qui pourtant est peut-être plus vulgaire qu'on ne pense; mais il y a une chose bien fâcheuse pour l'esprit, c'est qu'il gâte et corrompt presque tous les genres de littérature où il cherche à dominer : Boileau a fait une satire contre l'équivoque; il en auroit pu composer une contre l'esprit, qui fait lui-même un usage si fréquent de l'équivoque; c'est lui qui égara le talent aimable d'Ovide, qui sema de pointes les écrits philosophiques de Sénèque, qui contourna les phrases élégantes de Pline le jeune, qui obscurcit les pensées profondes de Tacite; c'est lui qui dicta à Fontenelle ces dialogues si jolis par la forme et si ridicules pour le fond, qui l'induisit à travestir des bergers en métaphysiciens et en dissertateurs, qui répandit dans *les Mondes* quelques traits capables de décrier le meilleur ouvrage, et qui défigura même les éloges des académiciens par une affectation de finesse dans les idées, et par une certaine coquette-

rie de style absolument contraire à ce genre; c'est lui qui inspira à Lamothe ces odes insipides et glacées, qu'un moment on a voulu mettre au-dessus de celles de Rousseau; c'est lui qui altéra, par le clinquant, l'or des solides beautés dont le poëme du Tasse est enrichi; c'est lui enfin qui nuisit aux dons heureux que l'auteur de la Henriade avoit reçus de la nature : Voltaire écrit-il une histoire, c'est l'esprit qui lui suggère ces épigrammes, ces quolibets, ces facéties, ces mots de saltimbanque dont il souille et dénature le plus grave de tous les genres; l'Histoire de Charles XII, le morceau historique le plus parfait qui soit sorti de la plume de l'auteur, n'est pas exempt de ces défauts; *le Siècle de Louis XIV* en offre davantage, et l'*Essai sur les Mœurs des Nations* n'est presqu'en totalité qu'un recueil de plaisanteries quelquefois très-piquantes, et souvent très-fades et très-ennuyeuses; Voltaire fait-il une tragédie, c'est l'esprit qui lui dicte ces tirades ambitieuses, ces sentences à prétention si contraires à la vérité du dialogue; c'est lui qui met dans la bouche de Zaïre une dissertation sur l'influence de l'éducation, dans celle d'Orosmane un abrégé de l'histoire universelle, dans celle d'Alzire un traité sur le suicide; Voltaire, touché de la plus noble ambition, veut-il enrichir d'un poëme épique la littérature française, c'est encore l'esprit qui lui fait illusion sur l'invention, le plan et l'ensemble de l'ouvrage, et qui lui persuade que le cliquetis des contrastes et des oppositions, que l'enluminure des portraits, que la malignité des déclamations anti-religieuses, que la pompe des réflexions philosophiques, que le faste des dissertations morales pourront suppléer à ces créations magnifiques et sublimes, à ces

grands tableaux, à cette peinture animée des caractères, à ces passions vives et variées, à cette connoissance profonde du cœur humain toujours peint par les actions et jamais disséqué par l'analyse, qui caractérisent et feront vivre à jamais les ouvrages des grands maîtres. S'est-on jamais avisé de dire qu'Homère, que Virgile, que Démosthènes, Cicéron, Boileau, Racine, Bossuet, Bourdaloue, Massillon avoient de l'esprit? C'est un mérite qu'on ne daigne pas remarquer en eux; c'est une pensée qui ne se présente pas en lisant leurs ouvrages, et malheureusement c'est presque la seule qui se présente en lisant ceux de Voltaire.

On parle beaucoup de la finesse et de la pureté de son goût, et il est vrai que dans ses poésies légères et dans ses contes, il a une grâce et un agrément bien rares, quoiqu'il manque peut-être, dans ce dernier genre, d'une certaine naïveté qui en fait le plus grand charme; il est vrai qu'en général son style est clair, élégant, souple, facile, harmonieux; il est vrai encore que la justesse de son esprit l'a préservé de cette manie des systèmes, de cette métaphysique ténébreuse, de ce galimatias scientifique, qui infectent la plupart des productions du dix-huitième siècle; mais un écrivain qui, dans tous les genres, a violé les règles essentielles de l'art, dont les tragédies sont vicieuses sous le rapport du plan, du dialogue et même du style, dont les comédies ne sont que de mauvaises caricatures, dont les histoires manquent de la solidité et de la gravité convenables, dont le style en général, quoique agréable, soit en vers soit en prose, a de la bigarrure et de l'incohérence, ne peut pas être cité comme un modèle de goût. Ses opinions littéraires, prises en totalité, sont

très-saines; il possédoit bien les principes, et il en fait des applications fort justes dans ses critiques; mais il ressembloit à ces hommes qui connoissent à fond la morale, et qui en dissertent très-doctement, mais qui ne pratiquent point les vertus qu'elle enseigne : aucun des ouvrages sortis de sa plume, n'est véritablement classique; aucun ne peut servir de modèle. Il faut mettre la Henriade entre les mains des jeunes gens; mais plutôt pour leur en faire remarquer les défauts, que pour leur en faire admirer les beautés; il faut qu'elle soit pour eux ce que sont les poëmes d'Ovide, de Lucain, de Stace, de Claudien, et de tous les auteurs qui, à force de talent et d'esprit, ont mérité de servir de règle pour mesurer l'énorme distance qui sépare l'esprit et le talent, du génie.

M. de Rhulières, dans son joli poëme *des Disputes*, dit de M. d'Aube, son disputeur, pour l'achever de peindre, qu'il contrediroit

Voltaire sur le goût, d'Egmont sur l'art de plaire.

Il ne faut pas être un M. d'Aube, pour affirmer que Voltaire, dont on vante si fort le goût, et qui le premier éleva un temple au dieu du goût, a singulièrement contribué à corrompre celui de son siècle : un des traits les plus frappans de la Henriade, c'est que cet ouvrage a le premier mis à la mode cette fureur de disserter sur tous les sujets, qui s'empara même de la poésie dans le dix-huitième siècle, et que M. Thomas a poussée au dernier degré dans les fragmens que nous connoissons de son poëme de *Pierre-le-Grand.* Les dissertations de M. Thomas sur l'art d'exploiter les mines, de construire

les vaisseaux, sur les mathématiques, sur la statistique; tous ces morceaux scientifiques qui appesantissent la marche de son poëme, ne sont que des copies outrées des ornemens du même genre que présente la Henriade : s'agit-il de l'attentat du moine Clément? Voltaire disserte sur les monastères et sur les moines; s'agit-il des états-généraux assemblés par la ligue? vite une dissertation sur les états-généraux; est-il question du siège de Paris? vite une dissertation sur les antiquités de cette ville; va-t-on donner une bataille? encore une dissertation sur la manière dont on faisoit la guerre dans l'antiquité, et sur celle dont on la fait aujourd'hui; à la vérité, Voltaire sait garder, dans son envie de disserter, une certaine mesure que ses imitateurs n'ont pas connue; mais *la Henriade* annonçoit et préparoit cette époque où toutes les têtes devoient être frappées du vertige encyclopédique, et où toutes les lumières de la raison, comme tous les droits du bon sens et toutes les lois du goût devoient être sacrifiés au fol orgueil d'étaler indiscrètement de la science, de la subtilité, de la philosophie.

§. II.

20 janvier.

MALGRÉ les critiques très-fondées que l'on peut faire et que l'on a faites de *la Henriade*, ce poëme n'en est pas moins un des monumens les plus précieux de la littérature française: plusieurs écrivains, dont quelques-uns n'étoient pas sans mérite et sans génie, avoient essayé vainement de nous donner un poëme épique : la nature des sujets qu'ils avoient choisis n'étoit pas la cause du peu de succès qu'ils avoient obtenu; les exploits de

Clovis, ceux de Saint-Louis, et l'histoire de cette héroïne qui reconquit la France, et qui la sauva du joug de l'étranger, n'étoient pas indignes des regards et des efforts de la muse de l'épopée; on pouvoit accuser le talent des auteurs, et la satire répandit sur eux, en effet, le ridicule à pleines mains; mais quelques reproches qu'on se plût à leur faire, on parut vouloir rejeter sur notre langue une partie de leur malheur: on dit qu'elle ne pouvoit pas admettre les conceptions du génie épique, et qu'elle étoit rebelle à sa voix. La jalousie des étrangers accueillit cette accusation; l'exemple des grands poëtes du siècle de Louis XIV sembloit la fortifier: aucun d'eux n'avoit tenté de marcher sur les traces d'Homère et de Virgile. Voltaire, dans cet âge où l'on croit à la possibilité de tout, parce qu'on n'a la mesure de rien, osa ce qui avoit effrayé les premiers génies du siècle précédent, et l'on doit lui savoir gré de cette audace: il a vengé notre langue, du moins aux yeux des étrangers, du reproche insultant qu'ils aimoient à lui faire; il a montré ce qu'elle pourroit produire, dans le genre épique, entre les mains d'un génie plus fort et plus heureux. Son ouvrage est unique parmi nous, comme le poëme d'Homère chez les Grecs, comme celui de Virgile chez les Romains, comme *la Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, la Lusiade* chez les Italiens, les Anglais et les Espagnols. Les Muses françaises ne le regardent pas sans quelque complaisance: ce qui se mêle d'esprit national dans les intérêts de la littérature, le soutient et le protége; et *la Henriade*, parmi ses défauts, présente assez de beautés pour que nous n'ayons pas à rougir en présence de l'envie et devant les détracteurs de notre gloire, de l'espèce d'orgueil qu'elle nous inspire.

Il ne faut pas imiter Voltaire lui-même, qui a passé sa vie à dénigrer tout ce dont notre nation croyoit pouvoir s'honorer : il ne faut négliger aucun de nos titres. Si la critique ne doit jamais se taire sur les imperfections de *la Henriade*, elle ne doit pas aussi dissimuler les qualités rares qui feront vivre ce poëme, ni celles qui garantissent à l'auteur une renommée immortelle. Le style de *la Henriade* n'est sûrement pas d'un écrivain vulgaire: il pourroit avoir plus de nerf, de chaleur et de précision, mais il est toujours d'une grande élégance et d'une clarté lumineuse; il faut se garder de croire que cette dernière louange, qui paroît d'abord médiocre, soit en effet méprisable : le mérite dont je parle, et que je pense devoir observer particulièrement parmi tant d'autres, quand il est porté au degré où on le trouve dans *la Henriade*, et en général dans les ouvrages de Voltaire, est bien plus rare qu'on ne se l'imagine : il suppose dans la conception et dans les idées, une netteté qui n'est pas commune : ce style, qui se développe et qui coule avec une extrême limpidité, cette transparence de la diction, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne peuvent naître que d'une source très-pure : c'est une grande perfection dans les organes de l'intelligence qui produit cette clarté frappante, et qui répand cette abondance de lumière dans les détails de l'élocution. C'est de Voltaire, encore plus que de Malherbe, que l'on doit dire avec Boileau :

. . . . . Aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté!

Ceux qui lisent avec quelque soin savent combien d'écrivains, d'ailleurs estimables, sont loin de posséder

au même degré que Voltaire cette qualité, qui est la plus nécessaire quand on écrit, mais qui n'est pas la plus brillante : notre siècle a produit quelques hommes d'un grand talent; ils peuvent, à beaucoup d'égards, être comparés, égalés même à l'auteur de *la Henriade*; mais, sous ce rapport, ils lui sont très-inférieurs. Il y a une clarté ordinaire de style dont les lecteurs se contentent; ils ne sont pas même fâchés, quelquefois, que leur imagination éprouve le besoin d'aider un peu à la lettre; c'est une légère fatigue qui peut tourner au profit de leur amour-propre; mais le plaisir qui naît d'une clarté parfaite est bien autrement doux : un jour un peu douteux peut rendre le spectacle des objets plus piquant; un jour pur et sans mélange, qui semble répandre l'ordre dans la nature, en y répandant la lumière, est pour les yeux la plus sensible des jouissances, comme le premier des besoins.

J'insiste sur cette qualité, parce qu'on la néglige aujourd'hui plus que jamais, et parce qu'elle a toujours été regardée comme appartenant à l'essence de notre langue : c'est par sa clarté que la langue française se recommande particulièrement; les divers reproches qu'on a pu lui faire ont toujours trouvé leur excuse dans cette espèce de mérite, un de ses premiers attributs. On a pu l'accuser de sécheresse et d'aridité, quoiqu'elle ne paroisse ni sèche ni aride sous la plume de nos bons écrivains; on a pu blâmer sa timidité dans l'usage des inversions et dans le choix des figures, mais on a toujours reconnu qu'elle balance par sa clarté les avantages que d'autres langues peuvent avoir sur elle. C'est donc méconnoître, c'est insulter son génie, que de ne pas respecter sa clarté: un écrivain français qui affecte l'obscurité, qui cherche

à répandre des ténèbres sur son style, n'écrit pas, si j'ose le dire, en français : on peut vanter la nouveauté de ses vues, la subtilité de ses idées; mais les plus graves autorités littéraires elles-mêmes prendront en vain la défense de son style; elles ne parviendront pas à le faire goûter :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

La versification de l'auteur de *la Henriade* est en général, pure, facile, claire et brillante; mais parmi tant de perfections qui l'embellissent, et qui effacent par leur éclat les ombres qui la déparent, elle a un défaut assez sensible : elle manque d'un certain artifice qui distingue le style des grands poëtes du siècle de Louis XIV: on a reproché avec raison à Voltaire de ne pas connoître la période poétique; ses vers sont trop détachés, trop isolés; ils sont tous coupés d'une manière uniforme; ils manquent de facture et de variété : on ne trouve presque pas dans cet écrivain de ces heureuses combinaisons que Racine et Boileau ont si bien connues; son style n'offre presque jamais de ces suspensions artistement ménagées qui rompent la monotonie du vers héroïque, taxé d'ennui par le législateur de la poésie française; il ne présente presque jamais de ces variétés d'harmonie qui surprennent et délassent agréablement l'oreille fatiguée du retour perpétuel de la même mesure, et de la similitude des hémistiches. Je sais que ces reproches ont été faits à Voltaire par des écrivains qui ont eu presque toujours raison, et qui n'ont presque jamais eu d'autorité : écrasés par la puissance de la faction philosophique, la solidité de leurs principes

et la force de leurs raisonnemens étoient pour eux d'inutiles appuis; mais on l'écoute aujourd'hui cette voix imposante de la critique, qui fut si long-temps étouffée par les préjugés à la mode; et les disciples de Voltaire eux-mêmes, quand ils sont de bonne foi, conviennent que si l'on n'a pas toujours rendu une justice entière aux qualités de ce grand écrivain, on a du moins toujours été juste dans la censure de ses défauts.

M. d'Alembert a dit, dans un style ridicule, qu'*en lisant les vers de Boileau, on sentoit et on concluoit le travail;* qu'en lisant *ceux de Racine, on le sentoit sans le conclure;* et qu'enfin en lisant *ceux de Voltaire, on ne le sentoit ni on ne le concluoit* : il croyoit faire un grand éloge de la poésie de ce dernier écrivain; mais par le fait, cet éloge étoit une véritable critique: quelque talent que l'on ait, on ne fait de bons vers qu'en les travaillant beaucoup; c'est surtout ce défaut d'application, d'exactitude et de soin qui nuisit aux heureux dons que la nature avoit prodigués à l'auteur de *la Henriade*. Si l'on ne sent pas le travail dans ses vers, on s'aperçoit aussi trop souvent qu'ils sont foibles, languissans, prosaïques et monotones. Le naturel et la facilité n'ont tout leur prix que lorsqu'ils viennent à la suite des qualités qui sont les fruits du travail : le naturel n'est que trivialité; la facilité n'est que platitude, quand ils sont dénués d'art. Ce naturel, ou plutôt cette négligence expéditive du style de Voltaire, a séduit quelques gens de lettres, au point de les faire tomber dans des erreurs indignes de leur goût et de leur réputation : ils prétendent que l'abandon de la manière de Voltaire convient mieux au style tragique que la précision soignée et l'élégance travaillée et soutenue

de celle de Racine. Il est vrai que Voltaire a quelquefois des vers jetés avec beaucoup de bonheur dans la rapidité du dialogue; mais peut-on comparer quelques éclairs fugitifs d'un talent heureux et brillant, avec l'éclat toujours égal, et la perfection continue du plus accompli de nos poëtes.

Le choix du sujet est une des causes qui ont le plus concouru au succès de *la Henriade:* le nom de Henri IV devoit attirer sur ce poëme toute la faveur et toute la bienveillance des cœurs français : le meilleur de nos princes, et l'aïeul du plus grand de nos rois, le bon Henri, le vainqueur de la ligue, et l'amant de Gabrielle; ce père des peuples, ce chevalier valeureux et tendre, qui sut *vaincre et pardonner;* ce grand homme qui prépara les merveilles des règnes suivans, et dont les foiblesses même trouvent leur excuse dans les qualités admirables dont elles ne furent que des excès, ne pouvoit manquer de répandre l'intérêt le plus vif sur l'ouvrage où l'on essayoit de reproduire, avec l'enchantement de la poésie, les événemens à jamais mémorables par lesquels il fut conduit à la possession d'un trône, dont l'héritage lui étoit contesté au mépris des droits les moins équivoques. Voltaire avoit parfaitement senti que c'étoit dans l'histoire des temps modernes qu'il devoit chercher le sujet de ses chants, et un poëte français n'en pouvoit pas choisir un plus heureux : quelque muse, un jour, pourra célébrer d'autres merveilles, dont la postérité nous enviera le spectacle aujourd'hui présent à nos yeux; mais j'ose assurer qu'un poëte qui cherchera l'inspiration épique dans des scènes étrangères aux nations modernes de l'Europe et aux grands intérêts de la chrétienté, dût-il nous retracer

les événemens les plus brillans de l'Histoire grecque ou de l'Histoire romaine, pourra composer de beaux vers, mais n'obtiendra jamais cette sorte d'intérêt qui seule est capable de faire vivre un ouvrage de ce genre.

Au reste, les vraies beautés littéraires et le mérite réel de Voltaire auront toujours beaucoup moins de prix aux yeux de bien des gens, que les déclamations ou les plaisanteries philosophiques et anti-religieuses qu'il a répandues dans ses écrits. *La Henriade* est, sous ce rapport, comme sous le rapport littéraire, un de ses premiers débuts : c'est dans ce poëme qu'il a commencé à manifester cette haine du christianisme et des prêtres, qui depuis fut l'ame de tous ses ouvrages, et, pour ainsi dire, le ressort le plus actif de son génie. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le gouvernement ne fut point choqué de cette hardiesse, quand *la Henriade* parut avec tant d'éclat: on peut dire que le régent, qui étoit alors à la tête de l'administration, étoit assez indifférent à tout ce qui pouvoit intéresser la religion, pour ne pas faire attention à l'effet qu'un tel poëme étoit capable de produire; mais j'ajouterai ici une observation que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui, et à laquelle je donnerai peut-être quelque jour plus d'étendue : il semble que l'autorité royale en France, depuis Philippe-le-Bel, et plus particulièrement depuis les débats relatifs à la *pragmatique sanction*, ait sans cesse lutté tacitement et avec plus ou moins de discrétion, contre l'autorité pontificale; cette lutte, quoique toujours mesurée, parut devenir plus vive encore depuis l'avénement des Bourbons au trône. Les obstacles que la cour de Rome avoit opposés à Henri IV, et la faveur odieuse que cette cour avoit accordée, du temps de la ligue,

aux prétentions injustes de la branche de la maison d'Autriche, régnante en Espagne, laissèrent des ressentimens dans le cœur des descendans de Henri : Louis XIV, à plusieurs reprises, ne craignit pas d'humilier la tiare, et si son règne fut marqué par la révocation de l'édit de Nantes, il le fut aussi par l'affermissement authentique des libertés de l'Eglise gallicane. On toléroit donc, même sous ce règne, tout ce que les écrivains et surtout les poëtes se permettoient contre la cour de Rome et contre les moines, qu'on regardoit comme les principaux soutiens de l'autorité des papes: Boileau, très-dévot et très-courtisan, ne les a point ménagés dans son *Lutrin ;* nul écrivain ne les a peut-être plus cruellement immolés à la risée publique; et malgré le dernier chant du poëme, qu'on peut regarder comme une espèce de précaution oratoire contre l'effet qui pouvoit résulter de l'ouvrage, il est fort douteux que les religieux, en général, en aient été aussi contens que le public et la cour : rien n'étoit assurément moins propre à réjouir les papes et les moines que toutes ces facéties sur le gouvernement ecclésiastique, et que ce vers, entre autres si énergique et si sanglant :

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.

Cependant il y a autant de différence, sous ce rapport, entre Boileau et Voltaire, qu'entre *la Henriade* et *le Lutrin:* ce dernier poëme n'est qu'une plaisanterie, l'autre est un ouvrage très-sérieux et très-grave; Boileau badine, Voltaire déclame; l'un veut faire rire l'autre cherche à exciter l'indignation : le poëme de Voltaire est sans comparaison le plus dangereux; et l'au-

torité publique avoit sur ces objets une mollesse qui a fini par lui devenir très-funeste.

II.

Discours en vers sur l'Indépendance de l'Homme de Lettres, par M. Millevoye.

31 janvier.

L'excessive importance que l'on a donnée depuis cinquante ans à la littérature et à l'état d'homme de lettres, est peut-être un des traits les plus ridicules du caractère du dix-huitième siècle, si fécond en ridicules de tout genre : tout le respect que l'on refusoit aux choses qui en méritent le plus, sembla se concentrer sur les lettres, qui sont dignes, il est vrai, de beaucoup d'égards et de considération : le gouvernement perdoit son crédit, les distinctions sociales étoient bafouées, les mœurs étoient dégradées, la religion avilie et méprisée; mais la littérature devint une espèce de sacerdoce, et l'homme de lettres une espèce de prêtre qu'on envisageoit avec une vénération religieuse : on regarda le théâtre comme une école de morale; l'académie comme un sanctuaire; les sentences de nos écrivains philosophes comme des oracles; l'algèbre et la géométrie elles-mêmes comme des sciences en quelque sorte mystiques, capables de répandre dans les esprits des lumières surnaturelles. Les gens de lettres profitèrent de cette superstition nouvelle, dont peut-être ils étoient eux-mêmes un peu dupes : les uns ne parloient que d'un ton d'inspirés aux grands, qui croyoient s'honorer en les admettant dans leur so-

ciété; les autres payoient le dîner qu'on leur donnoit par l'insolence la moins déguisée, et quelquefois par des injures dites en face à leurs illustres et benins Amphytrions. Tout cela augmentoit encore le respect qu'on avoit pour eux, et le saint tremblement avec lequel on les envisageoit : car, encore une fois, un homme de lettres étoit alors une espèce de prophète dont la rudesse et l'orgueil passoient pour des attributions spéciales du ministère qu'il avoit à remplir : je sais qu'il y avoit parmi ces *hiérophantes* beaucoup de *sycophantes*, beaucoup de gens doucereux, mielleux, pleins d'une prudence exquise, d'une discrétion à toute épreuve, d'une politesse délicieuse; mais ce n'étoit pas là le caractère général et distinctif de la confrérie.

Veut-on se représenter l'idée que les gens de lettres avoient d'eux-mêmes, ou que du moins ils vouloient inspirer aux autres? qu'on écoute ce que dit M. de Laharpe, dans son discours de réception à l'académie, et qu'on se figure le ton et l'air que l'orateur a dû prendre en prononçant ces paroles emphatiques : *Qu'est-ce qu'un homme de lettres?..... C'est un homme qui cultive sa raison pour ajouter à celle des autres.* M. Thomas semble enchérir encore sur son emphase et son enflure ordinaires, lorsqu'il s'écrie : *J'aime à me peindre l'homme de lettres méditant dans son cabinet solitaire : la patrie est à ses côtés; la justice et l'humanité sont devant lui; les images des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, et des larmes coulent de ses yeux..... Alors il aperçoit de loin le puissant et le riche : il leur envie le privilége qu'ils ont de diminuer les maux de la terre..... Et moi*, dit-il, *je n'ai rien pour les soulager, je n'ai que ma pensée. Ah! du*

moins, rendons-la utile aux malheureux..... Aussitôt ses idées se précipitent en foule, et son ame se répand au dehors.

Quand on compare tout ce beau idéal avec la réalité, on se trouve bien loin de compte : *Qu'ont-ils donc ajouté à notre raison*, ces hommes qui *ne cultivoient la leur* que dans cette vue? Quelles sont les vérités nouvelles qu'ils nous ont apprises? Quelles découvertes ont-ils faites dans les choses qui intéressent le plus intimement l'humanité? Quelles sont les nouvelles lumières, qu'ils ont répandues sur la morale, la politique et la religion? A-t-on eu plus de raison dans le dix-huitième siècle que dans les temps qui l'ont précédé? N'a-t-on pas même eu plus de niaiserie? N'est-ce pas dans ce siècle qu'on a vu succéder aux guerres civiles de la musique le goût noble et sublime des pantins, aux pantins les économistes, aux économistes Cagliostro et Mesmer, le tout accompagné de la fureur des *joquays*, des chevaux anglais, des modes anglaises, et de toutes ces imitations ridicules et burlesques qui nous ont exposés à la raillerie du peuple même à qui nous paroissions rendre une sorte d'hommage, en le copiant? Qu'ont donc fait ces espèces d'*Héraclites*, que M. Thomas nous représente pleurant dans *leur cabinet solitaire* sur les maux de l'humanité? En quoi *leur pensée* a-t-elle *été utile aux malheureux?* Qu'ont produit leurs idées qui *se précipitoient en foule?* Où sont les ouvrages philosophiques dont il soit résulté quelque bien? L'humanité en seroit-elle plus malheureuse, si Voltaire, qui ne pleuroit, lui, qu'en jouant la tragédie, n'avoit pas écrit tant de volumes, au nombre desquels il faut bien mettre *la Pucelle;* si Rousseau n'avoit pas composé ses ro-

mans érotiques et moraux; si Diderot n'avoit pas fait la *Vie de Sénèque*, *la Lettre sur les Aveugles* et *les Bijoux indiscrets*; si M. de Marmontel n'avoit pas enfanté le quatorzième chapitre de *Bélisaire*, *sans lequel*, suivant Voltaire, *le dix-huitième siècle étoit dans la boue*; enfin, si MM. Thomas et de Laharpe eux-mêmes n'étoient pas auteurs, l'un de quelques discours très-enflés, l'autre de quelques foibles tragédies, et d'un assez bon *Cours de Littérature?* Mais n'est-ce pas trop peu dire? et plusieurs de ces ouvrages, au lieu de faire du bien, n'ont-ils pas produit beaucoup de maux? Il seroit trop long et trop affligeant d'en faire ici l'énumération. Combien l'orgueil des gens de lettres de ces derniers temps n'est-il donc pas insensé! Les écrivains avoient plus de modestie dans un siècle où ils avoient plus de talens.

Ni Molière, ni Corneille, ni La Fontaine, ni Boileau, ni La Bruyère ne croyoient régler les destinées de l'univers : ils n'avoient pas la prétention de cultiver leur raison *pour ajouter à celle des autres*; leur imagination échauffée ne leur offroit pas cette *fantasmagorie* dont M. Thomas environne son homme de lettres; ils ne voyoient pas *la patrie à leurs côtés*, *la justice et l'humanité devant eux*, *autour d'eux les images des malheureux*, *et dans le lointain le riche et le puissant*; ils ne prononçoient pas de si beaux monologues dans leur cabinet solitaire; ils ne se croyoient ni prêtres, ni magistrats, ni ministres : ils ne s'exagéroient pas orgueilleusement les devoirs et les obligations de leur état; ils étoient fort éloignés d'une pareille petitesse.

Je suis fâché de voir que la révolution, qui a du moins produit le bon effet de dissiper beaucoup d'illusions, n'ait pas calmé l'imagination exaltée des gens de

lettres, et je crois en trouver la preuve dans le sujet que l'Institut avoit proposé pour le prix de poésie, et dans la manière dont ce sujet a été traité par les écrivains qui ont vu préférer leurs ouvrages : *l'indépendance de l'homme de lettres* pouvoit être envisagée de deux manières : on pouvoit, et c'étoit le parti le plus raisonnable, montrer le degré d'indépendance qui caractérise l'état d'homme de lettres dans la société; une comparaison développée de cet état avec les autres conditions, considérées également sous le rapport de la liberté, eût été la base de cette composition, qui n'auroit pas manqué d'offrir au talent poétique beaucoup de ressources : c'est ainsi que M. d'Aguesseau, dans un très-beau et très-solide discours *sur l'indépendance de l'avocat*, a cru devoir traiter sa matière. D'un autre côté, on pouvoit faire un morceau abstrait et purement idéal, qui, ne reposant sur rien de solide, devoit nécessairement n'offrir que des tableaux imaginaires, et n'être par conséquent qu'une déclamation : c'est ce dernier parti qui a été choisi par les deux poëtes que l'académie a proclamés vainqueurs. On peut donc conclure hardiment du succès de deux pièces, qui ne sont que des déclamations emphatiques où l'on exagère l'*importance* encore plus que l'*indépendance de l'homme de lettres*, que nos gens de lettres d'aujourd'hui ne sont guère plus raisonnables que leurs prédécesseurs.

Le premier vers du discours de M. Millevoye, la proposition qui sert de texte à tout l'ouvrage, ne présente qu'un sens louche et indéterminé :

> La noble indépendance est l'ame des talens.

Le poëte entend-il que le talent et le génie ne doivent

connoître aucun frein, ne doivent respecter aucune convenance? Voyons comment il s'explique :

> Rien ne peut du génie enchainer les élans;
> Il aime à parcourir des régions nouvelles :
> Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.

Tout cela est vague, insignifiant : les écrivains qui se sont le plus distingués dans notre littérature par leur génie, n'ont pas parcouru *des régions nouvelles :* ils ont suivi les traces des anciens; La Fontaine n'a presque rien inventé; Racine ajustoit aux convenances du théâtre français les beautés des tragiques grecs; Boileau suit Horace pas à pas; Corneille imitoit Lucain et les poëtes espagnols; Bossuet a puisé dans les livres saints et dans les Pères les plus beaux mouvemens de son éloquence; Montesquieu a pris dans Aristote ce qu'il y a de mieux dans l'*Esprit des Lois;* Rousseau a fait ses livres avec les ouvrages de Sénèque et de Montaigne : chez les Romains, Virgile copioit Homère et le poëte d'Ascrée; Horace traduisoit Anacréon, Simonide, Sapho et Pindare; Térence transportoit dans sa langue les grâces de Ménandre; Salluste fut l'imitateur de Thucydide; et les principaux orateurs grecs servirent de modèles à Cicéron : M. Millevoye lui-même ne fait ici que réchauffer de vieilles idées et d'anciens lieux-communs, sur lesquels les déclamateurs de tous les temps se sont exercés, et qui n'en sont pas meilleurs pour cela.

Après ces premières généralités, le poëte circonscrit davantage son sujet; mais en voulant lui donner plus de précision, il me paroît s'en écarter tout-à-fait : il nous fait le portrait du sage, qui *élève un front libre au milieu des esclaves,* dont *l'air impur des cités ne cor-*

rompt point les mœurs, qui est *sourd aux clameurs des partis*, qui *n'achète pas au prix de ses vertus les faveurs de l'aveugle Plutus.* Je crois lire la peinture que Sénèque nous trace du *stoïcien* accompli : ces traits n'appartiennent pas plus à l'*homme de lettres* en particulier, qu'à tout homme d'un caractère vertueux et ferme; et pour avoir ce caractère, il n'est pas du tout nécessaire de composer des ouvrages. Que tous ces lieux-communs sont faux et insipides!

Pour développer cette pensée, que *le sage* ou *l'homme de lettres*, comme on voudra, ne vend point ses vertus, l'auteur fait un portrait de J. J. Rousseau, qui, *transfuge des châteaux, revole à sa chaumière*, qui *repousse l'outrage de l'orgueilleux bienfait*, qui *fuit enveloppé de sa vertu sauvage :*

> Il porte (ajoute le poëte) au sein des bois, sur la cime des monts,
> Sa longue rêverie et ses pensers profonds :
> Foulant aux pieds les biens que le vulgaire adore,
> Que leur préfère-t-il? Un rayon de l'aurore!

Que toute cette déclamation est choquante de fausseté! Personne n'ignore combien J. J. Rousseau étoit vertueux, et lui-même il a pris soin de nous l'apprendre. Voilà donc son orgueil, sa misantropie sauvage, érigés en vertus sublimes! Mais le dernier trait passe tout le reste pour le précieux et la niaiserie : l'auteur se demande ce que Rousseau préféroit aux *biens que le vulgaire adore*, et répond délicieusement : *Un rayon de l'aurore!* Moi, je réponds avec plus de vérité : Il préféroit l'éclat, le bruit que sa conduite faisoit dans le monde; fou d'orgueil, altéré de renommée, il vouloit que l'on s'occupât de lui sans cesse; et la bizarrerie de sa

conduite, jointe à son grand talent, étoit un moyen sûr pour parvenir au but qu'il se proposoit.

Le défaut général de cette pièce est de ne présenter que des idées vagues : l'auteur ajoute de nouveaux traits à la peinture de son stoïcien ; il le représente dans l'adversité *soutenant sans fléchir la lutte du malheur;* puis résistant aux attraits de la prospérité ; enfin, *protégeant l'opprimé, quel que soit l'oppresseur ; ce qui le conduit à citer l'exemple de La Fontaine :*

Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur :
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'élégie,
Et laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami même devant son roi :
Dévouement vertueux! témérité sublime!

Ces vers font plaisir, parce qu'ils rappellent un trait qui honore et la mémoire de La Fontaine, et les lettres elles-mêmes : ils me paroissent pourtant avoir une certaine emphase qui est ici d'autant plus déplacée, qu'il s'agit de l'homme le plus vrai, le plus naïf et le plus simple qui fut jamais. Ce vers : *Il chanta son ami même devant son roi*, ne semble-t-il pas donner un air de bravade à La Fontaine qui, dans cette occasion, ne vit sûrement pas, comme l'illuminé de M. Thomas, *la patrie à ses côtés, la justice et l'humanité devant lui*, mais qui céda aux mouvemens de son cœur, et qui, d'une voix humble et sublime à la fois, fit entendre les plus doux accens que la reconnoissance puisse jamais inspirer au génie. M. Fouquet étoit son bienfaiteur : ce ministre, d'une ame si libérale et si généreuse, avoit comblé de biens La Fontaine ; le poëte, comme tous les hommes

d'un vrai génie, fut reconnoissant : quand M. Fouquet tomba dans la disgrâce, il exprima ses regrets touchans en beaux vers, parce que c'étoit sa langue; mais il ne brava point Louis XIV : cela eût été insensé. Il ne fit point attention *au vulgaire effroi des flatteurs;* il laissa parler son ame : il s'écria sans faire le factieux :

> Du magnanime Henri qu'il contemple la vie,
> Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.

Le reste de la pièce de M. Millevoye est un *crescendo* de déclamations aussi usées que futiles : c'est l'homme de lettres, ou plutôt le stoïcien, *dans l'exil, dans les fers, bravant toujours et l'oppresseur et les tyrans;* imaginations d'autant plus idéales, que, généralement parlant, les princes et les rois ont beaucoup plus favorisé les lettres, comme l'atteste l'histoire de tous les temps, qu'ils n'ont persécuté les gens de lettres. Enfin, l'exagération de ses idées est telle, qu'elle le conduit à s'appuyer de l'exemple même de Caton d'Utique, qu'il seroit ridicule de considérer comme un écrivain et comme un *homme de lettres.* Il représente, pour terminer, son héros littéraire n'arrivant à la vieillesse

> Qu'en trompant les poignards de ses persécuteurs.

Il n'est pas nécessaire de faire sentir le vide et le faux de ces idées scolastiquement déclamatoires.

Ce morceau rachète un peu le vice du fonds par une heureuse distribution des matières, et par un certain mérite de disposition assez rare aujourd'hui. Le style est en général clair et facile; il suppose dans l'auteur assez de goût pour qu'on doive l'exhorter à éviter doré-

navant le néologisme à la mode, et cette fausse hardiesse d'expressions, qu'il doit laisser aux poëtes d'*athénées* : on regrette de trouver dans sa pièce *des bois inspirateurs*, *un vers indépendant*, *des pugilats littéraires*, *apprendre le cœur humain*, etc. Malheureusement ce sont là les beautés qu'on applaudit le plus aujourd'hui, et l'*indépendance de l'homme de lettres* ne va pas communément jusqu'à sacrifier les applaudissemens aux règles et aux droits de son art.

III.

Vie d'Agricola, traduction de 1806, par M. Rendu.

§. Ier.

11 février.

Nos écrivains philosophes, qui généralement méprisoient assez les anciens, eurent pour Tacite une tendresse particulière : Cicéron, Tite-Live, Virgile, Térence, leur paroissoient peu dignes de leur estime; Sénèque et Tacite furent les objets de toute leur affection; Tacite, surtout, fixa leur enthousiasme : il devint pour eux le premier des écrivains; ils le regardèrent comme le plus beau modèle que l'antiquité eût transmis à l'imitation des temps modernes; ils en firent l'objet principal de leurs études; et, ce qui de la part de ces hommes de génie étoit pour un écrivain de l'antiquité le comble de l'honneur, ils s'exercèrent à le traduire : l'empereur Tacite, qui fit copier avec tant de

soin les ouvrages de cet historien dont il prétendoit descendre, n'avoit pas pour lui une vénération plus religieuse et une dévotion plus édifiante.

L'admiration pour un écrivain tel que Tacite peut n'avoir en soi rien que de raisonnable; mais il semble qu'il ait été de la destinée du dernier siècle de tout gâter, soit par l'exagération qui dénaturoit ses sentimens et ses opinions, soit par les motifs qui les excitoient ou les dirigeoient : pourquoi cette espèce d'engouement exclusif pour Tacite? Pourquoi cette emphase avec laquelle on prononçoit son nom? Pourquoi ce culte voué à un seul écrivain de l'antiquité? On reconnoît bien là le peu de mesure et l'exaltation ridicule qui, à tous égards, ont caractérisé le 18e siècle. Quelque mérite qu'ait Tacite, la littérature latine offre des auteurs qui sont au moins aussi dignes que lui de nos hommages; et pour ne point sortir du genre dans lequel il a écrit, Salluste et Tite-Live peuvent bien, je crois, soutenir la comparaison : l'un par cette précision nerveuse, par ce style vif, animé et pittoresque, par ces tableaux vigoureusement peints, par cette originalité qui, dans tous les temps, ont obtenu le suffrage des connoisseurs; l'autre, par les beautés franches, par la clarté, l'élégance, la facilité, la grâce, l'abondance merveilleuse qui répandent sur ses écrits tant d'agrément et de charme. N'est-il donc pas singulier que Tacite paroisse avoir seul obtenu grâce devant nos littérateurs philosophes? Le mépris de l'antiquité fut un des caractères de la philosophie moderne : l'admiration qu'on avoit eu dans le siècle précédent pour la littérature grecque et romaine, n'étoit aux yeux de nos philosophes qu'une superstition qu'il falloit détruire comme toutes les an-

tres; ils traitoient de préjugé pusillanime ce respect qu'on avoit pour les modèles des temps anciens : les règles de l'art, établies d'après les ouvrages des plus grands génies de l'Italie et de la Grèce, leur paroissoient fort ridicules; ils croyoient que chacun ne devoit écouter que l'instinct de son talent, sans consulter les écrits et sans étudier les exemples de ceux qui l'avoient précédé. Telle est la marche de l'esprit d'innovation : il renverse tout ce qui est ancien; ce qui est nouveau a seul des droits à son respect; l'antiquité est à ses yeux un titre de proscription; la nouveauté seule obtient grâce devant lui : il se croit libre de tout préjugé, et il est esclave de ses préventions : ce n'est point la raison qui lui sert de guide, c'est le caprice; il n'examine pas si ce qui a été est bien, il le méprise par cela seul qu'il a été; il ne cherche dans les changemens qu'il médite et qu'il opère, que le mérite de la nouveauté : c'est précisément l'inverse du véritable esprit philosophique, qui consulte en tout la raison, et qui ne se conduit que par ses conseils.

Il y a donc quelque chose de mystérieux dans le culte que nos écrivains philosophes avoient exclusivement voué à Tacite : on se demande comment il se fait que ces grands contempteurs de l'antiquité aient choisi pour leur idole un auteur ancien, qu'ils aient pu se résoudre à appeler sur lui tous les respects, toute la vénération de leur siècle. L'idée qu'on se forme généralement de Tacite, ajoute encore au mystère de cette espèce de religion : on se représente un écrivain excessivement grave et sévère, dont l'obscurité a quelque chose de sacré, dont l'intelligence est interdite aux profanes, dont tous les mots sont des sentences, et dont toutes les sen-

tences sont des oracles. Cette physionomie de l'historien des empereurs, ce caractère qui le distingue est une des raisons du choix que nos philosophes en ont fait pour le présenter à l'adoration publique : un écrivain de génie, dont le style eût été simple, clair et naturel, n'auroit pas aussi-bien servi leur enthousiasme; il n'y a pas beaucoup de mérite à admirer ce que tout le monde entend; il est même piquant de diffamer ce que tout le monde admire. L'engouement des adorateurs d'un écrivain tel que Tacite n'avoit presque pas de juges : il eût fallu entendre cet auteur pour apprécier la mesure d'admiration qu'il mérite; les élans admiratifs, les exclamations de nos philosophes ne produisoient autour d'eux qu'une espèce d'étonnement stupide, et c'est précisément ce qu'il leur falloit : quand une fois ils s'étoient affectionnés pour un auteur, pour une institution, pour un objet quelconque, l'enthousiasme devenoit pour eux un besoin : on a vu Diderot traiter de *méchans et de scélérats*, ceux qui n'admiroient pas comme lui les écrits et la conduite de Sénèque; celui qui auroit refusé son admiration à Tacite, eût sans doute été jugé digne du dernier supplice : une pareille disposition d'esprit touche de bien près au ridicule; et quand on a pris le parti de s'enthousiasmer, il est généralement assez sage de fixer son enthousiasme sur un objet dont il y ait peu de juges.

On peut découvrir encore quelques autres raisons de cette admiration pour Tacite, que je serois très-loin de blâmer, si elle avoit été renfermée dans de justes bornes, et si elle ne fût pas devenue exclusive et presque fanatique : on se procuroit d'abord par ce moyen le plaisir de fronder les doctrines de ces anciennes écoles, de

ces universités dont on méditoit déjà la destruction, et dans lesquelles Tacite ne passoit point pour un modèle que l'on dût mettre entre les mains des jeunes gens : il faut convenir que le mérite de Tacite étoit un peu méconnu dans les universités, où l'on n'estimoit guère que les écrivains du siècle d'Auguste. Ces derniers étoient les seuls sur lesquels roulât l'instruction, et je crois que cette pratique étoit fort sensée : on ne sauroit proposer à l'imitation de la jeunesse des modèles trop purs; les cinq ou six années que l'on donnoit à l'étude des langues anciennes ne permettoient pas, à beaucoup près, de faire voir tous les auteurs; on n'expliquoit même que quelques fragmens détachés des grands modèles de la littérature latine. On n'avoit donc pas le temps de faire connoître aux élèves les auteurs des siècles inférieurs, et c'est avec raison qu'on n'en avoit pas non plus la volonté : ceux qui ne sont point étrangers aux lettres latines savent que le goût commença à se corrompre à Rome vers les dernières années du règne d'Auguste: les écrivains qui suivirent, sans en excepter Tacite lui-même, s'écartèrent sensiblement des traces et de la pureté de leurs prédécesseurs; mais nos sages avoient voué aux universités, comme à toutes les anciennes institutions, une haine très-philosophique; et c'étoit pour eux une espèce de triomphe de pouvoir citer un auteur de quelque importance que ces malheureux *régens de colléges*, que ces *pédans* sans goût, comme sans philosophie, sembloient avoir banni de leurs écoles, et qu'ils déroboient aux regards de leurs élèves : les gens du monde, sur la foi de leurs maîtres de philosophie, déploroient le vice d'une éducation dans laquelle on privoit la jeunesse de la connoissance de Tacite, le seul

des auteurs de l'antiquité qui eût mérité de naître dans le 18e siècle.

La haine des tyrans, qui semble avoir guidé la plume et enflammé le génie de Tacite, les peintures énergiques et sublimes de la cour et des crimes des empereurs romains, qui se trouvent dans ses admirables ouvrages, étoient de plus une recommandation bien forte pour lui, auprès d'un parti qui haïssoit essentiellement l'autorité, et qui ne pouvoit souffrir le frein du gouvernement : ces pauvres philosophes étoient tourmentés d'un esprit de faction et de révolte qui puisoit sans cesse dans les écrits de Tacite de nouveaux alimens : quoique nés sous le gouvernement le plus doux et le moins violent, ils ne rêvoient que tyrannie et despotisme, et déclamoient sans mesure contre les despotes et les tyrans; leur imagination malade leur représentoit perpétuellement les rois de France, dont l'administration fut, généralement parlant, si paternelle, avec les couleurs dont Tacite a peint les plus détestables des empereurs romains, les Tibère, les Claude, les Néron, les Domitien; comblés des faveurs d'un gouvernement qui fermoit les yeux sur leurs torts pour ne voir que leurs talens, et qui leur laissoit une liberté qu'ils poussèrent bientôt jusqu'aux excès de la licence, ils se croyoient opprimés, et ne parloient que d'oppresseurs : on eût dit que le bruit des fers et des verroux retentissoit sans interruption aux oreilles de ces hommes à qui l'on permettoit tout, et dont les plus violentes incartades, dont les déclamations les plus séditieuses étoient punies tout au plus, et cela fort rarement, de quelques jours d'une prison où, à la liberté près, ils étoient souvent mieux que chez eux; on eût dit que chacun de ces clabaudeurs,

dont les écrits pleins d'extravagances séditieuses circuloient presque sans obstacle dans l'Etat, étoit un Traséas, un Helvédius, un Sénécion attendant à chaque instant le centurion qui devoit lui ordonner, de la part du tyran, de se faire couper les veines. Ils prêchoient les maximes de Tacite, et ils exaltoient ses peintures comme si elles eussent été applicables à l'ordre de choses dans lequel ils vivoient : ils sembloient évoquer le génie de cet écrivain, pour épouvanter des tyrans imaginaires qui n'existoient que dans leur esprit plein de révolte et de licence. Chacun de ces cafards de morale et de liberté se croyoit un Tacite fait pour immortaliser des crimes qu'il rêvoit, et une oppression qui consistoit à les laisser déclamer fort à leur aise.

Enfin, le titre d'écrivain *philosophe* et *penseur* étoit peut-être celui de tous qui donnoit le plus de poids, dans l'esprit de ces messieurs, à l'historien des empereurs : ce fut dans le 18e siècle, et c'est encore à présent une chose bien digne de remarque, que l'importance donnée à ce qu'on appelle emphatiquement *la pensée :* on vouloit que tout pliât devant cette divinité nouvelle, que tout lui fût sacrifié; nos sages invoquoient sans cesse *la pensée; la pensée* devoit régner partout; on ne parloit que de l'indépendance de *la pensée :* on méprisoit les meilleurs écrivains du siècle précédent et de l'antiquité, sous prétexte qu'on ne trouvoit que des mots dans leurs ouvrages, et qu'ils n'étoient eux-mêmes que d'habiles enfileurs de syllabes et de phrases; on les regardoit comme des auteurs qui pouvoient amuser l'oreille par l'harmonie des sons et du style, mais qui n'intéressoient pas l'esprit par le fond des idées et des choses : j'ai entendu, dans ma première jeunesse, un de ces penseurs

à qui je parlois de Boileau, me dire que *Boileau n'étoit qu'un bon joueur de flûte; la pensée* s'empara même de la poésie dans le 18e siècle, et l'on sait ce que la poésie a gagné à cela. Au fond, que signifioit cette doctrine si imposante? Quelles étoient en morale, en politique, en littérature, les pensées neuves que nos sages avoient découvertes? Les bonnes choses qu'ils ont pu dire avoient été dites avant eux; la plupart même de leurs folies n'étoient que de vieilles extravagances qu'ils cherchoient à rajeunir; et quand elles auroient toutes appartenu à leur génie, en auroient-elles été moins insensées parce qu'elles auroient été nouvelles? Ce système de *la pensée* n'étoit, après tout, que la prétention de dire les choses les plus communes et souvent les plus fausses d'un ton d'oracle et d'inspiré, qu'une certaine affectation d'obscurité et d'entortillage dans le style, qui sembloit être comme le premier précepte de la rhétorique des *penseurs :* dépouillez la plupart de ces phrases *pensées* du tour affecté qui les renferme, dissipez ce nuage dont elles sont couvertes, et vous trouverez presque toujours une idée ou fausse ou triviale; traduisez en langue vulgaire le style de ceux de nos philosophes qui ont fait sonner le plus haut le mérite de *la pensée*, et vous serez surpris de voir que tous ces oracles qui vous en imposent ne sont au fond que des pauvretés, des niaiseries, des extravagances, des absurdités, ou des vérités aussi anciennes que le monde. Il y avoit dans l'antiquité un certain rhéteur qui n'étoit content des compositions de ses disciples qu'en raison de l'obscurité du style : *obscurcissez*, disoit-il à celui dont il examinoit l'ouvrage, *obscurcissez cet endroit*, σκοτισον; et Quintilien, qui rapporte ce fait,

ajoute que ce rhéteur s'écrioit, quand le disciple étoit parvenu au degré d'obscurité convenable : *Tantò melior; ne ego quidem intellexi.* « Fort bien! je ne l'entends pas moi-même! » C'est là tout le secret des grands penseurs du 18e siècle : on diroit que la plupart d'entre eux, et que quelques-uns même de nos écrivains les plus modernes ont fait leurs études sous ce singulier rhéteur, et l'on peut conclure encore de cet exemple, qu'au milieu de tant de prétentions en tout genre à la nouveauté, l'art d'obscurcir son style, pour le rendre plus imposant aux yeux des sots, est de très-vieille date.

J'ai cru devoir exposer rapidement, et en abrégé, quelques-uns des motifs sur lesquels les sages du 18e siècle me paroissent avoir accordé à Tacite une estime outrée, parce qu'elle étoit exclusive; mais l'exagération de quelques enthousiastes et de quelques illuminés ne peut nuire au mérite de cet auteur : l'historien des empereurs, qu'on a eu tort de nous présenter comme le plus beau génie, et presque comme le génie unique de l'antiquité, n'en est pas moins un des plus grands écrivains que nous offre la littérature latine. Il ne faut pas croire pourtant qu'il soit exempt de défauts; et quel est l'auteur à l'abri de tout reproche? Ils sont les premiers des hommes dans les arts du goût et de l'imagination, dit Quintilien en parlant des plus grands écrivains, mais ils sont hommes : *summi quidem; homines tamèn.* « Pour ce qui regarde le style de Tacite, dit M. Rollin, « dont les décisions sont, en fait de goût, des autori- « tés, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur : il « est même quelquefois dur, et n'a pas toute la pureté « des bons auteurs de la langue latine; mais il excelle

« à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui « donne à son discours une force, une énergie, une « vivacité toute particulière. » La *Vie d'Agricola* est un des plus beaux morceaux qu'il ait composés : je me propose d'en faire une analyse dans un second article, en même temps que je rendrai compte de la traduction nouvelle, qui me paroît la meilleure de toutes celles qui ont été faites de cet admirable chef-d'œuvre.

§. II.

21 février.

Quelques-uns des plus grands admirateurs du sombre, mais beau génie de Tacite, n'ont pu dissimuler les défauts de cet écrivain : J. J. Rousseau, dans sa lettre sur les spectacles, lui reproche de l'obscurité; M. d'Alembert, dans la préface qui est en tête des morceaux qu'il a traduits de Tacite, s'exprime ainsi : « Quelquefois j'ai pris la liberté d'altérer un peu le « sens, quand il m'a paru présenter une image ou une « idée puérile; car ma juste admiration pour Tacite « ne m'aveugle pas jusqu'au point de fermer les yeux « sur les endroits où il me paroît au-dessous de lui-« même : tel est, par exemple, à mon avis, ce passage « de la vie d'Agricola, où Tacite oppose la rougeur du « visage de Domitien à la pâleur des malheureux qu'il « faisoit exécuter en sa présence, et où il remarque que « cette rougeur étant naturelle, préservoit le visage du « tyran de l'impression de la honte; circonstance petite « et frivole, etc.... » On peut joindre à ces jugemens, qui ne sont pas suspects, celui de M. Rollin, que j'ai cité dans l'article précédent, et dans lequel ce grand connoisseur, en admirant le style de Tacite, ne cache

point qu'il le trouve dur et obscur. Mais Tacite ne pêche point seulement par le style : à force de vouloir expliquer le cœur humain, il consulte plus souvent son imagination que la réalité : il écrivoit à une époque qui fut chez les Romains assez semblable au dix-huitième siècle parmi nous : les auteurs étoient alors beaucoup moins attachés aux intérêts du bon sens et de la vérité, qu'à ceux de leur amour-propre et de leur réputation. Avant tout, ils cherchoient à briller : ils s'appliquoient d'abord à montrer de l'esprit, de l'éloquence, de la sensibilité, de la profondeur; la solidité, la justesse des pensées, le fond des choses n'étoient pour eux qu'un accessoire dont ils s'occupoient médiocrement; peu leur importoit d'instruire et d'éclairer le lecteur; ils vouloient seulement qu'il eût à se récrier sur leurs vastes connoissances et sur leur étonnante sagacité; ils ne songeoient pas à bien faire, mais à produire de l'effet. Les auteurs des âges précédens mettoient leur premier soin à penser avec exactitude et justesse, à présenter leurs idées dans un ordre naturel et lumineux, à leur donner, en les exprimant, ce degré de couleur et de relief qui fait le mérite du style, sans montrer les prétentions de l'écrivain; car ils s'étudioient surtout à cacher l'art, qui n'est jamais plus parfait que lorsqu'il est insensible. Leur premier, leur principal but étoit de composer de bons ouvrages; et, comme le dit Bossuet, pour une autre occasion, ils laissoient venir la gloire après le mérite : c'est, ajoute l'orateur, *la maxime qui fait les grands hommes*, et l'on peut dire aussi que c'est elle qui fait les grands écrivains. Leurs successeurs, au contraire, ne considéroient que leur amour-propre; et c'est là, dans tous les temps, une des sources du man-

vais goût : la bizarrerie, l'affectation dans les pensées et dans le style, sont une des suites naturelles de cette disposition : on ne veut plus alors penser et s'exprimer avec simplicité; on dédaigne la nature, on méprise les règles; le style manque de vérité, parce que la bonne foi est bannie du cœur de l'écrivain; un enthousiasme faux prend la place de cette chaleur véritable qui anime et vivifie les ouvrages des auteurs du bon temps; l'amour-propre, l'orgueil, l'égoïsme, le charlatanisme qui président à tous les genres de compositions, les altèrent tous et les dénaturent, en corrompant les talens; c'est l'image du dix-huitième siècle, et c'est celle de l'époque où Tacite a vécu.

Ce grand écrivain n'a pu lui-même se mettre à l'abri de cette contagieuse influence : l'envie de briller, le désir de paroître neuf et profond, la démangeaison d'étaler de la philosophie et de la subtilité, la fureur d'étonner son lecteur par des traits inattendus, ont quelquefois égaré son génie au profit de son amour-propre. Je citerai encore ici le jugement de M. Rollin, un des hommes qui ont le mieux connu l'antiquité : « N'est-il « pas à craindre, dit-il, qu'un historien qui affecte « presque partout de fouiller dans le cœur humain, et « d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses « idées et ses conjectures pour des réalités, et ne prête « souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point « eues, et des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? « Salluste ne manque pas de jeter dans son histoire des « réflexions de politique; mais il le fait avec plus d'art « et de réserve, et par-là se rend moins suspect. Il sem- « ble que Tacite, dans l'histoire des empereurs, est plus « attentif à faire apercevoir le mal qu'à montrer le bien;

« ce qui vient peut-être de ce que ceux dont nous avons « les vies sont presque tous de mauvais princes. »

Ainsi J. J. Rousseau, d'accord avec le savant auteur de l'Histoire ancienne, reproche à Tacite de la dureté, de l'obscurité dans le style; M. Rollin ajoute à ce reproche celui de s'être rendu suspect, en jetant trop de réflexions politiques dans ses histoires, en se montrant plus attentif à faire apercevoir le mal qu'à indiquer le bien, en risquant de faire croire, par une affectation de profondeur, qu'il prête souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, et des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé; et le fameux M. d'Alembert, un des pontifes de cette philosophie, dont le premier commandement étoit : *Tu admireras Tacite*, accuse cet écrivain d'être quelquefois puéril dans ses idées et dans ses images. On peut opposer à ces jugemens celui de Racine et de Bossuet, deux grandes autorités, qui appellent Tacite l'un *le plus grave des historiens*, et l'autre *le plus grand peintre de l'antiquité*. Mais ce ne sont pas là des décisions en forme : un trait jeté dans un discours ou dans une préface ne prouve presque rien; il y a toujours dans la composition oratoire un peu d'illusion, qui tend à agrandir et à enfler les choses : une préface est faite plus ou moins pour relever l'ouvrage qu'elle annonce; c'est dans celle de *Britannicus* que Racine donne cet éloge à Tacite: on peut bien y soupçonner quelque enthousiasme pour un auteur dont la lecture lui avoit été très-utile dans la composition de sa tragédie. Racine, encore plein de cette chaleur qui accompagne le travail du poëte, a donc pu appeler un écrivain dont il avoit emprunté quelques traits et quelques couleurs, *le plus grand peintre de*

l'antiquité, sans qu'on en doive conclure précisément qu'il mettoit à cet égard Tacite au-dessus de Tite-Live et de Salluste; et Bossuet, dans le mouvement d'une oraison funèbre, a pu nommer Tacite *le plus grand des historiens*, sans qu'on ait droit d'en inférer qu'il le regardoit comme supérieur, sous ce rapport, à Thucydide, qui passe pour l'historien le plus exact, le plus judicieux et le plus sévère de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, *la vie d'Agricola*, dont nous annonçons une traduction nouvelle, est un des morceaux les plus précieux qui nous soient restés de la littérature latine : on peut y remarquer quelques défauts, quelques endroits un peu obscurs, quelques pensées un peu recherchées; mais c'est en général un chef-d'œuvre, surtout sous le rapport de l'ordonnance et de la disposition; qualités que les anciens ont possédées, particulièrement dans le genre historique, à un degré beaucoup plus éminent que les modernes, malgré les obligations que ces derniers prétendent avoir à l'esprit géométrique, qui sans doute a contribué à perfectionner la méthode des dissertations et des ouvrages didactiques, mais qui n'a rien de commun avec la logique, les conceptions et les secrets du génie. Rien de plus imposant que le début de *la vie d'Agricola*. L'historien rappelle avec des regrets profonds, le souvenir des temps anciens; retrace douloureusement les outrages auxquels la vertu a été exposée sous les derniers règnes, sous les Néron et les Domitien, et fait sentir combien il est difficile à Trajan lui-même, sous lequel il écrit, de réparer tant de maux : « Enfin, nous commençons à res-« pirer, dit-il (je me sers de la nouvelle traduction), « Nerva, dès la première année de cet heureux siècle,

« a réuni deux choses autrefois inconciliables, le pou-
« voir et la liberté. Nerva Trajan nous rend tous les
« jours son empire plus doux ; la sécurité publique
« n'est plus seulement un vœu, une espérance; elle est
« devenue un bien présent et certain. Cependant, telle
« est l'infirmité humaine : les remèdes sont plus lents
« que les maux, et de même que les corps s'accroissent
« lentement et sont prompts à périr; ainsi on étouffe le
« génie et l'amour des lettres plus facilement qu'on ne
« les ranime. L'inaction même n'est pas sans quelque
« douceur, et l'oisiveté, d'abord pénible, se fait enfin
« aimer. Qu'est-ce donc si, pendant quinze ans, ce
« long espace de la vie humaine, une foule de citoyens
« ont péri par des malheurs imprévus, et les plus géné-
« reux par la cruauté du prince? Pour nous, restés en
« petit nombre, nous survivons, non-seulement aux
« autres, mais pour ainsi dire à nous-mêmes; nous,
« qui avons vu retrancher du milieu de notre vie tant
« d'années, pendant lesquelles nous sommes venus en
« silence, les jeunes gens à la vieillesse, les vieillards au
« terme de leur vie. »

Cette traduction me paroît excellente : le style en est doux et noble, harmonieux et naturel; je n'indiquerois à l'auteur que quelques changemens : je crois qu'il faut mettre au commencement, *le pouvoir d'un seul*, pour rendre le mot *principatum*, et marquer l'opposition entre le gouvernement monarchique et la liberté; je substituerois, quelques lignes plus bas, le mot de *foiblesse humaine* à celui d'*infirmité* qui semble avoir plus de rapport au physique qu'au moral, ou, du moins, appartenir plus à notre langage religieux, qu'au style de Tacite; enfin, dans cette phrase, *nous sommes venus en silence*,

les jeunes gens à la vieillesse, etc. je mettrois au lieu du mot *venus, parvenus* ou *arrivés:* ces corrections sont de peu d'importance. Il y en a une plus sérieuse à faire, si je ne me trompe, tout-à-fait au commencement de cet exorde; le traducteur fait dire à Tacite: « Chez nos « ancêtres, on se portoit naturellement aux actions di- « gnes de mémoire; et comme elles étoient plus à dé- « couvert, aussi les plus célèbres écrivains, sans flatterie, « sans ambition, et par le seul plaisir de bien faire, « consacroient le souvenir de la vertu. » Ces mots, *et comme elles étoient plus à découvert*, ne me paroissent pas du tout rendre le sens du latin: *Ut agere memoratu digna pronum, magisque in aperto erat.* Cela veut dire que, dans les temps dont parle Tacite, on avoit plus de penchant à la vertu, et l'on trouvoit moins de difficultés à la pratiquer : on y avoit plus de penchant, parce que les mœurs valoient mieux; on y trouvoit moins de difficultés, parce que le gouvernement étoit meilleur. La métaphore est bien liée : *pronum magisque in aperto erat;* c'est une pente qui conduit aisément dans une carrière ouverte et facile. Il y a plus, si l'on veut bien l'examiner, la phrase du traducteur n'a pas de sens: « Comme les vertus étoient « plus à découvert, aussi les plus célèbres écrivains, « par le seul plaisir de bien faire, en conservoient « le souvenir. » Qu'est-ce que cela signifie? La pensée de Tacite, réduite à l'expression simple, est : Que les plus célèbres écrivains, que les plus beaux génies avoient alors le même penchant à célébrer la vertu qu'on avoit à la pratiquer. Le sens ne peut être ici controversé. Il y a quelques autres endroits, dans ce début, et même dans le reste de l'ouvrage, sur lesquels je ne suis pas

de l'avis du traducteur; mais comme cet avis peut être fondé, je ne releverai pas ces endroits, et j'accuserai de cette différence de sentimens sur un petit nombre de passages, plutôt l'obscurité de Tacite que l'infidélité de son interprète.

L'historien passe assez rapidement sur les premières années de la vie d'Agricola: chaque circonstance n'est point pour lui le texte d'une dissertation; mais il relève des détails qui en eux-mêmes n'ont rien de fort intéressant, par des pensées jetées dans le récit avec une discrétion et une mesure, qu'il n'a pas toujours eues dans ses autres ouvrages: « Il avoit coutume de raconter « (Agricola) que, dans sa première jeunesse, il auroit « embrassé l'étude de la philosophie avec plus d'ardeur « qu'il ne convenoit à un Romain et à un sénateur, si « la prudence de sa mère n'avoit modéré cet excès de « zèle... En effet, ce noble caractère se portoit, avec plus « d'impétuosité que de réflexion, vers tout ce qui pré- « sentoit l'image d'une gloire éclatante et digne de lui. « La raison et l'âge calmèrent cet enthousiasme; et par « le plus difficile de tous les efforts, il sut éviter l'excès « dans le bien. » Quel éclat cette dernière pensée ne répand-elle pas sur tout ce morceau? Le traducteur est ici au niveau de l'original: c'est la même douceur dans le style, la même harmonie dans la coupe des phrases; je regrette pourtant qu'il ait mis tout simplement *il avoit coutume de raconter*, etc. Tacite dit: *memoriâ teneo solitum ipsum narrare*, « je me souviens lui avoir souvent entendu dire. » Il me semble que ce tour a quelque chose de plus doux et de plus intéressant.

La partie la plus considérable de ce petit ouvrage, la plus étendue, la plus développée, c'est celle où Ta-

cite expose les faits d'armes et les exploits d'Agricola dans la Bretagne (l'Angleterre). L'auteur entre dans les plus grands détails : il fait une description de cette île; remonte à l'origine de ses plus anciens habitans; parle des coutumes, des usages, des forces, et des ressources des différens peuples qu'elle renferme; peint le climat obscurci alors comme aujourd'hui par des pluies et des brouillards, *cœlum crebris imbribus ac nebulis fœdum ;* suit les différens progrès des Romains qui soumirent par degrés cette contrée dont Agricola consomma la conquête. Tous ces détails sont parfaitement à leur place, puisqu'il s'agit du trait le plus important de la vie d'Agricola; mais rien n'est plus vif, plus animé, plus rapide que la description des mouvemens des différentes peuplades qui se révoltent contre les Romains, et des combats livrés par Agricola pour les remettre sous le joug. Enfin l'historien s'élève en quelque sorte au-dessus de lui-même, lorsqu'il nous peint la dernière bataille qui décide de la conquête de la Bretagne : il va toujours en croissant, et l'intérêt de son style est gradué comme celui de son sujet. Il est bien difficile de lutter contre un tel écrivain : j'ose même dire qu'il est impossible qu'une traduction de ce morceau ne soit pas très-inférieure à l'original. Le nouveau traducteur, qui se soutient parfaitement dans tous les endroits de cet ouvrage où il ne faut que de l'élégance, de l'harmonie, des teintes faciles et douces, succombe ici sous le poids de son auteur; mais il peut se consoler en songeant qu'aucun écrivain, jusqu'à présent, n'a mieux réussi que lui à copier ce grand et énergique tableau.

A cette peinture si pleine d'intérêt et qu'on croiroit

avoir épuisé le pinceau de l'historien, en succède une autre d'un genre très-différent, mais qui n'est pas moins vive, et qui est encore plus attachante; c'est celle de la cour de Domitien, où Tacite ramène Agricola après une conquête qui le couvre de gloire, et qui enflamme la jalousie d'un prince envieux de tout mérite: « Jamais Agricola, dans ses lettres, n'avoit exalté par « des mots pompeux, la gloire de ces événemens; cependant Domitien les apprit, selon sa coutume, la « joie sur le front, l'inquiétude dans le cœur... Ce qu'il « craignoit surtout, étoit de voir le nom d'un citoyen « éclipser le nom du prince..... Agricola cependant avoit « remis à son successeur la province tranquille et soumise. Craignant l'éclat que donneroit à son arrivée « l'affluence et le rang de ceux qui viendroient à sa « rencontre, il évita même les témoignages de l'amitié, « entra la nuit dans Rome, vint la nuit au palais, selon « l'ordre qu'il avoit reçu; puis accueilli par un morne « silence, après un froid embrassement, il se confondit dans la foule des esclaves. » *Exceptusque brevi osculo et nullo sermone turbæ servientium immixtus est.*

Enfin, Tacite termine son ouvrage par une péroraison qui doit donner la plus haute idée de lui, comme orateur: Cicéron, dans ses morceaux les plus pathétiques, n'a pas poussé plus loin l'expression de la sensibilité; Tacite étoit gendre d'Agricola, et cet épanchement est aussi convenable qu'il est éloquent. Le nouveau traducteur me paroît avoir très-bien rendu cette péroraison. Voilà comment les grands écrivains de l'antiquité composoient un ouvrage, et c'est à ce genre de mérite, qui consiste dans l'ordonnance et la marche de

la composition, que Boileau me paroît avoir fait allusion, lorsqu'il a dit: « Les Français manquent de goût; « il n'y a que le goût ancien qui puisse former parmi « nous des auteurs et des connoisseurs, et de bonnes « traductions donneroient ce goût précieux à ceux qui « ne seroient pas en état de lire les originaux. » Celle dont je viens de rendre compte a tout ce qu'il faut pour remplir avantageusement les vues du législateur de notre Parnasse: elle est d'un homme de goût, et même de talent.

IV.

L'Énéide, traduction en vers français, par M. J. Hyacinthe Gaston, proviseur du lycée de Limoges.

§. Ier.

5 mars.

M. Gaston poursuit avec courage sa pénible entreprise : voici quatre nouveaux livres qu'il ajoute aux quatre qu'il a déjà publiés. Ce zèle, considéré en lui-même et indépendamment du talent, a quelque chose de louable : il suppose un grand amour de la littérature et de la poésie. Quoique cette qualité ne semble point rare aujourd'hui, elle est pourtant moins commune qu'on ne pense, quand elle est portée à un certain degré : les lycées, les athénées retentissent de pièces de vers; les journaux en sont pleins; on ne rencontre que des rimeurs; mais ces rimeurs ont l'haleine courte; ils ne vont pas loin dans la carrière; tous leurs efforts et

tout leur dévouement se bornent à de très-petits ouvrages. Nous avons aujourd'hui beaucoup d'enthousiasme pour les arts et beaucoup de paresse : la gloire littéraire nous paroît très-séduisante; mais elle nous charme encore moins que le travail ne nous effraie : les lauriers nous plaisent; mais nous ne voulons pas les acheter au prix de nos sueurs. M. Gaston est l'Hercule des poëtes d'athénées : les douze livres de l'*Énéide* qu'il a entrepris de traduire sont ses douze travaux; les héros de nos sociétés littéraires doivent le reconnoître pour leur chef : puisse son exemple les dégoûter des fades bagatelles dont ils sont épris, et leur inspirer l'amour du travail!

Il ne dissimule point cette vive ardeur pour la gloire dont il est embrasé : les *avertissemens*, les notes qu'il a jointes à sa traduction respirent cette passion qui le tourmente. Mais comme l'excès même des plus beaux sentimens est vicieux, comme les héros eux-mêmes ont péché quelquefois par l'exagération de leurs qualités les plus honorables, je me permettrai à cet égard quelques réflexions qui ne seront peut-être pas sans utilité : M. Gaston cite, dans une de ses notes, avec une sorte d'enthousiasme, ce vers de Gilbert :

Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.

Cette pensée pourroit être bien placée dans une ode, où l'on pardonne l'exaltation, et même la démence, pourvu qu'elles s'expriment en beaux vers; mais comment M. Gaston, dans une des dissertations dont il a cru devoir enrichir son ouvrage, et où l'on doit le supposer de sang-froid, a-t-il pu adopter une pareille idée? Sa

passion pour la gloire l'a donc empêché d'en voir les conséquences : comment! il vaut mieux être connu par de mauvais vers que de vivre ignoré! La réputation des Pradons, des Coras, des Pinchesnes, des Boyers, des Chapelains, des Cotins, et de tant de mauvais poëtes de nos jours, est préférable à l'obscurité d'une condition honnête dans laquelle on remplit ses devoirs, et l'on se rend utile à la société! C'est précisément le contraire qui est vrai, et c'est cette maxime aussi ridicule qu'elle est funeste, qui précipite tant de jeunes gens dans la carrière des lettres, qui les frappe, en quelque sorte, de mort, en les frappant d'inutilité, et qui empoisonne leur vie toute entière par les amertumes et les désagrémens de toute espèce auxquels ils sont sans cesse exposés; c'est elle qui nous inonde de mauvais vers, de mauvais ouvrages de tout genre, en multipliant cette racaille littéraire, qu'on peut regarder comme la vermine de la société. *On est entraîné*, dit M. Gaston, *par un penchant irrésistible contre lequel la raison ne peut rien.* Mais c'est là l'excuse de toutes les passions, et cette excuse est fort mauvaise : c'est la paresse, la fainéantise, un dégoût orgueilleux des emplois de la société qui met à beaucoup de gens la plume à la main, et non pas un *penchant irrésistible.* D'ailleurs, il est de fait que la raison réussit à maîtriser des penchans beaucoup plus forts que celui qui porte les mauvais poëtes à faire de mauvais vers. Quant aux vrais poëtes, c'est dans leur talent qu'ils trouvent leur excuse, encore plus que dans ce penchant, qui n'est point du tout *irrésistible*, quoi qu'on en dise.

Il est impossible qu'avec un si vif amour de la gloire et de la renommée, on ne soit pas un peu sensible à la

critique; cependant M. Gaston paroît la braver avec une sorte d'intrépidité : *J'ai profité des critiques au lieu de m'en plaindre*, dit-il dans son avertissement; *il y a tout à gagner à suivre cette méthode, un peu nouvelle peut-être.* La pratique de cette méthode peut être *nouvelle*, mais la méthode elle-même est assez ancienne: c'est celle que Boileau recommandoit à Racine dans cette belle épître qu'il lui adressa, et dont tous les poëtes devroient profiter, comme le fait M. Gaston. A la vérité, on sent dans la phrase suivante un peu d'aigreur, qui semble altérer la pureté d'un sentiment si héroïque : *Je souhaite*, ajoute l'auteur, *pour l'honneur de notre littérature, qu'il y ait désormais plus de fond dans les ouvrages nouveaux, et plus de formes dans les critiques.* Eh! qu'importe la forme des critiques? Ce qui est essentiel, c'est qu'elles soient justes, impartiales, solides, bien raisonnées; c'est ainsi qu'elles peuvent être utiles aux lettres : le tour qu'on leur donne ne fait rien à la chose. Quand la forme en seroit désagréable, les auteurs devroient-ils moins faire leur profit de ce qu'elles ont de bon? Et que gagneroit-on, après tout, à s'épuiser en formules de politesse? Quand on diroit à un poëte : *Monsieur, je suis bien fâché d'être obligé de vous apprendre et de vous prouver que vos vers ne sont pas très-bons*, sera-t-il moins irrité, s'il n'a pas un bon esprit, que si on lui disoit tout simplement : *Monsieur, vos vers sont détestables?* Je m'en rapporte à M. Gaston lui-même, qui a fréquenté nos poëtes assez assidûment pour les bien connoître.

Je ne puis quitter cet avertissement sans faire encore une observation, qui est purement littéraire : « J'ai fait « de grands efforts, dit le traducteur, pour joindre le

« mérite de la fidélité à celui de l'élégance, et surtout « de *la concision*, qualité si rare, et si remarquable « dans Virgile. » C'est méconnoître entièrement le style de son auteur, ou du moins n'avoir pas assez réfléchi sur la valeur des termes : le style de Virgile brille par l'union très-rare de la précision et de l'harmonie; mais il n'est pas concis : la concision et la précision ne sont point la même chose; il ne faut point les confondre : l'une consiste à ne dire que ce qui est nécessaire pour rendre sa pensée, quelle que soit d'ailleurs la forme de la phrase; l'autre n'a de rapport qu'à la forme de la phrase même, qui, dans les auteurs concis, est courte, vive, coupée, détachée. Il y a des écrivains qui sont très-concis, et qui manquent de précision, comme Sénèque : ses phrases sont courtes, serrées, et renfermées dans un tour très-vif; mais il rebat cent fois la même idée, et varie ses expressions, sans varier ses pensées. La précision est une qualité fort supérieure à la concision : l'une n'est qu'une forme particulière de style; l'autre est de devoir, dans quelque genre qu'on écrive. Virgile et Racine sont éminemment précis; Ovide manque de cette qualité aussi-bien que Voltaire. Le style de Montesquieu a de la concision, et cet écrivain y joint ordinairement la précision.

Au reste, il n'y a sûrement là qu'une erreur de mots : M. Gaston a su trop bien saisir dans sa copie le caractère du style de son original, pour qu'on puisse le soupçonner de ne le pas connoître. A juger en totalité les huit chants qui ont déjà paru de cette traduction, c'est assurément un ouvrage d'un certain mérite. L'auteur sait écrire en vers : son style a de la clarté, de la pureté, de l'harmonie; il ne se néglige point, il lutte sans cesse

contre son modèle, et souvent ses efforts sont heureux; mais si jamais son zèle ne se ralentit, sa verve se refroidit quelquefois, et le défaut dont son style est le plus voisin, c'est la foiblesse. On peut pourtant lui reprocher d'affecter de temps en temps cette hardiesse outrée qui est si fort à la mode aujourd'hui. Il lui arrive aussi de chercher à embellir et à orner les pensées de Virgile, et de lui faire parler un langage très-digne d'être applaudi dans les athénées, et qui n'est pas du tout le sien; mais il tombe rarement dans ce défaut: on voit qu'il s'étudie, en général, à conserver dans sa version la noble simplicité de son auteur; et en lisant cette traduction, on peut joindre au plaisir que sa lecture fait éprouver, celui de se dire : Voilà un auteur qui a fait tout ce qu'il a pu; voilà un ouvrage travaillé en conscience! Dans un temps où les lettres sont livrées à l'avidité des spéculations mercantiles, et déshonorées par les calculs d'une basse cupidité, c'est un plaisir qui n'est pas tout-à-fait à dédaigner.

On ne le ressent pas en lisant la traduction de l'*Énéide* faite par M. Delille : on voit évidemment que l'illustre traducteur des *Géorgiques* n'est si souvent au-dessous de lui-même dans cette nouvelle traduction, que parce qu'il n'a pas assez travaillé son ouvrage : on est frappé à chaque page de la négligence du style; on ne remarque aucun effort pour vaincre les difficultés; on ne voit partout que les traces d'une hâte indiscrète et d'un fol empressement. Il est clair que M. Delille auroit mieux fait, s'il avoit voulu mieux faire. Mais où tend ce discours, me dira-t-on? Préférez-vous la traduction de M. Gaston à celle de M. Delille? Non, parce qu'en général il règne dans l'ouvrage de M. Delille, tout négligé

qu'il est, un talent de versification et de style supérieur à celui de M. Gaston : on perd de vue trop souvent l'original dans la traduction du premier; mais aussi on y retrouve quelquefois cette manière brillante, cette versification si distinguée par la variété des coupes, le jeu des phrases, les artifices de l'harmonie, qui a placé M. Delille au-dessus de tous les poëtes de son temps. L'exactitude de M. Gaston, sa fidélité à suivre les traces de son auteur, les efforts qu'il fait pour se rapprocher de Virgile, en se pénétrant de son esprit; le mérite de son style qui, tout estimable qu'il est, ne s'élève pourtant jamais, sous le rapport de la phrase poétique et de la facture des vers, à un certain degré de perfection, ne peuvent tout au plus que balancer les qualités rares du redoutable concurrent avec lequel il n'a pas craint d'entrer en lice. Si l'on comptoit les fautes, je suis persuadé que M. Gaston l'emporteroit sur son rival; mais ce n'est point ainsi que l'on juge, et que l'on doit juger : il faut, en comptant les fautes, compter aussi les beautés; il y en a dans la traduction de M. Delille, et elles sont d'un ordre supérieur à celles auxquelles M. Gaston peut prétendre; elles sont aussi plus nombreuses. Ce n'est pas que ce dernier ne puisse obtenir l'avantage dans la comparaison de quelques endroits, de quelques morceaux pris à part; mais, en totalité, la supériorité du talent de M. Delille, dans l'art d'écrire en vers, ne laisse à M. Gaston que le mérite de l'exactitude. Quand on compare les deux traductions à l'original, la distance infinie qui les en sépare semble les rapprocher entre elles, faire disparoître la différence, et les confondre dans un même néant. Quand on les compare l'une à l'autre, on trouve que M. Delille est meilleur écrivain,

et M. Gaston traducteur plus exact : l'un manie mieux la langue poétique, a plus de ressource, plus de souplesse, plus de richesse, plus de science et d'art, dans la diction; l'autre suit son auteur plus scrupuleusement, cherche plus à en exprimer les tours, les formes, les beautés : l'un se fie plus à son propre talent, l'autre au génie de l'original; l'un a plus de prétentions, l'autre de simplicité. Enfin l'ouvrage de M. Gaston est une traduction quelquefois foible et toujours fidèle, celui de M. Delille est une paraphrase quelquefois très-brillante, plus souvent languissante et terne, et presque toujours inexacte et fautive.

§. II.

17 mars.

Je supprime toutes les réflexions préliminaires que le sujet pourroit encore me fournir, pour me hâter de prouver ce que j'ai avancé dans le premier article, que l'auteur de cette traduction sait écrire en vers, qu'il lutte souvent avec succès contre son original, qu'il est généralement exact et fidèle, et que si l'on peut lui reprocher quelques défauts, c'est tantôt d'affecter cette hardiesse outrée, qui est à la mode aujourd'hui, tantôt de chercher à embellir la pensée de Virgile, en lui prêtant des ornemens qui sont absolument étrangers à sa manière : les preuves de ces différentes assertions résulteront des extraits que je vais mettre sous les yeux du lecteur, et auxquels j'ajouterai quelques réflexions. Si je ne crois pas devoir développer davantage le parallèle que j'ai établi entre cette traduction et celle de M. Delille, j'espère que M. Gaston me le pardonnera : les égards que l'on doit à l'admirable traducteur *des Géor-*

giques, à l'élégant l'auteur *des Jardins*, à l'interprète énergique de Milton, au premier poëte, à l'écrivain le plus renommé de nos jours, ne permettent pas qu'on le tienne plus long-temps en présence d'un rival, pour qui l'idée seule de la comparaison est un honneur, et qui doit être content de pouvoir s'appliquer cette pensée de Virgile, *saltèm certasse feretur*. D'ailleurs, quelle que soit l'ardeur qu'ait M. Gaston pour la gloire, je suis persuadé que j'offenserois sa modestie, si j'appuyois plus long-temps sur cette comparaison : il sentiroit probablement qu'il est toujours pénible de se mesurer avec les hommes supérieurs, lors même qu'on peut se flatter d'obtenir sur eux quelques petits avantages : les anciennes renommées sont protégées par le temps ; les renommées naissantes et nouvelles sont livrées sans défense à toutes les atteintes, et n'ont rien de plus à craindre que le ridicule des prétentions. Je dois avouer aussi que je n'aurois pas hasardé ce parallèle entre des talens très-inégaux, s'il ne m'avoit donné occasion de faire sentir un abus très-funeste aux lettres, et que Boileau a parfaitement signalé dans son *Art Poëtique*, qui est un traité de morale, en même temps qu'il est un traité de goût : aujourd'hui une réputation est une mine que l'on exploite : peu importe le mérite de l'ouvrage, la réputation de l'auteur est le gage du succès ; des vers fabriqués par le plus plat rimeur seroient assurés du débit le plus brillant, si un poëte illustre consentoit à les donner sous son nom. J'aurai lieu quelque jour de développer plus amplement mes idées sur ce sujet : je m'empresse d'en venir aux détails de la nouvelle traduction :

La terre a fui ; déjà les yeux des matelots
N'aperçoivent partout que les cieux et les flots :

Les nuages, long-temps amassés sur leurs têtes,
Allongent leurs flancs noirs, qui couvent les tempêtes.

Ces vers sont d'une belle facture, et me paroissent rendre fort exactement la peinture de la tempête, qui se trouve au commencement du cinquième livre. Mais je dois soumettre à M. Gaston une observation relative à cette même description; et il faut, pour me faire entendre, que j'entre dans un petit détail géographique que le poëte voudra bien excuser : Énée sort du port de Carthage pour se rendre en Italie; un vent impétueux du nord souffle en ce moment, *fluctus atros aquilone secabat;* tout à coup le vent change et se met au couchant, *mutati transversa fremunt, et vespere ab atro consurgunt venti;* ce vent du couchant porte les vaisseaux vers les côtes de Sicile, et le pilote engage Enée à céder à l'effort de la tempête, et à cingler vers les ports de cette île : Enée y consent, et la tempête, qui contrarioit la marche de la flotte, lui devient alors favorable : c'est ce qui paroîtra très-clair, si l'on fait attention à la position respective des lieux, et c'est ce que Virgile exprime dans ces vers :

Hæc ubi dicta, petunt portus, et vela secundi
Intendunt zephyri : fertur cita gurgite classis.

Le traducteur a rendu ces deux vers par ceux-ci, qui ont le mérite de l'harmonie, mais qui contiennent, suivant moi, une grande erreur :

Il dit, et le zéphir, sur une mer facile,
Pousse enfin ses vaisseaux dans les ports de Sicile.

Cette traduction feroit croire que la tempête est apai-

sée; et si elle l'étoit, pourquoi Enée iroit-il en Sicile au lieu d'aller en Italie? D'ailleurs, Virgile auroit-il fait succéder le calme à la tempête, sans aucune nuance, sans aucune transition? Ce qui a trompé, je crois, M. Gaston, c'est qu'il n'a pas fait attention que *zephyrus* signifie le vent du couchant, un des vents les plus orageux, comme l'atteste cet autre endroit de Virgile : *Zephyrusque notusque ruunt :* il n'a vu dans le *zephirique secundi* que le *Zephire* de nos poésies et de nos chansons érotiques. Ce contre-sens sera facile à corriger dans une autre édition.

Virgile peint le vieux roi Aceste, qui voit de loin arriver la flotte troyenne :

At procul excelso miratus vertice montis
Adventum, sociasque rates, occurrit Acestes,
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ.

Ceint d'un ours africain, Aceste de ses traits
Poursuivoit sur les monts les monstres des forêts :
Au loin il voit flotter les pavillons de Troie;
Il descend au rivage, et tressaille de joie.

J'aurois bien des choses à dire à M. Gaston sur ces quatre vers : ne pensera-t-il pas avec moi qu'il a eu tort de renverser l'ordre des images? Virgile représente Aceste qui, du haut d'une montagne où il chassoit, aperçoit avec étonnement la flotte troyenne, et qui se hâte de descendre et d'accourir au rivage avec ses armes, la peau d'ours dont il est couvert, et l'équipage négligé d'un chasseur. Je crois voir ce vieux roi sur le bord de la mer, avec cet air un peu faronche et sauvage que lui donne son costume, et qui est si bien caractérisé par l'harmonie même des vers : *Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ.* C'est là le trait prin-

cipal du tableau, et ce n'est pas sans raison que Virgile l'a placé le dernier : il frappe, pour ainsi dire, les yeux par une image très-vive, et il exprime en même temps d'une manière très-énergique l'empressement d'Aceste, qui ne songe pas même à la manière dont il est vêtu. On ne retrouve rien de tout cela dans la copie. *Poursuivant sur les monts les monstres*, est un peu dur; mais ce qui me paroît plus dur dans un autre sens, c'est cette expression, *ceint d'un ours africain :* c'est bien là une de ces hardiesses malheureuses qui plaisent aujourd'hui à certaines gens; mais pour moi, j'avouerai franchement que je ne puis pas digérer *cet ours africain*, et que cette *ceinture* étrange que M. Gaston donne au bon roi Aceste, me paroît d'une imagination un peu africaine.

Voici maintenant un exemple des petits ornemens, des ornemens d'athénées, dont le traducteur croit devoir quelquefois parer la muse de Virgile : il s'agit de la joute des vaisseaux, toujours dans le cinquième livre :

> Mille cris cependant élancés du rivage
> Frappent l'écho des bois et roulent sur la plage;
> La colline y répond, et jusque sur les eaux
> Le bruit de la louange enflamme ces héros.

Cette dernière pensée n'est point dans Virgile, comme on s'en doute bien : le poëte latin n'imagine pas les oppositions si jolies, si spirituelles, si délicieuses; *le bruit de la louange qui enflamme les héros jusque sur les eaux* n'auroit sûrement pas été de son goût. Il dit tout simplement, comme a traduit M. Delille :

> Dans le vague des airs leurs clameurs se confondent,
> L'Olympe en retentit, les coteaux leur répondent,

Et l'écho du rivage et la voûte des bois
Rendent en murmurant le bruit confus des voix.

Ces fautes sont rares dans l'ouvrage de M. Gaston, et l'on rencontre presqu'à chaque page de beaux vers et de belles tirades; la description du retour du vaisseau de Sergeste, qui rentre le dernier, dans cette joute des vaisseaux, me paroît très-bien rendue :

Tel sous un char d'airain, obliquement pressé,
Ou meurtri d'un caillou qu'un chasseur a lancé,
Un serpent demi-mort, du sein de la poussière,
Se soulève en sifflant, dresse sa tête altière,
Et s'efforçant en vain de rattacher ses nœuds,
Se roule sur lui-même en replis douloureux;
Tel chargé de débris, honteux de son naufrage,
Le Centaure tardif imploroit le rivage.

Se roule en replis douloureux est d'une hardiesse sage et vraie. *Imploroit le rivage* ne me paroît pas d'aussi bon goût : ici le terme propre eût été d'un meilleur effet que l'expression figurée. *Revenoit au rivage*, *regagnoit le rivage* eût mieux valu que cette métaphore ambitieuse et absolument déplacée. Au reste, la belle période qui commence ce morceau, est d'un homme qui sait écrire en vers.

Je voudrois pouvoir citer en entier les morceaux de *Cacus* et du *bouclier d'Énée*, que le traducteur a beaucoup travaillés, et dans lesquels il me paroît avoir très-bien réussi; mais les bornes où je suis renfermé ne me le permettent pas : il faut montrer que le nouvel interprète de Virgile ne réussit pas moins bien dans ce qui est du genre dramatique et passionné que dans le genre descriptif, infiniment plus facile. Je choisis la fameuse tirade sur Marcellus, laquelle fit verser tant de larmes à

Octavie, et lui ravit même l'usage de ses sens. On est confondu devant l'art prodigieux avec lequel Virgile a terminé le chef-d'œuvre peut-être de la poésie épique, par un trait si vif et si pénétrant : c'est une éloquence plus qu'humaine. Je ne puis lire de tels endroits sans être profondément ému, et sans concevoir les honneurs extraordinaires rendus par le peuple romain à un pareil homme. On retrouvera, je crois, quelques accens de l'original dans la traduction de M. Gaston :

Oh! de quel deuil ta voix vient d'affliger mon ombre,
Dit Anchise ; et pourquoi ne m'épargnes-tu pas
La douleur d'annoncer les secrets du trépas?
La parque tranchera cette fleur passagère !
Dieux! ne la voulez-vous que montrer à la terre !
Votre pouvoir, jaloux du pouvoir des Romains,
Leur ravit ce présent échappé de vos mains :
Pleure, cité de Mars, la gloire de tes armes!
Tibre, combien tes flots doivent rouler de larmes,
Lorsque sur ton rivage, un peuple gémissant,
L'appellera trois fois sur son bûcher récent!
Illustre enfant de Troie, espoir de l'Italie,
Combien il eût aimé les dieux et la patrie!
Antique loyauté, valeur dans les combats,
Nul mortel n'auroit pu résister à son bras,
Soit qu'un coursier sous lui du pied frappât la plaine,
Soit qu'il eût voulu seul descendre dans l'arène.
Cher enfant, si tu peux échapper aux destins,
Tu seras Marcellus!..... etc.

Je prie le lecteur, s'il veut apprécier le mérite de cette traduction, de vouloir bien comparer lui-même, dans les deux ouvrages, la traduction de M. Delille à celle-ci. Je finis en affirmant, sans craindre d'être démenti par ceux qui liront avec impartialité la traduction de M. Gaston, qu'elle est très-digne de l'honneur que lui a fait la commission des gens de lettres, nommée

pour le choix des livres classiques, de la mettre au nombre de ceux qui doivent faire partie de l'instruction de la jeunesse.

V.

Traduction d'une Ode d'Horace, par M. de Wailly.

28 mars.

C'est une heureuse et fidèle copie d'un des tableaux les plus aimables et les plus rians qu'ait tracés le pinceau d'Horace : je ne sais si le poëte latin a puisé dans quelque poëte grec l'idée de ce charmant dialogue qu'il établit entre sa maîtresse et lui, mais cette pièce est assurément une des plus agréables de son recueil. Horace, doué par la nature d'un si beau génie, d'une imagination si brillante, et même d'une si riche provision de ce que nous appelons esprit, a fait aux Grecs beaucoup d'emprunts : la plupart de ses odes, ses chants les plus gracieux et les plus sublimes ne sont, pour ainsi dire, que l'écho des chants dont les rivages de l'Ionie, de l'Attique et de la Sicile avoient autrefois retenti. Horace imitoit Simonide, Sapho, Pindare, Alcée ; comme Virgile imitoit Homère, Hésiode et Théocrite. Boileau copioit Horace, qui copioit les Grecs. Ces derniers, joints aux Latins, leurs premiers élèves, ont tout enseigné à notre Europe moderne, dans les arts qui appartiennent au goût et à l'imagination. Le ciel plaça chez ce peuple heureux la source de toutes les grâces et de toutes les beautés. Quelle seroit donc la ridicule sottise

d'un merveilleux, d'un fat ignorant et stupide, d'un descendant léger des Welches et des Ostrogoths, qui croiroit se rendre aimable en méprisant les anciens, et en traitant de pédans ceux qui les étudient? Il est vrai que nos calembourgs et notre insipide jargon sont fort au-dessus de ce qu'a écrit Horace.

Quelques savans ont examiné très-sérieusement si l'on pouvoit donner le nom d'*ode* à un dialogue; c'est une pure question de mots: Horace et sa maîtresse chantent ici tour à tour leur couplet, et c'est le chant qui constitue l'ode. « L'ode, dit M. Lunier, dans son « excellent *Dictionnaire des Sciences et des Arts*, « étoit anciennement une pièce de vers propre à être « chantée, et dont le chant étoit ordinairement accom- « pagné de quelque instrument comme la lyre. » Celle-ci est un vrai drame, parfait dans l'ensemble et dans les détails : qu'on se représente deux amans qui se rencontrent, après avoir été séparés pendant quelque temps par une mutuelle inconstance : malgré les nœuds nouveaux et passagers qu'ils ont formés l'un et l'autre, leurs cœurs sont demeurés réciproquement enchaînés par un lien plus fort, et brûlent de se raprocher. Les convenances veulent que l'amant parle le premier; il ne doit dire que deux mots, faire un reproche et vanter son bonheur passé avec l'expression du plus vif enthousiasme, et c'est ainsi qu'Horace commence; Lydie répond à peu près la même chose, avec le même ton de regret et de reproche. Il y a pourtant ici une délicatesse à observer : Horace ne nomme point le rival qui lui a été préféré; mais Lydie prononce hardiment le nom de celle qui lui a ravi le cœur de son amant : ce nom, prononcé sans doute avec une indignation méprisante, forme la

transition la plus heureuse pour passer à un sentiment qui devient le nœud de ce petit drame. Horace ne l'a pas entendu, qu'il fait avec une sorte de fierté l'éloge le plus pompeux de sa nouvelle maîtresse, et va jusqu'à dire qu'il *donneroit sa vie pour elle.* Lydie reprend sur le même ton, nomme son nouvel amant, dont elle expose en deux mots les titres, et professe le même dévouement dont Horace vient de se targuer. Ici l'on croiroit que les deux amans sont brouillés pour jamais, et qu'il ne peut plus y avoir lieu au raccommodement; cependant Horace, effrayé du discours de Lydie, se hâte d'en faire lui-même la première ouverture, mais avec une certaine réserve, et une tournure conditionnelle. Lydie revient encore à l'éloge de son nouvel amant, en même temps qu'elle accable Horace de l'énumération de tous ses défauts, qui n'empêchent pas qu'elle ne lui donne la préférence, et qu'elle ne finisse par ce vers si passionné :

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Il n'y a rien d'aussi heureusement imaginé, ni d'aussi bien composé dans les poésies légères de Voltaire, qui eût éminemment l'esprit du genre. Je connois plusieurs de ses petites pièces qu'on peut rapprocher de quelques-uns des morceaux d'Horace, et qui soutiennent fort bien le parallèle; entre autres celle qui commence par ces vers charmans :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours :
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Mais il est en général, dans la poésie anacréontique

et galante, bien moins varié, bien moins ingénieux que le poëte latin, malgré sa fécondité et son esprit.

Nous avons quelques imitations en vers français de cette ode dialoguée; mais aucun des imitateurs n'avoit pu jusqu'ici en atteindre la grâce, quoique quelques-uns ne fussent assurément pas sans talent: celui qui s'en étoit le plus approché, à mon sens, c'est un homme qui n'étoit pas poëte, quoiqu'il ait fait des poésies, et qui n'étoit que médiocrement philosophe, quoiqu'il n'ait presque composé que des ouvrages philosophiques, mais qui, par sa prose éloquente, s'est placé au rang de nos plus grands orateurs et de nos premiers écrivains, J.-J. Rousseau. Il avoit beaucoup de goût, beaucoup de cette sensibilité sans laquelle l'ame est fermée à l'impression des beautés de la nature et de l'art. Il savoit à peine le latin, et il a fait, dans ses divers ouvrages, les applications les plus heureuses de quelques vers de Virgile, d'Horace et d'Ovide: il a parodié entre autres, et enchassé dans son *Devin du Village*, le dialogue dont nous parlons; et quoique les vers ne soient pas excellens, l'intention du morceau est parfaitement saisie; et Rousseau me paroît avoir ici sur les autres imitateurs un avantage d'autant plus réel, que cette petite scène, toujours agréable, même lorsqu'elle est détachée, se trouve convenablement encadrée dans son charmant ouvrage.

Je ne crois pas qu'il soit possible de la traduire en vers français avec plus d'exactitude, de fidélité, de goût et de grâce que ne l'a fait M. de Wailly: cette traduction, qu'il a bien voulu nous communiquer, me semble un ouvrage parfait dans son genre. C'est aux connoisseurs à juger s'il y a de l'exagération dans ce que j'avance:

DIALOGUE D'HORACE ET DE LYDIE.

HORACE.

Tandis qu'à vingt rivaux ton cœur m'a préféré,
Quand mes bras amoureux pressoient ton cou d'ivoire,
De plaisir Horace enivré
N'envioit au grand roi ni son rang, ni sa gloire.

LYDIE.

Quand j'étois la plus belle à ton œil enchanté,
Avant que ta Chloé l'emportât sur Lydie,
Lydie a vu son nom vanté
Le disputer dans Rome au nom fameux d'Ilie.

HORACE.

Chloé m'a subjugué, Chloé qui sait unir
Au luth harmonieux sa voix plus douce encore :
Je ne craindrois pas de mourir
Pour prolonger les jours de celle que j'adore.

LYDIE.

Calaïs qui se plaît à vivre sous mes lois,
Brûle d'un feu pareil au feu qui me dévore :
Je consens à mourir deux fois
Pour prolonger les jours de l'amant que j'adore.

HORACE.

Si Vénus réveilloit notre première ardeur,
Qu'elle nous enchaînât à son char pour la vie,
Banissant Chloé de mon cœur,
A reprendre son bien si j'invitois Lydie.....

LYDIE.

Quoiqu'il ait la jeunesse et l'éclat d'Apollon,
Que tu sois en amour plus léger que Zéphire,
Plus orageux que l'Aquilon,
Près de toi que je vive, avec toi que j'expire !

Ce qui distingue la manière de M. de Wailly, c'est une grande pureté de goût, qui ne s'est jamais laissée corrompre par l'influence de la mode : on a pu remarquer ce genre particulier de mérite dans les différentes pièces qu'il a publiées; dans sa belle imitation du *Cantique sur le roi de Babylone;* dans sa traduction de l'Ode de M. le colonel Grobert, sur la *Prise d'Ulm;* enfin, dans les morceaux traduits d'Horace, dont il a de temps en temps enrichi les journaux. On sait qu'il s'occupe d'une traduction complète des odes de ce grand poëte, et l'on doit désirer que les travaux importans auxquels il se livre, dans une des premières places de l'instruction publique, lui laissent assez de loisir pour achever un ouvrage attendu par tous les amateurs de la littérature ancienne, et de la poésie française.

VI.

Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis, édition de 1806; par M. Grouvelle, ancien ministre plénipotentiaire, ex-législateur, et correspondant de l'Institut.

28 avril.

Je crois pouvoir me dispenser de faire des observations sur les lettres et le style de madame de Sévigné : s'il est quelquefois nécessaire de parler d'ouvrages anciens comme s'ils étoient nouveaux, c'est lorsqu'ils sont ou négligés ou mal jugés par la plupart des lecteurs; un nouvel examen devient alors utile, soit pour re-

mettre en honneur des chefs-d'œuvre dégradés par d'injustes préjugés, soit pour apprécier à leur valeur des productions trop exaltées par le caprice de l'opinion, et par le fanatisme de l'esprit de parti. Les *Lettres de madame de Sévigné* sont hors de ces deux suppositions : elles ont joui d'une constante renommée; elles ont une vogue qui ne s'est jamais démentie, quoiqu'elles appartiennent à un siècle dont les souvenirs et les ouvrages ont trouvé dans le nôtre plus de rigueur que de justice : tandis que les écrits les plus brillans de cet âge heureux, qui sera éternellement l'époque de notre gloire littéraire, ont souffert quelques éclipses dans l'âge suivant, ces lettres ont toujours conservé le même éclat; Boileau, Racine, Bossuet, La Fontaine ont rencontré des détracteurs dans le dix-huitième siècle : madame de Sévigné n'y a trouvé que des admirateurs et des amis; sa destinée fut d'être au-dessus des talens de son sexe par la supériorité de son esprit, et au-dessus des prétentions du nôtre par l'abnégation même de toute prétention : on n'a rien disputé à cette femme qui ne dispute rien à personne.

Il semble qu'on ne puisse parler de ses Lettres, sans rappeler aussitôt celles de Balzac et de Voiture, celles de Pline, celles de Cicéron, celles de madame de Maintenon, etc. Mais c'est parce que toutes ces comparaisons, fort inutiles en elles-mêmes, ont été faites, qu'il ne faut plus les faire : il est naturel que les premiers critiques, qui ont voulu analyser le mérite des Lettres de madame de Sévigné, aient cru devoir la comparer avec les écrivains qui se sont le plus distingués dans le genre épistolaire, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils n'auroient jamais dû la mettre en parallèle avec Balzac, Voiture et

Pline, qui écrivoient, suivant l'expression de M. de Laharpe, *leurs moindres billets sous les yeux de la postérité;* l'attrait que ces comparaisons puisoient dans leur nouveauté même, pouvoit leur servir d'excuse: aujourd'hui elles sont usées, et jamais elles n'ont été d'aucune utilité. En général, les parallèles entre les écrivains peuvent être comptés parmi les nombreuses superfluités de la critique; et ces parallèles sont encore plus inutiles, quand il s'agit d'un genre dont l'unique règle est de n'en consulter aucune, et d'écrire tout simplement comme on est affecté.

On peut en dire autant des questions qui ont été élevées dans ces derniers temps, sur la prééminence des sexes dans le genre épistolaire : on a cru devoir examiner si Voltaire et Cicéron, qui tous deux ont excellé dans ce genre, ne pouvoient pas disputer la palme à madame de Sévigné. La question étoit peu galante; mais je crois qu'elle étoit encore plus futile : on lit également avec un très-grand plaisir les Lettres de Voltaire, celles de Cicéron, et celles de madame de Sévigné, quand on a l'esprit cultivé, quand on est assez instruit pour savoir de quoi il s'agit dans ces lettres; car elles demandent toutes plus ou moins d'instruction dans le lecteur; et les Lettres de madame de Sévigné sont celles qui en demandent le moins : il est sûr qu'on ne sauroit se plaire beaucoup à lire les Lettres de Cicéron à Atticus, si l'on n'a quelque teinture de l'histoire romaine; que celles de Voltaire doivent perdre de leur agrément pour ceux qui ne sont pas instruits des intrigues littéraires et philosophiques du 18e siècle, et qu'il faut connoître un peu le siècle de Louis XIV pour goûter parfaitement celles de madame de Sévigné. Cependant, comme

les faits et les anecdotes en sont la moindre partie, et qu'elles ont surtout pour objet des relations de familles, des sentimens et des affections, elles sont à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs : elles sont surtout plus recherchées par les femmes que celles de Voltaire, qui les entretiennent d'intérêts dans lesquels elles ne peuvent pas entrer aussi aisément. Ainsi, pour ne plus parler ici des Lettres de Cicéron, qui, je crois, sont aujourd'hui fort peu lues, surtout par les dames, les Lettres de madame de Sévigné comptent plus de lecteurs, et paroissent généralement plus intéressantes que celles de Voltaire. On voit donc qu'il ne s'agit dans cette question, que de savoir laquelle des trois lectures fait le plus de plaisir; que de plus le procès paroît être décidé par le nombre, et qu'après tout chacun aura toujours une bonne raison pour justifier le parti qu'il prendra: c'est qu'entre trois écrivains supérieurs on ne peut pas faire un mauvais choix. La gloire de madame de Sévigné est d'être, dans le genre épistolaire, la première personne d'un sexe qui devoit lui opposer plus de rivales que Cicéron et Voltaire ne pouvoient rencontrer de concurrens dans le nôtre, puisqu'il est reconnu que le talent d'écrire des lettres, qui suppose beaucoup de grâce dans l'esprit et de mobilité dans l'imagination, est un des attributs particuliers des femmes.

Je laisse donc de côté toutes les discussions de cette espèce, toutes les dissertations, toutes les analyses, pour me hâter d'arriver à l'examen de cette nouvelle édition. C'est, sans contredit, la plus soignée et la plus complète que nous ayons : l'éditeur, M. Grouvelle, ne paroît avoir épargné aucunes des recherches que ce genre de travail exige.

Un grand nombre de lettres de madame de Sévigné se trouvoient éparses dans des livres très-peu lus ou même rares, et manquoient aux éditions précédentes : il les a recueillies avec exactitude ; il a également rassemblé beaucoup de lettres de madame de Grignan, de madame de la Fayette, de Bussy-Rabutin, des Coulanges, qui toutes servent à rendre cette correspondance plus claire, plus vive, et mieux liée. Jusqu'ici les Lettres de madame de Sévigné à sa fille étoient les seules qui eussent été publiées dans l'ordre de leurs dates : le nouvel éditeur a généralisé cet arrangement naturel, de manière qu'au lieu de trouver séparément, comme dans les autres éditions, les Lettres de madame de Sévigné à sa fille, les lettres diverses, les lettres au président de Moulceaux, celles à M. de Pompone, celles à Bussy-Rabutin, on trouve toutes ces correspondances rassemblées dans l'ordre des temps, et fondues les unes dans les autres, suivant la marche chronologique. Les notes, dont l'éditeur a enrichi le texte, sont courtes, précises, et très-propres à y répandre la clarté ; mais rien n'étoit plus capable de produire cet effet que le soin avec lequel M. Grouvelle a rétabli en toutes lettres beaucoup de noms propres dont les précédens recueils n'offroient que les initiales. Il n'a d'ailleurs négligé aucun des accessoires qui pouvoient rendre son entreprise plus complète : il a donné une histoire abrégée des éditions qui ont successivement procuré au public toutes les lettres qui forment cette collection ; une notice sur la vie et sur la personne de madame de Sévigné ; huit articles particuliers sur sa fille, sur son fils, sur madame de la Fayette, sur M. et madame de Coulanges, sur Bussy-Rabutin, sur Corbinelli, sur madame de Simiane, aussi-bien que les no-

tices déjà publiées par MM. de Laharpe, Suard, et de Vauxelles. On trouve de plus, dans cette édition, quelques morceaux curieux, et presque inconnus, comme les trois dissertations de M. de Sévigné le fils, au sujet d'un passage d'Horace, sur lequel il étoit en contestation avec le savant Dacier, et un fragment de madame de Grignan, touchant le système de Fénélon sur l'amour de Dieu.

L'éditeur auroit dû se borner aux fonctions d'érudit et de bibliographe : sous ce rapport on n'auroit eu que des louanges à lui donner, puisqu'il a mis une exactitude parfaite dans la rédaction de son recueil, et qu'il est parvenu à faire une édition très-supérieure à celles qui existoient auparavant; mais M. Grouvelle a cru puérilement qu'il étoit du devoir d'un bon philosophe de ne pas laisser échapper une si belle occasion de faire valoir les grands principes. Au reste, la philosophie du 18e siècle, laquelle voudroit s'emparer encore du 19e, réduite depuis long-temps à ne composer que des écrits qui ne trouvent presque point de lecteurs, a du moins une grande obligation à M. Grouvelle, d'avoir amalgamé ses maximes et ses principes avec un ouvrage qui ne peut manquer d'être beaucoup lu : le discours préliminaire de cet éditeur est une pièce véritablement curieuse; on ne s'attendoit guère à rencontrer une dissertation si lourde et si étrange, en tête des lettres charmantes d'une des femmes les plus spirituelles, qui aient jamais écrit : le pédantisme philosophique ne pouvoit choisir un contraste qui le fît mieux ressortir.

VII.

Le Spectateur Français au 19e *siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, par M. de Fabry.

6 juin.

Depuis long-temps notre littérature ne consiste plus guère que dans des journaux : la révolution, en multipliant les écrits périodiques, et les feuilles de tous les jours, semble avoir porté le dernier coup aux lettres déjà frappées de décadence ; ceux même de nos écrivains qui, par des ouvrages distingués, se sont montrés les plus capables de faire revivre l'antique honneur du Parnasse français, n'ont pas dédaigné les fonctions de journaliste : les journaux leur ont paru la voie la plus simple et la plus abrégée pour communiquer au public, et répandre, pour ainsi dire, dans la circulation les idées que les circonstances leur suggéroient en foule ; le besoin du moment sembloit exiger d'eux cette promptitude : ils ne pouvoient réserver pour des ouvrages, toujours longs à composer, des pensées et des observations, qui trouvoient dans l'instant leur application rapide et précise.

C'est dans les temps calmes et tranquilles, c'est lorsque la société repose paisiblement sur des bases fixes et respectées, que rien n'ébranle, qu'il est permis aux hommes de talent de se livrer sans réserve aux méditations lentes qui préparent les grandes compositions : ils ne sont point alors distraits par la variété continue des scènes qui se passent autour d'eux ; mille objets de l'intérêt le plus

vif et le plus pressant ne se disputent pas leur attention; mille spectacles déchirans ne viennent pas à l'envi troubler la paix intérieure de leurs penseés; le bruit des partis et des factions ne retentit pas incessamment à leurs oreilles, et ne les force pas à chaque instant d'essayer de faire entendre la voix de la raison et de la vérité méconnues: ils peuvent se concentrer tout entiers dans les objets de leurs études particulières, et s'abandonner en silence aux attraits doux et paisibles d'une composition réfléchie. Mais lorsque l'ordre social est atteint jusque dans ses fondemens; quand la lumière des principes tutélaires est obscurcie; quand l'erreur est sur le point de triompher; quand les opinions mêlées, bouleversées, confondues, n'offrent plus que l'image du plus affreux chaos, et que les cris de la discorde pénètrent dans les asiles les plus secrets, le repos des Muses est interrompu : l'homme de lettres suspend ses travaux solitaires pour s'appliquer à réparer les désordres qui blessent ses regards : il faut qu'il rétablisse le bon sens dans ses droits, qu'il dissipe les nuages qui éclipsent l'évidence des principes, qu'il rappelle les esprits égarés aux saines et solides maximes : chaque erreur sollicite sa censure; chaque système provoque ses réflexions; chaque opinion devient pour lui le texte de quelques pages qu'il se hâte de jeter dans le public.

C'est le tableau fidèle de ce qui s'est passé parmi nous depuis quelques années : on a vu des talens du premier ordre entrer dans cette lice des écrits périodiques, pour y combattre tous les faux systèmes contre lesquels l'administration luttoit de son côté : lorsque tout espoir sembloit être perdu, ces mêmes talens abandonnoient la carrière au vulgaire des combattans; mais aussitôt qu'il a été donné d'entrevoir quelques rayons d'espé-

rance, ils ont travaillé à remettre en honneur les antiques vérités outragées; à réhabiliter les traditions de l'expérience, et à préparer pour les lettres elles-mêmes cette tranquillité générale, et cet ordre public à l'abri duquel elles ne sauroient manquer de refleurir un jour, après avoir été flétries et comme abattues par tant de violens orages.

Les journaux ont donc présenté, surtout depuis cette époque, des morceaux de politique, de morale et de littérature, dignes d'échapper à la destinée de ces feuilles légères, qui naissent et meurent en un jour : les questions les plus importantes y ont souvent été traitées par les meilleures plumes; on peut dire même que tout ce qui a quelque rapport aux plus graves intérêts de la société s'y trouve examiné, discuté, approfondi, présenté sous mille formes différentes, dans des articles rapides, courts, substantiels. Ces mêmes feuilles, où la vérité même étoit souvent obligée d'emprunter le langage et les armes des passions, pour combattre les passions les plus effrénées, ont pris tout à coup un caractère plus calme : lorsque le triomphe de la bonne cause parut assuré, ses défenseurs ne s'occupèrent qu'à démontrer avec sang-froid les vices de la mauvaise; ils remontèrent aux sources de tant de désordres, et découvrirent la fausseté des principes qui les avoient fait naître. L'expérience de la révolution étoit capable de féconder les esprits même les plus stériles : les idées sembloient sortir en foule du sein même des événemens; la réflexion se fortifioit, s'étendoit par le seul spectacle des faits. Lorsque des temps plus heureux permirent de faire une application plus méditée et plus réfléchie des maximes dont dix années de troubles, de

déraison et d'extravagance avoient fait mieux sentir l'importance et la force, l'application même offrit des ressources plus multipliées et plus diverses, qu'on n'auroit osé l'espérer: on reconnut alors combien les notions les plus communes, et les élémens les plus simples de la raison et du bon sens renferment de germes féconds; les vérités même, qui paroissoient les plus triviales, brillèrent d'un éclat nouveau, et ne parurent point indignes d'être reproduites par les écrivains les plus distingués. Tout le système de l'opinion publique étoit, pour ainsi dire, à recréer: le mauvais sens et l'erreur avoient tout infecté en politique, en morale, en littérature; les vrais principes en tout genre étoient méprisés, proscrits, oubliés; tout ce qui sert de garantie et de lien à l'ordre social étoit brisé, et les règles du goût, plus unies qu'on ne pense aux autres élémens conservateurs de la société, avoient subi la destinée commune: tout a été régénéré: et, s'il est permis de le dire, dans un journal dont les auteurs peuvent aussi s'applaudir d'avoir fait quelque bien, les journaux ont singulièrement contribué à cette heureuse régénération.

On ne peut donc qu'applaudir à l'intention et aux soins de l'éditeur qui a cru devoir recueillir dans les différentes feuilles les morceaux qui lui ont paru les plus dignes d'être conservés et d'être remis sous les yeux du public: cette collection doit être placée au rang des meilleurs ouvrages du même genre, soit par l'importance des sujets qui y sont traités, soit par la variété des matières et des styles; plus de vingt plumes différentes ont concouru à l'enrichir de morceaux que le public, à la vérité, connoît déjà, qu'il peut avoir plus ou moins remarqués, lorsqu'ils ont paru, mais

que la nature même des feuilles éphémères où ils ont été présentés, lui a fait aisément oublier. C'est déjà un grand avantage que la diversité même des styles de tant d'écrivains qui, réunis dans des principes communs, et tous plaidant la même cause, traitent souvent différemment le même sujet, et l'envisagent sous les rapports qui conviennent le mieux à leur talent et à leur esprit, ou qui, maniant chacun des matières particulières, offrent à la fois la double variété et du style qui leur est propre, et des sujets qu'ils traitent : ainsi ce recueil forme une espèce de galerie où l'on trouve successivement, tantôt des réflexions profondes, et ingénieuses de M. de Bonald; tantôt un article piquant de madame de Genlis; ici un morceau de littérature par M. Fontanes; ailleurs, des observations de M. l'abbé de Boulogne; une dissertation sur une pièce de théâtre, la réfutation de quelque paradoxe, l'examen d'une réputation, etc.; et dans cette agréable et attachante variété, cette uniformité de principes, cette unité d'idées et de sentimens qui se fait encore mieux sentir dans l'ensemble de ce recueil que dans les feuilles éparses où l'éditeur a puisé, et qui remplit parfaitement le sens de la devise qu'il a mise à la tête de l'ouvrage : *Vis unita fortior.*

Il suffit d'avoir un souvenir vague des sujets dont quelques journaux ont entretenu le public, depuis plusieurs années, pour reconnoître quel est le mérite de cette collection sous le rapport des matières : les points de morale, de politique ou de littérature qui y sont examinés ont un intérêt d'autant plus vif, et forment un cours d'instruction d'autant plus précis, qu'ils ont chacun une application directe et positive : ce ne sont point là des moralistes qui dissertent dans une école sur

des questions d'un intérêt éloigné, ou qui fixent dans un livre des réflexions et des principes dont l'expérience seule peut bien faire sentir la vérité et l'utilité; c'est l'expérience elle-même qui écrit et qui parle en présence des faits; c'est la réfutation la plus complète comme la plus diversifiée d'une doctrine et d'un système qui, après avoir long-temps fermenté dans les livres et dans les esprits, a éclaté tout à coup sous nos yeux, et a trouvé son tombeau au sein même de son triomphe.

Au reste, qui ne sauroit gré à l'éditeur, dans cette disette de bons livres qui afflige la littérature, de n'avoir pas du moins laissé perdre quelques bonnes pages écrites par des hommes, dont plusieurs seroient assurément très-capables de composer d'excellens ouvrages, et peut-être même en auroient déjà publié, s'ils n'avoient préféré de s'appliquer à un genre de travail qui ne comporte que des esquisses rapides, de promptes inspirations, et de légers essais? En effet, à l'exception de quelques productions en très-petit nombre, on peut affirmer que ce qui a paru dans les journaux est depuis long-temps ce que notre littérature a produit de meilleur: c'est une réflexion qui est assez triste sans doute; mais si les journaux ont pu contribuer à cette décadence si marquée des lettres, à cette déplorable stérilité, ce n'est pas du moins par la raison qu'alléguent quelques gens de lettres, qui prétendent que la critique étouffe leur génie: la critique n'étouffe que les mauvais écrivains; elle n'est redoutable qu'à la médiocrité; le public se révolteroit contre elle, si elle essayoit de déprimer un bon ouvrage, comme il se révolta contre l'Académie, lorsqu'elle fit la censure du *Cid*. Il est vrai qu'on la soupçonne quelquefois aujourd'hui d'être corrompue par l'esprit de parti,

parce qu'elle croit devoir moins que jamais séparer la littérature de la morale et de la politique ; c'est lui faire un crime de ce qu'elle a de plus utile : des observations sur des phrases ou sur des hémistiches sont par elles-mêmes fort peu importantes ; mais ce qui importe, après cinquante années de déraison suivies de dix ans de crimes, c'est de ne faire grâce à aucun mauvais principe : heureux les temps où l'on n'a guère à discuter que le mérite littéraire des écrits !

Ce n'est pas après une révolution, fruit de la littérature, de la philosophie, des livres et du théâtre, qu'il est permis de s'arrêter à l'écorce des ouvrages : si le goût en tout genre n'étoit profondément corrompu, si nos gens de lettres n'étoient point encore infectés des poisons de l'ancienne école, si la révolution avoit pu les guérir de cette frénésie du philosophisme, dont elle est le meilleur remède, ils ne traiteroient pas d'esprit de parti le bon sens et la saine critique : ils avoueroient que s'il reste à la littérature, comme il faut le penser, quelque espoir de salut, c'est dans la sévérité même avec laquelle on flétrit les mauvais ouvrages, qu'elle doit le chercher. Ce n'est point par-là, sans doute que les journaux, qui d'ailleurs ont bien compensé par leur utilité les inconvéniens attachés à ce genre d'écrits, ont pu nuire aux lettres ; c'est plutôt en détournant de travaux plus suivis quelques hommes de talent, en ouvrant devant eux une carrière plus facile et plus attrayante, en offrant des organes toujours en activité à toutes les opinions, à toutes les pensées, et en suppléant, en quelque sorte, par le détail de chaque jour, à l'ensemble des ouvrages dont ils ont absorbé les matériaux et dévoré l'existence.

Rien n'est plus propre à réparer autant qu'il est possible, cet inconvénient des écrits périodiques, et à donner plus d'étendue au bien qu'ils ont produit, que l'ouvrage dont il s'agit ici.

VIII.

Discours sur l'Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à Charlemagne, avec la continuation depuis Charlemagne jusqu'en 1661, par Bossuet.

§. Ier.

16 juin.

Nous ne sentons jamais mieux les difficultés nombreuses de la tâche qui nous est imposée, que lorsqu'il s'agit de parler de ces hommes extraordinaires, de ces génies rares qui, par la sublimité de leurs ouvrages, se sont élevés au plus haut degré où l'esprit humain puisse atteindre, et qui jugés, appréciés depuis long-temps par les arbitres de l'art, et par le public, ont épuisé, pour ainsi dire, tous les termes de l'admiration comme toutes les analyses de la critique: le poids de leur talent accable ceux qui se chargent de les célébrer; la supériorité de leurs productions décourage ceux qui entreprennent d'en approfondir et d'en développer le mérite; et, d'ailleurs, soit qu'on veuille simplement exprimer l'enthousiasme qu'elles inspirent, soit qu'on se propose de détailler les beautés qu'elles renferment, on ne sauroit trouver ni

aucune expression qui n'ait été employée, ni aucune observation qui n'ait été faite.

On peut appliquer à Bossuet lui-même, quand on essaie de parler de lui, la pensée qu'il développe d'une manière si sublime dans l'exorde de l'oraison funèbre du Grand-Condé: « Au moment, dit il, où j'ou-
« vre la bouche pour célébrer la gloire immortelle du
« prince de Condé, je me sens également confondu
« et par la grandeur du sujet et par l'inutilité du tra-
« vail : quelle partie du monde habitable n'a pas ouï
« les victoires de ce prince et les merveilles de sa vie ;
« on les raconte partout : le Français qui les vante
« n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puise au-
« jourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par
« vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret re-
« proche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup
« au-dessous : nous ne pouvons rien, foibles orateurs,
« pour la gloire des ames extraordinaires ; le sage a rai-
« son de dire que leurs seules actions les peuvent louer...
« et la seule simplicité d'un récit fidèle pourroit sou-
« tenir la gloire du prince de Condé. »

L'embarras où l'orateur se suppose à l'égard du héros dont il entreprend l'éloge, devient bien réel pour le critique, à l'égard du grand écrivain qu'il ose examiner: la grandeur du sujet le confond, et l'inutilité du travail le frappe. En effet, qui n'a pas entendu parler de Bossuet et des merveilles de son éloquence? Qui n'a pas lu ses ouvrages? Qui est-ce qui ne connoît pas les réflexions qui ont été faites sur ses écrits par tous ceux qui on traité de la littérature? Que peut-on ajouter aux éloges qui lui ont été donnés? Se flattera-t-on, en parlant de lui, de se mettre au niveau de l'admira-

tion qu'il inspire, et que pouvons-nous, foibles critiques, pour la gloire des grands écrivains? Leurs seuls ouvrages peuvent dignement les louer, et le simple exposé de ses sublimes productions pourroit seul soutenir la gloire d'un génie tel que Bossuet.

Nulle gloire n'a jamais été moins contestée : tous les monumens du siècle où il a vécu sont pleins des hommages rendus à son savoir et à son éloquence ; il faut entendre la Bruyère s'exprimant au sein même de l'Académie : « Que dirai-je de ce personnage, s'écrie-t-il, qui a fait parler si long-temps une envieuse critique, et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, et qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talens? orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église ; parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'Eglise? Que n'est-il pas? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne ! » Nos philosophes eux-mêmes, qui respectoient assez peu les pères de l'Eglise, n'ont pas du moins nié les titres de l'écrivain éloquent : « on a de « lui, » dit Voltaire, avec le ton qui convient à sa légèreté et à l'opinion qu'il professoit, « on a de lui cin- « quante-un ouvrages; mais ce sont ses Oraisons fu- « nèbres et ses Discours sur l'Histoire universelle, qui « l'ont conduit à l'immortalité. » Ainsi tout reconnoît ce génie puissant.

On ne peut considérer en lui-même le mérite de l'éloquence, sans la regarder comme le premier de tous les talens, et sans placer à la tête de tous les hommes qui se sont distingués dans les arts, ceux qui ont excellé

par le don du style et de la parole. « Ce qui relève in-
« finiment le prix de l'éloquence, dit Cicéron, dans le
« premier livre de l'*Orateur*, c'est la rareté étonnante
« des bons orateurs dans tous les siècles. » Qu'on par-
coure, ajoute-t-il, toutes les autres professions, toutes les
sciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de
personnes qui s'y sont distinguées : généraux d'armée,
politiques, magistrats, philosophes, mathématiciens,
médecins, en un mot, des hommes excellens en tout
genre; on ne peut pas en dire tout-à-fait autant des poë-
tes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de
leur art : le nombre en a toujours été fort petit, mais
beaucoup plus grand, toutefois que celui des bons ora-
teurs. « Si c'est surtout par sa pensée et par sa parole,
« dit un autre ancien, que l'homme se distingue de tout
« ce qui respire ici-bas, rien n'est plus capable d'é-
« tablir une véritable différence entre les hommes eux-
« mêmes que le degré plus ou moins grand de per-
« fection dans lequel les particuliers possèdent ces deux
« dons sublimes; et les premiers de tous les hommes
« sont ceux qui les ont possédés dans le plus haut
« degré. »

En jugeant Bossuet d'après ces principes, on voit d'un coup d'œil quel rang il occupe dans l'histoire de l'esprit humain; et, sans parler ici de ses Oraisons funèbre, l'ouvrage seul dont nous annonçons une nouvelle édition eût suffi pour le lui assurer : il est grand peintre, grand théologien, grand philosophe dans ses Oraisons funèbres; mais il semble que la réunion de ces rares qualités soit encore mieux marquée et se fasse sentir d'une manière encore plus vive dans le discours sur l'*Histoire universelle*, quoique le genre même de

l'ouvrage ait interdit à l'écrivain les grands mouvemens qui animent les autres monumens de son éloquence. La division même et le plan de ce livre admirable semblent avoir été conçus pour montrer plus distinctement Bossuet sous ces trois points de vue, et pour démêler ces attributs de son génie qui se confondent en quelque sorte dans ses Oraisons funèbres : il est donc peintre sublime dans la première partie de ce discours, où il trace avec une rapidité si majestueuse le tableau des événemens qui ont varié la scène du monde dans l'espace de cinquante siècles ; grand théologien dans la seconde, où il développe les mystères et la suite de la religion chrétienne; politique profond dans la dernière, où il sonde les causes de la grandeur, de la décadence, de la durée des empires.

Le but de l'ouvrage est placé à une grande hauteur, et la marche de l'écrivain semble encore plus sublime : qu'y a-t-il de plus important à mettre sous les yeux des hommes, dans un tableau rapide et plein de lumière, que les destinées du genre humain, exposées dans l'ordre des temps, méditées dans le grand ensemble d'une religion qui remonte aux premiers jours du monde, et qu'on voit naître avec l'univers, et interprétées, expliquées d'après les vues de la prudence et de la politique humaine, poussées au dernier degré de pénétration, d'intelligence et de sagacité ? N'est-ce pas avoir réuni tout ce qui peut intéresser le plus vivement l'humanité? Mais Bossuet seul pouvoit exécuter ce plan, si simple à la fois et si magnifique ; et sa voix pouvoit seule retentir à travers les siècles, pour donner à l'avenir la plus grande leçon qu'il doive recevoir du passé : on croit entendre à la fois, s'il est permis de rapprocher entre eux le profane et le sacré, tous ces grands précepteurs du genre

humain, Thucydide et Xénophon, Polybe et Tacite, Orphée et Linus. Rien n'est au-dessus de la conception de l'ouvrage, si ce n'est la magnificence du style : *materiam superabat opus.*

Ecoutez de quel ton et avec quelle véhémence entraînante il raconte tous les événemens depuis l'origine du monde : ce qui n'eût été sous la plume d'un autre qu'une table chronologique, qu'un froid exposé de faits et de dates, s'anime et se vivifie sous la sienne : les pensées sont mêlées aux faits, et fondues dans le récit avec tant de force et de précision, qu'elles semblent en accélérer la marche au lieu de la retarder, et elles sont, pour ainsi dire, inséparables des choses mêmes : elles ne forment avec elles qu'un même corps dont toutes les parties sont étroitement liées, et où l'on sent partout le même esprit de vie ; c'est un style, en un mot, qui peint et qui fait voir tout. Je prends au hasard quelques traits : « Là paroissent les mœurs contraires des deux frères, l'in-« nocence d'Abel, sa vie pastorale et ses offrandes agréa-« bles ; celles de Caïn rejetées, son avarice, son im-« piété, son fratricide, et la jalousie mère des meur-« tres. » Quelle élégance, et quelle vigueur ! Que cette peinture est énergiquement contrastée, et que ce dernier coup de pinceau est profond et ressenti : *la jalousie, mère des meurtres !*

Avec quelle force il abrége en quelques lignes toute l'histoire d'Alexandre : « Deux rois courageux commencè-« rent ensemble leur règne, et sembloient nés pour « se disputer l'empire du monde ; mais Alexandre voulut « s'affermir avant que d'entreprendre son rival : il vengea « la mort de son père, dompta les peuples rebelles qui « méprisoient sa jeunesse, battit les Grecs qui tentèrent

« vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes où il « n'épargna que la maison de Pindare dont la Grèce « admiroit les odes; puissant et victorieux, il marche « après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius, « qu'il défait en trois batailles rangées, entre triom- « phant dans Babylone et dans Suze, détruit Persepolis, « ancien siége des rois de Perse, pousse ses conquêtes « jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, à l'âge « de trente-trois ans. »

Il décrit d'une manière encore plus sublime le règne d'Auguste et la venue de Jésus-Christ : « Tout cède à la « fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes; « l'Egypte devient une province romaine; Cléopâtre, « qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle- « même après Antoine; Rome tend ses bras à César qui « demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'em- « pereur, seul maître de tout l'Empire : il dompte vers « les Pyrénées les Cantabres et les Asturiens révoltés; « l'Ethiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés « lui renvoient les étendards pris sur Crassus avec tous « les prisonniers romains; les Indes recherchent son al- « liance; ses armes se font sentir aux Rhètes et aux Gri- « sons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la « Panonnie le reconnoît; la Germanie le redoute, et « le Véser reçoit ses lois : victorieux par terre et par « mer, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit « en paix; et Jésus-Christ vient au monde. »

Voltaire prétend que Bossuet n'avoit point eu de modèle de cette application de l'art oratoire à l'histoire même qui, dit-il, semble l'exclure. Il y a autant de fautes que de mots dans cette assertion : Voltaire confond ici les formes particulières au discours oratoire

avec l'éloquence : les grandes figures de pensées, les mouvemens auxquels l'orateur se livre dans la tribune ou dans la chaire, ne sont pas applicables à l'histoire; mais elle ne rejette pas les couleurs de l'éloquence qui l'embellissent et la fortifient. Bossuet n'a pas écrit cet ouvrage du style dont il a composé ses Oraisons funèbres : dans ses Oraisons funèbres, il étale tout l'appareil des figures les plus vives, et s'abandonne à toute l'impétuosité de son génie; dans l'Histoire universelle, il est plus calme, et ne communique à sa diction que le degré de chaleur qui se concilie avec le sang-froid et la gravité de l'historien. Plusieurs auteurs anciens lui avoient donné l'exemple d'abréger des faits avec une rapidité éloquente; et Florus en particulier a fait dans ce genre un précis de l'histoire romaine plein de beautés, quoique un peu gâté par l'emphase et la déclamation. Mais qu'importe que Bossuet ait eu des modèles? Le privilége du génie est de créer, lors même qu'il imite.

Si la religion chrétienne n'étoit pas la seule vraie, elle seroit encore la plus belle et la plus noble de toutes les religions; et quand on ne la considéreroit même que comme un simple système purement humain, elle seroit encore le plus satisfaisant de tous : nul ne peut mieux expliquer la grande énigme de ce monde, et régler les pas de l'homme dans la carrière de la vie : qu'on la compare avec tout ce que le génie des plus grands philosophes de l'antiquité a pu inventer de plus raisonnable et de plus sensé; qu'on rapproche leurs conceptions du bel exposé que Bossuet a fait de la religion chrétienne, dans la seconde partie de son ouvrage; et l'on verra combien la philosophie chrétienne est supérieure à la sagesse

des plus illustres génies des écoles de l'antiquité, soit qu'il s'agisse d'affermir les mœurs sur des principes fixes et invariables, soit qu'il faille rendre raison et des événemens, que la Providence dirige toujours vers un but certain, et de ces désordres moraux qui ont tant confondu la subtilité philosophique, et qui l'ont réduite même à méconnoître l'auteur de tout bien. J'ai regret que le temps et le cadre de ce journal ne me permettent pas de montrer, en analysant cette seconde partie de l'*Histoire universelle*, toute l'étendue du génie de Bossuet, considéré comme philosophe, et comme théologien. On est d'accord, et ceux même dont les opinions sont les plus contraires aux dogmes que Bossuet appuie de son éloquence, conviennent que l'histoire de la religion chrétienne ne pouvoit être ni exposée d'une manière plus vive, ni présentée dans un ensemble plus imposant, ni mise dans un plus beau jour.

Je suis également forcé de passer très-rapidement sur cette troisième partie, où l'auteur a étalé une politique si sublime et si profonde, où il a caractérisé les mœurs de tous les peuples, marqué le fort et le foible de tous les gouvernemens des temps anciens, et sondé les causes de la grandeur et de la décadence de l'empire romain en quelques pages admirables, dans lesquelles Montesquieu a évidemment pris l'idée du bel ouvrage qu'il a composé sur le même sujet, et qui peut-être valent mieux que cet ouvrage même : je suppléerai peut-être à ce que je ne peux faire ici, dans un prochain article, où je me propose aussi de rendre compte de la continuation du Discours sur l'Histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à la naissance du dauphin, fils de Louis XIV; continuation qui fait partie de cette nouvelle édition,

qui ne paroît point digne du génie de l'auteur, mais qui mérite d'être accueillie du public, puisqu'il est très-certain qu'elle est de Bossuet.

§. II.

25 juin.

C'EST sans doute un grand événement dans la littérature que la publication d'un nouvel ouvrage de Bossuet; et l'intérêt de cet événement redouble, quand il s'agit de la suite du *Discours sur l'Histoire universelle.* Cependant l'apparition de cet ouvrage, déjà proclamée par toutes les voix de la renommée, n'a fait qu'une sensation très-médiocre; soit que tout ce qui tient aux lettres émeuve aujourd'hui les esprits beaucoup moins qu'une certaine apparence d'enthousiasme littéraire ne pourroit le faire croire; soit que cette annonce ait inspiré d'autant plus de défiance, que la publication d'un tel ouvrage étoit moins attendue; soit enfin qu'on ait su très-vite que ce n'étoit qu'une esquisse assez peu digne de la réputation et du génie de l'auteur: en d'autre temps, une pareille nouvelle eût vivement piqué la curiosité du public et des gens de lettres; on se fût empressé de se procurer l'ouvrage; on l'eût étudié, examiné avec soin; on eût cherché à y découvrir quelques traits du pinceau sublime d'un si grand maître; il fût devenu le sujet de toutes les conversations, de mille discussions; on auroit cru du moins devoir rendre, par cet empressement, un hommage à la mémoire et au talent de l'auteur : car c'est témoigner bien peu de respect et d'admiration pour ce grand homme, que d'apprendre avec une sorte d'indifférence

qu'on vient d'augmenter d'un ouvrage de plus le nombre de ceux dont il a illustré et enrichi les lettres françaises. Mais cette indifférence n'a rien qui doive beaucoup surprendre aujourd'hui : quoiqu'on affecte une grande passion pour les lettres, au fond peut-être on les aime assez peu : d'autres intérêts se sont mis à la place de celui qu'elles inspiroient autrefois, et d'autres événemens, beaucoup plus importans que toutes les nouvelles littéraires, fixent l'attention des esprits et ne leur permettent guère de la partager.

Un véritable amour des lettres n'eût-il pas triomphé des soupçons mêmes qu'on pouvoit avoir sur l'authenticité de l'ouvrage? Si l'on s'y étoit intéressé, n'auroit-on pas cherché à en examiner les titres? Et d'ailleurs un peu de réflexion eût suffi pour écarter toute défiance: il est moralement impossible que des éditeurs veuillent se compromettre par une fraude si facile à découvrir; plus ils devoient croire que cet ouvrage feroit d'impression, moins ils devoient s'exposer à la honte d'être reconnus pour des faussaires.

Peut-être leur reprochera-t-on d'avoir tiré de l'obscurité une production qui n'ajoute rien à la gloire de Bossuet; mais ce reproche sera dicté moins encore par la justice que par l'indifférence déguisée sous le masque du zèle : les vrais amateurs des lettres ne peuvent savoir mauvais gré aux éditeurs de leur avoir fait connoître cette esquisse, toute informe qu'elle est : rien de ce qui est sorti de la plume de Bossuet ne peut manquer d'exciter leur curiosité; il n'est guère possible que même dans le premier trait d'un tel écrivain, il ne se rencontre des choses qui le font reconnoître, et qui sont d'autant plus précieuses aux yeux des gens de

goût qu'elles leur découvrent, pour ainsi dire, la première pensée du génie. Ceux qui croient la gloire de Bossuet compromise ici, la chérissent après tout moins qu'ils ne pensent : sa réputation et sa gloire sont au-dessus de toute atteinte ; comme elles ne peuvent plus recevoir d'accroissement, elles ne peuvent aussi souffrir de diminution : une continuation de *l'Histoire universelle* aussi brillante que les trois premières parties, n'y auroit ajouté aucun éclat; une suite de cet ouvrage, très-inférieure au commencement, ne sauroit les ternir : il est clair que le génie qui a composé d'une manière si sublime les premières parties, pouvoit composer la dernière avec la même éloquence, et que s'il ne l'a pas fait, c'est que le temps, ou la volonté lui a manqué.

Ce qui achève de justifier les éditeurs (car je crois devoir faire plutôt leur apologie que leur éloge), c'est que par la publication de cet ouvrage l'Histoire universelle se trouve complétée : on regrettoit que ce beau monument fût resté, en quelque sorte, imparfait; et ce regret étoit d'autant plus vif que Bossuet avoit formellement promis de le finir. Une main étrangère et plus hardie qu'habile, avoit essayé de suppléer ce qui manquoit; mais quand ce continuateur auroit eu plus de talent, son ouvrage n'auroit pas eu plus de succès : accablé par une comparaison trop désavantageuse pour lui, on n'auroit jamais manqué de lui faire un crime de sa hardiesse même; son entreprise eût toujours été regardée comme une témérité, et il eût été puni de ses efforts par le mépris et par le manque de lecteurs. Bossuet seul pouvoit achever ce qu'il avoit commencé; et si cette continuation ne répond pas à beaucoup près à

la beauté des premières parties, elle étoit du moins la seule que le public pût se résoudre à accueillir; et en cela les éditeurs ont rendu un véritable service : on ne retrouve plus ici, il est vrai, l'éloquence, la rapidité, le style animé et pittoresque de Bossuet; mais ce n'est pas seulement sous le rapport du style et du goût qu'on doit envisager l'Histoire universelle, c'est encore sous le rapport de l'étude et de l'instruction : celui qui a lu les trois premières parties avec attention et dans la vue de se représenter la suite et l'enchaînement des faits, doit désirer d'en étudier encore la marche et l'ensemble dans les siècles suivans; son instruction seroit incomplète si ses études s'arrêtoient où s'est arrêté le génie de Bossuet : à la vérité il peut avoir recours à d'autres livres, à d'autres tableaux chronologiques; mais pourquoi les préféreroit-il à celui qu'a tracé le pinceau même de Bossuet?

Ce morceau de chronologie vaut bien tous ceux qui ont été faits sur la même matière, et il y a ici un avantage de plus : si l'on cherche vainement dans cette continuation le génie de l'auteur, on y trouve toujours au moins ses principes et son esprit, et c'est à la suite du même guide qu'on entre dans les siècles postérieurs à celui de Charlemagne, après avoir parcouru avec lui tous les temps antérieurs.

Au reste, les gens de lettres qui ont publié cette suite de l'*Histoire universelle* ne se sont pas dissimulé les objections qu'on pouvoit leur faire; ils ont cru même devoir rassurer le public sur l'authenticité de l'ouvrage, par les détails les plus circonstanciés : ils ont exposé les raisons du retard de cette publication inattendue, et ils ne se sont pas fait illusion sur le degré de mérite que peut avoir

cet Abrégé. « Ils conviennent, avec autant de bonne foi que de justice, qu'il ne peut être la continuation que Bossuet annonce à la fin de la troisième partie, et dans laquelle il s'engageoit à découvrir les causes des étonnans succès de Mahomet et de ses successeurs; qu'il n'est qu'une simple chronologie depuis Charlemagne jusqu'à la naissance du dauphin, en 1661; qu'il est vraisemblable que l'auteur ne le destinoit pas à l'impression, du moins dans l'état où il se trouve. Ils avouent avec la même franchise qu'il seroit même possible qu'il ne fût que le résultat de notes prises çà et là; notes sur lesquelles Bossuet improvisoit ensuite, aux heures qu'il consacroit à l'instruction de son élève. » Je me rangerois à ce dernier avis d'autant plus volontiers, que, sans parler de ce qui tient à l'éloquence et au style, il n'y a d'ailleurs presque aucun rapport entre la conception de ce dernier ouvrage, et celle des trois premières parties de l'*Histoire universelle :* le plan est absolument différent, ou plutôt on peut dire qu'il n'y en a aucun dans cette continuation, tandis qu'il y en a un fort beau dans les premières parties : dans celles-ci, l'auteur rassemble et groupe les faits autour de douze points principaux; ce qui forme pour ainsi dire douze grands tableaux distincts, sur lesquels la lumière, qui naît d'un si bel ordre se répand avec abondance; dans la continuation, il suit les siècles pas à pas, et cette méthode minutieuse et mesquine, n'offrant à la mémoire aucun appui fixe, et ne présentant à l'imagination aucune masse bien caractérisée, confond tout, et ne donne à rien le jour et les dimensions convenables.

Dans les premières parties, Bossuet a cru devoir faire un tableau particulier et détaché de la suite et des affai-

res de la religion, qu'il présente dans le plus vaste ensemble; et c'est-là en quelque sorte l'objet principal de son ouvrage, et comme le centre autour duquel tourne tout le reste; ici les faits relatifs à la religion sont mêlés avec les autres faits, sans que rien les en distingue, sans être ni plus fortement touchés, ni plus ressentis, sans que l'intention même de les faire ressortir se manifeste; enfin, dans l'*Histoire universelle* proprement dite, il y a une partie entièrement consacrée à juger les peuples et les gouvernemens, à examiner les causes de leur agrandissement et de leur décadence, à développer des vues de politique et de morale qui complètent l'ouvrage, en réunissant sous un même point de vue tout ce que le spectacle des faits, la science de la religion et les oracles de la prudence humaine ont d'instructif et d'imposant; ici ce rapport du plan général n'est pas même indiqué : on ne peut donc pas regarder cette continuation comme faisant précisément partie du grand ouvrage de Bossuet, puisque les traits mêmes les plus généraux de la conception primitive ne s'y retrouvent pas, puisqu'il n'y a aucun plan, aucun dessein marqué, puisque les divisions fondamentales ne s'y font pas seulement entrevoir.

Ce n'est donc pas uniquement parce que la diction est ici moins élevée, moins noble, moins riche et moins pittoresque, que je ne reconnois pas dans cet Abrégé la véritable suite de l'*Histoire universelle*, mais parce que la pensée de l'ouvrage n'y est point : je ne puis même accorder aux éditeurs que ce *soit un canevas auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main, une toile préparée sur laquelle son pinceau auroit appliqué ses couleurs;* car en s'exprimant ainsi, ils me paroissent

n'avoir pensé qu'au style; et il manque dans cet ouvrage plus que le style, qui s'y trouveroit à coup sûr, si le reste y étoit, et dont la foiblesse tient à celle des choses mêmes. Ainsi, cette continuation, puisqu'il faut l'appeler de ce nom, est tout simplement un très-bon Abrégé chronologique, très-utile sous le rapport de l'instruction, et qui, étant de Bossuet, est le seul qu'on puisse mettre convenablement à la suite de l'*Histoire universelle*.

Le style se lie particulièrement à la manière dont on conçoit les choses, qu'on se propose d'examiner : le degré d'énergie, de noblesse et de sublimité dans l'expression est analogue au point de vue sous lequel on envisage son sujet, et à l'ensemble où on le place : je suis persuadé que quand Bossuet auroit travaillé davantage le style de cet Abrégé, il n'auroit pu l'égaler à celui de l'*Histoire universelle* : plus d'application et de soin auroit sans doute produit plus de correction; mais la diction se seroit toujours sentie du défaut de plan; elle n'auroit pas eu la rapidité, la force et la couleur brillante et mâle du style des premières parties. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois encore remarquer dans ce foible croquis l'ongle du lion : Bossuet pouvoit-il écrire le moindre ouvrage sans y imprimer son cachet? Mais il faut chercher cette empreinte, et on la trouve rarement. Voici un trait qui ne défigureroit pas l'*Histoire universelle* : « Le roi d'Angleterre (Charles Ier) est « vendu par les Écossais. Accusé par Fairfax et Crom- « wel, qui entrent en armes à Londres et se rendent « maîtres du parlement, ils le font condamner à perdre « la tête. La sentence est exécutée. Tout l'univers fré- « mit; mais on laisse faire. La chambre haute est abo-

« lie; Cromwel et le conseil d'état formé par l'armée « gouvernent tout. »

Cette édition de l'*Histoire universelle*, exécutée comme toutes celles qui sortent des mains de M. Herhan, a sur les autres éditions du même ouvrage l'avantage de renfermer la seule continuation convenable; elle est, de plus, enrichie d'une table des matières très-bien faite, partie nécessaire d'un livre qui contient tant de faits, tant de noms propres et tant de dates, et qui manquoit à toutes les autres éditions.

IX.

Pensées de Nicole, de Port-Royal, recueillies par M. de Mersan.

§. Ier.

3 juillet.

Il n'y a pas de mot plus vague que celui de *pensée*: écoutez les rhéteurs, c'est un tour délicat, ou sentencieux que l'on peut donner même aux idées les plus vulgaires; *lumina præcipuèque in clausulis posita sententias vocamus*, dit Quintilien; nous appelons *pensées* ces tours vifs et brillans qui éclatent dans le discours, et qu'on place de préférence à la fin d'un sens complet; il ajoute que ces ornemens étoient plus rares dans la composition des orateurs des siècles précédens, et que de son temps, on les prodiguoit sans mesure, *quæ minùs crebra apud antiquos, nostris temporibus modo carent*; il observe en outre que ses con-

temporains n'étoient pas plus riches en pensées véritables que les anciens orateurs, mais qu'ils donnoient à toutes leurs idées un air sentencieux, *nec multas plerique sententias dicunt, sed omnia tanquàm sententias :* on diroit qu'il fait l'histoire du dix-huitième siècle.

Ecoutez les philosophes de tous les temps, et surtout ceux de notre âge : il semble qu'ils refusent la faculté de *penser* à tous ceux qui n'ont que des idées justes, claires et solides ; la recherche, la finesse, la subtilité, la profondeur, sont à leurs yeux les seuls caractères de la pensée. Suivant eux, on ne pense pas quand on n'a que du bon sens et de la raison : il faut, pour obtenir le titre de penseur, combiner laborieusement les élémens de sa pensée, les faire passer par le creuset de la plus subtile analyse, les alambiquer, les quintessencier : ils reconnoîtront cent fois plutôt un penseur dans un esprit faux, bizarre et sophistique, qui trouve entre les choses des rapports extraordinaires, chimériques et ridicules, que dans un esprit sage et droit, qui ne se tourmente pas pour chercher, hors du vrai, des nouveautés sans fondement. La métaphysique est pour eux la marque la plus frappante de ce qu'ils appellent la pensée : beaucoup d'abstractions nébuleuses, beaucoup de logogriphes bien entortillés, beaucoup de jeux de mots très-frivoles, déguisés sous un air de gravité et de profondeur, beaucoup de sottises péniblement distillées, voilà ce qui distingue les grands esprits, les esprits vraiment philosophes ; mais ce qui met le sceau au talent de penser, c'est une certaine audace : vous n'êtes point réputé penseur, si vous ne bravez à tort et à travers tout ce que les hommes respectent, si vous n'avez sur

les sentimens de la nature, et sur ceux que les relations sociales inspirent, des idées pleines de la plus folle hardiesse.

Qu'êtes-vous allé faire en Angleterre, disoit Louis XV à un de ses courtisans qui revenoit de ce pays? Sire, apprendre à penser, répondit l'adepte; c'est comme s'il eût répondu : Sire, apprendre à n'avoir pas le sens commun, à renier tous les principes de mon éducation, à regarder comme faux tout ce que j'ai cru vrai, à mépriser les institutions de mon pays, à détester ma religion, à dédaigner ma patrie, et à vous regarder, vous, le chef du gouvernement, comme le premier de tous les abus. *Avant que d'écrire, apprenez à penser*, dit Boileau : il l'entendoit sans doute dans un autre sens que M. de Lauragnais ; il ne vouloit sûrement pas dire que pour bien écrire, il faut d'abord se livrer aux spéculations d'une métaphysique erronée, se créer des systèmes, heurter toutes les opinions reçues, rejeter toutes les traditions, toutes les maximes des temps précédens ; mais s'accoutumer à n'avoir que des idées précises, justes et nettes, à ne former que des raisonnemens solides et concluans. J. J. Rousseau adresse son Traité d'Éducation à *une bonne mère qui sait penser :* cette bonne mère étoit probabelment une extravagante, si on en juge par le livre même que Rousseau a fait pour elle. Lorsque les écrivains de Port-Royal intitulèrent leur logique l'*Art de penser*, il est clair qu'ils n'entendoient par ce mot que l'art de raisonner juste ; cet art le plus important de tous, le plus digne de l'homme, le moins cultivé et le plus méconnu dans ce siècle de la raison et de la philosophie.

Faut-il demander, après cela, comment il se fait que

nous nous soyons exclusivement attribué le privilége de la pensée? Si nous n'appliquons ce terme qu'aux spéculations philosophiques, il est certain que le siècle précédent a pour le moins compté autant de philosophes que le dix-huitième siècle; mais notre prétention avoit, je crois, deux motifs principaux : la hardiesse insensée des opinions, et la corruption totale du goût et du style.

Nous nous sommes crus plus philosophes que nos prédécesseurs, précisément parce que nous étions moins sages; nous nous sommes figurés que nous étions des penseurs plus profonds, parce que nous ne pensions pas avec autant de solidité et de justesse qu'eux : il n'y a dans le monde qu'un très-petit nombre de vérités de métaphysique, de politique et de morale; ils avoient su se renfermer dans le cercle étroit de ces principes reconnus et avoués; ils s'étoient bornés à en tirer des conséquences justes, à en faire des applications exactes. Nous avons voulu aller plus loin: notre téméraire philosophie n'a pas craint d'aborder les questions les plus abstruses et les plus épineuses; nous nous sommes avancés à travers les brouillards et les abîmes dans la région perdue des chimères; et aussi fiers de nos vains efforts que si nous avions fait de vraies découvertes, nous avons méprisé ceux dont nous n'aurions dû qu'admirer et suivre la sagesse: ces grands écrivains, ces véritables philosophes ne furent plus à nos yeux que des enfans qui balbutioient à peine la langue de la philosophie; nous ne vîmes plus même dans la précieuse élégance de leur style, dans la clarté lumineuse de leur langage, dans les délicatesses, les grâces ou l'énergie de leur éloquence, que les jeux enfantins du premier âge

de la littérature, que les fleurs de la première saison; nous nous crûmes en pleine maturité, et nous nous regardâmes comme destinés à cueillir les fruits qu'ils n'avoient fait qu'annoncer avec quelque éclat.

Il nous est arrivé en philosophie ce qui arriva à quelques hommes en littérature: ces Aristarques nouveaux, pleins de mépris pour l'autorité des maîtres de l'art, pleins de leur propre sens, ou plutôt abondant dans leur propre folie, et se croyant appelés à opérer dans les lettres d'heureuses révolutions, se livrèrent à l'esprit d'innovation et de système : ils traitoient sans doute d'absurdité ce que Boileau avoit affirmé d'une manière si positive dans ses réflexions sur Longin, *qu'il n'y a plus de découvertes à faire en littérature.* Mais quels ont été les résultats de leurs ambitieux et pénibles efforts? Quels progrès la littérature doit-elle aux sublimes spéculations du révolutionnaire Diderot? Quelles vues nouvelles ce philosophe a-t-il eues sur l'art dramatique, qui ne soient aujourd'hui regardées comme d'épouvantables extravagances? La poétique de M. de Marmontel a-t-elle mieux réussi? Les idées de ce littérateur, qui avoit singulièrement la prétention de faire des découvertes dans l'art d'écrire, ont-elles eu un grand succès? Sera-ce son art poétique qui servira de règle à l'avenir, ou celui de Boileau qu'il méprisoit?

D'un autre côté, à mesure que la fureur des systèmes altéroit nos idées, à mesure que les esprits se faussoient par les efforts mêmes qu'ils faisoient dans le vide pour atteindre à un ordre de principes purement chimérique, le goût et le style se corrompoient, le langage des sciences abstraites s'introduisoit dans l'élo-

quence; le jargon, le néologisme, et l'obscurité défigurèrent tous les genres de la littérature; la manie de la métaphysique et des sentences régna sur la scène : comment nos auteurs ne se seroient-ils pas crus très-savans, puisqu'ils transportoient dans leurs livres des termes de chimie, de géométrie, de mécanique et d'astronomie? Comment n'auroient-ils pas été très-profonds à leurs propres yeux, puisqu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes? Comment, enfin, notre siècle n'auroit-il pas cru devoir se regarder comme infiniment plus philosophe que le précédent, puisque le théâtre ne retentissoit que de maximes et de sentences; puisque nos plus petites pièces n'offroient que des analyses subtiles du cœur humain? Le pédantisme que nous reprochions au siècle précédent, et auquel nous cherchions à substituer la légèreté des habits et des manières, s'étoit réfugié dans nos livres et sur le théâtre : si nous avions quitté les costumes graves et lourds de nos pères, leurs manteaux, leurs perruques, toute la roideur de ces anciennes modes sembloit avoir passé dans nos esprits et dans nos ouvrages; on ne parloit, on ne s'exprimoit, on n'écrivoit que par axiomes, et par résultats; et ces résultats étoient souvent aussi vulgaires, ou aussi insignifians que les mots, dont ils étoient revêtus, étoient pompeux, étranges ou baroques; les idées même les plus communes ne se présentoient qu'affublées de tout l'appareil de la philosophie, qu'escortées de tout l'attirail de l'école; et quand on pouvoit les orner d'un peu d'algèbre, ou seulement de quelques chiffres, c'étoit le comble du génie philosophique.

Pouvions-nous avec ce costume scientifique dont nous revêtions pédantesquement nos idées, ne pas nous

imaginer que nous étions les plus grands philosophes qui jamais eus sent paru sur la terre ? Il suffisoit de prendre ce style pour se croire fort au-dessus des *Aristote* et des *Platon :* « En recevant la robe et le bonnet de médecin, dit Toinette au Malade imaginaire, vous apprendrez tout ce qu'il faut, et vous serez plus habile que vous ne voudrez ; on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison. Tenez, monsieur, la barbe seule fait plus de la moitié du médecin. » C'est ainssi que le néologisme, la barbarie du style et l'obscurité faisoient plus de la moitié du philosophe, et tel encore aujourd'hui peut-être se croit un grand penseur, qui se reconnoîtroit lui même pour un sot, si on le dépouilloit de sa métaphysique, de son galimatias, et de ses grands mots.

Mais, de bonne foi, le siècle de Louis XIV n'a-t-il pas produit d'aussi grands penseurs que le nôtre ? Avons-nous eu des moralistes plus profonds que La Bruyère et Nicole ? Un métaphysicien plus sublime, un raisonneur plus subtile et plus vigoureux que Pascal ? Un observateur plus ingénieux et plus délicat que La Rochefoucault ? Qui a mieux connu les ressorts de la politique que Bossuet, le modèle de Montesquieu ? Qui a poussé la dialectique plus loin que cette école de Port-Royal, dont presque tous les membres se sont distingués par la force du raisonnement, et par des talens transcendans dans les sciences philosophiques ? Le lecteur achevera cette énumération : chacun peut la compléter en jetant un regard sur ce beau siècle, qui ne nous a laissé que la gloire de perfectionner quelques sciences exactes, et qui l'emporte sur nous par les arts

du raisonnement comme par ceux de l'imagination.

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'on y donnoit beaucoup plus de soin que dans notre siècle, à la culture de la raison : il seroit facile d'en apporter beaucoup de preuves; mais la seule comparaison des deux littératures suffit pour le démontrer : où trouve-t-on plus d'exactitude, de correction, et de justesse dans les idées, plus de sens et de jugement dans les conceptions; plus de suite, de liaison et d'ensemble dans les compositions et dans les plans; plus de méthode dans les raisonnemens? Boileau et Racine mettoient plus de raison et de logique dans des ouvrages de poésie et de littérature, que les plus grands philosophes du dix-huitième siècle n'en ont mis dans leurs plus graves traités et dans leurs méditations les plus profondes.

§. II.

10 juillet.

L'ÉCOLE de Port-Royal a exercé une très-grande influence sur le siècle de Louis XIV : elle a singulièrement concouru au développement de cet esprit d'exactitude et de raison, qui distingue la littérature de ce beau siècle; et comme le bon goût n'est autre chose qu'une juste et délicate application des principes du bon sens et de la saine logique aux ouvrages d'imagination, on peut dire que cette société célèbre a beaucoup contribué à l'établissement du bon goût : la sévérité que ces solitaires portoient dans leur conduite et dans leur doctrine avoit passé dans leurs études et dans leurs écrits; tous les ouvrages qui sortoient de cette maison étoient austères comme les principes qui la régloient; et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, on retrouvoit dans le style

et dans les compositions de ces anachorètes l'âpreté de leur solitude, la rigidité de leur discipline, avec la pureté de leurs mœurs. L'éducation des enfans, qui faisoit une partie de leurs travaux, et peut-être de leur politique, servoit encore à répandre dans le monde l'esprit qui régnoit dans cette retraite.

Jamais la loi des contrastes ne se fit plus vivement sentir qu'entre les solitaires de Port-Royal et leurs rivaux; et l'on peut croire que l'esprit de rivalité entroit pour quelque chose dans l'austérité littéraire des premiers : ils sembloient s'interdire les agrémens du style et les grâces de l'imagination d'autant plus sévèrement, que leurs émules les prodiguoient avec moins de retenue et de mesure : tandis que les jésuites s'égayoient dans une diction fleurie, et poussoient jusqu'à la dernière affectation et jusqu'au ridicule, le désir et les moyens de plaire, les écrivains de Port-Royal se bornoient à instruire, et portoient la sévérité du style jusqu'à la sécheresse. Les uns s'étudioient à gagner les esprits par cette recherche d'un style agréable; et, ce qui est très-remarquable, les autres réussirent beaucoup mieux à se faire des partisans par la rudesse même de leur manière : Jansénius trouva plus d'enthousiastes que Molina; le style modeste et sec de Port-Royal enflamma plus de têtes que l'éloquence brillante et enjouée des jésuites; par la même raison peut-être que la sévérité des principes de Port-Royal attiroit plus de monde que le relâchement et la mollesse du parti contraire : tout ce qui porte le caractère de la réforme séduit toujours les imaginations.

Cependant, comme il n'y a rien de parfaitement exact dans la nature, il s'éleva des deux côtés deux hommes qui, réciproquement, sembloient avoir em-

prunté quelque chose à l'autre parti : Bourdaloue porta dans la chaire, jusque-là déshonorée par les jeux de mots, les faux brillans, le bel-esprit et le mauvais goût, le style simple, la méthode sévère, l'austérité imposante, la dialectique serrée de Port-Royal; et Pascal battit les jésuites avec leurs propres armes : il accabla par le badidinage ces bons pères, qui faisoient les badins; il sentit que, pour rendre le triomphe plus sûr, il falloit se faire lire des gens du monde, et il surpassa de bien loin ses adversaires dans l'art de plaire et d'amuser : il commença donc par mettre les rieurs de son côté, et prépara, par la plaisanterie, les foudres dont il finit par écraser ses antagonistes; homme étonnant, génie de la première trempe, véritable gloire de la maison de Port-Royal, qui devina toutes les sciences, fixa notre langue dès qu'il se mit à l'écrire, fit briller dans les ténèbres du mauvais goût le premier modèle de la pureté du style, se montra, comme l'a dit un juge non suspect, aussi comique et aussi bon plaisant que Molière, dans ses premières lettres, et aussi éloquent que Bossuet, dans les dernières, et mourut, à trente-neuf ans, emportant dans le tombeau le projet d'un ouvrage, dont les premiers traits et les matériaux informes suffiroient à la gloire de tout autre écrivain.

Arnault et Nicole sont, après lui, les premiers maîtres de cette illustre école : heureux si, comme Pascal, ils avoient pu sauver de l'oubli une foule d'ouvrages qu'ils consacrèrent aux disputes du temps, et qui n'ont pu survivre à ces disputes! C'est à ces deux grands maîtres que la littérature française est redevable de la *Grammaire* et de la *Logique de Port-Royal*, deux traités que toute l'idéologie de notre siècle n'a point égalés.

Arnault fut plus spécialement théologien ; Nicole plus philosophe et plus moraliste, quoique tous deux également sévères et rigoureux, et peut-être outrés dans leur doctrine. La diversité de leurs caractères dut influer sur le style de leurs ouvrages : le premier avoit l'humeur belliqueuse, ne respiroit que la dispute et les combats, étoit toujours prêt à descendre dans l'arène, et, jusque dans un âge avancé, déployoit, comme Entelle, ses bras vigoureux, et ses mains armées de cestes; l'autre étoit pacifique et doux, d'un esprit tranquille, ne refusant point la lutte et ne la cherchant pas. Arnault répondoit à ceux qui l'engageoient au repos : *N'aurai-je pas toute l'éternité pour me reposer?* Nicole disoit qu'il *n'aimoit pas les guerres civiles*. Ils ont tous deux une logique parfaite; mais l'un a plus d'impétuosité, de nerf, et de feu dans ses raisonnemens; l'autre déduit et développe ses idées avec plus de sang-froid et plus de calme. Il y a quelque chose de passionné et d'impérieux dans les preuves, d'ailleurs presque toujours irrésistibles, du premier ; le second parle le langage de la raison, dégagé de toute affection étrangère : l'un est plein de vivacité, de rapidité, de véhémence et de chaleur; l'autre est lent, diffus et froid.

Ce sont ces défauts qui ont nui dans la postérité aux *Essais de Morale :* lorsqu'ils parurent, ils furent lus avec avidité; les lettres de madame de Sévigné sont pleines des expressions du plaisir que lui causoit cet ouvrage, et de l'admiration qu'il lui inspiroit. La nouveauté, l'esprit de parti, le goût des lectures solides, qui régnoit alors avec d'autant plus d'empire, qu'il venoit de succéder à celui des romans, la mode peut-être, pouvoient contribuer, avec le mérite réel du livre, à cet

empressement; mais le temps a fait voir combien la forme est importante pour les écrits mêmes dont le fond est excellent : la profondeur, la finesse, la justesse des vues, l'exactitude du raisonnement, la netteté des idées, la beauté de la méthode, la pureté du style, l'utilité de l'ouvrage n'ont pu le préserver des dédains du siècle suivant : il a paru beaucoup trop long; on n'a point goûté cette diction pure et correcte, mais dépourvue de grâce, d'agrément, d'élégance, de chaleur, et, pour ainsi dire, défleurie : on est convenu de parler toujours de cet ouvrage comme d'un livre très-estimable, et de ne le lire jamais; et sa destinée semble justifier ce qu'avance Buffon sur l'importance du style, dans son Discours à l'Académie : « La quantité de connoissances, dit-il, la singularité « des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont « pas de sûrs garans de l'immortalité : si les ouvrages « qui les contiennent sont écrits sans noblesse et sans gé- « nie, ils périront, parce que les connoissances, les faits « et les découvertes s'enlèvent aisément, se transpor- « tent, et gagnent même à être mis en œuvre par des « mains plus habiles. Le style ne peut ni s'enlever, ni se « transporter, ni s'altérer; s'il est noble, élevé sublime, « l'auteur sera également admiré dans tous les temps; « car il n'y a que la vérité qui soit durable et même « éternelle; or un beau style n'est tel, en effet, que par « le nombre infini de vérités qu'il présente : toutes les « beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rap- « ports dont il est composé sont autant de vérités aussi « utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit hu- « main que celles qui peuvent faire le fond du sujet. » Une femme célèbre, que l'on avoit engagée à lire les *Essais de Morale*, dit avec autant de justesse que de

familiarité, après les avoir parcourus, que *c'étoit un très-bon mets, dont la sauce étoit trop longue.*

C'est donc avec raison que l'éditeur de ces *Pensées* a cru devoir recueillir tout ce qui pouvoit aisément se détacher dans un ouvrage si digne d'estime, si volumineux, et si négligé : beaucoup de gens, en parcourant ces extraits, seront sans doute surpris de trouver tant de sens, de profondeur et de sagacité dans un écrivain qu'ils n'ont jamais été tentés de lire, et dont la réputation leur paroît probablement usurpée; ils s'étonneront de rencontrer un grand penseur de plus dans ce siècle auquel ils n'accordent guère que les agrémens du style et de l'imagination.

Je ne puis présenter ici qu'un petit nombre de ces pensées, et je dois encore ne choisir que les plus courtes : je commencerai par un morceau qui a quelque rapport aux idées que j'ai exposées dans mon premier article. « Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence : l'une « consiste dans les pensées belles et solides, mais ex- « traordinaires et surprenantes : Lucain, Sénèque et « Tacite sont remplis de ces sortes de beautés; l'autre, « au contraire, ne consiste nullement dans les pensées « rares, mais dans un certain air naturel, dans une « simplicité facile, élégante et délicate, qui ne bande « point l'esprit, qui ne lui présente que des images « communes, mais vives et agréables, et qui sait si « bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne man- « que jamais de lui proposer sur chaque sujet les pen- « sées dont il peut être touché, et d'exprimer toutes les « passions et tous les mouvemens que les choses qu'il « représente y doivent produire : cette beauté est celle « de Térence et de Virgile; et l'on voit par-là qu'elle

« est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a « point d'auteurs dont on ait moins approché que de « ces deux-là. »

De la philosophie. « La plus solide philosophie n'est « que la science de l'ignorance des hommes : elle est « bien plus propre à détromper ceux qui se flattent de « leur science, qu'à instruire ceux qui désirent d'ap- « prendre quelque chose de certain. »

Des visites. « La plupart des visites ne sont autre « chose que des inventions de se décharger sur autrui « du poids de soi-même, qu'on ne sauroit supporter. « Je ne sais pourquoi les prédicateurs se corrigent si « peu de la longueur de leurs sermons, et les causeurs « de la longueur de leurs visites; n'est-ce pas la vanité « qui les trompe? »

De l'abondance et de la pénétration. « Les esprits « abondans voient tout ce qui est à l'entour de leur ob- « jet; les esprits pénétrans voient tout ce qui est dans « cet objet. »

Des esprits superficiels. « Il y a des gens qui, dans « leurs discours, ne font qu'effleurer la matière, et « qui s'y promènent comme des mouches : ils n'ap- « profondissent rien; d'autres, au contraire, laissent « des traces, et cavent ce qu'ils manient. »

Des femmes. « Les femmes sont semblables à la vi- « gne : elles ne sauroient se tenir debout ni subsister « par elles-mêmes; elles ont besoin d'un appui, encore « plus pour leur esprit que pour leur corps; mais elles « entraînent souvent cet appui et le font tomber. »

Des associations politiques. « On ne comprend pas « d'abord comment il s'est pu former des sociétés, des « républiques, des royaumes de cette multitude de

« gens pleins de passions contraires à l'union, et qui « ne tendent qu'à se détruire les uns les autres; mais « l'amour-propre, qui est la cause de cette guerre, « trouve bien le moyen de les faire vivre en paix. »

On ne peut guère faire à ce recueil qu'un reproche, qui est un éloge; il n'est pas assez volumineux : l'éditeur auroit pu, je crois, récolter une plus ample moisson dans les *Essais de Morale* et dans *les Lettres de Nicole :* il y a dans ces ouvrages des richesses enfouies; il faut de la patience pour les en tirer. J'engage M. de Mersan à y travailler pour une seconde édition. Le précis de la vie de Nicole qu'il a mis en tête de ce recueil est fort bien fait; mais cette vie n'offre rien de très-remarquable : on peut cependant y observer que Nicole, chargé, à Port-Royal, de diriger la classe de littérature, fut le maître de Racine : ce n'est sûrement pas lui qui a révélé à ce grand poëte le secret de ce style enchanteur, plein de grâce et d'harmonie, qui le distingue; Racine, même, en sortant des mains de Nicole, avoit un assez mauvais goût que très-sûrement son maître ne lui avoit pas non plus inspiré; il écrivit contre Nicole lui-même, ce qui probablement n'étoit pas le résultat des leçons de morale qu'il en avoit reçues. Mais c'est toujours un titre de gloire pour Nicole d'avoir formé le génie naissant de Racine : pour instruire l'enfance d'un homme de génie, il n'est pas nécessaire d'en avoir soi-même : la science, le bon sens, le jugement et le goût, voilà les qualités nécessaires, et personne ne les a possédées dans un degré plus éminent que celui qu'on peut appeler le *Socrate de Port-Royal.*

X.

Œuvres choisies et posthumes de M. de Laharpe, de l'Académie française ; publiées par M. Petitot.

§. Ier.

6 août.

Il paroît que M. de Laharpe, dans les dernières années de sa vie, avoit jeté un coup d'œil sévère sur les nombreuses productions sorties de sa plume pendant quarante années de veilles, de travaux, et d'illusions : ce sont les notes, monumens de la critique, qu'il avoit exercée sur lui-même, après en avoir critiqué tant d'autres, qui ont dirigé le littérateur estimable aux soins duquel nous devons cette édition posthume.

J'avoue qu'il se présente ici une réflexion que je ne puis dissimuler, parce qu'elle m'a tourmenté sans cesse en parcourant ces volumes, qu'on peut regarder comme le testament littéraire de M. de Laharpe : comment se fait-il que cette édition ait été confiée à un écrivain, très-capable assurément de remplir les vues de l'auteur, mais dont le nom est moins connu qu'il ne mérite de l'être, tandis qu'il est notoire que M. de Laharpe a déposé ses dernières volontés dans le sein de nos littérateurs les plus célèbres? Le travail d'une édition ne pouvoit-il s'allier avec les occupations de ceux que l'auteur avoit droit de regarder comme ses disciples, et qu'il avoit désignés comme ses successeurs? Quelques années, et la mort de M. de Laharpe auroient-elles donné lieu à des considérations nouvelles, auxquelles le zèle de l'amitié et la foi sacrée des promesses n'auroient pu résister?

Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle assez remarquable de voir un homme tel que M. de Laharpe indiquer lui-même, à la fin de sa carrière, les défauts de ses ouvrages, et fournir les matériaux d'une édition, où l'on découvre en général les traces de la plus rigoureuse sévérité; où l'on a fait un choix non-seulement parmi les ouvrages, mais dans les ouvrages même, dont le plus grand nombre n'est présenté que par extraits, et pour ainsi dire, par lambeaux : l'amour-propre littéraire avoit donc cédé devant les nouveaux sentimens qui honorèrent les derniers jours de sa vie! Eclairé par une lumière nouvelle, il vit mieux, non-seulement ce que la morale et la religion pouvoient réprouver dans ses écrits, mais ce que le goût même y trouvoit à reprendre; il eut avec lui-même cette bonne foi que l'orgueil repousse sans cesse, que la religion ramène toujours et fait enfin triompher; cette bonne foi qui n'est pas moins utile aux talens qu'aux vertus, et qui est la source du bon goût, comme elle est le principe de la bonne conscience : en effet, cette probité délicate qui naît des sentimens religieux, influe même sur les travaux de l'homme de lettres : elle ne lui permet pas de se livrer aux illusions dangereuses de l'orgueil, qui corrompt le génie comme il empoisonne la vertu; elle lui prescrit une observation exacte des règles salutaires de son art; elle lui montre le beau en littérature comme le bon en morale; elle forme en lui une conscience littéraire, dont la philosophie de notre siècle n'a pas même eu l'idée; et c'est ce qui établit un rapport si intime entre la culture des arts, et le goût des vertus, entre les mœurs et les lettres, et ce qui peut servir à expliquer la décadence presque toujours simultanée des unes et des autres.

Il semble que M. de Laharpe ait fini par se juger lui-même à peu près comme il avoit été jugé, dans le cours de ses travaux, par ceux qu'il appeloit ses ennemis : les explosions violentes d'un excessif amour-propre qui sembloit défier intrépidement la critique, provoquèrent, par leurs éclats, toute sa sévérité. Mais si les adversaires de l'orgueilleux écrivain passèrent quelquefois les bornes des convenances, ils demeurèrent presque toujours dans celles de la justice : aujourd'hui que toutes les passions sont calmées, que toutes les haines sont éteintes, l'équitable impartialité des hommes de bonne foi ratifie les jugemens, que prononça jadis la rigueur hostile de quelques critiques passionnés : ceux-ci, en reconnoissant que M. de Laharpe étoit doué de toutes les qualités qui font le littérateur, parurent lui refuser celles qui constituent l'orateur et le poëte; et l'on ne peut s'empêcher d'avouer, en effet, qu'il ne les posséde que dans un degré médiocre : écrivain pur, correct, élégant, il ne s'éleva jamais à la hauteur de la grande poésie et de la grande éloquence; comme poëte et comme orateur, il manqua d'imagination, de mouvement, de verve et de chaleur. Il n'eut, à la vérité, aucun des défauts qui paroissent tenir à l'excès et à l'abus de la force; mais il eut presque tous ceux qui tiennent à l'insuffisance de la foiblesse : il sut se préserver du mauvais goût, de l'enflure, du néologisme, de l'exagération, du faux enthousiasme, et du style bizarement figuré de ses contemporains; mais il ne put se défendre de la diffusion, de la langueur, de la froideur, de la sécheresse, de la monotonie, et quelquefois, de la platitude; sa prose, très-inférieure à celle des grands écrivains, est fort au-dessus de ses vers, c'est surtout dans ses vers qu'on peut remar-

quer ce genre de défauts que j'appelle ceux de la *foiblesse :* en général l'incorrection y domine, non pas celle qui accompagne ordinairement les productions d'une imagination trop impétueuse et trop peu réglée, mais celle qui naît de l'impuissance : qu'on lise avec quelque attention les tragédies qu'il a composées, même dans la vigueur et la maturité de son talent, et l'on verra de combien de mauvais hémistiches, de vains remplissages, d'impropriétés, de défauts d'harmonie, de duretés choquantes, son style fourmille; il sera facile d'observer que l'expression poétique éclate et se montre rarement dans ses vers, et de reconnoître que l'auteur n'avoit ni l'imagination, ni l'oreille d'un poëte. Mélanie est sa pièce la mieux écrite, parce que le drame exige moins que la tragédie les qualités, qui manquoient à M. de Laharpe; au reste, le peu de succès qu'il a obtenu au théâtre prouve suffisamment qu'il n'avoit pas un véritable talent pour la poésie dramatique; et ses discours, malgré les lauriers académiques, sont plutôt des espèces de dissertations revêtues de quelques-unes des formes de l'éloquence, que de véritables compositions oratoires.

Si cette appréciation exacte des talens d'un littérateur si distingué paroissoit trop sévère aux yeux de la prévention, je prierois de remarquer que je ne fais ici ni un éloge où l'on ne présente que les beaux côtés de son sujet, ni une de ces notices historiques, qui sont elles-mêmes de vrais éloges : je dis mon opinion avec une franchise qui écarte tous les égards, persuadé qu'il est un temps où il faut que la vérité triomphe de toutes les considérations.

Ce qui caractérise avantageusement les ouvrages de M. de Laharpe, et ce qui leur assure l'estime, malgré leurs

défauts, c'est que dans le poëte et dans l'orateur on retrouve toujours l'excellent critique : fidèle aux règles du goût et aux vrais principes de la composition, il s'en écarte rarement ; il pratique, autant que son talent le lui permet dans ses propres ouvrages, les maximes littéraires dont il sait faire une si juste application, en jugeant les ouvrages des autres : il est sage dans le choix des moyens, exact dans leur emploi, méthodique dans l'exposition de ses idées, judicieux dans la combinaison de ses plans, clair et simple dans son expression : et quoiqu'on ne puisse pas proposer ses écrits pour modèles, parce qu'ils sont défectueux sous trop de rapports, cependant ils respirent le bon goût, et doivent être rangés parmi les ouvrages qui sont le plus sensiblement marqués au coin de la bonne école.

M. de Laharpe fut presque un phénomène dans le dix-huitième siècle : jeté dès sa première jeunesse dans le parti philosophique, il ne prit point de part aux innovations littéraires que les chefs du parti vouloient accréditer : son caractère et son bon esprit le sauvèrent des séductions dangereuses dont il étoit environné ; et il prépara même à la philosophie une espèce de gloire à laquelle elle ne devoit point prétendre : c'est de son sein qu'on vit sortir le meilleur ouvrage de critique dont puisse s'honorer le siècle qui vient de finir : le *Cours de Littérature* où M. de La Harpe a fondu tout ce qu'il avoit répandu d'observations littéraires dans les journaux auxquels il travailla long-temps, est le premier titre de l'auteur à l'estime et à la reconnoissance des amis des lettres, comme aux suffrages de la postérité. Le mérite de cet ouvrage est suffisamment connu : je ne me propose ici que d'en indiquer les défauts ; car il est

assez remarquable que ce grand critique n'a rien composé, dans aucun genre, qui ne prête beaucoup à la critique.

Plusieurs circonstances ont empêché l'auteur de donner au Cours de Littérature toute la perfection dont il étoit susceptible : M. de Laharpe, livré à la composition presque en sortant du collége, n'avoit pas eu le temps d'étudier assez l'antiquité; et la partie de son Cours où il traite des auteurs anciens, manque entièrement de profondeur, et pèche par le défaut des connoissances que le critique n'avoit pu acquérir, quoiqu'on y trouve quelques morceaux excellens, entre autres celui où il juge les écrits de Sénèque. Orateur et poëte, le critique paroît trop souvent se souvenir de ses tragédies et de ses discours, et songer aux intérêts de sa réputation dans l'énoncé de ses jugemens, et dans l'application de ses principes. Il n'est pas assez dégagé de toute vue personnelle : l'amour-propre fait quelquefois vaciller cette balance qu'il tient en général d'une main si ferme. Ami et admirateur passionné de Voltaire, ces deux sentimens ont presque entièrement gâté la partie du Cours de Littérature où il est question de l'art dramatique : Corneille et Racine y sont immolés à la gloire de la divinité que M. de Laharpe a toujours encensée. Essentiellement amateur de l'argumentation et du genre polémique, il saisit trop facilement l'occasion de discuter longuement des questions qu'il auroit pu trancher en deux mots; il se répand trop en réfutations aussi fastidieuses que longues et inutiles. Enfin la nature même de ce Cours, qui consiste en leçons données dans une espèce d'académie, semble s'être opposée à ce que l'auteur pût établir entre les différentes parties la liaison et la proportion nécessaires : quelques

sujets importans n'y sont qu'effleurés; d'autres, d'un intérêt secondaire, y sont traités avec une étendue et une diffusion qui étouffent la matière, en dégoûtant le lecteur; de petits auteurs y remplissent un espace considérable; et plusieurs écrivains, même du premier ordre, ont à peine trouvé une place dans cet immense recueil, dont les derniers volumes sont particulièrement écrits d'un style qui accuse trop l'abus de la facilité, la négligence et la précipitation.

On prétend que le talent de M. de Laharpe s'étoit accru et fortifié dans ses dernières années : on en donne pour preuve un poëme qu'on dit fort beau, et qu'il n'a pu terminer; je ne puis pas juger de ce poëme dont je ne connois que quelques morceaux; mais je crains, je l'avoue, que cette opinion ne soit une illusion de l'amitié. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa traduction de la Jérusalem délivrée, composée dans le même temps que le poëme inédit, n'annonce pas du tout cet accroissement de talent poétique, qui semble démentir la marche ordinaire de la nature.

On remarque dans quelques-uns des écrits en prose qui lui ont été inspirés par les circonstances de la révolution, plus de mouvement et de feu que dans les ouvrages qu'il composa avant cette époque; mais ces écrits même sont très loin de pouvoir mériter à M. de Laharpe une place parmi les grands prosateurs.

§. II.

31 août.

Cette édition des œuvres *choisies* et *posthumes* de M. de Laharpe est faite avec sévérité; je crains pourtant que la postérité ne soit encore plus sévère que l'éditeur : il a cru devoir conserver dans leur entier sept

pièces de théâtre : *Warwick*, *Mélanie*, *Jeanne de Naples*, *Philoctète*, *Coriolan*, *Virginie*, et *Molière à la nouvelle salle*. Il est probable que la postérité en rabattra plus de la moitié. Il nous présente ensuite des extraits de *Gustave*, de *Timoléon*, de *Pharamond*, de *Menzicoff*, des *Barmécides*, de *Barneveldt*, des *Muses rivales*, des *Brames*, de *Polixène*, de *la Vengeance d'Achille*, et d'*Aboucalzem*. La manière dont ces extraits sont composés lui fait honneur : mais des extraits de pièces de théâtre ne vont jamais bien loin : il n'importera guère un jour de savoir que M. de Laharpe a tiré de son cerveau huit ou dix drames qui n'ont eu aucun succès, et qui ne méritent pas même d'être imprimés; l'éditeur a respecté toutes les poésies légères de son auteur, mais il est fort douteux que le temps les respecte toutes.

Les discours en vers ne paroissent pas devoir être plus heureux, et surtout les extraits qu'on nous donne ici de quelques-uns de ces discours, ne sont pas de nature à traverser les siècles ; je ne sais ce que la postérité pensera des discours en prose, des éloges *de Charles V*, *de Fénélon*, *de Racine*, *de Catinat*, *de La Fontaine*, mais je suis sûr qu'elle sera très-indifférente à l'analyse d'un *éloge de Voltaire* qui, suivant l'éditeur lui-même, est un ouvrage fort peu intéressant, et à celle d'un *éloge de Henri IV*, qui est une des plus foibles compositions de l'auteur. Voilà ce qui concerne les *œuvres choisies;* et avant de passer aux *œuvres posthumes*, je dois témoigner à M. Petitot quelque regret de ce qu'il n'a imprimé que par extraits un des meilleurs ouvrages que M. de Laharpe ait faits dans ces derniers temps, celui qui a pour objet l'explication du mot *fanatisme*

dans la langue révolutionnaire : l'importance du sujet, et la manière dont il est traité, auroient dû sauver cet écrit des funestes ciseaux; M. de Laharpe y examine une question d'un véritable intérêt, et y combat un de ces abus de mots, qui sont devenus la source des plus grands désordres; il n'a peut-être montré dans aucun de ses ouvrages polémiques une logique plus profonde, et une précision plus animée.

Quant aux *œuvres posthumes*, qui consistent dans une traduction en vers des sept premiers chants de *la Jérusalem délivrée*, dans une traduction libre et abrégée, également en vers, des premier, deuxième, septième et dixième livres de *la Pharsale*, dans un poëme sur *les Talens des Femmes*, et dans un morceau de discussion assez étendu, intitulé : *Fragmens de l'apologie de la Religion*, elles ont entièrement désarmé la sévérité de l'éditeur. Cependant on n'auroit pas eu de reproches à lui faire, s'il les avoit traitées comme il a traité les ouvrages, qui avoient paru du vivant de l'auteur : je ne parle point de *l'apologie de la Religion*, entreprise que M. de Laharpe n'a pu achever, et dont on a dû respecter les fragmens comme un monument des sentimens nouveaux qui honorèrent les dernières années de sa vie; il n'est question que des deux traductions en vers, et du poëme sur *les Talens des Femmes*, ouvrages qui auroient pu, comme beaucoup d'autres morceaux, être réduits en extraits. La plume de l'homme de lettres estimable qui a dirigé cette édition, a sans doute été arrêtée par deux motifs très-plausibles : je suppose qu'il a cru que, d'une part, cette indulgence étoit un hommage dû à la mémoire encore récente de M. de Laharpe, et que, d'un autre côté, il

devoit s'abstenir de juger définitivement des ouvrages, sur lesquels le public n'a pu encore prononcer.

Au milieu de tant de matières, de tant de tragédies, de poésies, de discours, et d'extraits, j'en ferois un moi-même beaucoup trop long, si je voulois motiver en détail les divers jugemens que je viens d'énoncer; j'y suppléerai du moins en partie, en invoquant l'opinion de tous les connoisseurs : c'est à eux que je demande s'il n'eût pas mieux valu laisser dans l'oubli cette foule de pièces sifflées et tombées que l'éditeur reproduit dans ses extraits? Elles ont empoisonné la vie de M. de Laharpe; elles ne lui font aucun honneur après sa mort; lui-même en avoit livré plusieurs aux flammes : falloit-il remuer les cendres de ce *Pharamond*, que l'auteur avoit jeté au feu? Qui se souvenoit que M. de Laharpe avoit fait les *Brames?* Qui jamais avoit entendu parler de sa *Polixène*, de son opéra de la *Vengeance d'Achille*, de son drame lyrique *d'Aboucalzem?* Les analyses que l'éditeur nous donne de ces deux dernières pièces ne servent qu'à prouver que l'auteur n'avoit aucun talent pour un genre dans lequel on ne soupçonnoit pas même qu'il se fût exercé.

Les véritables titres de M. de Laharpe à la gloire du théâtre, sont *Warwick*, *Mélanie* et *Philoctète* : la première de ces pièces est bien conçue et bien écrite; c'est une excellente tragédie du second ordre; des deux autres, l'une ne vaut que par le style, qui est d'une pureté et d'une élégance très-rare, et l'autre n'a de mérite que celui de la conception, qui n'appartient pas à l'auteur, puisque c'est une traduction du chef-d'œuvre de Sophocle : Mélanie est un ouvrage très-foible et très-défectueux sous le rapport de l'invention; la diction de

Philoctète est, en général, dure, pénible et sèche; mais ces trois morceaux font vraiment honneur au talent de M. de Laharpe, et le placent fort au-dessus de la foule de nos auteurs de tragédies. *Coriolan*, *Virginie*, et surtout *Jeanne de Naples*, sont des ouvrages manqués; et quant à *Molière à la nouvelle salle*, que l'éditeur a cru devoir conserver en entier, c'est une pièce d'un genre auquel le talent de l'auteur paroissoit se refuser: on y trouve quelques traits de satire assez vifs, quelques tableaux assez piquans; mais en totalité, cette comédie allégorique manque aussi-bien que celle des *Muses rivales*, de la légéreté et du goût de plaisanterie convenable au genre: M. de Laharpe n'avoit aucun talent pour faire des couplets, et il y en a dans cette pièce qui me paroissent avoir atteint le dernier degré du ridicule. Il n'a pas mieux réussi dans la poésie légère proprement dite : excepté le petit poëme de *Tangut et Félime*, et la pièce satirique intitulée l'*Ombre de Duclos*, où l'on rencontre de très-jolis détails, toutes ses poésies sont dépourvues de facilité, d'éclat, de sel, et de grâce : elles sont écrites correctement; mais la correction est dans ce genre le dernier des mérites.

Ses discours en vers joignent aux inconvéniens de cette espèce de poésie, empruntée des Anglais, tous les défauts de la manière de l'auteur, qui n'a jamais eu d'imagination dans l'expression, et qui ne savoit point répandre sur les idées morales ce coloris qui peut seul leur donner du charme. Je pense, comme l'éditeur, que M. de Laharpe a épuré l'éloquence académique : il porta la pureté de son goût et la justesse de son esprit dans ce genre que Thomas avoit corrompu en le créant et en l'illustrant : ses éloges de Racine et de Fénélon

sont de très-bons discours, où l'orateur l'emporte de beaucoup sur son prédécesseur par toutes les qualités qui dépendent du jugement. *L'Éloge de Fénélon*, en particulier, seroit un modèle, si l'exactitude du style, si l'élégance travaillée de l'élocution suffisoient pour constituer un ouvrage classique; on peut remarquer ici que l'auteur eut pour concurrent un homme qui depuis s'est distingué dans toutes les carrières de l'éloquence, et qui, parvenu, à force de talent et de caractère, aux plus hautes dignités de son état, n'a rien trouvé qui fût au-dessus de son mérite et de sa réputation. *L'Éloge de Racine* s'éloigne trop souvent du ton oratoire pour tomber dans celui de la dissertation et de la critique : en général, on voudroit qu'à la pureté de la diction, à la justesse des idées, M. de Laharpe eût réuni, dans ses compositions académiques, quelque chose de l'élévation et de la noblesse qui caractérisent l'auteur des *Eloges de Descartes et de Marc-Aurèle*.

Je pense que les trois morceaux de poésie qui paroissent pour la première fois dans cette nouvelle édition, n'ajouteront pas beaucoup à la gloire poétique de l'auteur : le poëme sur *les Talens des Femmes* n'est qu'un chant détaché d'un plus long poëme que M. de Laharpe avoit entrepris, non pas sur *les Talens des Femmes* en particulier, mais sur *les Femmes* en général : on retrouve dans ce chant cette pureté et cette élégance de diction qui n'abandonnent presque jamais l'écrivain, mais qui, chez lui, sont trop souvent voisines de la froideur et de la sécheresse : ces deux défauts deviennent surtout très-remarquables dans un sujet qui semble exiger le plus grand intérêt de style. Le fond n'est qu'une énumération assez languissante des divers talens qui

peuvent convenir aux femmes, et dans lesquels elles ont excellé. Il y a pourtant quelque chaleur et quelque invention dans le début : l'auteur suppose que Vénus éprise d'Adonis, veut retenir auprès d'elle son amant que la passion de la chasse éloignoit sans cesse ; l'Amour, consulté par sa mère, lui conseille de s'adresser au dieu des beaux-arts. Apollon engage Vénus à se livrer à l'étude de la musique, de la poésie, de la danse et de la peinture. La déesse fait des progrès rapides, et bientôt elle essaie sur le cœur de son amant le charme des arts, qui ne manque point son effet, et qui fixe Adonis auprès de sa maîtresse. Les détails de cette petite fiction ont de la grâce ; mais on peut encore y reprendre de la dureté et de la sécheresse : par exemple, Adonis dit à Vénus, dont il avoit ignoré les nouvelles occupations :

. . . . . Et vous m'avez privé de ce plaisir extrême
De suivre vos travaux, de voir la main que j'aime
Revenir sur mes traits sans cesse retouchés,
Enfin de voir vos yeux sur les miens attachés.
Que vous avois-je fait? Pourquoi? Pour quelle injure?

Et Vénus répond : *Vous chassiez !* Outre que ce qu'il peut y avoir de délicat dans cette réponse semble dégénérer en niaiserie, le mot *chassiez* est en lui-même d'une prononciation si rude et si désagréable, qu'il ne paroît pas fait pour la bouche de Vénus.

Des deux traductions, je préférerois celle de *la Pharsale* à celle de *la Jérusalem délivrée :* la première a plus de vigueur et de nerf, et même plus de correction. La traduction de *la Jérusalem* commence ainsi :

Je chante ce héros qui, par de saints combats,
Signalant pour le ciel son armée et son bras,
Conquit du Rédempteur la tombe délivrée.

On dit bien *signaler son bras*, mais *signaler son armée!* Le troisième vers offre une redondance ridicule : il est clair que si le héros *conquit* la tombe du Rédempteur, il la *délivra*. Tout le monde connoît la belle comparaison qui termine la première partie de l'invocation de *la Jérusalem;* voici comme M. de Laharpe l'a rendue :

> Ainsi nous présentons à l'enfance abusée,
> Des breuvages amers la coupe déguisée
> Dont les bords teints de miel lui dérobent l'aigreur;
> Et l'enfant boit la vie en savourant l'erreur.

Le second et le troisième vers sont construits d'une manière inintelligible : on ne sait si *l'aigreur* se rapporte à *la coupe déguisée* ou aux *breuvages amers*. La hardiesse du dernier vers peut être matière à dispute. Presque toute la traduction offre des fautes du même genre que celles que je viens de faire observer dans le début; mais ce morceau est accompagné de notes, où le talent du critique dédommage de la foiblesse du poëte.

Le goût de M. de Laharpe brille aussi dans la manière dont il a su imiter les beautés de Lucain, en corrigeant ses défauts; et ici le talent est joint au goût. Je regarde cette imitation comme un des ouvrages où l'auteur a mis le plus de style et de poésie : il s'en étoit occupé dès sa jeunesse, et elle porte l'empreinte de la saison heureuse où le talent jouit de toute sa vigueur, tandis que la traduction de *la Jérusalem* accuse le déclin des ans et la vieillesse du génie; car, quoi qu'on en dise, je ne crois pas que le feu poétique de M. de Laharpe se soit accru sous les glaces de l'âge.

XI.

Éloge de Massillon, par M. Bélime.

18 août.

Il me semble que les éloges oratoires les plus difficiles à composer, sont ceux des grands orateurs : il est plus aisé de célébrer un magistrat, un ministre ou un guerrier; on exige moins d'éloquence de celui qui fait le panégyrique d'un homme distingué dans l'art militaire ou dans les fonctions civiles, que du panégyriste d'un homme qui s'est fait un nom par le talent de la parole : ce dernier doit lutter en quelque sorte avec son héros; il donne lieu à une comparaison secrète de son talent avec le talent de l'orateur qu'il entreprend de louer; on veut retrouver dans son discours quelques traits de l'éloquence du grand homme dont il essaie de peindre le mérite. Si l'orateur qu'il célèbre a excellé dans le sublime, on veut qu'il sache retracer dans son style la sublimité du modèle qu'il présente à l'admiration de ses lecteurs; s'il a brillé par la dialectique et le raisonnement, on veut que le panégyriste reproduise ces qualités dans une diction vive, serrée et nerveuse; si l'onction, la persuasion, si la douceur d'un style étendu, harmonieux, élégant, riche et fleuri, le caractérisent, il faut que le panégyriste, par d'heureux développemens, par les ornemens et les grâces de l'élocution, par l'élégance, la souplesse et la fécondité de son style, rivalise pour ainsi dire avec lui. Le premier de tous les hommages est celui de l'imitation : on n'ho-

nore jamais mieux les grands hommes qu'en cherchant à les copier; on ne prouve jamais mieux que l'on sent leur mérite qu'en essayant d'y atteindre. L'orateur qui loueroit Démosthènes d'un style lâche, ou Bossuet d'un style rampant, me paroîtroit aussi incapable d'apprécier leur génie que de célébrer leur éloquence.

L'homme de lettres qui a entrepris de faire l'éloge de Massillon, s'est donc imposé une tâche extrêmement pénible : on peut disputer des rangs dans l'éloquence comme dans la poésie; chacun est libre de donner la première place à un poëte ou à un orateur excellent, à Corneille ou à Racine, à Bossuet ou à Massillon; mais, à mes yeux, Massillon est le premier de nos orateurs, comme Racine est le premier de nos poëtes : Massillon est le Cicéron de la France, comme Bossuet en est le Démosthènes : il a des rapports très-frappans avec l'orateur romain; c'est la même facilité, la même abondance, la même harmonie, la même sensibilité, les mêmes qualités et les mêmes défauts; car nul écrivain n'est sans défaut : Bossuet est quelquefois heurté, trivial, subtil, et de mauvais goût. Les anciens ont reproché à Démosthènes la roideur et la monotonie; Cicéron est souvent diffus et prolixe; Massillon est quelquefois redondant; mais il semble que les discours de ces deux derniers orateurs ne leur aient rien coûté : on diroit que leurs productions sont plus spécialement le fruit spontané d'une heureuse et douce inspiration; tout y coule de source avec une merveilleuse abondance; nulle part le travail ne s'y fait sentir; jamais on n'y découvre la moindre trace d'effort. Tous deux sont également féconds dans le développement de leurs pensées et dans l'exposition de leurs moyens, et cette fécondité est telle, qu'elle

feroit le désespoir de quiconque chercheroit à l'égaler, et que les esprits les plus riches, les plus cultivés et les plus abondans, paroissent auprès d'eux secs, pauvres et stériles. Tous les deux ont porté au plus haut point de perfection cette qualité essentielle de l'orateur et du poëte, cette ravissante mélodie du style qui touche et pénètre le cœur en séduisant l'oreille. Sous ce rapport, Massillon est bien supérieur à Fléchier : l'harmonie de l'un est le produit d'un artifice qui paroît trop ; ses périodes savamment nombreuses et industrieusement cadencées sont d'un rhéteur ; l'autre n'a pas l'air de songer aux effets que peut produire cette partie importante de l'art : il semble que ces accens si doux, dont il nous enchante, ne soient que l'expression nécessaire et l'harmonie naturelle de sa pensée. Enfin Cicéron et Massillon excellent également dans l'art de parler le langage du sentiment : l'éloquence n'a rien de plus tendre et de plus vif à la fois que quelques endroits des discours de l'orateur romain, et la plupart des péroraisons de Massillon sont des chefs-d'œuvre de pathétique : on peut appliquer à l'un et à l'autre ce qui a été dit du premier : *Il sait pleurer avec grâce.*

L'éloquence a obtenu, par l'organe de ces deux orateurs, des triomphes également glorieux : on sait que Cicéron plaidant devant César pour Ligarius, fit tomber des mains du dictateur ému l'arrêt qui condamnoit son client ; Massillon ne produisit pas un effet moins honorable pour l'éloquence, lorsqu'en prononçant son sermon sur *le petit nombre des élus*, il fut tout à coup interrompu par le mouvement simultané de tout l'auditoire, qui se leva de terreur, frappé de la vive peinture que l'orateur lui présentoit ; ou lorsque, prêchant pour la première fois devant Louis XIV et devant la cour la

plus polie de l'univers, il fut également interrompu, dès les premiers mots de son exorde, par un murmure involontaire d'approbation, que ni la majesté du lieu, ni la présence du roi ne purent arrêter. Je ne saurois résister au plaisir de rapporter ici le passage qui ravit ainsi l'admiration d'une cour accoutumée à l'éloquence de Bossuet, de Bourdaloue et de Fléchier : Louis XIV étoit au comble de la prospérité, de la puissance et de la gloire, lorsque le nouvel orateur parut devant lui. Massillon choisit un texte qui ne sembloit guère approprié aux circonstances : *Bienheureux ceux qui pleurent*, et c'est de ce texte qu'il sut tirer un si grand parti : « Sire, dit-il, si le monde parloit ici à Votre « Majesté, il ne vous diroit point : *Bienheureux ceux* « *qui pleurent*; il vous diroit : Heureux un roi dont la « gloire égale la puissance, qui n'a jamais combattu que « pour vaincre, qui jouit de l'amour de ses sujets, et de « l'estime de ses ennemis, etc., etc.; mais, Sire, l'Evan- « gile ne parle pas comme le monde, etc. » Assurément l'art oratoire n'a rien de plus vif, de plus noble et de plus délicat que cet exorde; jamais la douceur de l'éloge et la sévérité de l'instruction ne furent plus habilement mêlées ensemble. Mais combien l'auditoire dut se sentir disposé à écouter un orateur qui débutoit si heureusement !

J'ai vu avec peine que M. Bélime ait oublié ce trait; mais ce n'est pas la seule omission qui m'ait frappé en parcourant son ouvrage : il ne me paroît pas avoir envisagé son sujet d'assez haut; il s'est privé de quelques points de vue qui auroient pu rendre son discours plus instructif et plus agréable; j'aurois voulu y trouver des réflexions sur l'importance du ministère de la chaire,

sur cette fonction sublime d'un prédicateur qui parloit devant les rois le langage austère et pur de la vérité; j'aurois aussi désiré qu'il ne se fût pas contenté, dans la première partie de cet éloge, de considérer Massillon comme orateur; il auroit dû faire voir qu'il est aussi un de nos plus grands moralistes : on ne peut lire la plupart de ses sermons sans être frappé de la profondeur de ses idées; nul n'est descendu plus avant dans les abîmes du cœur humain; nul n'a mieux connu le secret des passions, et n'a démêlé avec une adresse plus admirable les ruses dans lesquelles elles s'enveloppent.

Ce genre de mérite est plus brillant, je le sais, dans les écrits d'un philosophe que dans les ouvrages d'un orateur, parce que le philosophe laisse toujours à l'intelligence quelque chose à deviner, qu'il s'exprime d'une manière plus concise et plus rapide, et que ses pensées attachent d'autant plus, que le commentaire en est abandonné à la pénétration du lecteur, tandis que le devoir de l'orateur est de tout expliquer, de tout développer, et plutôt de satisfaire la curiosité de l'esprit que de l'exciter; mais, pour se trouver réuni à l'éloquence, ce mérite n'en est pas moins réel : il falloit dire aux gens du monde, qui regardent tout sermon comme un ouvrage essentiellement vide et ennuyeux, que La Rochefoucault, La Bruyère et Pascal ne sont pas de plus habiles peintres du cœur humain que Massillon; il falloit dire à ceux qui ne regardent ses ouvrages que comme des capucinades bien écrites, qu'on y trouve un bien plus grand nombre de vues philosophiques que dans les écrits de nos prétendus philosophes; il falloit dire aux littérateurs de notre siècle, qui croient que c'est de notre temps qu'on a découvert le secret de fon-

dre la philosophie avec l'éloquence, que ce secret étoit bien mieux connu des orateurs du siècle de Louis XIV; que Massillon est non-seulement plus éloquent que nos phrasiers académiques, mais bien plus profond et bien plus philosophe; enfin, il falloit dire à toute la jeunesse d'aujourd'hui, à qui l'on n'inspire que du mépris pour les orateurs de la chaire, que c'est en lisant Bossuet, Bourdalone et Massillon, qu'elle apprendra à bien penser et à bien écrire en français, et qu'elle pourra se former à la véritable éloquence.

Comment l'orateur ne s'est-il point souvenu de ce mot de Louis XIV à Massillon : *Mon père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma chapelle, je suis toujours sorti fort content d'eux; mais lorsque je vous entends, je sors toujours mécontent de moi-même :* il me semble qu'il y a dans ce mot, non-seulement un grand éloge de l'orateur à qui il étoit adressé, mais un hommage rendu au ministère de la chaire. Il pouvoit fournir à M. Bélime des réflexions de plus d'un genre: il pouvoit le conduire à montrer l'orateur chrétien sous un des points de vue les plus imposans; un simple prêtre, du haut de la tribune évangélique, faisant retentir aux oreilles du monarque la voix mâle et sévère de la vérité, dans le silence de la flatterie, et réveillant, par de saintes alarmes, la conscience des rois bercés et endormis par l'adulation. En parcourant les sermons de Massillon, et même ceux qui composent le *Petit-Careme*, où l'orateur a su se proportionner à l'âge du prince devant qui il avoit à parler, on est en quelque sorte effrayé des grandes vérités qu'il osoit proclamer au Louvre. La noble hardiesse de l'apôtre semble ajouter à la grandeur de la religion : elle devient plus imposante, lorsqu'on la voit

emprunter l'organe de ses ministres pour parler aux rois le langage de celui qui *les interroge du haut de son trône*, comme elle l'emploie pour consoler, au sein de la honte, et au dernier degré du malheur, le criminel entre les mains des bourreaux.

Cet éloge n'est pas assez approfondi; mais il est écrit, en général, d'un style pur, correct, et quelquefois élégant : il est d'un homme de goût, plutôt que d'un homme de talent. La société littéraire de Draguignan avoit proposé l'éloge de Massillon; l'auteur a connu trop tard ce sujet pour se mettre au nombre des concurrens. Mais son zèle et son admiration pour le grand homme qu'il a entrepris de célébrer, l'ont engagé à publier son discours : ce sont des titres à l'indulgence.

XII.

Éloge de Duclos, par M. Alexandre de Noual de la Houssaye.

19 septembre.

Duclos doit-il être compté parmi les philosophes du dix-huitième siècle? Doit-on mettre au nombre des sophistes, dont les ouvrages avoient pour but de ruiner tous les principes fondamentaux de la société, l'écrivain dont on a dit que son principal ouvrage étoit l'*œuvre d'un honnête homme?* La question paroît être décidée par ce seul mot.

Mais ce mot ne peint-il pas le siècle où il a été pro-

noncé ? Louis XV, après avoir lu *les Considérations sur les Mœurs*, dit : *C'est l'ouvrage d'un honnête homme;* Louis XIV auroit-il jamais fait le même éloge d'un écrivain de son règne ? On rapporte que ce prince dit des *Mémoires de Vauban : C'est le rêve d'un homme de bien ;* mais cela est fort différent : je vois ici moins un éloge qu'une critique : l'ouvrage est *un rêve ;* mais la censure eût été trop rude, si le monarque n'avoit pas rendu justice aux excellentes intentions de *l'homme de bien.* On a dit pareillement dans ce siècle de l'ouvrage de Montesquieu, *qu'il respire l'amour des lois :* je crois que dans le siècle précédent, cela n'eût pas été la matière d'un éloge.

Ces deux louanges accordées à Montesquieu et à Duclos, sont, à mon avis, la censure du temps où ils ont vécu : si l'amour de l'ordre, si la probité, si les vertus dont on leur fait un mérite, avoient été plus communes parmi les écrivains de leur époque, elles ne seroient pas devenues pour Montesquieu et pour Duclos des titres particuliers de recommandation : on ne loue un auteur d'être *honnête homme* que lorsque les autres ne sont pas d'honnêtes gens. S'est-on avisé de dire des écrits de La Bruyère qu'ils étoient l'ouvrage d'un honnête homme ? A-t-on loué ainsi les ouvrages de Nicole et de Pascal ? Cependant ils respirent le plus pur amour de la vertu ; mais à l'époque où ils écrivoient, c'étoit l'esprit général de la littérature : la saine morale étoit alors la base de tous les écrits. Dans le siècle où Duclos a composé ses *Considérations sur les Mœurs*, les mœurs étoient entièrement corrompues, et les esprits, non moins pervertis que les mœurs, ne s'occupoient plus que de justifier la corruption par des principes et

par des systèmes ; ce qui est le dernier degré de la dépravation, et le premier symptôme de la dissolution de la société.

Ce mot de Louis XV est d'un esprit juste ; et ce prince, en effet, avoit le jugement excellent ; mais la force de son caractère ne répondoit pas aux lumières de son esprit : « Oui, sire, auroit pu lui dire un sage conseiller, ce livre est l'ouvrage d'un homme de bien, et vous l'avez parfaitement apprécié ; mais ce livre est en même temps la condamnation de la plupart de ceux qui circulent dans vos états ; et le mot que vous venez de prononcer doit être leur arrêt : vous venez de faire la censure la plus énergique et la plus juste de l'état actuel de la littérature française ; le danger devient tous les jours plus grand ; l'éloge que vous donnez à Duclos prouve que vous ne l'ignorez pas ; mais vous n'ignorez pas non plus que le remède est en vos mains : opposez toute la force de votre autorité royale à ce torrent qui menace votre trône, et qui finira par le renverser, si vous lui laissez faire encore quelque progrès. » Louis XV n'eût peut-être pas improuvé un tel discours ; mais il pensoit que la monarchie dureroit au moins autant que lui, et cela lui suffisoit.

Que contient donc cet ouvrage d'un *honnête homme?* La réprobation la plus vive de la philosophie du temps. Écoutez Duclos ; voici ce qu'il disoit en 1751 : « On « déclame beaucoup depuis un temps contre les préju- « gés ; peut-être en a-t-on trop détruit : le préjugé est « la loi du commun des hommes. . . . . Je ne puis me « dispenser à ce sujet de blâmer les écrivains qui, sous « prétexte d'attaquer la superstition, ce qui seroit un « motif louable et utile, si l'on s'y renfermoit en phi-

« losophe citoyen, cherchent à saper les fondemens de « la morale, et donnent atteinte aux liens de la société; « d'autant plus insensés qu'il seroit dangereux pour eux-« mêmes de faire des prosélytes : le funeste effet qu'ils « produisent sur leurs lecteurs est d'en faire dans la « jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scanda-« leux, et des malheureux dans l'âge avancé; car il y « en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez « pervertis pour être tranquilles. » A-t-on jamais rien écrit de plus fort contre l'esprit général du dix-huitième siècle? Et c'étoit un ami des philosophes, un homme qu'ils regardoient comme un des leurs, et qui vivoit habituellement au milieu d'eux, qui leur faisoit publiquement, dans un ouvrage auquel il attachoit sa réputation, ces terribles remontrances! Qu'y a-t-il de plus énergique, de plus profond et de plus vrai que cette pensée : *Il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes?* Quel oracle! et comme il s'est infailliblement vérifié quarante ans après, lorsqu'on a vu les néophites de la philosophie porter sur leurs maîtres eux-mêmes, sur les docteurs et les chefs de la secte, leurs mains spoliatrices et meurtrières!

Duclos attaquoit les philosophes jusque dans cette renommée littéraire dont ils avoient fait leur idole, et à laquelle plus d'un d'entre eux immola sa conscience même : « L'empressement, leur disoit-il, avec lequel on « lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas flatter les auteurs, « qui d'ailleurs auroient du mérite : ils ne doivent pas « ignorer que les plus méprisables écrivains en ce genre « partagent presque également cet honneur avec eux. « La satire, la licence, l'impiété, n'ont jamais seules « prouvé d'esprit : les plus méprisables par ces endroits

« peuvent être lus une fois : sans leurs excès on ne les « eût jamais nommés; semblables à ces malheureux que « leur état condamnoit aux ténèbres, et dont le public « n'apprend les noms que par leurs crimes et leurs « supplices. »

Ce n'est pas que les *Considérations sur les Mœurs* n'offrent beaucoup de choses qui rapprochent Duclos de cette même philosophie qu'il attaquoit avec tant de vigueur et de fermeté : je ne crois pas qu'on ait encore remarqué que c'est le chapitre *sur l'éducation* qui probablement a donné à Rousseau l'idée de son Emile. Rousseau, à qui l'on a voulu faire une réputation de *penseur*, n'étoit guère qu'un grand metteur en œuvre; et c'est par-là qu'il s'est élevé fort au-dessus de tous les penseurs de son temps : « Il est constant, dit Duclos, « que dans l'éducation qui se donnoit à Sparte, on s'at- « tachoit d'abord à former des Spartiates; c'est ainsi « qu'on devroit dans tous les états inspirer des senti- « mens de citoyen, former des Français parmi nous, « et pour en faire des Français, travailler à en faire des « hommes. » Ce passage renferme tout le fond de l'ouvrage de Jean-Jacques.

Quoi qu'il en soit, ce chapitre où Duclos désapprouve le système d'éducation en usage de son temps, est généralement plus chimérique et plus idéal que solide : il suffit de dire qu'il va chercher ses modèles chez les Egyptiens et chez les Spartiates, pour prouver qu'en matière d'éducation, ses idées n'avoient point une base très-ferme; quiconque, en fait d'éducation, parle aujourd'hui des Spartiates, est jugé : Duclos insère même dans ces chapitres quelques opinions qui ne paroissent pas s'accorder avec ce qu'il dit ailleurs de la philosophie de

son temps. Que signifie ce qu'on va lire? « Je ne sais « si j'ai trop bonne opinion de mon siècle; mais il me « semble qu'il y a une certaine fermentation de raison « universelle qui tend à se développer, qu'on laissera « peut-être se dissiper, et dont on pourroit assurer et « hâter les progrès par une éducation bien entendue. » Ce mouvement général des esprits qu'il avoit très-bien observé, étoit-il autre chose que la fermentation philosophique dont il redoutoit les effets avec tant de raison? Et comment concilier cette pensée avec l'axiome suivant, qu'on trouve dans le même chapitre? *En voulant trop éclairer les hommes, on ne leur inspire qu'une présomption dangereuse.* Il y a ici une incohérence et une contradiction très-visibles : c'est le cachet philosophique.

Notre question se représente donc toujours : Duclos doit-il être compté parmi les philosophes du dix-huitième siècle? Que conclure en effet de tout ceci? qu'au fond Duclos étoit philosophe; mais qu'il désapprouvoit et craignoit les abus de la philosophie; conclusion qui ne tend point du tout à lui ravir l'éloge que lui donne Louis XV, et qui prouve seulement que cet esprit si droit et si juste n'avoit pas autant d'étendue que de justesse. Comment, en effet, ne vit-il point que ces mêmes abus, dont il se plaignoit si vivement, étoient inhérens à la philosophie? Comment ne vit-il pas que, s'il étoit dangereux pour les philosophes eux-mêmes de faire des prosélytes, comme il l'a si bien dit, il étoit immanquable qu'ils en fissent? Comment put-il se dissimuler à lui-même que cette *raison universelle*, dont il se promettoit de si belles choses, n'étoit que le commencement du délire universel? *Ils en feront tant*, disoit-

il, *qu'ils me forceront d'aller à la messe!* Il croyoit peut-être en dire trop, et il en disoit trop peu : ils en ont tant fait, que s'il avoit pu être témoin de ce qui s'est passé, et s'il avoit conservé le même esprit de contradiction judicieuse qui lui inspira ce mot célèbre, il se seroit vu forcé non-seulement d'aller à la messe, mais de se faire hermite.

Duclos eut une physionomie à part dans le siècle de la dissimulation et de la fourberie : il fut franc, et même d'une franchise brusque : *il poussa la vertu jusqu'à la rudesse.* Ce caractère lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il n'a pas craint de dire, dans le livre *des Considérations* : « Il devroit être défendu d'être brusque à qui-« conque ne feroit pas excuser cet inconvénient de ca-« ractère par une conduite irréprochable. » On a dit de lui qu'il étoit *droit* et *adroit*; si c'est autre chose qu'un jeu de mots, Duclos avoit un grand mérite : car c'est presque concilier les contraires.

Je ne m'étendrai pas sur son mérite littéraire : on a comparé Duclos à La Bruyère; la distance est énorme entre ces deux écrivains. Je ne dirai qu'un mot : Duclos avoit peut-être autant d'esprit que Labruyère; mais La Bruyère avoit un très-grand talent, et Duclos n'en avoit qu'un médiocre. Ses ouvrages sont depuis longtemps appréciés : l'auteur de cet Eloge a très-bien résumé tout ce qui en a été dit par les meilleurs littérateurs; mais il n'y a point assez d'art dans la manière dont il procède : quelques pages sur *la Baronne de Luz*; quelques autres sur *les Confessions du Comte de.....*; un paragraphe sur *les Considérations*; un autre sur *le Voyage d'Italie*; un autre sur *les Mémoires*, etc.; ce n'est point là la marche oratoire, et c'est peut-être ce

qui a empêché M. de la Houssaye d'obtenir un succès plus brillant; car son style est généralement sage, correct et pur. Cependant il ne me paroît pas s'être assez défendu d'une certaine familiarité bourgeoise, lorsqu'il est entré dans le détail du caractère et de la conduite de Duclos. On sent, au reste, dans tout ce discours, une certaine chaleur de patriotisme, qui honore le cœur de l'écrivain; et je n'entends pas par ce mot ce délire aussi ridicule qu'abominable, dont on vouloit faire une vertu, il y a quelques années; j'entends ce sentiment louable qui nous fait chérir d'une manière plus particulière la province et la ville où nous sommes nés : le panégyriste de Duclos est, comme lui, de la ville de Dinan, et si son ouvrage n'est pas d'un écrivain supérieur, il est au moins d'un bon Breton.

XIII.

Essai sur le Monde, par M. Azaïs.

10 octobre.

J'admire le courage d'un auteur qui publie aujourd'hui un nouveau système du monde : les circonstances ne me paroissent pas favorables à ces sortes de romans. Nous sommes en général dégoûtés des systèmes; ce sont des fruits dont l'abondance a produit la satiété; systèmes de métaphysique, systèmes de morale, de politique, d'économie, et même de littérature, nous en avons eu de toutes les façons et de tous les genres, depuis environ cinquante ans. Quels en ont été les résultats?

Tout le monde le sait. La révolution, en portant le dernier coup à la philosophie, nous a rendu bien philosophes : nous l'étions fort peu, lorsque nous croyons l'être; nous le sommes à présent plus que jamais, parce que nous n'avons plus de prétentions à la philosophie: faire peu de cas de l'esprit de système, se moquer des rêveries philosophiques, bafouer toutes ces théories, aussi vaines qu'ambitieuses, qui bravent l'expérience, et ne tiennent pas contre elle, c'est être, en effet, très-philosophe. La vraie philosophie n'est que le bon sens éclairé par l'expérience. Les systèmes sont, en philosophie, ce que les romans sont en littérature: les vrais littérateurs proscrivent les romans; les vrais philosophes rejettent les systèmes: les premiers veulent que l'on consulte en tout la nature et la vérité; les autres veulent qu'on raisonne toujours d'après l'expérience et les faits. Le genre romanesque est un genre faux, qui corrompt la littérature; l'esprit de système est un mauvais esprit, qui dénature la philosophie. Ou je me trompe beaucoup sur le goût qui règne à présent, ou l'auteur de ce nouvel ouvrage aura peu de lecteurs : il est venu vingt ans trop tard : nous sommes bien décidés aujourd'hui à laisser aller le monde comme il va.

Je tiens donc pour sûr que l'auteur de cet *Essai sur le Monde* connoît peu le monde : il a étudié la marche des astres, mais il ignore celle des esprits ; il ne sait pas les progrès que nous avons faits en philosophie : il croit que nous sommes encore au temps où les dames même étoient folles de l'Encyclopédie, où les sciences et les théories philosophiques étoient à la mode, où l'on cherchoit à pénétrer, à interpréter tous les secrets de la nature, où l'on raisonnoit de tout à tort et à travers. Il

se trompe : ses prétendues découvertes sur la *gravitation*, son système sur *la formation de l'ame humaine*, ne feront pas aujourd'hui une grande sensation. Et pourquoi? Parce qu'encore une fois on est las aujourd'hui des visions philosophiques; on veut des choses positives; on ne veut plus de suppositions et d'hypothèses, même en physique. Or, on ne sauroit expliquer les *causes de la gravitation*, on ne peut raisonner sur la *formation de notre ame* que d'une manière purement hypothétique et imaginaire : ce sont là des secrets qui demeureront éternellement cachés dans le sein de la nature; ce sont des énigmes dont on peut donner des interprétations plus ou moins ingénieuses, mais dont on ne saura jamais le mot. On peut bâtir là-dessus des romans à perte de vue; la vérité échappera toujours. Le plus ignorant même sent quelles sont, à cet égard, les bornes de l'intelligence humaine. Le Créateur a livré le monde à la dispute des hommes : qu'ils disputent donc sur le jeu de la machine, mais qu'ils ne se flattent point d'en jamais découvrir les ressorts. La philosophie qui s'attache à l'explication des causes est une philosophie erronée : la seule vraie philosophie est celle qui étudie les faits, qui les combine entre eux, ne donnant rien à l'imagination, qui trompe presque toujours, pour s'en rapporter uniquement à l'expérience, qui ne trompe jamais : c'est celle des La Grange, des Laplace, des Cuvier, des Hauy, des Fourcroy.

Ce fut celle de l'illustre Newton, esprit aussi sage et aussi judicieux que perçant et sublime: c'est une erreur populaire de croire qu'il ait jamais prétendu interpréter la cause du grand phénomène *de la gravitation* dont il calcula les lois; ce vrai philosophe se contenta de dire

et de prouver que les choses se passent dans le monde physique, comme si les corps s'attiroient entre eux en raison directe des masses, et en raison inverse du carré de la distance; mais il n'avança jamais que l'attraction existoit réellement, parce que rien de positif ne pouvoit le conduire à établir une telle assertion : ce fut sans doute un spectacle extraordinaire et merveilleux de voir ce grand homme, qui, après avoir arrangé dans son cabinet, et sur le papier, le système du monde, trouva que la marche des cieux attestoit la justesse de ses calculs; c'est un des traits qui font le plus d'honneur à l'esprit humain; mais ce qui me paroît plus admirable encore, c'est la retenue courageuse qui l'empêcha de se livrer aux attraits séduisans de sa théorie sublime: il falloit, en effet, une grande force de jugement pour s'arrêter ainsi dans les bornes du vrai, pour ne point donner comme une réalité, une supposition qui avoit des résultats si beaux, et pour respecter le secret de l'intelligence divine, en s'élevant au dernier degré où puisse atteindre l'intelligence humaine. C'est que Newton connoissoit la véritable philosophie; c'est que ce puissant génie à qui nous devons le plus magnifique de tous les systèmes, réprouvoit l'esprit de système: et nous devons dire à la louange des plus illustres savans de nos jours, qu'au moins relativement à la physique, ils suivent les principes de Newton : ces nobles esprits reconnoissent que le raisonnement doit toujours s'appuyer sur l'expérience, et rejettent toute espèce de théorie qui n'a pas les faits pour base; ainsi la philosophie physique n'aura jamais été plus modeste que depuis qu'elle est plus parfaite, et jamais elle ne se sera élevée plus haut que depuis qu'elle se tient plus près du simple bon sens.

Et, en effet, n'est-ce donc pas assez pour la gloire de l'esprit humain d'avoir calculé le cours des astres, mesuré leurs distances, apprécié leurs dimensions, évalué leur pesanteur même? La sagesse peut seule mettre le sceau à tant de grandeur : les élans téméraires d'une vaine curiosité, les rêves mensongers de l'imagination ne sont propres aujourd'hui qu'à décrier la philosophie: ce sont les traits de la foiblesse et de l'enfance; ce ne sont point les caractères de la force et de la maturité. Avant que quelques hommes supérieurs, aidés par les découvertes précédentes, et portés par le cours du temps, eussent posé, dans certaines sciences, les bornes et le *nec plus ultrà* de l'esprit humain, avant que Newton eût expliqué les phénomènes célestes d'une manière sûre, avant qu'il eût marqué d'une main ferme le point fixe, qui sépare la certitude de la probabilité, il étoit sans doute permis de se livrer aux conjectures : c'étoit alors la seule voie pour arriver à la vérité; mais aujourd'hui que la vérité est connue, et brille dégagée de tout mélange d'obscurité et d'erreur, aujourd'hui que la véritable méthode philosophique est trouvée, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne point s'en écarter; c'est de repousser tous les fantômes et toutes les illusions d'une vaine curiosité: loin de rien produire d'honorable pour la philosophie, elle ne pourroit même que répandre des nuages sur sa gloire et ternir son éclat.

Ce qui me paroît donc manquer le plus à notre nouveau philosophe, c'est le véritable esprit philosophique: abstraction faite de toute idée particulière et de toute opinion religieuse, j'affirme que celui qui veut expliquer comment se forme l'ame humaine, ne connoît pas la vraie philosophie; et si l'on dit que Descartes et Mal-

lebranche se sont livrés à des spéculations aussi étranges, je répondrai que ce n'est ni la *vision en Dieu*, ni la *glande pinéale*, qui ont assuré la réputation de ces deux grands hommes, et je saurai bien montrer quels sont les vrais fondemens de leur gloire. M. Azaïs a beau établir *quatre grands laboratoires* dans la nature, avec une force *de compression* et une force *d'expansion* qui sont les deux pivots de sa théorie, je ne vois là que des mots, et jamais il ne parviendra à prouver, avec tout cet appareil, que *l'ame humaine est l'ouvrage de la nature entière;* que *le corps de l'homme est le dernier laboratoire où se compose ce merveilleux ouvrage;* ce qui est le but et la fin de son système. Il ne parviendra pas mieux à le persuader (car M. Azaïs emploie aussi les moyens de persuasion) par les exclamations, les prosopopées, les apostrophes et toutes les superbes figures de rhétorique dont cette brochure préliminaire est farcie: j'aimerois autant croire qu'il sort des pensées des intestins du bas-ventre, comme le veut M. Cabanis, que d'admettre que notre ame se forme dans le *quatrième laboratoire*, comme le prétend M. Azaïs.

Il faut donner une idée succincte de son système, quoique ces sortes de matières soient assez étrangères à notre journal: suivant lui, c'est la lumière qui produit dans le monde tous les phénomènes de la gravitation : ce qu'il appelle *la rayonnance stellaire,* c'est-à-dire, la lumière qui s'échappe sans cesse de tous les soleils répandus dans l'univers, maintient dans des points fixes les corps lumineux, et pousse dans des courbes les corps opaques qui se trouvent entre l'impulsion de la lumière et le mouvement que le Créateur leur a imprimé; car, bien que M. Azaïs paroisse regarder l'ame humaine comme

le dernier résultat de la *matière filtrée dans ses quatre grands laboratoires*, il admet cependant un Créateur *immatériel*. L'action de la lumière des étoiles, c'est ce qu'il appelle la force *de compression;* et l'on peut trouver assez ingénieuse la manière dont il accorde sa force *de compression* avec le calcul de Newton. Quant à la *force d'expansion*, c'est le mouvement des grands corps sur eux-mêmes; et c'est par ce mouvement que l'auteur paroît expliquer tous les phénomènes de la vie. Ainsi, je ne dirai pas les ames des animaux; car je ne sais si M. Azaïs leur accorde des ames; mais l'ame de l'homme est produite, en principe et en dernière analyse, par la rotation de la terre sur elle-même; et ce qui fait qu'elle peut devenir immortelle, car il admet qu'elle peut l'être, c'est que l'homme est *omni-vore*, et surtout *mange beaucoup de viande*. Cette immortalité de l'ame est, selon lui, *l'objet du monde;* mais l'ame du sage est seule immortelle: toutes les autres sont anéanties par la mort: « Jeune homme, s'écrie M. Azaïs, en concluant, qu'il « sera beau pour vous de voir, dans toutes les lois qui « conduisent le monde, un concours en votre faveur; « de vous convaincre que ce tout fut composé, jusque « dans ses moindres parties de manière à produire non-« seulement votre existence terrestre et passagère, mais « encore votre existence seconde et immortelle? (Assu-« rément cela est très-beau). Ce rapprochement vous « étonne: (il y a de quoi). La composition de l'univers « et votre immortalité, si vous pratiquez la justice! Quel « rapport y a-t-il entre ces deux choses? (On peut ré-« pondre: aucun). Et ne faut-il pas un but universel, « une raison générale à la composition de l'ouvrage uni-« versel?..... Jeune homme, qu'un noble espoir vous

« donne la force de mériter et d'attendre: *l'immortalité « de l'homme sage est la raison de l'univers!* » Je crois entendre Diderot, lorsqu'il est le plus exalté et le plus emphatique.

Au reste, il faut attendre le développement ultérieur de ce beau sytsème : nous n'avons encore qu'une brochure préparatoire où l'auteur n'a fait qu'indiquer ses hautes idées. Je doute que cette brochure lui concilie d'avance beaucoup de partisans; il doit peut-être fonder plus d'espoir sur les efforts de quelques personnes qui lui travaillent déjà une réputation : on le représente, en effet, comme un sage qui attend *l'immortalité de son ame*, et plus encore, je crois, le succès de son livre, dans un coin des Pyrénées : une savante dame, prenant les eaux à Barége, eut le bonheur de découvrir la première cet étonnant hermite; elle revint à Paris, prônant, non pas *les vers*, mais *les systèmes qu'il faisoit encore*. Si cette dame composoit elle-même des romans, il ne seroit pas surprenant qu'elle eût été si vivement touchée de ces systèmes, qui ne sont aussi que des romans, mais moins agréables que les siens.

XIV.

Epître à M. Palissot, sur la Satire, par un habitant du Jura.

§. Ier.

29 octobre.

On a beaucoup agité, dans le dix-huitième siècle, la question de savoir si la bonté du cœur pouvoit s'allier

avec l'esprit satirique : c'est cette question que l'auteur de l'Epître à M. Palissot entreprend de résoudre. Nos philosophes seuls étoient capables de la mettre en problème : pourquoi : la bonté du cœur ne pourroit-elle se trouver avec l'esprit satirique? Ne sauroit-on avoir une disposition particulière à saisir et à noter les vices, les défauts et les ridicules de ses contemporains, sans être pour cela moins humain, moins généreux, moins sensible et moins charitable? Cette disposition peut même être le gage des vertus de celui qui la possède : l'amour de la vertu suppose la haine du vice. On ne peut chérir la probité, la droiture, l'honneur, la franchise, le bon sens et la raison, sans haïr les fripons, les lâches, les hypocrites, les fourbes et les sots. Le fond de la question n'a donc pu devenir douteux que parce qu'on s'est plu à dénaturer le sens des mots : on a fait consister la bonté du cœur dans une ridicule foiblesse, dans une molle et niaise indulgence, dans une espèce d'excès de sensibilité factice, qui ne nous porte à respecter les défauts d'autrui que pour faire oublier les nôtres. La religion chrétienne, toute fondée sur les plus tendres affections du cœur humain, sur la véritable indulgence, sur la charité et sur l'amour des hommes, n'a jamais proscrit la satire : ses plus illustres, ses plus pieux défenseurs en ont employé les traits les plus vifs, quand ils l'ont jugé nécessaire : les lettres de Pascal ne sont que des satires pleines de sel et d'enjouement, de véhémence et d'énergie. En lisant la réponse qu'il fit à ceux qui lui reprochoient son esprit satirique, on voit comme il se justifie par les principes même qu'on prétendoit lui opposer. L'esprit de satire n'a donc rien en lui-même qui soit contraire à la saine morale, aux précieuses qualités

qui sont le fondement et le lien de la société humaine: l'abus seul peut en être répréhensible; mais l'excès de la vertu même est-il exempt de blâme?

Mille exemples nous montrent dans les mêmes hommes l'esprit de satire uni aux vertus qui constituent la bonté du cœur : ce que l'histoire nous a conservé sur la vie et les mœurs de Perse, atteste qu'il étoit du caractère le plus doux, le plus poli, le plus aimable, plein de respect et de tendresse pour ses proches, et d'une régularité scrupuleuse dans sa conduite. Personne, je pense, ne s'est avisé de regarder Horace comme un méchant homme : plusieurs endroits de ses écrits peuvent donner la plus haute idée de ses sentimens. Quel homme sensible a jamais lu sans attendrissement ce qu'il dit de son père dans la sixième satire du premier livre? Molière, qu'on peut bien ranger parmi les satiriques, quoiqu'il n'ait point expressément composé des satires, étoit aussi vertueux que son état lui permettoit de l'être : on sait que la pauvreté ne perdit jamais ses droits auprès de lui, et qu'il mourut entre les mains de deux sœurs de la charité qu'il logeoit dans sa maison. La facilité et la bonté de Boileau alloient jusqu'à la bonhomie, comme tous les monumens du temps en font foi; et ce terrible satirique, si redouté dans son siècle, et si calomnié dans le nôtre, fut, comme il le dit lui-même, un esprit doux, simple, ami de l'équité, à qui l'on ne pouvoit reprocher que sa candeur, et qui fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

D'où vient donc que nos sages, plus sévères en cela que les moralistes les plus rigoureux et que les plus austères dévots, nous ont peint l'esprit de satire des couleurs les plus noires? Jamais les prédicateurs les

plus véhémens n'ont tonné, dans la chaire, contre les vices les plus affreux, avec plus de force et d'indignation, que les philosophes du dix-huitième siècle n'ont déclamé contre la satire : à leurs yeux, la satire est un attentat horrible, un crime abominable, une monstruosité digne de toutes les flétrissures ; et cependant on sait s'ils ont craint de se permettre à eux-mêmes ce crime affreux qu'ils réprouvoient si fortement dans les autres ; ils blâmoient la satire, et ils la poussèrent aux derniers excès ; ils la représentoient comme une licence grossière, indigne d'un siècle de politesse, et ils en abusèrent avec la dernière grossièreté : suivant eux, elle n'étoit propre qu'à déshonorer le siècle de l'humanité, et jamais on n'en fit un usage plus cruel et plus inhumain.

La satire dégénéra dans ce siècle, comme tous les autres genres de littérature : elle parla le langage des halles et des mauvais lieux. Voltaire vomissoit, en vers et en prose, les injures les plus dégoûtantes contre ses ennemis ; la langue n'avoit pas de termes assez bas, d'expressions assez grossières et assez cyniques pour satisfaire sa haine et sa rage ; c'étoit dans le dictionnaire de la populace que cet esprit, d'ailleurs si délicat, si gracieux et si brillant, puisoit les traits de son éloquence satirique. Aucun siècle ne fut plus fécond en libelles amers, en satires cruelles, en pamphlets, en diatribes de toute espèce, que celui où les écrivains, qui donnoient le ton, proscrivoient avec le plus de hauteur et d'intolérance la satire, dont ils sembloient s'être réservé le droit et le privilége exclusif.

Mais ce n'est là qu'une des cent mille contradictions dans lesquelles ils sont tombés ; et s'ils réprouvoient la

satire, c'est uniquement parce qu'ils la craignoient : ils avoient sous les yeux un grand exemple de l'utilité dont elle peut être, et des effets qu'elle produit lorsqu'elle est maniée par un homme habile. Une foule de charlatans littéraires trompoient la nation, faisoient illusion à la cour et au peuple, et, par toutes les séductions, par tous les prestiges du faux bel esprit, étoient parvenus à s'emparer des honneurs, du crédit et des récompenses qui ne sont dus qu'au vrai mérite. Au milieu de ce triomphe magique de la sottise et du mauvais goût, Boileau paroît : à sa voix, tous les fantômes s'évanouissent, toutes les illusions se dissipent; le public désabusé rit de ses propres erreurs, et bafoue ceux qu'il avoit admirés; chacun reprend sa place naturelle : Chapelain, qui tenoit le sceptre de la littérature, n'est plus qu'un rimeur dur et barbare, digne d'autant de sifflets qu'il avoit dérobé d'applaudissemens. Cottin, l'oracle des ruelles, le poëte des dames, le charme des salons, n'est plus qu'un misérable bel esprit, qu'un petit faiseur de mauvaises pointes, d'insipides calembourgs, et de pitoyables madrigaux, berné dans ces mêmes cercles dont il avoit fait les délices. L'inépuisable Scudéry, qui tous les mois enfantoit un volume, est réduit à maudire sa triste fécondité. Tous ces intrus du Parnasse expient, sous le fouet de la satire, leurs prétentions ridicules et leur réputation usurpée. Une heureuse et salutaire révolution s'opère dans les esprits éclairés par le flambeau de la raison et de la saine critique; le masque du charlatanisme tombe; le bon sens reprend ses droits, et la vérité son empire; et la littérature française, dégagée de tout ce qui la souilloit, par le satirique qui donne à la fois la leçon et l'exemple, brille d'un éclat aussi pur

que durable, et devient un des titres les plus glorieux du plus beau règne de notre ancienne monarchie. Voilà ce que la France doit à Boileau; voilà ce que M. Auger, écrivain d'ailleurs plein d'esprit, et littérateur plein de goût, n'a pas fait assez sentir dans son éloge de ce poëte; voilà les services que peut rendre la satire; et voilà aussi ce qui peut servir à faire apprécier les calomnies prodiguées dans notre siècle au satirique et à son art.

Sans doute nos prudens penseurs ne devoient point prononcer sans un secret effroi le nom de Boileau; ils devoient craindre qu'il ne sortît de ses cendres pour les démasquer. Quelle matière, en effet, le siècle dernier n'auroit-il pas offert à sa verve satirique! Combien n'auroit-il pas trouvé sous les étendards de la philosophie, de mauvais écrivains à railler, de charlatans à dévoiler, de prétentions à confondre, d'injustes réputations à renverser! De quel œil auroit-il vu, de quels traits de ridicule auroit-il marqué un rhéteur boursoufflé comme Thomas, un déclamateur frénétique comme Diderot, un bel esprit pincé comme d'Alembert, un rêveur de systèmes ridicules comme Helvétius, et ces auteurs de tragédies à la Shakespeare, et ces faiseurs de drames aussi ennuyeux que lugubres, et ces marchands de comédies à la glace, et cette foule d'intrigans littéraires de toute espèce, qui connoissoient aussi peu l'art d'écrire qu'ils connoissoient bien l'art de se faire des réputations; cette foule de Cotins et de Pelletiers nouveaux, qui s'emparoient subtilement de l'admiration d'un siècle, dont ils ne méritoient que le mépris? Mais puisque la nature ne prodigue pas les hommes tels que le Boileau, et puisqu'elle ne produit pas ordinairement deux talens de cette force dans un espace de temps si borné, qu'on

se figure seulement Voltaire, avec le rare talent qu'il avoit pour se servir de l'arme du ridicule, dont il a tant abusé, tournant cette même arme, si redoutable entre ses mains, contre ceux dont il s'étoit déclaré l'appui et le chef, et se moquant d'eux en public, comme il s'en moquoit quelquefois en secret : croit-on que tout cet édifice de réputations factices, bâties sur le sable et sur la boue, auroit pu résister aux traits qu'il auroit su lancer? S'il avoit seulement dirigé contre la fausse et dangereuse philosophie de son siècle la moitié de l'esprit qu'il a prodigué contre les institutions les plus utiles et les plus sacrées, c'en étoit fait de tant de beaux systèmes, de tant de brillantes renommées, de toute cette sublime doctrine dont nous avons pu apprécier les effets, après en avoir admiré si long-temps et si stupidement les théories. Dans la crainte d'un si terrible revers, il falloit donc persuader aux gens du monde que rien n'étoit plus odieux que la satire, et ne supposoit plus de perversité que l'esprit satirique : il falloit le représenter comme directement contraire à ces vertus de mode, auxquelles chacun prétendoit alors, à l'humanité, à la sensibilité, à la douceur, à la politesse, au bon ton; de là ces déclamations hypocrites, ces insinuations mielleuses contre la satire et la critique; de là cette horreur de Boileau que nos sages cherchoient à répandre avec un zèle apostolique, et qui étoit un des points principaux de leur catéchisme.

On ne peut nier que cette politique ne fût très-adroite : elle étoit fondée sur une observation morale que M. Rollin a parfaitement développée dans son Traité des Etudes. « Quelque corrompu que soit le « goût, dit-il, il ne périt pas entièrement : il en reste « toujours dans les hommes des points fixes gravés au

« fond de leur esprit, dans lesquels ils conviennent et « se réunissent; et s'il arrive que ces premières notions « soient réveillées par quelque lumière, dont l'éclat « rende les esprits attentifs aux règles immuables du « vrai et du beau, qui leur en découvre les suites na- « turelles et les conséquences nécessaires, on voit or- « dinairement les plus sensés se détromper avec joie « de leurs vieilles erreurs, corriger la fausseté de leurs « anciens jugemens, revenir à ce qu'un goût épuré et « sûr a de plus juste, de plus délicat et de plus fin, et « y entraîner peu à peu tous les autres. » Pourquoi une pareille lumière n'a-t-elle pas brillé dans le 18e siècle? Et combien ne serions-nous pas redevables à l'homme de génie, à l'Horace, ou au Despréaux de notre temps, s'il s'en fût présenté un qui eût fait pour notre âge ce que Boileau fit pour le sien! Concluons donc que ce qui peut être si utile et si avantageux à la société, ne sauroit partir d'un mauvais principe; que l'esprit satirique, qui peut produire tant de bien, lorsqu'il se renferme dans la mesure de la raison et des convenances, n'est point nécessairement un vice du cœur, qu'au contraire il se confond souvent avec l'amour de l'ordre et de la vertu, et qu'il n'a pu être calomnié que par une secte, qui en se servant contre les autres de tout ce qu'il peut avoir d'excessif et de funeste, a craint pour elle-même ce qu'il a de juste et de salutaire.

J'ai cru devoir traiter rapidement cette petite question, à l'occasion d'un ouvrage qui la présente naturellement, parce que nous ne sommes pas encore bien revenus à cet égard des erreurs accréditées par la philosophie : les mêmes déclamations qui avoient lieu autrefois, se reproduisent encore de temps en temps; on

entend quelquefois encore traiter la critique et la satire littéraire de crimes affreux. Quelquefois les gens du monde, les personnes les moins intéressées à la chose, répètent les plaintes et les cris des petits auteurs mécontens : sur de fausses anecdotes, sur des calomnies grossièrement imaginées, on va jusqu'à représenter la critique comme capable de porter, même physiquement, les coups les plus funestes : car il n'est rien que l'amour-propre de ceux qui croient avoir à se plaindre d'elle ne soit disposé à controuver. L'auteur de cette épître a reconnu sans doute que ce travers dure encore aujourd'hui, puisqu'il s'est proposé de le combattre. J'examinerai sa pièce dans un second article.

§. II.

3 novembre.

Lorsque M. de Chénier adressa, il y a quelque temps, une épître à Voltaire, il se contenta de suivre de point en point, et avec la plus scrupuleuse exactitude de chronologie, la vie littéraire de ce grand poëte ; ce qui fit dire que ce n'étoit pas la peine de lui écrire pour ne lui rien apprendre de nouveau, et pour lui raconter ce qu'il devoit savoir beaucoup mieux que M. de Chénier. L'auteur de cette épître à M. Palissot suit à peu près la même méthode : il raconte à l'écrivain auquel il s'adresse, tout ce que cet écrivain a fait ; il lui apprend qu'il a d'abord composé la comédie *des Philosophes*, ensuite celle *des Courtisannes*, puis celle de *l'Homme dangereux*, puis *la Dunciade*, puis *les Mémoires littéraires*. Ce n'étoit point ainsi que Boileau procédoit, lorsqu'il adressoit une épître à Molière, à Racine, au grand Arnault : il traitoit une question générale dans ces sortes d'ouvrages, et ne

s'amusoit pas à faire catégoriquement l'inventaire des productions, et l'histoire de la vie de Molière, du grand Arnault, ou de Racine. L'épître à ce dernier est un vrai modèle en ce genre : Boileau se propose de consoler Racine des chagrins que lui causoient ses ennemis, et particulièrement de l'injustice qu'il venoit d'essuyer à l'occasion de la tragédie de *Phèdre*. Un auteur de notre temps n'auroit voulu perdre aucun des avantages de son sujet : il eût énuméré longuement tous les succès que Racine avoit obtenus au théâtre, et lui eût présenté la liste fidèle de ses tragédies; Boileau n'en nomme que trois : *Iphigénie*, *Britannicus* et *Phèdre*; il aime mieux lui montrer par des raisonnemens et par des exemples quel a toujours été, quel a dû toujours être le sort des grands talens, et quelle utilité l'homme de génie peut tirer de ses ennemis mêmes. Son épître, s'il l'avoit composée à la manière actuelle, n'eût été qu'un fade panégyrique de Racine; telle qu'il l'a conçue et exécutée, cette consolation, adressée à son ami, devient une leçon pour tous les âges.

Il me semble que dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, c'est l'exemple séduisant de Voltaire qui a égaré les écrivains, en leur présentant l'appât d'une facilité perfide : ses épîtres à Horace et à Boileau ne sont guère que des narrations sans but, sans objet et sans plan, quoique très-agréablement versifiées : il y a plus d'idées, plus de sens et plus de profondeur dans la seule épître de Boileau à son jardinier, que dans ces deux épîtres réunies de Voltaire à deux des plus grands poëtes qui aient jamais existé : étoit-il bien nécessaire, en effet, que Voltaire écrivît à Boileau, pour lui apprendre que lui, Voltaire, étoit *né son voisin dans la*

cour du Palais ; qu'il avoit *passé son enfance chez son neveu Dongois*, et vu *le directeur de son jardin d'Auteuil*, et d'autres fadaises de même espèce, dont les grâces d'une versification naturelle, facile et brillante ne sauroient déguiser l'insipidité? Falloit-il écrire à Horace pour lui parler de l'abbé Mably, de l'abbé Nonotte, et lui raconter l'histoire d'Auguste avec celle de saint Ignace et de Calvin? Du moins Boileau, dans son épître à son jardinier, s'appuie sur un fonds d'idées intéressantes et instructives : il compare le travail d'esprit avec le travail des mains, parallèle très-piquant, d'où il résulte, contre l'opinion populaire, que les occupations du cabinet sont des travaux très-réels; et l'auteur, s'élevant ensuite à de plus hautes considérations, montre que le travail est nécessaire au bonheur de l'homme. Qu'on parcoure ainsi toutes les épîtres de cet écrivain accusé par nos penseurs de manquer d'idées, et de n'être qu'un habile enfileur de mots, on verra qu'elles renferment des points très-importans de philosophie morale, soit que l'auteur fasse voir que la véritable félicité consiste dans la connoissance de soi-même, soit qu'il approfondisse la nature du vrai, soit qu'il expose les dangers de la mauvaise honte, soit enfin qu'il montre à un roi guerrier et conquérant les avantages de la paix, et les écueils d'une ambition déréglée.

La méthode expéditive adoptée par nos auteurs actuels, et en particulier par M. l'*habitant du Jura*, me paroît avoir deux inconvéniens : elle étouffe le sujet principal, et réduit l'ouvrage à n'être qu'une histoire fort peu intéressante, ou qu'une espèce d'éloge historique de celui à qui l'épître est adressée; ce qui, dans tous les cas, est très-fade, mais surtout quand ce dernier

est un auteur vivant. Ainsi le poëte du *Jura* ne semble avoir pris pour texte une pensée juste, solide et intéressante, que pour substituer aux développemens qu'elle pouvoit lui fournir un long et ennuyeux éloge de M. Palissot; et le vice de cette méthode, qui seroit toujours très-sensible, quand même cet éternel panégyrique seroit juste de tout point, le devient encore plus par la fausseté trop évidente de quelques-uns de ces nombreux complimens, qui se succèdent sans interruption, et par l'emphase des termes peu proportionnés au sujet : l'auteur n'auroit pu employer des expressions plus pompeuses, un style plus ambitieux, quand il auroit voulu faire l'éloge d'un des plus grands génies de notre littérature.

Il auroit dû s'interroger d'abord, et se dire à lui-même : Je veux faire une épître à M. Palissot. Qu'est-ce que M. Palissot? Et s'il avoit écouté son jugement plus que son imagination ou ses affections, il auroit reconnu que M. Palissot n'est qu'un écrivain médiocre, pur et correct, si l'on veut, mais sans verve et sans chaleur, et qui, ainsi que beaucoup d'autres, n'a fait quelque sensation dans le dix-huitième siècle, que par ses contradictions; alternativement le flatteur et le zoïle des deux partis, qui ont également refusé à son caractère la considération qu'il ne pouvoit obtenir par ses talens. Il n'y a pas là, je pense, de quoi emboucher la trompette, et il me paroît bien ridicule de débuter en écrivant à M. Palissot, par ce vers emphatique :

Une grande pensée a produit tes ouvrages !

C'est assurément tout ce qu'on pourroit dire des plus

fameux écrivains. Dans la suite de son épître, l'auteur soutient toujours ce même ton d'emphase :

> Des principes du goût heureux dépositaire,
> Tu gardes, presque seul, sa flamme héréditaire
> Dans un siècle rebelle aux leçons de Boileau;
> Vers la simple nature, à la source du beau,
> Loin du faux bel-esprit, c'est toi qui nous rappelles,
> C'est toi qui réfléchis l'éclat des grands modèles
> Sur l'horizon des arts tous les jours plus obscur.

C'est pousser la flatterie bien loin : qui est-ce qui lit aujourd'hui les ouvrages de M. Palissot, qui, suivant M. l'*habitant du Jura*, nous rappelle à la simple nature, *et réfléchit l'éclat des grands modèles sur l'horizon des arts?* Ils ont totalement perdu l'espèce de vogue qui les soutint momentanément; ils sont morts, et l'auteur se survit à lui-même. Le poëte prodigue les comparaisons pour relever son héros; tantôt il en fait un *antique sapin qui perce sur le Jura la neige des hivers;* tantôt il en fait un *astre;* mais dans cette dernière comparaison, il semble avoir maîtrisé son enthousiasme : disposé, sans doute, à nous représenter M. Palissot comme un soleil, il a senti que l'image étoit un peu trop brillante; seulement, comme il falloit à toute force le placer dans les cieux, il s'est contenté de le comparer à *la lune :*

> Tel apparoît cet astre et solitaire et pur,
> Qui, lorsque le soleil a fini sa carrière,
> De ce flambeau du monde empruntant la lumière,
> Au milieu des vapeurs nous éclaire à son tour,
> Et prolonge à nos yeux la clarté d'un beau jour.

Le mauvais plan que l'auteur a suivi l'a conduit nécessairement à parler de tous les ouvrages de M. Palis-

sot : il auroit fallu, cependant, se garder de rappeler des pièces de théâtre aussi foibles que *les Courtisanes* et *l'Homme dangereux*, et surtout de s'écrier, après avoir cité ces deux pièces :

> C'est ainsi que toi seul a saisi dans tes vers,
> De ton siècle égaré les plus saillans travers!

Que cette exclamation est mal placée, lorsqu'il s'agit de deux mauvaises comédies, absolument inconnues! L'auteur ne me paroît pas avoir montré plus de jugement, lorsqu'il a mis sur la même ligne la comédie *des Philosophes* et *la Métromanie* de Piron : l'une est un ouvrage plein d'invention, de verve et de style; l'autre, quoique bien écrite, est vide et froide. Le poëte auroit dû éviter de se faire à lui-même cette demande, à l'occasion de *la Dunciade :*

> Est-ce le fruit amer de la méchanceté?

à quoi il répond : *Non;* réponse beaucoup trop tranchante, en parlant d'un poëme où la satire est poussée jusqu'au cynisme, et dont la plupart des vers semblent avoir été écrits avec le fiel le plus noir. Les *Mémoires littéraires* de M. Palissot ne servent à M. l'*habitant du Jura*, que de texte pour louer en vers tous les auteurs que M. Palissot a loués en prose : il enfile une longue kyrielle de noms plus ou moins connus, dont quelques-uns méritent assurément les éloges qu'il leur donne, mais dont la plupart figureroient mieux dans une satire que dans un panégyrique. Ainsi, l'éloge de M. Palissot se trouve flanqué de l'éloge de plus de vingt autres écrivains; ce qui prouve que l'auteur, qui s'étoit pro-

posé de faire l'apologie *de la satire*, est entièrement désintéressé dans cette cause, et n'a qu'une grande disposition à louer tout le monde.

Il a donc tout à la fois manqué son sujet, et méconnu le ton qui pouvoit y convenir : il avoit pour but de prouver que l'*esprit satirique peut s'allier avec la bonté du cœur;* mais il a senti qu'il étoit plus facile de faire un éloge emphatiquement historique de M. Palissot, que de traiter la question. Son intention n'en est pas moins bonne, et son style n'est pas sans quelque mérite : il est, en général, clair et pur. L'expérience apprendra à l'auteur, qui sans doute est jeune, et qui paroît n'avoir cherché qu'une matière de vers, qu'il ne suffit pas de bien écrire, mais qu'il faut mettre encore dans ce qu'on écrit, de la convenance, de la justesse et du sens ; tels sont les gages du succès :

Hic meret æra liber sosiis : hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

XV.

Lettres choisies de Voiture et de Balzac, suivies des Lettres choisies de Montreuil, Pélisson et Boursault; précédées d'un Discours préliminaire, et d'une Notice historique sur ces écrivains.

17 novembre.

Je dois, en commençant cet extrait, relever quelques erreurs échappées à l'auteur du discours préliminaire : il

est fort commun que les commentateurs, les traducteurs et les éditeurs s'enthousiasment pour les écrivains qu'ils ont entrepris de traduire, d'expliquer ou de mettre au jour. La raison en est toute simple : ils cherchent à faire valoir leur besogne; ils ont un grand intérêt à donner une idée avantageuse des ouvrages auxquels ils ont consacré leur temps, leurs études et leurs travaux; et ils croient pouvoir se permettre ce que les convenances interdisent aux auteurs originaux : ceux-ci craindroient de blesser la modestie et d'alarmer l'envie, en vantant leurs productions, quelque désir qu'ils en aient; les autres se mettent à l'abri de leur auteur, et lui prodiguent des louanges, dont ils prétendent bien qu'une partie rejaillisse sur eux-mêmes. L'amour-propre des éditeurs et des commentateurs est le plus heureux des amours-propres : rien ne le contraint. On leur pardonne les éloges qu'ils se donnent, parce qu'ils ont l'air de ne louer que l'écrivain dont ils se sont occupés.

L'éditeur de ces lettres, profitant de ce privilége, exalte, outre mesure, Voiture et Balzac : il fait son métier; mais il ne prétend pas sans doute nous donner ses jugemens pour des oracles : à l'entendre, Voltaire a eu tort de dire que les *Lettres provinciales* sont le premier modèle, qui ait paru en prose, dans notre littérature, *et avant lequel il ne faut rien chercher d'irréprochable;* il attribue ce jugement de Voltaire à sa haine contre les jésuites, et il ne craint pas d'avancer que Balzac et Voiture avoient fourni d'excellens modèles avant Pascal. Pour moi, je ne crois pas que ce soit l'amour que l'éditeur peut avoir pour les jésuites, qui lui ait inspiré cette opinion, mais seulement l'intérêt qu'il prend à son édition : *Si Voiture et Balzac,* dit-il, *bien plus*

anciens auteurs que Pascal, ont moins de renommée, cela tient à d'autres causes qu'à leur style et à leur temps. Il se trompe : cela tient précisément à ces causes mêmes ; cela tient à leur temps, parce qu'à l'époque où ils ont écrit, il régnoit un goût détestable de faux bel esprit, d'affectation, de pointes, de concetti, de pensées exagérées, alambiquées et recherchées, qu'on retrouve dans tous les écrivains contemporains ; cela tient à leur style, parce qu'il s'est merveilleusement conformé à ce goût, parce qu'il en est l'image et l'expression la plus exacte. « C'est donc, ajoute l'éditeur, rendre service aux « lettres que de redonner naissance à ces deux écrivains « célèbres sous Louis XIII, et faits pour l'être toujours. » J'affirme que ce n'est point du tout rendre service aux lettres, parce que les bons temps de notre littérature nous ont fourni assez de modèles qu'on lit trop peu, sans qu'il soit nécessaire d'aller chercher des modèles pour le moins douteux dans des temps où le goût étoit loin de la perfection à laquelle il est parvenu depuis.

On voit que l'éditeur voudroit bien que son recueil fut mis à côté de celui des lettres de Mme de Sévigné : « On étale, dit-il, et on multiplie *sans relâche* les re- « cueils précieux de Mme de Sévigné et de quelques au- « tres femmes illustres ; c'est offrir aux femmes le style « qui leur sied ; c'est les garantir de celui des dames qui « se font hommes : à la bonne heure. Mais, encore une « fois, leurs plumes faciles et molles seroient en des « mains viriles, comme les fuseaux d'Omphale entre les « doigts d'Hercule. » Il y a pour le moins autant d'humeur que d'éloquence dans cette tirade : il est clair que l'éditeur est fâché qu'on multiplie *sans relâche* les Lettres de Mme de Sévigné, et qu'il a secrètement peur

qu'on ne multiplie pas autant son recueil; et comme il intéresse les hommes à lire Balzac et Voiture par cette comparaison sublime des *fuseaux d'Omphale entre les doigts d'Hercule!* Mais il ne s'arrête pas en si beau chemin: « Il faut être ce qu'on est, ajoute-t-il; il faut « que l'homme imite des écrivains qui ne soient pas « femmes; il faut les chercher, et reconnoître que Voi- « ture et Balzac méritent qu'on les distingue et qu'on les « range parmi les modèles très-rares de notre bon style « épistolaire. » Voilà un écrivain qui n'est pas galant, et qui venge noblement son sexe! il ne lui manque que d'avoir un peu moins d'enthousiasme, et un peu plus de goût.

Avec cette légère modification, il auroit écarté de son recueil les lettres de Balzac et de Voiture, qu'on ne peut pas décemment présenter aujourd'hui comme des modèles, et qui ne sont plus qu'un objet d'observation, d'étude et de curiosité pour les gens de lettres; il eût également retranché à peu près la moitié de celles des lettres de Montreuil qu'il a cru devoir publier : cet écrivain peu connu étoit un de ces petits faiseurs de lettres et de madrigaux, qui fourmilloient dans la première moitié du dix-septième siècle, avant que Molière et Boileau en eussent fait justice. Il se piquoit d'imiter Voiture; et avec infiniment moins d'imagination, de style et d'esprit que son modèle, il avoit un peu plus de naturel, d'aisance et d'abandon; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit encore terriblement maniéré, surtout dans ses lettres de galanterie et d'amour; et ce sont des lettres de ce genre qui composent une grande partie de celles que l'éditeur a recueillies. Il écrit à une dame : « Depuis que « je vous vois, je sens un désordre épouvantable dans

« ma conscience et dans ma santé; et si je suivois le con-
« seil de mon médecin et de mon directeur, je ne vous
« verrois plus. » A une autre : « Mandez-moi si je suis
« encore malheureux, c'est-à-dire si vous êtes encore
« malade. Je sais qu'un autre prend part à votre santé;
« mais ce seroit générosité pure, je sais qu'il n'y en a
« point pour moi; j'aurois la tête bien dure, si vous ne
« m'aviez appris ce qui en est. » C'est le ton et le style de *Trissotin*. Quelques-unes de ces lettres se font lire avec plaisir, parce qu'elles ont un fonds intéressant : il avoit fait le voyage d'Espagne, lors des conférences de Mazarin et de dom Louis de Haro, pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV : ce voyage lui a fourni la matière de plusieurs lettres où les mœurs espagnoles sont peintes avec assez de vivacité.

On pourra juger du talent de Montreuil à cet égard par la description suivante d'une procession du Saint-Sacrement à Saint-Sébastien : « Je vis passer d'abord environ
« cent hommes habillés de blanc, dansant avec des épées
« et des sonnettes aux jambes, chaque bout d'épée dans
« la main gauche de son camarade. Après cela dansoient
« cinquante petits garçons avec des tambours de bas-
« que, et ceux-là et ceux-ci avec des masques de papier
« et de parchemin, ou des tavaïolles à claire voie. En-
« suite marchoient sept figures des trois rois maures,
« chacun sa femme derrière lui, et un Saint-Christophe,
« le tout de la hauteur de deux piques, de sorte qu'on
« voyoit des têtes grosses comme un demi-muid, qui al-
« loient de pair avec les toits... Dix ou douze petites et
« grosses machines suivoient pleines de marionnettes.
« Entre autres je remarquai un dragon gros comme
« une petite baleine, sur le dos duquel sautoient deux

« hommes, avec des postures et des contorsions si extra-
« vagantes, qu'ils sembloient être possédés. Enfin l'é-
« vêque parut avec le Saint-Sacrement; quatre seigneurs
« portoient le dais. Le roi suivoit, et on ne pouvoit dire,
« qui marchoit plus gravement, ou celui qui portoit
« notre Seigneur, ou Philippe IV. Ceux qui disoient
« qu'il n'avoit pas d'autre majesté que celle qu'il se
« donne avec sa lenteur, ses pas comptés et ses yeux
« immobiles, ont tort, etc. » On peut compter ainsi dans ce recueil une demi-douzaine de lettres de Montreuil qui méritent d'être lues.

Pelisson est un écrivain d'excellent goût, aussi-bien que Boursault; mais ils n'ont ni l'un ni l'autre aucune réputation dans le genre épistolaire : les lettres de Pelisson offrent une sorte d'intérêt sous le rapport des faits; cependant quelques-uns de ces faits même pourroient servir à des comparaisons qui ne lui seroient nullement avantageuses : il a décrit, comme madame de Sévigné, la mort de Turenne; et sa description est à peine digne d'être mise à côté du tableau si vif et si frappant tracé par cette femme célèbre. En général, le style de Pelisson n'a rien qui le distingue dans ce genre; la lettre de cet écrivain, la plus remarquable qui soit dans ce recueil, est celle qu'il adresse au célèbre ministre Colbert, et dans laquelle il lui développe le projet qu'il avoit conçu d'écrire l'histoire de la guerre, qui fut terminée par le traité de Nimègue. Cette lettre, écrite d'un style plus élevé, et par conséquent plus approprié au talent de Pelisson que les autres, est une espèce de petit traité sur la manière d'écrire l'histoire, plein de vues, d'idées et de goût, et où l'on reconnoît le grand littérateur. C'est presque la

seule des lettres de Pelisson qui, sous le rapport du style, méritât d'être recueillie.

On est toujours surpris, quand on lit les ouvrages de Boursault, et particulièrement ce qu'il a écrit en prose, d'y trouver une si grande pureté de diction, et même tant d'élégance : c'étoit un de ces écrivains à qui les premières études avoient manqué, c'est-à-dire une des conditions les plus essentielles pour se distinguer dans la carrière littéraire : il devoit presque tout à la nature. Ce n'est pas que ses lettres puissent être considérées comme modèles du genre : ce sont les lettres d'un homme qui écrit bien ; mais elles n'ont aucun caractère particulier. Ce recueil en présente deux qu'on peut remarquer au moins sous le rapport du sujet : l'une est adressée au fameux athée Desbarreaux, qui, du reste, n'étoit athée que lorsqu'il se portoit bien ; Boursault essaie de le convertir, et je suis persuadé que peu de prédicateurs auroient pu lui parler un langage plus fort et plus touchant. L'autre est écrite à M. de Harlay, archevêque de Paris ; le sujet n'en est pas aussi édifiant : Boursault prétend y justifier la comédie ; il soutient que les anathèmes des pères de l'Eglise ne tombent que sur les spectacles impies des païens ; que les pièces de Corneille et de Racine n'offrent rien que de pur et même de profitable : c'est son expression : il cite, avec une sorte d'affectation, *le Tartufe* dont il exalte les effets, suivant lui, très-salutaires. Cette lettre, considérée comme dissertation, est bien faite ; et quelques autres encore du même auteur peuvent intéresser sous différens points de vue. Pour résumer mon opinion, je doute que ce recueil réussisse beaucoup ; mais quel que soit son succès, il sera toujours au moins égal à son mérite.

XVI.

Logique française, pour préparer les jeunes gens à la rhétorique, par M. Hauchecorne, ancien professeur de philosophie au collége des Quatre-Nations.

2 décembre.

La rhétorique n'est que la logique ornée : la logique est le fondement de toutes les compositions littéraires; les genres même qui paroissent appartenir le moins au raisonnement, doivent avoir la raison pour base : la folie des bons poëtes est une folie raisonnable; leur délire est toujours guidé par le bon sens. Boileau a prononcé qu'*il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art;* c'est-à-dire, que les chansonniers *du Vaudeville* ou de la Société *des Gourmands* ne font que de mauvais couplets, quand leurs petites compositions, quand leurs *impromptus* médités sont dépourvus de sens commun : ils ont beau prodiguer les pointes, les jeux de mots, les quolibets, cela ne suffit pas; il faut encore du bon sens; il n'y a point d'esprit sans raison. L'esprit, dit J. B. Rousseau, n'est que *le sel de la raison;* l'éclat des mots, le brillant des phrases, l'élégance des tournures, la finesse des allusions, l'agrément de la plaisanterie, la vivacité des idées et des expressions ne constituent pas le véritable esprit: ces qualités n'en sont que le masque et le fantôme : elles accompagnent souvent l'esprit faux, l'esprit du plus mauvais aloi; elles n'ont vraiment du prix que quand elles sont jointes à

la justesse, au bon sens, aux connoissances, à la raison : amuser une société, un auditoire, un lecteur, par une profusion de saillies rapides, vives, brillantes, étincelantes, c'est n'avoir que le mérite d'un feu d'artifice qui récrée, réjouit, éblouit les yeux, et bientôt les laisse dans une profonde obscurité; l'homme d'un véritable esprit réunit à tous ses moyens de plaire la solidité de la raison. La raison seule est souvent ennuyeuse, mais elle a toujours des droits sur les bons esprits; les agrémens qui ne sont destinés qu'à l'orner et l'embellir, ne produisent qu'un plaisir passager, suivi bientôt de la dérision et du mépris, quand ils sont séparés d'elle. On n'est donc un bon orateur, un bon écrivain, et même un véritable homme d'esprit, qu'autant que l'on joint à tout ce qui peut séduire et charmer l'imagination, tout ce qui peut contenter la raison, et satisfaire l'intelligence, le jugement, et le goût.

Ce qui caractérise les temps où la poésie, l'éloquence et les arts en général se corrompent, c'est l'éclipse de la raison : ce qu'on appelle l'esprit ne manque point alors; mais la justesse des idées, la solidité du raisonnement, la rectitude du bon sens disparoissent; on n'en fait plus de cas : on les regarde comme des qualités communes et vulgaires, comme les marques d'un petit esprit; et le superflu venant à étouffer et à remplacer le nécessaire, on ne veut trouver partout que des traits brillans, des ornemens recherchés, des sophismes, des paradoxes, des subtilités, des épigrammes, des jeux de mots, du néologisme, des pointes et du clinquant. Ainsi toute la littérature grecque sous les Ptolémée et dans le Bas-Empire, fut livrée au mauvais goût et au charlatanisme des plus ridicules sophistes, très-féconds en

raisonnemens aussi ingénieux que faux, infatigables argumentateurs, qui subtilisoient avec finesse sur toutes les matières, et qui ne raisonnoient avec bon sens sur aucune; orateurs intarissables, qui ne connurent jamais la vraie et saine éloquence, et qui décoroient de toutes les parures de la rhétorique les fantômes d'une imagination insensée; jusqu'à ce que ces Grecs, jadis les précepteurs du genre humain, les modèles du bon goût en tout genre, ne furent plus que des faiseurs d'acrostiches, et en vinrent à raisonner, ou plutôt à déraisonner avec la plus ingénieuse bêtise sur la lumière du Tabor.

Chez les Romains, la raison s'altéra sensiblement après le beau siècle d'Auguste: personne n'a eu plus d'invention, de facilité, d'abondance, de ressources dans le style, de combinaisons dans les pensées, de traits, de saillies, de tours ingénieux et frappans, que Sénèque; toute l'autorité de Quintilien put faire entendre à peine aux Romains de son temps que cet écrivain étoit très-inférieur à Cicéron; et cependant Sénèque, avec tout son talent, tout son esprit, toute sa recherche, tous ses traits, toutes ses épigrammes, *ne sut jamais écrire :* c'est le jugement qu'en porte M. de Laharpe, et le terme même dont il se sert dans le 3e volume du *Cours de Littérature,* lorsqu'il examine les écrits du rhéteur latin. Ce jugement paroît d'abord sévère pour le fond, et dur dans la forme; mais il n'en est pas moins juste: pour y souscrire, il suffit de lire avec attention l'excellent morceau de critique où il est développé; on se convaincra aussi, en le lisant, que ce qui a manqué à Sénèque, au milieu de ses fausses richesses, c'est la raison qui n'admet que des idées saines et justes, la logique qui les enchaîne, la méthode qui les classe: le bon goût n'est que la logique appliquée

aux arts de l'imagination, à la poésie, à l'éloquence, à toutes les productions de l'esprit.

Ce défaut de logique fut un des traits distinctifs du dix-huitième siècle, qui porta si loin ses prétentions dans la philosophie et dans les arts du raisonnement : nul homme n'eut plus d'esprit que celui qui avança qu'au théâtre, *il faut frapper fort plutôt que juste ;* mais c'est ce principe même pratiqué dans toutes ses pièces, qui a fourni à la critique des armes si puissantes contre lui, et qui a mis une énorme distance entre un génie, d'ailleurs si facile et si heureux, et les maîtres de la scène française : ce principe, essentiellement destructif de toute littérature, devint la base de celle du dernier siècle. Tandis que les écrivains du siècle précédent n'avoient d'abord songé qu'à bien faire, leurs successeurs, moins touchés de l'intérêt de l'art que de celui de leur réputation, ne songèrent qu'à faire de l'effet : frapper, étonner, et, si j'ose m'exprimer ainsi, mystifier leurs lecteurs, étoit le premier et l'unique but de leur vanité, comme le premier principe de leur rhétorique.

Oui, sans doute, la littérature du dix-huitième siècle ne fut qu'une mystification où le public fut pris pour dupe par des écrivains de mauvaise foi, qui ne vouloient que faire du bruit, attirer sur eux les regards, et qui se jouoient de l'art et de la vérité avec autant d'impudence pour le moins que de souplesse et d'esprit : beaucoup de cette dialectique ingénieuse, éblouissante, à l'usage des sophistes, et qui est plutôt le fruit de la vanité que le résultat de la justesse de l'esprit; très-peu de cette logique ferme et solide qui n'est que l'expression de la raison même; beaucoup d'étincelles et peu de lumière; beaucoup de fracas et d'effet, et peu d'exactitude et de sens ; voilà la litté-

rature du dix-huitième siècle, et j'en parle pour l'avoir bien étudiée; et c'est là, quels que soient d'ailleurs pour relever cette littérature, les efforts d'une académie, où il règne encore plus de préjugés que de science; c'est là ce qui place la gloire littéraire du siècle précédent fort au-dessous de celle des écrivains du siècle de Louis XIV: *scribendi recte sapere est et principium et fons.*

Pour bien écrire, il faut penser avec justesse: le style le plus brillant ne sauroit plaire aux esprits bien faits, si les idées qu'il exprime ne sont vraies et solides; les figures les plus vives et les plus agréables, les termes les mieux choisis et les plus élégans, les phrases les mieux cadencées et les plus harmonieuses n'ont qu'un éclat trompeur, et ne sont qu'un vain bruit, s'ils ne servent à faire valoir des vérités intéressantes : un déclamateur qui ne cherche qu'à montrer les ressources de son esprit, et qui s'occupe uniquement des grâces de l'élocution, peut bien amuser un instant notre oreille et captiver notre imagination; mais il ne sauroit obtenir un suffrage durable : ce suffrage est la récompense de l'écrivain ou de l'orateur qui nous instruit en nous charmant, qui réunit l'utile avec l'agréable, et qui, sans négliger les autres règles de l'art, regarde comme la première de toutes, celle qui prescrit la justesse des pensées et l'exactitude du raisonnement.

L'auteur de cette *Logique à l'usage des Rhétoriciens* est pénétré de ces principes, qui renferment en substance tout ce que la littérature a de solide; et il les exprime lui-même d'une manière qui montre qu'il sait aussi bien écrire que bien penser : « il y a, dit-il, une « liaison intime entre la logique et la rhétorique, ou « plutôt, c'est le même art sous deux rapports diffé-

« rens : la logique trace le dessin de nos connoissances; « la rhétorique y met ses couleurs; la logique pose les « fondemens et construit, pour ainsi dire, la charpente « de nos pensées, de nos raisonnemens, de tous les « travaux de notre esprit; la rhétorique en fait un édi- « fice brillant par la grâce et la disposition qu'elle sait « leur donner; la logique prescrit les mesures, indique « les proportions, détermine les convenances; la rhé- « torique distribue les ornemens, répand le bon goût, « le sentiment et la vie. L'une sans l'autre ne fait ou « qu'un corps nerveux dont les formes sont rudes et « durement prononcées, sans aucune draperie qui les « sauve et les adoucisse, ou qu'un assemblage confus « de riches draperies, qui ne couvriroient qu'une ébau- « che informe : réunies par une main habile, elles com- « posent un tout harmonieux, dans lequel se marient « agréablement la force et la délicatesse, la précision « et l'abondance, la symétrie et la variété. »

C'est sur ce plan et d'après ces idées que M. Hauchecorne a composé son ouvrage, qui a déjà été adopté par un de nos plus célèbres lycées, et qui mérite de l'être par tous les Gymnases où l'instruction est autre chose qu'un vain nom.

XVII.

Dictionnaire abrégé de la Bible, de Chompré, revu par M. Petitot.

10 décembre.

Lorsque M. de Chompré donna son Dictionnaire de la Bible, après avoir publié un Dictionnaire de la Fable, certains railleurs, toujours prêts à saisir, en matière de religion, le côté plaisant, ne manquèrent pas de dire que l'auteur n'avoit pas changé de sujet, et que le second dictionnaire n'étoit que *la continuation du premier*. Cette plaisanterie étoit essentiellement mauvaise, parce qu'elle n'étoit nullement fondée : en effet, quelque opinion qu'on puisse avoir sur ce qui touche à la religion, on ne sauroit comparer avec la moindre apparence de raison la Bible à la fable. J'admets qu'un philosophe nie les merveilles dont l'histoire des Juifs est remplie, surtout dans les commencemens; encore faudra-t-il qu'il convienne qu'il y a dans cette histoire une liaison et un ensemble qu'on ne trouve pas dans les traditions fabuleuses : tout, dans la fable, est incohérent, interrompu, morcelé; dans la Bible, tout se suit, se tient et s'enchaîne. Il est certain que la fable a eu la vérité pour fondement : ses images et ses fictions représentent, en grande partie, des faits historiques, altérés par le cours du temps, par les inventions des poëtes, et la superstition des peuples; mais c'est un édifice dont les proportions ont entièrement disparu, dont le plan a été bouleversé, et qui ne présente que des ruines,

quelquefois élégantes ou majestueuses, parmi des matériaux informes et des décombres hideux.

La Bible, au contraire, offre une série d'événemens et de faits qui se continuent à travers les siècles, et avec toutes les proportions, toute la majesté de la vérité historique, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Il est d'ailleurs si peu sensé de comparer des traditions si lumineuses, si exactes et si bien ordonnées entre elles, à la confusion et au chaos des traditions mythologiques, aux souvenirs obscurs que les poëtes ont mêlés dans leurs écrits avec leurs propres mensonges, que la Bible non-seulement n'a aucun rapport avec ce qu'on appelle la fable, mais l'emporte même par son antiquité sur toutes les autres histoires : celles des Grecs et des Romains, ainsi que des autres peuples du monde, ne prennent, de l'avis de tous les savans, le caractère de la certitude historique, qu'environ sept cents ans avant Jésus-Christ ; tandis que l'histoire des Juifs remonte, par une suite non interrompue de faits qui sortent les uns des autres, jusqu'à une époque antérieure de plus de vingt siècles. Voilà ce que reconnoîtront tous ceux qui, dans le silence de leurs préjugés, et indépendamment de toute prévention philosophique, ou de toute opinion religieuse, voudront examiner la chose de sang-froid, comme je le fais moi-même en ce moment : des facéties ne sont pas des preuves, et de mauvais raisonnemens ne sont que de mauvaises plaisanteries.

On fait contre l'histoire des Juifs mille objections, sur la foi de quelques écrivains ingénieux, il est vrai, mais passionnés : on dit qu'il y a trop de miracles dans cette histoire; qu'on n'y trouve que sang et carnage; que le peuple juif est un peuple odieux et méprisable ; que ses

annales sont celles du crime, du fanatisme, des plus viles passions; on va même jusqu'à vouloir jeter du ridicule sur les institutions, les lois, les mœurs et les livres de cette nation. Il est trop évident que toutes ces objections ne sont dictées que par le préjugé, et ne sont répétées que par l'ignorance : c'est une chose très-commode pour elle que de pouvoir se dispenser d'étudier et d'examiner, au moyen de quelques phrases convenues, de quelques plaisanteries vulgaires, qui lui servent de décisions.

A ne considérer l'histoire des Juifs qu'humainement, avec cette philosophie qui est la véritable, quoiqu'elle ne se pare point d'un titre fastueux, et qu'elle se contente du nom modeste de bon sens, on peut répondre que la Bible, ou, si l'on veut, l'histoire de Flavien-Josephe, ne présente guère plus de miracles que les autres histoires anciennes : pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir Hérodote et Tite-Live; on trouve même des miracles dans le grave Tacite; et leurs ouvrages n'en sont pas lus avec moins de plaisir et d'intérêt. Pourquoi ce qui ne rebute point chez eux, rebuteroit-il dans Josephe? Seroit-ce parce que leurs merveilles sont plus propres à séduire l'imagination? Je ne le crois pas. Et puisque je me vois obligé de comparer les choses saintes aux choses profanes, et d'envisager l'histoire des Juifs sous un point de vue purement philosophique et littéraire, qu'y a-t-il, dans le merveilleux des histoires grecque et romaine, de plus touchant, de plus capable d'exciter l'intérêt, que Moïse sauvé des eaux du Nil, au milieu du massacre général, par la fille de Pharaon; de plus pompeux que le passage de la Mer-Rouge; de plus sublime que la loi donnée sur le mont Sinaï, parmi les éclairs et la fou-

dre? Quelle image que celle de cette nue miraculeuse, tour à tour obscure et brillante, qui guidoit les Israélites dans le désert! Quel spectacle que celui du législateur des Hébreux, apercevant la Terre promise du haut d'une montagne sur laquelle il expire, et privé d'entrer dans le pays de Canaan, parce qu'il a commis un péché, dont cette interdiction est la peine! Il me semble qu'en supposant que toutes ces merveilles ne sont que de pures inventions, elles ne déparent pas plus l'histoire des Juifs, que les fables racontées par Hérodote et par Tite-Live ne déshonorent les ouvrages de ces écrivains; qu'elles ne doivent pas inspirer plus de dégoût pour les écrits de Josephe, que les autres n'en inspirent pour ceux des historiens grecs et latins : je veux m'en tenir à ces termes; et je ne parle pas ici à la foi, mais à la raison.

Tout ce qu'on dit sur la cruauté et la férocité du peuple juif n'est pas mieux fondé : il ne faut pas juger un peuple isolément, mais dans ses rapports généraux avec les autres peuples et avec l'humanité tout entière : on ne seroit pas plus en état de prononcer sur une nation, si l'on n'en connoissoit qu'une, que de prononcer sur un individu, si l'on ne pouvoit le comparer à d'autres hommes. Ainsi, par exemple, la nation française passe pour la plus douce de l'Europe; et cependant, si l'on ne rapprochoit son histoire de celle des autres peuples, on pourroit la regarder comme très-cruelle, puisqu'on la voit à chaque instant déchirer ses entrailles de ses propres mains, depuis les massacres de la Jacquerie sous le roi Jean, et ceux des Bourguignons et des d'Armagnac sous Charles VI, jusqu'aux égorgemens de la Ligue et aux horreurs de la Saint-Barthélémi, et dé-

puis ces horreurs abominables jusqu'à celles dont nous avons été témoins.

Ce n'est donc que par relation et par comparaison que l'on peut apprécier les peuples comme les individus; et je crois que si l'on vouloit se donner la peine de comparer le peuple juif aux Romains ou aux Grecs, on verroit que ces Romains si imposans, que ces Athéniens si légers et si doux, que ces Lacédémoniens si graves et si sages, n'ont été ni moins cruels ni moins barbares que les Juifs sur lesquels les préventions philosophiques ont voulu accumuler tous les vices et tous les crimes : je ne prétends pas disculper ainsi la nation juive de ce qu'elle a pu commettre de contraire à l'humanité, dans la longue durée de son existence; j'avance seulement que la plupart des excès auxquels elle s'est livrée, lui sont communs avec beaucoup d'autres peuples à qui on ne les reproche pas avec autant d'amertume; et cette vérité résulteroit du détail de la comparaison, si l'espace me permettoit d'y entrer. Défions-nous donc toujours de cette espèce de sophisme qui consiste à isoler un peuple pour le juger, en quelque sorte, d'une manière abstraite; et si les crimes des autres nations ne justifient pas les siens, convenons du moins, en gémissant sur l'humanité, que ce que l'expérience nous montre comme un résultat aussi général que malheureux de la nature de l'homme, ne doit pas être imputé d'une manière plus spéciale à une nation particulière.

Ces injustes préventions ont conduit très-naturellement à faire regarder le peuple juif comme un peuple odieux et méprisable : il n'est cependant pas plus odieux que beaucoup d'autres qu'on admire; et si notre haine

est fondée sur cette institution qui lui faisoit repousser les nations étrangères, pourquoi ne faisons-nous pas le même reproche aux Lacédémoniens, le peuple le plus égoïste qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité, le plus attaché à ses intérêts, et le plus ennemi de ceux des autres; le plus séparé, par la nature de ses lois, de toutes les relations sociales qui doivent unir les nations entre elles? Seroit-ce parce que le législateur des Juifs s'appelle Moïse, et que celui des Spartiates s'appelle Lycurgue? Voltaire paroît surtout mépriser les Juifs, parce qu'ils étoient foibles, et qu'ils ne possédoient qu'un petit territoire : reproche digne d'un seigneur terrien comme M. de Voltaire; et il insiste beaucoup là-dessus, comme si les Lacédémoniens, qu'il ne méprise pas, avoient été maîtres d'un territoire plus considérable, et avoient occupé plus de place sur ce globe.

Cependant ce peuple si méprisable a produit de très-grands hommes, et a laissé de très-grands souvenirs : ce petit territoire qu'il occupoit n'est pas moins illustre aujourd'hui que les lieux les plus célèbres de la Grèce et de l'Italie : dans l'imagination des hommes qui ont quelques lettres, les rives du Jourdain le disputent à celles du Simoïs, de l'Eurotas et du Tibre; et les montagnes du Tabor, du Liban et de Gelboë, ne le cèdent point au Cythéron, au Pinde et au Taygète. On compte presque autant de grands hommes chez les Juifs que chez les Athéniens et chez les Spartiates : il ne faut pas faire de mauvaises plaisanteries; il faut lire, et l'on verra que dans les différentes périodes du gouvernement judaïque, et dans les révolutions successives qu'il a éprouvées, soit sous les juges, soit sous les rois, soit lorsque l'autorité suprême fut réunie à la souveraine

sacrificature, le peuple a presque toujours eu à sa tête des hommes du plus rare mérite, dans l'administration et dans les armées, depuis Josué qui l'introduisit dans la Terre promise, jusqu'à ces immortels Machabées, qui défendirent, avec tant de vaillance, leur pays et leur religion contre la puissance formidable des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre.

On objecte encore le fanatisme du peuple juif, et l'on ne veut pas observer que les nations idolâtres ne s'abandonnèrent pas moins à cette fureur que les disciples de Moïse; si le détestable fanatisme a fait couler du sang en Judée, n'en a-t-il pas inondé la terre entière? Mais je ne puis ici ni m'étendre sur les mœurs, les lois et les institutions de la nation juive, ni faire des rapprochemens qui m'entraîneroient trop loin : je remarquerai seulement que cette nation mérite autant qu'aucune autre d'être étudiée, et qu'à son égard les gens du monde sont dans l'ignorance la plus profonde, comme on l'a déjà fait observer dans le feuilleton de ce journal, en parlant de la tragédie d'*Athalie*, dont la plupart des spectateurs ne connoissent pas même le sujet : on se contente d'avoir parcouru, dans l'enfance, quelques abrégés de la Bible; d'avoir appris, dans les écoles, quelques passages des Evangiles; d'avoir retenu quelques mots, tels que Cana, Capharnaüm et Golgotha; et l'on croit savoir ce qu'on ignore entièrement, et ce qu'il est d'autant plus honteux d'ignorer, que nous ne vivons, pour ainsi dire, que sur les traditions du peuple juif, puisque le christianisme n'est, suivant les vues même de son auteur, que le développement et la perfection de la loi judaïque.

« Le meilleur moyen, dit M. Petitot, de détruire le

« impressions que les écrits de quelques prétendus phi-
« losophes ont laissées chez les hommes superficiels, est
« de faire connoître l'histoire de la nation juive, et
« d'en faciliter la connoissance par un ouvrage de peu
« d'étendue. En considérant sous ce point de vue le
« Dictionnaire de la Bible de Chompré, on a cru lui
« donner un nouveau degré d'intérêt par l'addition de
« beaucoup d'articles sur les mœurs des Hébreux, sur
« leur législation, sur leurs usages, sur leur littéra-
« ture, et sur leurs différentes sectes. On a développé
« d'autres articles purement historiques; on en a ajouté
« un grand nombre qui avoient échappé à Chompré;
« on est entré dans des détails géographiques et chro-
« nologiques propres à faciliter le travail aux personnes
« qui veulent faire une étude plus approfondie de l'his-
« toire des Juifs. » L'excellent littérateur à qui nous devons cette nouvelle édition du Dictionnaire de Chompré, a rempli parfaitement le plan qu'il s'étoit tracé; et l'on peut dire qu'il a fait, pour le Dictionnaire de la Bible, à peu près ce qu'a fait M. Noël, avec tant d'érudition et de succès, pour le Dictionnaire de la fable: c'est un service de plus qu'il rend aux lettres, à l'instruction et à la religion, après tant d'autres qu'il leur a déjà rendus : M. Petitot est un des écrivains qui se font, aujourd'hui, le plus remarquer par leur dévouement aux bonnes doctrines.

XVIII.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J. J. Barthélemy; édition de 1806.

§. Ier.

18 décembre.

Peu d'ouvrages ont paru dans des circonstances moins favorables, et ont eu un succès plus brillant que le *Voyage d'Anacharsis* : lorsque ce livre fut publié, toutes les têtes étoient déjà saisies du vertige révolutionnaire; on étoit moins disposé à s'occuper des ouvrages qui pouvoient paroître alors, qu'à réaliser ce qu'on croyoit avoir appris dans ceux qui avoient paru depuis cinquante ans. Ce fut vers la fin de 1788 que M. l'abbé Barthélemy donna son *Anacharsis* : à cette époque, la France étoit rassasiée de littérature; et cette satiété, jointe au mouvement qui agitoit tous les esprits, devenoit, pour les ouvrages nouveaux, du plus funeste présage. Cependant *Anacharsis* fut accueilli de la manière la plus distinguée, soit que le mérite du livre se fît sentir, en dépit de la disposition générale du public, soit qu'on espérât trouver dans cette nouvelle histoire de la Grèce ce qu'on cherchoit alors partout, c'est-à-dire, des idées et des vues applicables aux projets de changement et de constitution nouvelle, dans lesquels toutes les pensées, tous les intérêts, et toutes les passions venoient se réunir.

Ce succès fut pourtant troublé par des critiques : on reprocha à l'auteur d'avoir dégradé l'histoire, en lui

donnant les formes et les parures du roman; de n'avoir pas mis assez de profondeur dans la partie morale et politique de son ouvrage; enfin, de l'avoir écrit d'un style plus élégant, plus brillant et plus soigné que nerveux et fort. J'avoue qu'aucune de ces observations, auxquelles se réduisent toutes les critiques, ne me paroît fondée : ce n'est point proprement une histoire de la Grèce que l'auteur a voulu faire, quoique son livre ait tous les avantages d'une véritable histoire ; il s'est proposé d'entrer dans des détails en eux-mêmes très-curieux et très-instructifs, mais que proscrit la sévérité dédaigneuse du genre historique; il a voulu rassembler dans un cadre convenable toutes les notions qu'il a pu recueillir dans les écrivains de l'antiquité, sur les arts, sur les mœurs privées, sur l'économie domestique des différens peuples du continent et des îles de la Grèce. Auroit-il pu, dans une histoire, nous tracer le plan d'une maison grecque, par exemple; nous en décrire l'architecture, nous en faire connoître l'intérieur? Tout ce qui regarde les habitudes des particuliers, les habits, les denrées, les repas, les usages privés enfin, étoit-il de nature à faire partie d'une histoire? Il est vrai que M. Rollin, dans son excellente compilation, a donné beaucoup de détails de ce genre; mais la compilation de M. Rollin, toute intéressante, toute bien écrite qu'elle est, peut-elle être considérée comme une histoire, sous le rapport de la composition? Qu'est-ce qu'une histoire où l'auteur s'arrête à chaque instant pour faire une dissertation tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sur les coutumes, sur les lois, sur les machines employées à la guerre, etc.? On seroit très-fâché de ne pas trouver ces utiles digressions dans M. Rollin;

mais on doit convenir que son ouvrage n'est point proprement une composition historique, dans le sens que les littérateurs et les gens de goût attachent à ce terme : ils ne sauroient non plus considérer l'ouvrage de M. Barthélemy comme une histoire, ni appliquer à cet ouvrage les principes et les règles du genre.

Au fond, ce qu'on appelle ici la partie romanesque, n'est véritablement qu'un cadre, et le plus heureux que l'auteur pût choisir : le plan dans lequel il a renfermé le produit de ses profondes études et de ses recherches savantes, ne porte atteinte ni à la vérité des faits, ni à l'exactitude des observations, ni à la justesse des idées. S'il avoit altéré les événemens, bouleversé les dates, dénaturé les caractères, répandu un coloris faux sur les choses, les hommes et les lieux : si, comme ses ignorans imitateurs, il avoit tout subordonné à son plan, au lieu de subordonner son plan à ce qui devoit le remplir, on pourroit justement l'accuser de nous avoir donné un roman au lieu d'une histoire : mais il n'en est pas ainsi : on ne trouve rien dans *Anacharsis* qui ne soit appuyé sur les autorités les plus solides.

Cet ouvrage, qui n'a pu être conçu que par un Français de l'imagination la plus brillante, et composé par un savant d'une très-grande érudition, a été examiné sévèrement dans un pays où l'on est moins sensible aux agrémens de l'imagination, que scrupuleux sur ce qui touche à la science : les savans des universités d'Allemagne n'y ont trouvé qu'un très-petit nombre d'erreurs à reprendre ; et l'on ne peut pas les soupçonner d'avoir été séduits par les attraits de l'ouvrage. Dira-t-on que l'auteur a corrompu le goût en donnant un mauvais exemple : il est vrai que nous avons vu des *Anté-*

tors anciens et modernes venir à la suite d'*Anacharsis;* mais quel rapport de ces pitoyables ouvrages, bons tout au plus pour égayer un moment la critique, et pour amuser les ignorans, avec un livre qui fut le fruit de trente ans de recherches, de méditations et de travail? N'est-ce pas d'ailleurs la destinée des bons ouvrages de produire de mauvaises copies? L'imbécille troupeau des imitateurs, le *servum pecus*, ne veut-il pas toujours suivre les esprits supérieurs qui se sont ouvert des routes nouvelles? Après *les Caractères de La Bruyère*, ne vit-on point paroître une foule de *Caractères?* Après le succès des *Lettres Persannes*, tous les libraires ne disoient-ils pas à leurs auteurs : *Faites-nous des Lettres Persannes?*

Le plan que M. l'abbé Barthélemy s'est tracé, et qui est devenu entre les mains de ses copistes une espèce de lieu commun, étoit donc le plus ingénieux qu'il pût adopter, le plus séduisant, le plus propre à faire goûter l'instruction, pour laquelle ceux même qui aiment le plus à lire ont naturellement tant de dégoût : notre curiosité ne va pas très-loin d'elle-même; elle a besoin d'être excitée; la science ne seroit pas si rare, si ses attraits seuls étoient capables d'engager à la chercher. Tous ceux qui ont reçu quelque éducation ont lu rapidement, dans leur enfance, les histoires grecque et romaine de M. Rollin; et c'étoit une provision à laquelle ils étoient bien décidés de s'en tenir, avant qu'*Anacharsis* eût paru. Nous avions cependant un ouvrage très-bien fait et très-approfondi sur l'histoire grecque, celui de Cousin-Despréaux; mais les formes n'en étoient pas assez attrayantes : ce fut une idée très-heureuse de supposer, comme le fait M. Barthélemy, qu'un Scythe voyage dans la

Grèce, quelques années avant la naissance d'Alexandre, avec toute la curiosité d'un étranger, avide de s'instruire, et capable de bien observer : chaque lecteur devient, en quelque sorte, le compagnon d'*Anacharsis*, s'instruit avec lui; et cette illusion, qui ne nuit pas du tout à la solidité de l'instruction, y répand tout l'intérêt, tout le charme et toute la variété d'un voyage. *Anacharsis* n'est un ouvrage frivole que pour les esprits frivoles : pour ceux qui savent lire avec attention et avec fruit, c'est un des livres les plus solides, les plus savans et les plus instructifs qu'ils puissent désirer.

Le reproche de n'avoir pas assez approfondi la partie politique et morale de l'ouvrage, tourne, en quelque sorte, à la louange de l'auteur : on auroit voulu qu'il nous eût donné ses vues, ses idées, ses aperçus particuliers; et il a beaucoup mieux aimé nous donner ceux de Platon, d'Aristote et de Thucydide. C'étoit ce que demandoit la nature de son ouvrage, ce qui répondoit le mieux à l'esprit d'exactitude avec lequel il l'a composé, ce qui devoit en écarter, autant qu'il étoit possible, les idées fausses, les méprises et les erreurs : M. Barthélemy n'avoit pas la prétention de rivaliser avec Montesquieu; il ne vouloit faire qu'un ouvrage d'érudition, revêtu d'une forme agréable; les meilleurs esprits, les plus grands génies de la Grèce lui fournissoient assez de pensées et de vues sur les mœurs, les gouvernemens et la politique de leurs contemporains, pour qu'il n'eût pas besoin d'y mêler les siennes. Une partie essentielle de son travail étoit de les recueillir et de les encadrer convenablement dans son plan : c'est ce qu'il a fait; et, quelles que pussent être ses idées particulières, on ne peut pas soupçonner qu'il auroit eu sur ces matières

des vues plus profondes que celles de ces auteurs où Montesquieu a puisé tout ce qu'il a dit de meilleur sur la politique des anciens. Et dans quelles erreurs Montesquieu lui-même n'est-il pas tombé, pour n'avoir pas toujours suivi le fil d'une exacte érudition! « J'ai souvent admiré, dit M. Barthélemy, dans des mémoires « qui font partie de cette édition, les philosophes qui, « d'après leurs lumières particulières, nous ont donné « des observations sur le génie, le caractère et la politique des Grecs et des Romains. Il faut que chaque « auteur suive son plan; il n'entroit pas dans le mien « d'envoyer un voyageur chez les Grecs pour leur porter mes pensées, mais pour m'apporter les leurs autant qu'il lui seroit possible. » Au reste, l'auteur s'est étudié à être clair, à bien expliquer ses idées, à faire parler son Scythe comme un homme d'un esprit net et juste, qui se rend bien compte de ce qu'il pense; c'est une raison pour paroître superficiel aux yeux de tous ceux qui ne trouvent profond que ce qui est obscur, pensé, que ce qui est entortillé, et qui sont tentés de mettre Aristote et Platon au rang des esprits vulgaires, lorsqu'ils les entendent parler une langue intelligible et lumineuse.

La clarté est une des qualités principales du style de M. l'abbé Barthélemy; et s'il y joint peut-être plus d'élégance que de nerf et de force, c'est qu'il s'est proposé surtout de faire un ouvrage agréable, et qu'il a dû approprier son style au plan qu'il s'étoit fait. J'avoue cependant que la diction d'Anacharsis a peut-être quelquefois une couleur un peu trop moderne : ce Scythe, qui n'avoit vécu que dans la bonne compagnie d'Athènes, vers le temps d'Alexandre, paroît quelquefois

avoir pris le ton de la bonne compagnie de Paris, tel qu'il étoit vers la fin du règne de Louis XV; son langage a même de temps en temps une teinte légère de la philosophie du 18e siècle; on diroit que ce Scythe, en nous parlant des institutions de la Grèce, qu'il connoissoit si bien, a quelquefois pensé aux institutions de l'Europe moderne, qu'il ne devoit pas connoître : ce sont des allusions fines et délicates, il est vrai; mais ces allusions nuisent un peu à l'effet et à la vérité. Une censure rigoureuse pourroit aussi reprocher à l'auteur d'avoir trop employé dans quelques endroits les ornemens de la poésie : par exemple, on seroit peut-être fâché qu'il n'eût point chanté les trois guerres de Messénie dans trois élégies composées des fragmens de Tyrtée et de Rhianus; mais s'il s'étoit contenté de suivre modestement Pausanias, qui a raconté fort au long les événemens de ces trois guerres, peut-être cette marche eût-elle été plus conforme au plan général de l'ouvrage, et plus favorable à l'instruction, qui demande des faits et des idées encore plus que des mouvemens et des émotions.

Quoi qu'il en soit, *Anacharsis*, dont je me suis dispensé de détailler ici tout le mérite, parce que cet ouvrage est très-connu, doit être regardé comme un des livres les plus beaux et les plus utiles qu'ait produit la littérature du 18e siècle : si la forme de l'ouvrage semble un peu retracer la frivolité des temps où l'auteur écrivoit, le fond s'éloigne entièrement du goût qui régnoit alors; presque tous les écrits de ce siècle sont remarquables par la négligence et l'inexactitude, et c'est un reproche que les critiques même les plus sévères n'ont point fait au *Voyage d'Anacharsis*.

§. II.

31 décembre.

Le principal ornement de cette édition, c'est une notice de la vie de M. l'abbé Barthélemy, écrite par lui-même : cette notice fut composée en 1792 et 1793, et ne se trouve pas dans les éditions ordinaires. La vie des écrivains qui se sont distingués par leurs talens est instructive pour les gens de lettres, et intéressante pour toutes les classes de lecteurs : on aime à connoître l'homme rare qui nous procure des plaisirs en nous communiquant ses lumières, qui nous instruit en nous amusant, à qui nous devons le double bienfait des jouissances les plus pures et des connoissances les plus solides; on veut savoir par quels degrés son talent s'est élevé à ce comble de perfection et de gloire, qui fait l'admiration et le charme des autres hommes; une curiosité très-naturelle porte à désirer de s'instruire des obstacles qu'il a pu rencontrer dans sa carrière, ou des facilités que la fortune et les circonstances ont préparées à ses travaux et à son génie. L'homme de lettres, aux prises avec la fortune et l'envie, est un spectacle assez ordinaire, et ce spectacle ne peut manquer d'exciter beaucoup d'intérêt : le lecteur qui jouit du fruit de tant de veilles troublées par l'injustice du sort ou par la malignité des passions étrangères, chérit davantage ses jouissances, et l'écrivain à qui elles ont tant coûté. Mais, si le talent et le travail ont été secondés par d'heureuses circonstances, si tout les a favorisés, on éprouve un plaisir non moins vif et plus pur à voir la fortune, pour ainsi dire, préparer d'avance cette gloire à laquelle la

reconnoissance et l'estime doivent mettre le dernier sceau.

C'est dans la vie des écrivains supérieurs que les gens de lettres peuvent puiser les plus utiles leçons : elle leur apprend que le génie le plus heureux a toujours besoin d'être aidé par le travail, et que les bons ouvrages sont presque toujours le fruit du temps, de la patience, de la méditation, et des veilles. Le *Voyage d'Anacharsis* fut le résultat de plus de trente ans de travaux, et l'auteur croyoit ne l'avoir pas encore assez travaillé : « Je « regrette, dit-il, après y avoir employé plus de trente « ans, de ne l'avoir pas commencé dix ans plus tôt, et de « n'avoir pu le finir dix ans plus tard. » Et cependant quels soins n'avoit-il pas donnés, quelle application n'avoit-il pas mise à la composition de cet ouvrage? Il faut l'entendre lui-même : « J'avois lu les anciens « auteurs, dit-il, je les relus la plume à la main, « marquant sur des cartes tous les traits qui pouvoient « éclaircir la nature des gouvernemens, les mœurs et « les lois des peuples, les opinions des philosophes, etc. « Avant de traiter une matière, je vérifiois mes extraits « sur les originaux; je consultois ensuite les critiques « modernes, qui avoient travaillé sur le même sujet, soit « dans toute son étendue, soit partiellement. S'ils r p- « portoient des passages qui se fussent dérobés à mes « recherches, et qui pussent me servir, j'avois soin de « les recueillir, après les avoir comparés aux originaux. « Quand leur explication différoit de la mienne, je re- « montois de nouveau aux sources; enfin, s'ils me pré- « sentoient des idées heureuses, j'en profitois, et je me « faisois un devoir de citer ces auteurs. » Je suis bien sûr que les écrivains à qui nous devons et l'*Anténor* an-

cien et les *Anténors* modernes, ne se sont pas donné tant de peine, et il y paroît.

M. l'abbé Barthélemy avoit aussi conçu le projet d'une espèce d'*Anténor* moderne; mais il ne se crut pas assez savant pour l'exécuter, et c'est ce projet qui le conduisit à faire son *Anacharsis* : il avoit suivi en Italie M. de Choiseul, alors ambassadeur à Rome; l'aspect d'un pays si cher aux savans, enflamma son imagination naturellement vive et sensible. Il pensa qu'un voyage entrepris dans cette contrée, vers le temps de Léon X, et prolongé pendant un certain nombre d'années, présenteroit un des plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. Cette idée fermenta quelque temps dans son esprit; et l'esquisse qu'il en trace dans cette notice est si brillante, que l'on conçoit très-bien jusqu'à quel point il a dû être séduit par un si beau sujet, et qu'on admire le courage avec lequel il a résisté à des attraits si puissans : quoique l'auteur ait rencontré un grand dédommagement de son sacrifice dans le sujet d'*Anacharsis*, ce courage est, en quelque sorte, héroïque : peu de gens de lettres, doués du même talent et de la même imagination, en eussent été capables; c'est la pratique la plus austère et la plus méritoire de ce grand précepte de l'art : *Sumite materiam vestris qui scribitis æquam viribus*, si bien rendu par Boileau :

> Fuyez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
> Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

« Ce sujet, dit M. l'abbé Barthélemy, me présentoit « des tableaux si riches, si variés, si instructifs, que « j'eus d'abord l'ambition de le traiter; *mais je m'a-*

« *perçus ensuite qu'il exigeoit de ma part un nouveau* « *genre d'études;* et me rappelant qu'un voyage en « Grèce, vers le temps de Philippe, père d'Alexandre, « sans me détourner de *mes travaux ordinaires*, me « fourniroit le moyen de renfermer dans un espace « circonscrit ce que l'histoire grecque nous offre de plus « intéressant, je saisis cette idée. » On a vu quelles sages et laborieuses précautions il prit encore, à quels travaux il se livra pour exécuter cette dernière idée, à laquelle le conduisoient *ses travaux ordinaires*.

Veut-on savoir quels étoient ces travaux, et par quelles études il s'étoit préparé à composer? Depuis son arrivée à Paris, en 1744, il alla travailler assidûment, pendant dix ans, chez M. de Boze, garde des médailles du cabinet du roi, et secrétaire de l'académie des inscriptions : « Je me levois, dit-il, à cinq heures du matin, et je « travaillois; j'allois chez M. de Boze à neuf heures, j'y « travaillois jusqu'à deux heures; et quand je n'y dînois « pas, j'y retournois, et je reprenois mon travail jus- « qu'à sept et huit heures..... Lorsque je lui présentois « un aperçu de mon travail, j'avois beau l'avertir que « je l'avois tracé à la hâte, comment pouvois-je échap- « per à la sévérité d'un censeur qui mettoit les points « sur les *i*, moi qui souvent ne mettoit pas les *i* sous les « points? Il s'impatientoit d'un mot déplacé, s'effarou- « choit d'une expression hardie. Tout cela se passoit « avec assez de douceur, quelquefois avec un peu d'hu- « meur de sa part, avec une extrême docilité de la « mienne; car je sentois, et je sens encore que sa criti- « que m'étoit nécessaire. » Voilà une éducation mâle et vigoureuse! M. l'abbé Barthélemy avoit près de quarante ans, lorsque la mort de M. de Boze mit fin à ce cours

d'études qu'il suivit avec tant de constance sous un maître si sévère, et à qui il ne falloit que des disciples déjà fort instruits, et capables eux-mêmes d'être maîtres?

Quand M. Barthélemy vint à Paris, à l'âge de vingt-huit ans, il avoit déjà beaucoup étudié; mais il n'apportoit que des connoissances mal digérées, et un grand amour des lettres avec un grand fonds de modestie : « Ce « profond respect pour les gens de lettres, dit-il, je le « ressentois tellement dans ma jeunesse, que je rete- « nois même les noms de ceux qui envoyoient des énig- « mes au *Mercure*. De là résultoit pour moi un incon- « vénient considérable : j'admirois et ne jugeois pas. « Pendant très-long-temps je n'ai pas lu de livres, sans « m'avouer intérieurement que j'étois incapable d'en « faire autant; dans mes dernières années, j'ai été plus « hardi à l'égard des ouvrages relatifs à la critique et à « l'antiquité; j'avois, par de longs travaux, acquis des « droits à ma confiance. » Si l'auteur d'*Anacharsis* avoit eu la présomption, l'orgueil et la légèreté de la plupart des écrivains de son temps, ses talens auroient avorté comme les leurs : il eût pu, comme eux, composer des ouvrages éphémères, mais il n'auroit pas élevé un des monumens les plus beaux et les plus durables qui honorent la littérature du dix-huitième siècle. Son exemple est une grande leçon, quoique pourtant il ne soit pas nécessaire de retenir, comme il le faisoit dans sa jeunesse, les noms de tous ceux qui envoient des énigmes au *Mercure*.

Il ne vit briller la gloire que vers la fin de sa carrière; mais il y trouva toujours le bonheur : c'est un de ces écrivains fortunés que les sciences et les lettres couronnent de fleurs, que l'envie respecte, et que le sort se

plaît à combler de ses dons. Il jouissoit des récompenses les plus solides de ses travaux, long-temps avant d'en recevoir le prix le plus flatteur. Il s'étoit avancé avec autant de modestie que de lenteur vers le terme où la renommée l'attendoit. M. Barthélemy venoit d'atteindre sa soixante-douzième année lorsqu'il publia l'ouvrage qui avoit occupé sa vie tout entière, et lorsqu'il entendit la voix publique lui assigner avec éclat un rang que l'estime des connoisseurs, quoique obscure, et, pour ainsi dire, muette, lui avoit toujours présagé dans sa longue carrière. Il ne dut sa gloire qu'à ses travaux; mais il dut son bonheur à son caractère, et sa fortune à l'amitié de M. de Choiseul et à la constante bienveillance de cette maison illustre, qui toujours a chéri et protégé les lettres, et dont un membre distingué les a cultivées lui-même avec un zèle aussi généreux que son érudition est étendue, et que son esprit est brillant.

Le style dont M. Barthélémy raconte les événemens ou plutôt les félicités de sa vie, est calme comme cette vie même, quelquefois légèrement enjoué, et toujours naïf avec grâce. Comme les temps où il a vécu ont peu modifié ses mœurs, ses sentimens, ainsi que ses opinions, sont également éloignés de tout excès; et la philosophie de son siècle ne lui a dicté, dans tout ce récit, qu'une seule phrase où elle se fait reconnoître : lorsque M. de Choiseul lui donna la première preuve de sa bienveillance, en lui faisant proposer de l'emmener à Rome : « Je courus chez lui, dit M. Barthélemy, pour le re-
« mercier.... *La philosophie*, ajoute-t-il, *ne m'avoit*
« *pas encore éclairé sur la dignité de l'homme*, et je
« me confondis en remercîmens : comme si un protec-
» teur ne devient pas le *protégé* de celui qui *daigne ac-*

« *cepter* ses bienfaits. » Je ne détache cette phrase que pour faire voir comment de fausses théories peuvent quelquefois égarer l'esprit le plus droit, et corrompre l'ame la plus pure. Mais qui peut se flatter d'être toujours inaccessible aux subtiles influences des opinions contemporaines ?

Cette notice, pleine d'intérêt et d'agrément, n'est pas le seul avantage par où cette édition se recommande : lorsque M. Barthélemy mourut, en 1795, il venoit de préparer les additions et les corrections qu'il croyoit devoir faire à son ouvrage. Les auteurs de cette nouvelle édition les ont recueillies avec soin. Les additions consistent en un mémoire de Mariette, sur le plan d'une *maison grecque*, relatif au chapitre *des maisons et des repas des Athéniens*; en plusieurs morceaux ajoutés dans le cours de l'ouvrage, et notamment au chapitre sur les *Jeux olympiques*, sur l'*Education*, sur l'*Argolide*, sur *Socrate*, sur *le Bonheur*, etc.; enfin, en trois tables nouvelles jointes aux douze publiées précédemment. Les corrections sont très-nombreuses et regardent, les unes, le style que l'auteur ne cessoit de perfectionner; les autres, les dates, les faits, et tout ce qui tient au détail de l'érudition. Un format très-portatif, une grande correction typographique, et les caractères aussi purs qu'élégans de M. Didot, achèvent de mériter à cette édition le succès qu'elle obtient déjà, et qui tous les jours en rend les exemplaires plus rares.

ANNÉE 1807.

XIX.

Répertoire du Théâtre-Français, par MM. Petitot et Fiévée.

§. Ier.

12 janvier 1807.

Voici une de ces entreprises littéraires dont l'importance et l'utilité frappent au premier coup d'œil, et sont ensuite reconnues par la réflexion. Quand ces sortes d'entreprises sont bien exécutées, elles deviennent pour leurs auteurs des titres à la reconnoissance du public, presqu'aussi assurés que les meilleurs ouvrages d'invention; les ouvrages de ce dernier genre sont rares aujourd'hui, ceux du moins qui méritent qu'on les remarque : il semble que la littérature soit frappée de stérilité; et l'abondance des mauvaises productions n'est propre qu'à faire mieux sentir notre épuisement et notre indigence. C'est peut-être aussi l'abondance des excellens ouvrages en tout genre, qui est une des causes de cette stérilité : nos devanciers ne nous ont rien laissé à faire, en nous laissant des modèles à étudier. Mais notre littérature est si riche, qu'elle a de quoi nous consoler dans les temps de disette : ne pouvons-nous pas regarder maintenant comme nouveaux un très-grand nombre d'ouvrages

pleins de mérite, qui sont restés long-temps dans l'oubli? On se plaint tous les jours du cercle étroit dans lequel le Théâtre-Français se renferme; et l'on est tenté de l'accuser de pauvreté, tandis qu'il est en possession des trésors les plus précieux et les plus abondans : qu'il mette en œuvre les richesses oubliées de son répertoire, et à peine nous apercevrons-nous de notre détresse. La plupart de ces anciennes pièces qu'on néglige, valent mieux que les nouveautés qu'on cherche à faire valoir, et qui n'ont d'autre avantage que d'être des nouveautés. Ces anciennes pièces paroîtront même neuves, puisqu'on ne les connoît pas: une foule d'auteurs, morts depuis long-temps, ressusciteront en quelque sorte, et deviendront nos contemporains; leurs talens et leurs ouvrages suppléeront à ce qui nous manque, et nous dédommageront de la foiblesse et de la stérilité des écrivains actuels.

C'est une des vues qui paroissent avoir dirigé, dans leur entreprise, les auteurs de ce recueil : ils ont voulu sans doute nous faire connoître toutes nos richesses, afin de nous engager à nous en servir, et nous ouvrir les porte feuilles du Théâtre-Français pour nous montrer combien de ressources, de consolations et de dédommagemens nous pouvons y trouver, si un goût trop frivole pour la nouveauté, et une insouciance funeste ne nous empêchent pas de jouir de ce que nous possédons: il est en effet assez difficile de concevoir comment il se fait que tant de personnes, avides des livres nouveaux ou des pièces nouvelles, négligent tant de livres anciens et tant de pièces anciennes, qu'elles n'ont jamais ni lus, ni vus: ces ouvrages ne sont-ils pas nouveaux pour elles? Faut-il absolument qu'un livre ou qu'une pièce de théâtre aient

été composés par un auteur contemporain pour avoir l'attrait et la grâce de la nouveauté? Une tragédie, par exemple, appartient-elle à une époque plutôt qu'à une autre? A-t-elle des rapports directs avec le goût et les mœurs du moment? Si *la Mort de Henri IV* ou *Joseph* avoient été composées, il y a cinquante ans, ces deux pièces mériteroient-elles moins d'exciter la curiosité de ceux qui ne les auroient jamais vues? Auroient-elles pour eux moins d'intérêt? La comédie appartient davantage aux temps et aux circonstances, puisqu'elle doit peindre les mœurs régnantes, et qu'elle ne peut se passer de cette peinture locale, lors même qu'elle crayonne les vices, les travers et les ridicules généraux de l'humanité; mais aujourd'hui la comédie ne peint rien : nos mœurs nouvelles ne se sont pas encore appropriées à la scène; un de nos meilleurs auteurs dramatiques, M. Picard, en a présenté quelques esquisses, où son talent est resté au-dessous de ses intentions : le théâtre est à cet égard sans couleur; et si la comédie n'avoit point perdu ses pinceaux, nous pourrions dédaigner avec moins d'injustice les tableaux qu'elle sut tracer autrefois; mais dans l'état actuel de l'art, pourquoi négligerions-nous ces peintures savantes de mœurs qui, à la vérité, ne sont plus les nôtres, mais qui servent d'ornemens à des comédies fort supérieures à toutes celles d'aujourd'hui?

Il est vrai que nous paroissons encore plus coupables d'insouciance que de dégoût pour tout ce qui est ancien : est-ce, en effet, un véritable amour de l'art et des plaisirs qu'il procure, qui nous conduit au théâtre? N'est-ce pas plutôt le désir de balancer le destin des auteurs nouveaux, de prononcer leur arrêt, de prendre

part aux cabales, ou du moins d'être spectateurs des combats qu'elles se livrent? L'intérêt dramatique est pour nous dans le parterre et non sur la scène: le vrai héros de la tragédie, c'est l'auteur; les vraies *péripéties*, sont les passages alternatifs des applaudissemens aux sifflets, et des sifflets aux applaudissemens; la vraie catastrophe, c'est la chute ou le succès. Tel spectateur se divertit cent fois plus à voir tomber une mauvaise pièce, pourvu qu'elle soit un peu soutenue par les amis, qu'il n'auroit pris de plaisir à voir réussir un chef-d'œuvre, sans contestation et sans obstacle. Ajoutez à cela les factions et les rivalités des coulisses, les débats plus ou moins orageux des acteurs, les fureurs de ceux qui sont pour ou contre l'artiste, et qui ne sont ni pour ni contre l'art; qui ne voient dans *Phèdre* que mademoiselle Georges, dans *Ariane* que mademoiselle Duchesnois, comme ils ne voient dans *Henri IV* que M. Legouvé, et dans *Joseph* que M. deLormian : que de motifs pour courir au spectacle sans en être plus sensible aux plaisirs de l'esprit, aux vraies beautés des pièces, aux charmes du style, aux grâces de la déclamation! Cet empressement prouve-t-il plus de goût que n'en supposoit l'ardeur de ceux qui couroient à l'Hyppodrome de Constantinople pour applaudir aux *bleus* et aux *vers*?

Nous avons vu long-temps, au Théâtre-Français, Racine et Corneille abandonnés; et leurs sublimes ouvrages ne doivent la faveur dont ils jouissent depuis quelque temps, qu'aux efforts réitérés de la saine critique, et aux débats de quelques nouveaux artistes. Mais l'empire de la critique a-t-il suffi pour nous faire apprécier et sentir véritablement les beautés de ces grands écrivains, et pour nous dégoûter de tout ce que nous étions

en possession de leur préférer? Ne sont-ce pas les débutans encore plus que les pièces que nous allons voir? Cette question seroit décidée, si les comédiens vouloient faire revivre sur le théâtre cette foule d'excellentes pièces qui demeurent ensevelies dans leur répertoire; et si réellement il s'est opéré dans notre goût une heureuse révolution, si nous voulons revenir sincèrement aux bonnes choses, ces ouvrages ne pourront que nous confirmer dans ces dispositions heureuses, et devenir pour nous la source de nouveaux plaisirs, en même temps qu'ils aideront au maintien, ou si l'on veut, à la restauration de l'art dramatique.

Il semble que puisque la satiété du bon nous a conduit à aimer et à préférer le mauvais, la satiété du mauvais nous ramenant sur nos pas, devroit à son tour nous conduire à n'aimer que ce qui est bon: la littérature est aujourd'hui doublement épuisée : nous avons parcouru tous les sentiers du faux bel esprit et du faux goût, comme toutes les routes du bon sens et du vrai génie; le siècle de Louis XIV et le commencement du siècle de Louis XV nous ont abondamment fourni des modèles en tout genre; la dépravation, née de la satiété et de l'inconstance, n'a pas été moins féconde en ouvrages bizarres et monstrueux, dont la multitude et les dégoûts qu'elle doit causer, ne nous laissent plus à choisir qu'entre la barbarie complète et le retour à la saine littérature, mère des vrais plaisirs de l'esprit. Le public, arbitre des succès et des réputations littéraires, peut seul y ramener les écrivains dont le premier intérêt est toujours de se conformer à son goût et de mériter ses suffrages : qu'il paroisse donc désirer, qu'il accueille favorablement les anciennes pièces où les règles de la raison et de

l'art sont observées soigneusement, où le bon sens a servi de guide au talent et à l'esprit, et bientôt ces mêmes pièces deviendront des modèles pour nos auteurs qui cesseront de mépriser les règles dont ils attendront leurs succès, et qui ne tourmenteront plus leur talent pour inventer des bizarreries et des extravagances conformes au mauvais goût des spectateurs.

« Sous quelques rapports, disent les auteurs de ce Recueil, « l'art dramatique a parcouru en France ses différens « périodes : un des moyens de le ramener à l'état dont « il est déchu, seroit de réveiller, s'il étoit possible, le « goût du public pour les ouvrages sages et réguliers qui « ont mérité les suffrages de nos pères, et d'en former, « pour ainsi dire, un faisceau contre lequel le penchant « pour les productions monstrueuses ne put prévaloir. « C'est un des principaux objets que l'on s'est proposé « en donnant ce recueil. » Ces éditions de nos anciens chef-d'œuvres que le désir de nous ramener au bon goût a multipliées depuis quelque temps, donnent lieu à une question qui depuis long-temps embarrasse tous ceux qui réfléchissent sur la littérature, c'est de savoir s'il existe un véritable moyen de nous sauver de la barbarie dont nous sommes menacés, sous ce rapport, tandis que sous beaucoup d'autres, nos destinées s'améliorent et s'agrandissent : trois époques de l'histoire sont illustrées par la gloire des lettres; l'éclat des deux premières s'affoiblissant peu à peu, a fini par s'éteindre dans les ténèbres de la barbarie; le même sort est-il réservé à celle dont nous voyons briller encore les dernières splendeurs? Sommes-nous destinés aussi, comme les Grecs et les Romains, à subir une entière dépravation, un obscurcissement total des esprits, et à voir dis-

paroître jusqu'aux dernières étincelles du bon goût? L'imprimerie, dont les procédés se perfectionnent et se simplifient au milieu de la dégradation de notre littérature, suffira-t-elle pour nous préserver de la destinée commune?

Au troisième et au quatrième siècles, lorsque la langue latine étoit devenue barbare, lorsque les productions des orateurs et des poëtes étoient infectées du plus mauvais goût qui puisse corrompre les esprits, les grands modèles de l'art étoient entre les mains de tout le monde, les ouvrages de Cicéron et de Virgile s'étoient prodigieusement multipliés par les soins des copistes; les grands critiques même ne manquoient pas dans ces temps d'extrême décadence, et Longin composoit ces fameux traités, dignes d'un meilleur siècle, parmi des hommes qui sans doute applaudissoient à ses leçons et à ses critiques, mais qui étoient bien déterminés à ne pas suivre ses préceptes. Tacite, avant lui, dans son Dialogue sur l'Eloquence, et lui-même, à la fin de son Traité du sublime, paroît attribuer cette dégénération au défaut d'études; et pourtant jamais les écoles de la Grèce ne furent plus fréquentées, qu'à l'époque dont nous parlons: on peut voir, dans les Confessions de Saint-Augustin, quelle étoit l'affluence et l'ardeur des étudians; et Saint-Augustin lui-même, dont les ouvrages pleins de génie respirent le plus mauvais goût et même la barbarie, avoit beaucoup étudié les modèles, et ne trouvoit que trop de plaisir dans la lecture des vers de Virgile. Mais je ne prétends ici ni traiter ni chercher à résoudre une question si difficile.

Au reste, de quelque succès que les excellentes intentions des éditeurs soient suivies, leur ouvrage aura toujours un avantage incontestable, en présentant,

comme ils le disent eux-mêmes, un *faisceau* de toutes les productions, qui, après celles des grands maîtres de la scène, sont les premiers titres de gloire du Théâtre-Français : à l'exception des théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Voltaire, de Molière et de Regnard, ce Recueil renferme toutes les pièces, de toutes dimensions, tragédies, comédies, drames, qui depuis 1647, époque de la première représentation de Venceslas, sont restées au théâtre, et ont mérité les suffrages du public et des connoisseurs; ainsi cet ouvrage peut servir de complément à ceux de nos premiers auteurs dramatiques. Il est orné d'un discours préliminaire et d'excellentes notices dont je parlerai dans un prochain article.

§. II.

14 mars.

Ce Recueil offre, dans ses *notices* et dans ses *examens*, le cours le plus complet, le traité le plus plein et le plus étendu de l'art dramatique que nous ayons dans notre littérature. Chacune des *notices* seroit digne d'un extrait particulier : je serai obligé de me borner à un fort petit nombre d'entre elles, après avoir présenté quelques considérations générales sur une des raisons principales qui me paroissent avoir concouru à la perfection de cet ouvrage.

Un des métaphysiciens les plus profonds de notre temps, M. de Bonald, a dit que *la littérature est l'expression de la société*; c'est par une application juste et délicate de ce principe que les auteurs de ce recueil ont donné à leurs observations un caractère particulier. Ce principe est ancien; mais les professeurs et les littérateurs se bornant à éplucher des hémistiches, à critiquer

des phrases, à examiner les ouvrages uniquement sous le rapport des règles de l'art, n'en ont presque pas fait usage : il est vrai que, comme toutes les maximes générales, il demande quelque réserve dans l'application; et peut-être le tour neuf et vif dans lequel M. de Bonald l'a renfermé, en rendant les esprits plus attentifs à cette vérité, les a-t-il disposés à en étendre les conséquences au delà des mesures de la justesse. L'exemple même de cet ingénieux et sublime philosophe pourroit contribuer à égarer ceux qui voudroient toujours le suivre dans les routes hardies où quelquefois il s'engage, sans autre boussole que son principe. Il est souvent dangereux que certaines vérités soient exprimées d'une manière si absolue et si tranchante : la précision, qui est le caractère des esprits justes, est l'écueil des esprits faux; la raison en est simple : elle ne présente, pour ainsi dire, qu'un point indivisible, où la justesse seule peut s'arrêter; l'esprit faux est toujours, en deçà ou au delà, et par conséquent toujours d'autant plus près de tomber dans l'erreur que la vérité se trouve renfermée dans des bornes plus précises et plus étroites. Trois auteurs principaux, madame de Staël, M. de Châteaubriand, et M. de Bonald lui-même, dans des ouvrages très-remarquables, ont appliqué, depuis quelques années, à la littérature, ce grand principe dont le dernier a créé l'expression; mais ils me paroissent, tous les trois, en avoir abusé; et peut-être l'expression neuve et vive dont M. de Bonald l'a revêtu, très-séduisante, comme presque toutes les formules sentencieuses et *aphoristiques*, n'est-elle qu'un abus elle-même.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les développemens qui seroient nécessaires pour bien expliquer ma

pensée; qu'on me permette seulement encore de citer un exemple du penchant que nous avons aujourd'hui plus que jamais peut-être, à abuser de tout ce qui se présente sous une forme sentencieuse et avec une expression métaphysique : depuis quelque temps je vois citer partout une phrase de M. de Buffon; et cette phrase, on la dénature, soit pour le sens, soit pour les termes : *Le style est tout l'homme*, nous dit-on avec une sorte d'emphase, et sous l'autorité de ce grand écrivain. D'abord voici le texte de M. de Buffon : *Le style est l'homme même;* ce qui me paroît un peu moins à prétention, et ce que M. de Buffon n'avance point d'une manière absolue, comme on a soin de le supposer, mais seulement par opposition aux connoissances, aux faits, aux découvertes qui *peuvent aisément s'enlever*, comme il le dit lui-même, tandis que le style est inhérent à *l'homme même*, et ne peut pas lui être dérobé. Voilà tout ce que l'auteur a voulu dire; et sans doute il riroit, s'il pouvoit en être témoin, des singulières applications qu'on a faites d'une phrase dont les termes sont peut-être un peu trop généraux, mais dont le sens est parfaitement clair à l'endroit où elle se trouve : j'ai quelque crainte, je l'avoue, que ceux mêmes qui ont le mieux signalé les écarts de la métaphysique, ne se défendent pas assez de ses attraits, et ne risquent de s'égarer à sa suite dans un autre sens : tant il est difficile de ne pas se laisser entraîner par l'esprit et par le goût de son siècle!

C'est surtout la littérature dramatique qu'on peut appeler *l'expression de la société;* c'est cette partie de l'art qui a un rapport plus direct, plus positif et plus sensible avec les mœurs, les usages, les habitudes et les

convenances sociales; et cependant, lorsqu'on l'envisage sous ce point de vue, que d'obscurités elle présente encore, et combien de problèmes n'offre-t-elle pas à résoudre! Pourquoi n'a-t-il été donné qu'aux Grecs de fonder la tragédie sur l'intérêt national? Pourquoi les Romains n'ont-ils eu ni tragédies ni comédies qui leur fussent propres? Pourquoi nos chefs-d'œuvre tragiques ne sont-ils guère que des traductions de tragédies grecques, appropriées à notre goût? Questions auxquelles il est très-difficile de répondre, même avec le principe que *la littérature est l'expression de la société.*

Sans jamais en forcer ni l'application, ni les conséquences, l'auteur de ce recueil a su toujours habilement rapprocher l'état des mœurs de l'état du théâtre, et les opinions de la société des maximes de la scène, surtout lorsqu'il est arrivé au 18e siècle, à cette époque où l'influence des unes sur les autres devint plus manifeste.

En effet, l'action de la philosophie moderne sur la littérature dramatique fut telle, qu'elle concourut plus qu'aucune autre cause à ébranler les principes mêmes de l'art : c'est ainsi que le plus beau génie de ces temps de décadence sacrifia presque toujours la vraisemblance du dialogue au plaisir de mettre ses propres maximes dans la bouche de ses personnages; et que les drames et les comédies métaphysiques exprimèrent parfaitement, les uns, cette pédanterie philosophique, toute hérissée de sermons moraux et de prédications sentimentales, qu'on vouloit substituer aux prédications religieuses, comme on substituoit l'humanité à la charité; les autres, cette manie des subtilités et des sophismes qui a fini par altérer sensiblement le caractère national, et par fausser l'esprit public.

Ce sont ces différentes modifications qui, observées dans tous leurs détails, dans toutes leurs nuances, dans leurs divers développemens, font de ce recueil un des cours de littérature les plus instructifs, par la réunion de tout ce que le goût a de plus pur dans ses principes, et de tout ce que le véritable esprit philosophique, sagement appliqué aux lettres, a de plus délicat dans ses observations : chaque auteur y est apprécié avec une rare justesse; et la seule notice sur Marivaux m'a paru renfermer quelques opinions littéraires un peu paradoxales, quoique d'ailleurs cette notice soit pleine, comme toutes les autres, de réflexions aussi vraies et aussi solides que fines et piquantes. L'auteur, M. Fiévée, prétend qu'on a eu tort d'accuser Marivaux *de manquer de naturel*, et *d'avoir créé une mauvaise école* : il se fonde sur ce que Marivaux est un auteur *original*, et sur ce qu'il n'a jamais *eu la prétention de créer une école*. Il est certain pourtant qu'il en a créé une, soit qu'il en ait eu ou qu'il n'en ait pas eu *la prétention*. Ceci est un fait; et quand on accuse Marivaux de ce fait, on ne prétend pas prononcer sur la *question intentionnelle*. Il est incontestable qu'il a eu des imitateurs : ces imitateurs, comme cela arrive toujours, outrèrent encore les défauts d'un mauvais modèle; ils furent donc de très-mauvais écrivains; il est donc incontestable que Marivaux créa une mauvaise école. Toute l'équivoque est ici dans le mot *accuser*, qui, lorsqu'il s'agit de littérature et de goût, ne peut jamais avoir le sens précis qu'on lui donne dans les tribunaux. Quant à l'accusation de *manquer de naturel*, il est encore très-certain que Marivaux est un des auteurs les plus dénués de cette qualité précieuse : il suffit de le lire pour se convaincre

de ce fait, sur lequel tous les gens de goût avoient été d'accord jusqu'à présent. Maintenant, comment concilier *son originalité*, également reconnue, avec son manque de naturel? Comme on voudra; mais un fait ne sauroit en détruire un autre. D'ailleurs, est-il bien clair qu'on ne puisse être original et manquer de naturel? Où est la contradiction? Tous les écrivains affectés sont-ils nécessairement des copistes, des imitateurs? Qu'on me dise quel modèle copioit Sénèque; et cependant Sénèque est reconnu pour un auteur très-affecté. L'affectation n'est-elle pas dans quelques hommes un travers naturel de leur esprit et de leur caractère? J'accorderai donc, si l'on veut, que le style de Marivaux étoit *naturellement* affecté, qu'il a une affectation *originale;* mais à moins de vouloir disputer sur les mots, on doit convenir que cet auteur manque absolument de ce qu'on appelle, en littérature, le naturel. L'équivoque est la base de presque tous les paradoxes : ainsi M. Fiévée veut dire que Marivaux ne manque point de *naturel*, en ce sens que son affectation lui est propre, lui est *naturelle;* et tous les gens de lettres lui refusent cette qualité, la première de toutes pour un écrivain, dans le sens que l'on attache généralement et communément à ce terme. Après tout, que l'on montre en quoi consistent ces défauts, qui ont fait de Marivaux un modèle si dangereux. N'est-ce pas dans la subtilité des pensées et des expressions? N'est-ce pas dans une manière de penser trop raffinée, trop quintessenciée, et dans une façon de s'exprimer trop mignarde, trop entortillée, trop alambiquée? Et ces défauts sont-ils autre chose que le manque et l'exclusion du naturel? Vainement répétera-t-on, que c'étoit ainsi

qu'il concevoit *naturellement*, et que l'expression suivoit la marche et la tournure de ses idées : je répète aussi que c'est là ce qui constitue l'affectation. Les imitateurs des mauvais écrivains en sont ordinairement les caricatures : ils grossissent, ils exagèrent les défauts de leurs modèles; ils font l'effet de la loupe. Eh bien, quel est le défaut principal des copistes de Marivaux? C'est l'affectation. M. Fiévée ajoute que Marivaux plaît, et que jamais on ne plaît par l'affectation : il est vrai qu'on ne plaît pas long-temps par ce moyen, mais on peut séduire un moment; et il faut convenir que Marivaux n'est pas un des auteurs auxquels on revient le plus souvent et le plus volontiers. On sait, dit encore le spirituel sophiste, que les imitateurs de Marivaux courent après l'esprit, et que Marivaux *n'auroit pu le fuir;* c'est-à-dire, qu'on sent que Marivaux ne sait point s'arrêter dans l'analyse subtile de ses pensées; qu'il est presque toujours entre le faux et le vrai, et moins souvent dans le vrai que dans le faux. Cet écrivain, *qui ne pouvoit fuir l'esprit*, suivant l'expression de l'auteur de la *notice*, n'en avoit pas assez pour savoir garder la mesure convenable : l'abus suppose toujours plus de foiblesse que de force; il y a plus de mérite à toucher le but qu'à le passer; et quoique l'abus de l'esprit frappe généralement plus la multitude infinie de ceux qui n'en ont guère, qu'un usage discret et réglé de cet inestimable don, cependant, et telle est la doctrine des maîtres, c'est en manquer que d'en avoir trop : hors de la justesse, du goût et de la vérité; hors de la règle du bon sens, il n'est point d'esprit véritable.

Au reste, la *notice* dans laquelle cette erreur littéraire s'est glissée, est une des plus brillantes et des plus

ingénieuses de ce recueil; et, à l'exception de ce paradoxe, dont le développement rappelle un peu la manière même de Marivaux, elle ne contient que des idées très-solides, et des vues aussi justes que fines. Les erreurs ne tirent point à conséquence, lorsqu'elles se trouvent dans des livres où il n'y a que des erreurs; mais elles deviennent dangereuses, quand elles se mêlent, dans un ouvrage bien fait, aux vérités, dont le nombre et l'autorité les protégent. C'est ce qui m'a engagé à insister sur cette opinion, qui ne m'a point paru assez réfléchie; et cette petite discussion m'ayant entraîné trop loin, je suis obligé de renvoyer à un autre article les observations qui me restent encore à faire sur les autres parties de cet excellent recueil.

§. III.

29 mars.

Dans cette foule de *notices*, qui toutes, comme je l'ai dit, seroient dignes d'un extrait particulier, j'ai cru devoir me borner à celles qui concernent Marivaux, Diderot et M. de Laharpe. J'ai rendu compte de la première dans un article précédent; il me reste à parler des deux autres, où sont appréciés deux écrivains qu'on peut regarder comme placés aux extrémités opposées d'une chaîne dont chaque anneau représenteroit un philosophe du dix-huitième siècle : image dans laquelle il ne faut pas cependant chercher une grande exactitude, puisque rien n'offre plus d'incohérences, de disparates et de bigarrure que la philosophie moderne : Diderot poussa la nouvelle doctrine jusqu'aux derniers termes de l'abus et de l'excès; M. de Laharpe y porta toute la mesure et toute la justesse de son esprit; Diderot est l'apôtre le plus extra-

vagant de la philosophie; M. de Laharpe en est le disciple le plus sage: l'un ne prit des opinions de son siècle que ce qu'il en falloit pour obtenir les succès dont la secte étoit la maîtresse et l'arbitre; l'autre les outra au point de compromettre la secte même. Dans M. de Laharpe, considéré comme philosophe, on reconnoît encore le littérateur judicieux; dans Diderot, considéré comme littérateur, on retrouve le philosophe fougueux et insensé; et comme tous les principes se tiennent, comme tout s'enchaîne, dans l'ordre de la raison et de la vérité, le lien qui attachoit M. de Laharpe aux vrais principes de la littérature, devoit tôt ou tard le ramener vers les plus saines maximes de la politique et de la morale; tandis qu'un esprit aussi absolument faux que celui de Diderot, paroissoit être irrévocablement condamné à l'erreur: un tel fou n'avoit de ressource que dans son caractère, qui, dit-on, n'étoit pas mauvais, et qui, suivant les circonstances, auroit pu se rapprocher de la vérité; mais c'est dans celui de M. de Laharpe qu'il faut chercher la cause de ses écarts, comme c'est dans son esprit qu'il faut chercher celle de cette conduite admirable qui a répandu tant d'éclat sur les dernières années de sa carrière.

On remarque dans les extravagances écrites de Diderot un tel abandon, une telle exclusion de tout ce qui peut tenir aux calculs d'un esprit qui se possède et qui réfléchit, qu'elles ne peuvent inspirer de l'indignation que lorsqu'on oublie le ridicule de la doctrine, pour en considérer les effets: il est véritablement le bouffon de la troupe, et ses ouvrages sont les caricatures des dogmes philosophiques du dix-huitième siècle, comme son style est la charge du style et du mauvais goût qui régnoit alors. Il convient lui-même très-fran-

chement qu'il ne suit aucune règle dans ses opinions : « S'il m'arrive d'un moment à l'autre de me contre-« dire, dit-il, c'est que d'un moment à l'autre j'ai été « diversement affecté : je suis un peu quinteux, comme « vous savez ; la moindre variation qui survient dans « mon thermomètre physique ou moral, le souris de « celle que j'aime, un mot froid de mon ami, une pe-« tite bêtise de ma fille, un léger travers de sa mère, « suffisent pour hausser ou baisser à mes yeux le prix « d'un ouvrage. » Voilà du moins un homme de bonne foi ! Ailleurs il dit avec la même naïveté, en parlant d'une proposition qu'il trouvoit absurde : « J'ai dit « assez d'absurdités dans ma vie pour m'y connoître. »

L'auteur de la *notice* remarque avec beaucoup de justesse, que Diderot ne s'est montré nulle part plus entier que dans la vie de Sénèque : « Il emploie, ajoute-t-il, « deux volumes à plaider contre ses ennemis. Est-ce « contre les ennemis du philosophe romain, dira-t-on, « ou contre ses propres ennemis que plaide le philoso-« phe français ? Nous répondrons contre les uns et « contre les autres..... Lorsqu'on cherche le but d'une « entreprise aussi insensée, il est impossible de ne pas « découvrir qu'en faisant l'apologie de Sénèque, on « rendoit un important service à tous ces grands di-« seurs de maximes dont la conduite est toujours en « opposition avec la morale. Sénèque fut lâche, avare, « flatteur, satirique, impie, et cependant exaltant tou-« jours les vertus, sans aucune proportion avec l'hu-« manité, se contredisant de page en page, et présen-« tant sans cesse ses opinions comme les meilleures ; « en un mot, ce sophiste méritoit, comme homme, « de trouver un enthousiaste parmi les philosophes du

« dix-huitième siècle; comme écrivain, il ne pouvoit « être mieux défendu que par Diderot: l'un et l'autre « ont une exaltation froide, un décousu qui laisse douter « s'ils savoient encore le lendemain ce qu'ils affir- « moient la veille; et cela est si frappant, que Diderot, « qui ne pardonne à qui que soit de ne pas admirer « dans Sénèque le plus parfait des philosophes, le traite « assez souvent avec le plus profond mépris... Ce plai- « doyer en faveur du philosophe romain, est rempli « de digressions; mais la plus bizarre est une longue « tirade, dans laquelle J. J. Rousseau est traité comme « le dernier des hommes. Quand on veut savoir ce « qu'il est possible de dire de plus attérant contre les « philosophes modernes, il faut lire leurs ouvrages: ils « avoient vécu ensemble, ils se connoissoient; et ils « ont tous parlé les uns des autres avec un mépris qui « ne laisse rien à désirer. »

Les autres ouvrages de Diderot ne sont pas appréciés avec moins de tact et de goût dans cette *Notice*, où l'auteur a su mêler habilement les réflexions les plus piquantes aux citations les plus propres à faire bien connoître la doctrine et le style du philosophe : il faut convenir que jamais plus extravagante doctrine ne fut prêchée dans un style plus singulier; et le goût de Diderot est tellement approprié à sa philosophie, qu'on auroit de la peine à concevoir les mêmes choses revêtues d'autres expressions : un style sage et régulier formeroit avec de pareilles idées une dissonance révoltante; aussi les hommes qui, sans être nés aussi fous que Diderot, ont voulu se faire les continuateurs de sa doctrine, ont-ils paru d'autant plus méprisables, que leur style n'étant point d'accord avec leurs idées emprun-

tées, ils n'avoient point, comme leur maître, l'excuse d'être fous de tous points. Le style de Diderot l'absout, en quelque sorte, de toutes ses absurdités : lorqu'un homme me dit : « *Quand on écrit des femmes, il faut* « *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur la* « *ligne la poussière des ailes du papillon;* lorsque je l'entends s'écrier ensuite : « Il ne suffit pas de parler des « femmes, et d'en bien parler : M. Thomas, faites que « j'en voie; suspendez-les sous mes yeux comme au- « tant de thermomètres des moindres vicissitudes des « mœurs et des usages, » je sais à quoi m'en tenir, et je dois m'attendre à tout de la part d'un écrivain qui veut *tremper une plume dans l'arc-en-ciel*, et qui prie M. Thomas *de lui suspendre des femmes sous les yeux comme des baromètres.* Aucune extravagance ne sauroit m'étonner de la part d'un insensé, qui, voulant exposer un des résultats de l'éducation qu'on donne aux femmes, s'exprime ainsi : « La seule chose qu'on leur « ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier « qu'elles ont reçue de leur première aïeule; tout ce « qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de « suite, se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre « feuille de figuier! votre feuille de figuier va bien; « votre feuille de figuier va mal! » Un pareil style me prépare à toutes les absurdités possibles; et je ne suis pas plus surpris d'entendre Diderot avancer les propositions les plus anti-sociales, que de l'entendre dire, en parlant de la vérité de l'expression en peinture : « On « est naïvement héros, naïvement scélérat, naïvement « dévot, naïvement orateur, naïvement philosophe; on « est un arbre, une fleur, une plante, un animal naïve- « ment : je dirois presque que de l'eau est naïvement de

« l'eau..... La naïveté est une ressemblance de l'imita-
« tion avec la chose; c'est de *l'eau prise dans le ruis-*
« *seau, et jetée sur la toile.*» Quand on écrit de cette manière, on a très-*naïvement* le cerveau malade.

Quelques personnes ont prétendu que Diderot avoit trop d'imagination pour écrire en prose, et qu'il auroit dû se faire poëte : l'auteur de la *Notice* réfute cette ridicule opinion ; et la raison dont il appuie son avis est, à mon sens, une des choses les mieux pensées et les mieux dites qui soient dans ce morceau : « C'est ou-
« blier, dit-il, qu'il n'y a pas un seul grand poëte qui
« ne fût éminemment raisonnable : en effet, ajoute-t-il,
« combien ne faut-il pas être maître de sa pensée, pour
« la présenter sans cesse sous les formes les plus harmo-
« nieuses, sans lui rien faire perdre de sa force, de sa
« clarté et de sa chaleur. »

Si l'extravagance de Diderot a pu faire croire qu'il étoit né poëte, le sens et la raison de M. de Laharpe ont fait penser qu'il n'avoit point reçu de la nature le don de la poésie; mais ce n'est point parce que M. de Laharpe étoit doué d'un esprit très-juste qu'il n'étoit pas poëte; c'est parce que cette supériorité de jugement n'étoit point accompagnée de cette force et de cette vivacité d'imagination sans laquelle il n'y a pas de génie poétique. Ce grand sens, qui en eût fait un excellent poëte s'il avoit été joint à plus de chaleur, l'empêcha du moins d'être un mauvais philosophe : « Si on nous demande, dit l'auteur de la
« *Notice*, s'il a formé une école particulière, nous ré-
« pondrons négativement et sans hésiter; si on nous
« interroge pour savoir de quelle école il étoit, nous se-
« rons fort embarrassés pour trouver une réponse po-

« sitive; et peut-être nous deviendra-t-il plus facile de « dire les torts qu'il n'eut jamais, que de détailler les « opinions qu'il adopta.» Il est vrai que quoique M. de Laharpe fût attaché à la secte dominante, ses opinions philosophiques ne se font guère remarquer que dans ses discours académiques : elles ont pour objet, comme le dit l'auteur de la *Notice,* plutôt la politique que la religion; elles consistent, en général, dans les théories vagues qui peuvent fournir à un rhéteur des développemens oratoires, mais dont on s'aperçoit facilement que l'auteur lui-même ne désire ni ne prévoit l'application. L'institution des vœux monastiques fut presque la seule chose qui le révolta dans toute la discipline de l'Eglise catholique : il dirigea contre cette institution trois ouvrages d'imagination, *Mélanie, la Réponse d'un Moine de la Trappe à l'abbé de Rancé,* et le *Camaldule;* mais l'auteur ne parle que contre un véritable abus, qui consistoit à contraindre les vœux; il ne cherche pas à combattre une vocation libre et exempte de séduction.

« La philosophie de M. de Laharpe, ajoute M. Fié- « vée, s'étoit concentrée dans un déisme qu'il lais- « soit plutôt deviner qu'il ne l'affichoit; il ignoroit « que le déisme est un sentiment, et non une religion; « qu'un sentiment intéresse peu la société; que la re- « ligion, au contraire, attache l'homme à l'homme, « les hommes à l'Etat, et l'Etat à la Divinité. Lorsque « de profondes réflexions lui rendirent cette vérité sen- « sible, il la défendit avec la même force de raisonne- « ment qu'il avoit employée jusqu'alors contre quelques « abus particuliers; abus tel qu'il s'en glisse dans tout « ce qui est ancien, et qu'on n'attaque presque jamais

« sans se préparer des maux bien plus grands que ceux « dont on espère s'affranchir. »

Il faut lire dans la *Notice* même tout ce que l'auteur dit des ouvrages de M. de Laharpe : ses jugemens sont toujours justes et toujours si heureusement relevés par des réflexions générales, qu'on ne pourroit rien reprendre dans ce morceau, ni rien y ajouter. Les citations que je viens de faire doivent suffire pour montrer dans quel esprit ce Recueil est rédigé, et de quel style toujours net, élégant et précis, ces *Notices* sont écrites. Il semble au premier coup d'œil qu'il est aisé d'apprécier des auteurs et des ouvrages si souvent examinés et jugés, et de faire de bonnes *Notices* littéraires après tant de Notices dont tous les Recueils sont remplis; mais c'est la multitude même de ces sortes d'ouvrages qui en rend aujourd'hui la composition plus difficile : ils sont tous plus ou moins mêlés d'idées fausses, qui ont acquis plus ou moins de crédit, et dont il faut se défendre; il faut les épurer; il faut faire un choix judicieux parmi tant de matériaux défectueux, et penser d'après soi-même, au milieu de tant d'idées étrangères que l'habitude et l'opinion commandent presque d'adopter de confiance. Depuis cinquante ans, notre littérature n'offre guère que des ouvrages de critique littéraire : nous n'écrivons plus que sur ce qui a été écrit; et cet esprit de dissertation et d'analyse que nous substituons au génie qui nous manque, a plus corrompu les idées qu'il ne les a perfectionnées. Le mérite des auteurs du Recueil que nous annonçons est de joindre avec beaucoup de discernement aux traditions les plus pures et les plus anciennes, tout ce qu'ont pu leur fournir leurs propres réflexions et celles de leurs contemporains.

XX.

Premier Chant d'un poëme intitulé : *la Veillée du Parnasse*, par M. Ecouchard-Lebrun.

16 janvier.

Le *Mercure* renferme de temps en temps des morceaux de poésie du plus grand intérêt : nos poëtes les plus distingués s'empressent de l'enrichir de leurs meilleures productions; pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, MM. Delille et Lebrun ont prodigué leurs richesses à ce journal. Ce premier chant d'un poëme inédit, que M. Lebrun a fait insérer dans le numéro du 10 janvier, n'en est pas un des moindres ornemens : c'est peut-être le morceau le plus brillant et le plus correct qui soit sorti de la plume étincelante, mais inégale, de cet écrivain célèbre. Il a été composé sous d'heureuses inspirations, et le poëte doit le compter parmi ses plus anciens titres de gloire : tous les amateurs connoissent la traduction de l'*Episode d'Aristée*, que M. Lebrun a publiée depuis long-temps; c'est cet épisode qu'il a enchâssé dans ce premier chant de la *Veillée du Parnasse*, poëme où il a probablement dessein d'encadrer d'autres morceaux traduits ou imités des anciens. La muse sage et sévère de Virgile, en inspirant le génie ardent et téméraire de l'imitateur, en a réglé les mouvemens : les poëtes que leur talent porte à oser beaucoup, devroient se former long-temps sur le modèle de ces écrivains supérieurs, dont la hardiesse est toujours heureuse, parce qu'elle est toujours pru-

dente : des guides si sûrs les préserveroient de ces écarts où l'on regrette trop souvent de les voir tomber au milieu de leurs plus nobles élans. Un critique fameux a comparé cette traduction de M. Lebrun avec celle de l'illustre traducteur *des Géorgiques;* il a même osé décider entre ces deux poëtes : je n'ai pas cette audace; Les deux traductions offrent, de part et d'autre, assez de beautés pour qu'on puisse éprouver un agréable embarras : le plaisir d'avoir deux bonnes traductions d'un des plus beaux endroits de Virgile, doit dispenser de la peine d'examiner quelle est la meilleure. Il faut avouer pourtant que M. Delille eut un grand avantage, puisque la traduction de M. Lebrun avoit paru long-temps avant la sienne : il profita même de cet avantage dans toute son étendue, puisqu'il ne craignit point de s'approprier non-seulement des hémistiches, mais des vers entiers de son prédécesseur. Le rigoureux M. Clément a eu soin de noter ces larcins légitimes, avec une exactitude peut-être trop scrupuleuse : je n'ai point son livre entre les mains, et je ne me propose d'ailleurs ici que de rappeler le souvenir d'une concurrence également honorable pour les deux rivaux.

C'est Erato qui, dans le poëme de M. Lebrun, raconte à ses sœurs l'aventure d'Aristée :

Dans ces rians vallons où le fleuve Pénée
Promène entre des fleurs son onde fortunée,
Poursuivi du Destin, un berger demi-dieu,
Avoit dit à ces bords un éternel adieu :
Aristée est son nom. Loin de ce doux rivage,
Pleurant ses doux essaims que la Parque ravage,
Aristée égaroit ses pas et ses douleurs :
Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs ;
Et là, tendant les mains vers ses grottes profondes :
O Cyrène! etc.

Ces vers ont du nombre et de l'harmonie; mais ils n'ont peut-être pas assez de précision : Virgile ne parle ni des *rians vallons*, ni du fleuve qui se *promène entre des fleurs :* il ne présente pas d'abord Aristée comme un *demi-dieu;* il ne le peint que comme un simple berger, *pastor Aristæus*, et peut-être l'intérêt s'en augmente; il ne dit pas que *ce berger avoit dit à ces bords un éternel adieu*, ni qu'*il égaroit ses pas et ses douleurs*, parce qu'Aristée alloit droit à la source du fleuve, pour se plaindre à sa mère. Ces traits, ajoutés par le traducteur, peignent bien le désespoir; mais, outre qu'ils ne sont pas dans Virgile, ils offrent quelque discordance. Ainsi, après avoir dit que *Aristée égaroit ses pas et ses douleurs*, le poëte ajoute : *Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs*, ce qui prouve qu'il ne s'égaroit pas beaucoup. La période de quatre vers qui commence ce morceau, et qui représente bien celle de Virgile, est un peu gênée : *Dans ces rians vallons, un berger dit à ces bords un éternel adieu.* Peut-être que dans le dernier vers, le pronom *ces* n'a pas assez de netteté, parce qu'il est précédé de ces mots : *Aux sources du Pénée.* M. Delille a traduit avec plus de simplicité et de brièveté; mais il n'a pas rendu l'harmonie mélancolique de cette belle période, qui ouvre si convenablement ce triste récit :

Pastor Aristæus fugiens Peneia Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens.

Aristée autrefois vit mourir ses abeilles :
Des vallons du Pénée, il part en soupirant;
Vers la source du fleuve il arrive en pleurant;
Il s'arrête, il s'écrie, etc.

Ces quatre vers décousus tombent désagréablement les uns sur les autres, et ne retracent aucune idée de l'effet que Virgile a voulu produire. *Il part en soupirant ; il arrive en pleurant ;* ces deux hémistiches uniformes, où les pleurs et les soupirs semblent avoir été distingués les uns des autres avec affectation, sont d'une sécheresse bien répréhensible dans un pareil morceau : si M. Lebrun a prêté des ornemens à Virgile, M. Delille l'a dépouillé; il lui a ôté son harmonie, et l'élégance attendrissante et majestueuse de ce beau vers :

Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,

le seul de ce début où Virgile ait prodigué la magnificence des épithètes, parce qu'il renferme l'image sur laquelle le poëte veut principalement fixer l'esprit du lecteur : il est bien dangereux d'ôter ou d'ajouter rien à Virgile.

Je me hâte de passer au plus beau morceau de cet épisode, qui étincelle partout des plus grandes beautés: c'est la descente d'Orphée aux enfers. Protée révèle au berger la cause de ses malheurs; Orphée arme les dieux contre Aristée. Écoutons M. Delille :

Un jour, tu poursuivois sa fidelle Eurydice :
Eurydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas.
La Mort ferme ses yeux : les nymphes ses compagnes,
De leurs cris douloureux remplissent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour ;
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.

Les premiers vers de cette élégante traduction sont un peu languissans : *Tu poursuivois Eurydice; Eurydice fuyoit.* Virgile est plus rapide :

Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem antè pedes hydrum moritura puella,
Servantem ripas altâ non vidit in herbâ.

Les phrases incidentes sont multipliées pour accélérer la marche du style : *dum fugeret*, *moritura;* ce dernier mot a bien plus de vivacité que l'hémistiche : *La mort ferme ses yeux.* Je crois aussi que cette image du *serpent caché sous les fleurs*, est ici déplacée : Virgile dit plus convenablement sous une *herbe épaisse.* Pourquoi le poëte français suppose-t-il qu'Orphée *s'enfonça dans un désert sauvage? In littore* signifie le rivage où son épouse avoit péri. *Charmant son veuvage* n'est-il point d'une élégance trop riante et trop égayée dans cet endroit?

M. Lebrun paroît avoir mieux senti la rapidité qui caractérise le début de ce morceau, comme il a mieux conservé la pompe douloureuse de l'autre :

La nymphe un jour fuyant ta poursuite enflammée,
Pressa d'un hydre affreux la tête envenimée ;
Il l'atteint : elle expire! ô douleur! ô regrets !
Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts ;
Du Rhodope attendri les rochers soupirèrent ;
Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.
Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul, et sa lyre en main, plaint ses feux désolés.
C'est toi quand le jour naît, toi quand le jour expire,
Toi qu'appellent ses cris, toi que chante sa lyre.

Les deux poëtes français n'ont point égalé l'énergie avec laquelle Virgile exprime les regrets causés par la mort d'Eurydice :

At chorus æqualis Driadum clamore supremo
Implerùnt montes : flerùnt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, atque Actias Orithya.

L'accumulation de ce dernier vers, et la répétition de l'*atque* sont d'un effet admirable; mais il me semble que M. Lebrun a le mieux rendu ces vers si touchans :

Ipse cavâ solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.

Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul, et sa lyre en main, plaint ses feux désolés :
C'est toi quand le jour naît, toi quand le jour expire,
Toi qu'appellent ses cris, toi que chante sa lyre.

Le jour et *la nuit* sont d'un style bien foible, en comparaison de ce tour heureux, qui représente si fidèlement la pensée de Virgile :

C'est toi quand le jour naît, toi quand le jour expire.

J'omets beaucoup de détails admirables dans l'original, et pleins de mérite dans les deux traductions, pour arriver à cette charmante comparaison que tout le monde sait par cœur :

Qualis populeâ mærens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mæstis latè loca questibus implet.

M. l'abbé Desfontaines l'a rendue de la manière suivante : « Ainsi la triste Philomèle, désolée de la perte de « ses petits, qu'un barbare oiseleur lui a enlevés, passe

« les nuits dans les bois à gémir, et fait retentir de ses « plaintes tous les lieux d'alentour. » Cette traduction est une espèce de contre-sens, tant elle s'éloigne de l'intention de l'auteur, de son harmonie, de sa richesse, et de la marche qu'il a suivie! M. Binet, qui a le mieux réussi à traduire Virgile en prose, s'en rapproche bien davantage : « Ainsi, dit-il, la plaintive Philomèle rede- « mande en vain ses petits, que l'oiseleur inhumain a « ravis dans leur nid, à peine converts d'un léger duvet. « Cette tendre mère passe la nuit à gémir; et, fixée sur « le même rameau, elle redit sa plainte aux échos d'a- « lentour, et fait entendre au loin ses douloureux ac- « cens. » Ici, Virgile est senti, s'il n'est pas entièrement rendu : il ne manque à cette version qu'un peu plus de rapidité et d'harmonie. *Passe la nuit à gémir* est exact, mais un peu foible; *les échos d'alentour* sont une expression parasite et usée; *à l'ombre d'un peuplier* ne paroît pas approprié aux circonstances, puisque la nuit est un accessoire intéressant de cette scène touchante. Ne pourroit-on pas, en profitant des principaux traits de cette traduction, en fortifier ainsi le coloris : « Telle, sous le feuillage d'un peuplier, la triste Philomèle déplore la perte de ses enfans, qu'une main cruelle a ravis à peine éclos : la tendre mère gémit dans le silence de la nuit ; immobile sur le même rameau, elle redit incessamment sa plainte attendrissante, et fait au loin retentir les campagnes de ses accens douloureux ! »

M. Delille me paroît avoir manqué cette comparaison :

Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,

Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit point encore.

Ces vers sont très-jolis; mais, en croyant que le mot *implumes, sans plumes*, étoit le trait principal de ce tableau, M. Delille s'est trompé : c'est sur le mot *queritur, elle se plaint*, que porte tout l'intérêt; et c'est l'*amplification* de ce mot, pour parler le langage des rhéteurs, qui fait tout le prix et toute la justesse de la comparaison : *ses petits lui ont été enlevés, elle se plaint;* et le poëte étend cette dernière idée : *Elle passe la nuit à gémir, elle répète sans cesse ses plaintes, elle remplit tout des accens de sa douleur.* C'est par-là surtout qu'elle ressemble à Orphée.

M. Lebrun, avec moins d'élégance, a plus de cette exactitude qui satisfait l'esprit et le sentiment :

Telle, pleurant la nuit, sur un triste rameau,
Ses fils, sans plume encore, ravis dans leur berceau,
Philomèle, au milieu des forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.

Ces vers sont moins brillans, mais ils sont plus naturels, et ont plus de véritable effet. Les deux traductions de ce bel épisode de Virgile ont un si grand mérite, que je rougis presque de m'appesantir ainsi sur quelques détails. On trouvera cent critiques en état de faire quelques observations justes sur ces deux excellens morceaux, et peut-être aujourd'hui MM. Delille et Lebrun sont-ils les seuls écrivains capables de composer de si beaux vers.

XXI.

Eloge de Messire J. B. Charles-Marie de Beauvais, ancien évêque de Sénez, par M. l'abbé Galard.

3 mars.

Je me propose de rendre compte incessamment de l'édition, depuis long-temps attendue, des sermons de M. l'évêque de Sénez. Le discours dont je vais parler devoit en faire partie : des circonstances qu'il est inutile d'expliquer ici, et dont le secret doit rester entre le libraire et l'éditeur, ont empêché ce dernier de placer, en tête d'un recueil, fruit de son zèle et de ses soins, cet éloge d'un évêque dont il fut l'ami, et d'un orateur dont il sauva les productions, à travers tous les périls des temps les plus funestes. Quel que soit le mérite de la *notice* qu'une main étrangère y a substituée, je suis persuadé que les amis de la religion et des lettres regretteront que M. l'abbé Galard soit ainsi privé de la plus pure et de la plus douce récompense de ses travaux, du plaisir de lier à la destinée de cette collection, qui est son ouvrage, l'hommage qu'il rend à la mémoire de M. de Sénez. Il est vrai que l'amitié est indulgente, et que le mérite oratoire de ce respectable prélat est peut-être jugé avec un peu trop de faveur dans ce discours; mais peut-être aussi la *notice* qui le remplace, présente-t-elle, avec une appréciation moins favorable et plus juste, quelques expressions dont la force ne paroît pas assez mesurée, assez proportionnée aux intentions et aux droits de l'éditeur. Ces droits sont incontestables :

il ne peut pas exiger, à la vérité, que l'écrivain qu'il met à sa place, ou qui s'y met, adopte toutes ses opinions, toutes ses préventions; mais il peut très-légitimement lui prescrire une certaine mesure, qui adoucit la forme des jugemens, sans en altérer la justice. Le plus grand tort de ce discours est qu'il ne soit point achevé: les infirmités de l'orateur ne lui ont pas permis de terminer son ouvrage; je crois que cela même n'auroit pas dû empêcher d'en faire l'usage auquel il le destinoit, sauf à charger une autre main d'y ajouter un supplément : le vœu et les droits de l'éditeur, le mérite du discours, le suffrage de l'assemblée respectable devant laquelle il a été prononcé, tout sembloit imposer la loi de placer ce monument à la tête des œuvres de M. de Sénez.

On ne peut, du reste, que savoir gré à l'auteur d'avoir fait imprimer à part ce morceau dans l'état même d'imperfection où il a été obligé de le laisser : son rare talent étoit connu depuis long-temps, moins, il est vrai, par des ouvrages proprement dits, et par des titres positifs, que par une de ces opinions qui se forment dans l'esprit des connoisseurs, d'après quelques essais, et qui se répandent ensuite dans l'esprit de ceux même à qui ces heureux essais sont inconnus. Une santé très-délicate, un goût très-difficile, une sévérité envers soi-même, bien rare dans ceux qui écrivent, mais poussée trop loin, l'empêchèrent de couvrir les avances que l'opinion lui avoit faites : on ne pouvoit toutefois soupçonner de stérilité un homme dont la conversation aussi brillante que douce, est surtout remarquable par sa facilité et son abondance, quoiqu'on ait souvent observé la différence qui sépare la composition et la conversa-

tion. Mais cet éloge de M. de Sénez prouve que si l'estime qu'on accordoit à l'auteur, comme écrivain, étoit un préjugé, c'étoit du moins un de ces préjugés auxquels la vérité sert de base, et qui ne sont autre chose que la vérité même, dépouillée de ses preuves et de son évidence : on y remarque une diction extrêmement correcte, un style sagement et heureusement figuré, une harmonie pleine et soignée, une grande délicatesse dans les pensées, avec une mesure exquise dans l'expression des sentimens tendres et affectueux, de doux mouvemens, des peintures vives, un art merveilleux d'embellir même des idées communes, par l'élégance du tour et le choix des termes; qualités au mérite et à l'attrait desquelles notre goût blasé par l'âpreté sauvage d'une fausse éloquence, n'est que trop insensible aujourd'hui, mais qui nous retracent des temps plus heureux, et qui annoncent un orateur dont les talens naturels se sont formés sur les modèles les plus purs, et d'après les traditions les plus saines.

Parmi les modèles, celui dont il se rapproche le plus, c'est Fléchier dont il atteint presque les beautés, sans tomber dans ses défauts : son goût l'a préservé de l'excès des oppositions et des antithèses, qui défigure un peu le style du panégyriste de Turenne, et qui, en général, est l'écueil du style académique; mais il n'a pas évité avec le même bonheur les défauts de sa propre manière : on ne peut dissimuler que le soin extrême avec lequel il a travaillé son ouvrage se fait sentir : il en est de ce discours comme de ces tableaux que le pinceau a trop caressés : on y voudroit plus d'abandon, de facilité, de rapidité, de mollesse, et moins d'apprêt. La délicatesse de l'orateur me paroît faire un usage trop

fréquent de la périphrase, de ces circonlocutions qui sont un des plus heureux artifices de l'art oratoire, mais dont l'abus augmente le nombre des mots, sans augmenter celui des idées. On regrette aussi que son style n'ait pas autant de franchise que d'élégance, et que, sous sa plume sévère et inquiète, le précieux ait quelquefois pris à la place du fini.

Telles sont les taches légères d'une production, d'ailleurs brillante, digne de la réputation de l'auteur, et dans laquelle les beautés l'emportent de beaucoup sur les défauts. L'orateur a parfaitement su mettre en œuvre les richesses de son sujet : parle-t-il de l'éducation que M. de Sénez reçut chez des parens sages et pieux, il la fait contraster avec les doctrines philosophiques. « On n'a-« voit pas encore avancé, dit-il, cet étrange paradoxe, « qu'il faut taire le nom de Dieu en présence des enfans, « et les éloigner des saints autels. Mais quelle offrande « peut être plus agréable à la Divinité, que les prémices « d'un cœur dont l'innocence n'a pas encore été altérée « par le souffle des passions? Et qui veillera plus atten-« tivement que la piété, sur un trésor que nous portons « en des vases si fragiles? » Je n'ai pas besoin de faire remarquer avec quelle grâce cette réflexion est présentée. M. de Sénez, dans le cours de ses études, ne goûta point la manière dont on professoit la philosophie dans les colléges, et montra quelque aversion pour cette partie de l'enseignement : on ne sauroit pallier ce petit défaut avec plus d'adresse que ne le fait l'orateur, et le couvrir de plus de pensées justes et heureusement exprimées : « Les systèmes de métaphysique, et les abs-« tractions qui leur servent de fondement, n'eurent « point d'attraits pour lui. Trop jeune pour pressentir

« les maux effroyables que l'abus de ces systèmes de-
« voit accumuler bientôt sur sa patrie, il fut assez sage
« pour juger que tout ce que nous pouvons rapporter
« de meilleur d'un monde purement idéal, est de peu
« d'usage dans celui où nous vivons; enfin, il ne voulut
« pas s'engager dans ces routes obscures et périlleuses
« dont le terme s'éloigne à mesure qu'on avance, et
« dans lesquelles, après avoir perdu de vue le ciel et la
« terre, on n'entrevoit plus que des traces confuses,
« tristes monumens des écarts de l'esprit humain. »

L'orateur, entraîné par son sujet, arrive à ces temps où commençoit à régner un fanatisme philosophique aussi insolent que funeste : il le caractérise merveilleusement; et, dans une matière aussi souvent traitée, il sait trouver des couleurs neuves pour peindre les chefs de cette secte dangereuse. Voici le portrait qu'il fait de Voltaire : ..... «Le plus fameux s'élevoit au-dessus des
« autres par le zèle de l'impiété, autant que par l'émi-
« nence de ses talens : ce zèle s'étoit allumé dans son cœur
« dès ses plus tendres années; il s'accrut avec l'âge, et
« prit une nouvelle activité dans les glaces de la vieil-
« lesse. Sa maxime fondamentale étoit qu'il n'y a rien
« de sérieux en cette vie, et que le sage se moque de
« tout. Ses injures, ses calomnies et ses intrigues les
« plus odieuses ne donnèrent pas à la religion des attein-
« tes aussi funestes que le ridicule dont il savoit couvrir
« les objets les plus sacrés et les personnages les plus
« vénérables. Il lança sur la pudeur, compagne insépa-
« rable de la piété, des traits dont elle interdit le souve-
« nir. Ce rire moqueur, qui lui étoit naturel, se com-
« muniquoit rapidement aux ames légères, dont le
« nombre est infini; et faisant taire la raison et le sen-

« timent, leur inspiroit, avec le mépris des choses sain-
« tes, le mépris de l'honneur et de la vertu : tel fut l'o-
« racle du dix-huitième siècle.

« ..... Tandis que la foule des esprits frivoles ou
« corrompus se jouoit avec lui autour de l'abîme creusé
« par sa témérité, son rival entraînoit par ses sophismes
« des esprits plus graves, et séduisoit par les prestiges de
« son éloquence, des ames plus sensibles..... Après
« avoir essayé ses talens par une déclamation contre les
« lettres, il tourne son éloquence contre la société elle-
« même, qu'il met en opposition avec la nature : il pro-
« pose ensuite, pour les concilier, un plan d'éducation
« heureusement impraticable ; puis il bâtit une répu-
« blique imaginaire, qui servira de modèle à tous les
« séditieux. Son zèle s'enflamme contre les mœurs de
« son temps ; et pour les corriger, il met les leçons de la
« vertu dans la bouche de la volupté, et le calme de la
« sagesse dans un cœur flétri par l'athéisme.... Le ton
« impérieux de ce réformateur n'offense point ses dis-
« ciples..... Tel que ces divinités fabuleuses, dont les
« désordres ne scandalisoient pas leurs plus vertueux
« adorateurs, nous voyons encore à ses pieds des
« hommes meilleurs que lui, et qui rougiroient de lui
« ressembler. »

J'ai regret de ne pouvoir citer davantage : je crois reconnoître dans ces morceaux le style des grands maîtres ; il est très-rare que nous ayons à rendre compte d'ouvrages écrits avec une pureté si élégante, et avec une correction si soutenue. C'est un mérite qui n'est presque plus senti, maintenant que la multitude de ceux qui veulent juger à tort et à travers, étouffe la voix du petit nombre des connoisseurs qui sont les vrais arbitres

de l'art. C'est peine perdue que de bien écrire à présent; jamais on ne fut moins sensible aux beautés réelles du style : des sophismes, des finesses alambiquées, de fastueuses rêveries, ou de puérils jeux de mots ont seuls le droit de nous plaire. J'invite M. l'abbé Gallard, car il a bien fallu écarter le voile dont sa modestie se plaît à s'envelopper; je l'invite à terminer son discours; et puisqu'il n'a pu faire entrer ce fragment dans la première édition des Sermons de M. de Sénez, je lui conseille, au nom de tous les gens de goût, d'en décorer la réimpression, qui ne peut manquer d'avoir lieu, des œuvres de son illustre et respectable ami.

XXII.

Essai sur l'Astronomie, poëme; par M. de Fontanes.

23 mars.

Ce petit poëme vient d'être inséré dans le dernier numéro du *Mercure de France*, qui ne cesse d'offrir des morceaux de littérature du plus grand mérite, et qui, par un contraste extrêmement remarquable, et dont je ne puis ici développer les raisons, s'élève, dans ces temps de décadence, fort au-dessus de ce qu'il a été dans les temps mêmes les plus heureux du Parnasse français.

« Cet *Essai sur l'Astronomie*, dit M. le rédacteur du « *Mercure*, parut en 1788 : les critiques du temps y « reconnurent le talent le plus riche et le plus éminem- « ment né pour la haute poésie: ils louèrent surtout « cette versification à la fois savante et facile, qui sait

« être originale et hardie, sans être jamais ni bizarre ni « forcée. M. de Fontanes, moins indulgent que la critique « elle-même, a fait depuis à cet ouvrage, des change- « mens et des additions très-considérables qui parois- « sent aujourd'hui pour la première fois. Il a corrigé « avec le même soin tous les essais de sa jeunesse : on « ne doit pas être surpris qu'avec tant de sévérité pour « lui-même, il trouve peu convenable qu'on publie, « sous son nom et sans son aveu, des vers qu'il ne peut « souvent reconnoître pour les siens, tant ils sont diffé- « rens de l'original. »

Il n'y a personne, un peu au courant de notre littérature, qui ne pût reconnoître, à ces traits, l'auteur, du poëme que nous annonçons. On le reconnoîtra mieux encore à l'heureux talent qu'il y montre : nul poëte, depuis vingt ans, n'a su réunir, par un art plus délicat, tout ce que l'élégance du style a de plus agréable et de plus brillant, avec tout ce que les grâces de la simplicité ont de plus facile et de plus aimable. Il parut à une époque où toutes les ressources, toutes les variétés, toutes les combinaisons que le vers français peut offrir au génie le plus souple et le plus exercé, étoient connues et même épuisées; et parmi ces richesses, ces trésors de l'élocution, qu'un luxe dédaigneux et inquiet tourmentoit quelquefois, un jugement sûr, un goût éclairé le retint également éloigné, et de tout ce que l'austérité littéraire, à des époques antérieures, pouvoit avoir d'incomplet et de défectueux, et de tout ce que la licence du temps présent avoit en effet de surabondant et d'excessif. Des modèles aussi dangereux qu'estimables sollicitoient l'imitation : à la tête des poëtes français brilloit un écrivain dont on ne peut trop admirer les

beautés éclatantes, ni trop redouter les défauts séduisans; talent supérieur qui fit faire un pas à la versification française, mais pour la conduire sur les bords d'un précipice, où lui seul pouvoit s'arrêter. L'auteur de *l'Essai sur l'Astronomie*, et de beaucoup d'autres morceaux pleins de mérite que les connoisseurs ont distingués, sentit toujours que la clarté du style, la liaison des idées, la régularité des plans, la sobriété des ornemens, l'usage discret et sage des combinaisons de la mesure et de l'harmonie, étoient les véritables principes de l'art; et il eut assez de génie pour attirer les regards, en mettant de côté tous les prestiges, toutes les illusions, tous les abus, et pour faire rentrer le goût en possession d'une partie des droits qu'usurpoit sur lui la nouveauté décorée de tout l'éclat du talent. L'art d'écrire en prose ne lui est pas moins redevable que celui dont il conserva la tradition transmise par les maîtres de notre poésie : il sut encore, dans un moment où le néologisme, la subtilité, l'obscurité, et, ce qui dit tout, *le style révolutionnaire* triomphoient, reproduire dans ses écrits la netteté, la justesse, l'élégance des meilleurs temps, et nous en retracer les exemples, comme il en faisoit revivre les maximes : de manière que les plus nobles dignités, et les plus hautes récompenses ne parurent que le prix mérité d'un talent si rare, et de tant de services rendus en particulier aux lettres, et, en général, à toutes les sages doctrines.

L'Astronomie semble être un des sujets les plus féconds qui puissent animer et enrichir la verve des poëtes. Cependant Quintilien n'en jugeoit pas ainsi : en parlant du poëte Aratus, qui avoit fait un ouvrage sur *les Phénomènes célestes : Materia*, dit-il, *motu caret ut in quâ nulla varietas, nullus affectus, nulla per-*

sona, nulla cujusquam sit oratio : « La matière est « froide, sans variété, sans ressource pour les passions, « les caractères, les harangues, et tout ce qui constitue « le dramatique. » Il est vrai qu'avant que Quintilien prononçât ce jugement, Cicéron avoit traduit dans sa langue le poëme d'Aratus; et c'étoit uniquement pour la beauté des vers; car il traite le poëte d'ignorant : *Constat inter doctos hominem ignarum astrologiæ ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse.* « Les savans conviennent qu'Aratus, « homme très-ignorant en astronomie, a parlé du ciel « et des étoiles en vers très-élégans et très-bien faits. » Le jugement de Cicéron, qui avoit traduit Aratus, peut être suspect de quelque partialité; celui de Quintilien paroît plus conforme à l'opinion reçue aujourd'hui, qu'un poëme *descriptif* est un abus; opinion juste et fondée dans sa généralité, mais susceptible de quelques modifications qui échappent aux yeux des littérateurs superficiels.

Quoi qu'il en soit, M. de Fontanes n'a point fait précisément un poëme sur ce sujet, mais seulement un *Essai*, qui, sans tirer à conséquence *pour le genre*, vaut pourtant mieux que beaucoup de poëmes : le poëte, frappé de ce monument *consacré à l'étude des cieux*, qui s'éleva sous un *règne propice à la gloire des arts*, considérant le degré de perfection où *l'Astronomie* est parvenue dans les temps modernes, parcourt d'une vue rapide les différentes révolutions qu'elle a subies jusqu'à nos jours; C'est dans les champs romantiques et sous le ciel pur de la Mésopotamie qu'il la voit naître :

Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau;
Cette fille des cieux illustra le hameau :

On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouroient au loin le vaste Sennaar.

Il est impossible d'exprimer d'une manière plus poétique cette pensée que *des pasteurs furent les premiers Astronomes*. Ce qui suit est peut-être encore d'une élégance plus remarquable :

Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
Ses mœurs ne changent point ; et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

Le poëte passe bientôt des peuples *scénites* aux peuples agriculteurs, et des bords de l'Euphrate aux rivages du Nil :

Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs :
Avec lui dans les champs l'abondance est venue ;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant;
Son front porte d'Isis le mobile croissant;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie;
Et les ailes du sphinx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne, et le dieu tour à tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices,
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux.

Après une courte réflexion sur l'état de barbarie dans lequel se trouve plongée maintenant cette contrée fameuse où *méditoit Euclide*, où *Hypparque élargit l'enceinte de la voûte étoilée*, l'auteur signale en peu

de mots ces erreurs qu'une fausse science d'un côté, et que la fable de l'autre mêlèrent, dans l'antiquité, aux spéculations sublimes de l'Astronomie; puis arrivant avec rapidité aux découvertes des temps modernes, il s'écrie :

Cieux, agrandissez-vous : Copernic va paroître!
Il paroît, il a dit ; et les cieux ont changé :
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année,
Et montrant par degrés ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, promener les saisons.

Ce beau mouvement est suivi d'une apostrophe encore plus magnifique au Soleil :

O grand astre, ô Soleil, ta loi toute puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante,
Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière!
Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle!
Le noir chaos s'ébranle, et de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.

Il semble que l'auteur, en atteignant les dernières merveilles de la science, qu'il ne se propose pas d'approfondir, ait atteint les bornes de son sujet, qu'il n'a voulu qu'esquisser; mais de ces bornes mêmes son imagination s'élance dans la profondeur de l'espace et dans les champs de l'immensité : elle va chercher de nouveaux accords dans des sphères nouvelles, et *chanter*,

comme dit le poëte lui-même, *par delà le Soleil :* tout ce morceau, plein de verve, de mouvement et de variété, est d'une richesse et d'une beauté rare : le poëte y passe successivement et avec goût, des pensées les plus sublimes aux sentimens les plus touchans. Ainsi, après s'être élevé jusqu'aux extrémités des cieux, il redescend vers notre globe, et se replace sur la terre pour se livrer aux plus douces illusions de la poésie :

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens :
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre!
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs!
Habitans inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connoissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montoient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleroient nos fastes lamentables :
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant nos longues infortunes.

Voilà des vers! Voilà de l'éloquence poétique! Et comme ces teintes mélancoliques et sombres se lient har-

monieusement aux couleurs vives et brillantes, qui éclatent dans le reste du tableau! C'est l'accomplissement du précepte d'Horace:

Non satis est pulchra esse poëmata : dulcia sunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

L'auteur termine cet Essai, en invitant les poëtes à traiter des sujets du même genre; et il faut convenir que M. de Fontanes ne pouvoit appuyer ce conseil d'un plus bel et plus éloquent exemple.

L'homme plein de goût, qui préside à la rédaction du *Mercure*, M. Bertin l'aîné, nous fait espérer d'autres morceaux du même auteur : « Dépositaire, dit-il, de « quelques manuscrits dont il a bien voulu nous per- « mettre de faire usage, nous en avons transcrit les « beaux vers qu'on va lire; on les a imprimés sur une « copie revue par l'auteur. Nous pouvons d'avance l'as- « surer ici que le public éclairé partagera toute notre « reconnoissance. » Le *Mercure de France* est digne de cette faveur d'un grand écrivain qui, en l'ornant de ses productions, ne fait que choisir la voie où il est le plus sûr de rencontrer les premiers écrivains de l'époque actuelle: ils s'empressent de soutenir et d'embellir ce Journal; et le nom de l'auteur de cet *Essai* étoit réclamé depuis long-temps par les noms des Delille, des Bonald et des Châteaubriand :

Se quoque principibus permixtum agnoscet achivis.

XXIII.

Le Voyageur, par M. de Millevoye; pièce qui a remporté le prix de l'Académie française.

15 avril.

Le sujet proposé par l'Académie étoit un sujet vague, et qui ne devoit pas moins embarrasser les juges que les concurrens; aussi le prix a-t-il été remis, quoiqu'au premier coup d'œil le *Voyageur* ne parût être qu'un lieu commun, sans difficultés, sous le rapport de l'invention, et qui n'exigeoit que quelque talent et quelque habitude d'assembler des rimes. L'Académie ne devroit jamais proposer que des matières que l'on pût aisément renfermer dans le cadre d'une pièce de concours; peut-être aussi devroit-elle toujours indiquer le genre dans lequel il faudroit traiter le sujet : chaque genre a son caractère, sa couleur, son style, qui lui est propre; cette indication deviendroit une donnée qui serviroit à régler les idées des concurrens, et qui forceroit même l'Académie à ne choisir que des sujets dont l'étendue fût proportionnée à la nature et aux ressources du genre qu'elle détermineroit.

On pourroit composer sur les voyages un très-long poëme : la matière n'est que trop riche et trop abondante; et je suis persuadé que les concurrens, dans le cours de leur travail, ont eu à se plaindre de l'étendue du sujet, plutôt que de la stérilité de leur imagination; l'Académie leur eût évité ce tourment, si elle eût exigé qu'un sujet si vaste fût traité dans celui de tous les genres qu'on peut regarder comme le plus circonscrit et le

plus rapide, dans le genre lyrique, qui abrége tout, parce que le coup d'œil de l'enthousiasme voit tout de très-haut, parce que la marche de l'ode n'est que l'élan de l'inspiration. Ce genre convenoit encore au sujet sous le rapport de la noblesse et de l'élévation; et peut-être est-il le seul dans lequel on puisse convenablement célébrer et cette audace de l'homme, qu'aucun danger n'a pu effrayer, et cette merveille de l'intelligence humaine, qui a su trouver les moyens de surmonter tous les obstacles, que lui opposoit la nature : le ton de l'épître est trop didactique et trop froid; un poëme plus long, et dans le genre qu'on appelle descriptif, dénué de cet intérêt que l'unité seule donne au poëme épique, seroit nécessairement ennuyeux; ce qui est le plus grand vice de toute espèce d'ouvrage. Les principes sur lesquels la littérature repose, sont trop anciens pour qu'on puisse raisonnablement se flatter aujourd'hui d'inventer de nouveaux genres : le talent consiste à savoir mettre en œuvre les ressources que présentent ceux que l'expérience et la tradition nous ont transmis; et c'est une marque de foiblesse, plutôt qu'une preuve de génie, de vouloir chercher ailleurs des moyens d'intéresser et de plaire. Le genre descriptif, dont on a fait tant de bruit dans ces derniers temps, est un abus tel que les efforts de nos plus brillans versificateurs n'ont pu le faire pardonner, parce qu'en littérature, on ne pardonne jamais à ce qui ennuie.

Le public à qui il appartient de juger les justices, a paru balancer entre les trois pièces qui ont réuni les suffrages de l'Académie; ce qui fait honneur aux concurrens; quelques personnes mêmes préfèrent celle de ces pièces qui n'a obtenu que la mention honorable : l'Aca-

démie, pour prévenir ces incertitudes, qui peuvent quelquefois avoir lieu, devroit toujours exposer les motifs de son jugement; et je ne doute pas que tous ceux qui s'intéressent à la littérature n'eussent été plus satisfaits du rapport de M. le secrétaire perpétuel, si, au lieu de se répandre en déclamations insignifiantes, et de se constituer l'organe de toutes les petites passions littéraires, il se fût rendu celui de la compagnie qu'il préside, en expliquant les raisons qu'elle a eues de préférer telle pièce à telle autre : plus ces raisons sont délicates, plus elles sont difficiles à apercevoir, et plus elles seroient devenues instructives, étant bien exposées.

Si l'on ne jugeoit que d'après le talent que chacune de ces pièces annonce, j'avoue que je préférerois la troisième aux deux autres, et peut-être la seconde à la première : le style de M. Bruguière l'emporte sur celui de ses deux rivaux, par toutes les qualités qui peuvent faire espérer un poëte; il est plus flexible, plus aisé, plus varié, plus moelleux, plus riche et plus harmonieux. M. de Millevoie n'a qu'un ton; sa versification est froide et sèche, sans grace et sans harmonie, d'une correction pénible et laborieuse. M. Victorin-Fabre a plus d'élan, de verve, de vivacité, et surtout plus d'élévation; mais, en s'efforçant d'atteindre au sublime, son style devient souvent roide et tendu. Le premier coup d'œil est donc moins favorable à M. de Millevoie qu'aux deux autres concurrens; mais avec plus d'attention, on observe que sa composition est plus châtiée, plus sage, plus régulière, que ses idées sont mieux encadrées, que son plan est plus net, plus décidé, et qu'enfin il l'emporte sur les deux autres poëtes par tous les genres de mérite, qui tiennent plus à la maturité de l'esprit qu'à

la force du talent : son ouvrage est d'un écrivain plus avancé, qui a plus réfléchi sur les principes de la composition ; sa pièce considérée sous le rapport de l'art, est moins défectueuse; et cela suffit, je crois, pour justifier le jugement de l'Académie, qui doit toujours préférer, non pas la pièce qui annonce le plus de talent, mais la pièce la mieux faite. Je ne vois pas aussi-bien la raison de la différence qu'elle a établie entre les deux autres ouvrages : la marche en est également vague, les défauts de la jeunesse et de l'inexpérience s'y font également sentir; peut-être y a-t-il un peu plus d'élévation dans la pièce de M. Fabre; mais, sous tous les autres rapports, celle de M. Bruguière me paroît préférable. Au reste, si ce concours n'est pas le plus brillant que présentent les fastes de l'Académie française, comme M. le secrétaire perpétuel l'affirme dans son rapport, il est du moins un des plus remarquables; et, suivant son genre et son importance, il peut tenir sa place parmi tous les grands spectacles qu'offrent les circonstances actuelles.

Le sujet proposé renfermoit deux idées principales, qui devoient servir de bases à la composition : le dévouement des voyageurs, l'importance et l'utilité des voyages ; ce sont ces deux idées, qui plus clairement démêlées, plus distinctement exposées dans la pièce de M. de Millevoie que dans les deux autres morceaux, lui assurent le mérite d'une supériorité réelle de composition. On ne sauroit trop recommander aux jeunes écrivains ce soin de la composition, qu'ils sont toujours portés à négliger, et dont le mérite plus solide que brillant les frappe beaucoup moins que celui des détails, qui pourtant ne peuvent avoir tout leur prix aux yeux des connoisseurs qu'autant qu'ils sont appuyés sur un fonds et sur

un plan bien conçu. Cette partie que les jeunes gens méprisent, et que les littérateurs superficiels comptent presque pour rien, est toutefois la plus difficile de l'art d'écrire; Despréaux en jugeoit ainsi, et c'est elle qu'il recommande dans son Art poétique, lorsqu'il dit :

C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Mais je m'aperçois que je fais la besogne de M. Suard; il faut que je fasse la mienne : je ne m'appesentirai pas sur les preuves de ce que j'ai avancé relativement au style de M. de Millevoie : d'abord, parce que je ne veux pas flétrir les lauriers du jeune vainqueur; ensuite, parce que les défauts que je viens d'indiquer se sentent mieux qu'ils ne peuvent se prouver, sont plutôt du ressort du goût que de celui du raisonnement, et résultent plus de l'ensemble et de la totalité de la pièce que de quelques détails; cependant, dès le début de l'ouvrage, on est frappé du vice de la manière :

Gloire à l'homme inspiré que la soif de connoître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître!
Les tranquilles honneurs, les trésors, l'amitié,
A ses projets hardis tout est sacrifié;
Les travaux, les dangers, son zèle les surmonte;
L'obstacle, il le combat; le trépas, il l'affronte.
Faut-il franchir les monts? faut-il dompter les flots?
Son intrépidité ne craint que le repos.

Toutes ces inversions ont un air d'autant plus forcé, que l'harmonie et la douceur des vers n'en dérobent

point la sécheresse : le mot *sacrifié*, placé à la rime, est d'une dureté choquante; *son zèle les surmonte* ne forme pas un hémistiche mélodieux; l'oreille n'est pas plus satisfaite de cet autre hémistiche, qui vient immédiatement après : *l'obstacle, il le combat;* la langue fait un effort pénible pour articuler ces syllabes, *l'obstacle, il le.* Dans le dernier vers ces mots, *ne craint que le* affligent l'organe de sons également odieux.

Le même défaut d'harmonie, la même contrainte de style se reproduisent dans les autres parties du poëme : l'auteur recherche la précision; mais il faut être précis et court, sans être sec et dur, sans tourmenter à la fois l'esprit et l'oreille :

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

La première qualité que doit ambitionner quiconque écrit en vers, c'est l'harmonie; la seconde, c'est cette aisance des tours, cette facilité et cette souplesse du style qui déguisent l'effet du travail, et qui annoncent l'inspiration, sans laquelle il n'y a point de poésie. La verve du poëte couronné semble être à chaque instant aux abois. Il parle de Christophe Colomb :

En vain, de rois en rois, huit ans, il court offrir
Cet univers caché, qu'il saura conquérir.

On voit que l'auteur a voulu peindre les efforts de Colomb, par la coupe saccadée du premier vers; mais il n'a réussi qu'à composer un vers d'une facture monotone et bizarre : les deux hémistiches sont exactement coupés de la même façon; ce qui produit une symétrie mesquine et froide. Les deux syllabes *en vain* d'un côté,

les deux syllabes *huit ans* de l'autre, se répondent avec une uniformité qui fait sauter le vers de la manière la plus désagréable; et *court offrir* le termine sèchement; la prose diroit mieux : *En vain, durant huit années, il court, de rois en rois, offrir cet univers*, etc.

> Mais l'auguste Isabelle accepte son courage,

pour *les offres que lui fait ce hardi navigateur* : je ne sais si la figure n'est pas trop forte. Mais voici un autre exemple de ce *concours odieux des mauvais sons*, que l'auteur n'a pas soin d'éviter, malgré le précepte de Boileau :

> Reprends ton noble titre, illustre conquérant :
> Américc l'usurpa, l'univers te le rend.

Le premier vers n'est pas doux; le second est horriblement dur : *Américc l'usurpa; te le rend!* De plus sa pensée n'est pas bien nette : Américc Vespuce est ignoré, quoiqu'il ait donné son nom à l'Amérique; l'univers entier connoît Christophe Colomb, et n'attribue qu'à lui la découverte du Nouveau-Monde.

> Voyez La Condamine, assidu scrutateur,
> De son illustre audace étonner l'équateur.

Assidu scrutateur n'est pas d'un français bien pur, ni d'un son bien mélodieux; *étonner l'équateur* est une expression plus bizarre qu'heureuse.

> Voyez-les déposer aux pieds de la science
> Le généreux flambeau de leur expérience.

Voyez-vous? Voyez-les : monotonie et stérilité dans

les tournures. *Le généreux flambeau* est une figure du plus mauvais goût : en général, M. de Millevoie prétend aux *alliances de mots;* et comme le caracrère de son talent est plutôt la sagesse, l'exactitude que la hardiesse, il sort de son naturel toutes les fois qu'il s'écarte des routes frayées, et jamais il n'ose avec bonheur.

L'œil du sage lui seul voit, discerne, mesure

est encore un de ces vers *mal nés pour les oreilles*, comme dit Despréaux : on peut à peine prononcer cet hémistiche, *l'œil du sage lui seul*; le mot *discerne* ne devroit jamais entrer dans un vers : l'élégance et le goût consistent à écarter avec délicatesse tous les mots durs et secs, dont notre langue abonde, pour n'employer que ceux dont la prononciation est douce, sonore et coulante : il ne suffit pas qu'un mot soit bien français pour qu'il ait le droit d'entrer dans un vers ou dans une phrase oratoire; il ne suffit pas même qu'il soit noble; il faut encore qu'il soit composé de syllabes heureuses et bien assorties. Il est essentiel aussi qu'un mot terminé par un *e* muet ne soit pas suivi d'un mot qui commence par une syllabe également muette : discer*ne me*sure. Ce sont ces petites attentions qui font les bons vers; et ce sont ces petits défauts qui rebutent le lecteur, sans qu'il sache, comme le dit très-bien Voltaire, pour quoi il est rebuté.

Ces détails peuvent paroître minutieux; mais ils sont nécessaires pour expliquer le jugement que le public semble avoir porté sur ce concours, et ils sont justifiés par le mérite même de la pièce et de l'auteur : c'est lorsqu'il s'agit des ouvrages véritablement dignes des regards de la critique, qu'elle doit entrer dans un examen

plus exact, et dans des considérations littéraires dont l'application deviendroit ridicule en parlant de ces misérables productions qui abondent aujourd'hui, et qui ne méritent pas même l'honneur qu'on leur fait de s'en moquer. L'ouvrage de M. de Millevoie, malgré les imperfections générales de la manière, offre des beautés de détails qui donnent plus de prix encore à la sagesse et au goût qui se montrent dans l'ensemble de la composition, dans la régularité des cadres, dans la mesure de chaque partie.

Peut-être M. de Millevoie a-t-il mieux que ses rivaux saisi l'esprit de son sujet, en ne se livrant point à l'attrait de décrire la mort de l'illustre Cook, et en ne donnant qu'un vers au sort du respectable et infortuné M. de La Peyrouse : tout est dit et suppléé avec adresse par cette belle et touchante apostrophe, très-bien relevée par un contraste que le sujet amenoit naturellement :

Non, tu ne mourras pas, ô Cook, dieu tutélaire :
Tes bienfaits sont vivans au cœur de l'insulaire;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira ta mémoire!

L'apostrophe à M. de La Peyrouse me paroît encore plus belle :

Mais un infortuné, que nos cris gémissans
A l'Océan muet ont demandé quinze ans,
M'apparoît à travers un voile auguste et sombre....
Est-ce toi, La Peyrouse? ou n'est-ce que ton ombre?

Ce dernier vers est, à mon avis, d'une grande beauté. Il y a beaucoup de goût dans ces deux morceaux; et

c'est en général la qualité qui domine dans tout l'ouvrage, et par laquelle il l'emporte sur les deux autres pièces; mais d'un côté, ce n'est pas ce qui frappe le plus le vulgaire des lecteurs; et de l'autre, cette sévérité, cette maturité de composition dans le premier âge, où Cicéron et Quintilien veulent trouver *quelque chose à retrancher*, diminue peut-être l'intérêt, en bornant l'espérance.

XXIV.

Discours sur les Voyages, par MM. Victorin Fabre et A. Bruguière.

21 avril.

Composer un poëme sur les voyages, ce n'est pas faire une histoire des voyages, à moins qu'on ne veuille créer un genre de poésie *historique*, comme on a imaginé un genre de poésie *descriptive* : raconter ce que les voyageurs ont fait depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, ce n'est pas écrire en poëte, mais en historien; ou plutôt c'est procéder comme un froid annaliste; car l'histoire, proprement dite, a une marche plus savante, plus animée et plus rapide. Le poëte se place tout à coup au centre de son sujet, et promenant sur les diverses parties qui le composent, le regard de l'inspiration, il les soumet toutes au plan général qu'il a conçu : il ne doit pas ramper, en s'attachant au fil d'une narration chronologique; il faut que son imagination prenne l'essor, et que du point où elle s'est élevée, elle mesure l'objet qui l'occupe, et l'embrasse tout

entier, comme on saisit l'ensemble des choses qu'on voit de très-haut. C'est en cela que consiste particulièrement le génie poétique, dont le plus noble privilége est d'imprimer à tout ce qu'il traite un caractère de création, et qui se dépouille de la partie la plus brillante de sa gloire, lorsque renonçant au mérite de l'invention, ou ne trouvant pas en lui-même les ressources qu'elle exige, il se borne à parer des fleurs du style la surface d'une matière polie, qu'il n'a pas su féconder, et se contente de déguiser la foiblesse de l'ensemble par le coloris des détails.

Les deux ouvrages dont il me reste à rendre compte, sont surtout défectueux à cet égard : on ne s'aperçoit pas que les deux poëtes aient fait aucun effort pour imaginer un cadre heureux, pour disposer convenablement leur matière; il leur a paru plus simple et plus aisé de suivre l'ordre historique; et en cela, ils se sont conformés à une des méthodes adoptées dans ces derniers temps, par nos poëtes dont le génie, craignant les fatigues de l'invention, croit faire assez pour sa gloire et pour le plaisir des lecteurs, en rimant, dans des épîtres ou dans de plus longs ouvrages, une suite de faits connus, qui n'ont pas même le foible mérite de piquer la curiosité. Ce nouveau genre, auquel on n'a pas encore donné de nom, est digne de trouver sa place à côté du genre *descriptif :* ils offrent, l'un et l'autre, à peu près les mêmes avantages. Ces deux admirables ressources, inconnues aux fondateurs de la poésie française, et qu'on peut compter parmi les progrès de la littérature dans le dix-huitième siècle, dispensent un écrivain de méditer long-temps un sujet, d'en chercher les points de vue les plus capables de toucher et de plaire, d'en choisir

les rapports les plus agréables ou les plus frappans, d'en disposer, d'en arranger les parties, d'en combiner les effets. Avec ces deux genres, on n'a plus besoin de cette unité qu'on regardoit autrefois comme la source principale de la beauté dans les ouvrages d'esprit : on joint des descriptions à des descriptions, on ajoute des faits à des faits, des récits à des récits; et comme les formules de la versification sont aujourd'hui très-vulgaires, comme les rimes et les hémistiches abondent, on compose une épître, un discours en vers, un poëme *descriptif* ou *historique* presque sans frais; et l'on prend son rang parmi les poëtes, en dépit de l'envie, et de l'ennui, sans aucune dépense d'imagination, d'instruction, de goût; sans travail, et comme par enchantement.

M. Victorin Fabre, par exemple, n'a pas fatigué sa Minerve pour savoir comment il entreroit en matière : il est remonté sans effort aux temps antédiluviens; et il a commencé, dans toute la force du terme, *par le commencement;* aussi son début a quelque rapport avec celui de l'Intimé dans *les plaideurs :*

. . . . . Avant
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Étoit ensevelie au fond de la matière, etc.

C'est l'Intimé qui parle. Voici ce que dit M. Fabre :

Les peuples en naissant des peuples séparés,
Long-temps dans les forêts vieillirent ignorés :
Long-temps ces monts altiers, élancés dans la nue,
Des stériles déserts la profonde étendue,
Les fleuves indomptés et l'abyme des mers
Cachèrent a leurs yeux le sauvage univers;
Et l'homme, de ce globe aujourd'hui sa conquête,
Ne connut que l'asile où reposoit sa tête.

M. Bruguière ne remonte qu'aux temps de Pythagore et d'Hérodote : c'est nous faire grâce d'environ trois mille ans; et, ce qui donne un nouveau prix à cette grâce, il s'exprime en vers plus faciles et plus harmonieux que ceux de M. Fabre :

En ces jours où les arts, allumant leur flambeau,
Remplissoient l'Orient de leur éclat nouveau,
Quand l'Euphrate portoit sur sa rive étonnée,
La ville de Bélus de jardins couronnée,
Que du savant Memphis les prêtres révérés
Instruisoient Hérodote en leur parvis sacré;
Et que loin de Samos le grave Pythagore
Consultoit le Brachmane aux portes de l'Aurore,
La trirème, aux cents bras, ignorant l'univers,
N'osoit franchir encor l'immensité des mers;
Et le nocher debout, l'œil fixé sur la rive,
Ne présentoit aux vents qu'une voile craintive.

Je crois que, d'après ce début seul, une oreille qui n'est pas étrangère à l'harmonie du style, doit juger que l'instrument de M. Bruguière a des cordes qui manquent à celui de M. Fabre; et comme si la sensibilité de l'imagination répondoit, en quelque sorte, à celle de l'organe, le poëte dont les vers sont les plus doux et les plus mélodieux, est en même temps celui qui, dans un cadre à peu près semblable, a su renfermer le plus d'idées intéressantes, et dans un même fonds a puisé le plus de ces sentimens que l'ame du lecteur aime à recevoir de celle du poëte. Ainsi M. Fabre n'a rien dans toute sa pièce, qui égale deux morceaux très remarquables du poëme de son concurrent : celui où M. Bruguière représente le poëte frappé des beautés sauvages d'une contrée nouvellement découverte; et la tirade par laquelle il termine son ouvrage, et où il peint d'une

manière si touchante cet amour de la patrie qui rappelle sans cesse le voyageur vers les lieux qui l'ont vu naître, et qui le ramène enfin dans le doux séjour de sa famille et dans le sein de ses foyers.

Il semble que le premier tableau devoit se présenter naturellement à une imagination poétique : il y a des traits qui nous frappent plus ou moins, suivant la nature de notre esprit, et qui, pour ainsi dire, la découvrent et la trahissent. On peut quelquefois juger du caractère d'un homme par un seul mot, par un seul geste; je crois aussi qu'une seule idée peut quelquefois révéler le secret de notre génie : un observateur qui auroit vu Mallebranche trembler et palpiter en ouvrant pour la première fois le livre de l'*homme*, de Descartes, eût pu annoncer l'auteur de *la Recherche de la Vérité*; je pense également qu'un juge exercé qui ne connoîtroit aucune des trois pièces rivales, et à qui l'on diroit qu'il n'y a qu'un des trois concurrens qui ait songé à représenter le *poëte* au milieu de tous ces tableaux offerts, dans les voyages, au philosophe, au politique, au physicien, au botaniste, etc; je présume, dis-je, que ce juge prononceroit, sur cette seule donnée, non pas sans doute en faveur de la pièce, mais en faveur du talent de M. Bruguière. Ce trait marque en lui plus de cette sensibilité et de cette imagination qui constitue les poëtes; et l'harmonie de son style change la conjecture en preuve. Quant à l'autre idée, on peut bien la considérer comme une des sources qui devoient répandre le plus d'intérêt sur l'ouvrage : les grands exploits des voyageurs n'excitent que l'admiration; nous ne sommes pas très-disposés à nous pénétrer de cette humanité, de cette tendresse qu'ils ressentoient pour des sau-

vages, qui les ont si indignement payés de leurs bienfaits : l'héroïsme de ces dévouemens sublimes brille trop au-dessus de nous, et leur éclat prend à nos yeux une teinte un peu romanesque; mais ce sentiment du voyageur qui, sur des plages lointaines, tourne un regard vers son pays, et dont la pensée répond à la pensée de tout ce qu'il a de plus cher au monde, ce sentiment entre bien avant dans les cœurs; et l'illusion est complète lorsque le poëte nous traçant en beaux vers le retour du navigateur, nous fait partager sa sensible allégresse, et la joie et les larmes de tout ce qui l'entoure :

Un cri s'élève..... Terre! et frappé par cent voix,
L'écho de l'Océan le répète cent fois.
O patrie! ô transports que ta présence inspire!
O rive où tant de vœux rappeloient le navire,
Salut!.... Le voyageur, sur la proue avancé,
Bien au delà du flot soudain s'est élancé :
Pour lui, dans ses foyers, quel doux accueil s'apprête!
Il court, se précipite, et chaque objet l'arrête;
Incertain, il voudroit, dans son empressement,
Tout chercher, tout revoir en un même moment;
Enfin, du seuil connu franchissant la barrière,
Il retrouve une épouse, et peut-être une mère;
Leur bouche, en se hâtant, commence cent discours
Que leurs embrassemens interrompent toujours :
Sans doute il a souffert sur des plages lointaines,
Mais ce jour de bonheur a compensé ses peines!

Le morceau sur le *poëte*, que le défaut d'espace m'empêche de transcrire tout entier, est terminé par cette brillante comparaison, que nos meilleurs écrivains ne désavoueroient pas :

Tel, ayant vu le Nil et le froid Anaïs,
Les champs où le Scamandre est joint au Simoïs,

Les plaines de Phrygie, et les monts de la Thrace,
Et gravi le premier les cimes du Parnasse,
Homère, à la nature empruntant ses pinceaux,
La peignit tout entière en ses vivans tableaux;
Et, le front rayonnant d'une gloire immortelle,
S'élève encor sublime et sans égal comme elle.

Ces beaux vers, où M. Bruguière met si heureusement en scène le poëte inspiré par le spectacle d'une nature vierge, ont reporté toutes les imaginations et tous les vœux vers un écrivain, M. de Châteaubriand, qui, après avoir interrogé les forêts et les fleuves de l'Amérique septentrionale, et demandé l'inspiration poétique aux solitudes du Nouveau-Monde, dont il nous a tracé des tableaux si neufs, vient encore de visiter, sur les pas de la gloire, ces contrées illustres, où vivent d'antiques souvenirs, et d'y moissonner les fleurs magiques qui renaissent et se renouvellent sans cesse pour le génie, sur les tombeaux des poëtes, et sur les ruines des empires : exemple nouveau dans nos temps modernes, et digne de ces âges reculés où la philosophie étoit un dévouement, et la poésie un sacerdoce.

Si le style de M. Victorin Fabre a moins d'harmonie, de douceur et d'intérêt que celui de son rival, il a plus de force, de vigueur, et de rapidité : le ton en est plus mâle; et quoique, en général, cette pièce offre beaucoup d'incorrections, elle présente aussi quelques morceaux où la pureté est jointe à l'énergie. Les vers sur Vasco de Gama me paroissent avoir ce mérite :

Gama, qui le premier osa tenter ces mers,
Dont le brûlant tropique embrase les rivages,
En arrache l'empire au géant des orages :
Fiant sa poupe errante à leurs flots inconnus,
Il se fait une route aux bouches de l'Indus,

Mille voiles alors à sa trace fidèles,
Du commerce agrandi messagères nouvelles,
Accourent de Golconde échanger les trésors:
Pour le luxe d'Europe, éclatent sur ces bords
Le rubis enflammé, l'étincelante opale,
Cet azur qui mûrit aux plaines du Bengale,
Ce duvet d'un arbuste, et des rayons du jour
La pierre colorée aux champs de Visapour.

Un des plus grands défauts de cet ouvrage, c'est la manière brusque et tronquée dont il est terminé : le poëte, qui a repris les choses de si haut dans le début de son poëme, s'arrête tout court à la mort de Cook, et finit par un *oremus* en faveur des sauvages : cela est sans doute fort humain, je parle de la prière de M. Fabre ; mais cela n'est pas très-adroit : comme il s'agissoit de présenter *les Voyages* sous leurs rapports les plus favorables, il falloit éviter de s'appesantir sur les perfidies et les horreurs commises par ces bons peuples des îles de la mer du Sud, par ces enfans de la nature, auxquels notre philosophie s'intéresse si vivement. MM. de Millevoye et Brugnière ont eu cette attention ; et ce dernier ne jette qu'un cri :

Archipel de Sandwich ! ô rivage abhorré !

Il falloit surtout se garder de finir par cette peinture, qui laisse dans l'esprit une image si triste, et dans l'ame un sentiment si pénible, et qui réfléchit sur tout le sujet une teinte si noire et si lugubre.

Pourquoi n'a-t-il pas été fait mention dans ce concours, d'une excellente pièce, envoyée à l'Académie par l'auteur du charmant poëme de l'*Espérance*, M. de Saint-Victor ? Pourquoi ?..... L'esprit de parti peut seul répondre à cette question.

XXV.

Poésies, par M. de Frénilly.

4 mai.

. . . . . *Hæc ego ludo,*
Quæ nec in æde sonent certantia, judice Tarpâ,
Nec redeant iterùm atque iterùm spectanda theatris.

Horace, Sat. X.

Cette épigraphe, empruntée d'Horace, signifie: « Je « m'amuse à ces bagatelles qui ne sont point faites pour « être lues publiquement dans le temple d'Apollon, ni « pour y disputer le prix devant le juge Tarpa, ni pour « être jouées et redemandées sur les théâtres. » La pensée d'Horace renferme un trait de modestie et un trait de satire; le temple d'Apollon étoit une espèce d'*Athénée* qu'Auguste avoit établi dans son palais, et auquel il avoit attaché une belle bibliothèque; c'étoit là que les poëtes se réunissoient pour lire publiquement leurs ouvrages, et pour disputer entre eux les prix de poésie. L'empereur avoit nommé cinq juges de ces concours; mais il ne paroît pas qu'il y attachât beaucoup d'importance, et même on voit, par un passage de Suétone, qu'il avoit beaucoup de mépris pour ces sortes de lecteurs d'*Athénée :* il défendit que son nom parût jamais dans les ouvrages qu'ils faisoient métier de déclamer en public. C'est donc pour se moquer d'eux que le poëte latin renonce à leur gloire: leurs ridicules prétentions ne servent qu'à mieux faire ressortir sa modestie. Le talent de l'auteur de ce Recueil le rend digne

de partager de tels sentimens; et s'il n'a pas l'ambition de tous ces lecteurs de vers qui font payer au public le droit de les applaudir, il mérite plus d'estime, et doit obtenir plus de véritable gloire.

Sous ce titre simple de *Poésies*, cet écrivain, jusqu'ici tout-à-fait inconnu sur le Parnasse, publie sept épîtres, six satires et six élégies; et dans toutes ces compositions on remarque un talent franc, nourri de la lecture des meilleurs écrivains anciens et modernes; un style large, exempt de toutes les afféteries de la facture à la mode, un certain mélange d'élévation et de familiarité qui étonne quelquefois le goût, mais qui aide toujours à l'effet; une sorte de rudesse dont les oreilles délicates pourront vouloir s'offenser, mais qui satisfait les esprits mâles; une originalité qui se fait toujours sentir, au milieu même des imitations les moins déguisées, et qui est trop souvent heureuse pour qu'on puisse lui reprocher d'être quelquefois bizarre; un grand fonds d'idées justes et saines; une verve qui ne se refroidit point, et qui anime chaque vers en particulier, comme chaque pièce entière; enfin, une grande richesse de saillies et de traits, qui prouveroit toujours que l'auteur a beaucoup d'esprit, quand même les autres genres de mérite, qui brillent dans son livre, n'annonceroient pas qu'il a plus que de l'esprit. Le modèle qu'il paroît s'être proposé, et dont il reproduit quelquefois les formes avec beaucoup de succès, c'est Boileau: on reconnoît souvent, en parcourant ce Recueil, un excellent élève de ce grand maître; et lors même que la perfection d'un tel original n'est pas entièrement reproduite dans l'imitation, on se sent toujours disposé à estimer l'effort et l'intention d'un écrivain qui, dans un temps où la plupart de ceux

qui se disent poëtes, se croient dispensés d'étudier les modèles, choisit le plus pur et le plus désespérant de tous: s'il ne l'imite pas toujours avec le même bonheur, ses tentatives sont toujours autant d'hommages qu'il lui rend; et il ne cesse pas d'être louable, quand il cesse d'être heureux.

Il adresse la première de ses épîtres *à son livre;* et cette épître, dans laquelle on trouve de beaux vers et de belles tirades, n'est pas celle qui a le plus d'éclat et d'intérêt: tant d'auteurs, depuis Horace, se sont entretenus avec *leur livre*, qu'il est impossible que le fonds de cette sorte de badinage ne soit pas épuisé : ce sont toujours les mêmes idées; c'est toujours un auteur qui ne veut pas donner à ses vers la liberté de paroître en public, et des vers qui veulent, bon gré malgré, s'élancer du cabinet chez l'imprimeur; l'auteur leur fait valoir, pour l'ordinaire, des raisons plus sages et plus solides qu'il ne pense : il leur prédit le plus triste destin, et souvent il est meilleur prophète qu'il ne croit; mais les vers n'entendent rien, et la remontrance qui leur est adressée ne sert quelquefois qu'à augmenter les torts du livre, en augmentant son volume. Cette épître ne renferme donc que des idées qui ont dû paroître très-ingénieuses quand elles ont été mises en œuvre pour la première, et même pour la seconde fois, mais qui maintenant ont perdu la grâce de la nouveauté, et doivent être comptées au nombre d'une foule de conceptions très-spirituelles, de tournures très-délicates, et d'expressions charmantes, dont le temps et la satiété ont détruit la fleur, et qu'ils ont releguées parmi les lieux communs. Si l'auteur n'a pu leur rendre l'éclat de la jeunesse, il a du moins réussi à déguiser leur vétusté par

l'agrément du style. Après beaucoup d'autres conseils, voici les derniers qu'il donne à son livre :

> Il est des gens instruits; va frapper à leur porte :
> On te demandera quel est ton nom. N'importe,
> Diras-tu; je suis jeune, ouvrez, et jugez-moi.
> Si quelqu'un te répond, écoute et ferme-toi.
> Défends-toi de l'éloge, honore la critique;
> Crois qu'on peut te blâmer sans être satirique :
> C'est ainsi qu'accueilli de tous les bons esprits,
> Tu pourras de leur sceau revêtir tes écrits,
> Commander qu'on t'estime, obtenir qu'on te loue,
> Et mériter enfin que ton père t'avoue.

Les environs de Nantes ont fourni à l'auteur la matière d'une épître pleine de descriptions charmantes, qui réunissent tous les avantages du *genre descriptif*, sans en avoir les inconvéniens, parce que la brièveté de l'ouvrage sauve la monotomie du genre; le même mérite, joint à plus de variété, se fait remarquer dans celle qu'il a composée sur sa *Maison de campagne*. L'épître qu'il adresse à *son Vieux Garde-Chasse*, d'un ton moins élevé et moins soutenu, prouve que sa manière se prête aisément à tous les sujets. On pourroit peut-être reprendre, dans l'*Epître au Temps*, quelques abus d'idées qui ressemblent trop à des jeux d'esprit, quelques pensées qui ne sont pas assez naturelles; défauts qui appartiennent plus à la nature du sujet, qu'à la manière de l'auteur. Mais le talent du poëte ne s'est montré nulle part plus pur, plus brillant et plus animé que dans l'*Épître sur la Charité :* la conception en est excellente; le cadre est parfaitement rempli; les détails ont tout l'intérêt qui sort naturellement d'un pareil fonds : l'auteur apprécie les diverses manières de faire

du bien, et après en avoir caractérisé quelques-unes, il poursuit :

. . . . . .
L'autre, d'un hôpital architecte pompeux,
Revêt de marbre et d'or le toit du malheureux;
Veut qu'on soit indigent avec magnificence,
Et croit gagner le ciel à force de dépense.
Celui-ci, concentré dans sa froide équité,
Discute le besoin, juge la nudité :
Son bienfait ralenti par un calcul rigide,
Descend d'un cœur glacé, sort d'une main aride :
Des lois du Décalogue, esclave rigoureux,
Il ne goûte aucun charme à faire des heureux;
L'or est le seul tribut qu'il paie à l'indigence,
Et le pauvre est tremblant devant sa bienfaisance.

Il oppose à ce fantôme brillant d'une fausse *bienfaisance*, les images de la *charité*, qui seule est réelle et solide, parce qu'exempte de toute ostentation, elle ne voit dans le bien qu'elle fait, qu'un devoir à remplir et un sentiment à contenter. Il peint successivement tous les sacrifices qu'elle impose; et quand il a en quelque sorte épuisé son sujet, il s'écrie avec enthousiasme :

Mais je connois encor de plus grands dévouemens :
Voyez ce criminel à ses derniers momens;
Le cœur plein de remords et vide d'espérance,
Il est seul; le temps fuit; l'éternité s'avance,
Et pour vivre et mourir, il n'a plus qu'aujourd'hui.
Un ministre du ciel est descendu vers lui :
Interprète d'un Dieu qui se réconcilie,
Il monte à ses côtés sur un char d'infamie:
Met dans ses bras mourans son Dieu crucifié;
Ouvre à son repentir le ciel pacifié;
L'encourage, l'absout, l'embrasse, l'environne;
Près du bourreau qui frappe, offre un Dieu qui pardonne;
Et ne le quitte enfin que quand ses soins pieux
L'ont vu sortir du monde et monter vers les cieux.

Ce style a du nerf et de l'énergie; et si une critique rigide peut apercevoir quelques taches légères dans les morceaux que je viens de citer, elle doit y reconnoître aussi des beautés d'un ordre supérieur. Je ne ferai remarquer que ce vers, qui, sans doute, aura été senti par tous les connoisseurs :

Près du bourreau qui frappe, offre un Dieu qui pardonne.

La première satire, qui a pour titre : *Sur les Vœux*, n'est guère qu'une imitation de Juvénal; mais à l'exemple de Boileau, l'auteur s'approprie ce qu'il emprunte, et souvent il féconde et développe très-heureusement les pensées de l'original : ainsi ce vers du poëte latin,

Evertére domos totas, optantibus ipsis
Di faciles.

lui fournit la tirade suivante, où l'idée obtient plus d'effet en obtenant plus d'étendue :

Ah! rendons grâce aux dieux des biens qu'ils nous dénient;
C'est en nous exaçant souvent qu'ils nous châtient;
Peuples, rois, généraux, vieillards, adolescens,
Victimes du succès ont pleuré leur encens :
Tel aux autels fumans du sang d'une hécatombe,
Implore des faveurs qui creuseront sa tombe :
Ses vœux montent au ciel, et le ciel courroucé
Lui répond : « Malheureux, tu seras exaucé ! »

On ne peut mieux embellir ce qu'on copie; et l'auteur reprend avec une vivacité brusque et de bon goût, qui est du genre :

Alte-là, direz-vous; la critique est facile.
Citez, citez des faits ! — Des faits ! j'en connois mille :

Et, sans chercher, au loin des exemples fameux,
Sur vos concitoyens, Ménalque, ouvrez les yeux.

Il me semble que c'est là le vrai ton de la satire, et le style des modèles. Je veux citer un morceau plus long, afin qu'on n'accuse pas ici notre indulgence, comme on accuse souvent notre sévérité :

. . . . . .
Timante, par exemple, obscur propriétaire
D'un château villageois, d'une modeste terre,
Y subsistoit en paix, dans de rustiques soins :
Son revenu borné surpassoit ses besoins ;
Et l'étroit superflu de son simple ménage
Alloit, bien dispensé, nourrir le voisinage.
Un jour chez un parent, mi-savant, mi-fermier,
Le sort offre à ses yeux l'in-quarto de Rosier :
Il le goûte, il l'emporte, il parcourt, il admire :
« Que j'étois fou, dit-il, et qu'on fait bien de lire!
« J'obtiens d'un sol ingrat de pénibles produits,
« Quand mon art sans travail peut décupler ses fruits.
« Quittons, il en est temps, ces vulgaires pratiques. »
Bientôt Timante, épris de plans économiques,
S'étant couché fermier, s'éveille agriculteur :
De trente écrits ruraux sédentaire lecteur,
Il extrait Duhamel, analyse de Serre,
Lit Miller, prend la poste, et vole en Angleterre:
Là, disciple d'Arthur il achète à grands frais
Charrue, herse, semoirs, fléaux, rouleaux, harnois ;
S'embarque, et spéculant sur les fruits du voyage,
Suivi d'un long convoi, revient dans son village.
On labouroit. Il court : « Changez-moi tout ceci ;
« Plantez mes grains là-bas, semez mes prés ici, »
Dit-il ; tout est nouveau dans sa marche savante :
Il plante ce qu'on sème, il sème ce qu'on plante.
L'été vient ; le grain manque : « Il faut bien commencer. »
Ses prés sont sans récolte : « Ils vont bientôt pousser. »
Il attend ; l'argent fuit ; son capital s'engage :
Il vend un bois, un pré ; resème, s'encourage ;
Change ses champs en friche et son or en billon ;
Met son dernier écu dans son dernier sillon,

Et d'un *assolement* patiente victime,
Lègue à ses fils à jeun ses plans pour légitime.

La *Vie d'un poëte*, la *Manière d'être poëte*, les *Spectacles*, la *Modération*, la *Solitude*, sont les sujets des cinq autres satires, dont je ne puis rien citer, parce que je n'ai point d'espace; quant aux élégies, je n'en citerois rien, quand même l'espace me le permettroit : ce genre demande une mollesse de style, un moelleux, une douceur, un tendre et facile abandon, qui n'ont pas été donnés à l'auteur; le ciel ne nous accorde pas tous les talens à la fois: *non omnia possumus omnes*. Boileau lui-même n'a pas réussi, lorsqu'il a voulu s'écarter d'Horace et de Juvenal, pour se rapprocher d'Ovide et de Tibulle. L'auteur des *épîtres* et des *satires*, dont je viens de rendre compte, doit toujours choisir des sujets qui demandent plus d'énergie que de grâce, plus de force que d'aménité, plus d'esprit que de sentiment; et s'il veut se borner au genre auquel il est appelé, travailler ses ouvrages avec soin, revoir même sévèrement ceux qu'il vient de hasarder, il complétera par le charme de la gloire littéraire, qui embellit même la plus belle fortune, *prosperas res ornant*, le bonheur d'une vie dont il nous décrit si bien les agrémens dans une de ses épîtres. Ce bonheur est, certes, un grand avantage pour qui veut cultiver les lettres :

Haud facilè emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi. . . . . . .

XXVI.

Voyage en Silésie, par M. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre.

28 mai.

C'est un de ces petits contes que M. Bernardin de Saint-Pierre s'est mis à composer, depuis que, méconnoissant son talent, il a cru devoir s'écarter des traces de Fénélon et de J. J. Rousseau, ses premiers guides, pour se rapprocher de la manière de Voltaire, et suivre un modèle avec lequel il n'a aucun rapport : cette nouvelle prétention dans un écrivain qui déjà avoit ambitionné la gloire de la science, sans pouvoir l'obtenir, tandis qu'il devoit se contenter de celle du style, qui lui étoit acquise; ce vain désir d'être ce qu'on n'est point, de créer des systèmes de physique quand on n'est pas physicien, de parler de mathématiques quand on sait à peine la géométrie; cette manie de s'exposer à la risée des savans, lorsqu'on a droit à l'admiration des gens de goût; cette démangeaison d'écrire des contes piquans, sans être propre à ce genre, quand on a si bien réussi dans des compositions intéressantes; enfin cette fureur d'être l'émule de Lucien, lorsqu'on est le rival de Platon, confirme ce que déjà mille exemples avoient prouvé, qu'on peut se piquer d'approfondir les plus grands secrets de la nature, sans se connoître soi-même, et que cette précieuse qualité qu'on appelle le bon esprit, n'accompagne pas toujours les dons les plus heureux du génie et les avantages les plus brillans de l'imagination.

Né pour reproduire, dans des tableaux gracieux ou sublimes, les traits les plus aimables, ou les effets les plus frappans de la nature, pour peindre une fleur qui se balance sur sa tige, une tempête de la zone torride, un coquillage, un insecte; doué de ce sentiment exquis, de ce goût délicat, qui saisit, dans les choses physiques, les caractères les plus pittoresques, et qui sait les exprimer, l'auteur du livre charmant des Etudes de la Nature et de la délicieuse pastorale de Paul et Virginie, n'est pas également propre à ce genre de peintures qui retracent les folies, les travers et les ridicules de la société : ces deux genres semblent s'exclure mutuellement; et comme les styles qui leur appartiennent sont très-divers, leur nature aussi est très-différente : c'est l'imagination qui domine dans l'un; dans l'autre, c'est l'esprit : le peintre des beautés naturelles doit charmer ses lecteurs par les grâces naïves de ses tableaux, par la fraîcheur d'un coloris aussi vrai qu'aimable, ou par l'énergie d'un pinceau aussi sublime que fidèle; et c'est un devoir dont M. de Saint-Pierre s'est parfaitement acquitté; l'écrivain qui s'étudie à peindre les travers de la société, les caprices insensés des opinions humaines, doit les marquer d'une touche légère et fine, d'un crayon spirituel et piquant, exciter la gaîté, faire naître le rire; et c'est un talent que la nature a refusé à M. de Saint-Pierre, si heureusement original dans les deux productions qui font sa gloire, si péniblement imitateur dans la Chaumière indienne, dans le Café de Surate, dans ce Voyage en Silésie.

On ne peut que déplorer ces erreurs d'un talent si rare, qui semble plus jaloux de ses prétentions chimériques, que de ses titres réels : M. de Saint-Pierre

n'est qu'un excellent écrivain, et c'est beaucoup : plusieurs projets répandus dans ses Etudes de la Nature, tels que celui d'un Elysée qui devoit servir de sépulture à nos grands hommes, et que l'auteur vouloit établir à l'Etoile; tels que le plan d'éducation publique proposé dans le même ouvrage, avoient suffisamment prouvé, long-temps avant que les vœux d'un solitaire missent le comble à la preuve, combien ce grand écrivain, avec une si belle imagination, avec un style si enchanteur, avoit peu de rectitude dans ses idées, et de raison pratique dans ses vues. Il n'est donc ni géomètre, ni physicien, ni astronome, ni bon politique, ni bon philosophe, quoiqu'il ait recherché tous ces genres de gloire avec d'autant plus d'ardeur qu'ils lui étoient plus contestés : les suffrages du goût auroient pu le consoler des arrêts prononcés contre lui par le bon sens; il auroit pu se contenter d'être cité parmi les exemples qui montrent à quel point le mérite du style peut suppléer, dans les ouvrages, tous les autres mérites, et combien le talent de peindre avec énergie peut remplacer avantageusement celui de penser avec justesse; mais je ne sais par quelle destinée, après s'être brouillé avec les physiciens et les astronomes par ses systèmes, avec les mathématiciens par ses bévues en géométrie, avec les vrais politiques par ses spéculations sociales, avec les vrais philosophes par la bizarrerie de ses idées, il a voulu se brouiller encore avec les gens de goût, dont il avoit tant à se louer, en abandonnant le genre pour lequel la nature lui a donné des dispositions si éminentes.

Ce Voyage en Silésie est la plus foible des productions de cette espèce, qui sont sorties de la plume de M. de Saint-Pierre : j'ai quelque pudeur d'analyser un

ouvrage si mince, composé par un écrivain si distingué. L'auteur suppose qu'à son retour de Russie, il se trouve dans le chariot de poste qui mène de Riga à Breslau, avec un peintre italien, un baron autrichien, un officier prussien, un étudiant de Leipsick, un officier russe, un ministre luthérien, un docteur juif, un marchand hollandais, un astronome de Berlin, une marchande de modes de Paris. En arrivant en Silésie, ces personnages sont différemment frappés par l'aspect des lieux : le peintre se récrie sur la beauté du paysage; l'astronome ne voit que de grandes plaines qui, à l'aide des clochers, pourroient fournir une belle suite de triangles; le baron autrichien ne considère ces clochers que comme dépendans du domaine qu'il a sous les yeux; l'officier prussien ne remarque que des positions militaires capables d'arrêter toutes les forces de l'empire; l'officier russe préfère les environs de Moscou; l'écolier donne l'étymologie du nom de *Silésie*, et récite un vers de Virgile, qu'il traduit fort mal; la marchande de modes trouve le pays charmant, et prétend qu'il n'y manque que des Français; le docteur juif aperçoit une montagne qu'il prend assez ridiculement pour le mont Sinaï; le ministre luthérien maudit la Silésie, qui est sous le joug du papisme; et le marchand hollandais exalte la fertilité du sol. En descendant à l'auberge, nouvelle diversité d'opinions touchant le maître du château; mais, après avoir bien dîné, tout le monde se trouve d'accord; d'où M. de Saint-Pierre conclut que l'homme est méchant dans le malheur : *car*, dit-il, *c'en est un pour bien des gens d'être à jeun;* et qu'il est bon dans le bonheur : *car*, ajoute-t-il, *quand il a bien dîné, il est en paix avec tout le monde.* Une autre conclusion que l'auteur offre

comme plus importante, c'est que cette diversité d'opinions venoit de la différence des éducations; enfin M. de Saint-Pierre nous apprend que c'est depuis cette conversation qu'il a tâché de juger de tout en philosophe. On voit assez combien le fond de ce conte est pauvre d'invention, et combien la moralité en est commune et triviale : il y a peu de contes de Pérault qui n'en renferment de plus piquantes.

Les préfaces de M. de Saint-Pierre sont toujours curieuses, et l'avertissement qu'il a mis en tête de ce petit ouvrage, est beaucoup plus divertissant que le conte : l'importance qu'un tel écrivain semble attacher à une production si médiocre, fourniroit une moralité sinon plus neuve, du moins aussi solide que celle du conte même; il nous apprend qu'il a écrit ce petit Voyage lorsqu'il étoit professeur de morale à l'école normale; et il prend date du jour où il en a été donné lecture à l'Institut, avec une sorte d'emphase très-remarquable : « Cette lecture a eu lieu, dit-il, au Palais des Sciences « et des Arts, ci-devant Collége des Quatre-Nations, le 1er « avril 1807, lorsque Napoléon repoussoit loin de nos « frontières les peuples du nord, et fondoit à l'Institut « de nouveaux prix décennaux. » Cette phrase rappelle les vers de Virgile :

> . . . . . *Cæsar dùm magnus ad altum*
> *Fulminat Euphraten bello, victorque volentes*
> *Per populos dat jura.*

Et ce rapprochement du petit conte de M. de Saint-Pierre, et de la grande époque où le César français a repoussé le fléau de la guerre jusqu'aux rivages des

mers septentrionales, a, si je ne me trompe, quelque chose de fort comique.

D'ordinaire, plein d'aménité, plein de douceur et de sensibilité, dans ses ouvrages, M. Bernardin de Saint-Pierre réserve pour ses préfaces ce fiel dont l'ame des philantropes n'est pas plus exempte que *celle des dévots:* jadis il se plaignoit de n'avoir pas une fortune proportionnée à son mérite; il est maintenant obligé de se louer des bienfaits dont on le comble: naguère il déclamoit avec colère contre les contrefacteurs; mais à mesure qu'un auteur avance dans la postérité, les contrefaçons deviennent pour lui moins à craindre; et M. de Saint-Pierre se rejette aujourd'hui sur les journalistes, et particulièrement sur le *Journal des Débats*, contre lequel il paroît animé, on ne sait trop pourquoi, du plus vif courroux : il prétend qu'en rendant compte de la séance de l'Institut, le *Journal des Débats* s'est exprimé, au sujet de son voyage en Silésie, avec son *indécence ordinaire :* on voit que le terme est fort, et que M. de Saint-Pierre, qui veut nous donner une leçon *de décence*, ne nous donne pas l'exemple avec le précepte : nous chercherons dans ses ouvrages des modèles de style; mais nous ne chercherons pas dans ses préfaces des modèles de politesse. Certes, il est bien fâcheux d'avoir un démêlé de ce genre avec un homme d'un tel mérite, qui témoigne tant de haine : « J'ai déjà écrit, dit-il, contre « les maux que font la plupart des journaux littéraires, « et surtout celui-ci, à la littérature même; cependant « ils n'égalent pas ceux que produit leur dangereuse in- « fluence en politique..... Ils sont parmi nous ce qu'é- « toient des orateurs sans principe et sans frein, chez « les Grecs et chez les Romains : notre dernière révo-

« lution ne l'a que trop prouvé. » Cette observation annonce, dans M. de Saint-Pierre plus d'animosité que de lumières : il est évident qu'il ignore ce que le gouvernement a fait pour renfermer les journaux dans les justes bornes d'une liberté qui ne pût point dégénérer en licence, et pour les établir sur un plan qui maintînt leurs avantages, en restreignant leurs abus. Les déclamations de M. de Saint-Pierre ne prouvent qu'une chose, c'est qu'un écrivain supérieur peut partager toutes les petites passions des écrivains les plus médiocres.

Il nous menace d'imprimer à la tête d'une nouvelle édition in-18, de Paul et Virginie, la portion la plus *intéressante*, ce sont ces termes, du préambule de la grande édition qu'il a publiée l'année passée : cette portion *intéressante* est une violente sortie contre le *Journal des Débats*; M. de Saint-Pierre se propose de rendre sa haine plus populaire; et tout cela, à propos d'un conte, à propos du Voyage en Silésie que nous n'avons pas goûté, et de quelques plaisanteries faites, je crois, il y a plusieurs années, sur les Vœux d'un Solitaire, qui sont, en effet, très-plaisans : M. de Saint-Pierre a renouvelé parmi nous la doctrine des *contrastes*, et l'a embellie de tout le charme de son style; mais il n'en est point de plus marqué que celui de ses préfaces et de ses livres : on dirait qu'il ne met que son talent dans les uns, et que son caractère dans les autres.

Au reste, dans tout débat entre des écrivains, le public demeure seul juge; nous avons annoncé avec éloge la grande édition dans laquelle nous sommes si mal traités; si M. de Saint-Pierre le désire, nous imprimerons dans ce journal ce qu'il appelle *la portion la plus intéressante* de sa préface.

XXVII.

Les Bucoliques de Virgile en vers français, traduction de 1807; par M. le chevalier de Langeac.

3 juin.

Cette traduction, qui a paru sans nom d'auteur, et dont le public a déjà pu reconnoître le mérite, est l'ouvrage d'un de ces amis des lettres, qui, sous le titre modeste d'amateurs, cachent quelquefois un talent très-distingué, et qui se contentent de rechercher la société, d'ambitionner l'affection, et d'encourager les travaux des meilleurs écrivains, lorsqu'ils pourroient prétendre à leur gloire : M. de Langeac, à qui nous devons cet ouvrage, s'est assuré des droits à la reconnoissance des gens de lettres, long-temps avant de se créer un titre à leurs suffrages; et comme il ne jouissoit de sa fortune que pour accueillir et même pour aider tous les talens, on voit avec plaisir qu'il ait pu trouver, dans le sien, des consolations et des dédommagemens, quand le sort est devenu pour lui moins favorable : heureux ceux qui, dans ce bouleversement général de toutes les fortunes, et parmi tant d'écueils, ont au moins sauvé du naufrage leur considération et leur talent!

Si l'on juge de sa traduction, en comparant la mesure du succès avec la difficulté de l'entreprise, plutôt qu'en opposant le génie de Virgile au talent de son interprète, on ne peut qu'en être très-satisfait; et si l'on rapproche le nouveau traducteur de tous ceux qui ont essayé, avant lui, de reproduire en vers français les bucoliques latines, on doit reconnoître qu'il y a dans l'ouvrage de

M. de Langeac un mérite relatif très-remarquable; en un mot, s'il est presque toujours fort au-dessous de Virgile, il est le plus souvent au-dessus de tous les autres traducteurs et c'est beaucoup : comment faire passer dans notre langue ces tours si variés et si délicats, cette harmonie enchanteresse, cette mollesse délicieuse, ces grâces naïves et piquantes que le plus parfait des poëtes a prêtées au langage des bergers? Comment représenter ce style où le goût le plus exquis a su fondre, par un artifice admirable, et sans la moindre trace d'affectation, ce que la simplicité champêtre des âges les plus reculés a de naïf, et même de rustique, avec tout ce que l'urbanité des siècles les plus polis offre de délicat, et même de raffiné? Comment traduire enfin, ce *molle atque facetum*, que les divinités protectrices des campagnes avoient accordé, suivant l'expression d'Horace, au poëte dont les vers devoient remplir leur séjour chéri de nouveaux enchantemens?

S'il est très-difficile, et peut-être même impossible de traduire les *Bucoliques*, ce n'est pas précisément, comme M. Esménard l'a prétendu dans un article du *Mercure de France*, d'ailleurs plein de justesse et d'élégance, parce que *les bergers des églogues de Virgile n'ont point de modèles dans l'Europe moderne*; car, lorsque Virgile composoit ses églogues, il y avoit long-temps que la vie pastorale avoit été remplacée sur les bords du Tibre et du Mincio, par un autre genre de vie; et même quand Théocrite, qu'il a imité et surpassé, chantoit sous le second des Ptolomées, les débats et les plaisirs, les querelles et les amours des bergers de la Sicile, il y avoit long-temps que les Daphnis et les Galatée avoient disparu des rivages de l'Acis et de l'Anapus, et des grottes

d'Aréthuse : les vers du poëte grec charmèrent cette cour si polie de l'Egypte, malgré les traits trop fidèlement grossiers qu'il reproduit dans la simplicité de ses imitations, et que Virgile n'osa pas mettre sous les yeux de Mécène, de Pollion et de Varus. De longues et sanglantes guerres civiles avoient, pendant près d'un siècle, interrompu les loisirs champêtres, quand le poëte latin, inspiré par ses infortunes ainsi que par son génie, retraça dans ses premiers tableaux, les malheurs de la discorde opposés aux douceurs de la paix des champs. C'est parce qu'il avoit du génie, qu'il sut faire goûter de la cour d'Auguste ses compositions pastorales, comme Théocrite fit approuver les siennes de la cour de Ptolomée : Rome, noyée dans son propre sang, applaudit au poëte divin dont la lyre harmonieuse mêloit des sons si touchans aux cris des factions; et cette capitale du commerce de l'univers, Alexandrie, plongée dans toutes les passions de l'avarice, et dans tous les excès du luxe, tourna ses regards avec charme vers les douces images que lui présentoit le peintre de la vie rustique. Et pourquoi lisons-nous, avec tant de plaisir, nous-mêmes, les églogues de Virgile et celles de Théocrite, quoique *leurs bergers n'aient pas de modèles parmi nous*, si ce n'est parce que l'illusion des plus antiques souvenirs est un des plus sûrs moyens que le génie puisse mettre en œuvre pour toucher les cœurs? Qu'il paroisse un vrai talent propre à ce genre de composition, et nous aurons aussi des églogues, qui nous charmeront, malgré notre luxe, malgré notre dépravation, malgré notre injuste mépris pour l'utile et laborieux habitant des campagnes.

Les Idylles de Gesner ont été lues de toute l'Europe;

plusieurs morceaux de l'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse* sont de vraies pastorales, et ces morceaux n'ont pas été les moins goûtés; M. de Saint-Pierre, dans les *Etudes de la Nature* et dans *Paul et Virginie;* M. de Châteaubriand, dans *Atala* et dans *le Génie du Christianisme*, ont prodigué, avec le plus grand succès, les traits du pinceau bucolique. Ainsi, la difficulté d'une traduction des églogues de Virgile n'est que celle de faire une bonne copie d'un si parfait original.

Les plus heureux talens ont échoué dans cette pénible tentative: Segrais, né pour ce genre, au jugement de Boileau, Segrais, dont les églogues réussirent à la cour de Louis XIV, ne sut répéter avec bonheur aucun des sons de la flûte latine, lorsqu'il essaya de traduire Virgile. Qui n'auroit pensé que l'aimable chantre de *Vert-Vert* auroit pu du moins nous retracer quelque image du berger de *Mantoue*, lui dont le talent flexible sut prendre avec grâce tant de tons divers, et passer heureusement du couvent des Visitandines, et du galetas d'un collége, sur la scène française? Mais, Gresset, qui, dans ses imitations, voulut quelquefois donner à la muse romaine de nouvelles parures, ne put copier le coloris sage, et les ornemens aussi judicieux que délicats et pudiques de la vierge latine. Un très-grand nombre de poëtes se sont exercés depuis sur les églogues de Virgile, et leurs essais, plus ou moins foibles, n'ont laissé presque aucun souvenir.

La traduction de M. de Langeac mérite une mémoire plus durable : venu après tant d'autres, on voit que le nouveau traducteur a mis à profit les beautés et les fautes de ses devanciers; sans avoir la douceur de Segrais, il a évité ses incorrections et ses infidélités; loin de la

facilité, quelquefois surabondante, de Gresset, il s'est plus que lui rapproché du vrai caractère de l'original, dans lequel on ne trouve jamais rien de superflu, et qui réunit toujours l'harmonie la plus délicieuse à la précision la plus sévère: il a senti que la perfection de Virgile, que cette correction, qui ne dégénère jamais en sécheresse, et qui toujours est accompagnée de la grâce, ne laisse rien qu'on doive ajouter ou retrancher; et si l'on peut quelquefois, en jetant les yeux sur l'original, désirer plus de talent dans la traduction, on ne sauroit jamais y désirer plus de goût.

Le style du traducteur est formé sur les meilleurs modèles: il me paroît propre surtout à rendre les mouvemens impétueux des passions; j'en citerai quelques exemples pris dans la dixième églogue, où Virgile trace une peinture si touchante du désespoir de Gallus, abandonné par une maîtresse infidèle, et fait retentir les plaintes d'un amant malheureux:

. . . . . .

Seuls vous savez chanter, vous chanterez ma peine,
Arcadiens heureux! O que si quelques jours,
Votre luth à ces monts racontoit mes amours,
Gallus dans le tombeau reposeroit tranquille!
Que n'ai-je parmi vous, dans un modeste asile,
Ou marié la vigne, ou soigné vos troupeaux!
L'amour eût de ces lieux respecté le repos;
Et de fougueux transports s'il eût rempli mon ame,
Ou Phyllis, ou Daphné, répondroit à ma flamme.
Phyllis a moins d'éclat; mais une fleur des champs,
Mais le sombre hyacinthe orne encor le printemps:
Quels charmes ne remplace un cœur sans imposture!
Là, de pampres couvert, entouré de verdure,
Là, du moins, sous l'abri de ces rians côteaux,
Ou Phyllis, ou Daphné, dans l'ombre des berceaux,
Viendroit me prodiguer des soins toujours fidèles.
Phyllis iroit, pour moi, cueillir des fleurs nouvelles;

Charmé de ses accens, j'écouterois Daphné.
Prés fleuris, onde pure, ô séjour fortuné!
Rendez-moi Lycoris! Viens dans ces riches plaines!
Ici, de beaux vergers, des gazons, des fontaines,
Des bois mystérieux, et les cieux les plus doux;
C'est ici, loin du monde et des regards jaloux,
Que nos jours, consumés par une même ivresse,
S'exhaleroient ensemble, éteints par la vieillesse!

Ces vers ont de la chaleur et de la rapidité : on y retrouve quelques accens de la passion si énergiquement exprimée par le poëte latin. Il paroît que cette Lycoris, que Gallus regrettoit si vivement, étoit une fille honnête qui avoit tout simplement quitté son adorateur pour suivre un général sur les bords du Rhin. Le poëte continue :

Quelle erreur! Faut-il donc affronter mille dards,
Porter mon fol amour sous les drapeaux de Mars?
Je t'y suivrai!..... Que dis-je? à mes pleurs aguerrie,
N'as-tu pas, sans regrets, délaissé ta patrie!
Pour être loin de moi (que n'en puis-je douter!)
Neige, torrens, frimas, rien ne doit t'arrêter!
Quoi, des Alpes sans moi tu peux gravir les cimes!
Seule, du Rhin glacé tu franchis les abîmes,
Ah, puissent leurs glaçons, puissent les durs frimas!
Se fondre et s'amollir sous tes pieds délicats!

Je ne puis résister ici au plaisir de citer les vers de Virgile :

Alpinas, ah dura! nives, et frigora Rheni
Me sinè sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

L'amant désespéré veut au moins chercher quelque charme à ses peines dans les agitations de la chasse :

C'est un désert, un antre, où je dois habiter :
Aux tyrans des forêts, je veux le disputer.
. . . . . .
. . . . . .
J'irai sur le Ménale, intrépide chasseur,
Des sangliers fougueux défier la fureur.
Mes chiens, plus animés, franchiront sur mes traces
Du froid Parthénius les éternelles glaces :
Au sommet de ses rocs, au fond de ses forêts,
Comme un Parthe, *en fuyant*, je lancerai mes traits.

Pourquoi, *en fuyant?* Le poëte latin n'indique ici que l'adresse avec laquelle les Parthes manioient l'arc, et non pas leur manière de combattre. L'infortuné Gallus sent que toutes ces ressources sont inutiles; il s'écrie en finissant :

Vains secours, vains travaux! Aveugles que nous sommes!
Ah! qu'importe à l'amour tous les tourmens des hommes!
Nymphes des bois, Sylvains, ni vos chants, ni vos jeux,
Ni le charme des vers, ne calmeront mes feux!
Oui, sous le Cancer même, aux lieux où sa furie
Dévore des ormeaux et l'écorce et la vie;
Sur l'Hèbre ou chez le Scythe, égaré par l'amour,
Quand tout cède à ce Dieu, cédons à notre tour.

Quel poëte a jamais su mieux peindre que Virgile le délire des passions? Ces plaintes de Gallus sont un chef-d'œuvre du genre. Si toute la délicatesse, si toute l'élégance de ce morceau n'a pas passé dans la traduction, quelques étincelles du feu qui l'anime échauffent au moins les vers du traducteur : le mouvement de l'original se fait sentir dans la copie : et en général, M. de Langeac me paroît avoir mieux réussi dans les endroits où la passion domine avec violence, que dans ceux où le poëte, plus calme, se livre à l'attrait des descriptions, et au charme tranquille des sentimens doux et paisibles.

Le traducteur a orné son ouvrage d'un *Précis historique et littéraire* sur Virgile, fort agréable, et peut-être un peu romanesque; ce qui n'ôte rien à l'agrément: il a mêlé dans ce Précis le certain avec l'incertain, bien sûr apparemment que les traditions les moins authentiques ne seroient pas les moins intéressantes. Les notes dont M. de Langeac a laissé le soin au littérateur instruit, et à l'écrivain habile qui a composé celles de la traduction de l'Enéide, renferment tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on peut dire sur les églogues de Virgile: elles sont écrites avec beaucoup d'agrément et d'élégance, et les réflexions qu'elles présentent sont inspirées par un goût pur et délicat. L'édition faite pour compléter les Œuvres de Virgile traduite par M. Delille, et digne de sa destination, est très-correcte, et même très-brillante.

XXVIII.

Œuvres de Racine, avec les variantes et les imitations des auteurs grecs et latins, par M. Petitot.

5 juin.

Je ne suis pas de ceux qui prétendent que les éditions de Racine, les plus dégagées de notes et d'observations, sont les meilleures: Voltaire n'a dit qu'un bon mot, lorsqu'il a prétendu qu'un commentaire sur le premier de nos tragiques ne pouvoit être composé que d'une suite d'exclamations, et d'une série de points admiratifs; c'est

un trait d'enthousiasme, et non un trait de jugement. Ce mot a été recueilli avec d'autant plus d'avidité, qu'il est plus dans le caractère du siècle où il a été prononcé; siècle d'engouement et d'irréflexion, dans lequel l'admiration et le mépris, la critique et l'approbation avoient toujours d'autant plus de succès, qu'elles se présentoient avec un ton plus décidé, un air plus impérieux, et des formes plus tranchantes : il ne falloit à ce siècle, qui se disoit l'ennemi des préjugés et des superstitions de tout genre, que des axiomes, des sentences et des oracles; quand un homme prenoit le langage et les manières d'un inspiré, il étoit sûr de subjuguer ces esprits si fiers et si hautains, qui paroissoient ne recevoir de loi que de leur propre sagesse, et ces intelligences indépendantes, qui sembloient vouloir peser tout à la balance de la raison et de la philosophie.

Oserai-je dire que cet enthousiasme pour Racine, dont le dix-huitième siècle a voulu se faire un titre de gloire, quoiqu'en lui-même très-juste et très-fondé, n'étoit, dans le fait, qu'un enthousiasme factice? Comment puis-je croire qu'on admiroit de bonne foi ce maître de la scène, qu'on avoit pour ses chefs-d'œuvre immortels ce goût véritable, *cet amour sincère* dont parle Boileau, dans un temps où l'on méprisoit tous les principes, qu'avoit reconnus et pratiqués son génie; lorsque le grand critique auquel il soumettoit ses ouvrages, et dont il recevoit sans cesse des conseils, et quelquefois des inspirations, honni, bafoué jusque dans le sein de l'académie, ne passoit plus que pour un écrivain froid, sans feu, sans verve et sans invention, dont le talent méritoit moins d'estime que ses satires ne devoient inspirer d'horreur; lorsqu'enfin on applaudissoit, avec

frénésie, des productions si contraires aux doctrines et aux maximes que ces deux grands hommes avoient mises en honneur, par leurs leçons et par leurs exemples?

N'en doutons pas, il entroit dans cet enthousiasme, comme dans tout le reste, beaucoup de cette politique, et, pour m'exprimer plus franchement, de cette jonglerie, dont les chefs de la secte possédoient seuls le secret; beaucoup de cette mystification qui a rassemblé autour de leurs tréteaux et sous leurs bannières tant de badauds littéraires et de dupes philosophiques. Eh quoi! l'on vantoit Racine, et il en étoit de lui comme de la vertu; on le vantoit, et on pouvoit lui appliquer cet axiome fameux : *virtus laudatur et alget;* «on loue le « mérite, et on le néglige.» On célébroit son génie, son goût; il falloit écrire, au bas de toutes ses pages, *bonne, admirable, inimitable :* oui; mais à condition que cette admiration si vive ne seroit qu'un sentiment stérile et sans effet. On auroit pu répondre à tous ces cris affectés d'une admiration de commande, à toutes ces exclamations convulsives, par un vers de Racine même :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

On exaltoit, en effet son génie, et ses ouvrages ne trouvoient pas de spectateurs, et *Zaïre, Mahomet, Alzire,* et les drames de la Chaussée, et ceux de Diderot écrasoient *Britannicus, Iphigénie, Phèdre, Athalie;* et tandis que hors de nos théâtres, tout retentissoit des louanges de Racine, ses pièces se jouoient dans le désert.

Qu'on n'essaie donc pas de nous vanter, comme

l'a fait M. Suard, dans une préface des *Œuvres de Vauvenargues*, les prétendus progrès du goût dans le dix-huitième siècle; car nous répondrons à des assertions par des faits, à des déclamations par des choses; et nous ne recevrons pas comme des preuves du perfectionnement du goût, les élans commandés d'un engouement artificiel, et les infructueuses extases d'une admiration factice qui se bornoit aux discours, et ne passoit point jusqu'aux actions.

Voltaire, même avec tout son esprit et tout son talent, étoit le premier des enthousiastes, comme le premier des charlatans : les erreurs qu'il répandoit rejaillissoient sur lui, et on peut croire qu'il étoit lui-même, avant tous les autres, la dupe de ses prestiges. Je pense que, quand il a dit, sur Racine, le mot que je viens de rapporter, il étoit pénétré du sentiment que ce mot exprime; mais la preuve qu'au fond il ne croyoit pas qu'un commentaire de Racine dût se borner à des exclamations, c'est qu'il ne s'est pas renfermé dans le cercle ridicule des points d'interjection et des mouvemens admiratifs, lorsqu'il a commenté la *Bérénice* de ce poëte, dans son édition critique de Corneille; et d'ailleurs, je ne croirois pas avancer un paradoxe dénué de toute raison, si je disois que la critique ne rend pas un service moins utile, en développant les beautés et les perfections des grands écrivains, qu'en indiquant leurs fautes : combien y a-t-il de lecteurs qui, en lisant Racine, puissent se rendre compte du plaisir qu'ils éprouvent? Et n'est-ce pas leur en procurer un nouveau, joint à une instruction nécessaire, que de les faire entrer dans les secrets d'un art dont ils éprouvent les effets, sans en connoître les moyens? Quel plus beau spectacle que de con-

templer, pour ainsi dire, les ressorts du génie, et d'assister, en quelque sorte, à ses opérations? Combien cette jouissance réfléchie et ce plaisir éclairé ne sont-ils pas au-dessus du sentiment toujours vague d'une admiration aveugle! Il ne faut donc pas écouter ceux qui disent que des notes, des rapprochemens, des observations ne servent qu'à interrompre mal à propos, et qu'à refroidir l'enthousiasme qu'inspire la lecture des vers de Racine, comme si, en les lisant, on devoit toujours admirer sans méditer jamais; comme si, quand on tient un volume de Racine, on devoit être perpétuellement sur le trépied; enfin, comme si on devoit toujours lire ces grands modèles du goût, sans jamais les étudier!

J'aime à croire que ces étranges opinions ne sont que des restes, prêts à disparoître, du mauvais esprit qui a régné si long-temps, et que nous voyons céder progressivement aujourd'hui aux droits et à la puissance du bon sens et de la raison, méconnus pendant près d'un siècle : à mesure que notre admiration pour Racine et pour tous les grands écrivains de la même époque deviendra plus vraie et plus sincère; à mesure que nous reporterons vers eux des hommages si long-temps prostitués à de vaines idoles, nous sentirons mieux le besoin de leur rendre le seul culte digne de leur gloire et de leur génie, celui de la méditation, de l'étude, de l'imitation. C'est ainsi qu'il faut honorer ces modèles inappréciables du vrai beau, et non par les acclamations insensées, et les démonstrations souvent ridicules d'un enthousiasme toujours suspect.

Telles sont les vues qui paroissent avoir dirigé le littérateur estimable auquel nous devons cette excellente

édition des *Œuvres de Racine :* après nous avoir, de concert avec M. Fiévée, présenté dans le *Répertoire du Théâtre Français,* recueil plein de discernement et de goût, les richesses de notre scène, accompagnées des appréciations les plus judicieuses et les plus délicates, il a fixé ses soins et son travail sur les productions immortelles du plus parfait de nos poëtes tragiques; et c'est un double service que doivent reconnoître tous les amis des lettres, redevables, en outre, à M. Petitot, des excellens articles qu'il fournit au *Mercure de France :* cet écrivain est un de nos littérateurs les plus instruits, et un de ceux qui ont conservé le plus fidèlement le dépôt des saines traditions; mais rien ne peut lui faire plus d'honneur que cette édition de Racine, où, sans avoir le dessein de composer précisément un commentaire, il a su rassembler, avec autant d'érudition que de justesse, tout ce qui peut servir à l'étude approfondie de l'Euripide français.

Racine, qui eut tant de rapports avec Virgile, lui ressemble singulièrement dans l'art de s'approprier les pensées et les expressions des poëtes antérieurs, pour leur donner un nouveau lustre, et les enchâsser avec une adresse plus délicate. C'est ainsi que le poëte romain savoit tirer des perles du *fumier d'Ennius,* et que les richesses de tous les écrivains qui l'avoient précédé, devenoient son propre bien : animé du même esprit, et placé à peu près dans les mêmes circonstances, Racine a profité habilement de tout ce que la littérature française avoit jusqu'à son temps produit de plus heureux : tours, expressions, figures, idées, il prend tout pour tout embellir, et rien n'est plus instructif, plus propre à former le goût, plus digne de piquer la curiosité d'un littérateur studieux, que d'examiner avec attention l'u-

sage qu'un si grand maître sait faire des beautés qu'il emprunte, et comment, sous ses mains industrieuses et savantes, ce qui sembloit manquer d'éclat, brille tout à coup, et ce qui paroissoit n'avoir aucun prix acquiert une grâce inattendue. L'éditeur a bien senti que cette partie de son travail étoit une des plus importantes : aussi n'a-t-il rien oublié pour que les rapprochemens de ce genre fussent aussi nombreux qu'exacts, et quelquefois même il paroît avoir mieux aimé pécher sous le rapport de l'exactitude, que sous celui du nombre; car il est absolument impossible que, dans une entreprise de cette étendue, il n'y ait rien de répréhensible. Il suffit que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, et c'est ici le cas d'appliquer la maxime : *Ubi plura nitent, non ego paucis offendar maculis.* Mais c'est surtout dans les poëtes grecs et dans les poëtes latins que Racine a beaucoup puisé : on sait tout ce que les *Phéniciennes* d'Euripide, le poëme de Stace, et la Thébaïde attribuée à Sénèque, lui ont fourni pour la composition des *Frères ennemis;* tout ce qu'il a pris dans Quinte-Curce pour celle de l'*Alexandre;* dans Virgile, dans Euripide, dans Tacite, dans Aristophane, pour celle d'*Andromaque*, de *Britannicus*, des *Plaideurs*. L'auteur a fait moins d'emprunts dans *Bérénice*, *Bajazet* et *Mithridate;* mais *Iphigénie* et *Phèdre* sont presque toutes grecques; et *Sénèque*, embelli et perfectionné, se retrouve presque tout entier dans cette dernière pièce. M. Petitot, en citant toutes ces tirades dans ses notes, en a donné des traductions aussi fidèles qu'élégantes; ce qu'il a cru devoir faire également, lorsqu'il a rapproché le texte sacré et les passages de la Bible des vers d'*Esther* et d'*Athalie*. Voilà principalement en quoi consiste son travail,

qui n'est point un commentaire, comme je l'ai déjà dit, puisque l'éditeur, si capable de composer d'excellentes remarques, ne s'en est permis aucune, et semble avoir voulu laisser au lecteur le soin de faire lui-même toutes les réflexions, et de tirer toutes les conséquences dont il se contente de lui fournir les principes, et de lui suggérer les matériaux.

Il a même cru pouvoir s'abstenir de rédiger une *Vie de Racine*, qui, dit-il, *dans beaucoup d'éditions, n'est souvent qu'un passe-port pour les idées fausses et les erreurs*, et il s'est borné à mettre en tête de la sienne les *Mémoires de Louis Racine*, *toujours plus exacts*, ajoute-t-il, *et plus attachans, et qui d'ailleurs admettent plus de détails*. Je ne sais, cependant, si beaucoup de lecteurs ne regretteront pas qu'un littérateur si habile ait poussé si loin la réserve : la *Vie de Racine* est une source si féconde de réflexions, qu'on verroit peut-être avec plaisir ce sujet traité par une plume exercée, qui, sans s'écarter de l'exactitude des faits consignés dans les *Mémoires*, et en admettant même beaucoup de détails que n'exclut point le genre biographique, orneroit cette matière de toutes les idées et de toutes les considérations auxquelles l'intervalle des temps et la diversité des circonstances peuvent donner lieu.

Quoi qu'il en soit, cette édition offre tant d'avantages, qu'on sera moins tenté de regretter ce qui pourroit y manquer, que de s'applaudir de ce qui s'y trouve : aucune partie n'a été négligée. Avec le secours d'un amateur, qu'un état très-éloigné de la littérature n'empêche pas de cultiver les lettres, M. Petitot est parvenu à donner aux *Œuvres diverses*, l'ordre et l'exactitude

qu'elles auroient dû toujours avoir, à retrouver les dates de la correspondance de Racine, et à augmenter l'intérêt de cette portion si précieuse du recueil, par le rétablissement de l'ordre chronologique : cet ordre, qui n'existoit dans aucune des précédentes éditions, est un des caractères les plus marquans de celle que nous annonçons, et un de ceux qui lui assurent la supériorité. Il est à peine concevable qu'on eût jusqu'à présent oublié un travail si nécessaire, et qui rend infiniment plus attachante et plus instructive la lecture des lettres de Racine.

L'*Histoire de Port-Royal* a été soignée avec la même attention, et cette histoire a donné lieu à l'éditeur de faire une remarque dont je laisse l'examen aux bibliographes : « La seconde partie, dit-il, n'a paru que plu-« sieurs années après la première; on lit au commence-« ment, *qu'on a peine à comprendre comment une* « *maison si sainte a été détruite.* Cette phrase prouve, « ce qui n'a point encore été observé, que Racine n'en « est point l'auteur. En effet, il mourut onze ans « avant cette destruction, et ne put par conséquent tout « au plus que la prévoir. » On sait que Boileau regardoit l'*Histoire de Port-Royal*, comme un des morceaux les plus achevés que nous eussions en prose; et ce jugement sera confirmé par tous ceux qui ne voudront pas chercher l'intérêt de l'histoire de la Grèce ou de Rome dans celle d'un couvent.

Il me resteroit à parler de la perfection avec laquelle M. Herhan a exécuté cet ouvrage; mais il suffit de nommer cet artiste, qui joint au mérite d'avoir fait faire un pas à l'imprimerie, celui de consacrer entièrement les

merveilles de sa belle invention à la gloire de nos chefs-d'œuvre littéraires.

J'ai mieux aimé, en rendant compte de cette édition, examiner le travail de M. Petitot, que de m'étendre sur les louanges de Racine : qu'aurois-je pu dire, qui déjà n'ait été répété cent fois? La meilleure manière de louer ce grand homme, c'est d'étudier les modèles qu'il nous a laissés; le plus bel hommage que nous puissions rendre à son génie, c'est de nous efforcer de suivre ses exemples; et si notre foiblesse ne nous permet pas de nous élever à cette hauteur, de laquelle il domine toute la littérature moderne, sachons, au moins, en méditant sur ses productions immortelles, nous pénétrer des principes qui lui ont toujours servi de guides dans sa glorieuse carrière, et qui l'ont conduit au comble de la perfection.

XXIX.

Pensées de Balzac, de l'Académie française, précédées d'observations sur cet écrivain, et sur le siècle où il a vécu; par M. de Mersan.

14 juin.

Balzac fut appelé, de son temps le *grand Epistolier*. Je ne sais si jamais ce mot a été français; mais il ressemble assez à un titre de charge, et, en cela, il convenoit parfaitement à cet auteur, qui avoit fait de l'art d'écrire des lettres une fonction, et même une dignité : il y avoit alors, grâces au mauvais goût de Balzac,

qui étoit aussi celui de son siècle, un *grand Epistolier*, comme il y avoit un *grand veneur* et un *grand louvetier*. Quand on songe que Balzac et Voiture mettoient souvent quinze jours à composer leurs lettres les plus courtes, on est étonné qu'elles ne soient pas encore plus mauvaises, plus contournées, plus apprêtées, plus ridiculement ingénieuses. Ces deux hommes avoient bien de l'esprit, mais ils en faisoient un bien détestable usage. L'esprit est de tous les siècles; l'art de s'en servir n'appartient qu'à de certaines époques; et il en est de l'esprit comme de l'or, dont Horace a dit, qu'un usage réglé en fait le prix : *Nullus argento color est, nisi temperato splendeat usu*. Voiture et Balzac étoient des prodigues : ils usoient de leurs richesses sans consulter les convenances, et mettoient des diamans sur leurs robes de chambre. J'ai toujours été persuadé que les âges les plus grossiers et les plus barbares avoient compté autant de gens d'esprit que les siècles les plus polis et les plus brillans : la nature n'est pas plus avare dans un temps que dans un autre; sa main libérale s'ouvre également sur les hommes de toutes les époques : ce n'est point elle qui change, c'est la société; le même soleil luit sur des campagnes jadis couvertes de fruits, et maintenant hérissées de ronces; les mêmes rosées les humectent, les mêmes vents les rafraîchissent de leurs fécondes haleines : la culture est l'œuvre de la société; les convenances et le goût sont aussi son ouvrage. Il n'a manqué à Balzac et à Voiture, comme à beaucoup d'autres, que de venir plus tard : ils avoient un fonds de génie qui ne demandoit que d'être mieux cultivé.

Mais que dire de ces auteurs qui semblent n'avoir point suivi les progrès de la société; qui, avec de l'es-

prit et du talent, reproduisent aujourd'hui tous les défauts de l'enfance de l'art, se perdent dans une métaphysique digne du quinzième siècle, ou s'égarent dans un style rétrograde, dont les tours et les figures, semblables à ces images gothiques, ornemens de nos anciens édifices, nous retracent les temps de barbarie? Le bon goût n'a qu'un moment, parce qu'il n'est qu'un des rapports de la société, qui sans cesse varie, dont les changemens, pour être insensibles, n'en sont pas moins réels, et qu'un cours rapide entraîne du défaut à la perfection, et de la perfection dans tous les excès.

La postérité ne connoît guère que les *Lettres de Balzac;* cependant il a composé beaucoup d'autres ouvrages: son *Prince,* son *Socrate chrétien,* son *Aristippe,* ses *Dissertations,* sont restés dans l'oubli le plus profond, ignorés de tout le monde, excepté des gens de lettres, qui seuls ont le courage d'échanger beaucoup d'ennui contre un peu d'instruction. Ce n'est pas, toutefois, que ces ouvrages soient plus mauvais que ses Lettres: ils sont seulement plus étendus; et dans ses dissertations, dans ses traités, comme dans ses lettres, Balzac court toujours après la phrase et l'hyperbole; c'est, en d'autres termes, courir après l'ennui: il pense souvent très-bien; mais le désir d'étaler son beau style, de tout orner, de tout amplifier, de tout exagérer, de mettre partout des pensées saillantes, de l'éloquence, de l'harmonie, l'entraîne invinciblement, lui fait perdre de vue la justesse, lui donne, pour ainsi dire, des distractions, et l'écartant de la ligne du vrai, le précipite dans le vide, dans le faux et dans le galimatias. Il pourroit même passer quelquefois pour un penseur très-fin et très-profond, s'il n'étoit pas toujours un écrivain

très-recherché et très-ampoulé : son style fait tort à son esprit; c'est une physionomie noble, spirituelle et intéressante, gâtée par un costume ridicule; et c'est en lisant cet auteur qu'on peut sentir tout le prix du goût : *n'a pas du mauvais goût qui veut*, a dit un homme qui n'en manquoit pas; cela est vrai : car le mauvais goût n'est qu'un mauvais usage du talent ou de l'esprit, et l'abus suppose la chose dont on abuse; mais aussi le mauvais goût déguise souvent, et fait méconnoître les qualités heureuses, qu'il altère et corrompt; et tandis qu'il calomnie, en quelque sorte, le plus beau naturel, les moindres dispositions, les talens les plus médiocres reçoivent du bon goût un éclat et un prix qu'ils ne pourroient tirer d'eux-mêmes.

Balzac étoit fort savant: de son temps, l'érudition étoit de mode, à peu près comme l'ignorance l'est du nôtre: un homme de lettres devoit alors tout savoir, à peu près comme un écrivain d'aujourd'hui doit tout ignorer; avant l'époque où il parut, il suffisoit d'être érudit: sous François Ier, sous Henri II, sous Charles IX, sous Henri III, et même sous Henri IV, l'érudition étoit tout; mais lors que Balzac, né sous ce prince, écrivoit sous Louis XIII, on commençoit à ne plus se contenter de l'érudition: il falloit y joindre autre chose; bientôt on apprit à parler le langage, à prendre les parures de l'esprit et du goût, jusqu'à ce que cédant tout-à-fait l'empire au bel esprit, et à cette philosophie qui dédaigna toujours d'emprunter ses lumières, elle fut reléguée dans l'ombre de quelques cabinets solitaires, d'où elle ne sort plus que pour essuyer des mépris.

On a quelquefois voulu comparer Balzac à Sénèque; mais ces deux écrivains n'ont d'autre rapport que celui

de gâter leurs idées, à force de vouloir les embellir; du reste, le style de Sénèque, haché, saccadé, décousu, semblable, comme le disoit un empereur romain, *à du sable sans ciment*, diffère beaucoup de la diction liée, harmonieuse, arrondie de Balzac. Cet écrivain est regardé comme le père de la période française; et, en cela, il a rendu un très-grand service à notre langue: heureux, s'il n'avoit pas usé trop amplement des droits de la paternité! Celui de nos auteurs modernes qui paroît lui ressembler le plus, c'est M. Necker: tant il est vrai que les extrêmes se touchent, et que l'enfance et la vieillesse de notre littérature ont eu entre elles une très-grande affinité! à la vérité Balzac est supérieur à M. Necker par la netteté des constructions et l'aisance des tournures; son style est aussi moins chargé d'abstractions; mais l'écrivain du dix-septième siècle a, de son côté, des défauts que n'a point celui du dix-huitième. Ce qui établit particulièrement entre eux un air de famille et une sorte de consanguinité, c'est l'apprêt de la diction, égal de part et d'autre, l'emphase, l'appareil, l'éxagération, la tumeur du style.

Le recueil publié par M. de Mersan, à qui nous devons déjà celui des *Pensées de Nicole*, renferme à peu près tout ce qu'il y a de bon dans Balzac, et ressuscite, en quelque sorte, cet écrivain dans la meilleure partie de lui-même : quelques citations pourront faire voir que M. de Mersan n'a pas eu tort de transporter sur cet auteur les soins qu'il avoit déjà donnés à un écrivain fort supérieur.

De l'Amour de la gloire. — « On a aimé l'hon-« neur, lorsqu'on aimoit les choses honnêtes : Cicéron « avoit composé un Traité de la gloire, et Brutus un

« autre de la vertu. Ils sont tous les deux perdus dans « le naufrage des belles-lettres, et je ne vois pas que « cette perte soit trop regrettée : un livre qui découvri- « roit le secret de faire de l'or, ou qui apprendroit à « trouver les trésors cachés, seroit aujourd'hui plus cu- « rieusement recherché que tout ce qui a jamais été écrit « de la gloire et de la vertu. »

Des Philosophes. — « C'est une des propriétés de « la science d'enfler ceux qu'elle remplit. Qui ne se « souvient pas d'avoir lu cette définition du philosophe « dans les livres des Saints Pères : *Le philosophe est un « animal de gloire ; le philosophe est le plus vain et « le plus superbe des animaux?*

De la Pudeur. — « Il y a je ne sais quoi de sévère « aussi-bien que de doux dans la modestie, qui est « même respecté par l'insolence : cette honnête honte, « qui fleurit sur le front des vierges, est un rempart et « une défense suffisante contre l'audace des plus effron- « tés; et quand on la voit luire dans les regards d'une « femme, il n'y a point de licence qui n'en soit éblouie, « et qui ose passer outre. »

Sur Diogène le cynique. — « *Si je n'étois Alexan- « dre, je voudrois être Diogène:* on a trouvé ce mot « admirable; et moi, je le trouve extrêmement mau- « vais; car, dans la vérité de la chose, qu'est-ce que « d'être Diogène? Je vais le dire, en traduisant le texte « grec, sans aucune addition de ma part: *être Diogène, « c'est violer les coutumes et les lois reçues ;* c'est n'a- « voir ni pudeur, ni honnêteté; c'est ne connoître ni « parent, ni hôte, ni ami; c'est ou japper ou mordre « toujours; c'est offenser les yeux du peuple par des « actions sales, par des actions pour lesquelles il ne doit

« point y avoir d'assez grand secret ni d'assez profonde « solitude. Voilà ce que c'est que d'être Diogène, et ce « qu'Alexandre vouloit être, s'il n'eût été Alexandre : « il ne pouvoit sortir un plus mauvais mot de la bouche « du disciple d'Aristote. »

De la Providence. — « Ces grandes pièces qui se « jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et « c'est souvent un faquin qui en doit être l'*Atrée* ou « l'*Agamemnon :* quand la Providence a quelque des- « sein, il n'importe guère de quels instrumens et de « quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est « foudre, tout est tempête, tout est déluge ; tout est « Alexandre ou César. Cette main invisible donne les « coups que le monde sent: il y a bien je ne sais quelle « hardiesse qui menace, de la part de l'homme, mais la « force, qui accable, est toute de Dieu. »

Des Ames privilégiées. — «Il y a des ames qui sont « d'un ordre supérieur, qui naissent maîtresses et sou- « veraines des autres ames, qui viennent renouveler le « monde et changer la face de leur siècle. Un âge n'est « souvent remarquable que par un homme, et il y a « quelquefois un homme, si regardé dans le monde, « qu'il se peut dire l'objet et la fin des autres hommes. »

M. de Mersan a mis en tête de ce Recueil des *Considérations préliminaires* qui ajoutent à son prix, et qui forment un véritable ouvrage: c'est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de l'auteur, toujours consacrée à la défense des plus saines maximes de la morale et de la politique, comme à celle des principes du goût et de la vraie littérature.

XXX.

Correspondance littéraire, adressée à son altesse impériale le grand duc de Russie, et à M. le comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Cathérine II, depuis 1774 jusqu'à 1791, par M. de LAHARPE.

§. Ier.

24 juin.

LES premiers tomes de cette Correspondance agitèrent violemment la république des lettres, lorsqu'ils parurent, il y a six ans : M. de Laharpe vivoit encore ; et l'on crut apercevoir entre les principes qu'il professoit si hautement, et la publication de ces lettres, une sorte de contradiction qu'on n'étoit pas disposé à lui pardonner : on disoit que cette Correspondance renfermoit des choses qui ne paroissoient point s'accorder avec le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé ; on prétendoit qu'elle étoit écrite d'un style trop mondain, que le vieil homme s'y montroit trop à découvert, et surtout que M. de Laharpe, qui s'étoit fait tant d'ennemis par ses critiques publiques et officielles, n'avoit pas besoin d'attirer sur lui de nouvelles haines, en mettant au jour les secrets de sa sévérité et les confidences de son jugement. Je ne dissimulerai pas que nous adoptâmes alors une partie de ces opinions, et que nous crûmes devoir les exprimer avec quelque force en rendant compte de l'ouvrage. Cependant le livre eut un succès d'autant plus grand, que les reproches mêmes qu'on faisoit à l'auteur

étoient plus capables de piquer la curiosité, et que le public, toujours plus malin que ceux dont il ne cesse d'accuser la méchanceté, est généralement plus enclin à blâmer la critique qu'à la haïr. C'est une observation de tous les temps, qui devroit engager les auteurs critiqués à se confier un peu moins dans la pitié du public, et leur apprendre que la dérision la plus cruelle se cache souvent sous le masque de l'intérêt et de la sensibilité.

Les deux volumes qui viennent de paroître exciteront moins de trouble, parce que l'auteur n'étant plus, le ressentiment cesse d'avoir un but; parce que les douleurs qu'ils causeront, préparées, en quelque sorte, par l'attente, seront moins vives et crieront moins haut; enfin, parce que la critique étant aujourd'hui rentrée dans la pleine possession de son empire, qu'elle ressaisissoit à peine il y a six ans, ces lettres n'offrent guère que la confirmation de tout ce qu'elle a dit depuis cette époque, et ne présentent de nouveau, en matière de goût, que l'autorité d'un grand littérateur, qui d'avance avoit sanctionné les jugemens qu'elle prononce tous les jours, et que tous les jours on voudroit lui reprocher : ceux qui les liront ne sauroient s'empêcher de reconnoître que M. de Laharpe, de quelque manière que les circonstances aient pu quelquefois modifier les opinions littéraires qu'il publioit, pensoit au fond, et parloit en secret de cette foule d'auteurs vivans qui se plaignent avec tant d'amertume de l'injustice de leurs contemporains, comme en pensent et comme en parlent aujourd'hui les critiques les plus vrais, les plus accrédités, et par conséquent les plus exposés à toutes les accusations de l'amour-propre au désespoir, et de la haine en délire.

Les temps qu'il parcourt ont un intérêt tout particulier : c'est cette époque de fermentation où les esprits, travaillés de la fièvre philosophique, et, pour ainsi dire, dans le paroxisme de cette terrible frénésie, sembloient se préparer à tous les excès, auxquels ils préludoient par tous les ridicules : c'est ce moment où des hommes, dont le principal mérite étoit de tout oser et de tout dire, couroient à la renommée et à la fortune par toutes les voies; où les paradoxes les plus étranges, et même les absurdités les plus grossières, étoient sur le point de franchir l'intervalle périlleux qui sépare la théorie de la pratique; où les plus fausses doctrines triomphoient dans la littérature comme dans la morale, et où toutes les lumières du bon sens étoient éclipsées comme celles du goût. On ne remarquera pas sans un très-grand plaisir, que M. de Laharpe, accusé et même convaincu de n'avoir pas su se préserver entièrement du délire qui troubloit alors toutes les têtes, a cependant conservé toujours assez de sens et de raison pour ne point s'écarter des principes littéraires qu'il avoit jusque-là suivis et défendus, pour se mettre au-dessus du prestige révolutionnaire qui faisoit seul le prix de tant d'ouvrages de circonstances, et même pour apprécier souvent avec justesse tout ce qu'un partisan de nos innovations politiques eût semblé ne pouvoir juger qu'avec passion. Ainsi, tandis que les premiers volumes de cette Correspondance font voir l'auteur sous un aspect qui lui attira quelques reproches, ceux-ci ne peuvent qu'honorer sa mémoire, en montrant que, si l'on a remarqué des variations dans sa conduite, sa pensée est du moins restée toujours fidèle aux plus saines maximes du goût et de la raison : la publication des premiers volumes ne pa-

rut pas assez d'accord avec la gravité des derniers temps de sa vie, et ceux-ci ne pouvoient être publiés assez tôt pour devenir, en quelque sorte, l'apologie des temps antérieurs.

Les uns et les autres ont un attrait qu'on trouve rarement dans les ouvrages de M. de Laharpe, et qui résulte de la liberté du genre épistolaire, et de la rapidité du style convenable à ce genre : on lui reproche d'abuser quelquefois dans ses dissertations littéraires, du ton dogmatique, de céder trop au plaisir d'étaler toutes les ressources d'une logique féconde, de ne point renfermer ses questions, ses préceptes et ses exemples dans des cadres assez précis. La nature de cette Correspondance excluoit tous ces défauts : ce n'est plus ici un professeur qui traite didactiquement des points de littérature; c'est un homme de lettres, d'un jugement très-sûr, qui passe légèrement d'un sujet à un autre, dont la plume caractérise tout, en effleurant tout; les ouvrages du moment ne sont pas les seuls objets de ses observations rapides : tout ce qui peut offrir quelque intérêt, tous les événemens qui marquent, tous les hommes qui paroissent sur la scène, deviennent la matière de ses réflexions, souvent très-piquantes, et toujours parfaitement justes. Ces lettres sont peut-être de toutes les productions de M. de Laharpe, celle qui doit donner l'idée la plus avantageuse de l'étendue de son jugement, par la variété des objets sur lesquels il prononce avec une raison supérieure.

On sent trop qu'elles ne sont point susceptibles d'analyse : j'en extrairai quelques réflexions, sans même chercher à mettre beaucoup d'ordre dans ces extraits. Voici ce que l'auteur disoit de l'état de notre littérature en 1791 : « Il est certain que la révolution a nui beaucoup et pour

« long-temps aux lettres et aux arts, qu'elle a donné
« un mouvement précipité à la corruption du langage
« et du goût : les bons ouvrages que la France envoyoit
« de temps en temps aux étrangers, et qui rappeloient
« le bon siècle, deviendront nécessairement plus rares
« de jour en jour; et l'on voit le torrent du mauvais
« goût se déborder dans cette prodigieuse multitude de
« productions de tout genre, où il semble que ce soit
« un des priviléges de la liberté de ne plus parler fran-
« çais. Le néologisme le plus barbare infecte presque
« toutes les feuilles, où l'esprit de parti est trop occupé
« pour faire la moindre attention au style; on voit par-
« tout l'ignorance la plus honteuse des premières règles
« de la langue et du goût; et cette ignorance cesse d'être
« déshonorante, parce qu'elle est trop générale, et que
« personne n'y prend garde..... En vérité, je ne serois
« pas surpris que les étrangers, qui ont appris notre lan-
« gue dans les bons auteurs, n'entendissent pas la moitié
« de ce que l'on écrit aujourd'hui. Heureusement ils
« n'y perdent pas grand'chose. Le théâtre surtout est
« retombé dans la plus pitoyable barbarie : nous som-
« mes venus en ce genre au dernier degré de turpitude;
« la liberté de tout mettre, de tout dire sur la scène,
« dispense, depuis deux ans, nos auteurs dramatiques
« de toute espèce de talent, de la plus légère connois-
« sance de l'art : ce sont des misères dont il n'est plus
« question; et pourvu que l'on mette sur la scène des
« moines, des religieuses, des curés, des évêques, des
« cardinaux; pourvu que l'on hurle en mauvais vers
« le mot de liberté, et que l'on dise de grosses injures
« aux rois, en prose platement ampoulée, cet attrait
« populaire, qui a encore le mérite de la nouveauté,

« tient lieu de tout, et fait tout passer, pour peu de temps,
« il est vrai; mais les pièces se succèdent si rapidement,
« et se multiplient si aisément sur douze ou quinze
« théâtres, qu'il n'y a guère de sottises qui ne puissent
« vivre une quinzaine de jours, et par conséquent ren-
« dre à l'auteur beaucoup plus que l'ouvrage ne vaut. »
Les jugemens littéraires que renferme cette Correspondance ne sont guère que le développement et l'application des vérités générales que présente ce résumé; et ces jugemens ont d'autant plus de poids, que l'écrivain qui les porte ne peut être soupçonné d'avoir improuvé, à cette époque, les principes et les événemens dans lesquels nos prosateurs et nos poëtes puisoient leurs inspirations. M. de Laharpe vit bien ce que l'amour-propre cachoit à nos auteurs, que l'esprit de parti étoit le seul gage de ces succès passagers et de cette gloire éphémère dont ils étoient si fiers. Il auroit pu remarquer encore que la plupart de ces faiseurs de prose et de vers ne composoient pas précisément leurs pièces pour favoriser la révolution, mais se servoient de la révolution pour composer des pièces : leur prétendu patriotisme n'étoit au fond que de la vanité littéraire.

On ne sera pas fâché de voir comment M. de Laharpe jugeoit quelques-unes des brochures qui firent le plus de bruit au commencement de la révolution : « Parmi
« les ouvrages politiques qui méritent d'être distingués,
« il faut compter ceux d'un ministre protestant nom-
« mé Rabaud de Saint-Etienne, aujourd'hui député du
« Languedoc aux Etats-Généraux, et surtout l'écrit
« qui a pour titre : *Question de Droit public*. Il y rè-
« gne un style simple, et de la force sans déclamation.
« Un autre député, l'abbé Sieyes, a aussi attiré l'atten-

« tion par un écrit qui a pour titre : *Qu'est-ce que le* « *Tiers?* Il s'en faut de beaucoup qu'il écrive aussi « élégamment que M. de Saint-Etienne; il a de l'in- « correction; il manque de clarté et de méthode; sa « tête est trop vive pour qu'il puisse assurer sa marche « et mesurer ses idées; il outre les conséquences, et ne « s'aperçoit pas qu'il y a dans ses raisonnemens une « certaine rigueur métaphysique qui ne sauroit s'ap- « pliquer aux choses. » On ne sauroit faire à un philosophe de plus graves reproches : car la méthode, la clarté et la justesse sont les conditions les plus nécessaires de tout écrit philosophique : on peut s'y permettre quelques solécismes; mais il ne faut pas qu'ils nuisent à la netteté des idées et à l'exactitude du raisonnement : il est vrai qu'il ne s'agissoit point de tout cela dans le temps dont nous parlons.

Je me souviens d'avoir entendu beaucoup vanter une certaine *déclaration des droits*, rédigée par M. de Condorcet; je crois même que je l'ai admirée, car j'étois alors fort jeune; et peut-être les personnes qui ont pu l'admirer aussi naïvement que moi lorsqu'elle parut, verront-elles avec plaisir, aujourd'hui, ce qu'en pensoit M. de Laharpe : « Pour notre confrère Condorcet, « dit-il, c'est encore une métaphysique bien plus ter- « rible (que celle de l'abbé Sieyes) : il a fait imprimer « une *déclaration des droits*, c'est-à-dire, un modèle « de lois constitutives pour la nation française; et on- « bliant que ce qui est fait pour servir de règle et de « protection à tous les hommes, doit être entendu par « tout le monde, et ne sauroit, par conséquent, être « trop simple et trop clair; que, de plus, cette clarté « et cette simplicité sont inséparables des principes de

« justice naturelle, qui sont les fondemens de toutes « les bonnes lois; il a rédigé les siennes dans le goût « des catégories d'Aristote : c'est un amas d'abstrac- « tions presque inintelligibles, et tellement embarrassé « de distinctions, de divisions et de suppositions, que « ce code, fût-il fait pour une société de philosophes, « seroit à peine à leur portée. Il s'est avisé de le faire « mettre en anglais, afin que le français passât pour « une traduction. Ainsi l'ouvrage est en deux langues, « anglais d'un côté, et français de l'autre; mais il est « si obscur et si ennuyeux, que personne n'a pu le « lire: et ce n'étoit pas la peine d'écrire en deux lan- « gues, pour n'être lu dans aucune. »

Je terminerai ce premier extrait par les réflexions que fait M. de Laharpe à l'occasion d'un ouvrage de Brissot : « C'est un de ces fous de sang-froid, de ces « inspirés, qui se sont fait les singes de J.-J. Rousseau, « et qui, en répétant avec une lourde emphase les mots « de vertu et d'humanité, se croient aussi éloquens que « lui. Il combat à outrance, dans une longue brochure, « deux ou trois propositions qu'on pouvoit réfuter en « deux pages; et ce texte lui fournit matière à une ex- « plosion d'injures brutales, qui, en bonne police, de- « vroient être punies. Il y a dans cet écrit autant de « mauvaise foi que de fureur. On voit que l'auteur « n'a d'autre but que de faire du bruit, et qu'il a crié « bien haut pour qu'on s'arrêtât à l'entendre. »

En lisant ces derniers volumes de la Correspondance, on se demande d'abord pour quelle raison ils n'ont pas été publiés en même temps que les autres, et ce qui a pu en retarder l'impression? C'est une question assez difficile à résoudre; on cherche ensuite pourquoi M. de

Laharpe n'y parle pas de quelques ouvrages assez remarquables, qui ont paru dans l'espace qu'embrassent ces deux volumes; et cette difficulté ne peut se lever qu'en supposant des retranchemens qui sont d'ailleurs assez manifestes.

§. II.

4 juillet.

Si cette Correspondance étoit fictive et supposée; si, comme beaucoup d'autres, elle n'étoit qu'un cadre imaginaire, où l'auteur eût voulu renfermer le tableau de la littérature d'une certaine époque, elle offriroit sans doute tout l'intérêt dont les ouvrages de ce genre sont susceptibles; mais on désireroit peut-être alors que le style, sans cesser d'être aussi naturel, parût un peu plus travaillé; que l'auteur eût recherché davantage la précision; qu'il eût semé dans ses lettres un plus grand nombre de ces traits et de ces pensées, qui sont les principaux ornemens de ces sortes de compositions. Je trouve néanmoins que ce recueil gagne beaucoup à être un recueil, et non pas un ouvrage : s'il en a moins d'éclat, il inspire plus de confiance. La diction même, quoiqu'un peu négligée, n'est pas sans mérite, parce qu'elle est toujours pure, claire et coulante : l'auteur ne cherche jamais à briller; il se renferme sévèrement dans ses fonctions : c'est un correspondant exact et judicieux, qui se borne à raconter avec fidélité ce qu'il voit et ce qu'il pense, et non un bel esprit qui cherche à mettre ses saillies à la place des choses, et qui veut plaire plutôt qu'instruire. Ces lettres ne placeront pas M. de La Harpe au rang des écrivains qui ont excellé dans le style épistolaire, mais elles confirmeront la haute

idée que ses autres ouvrages ont donnée de son goût et de son jugement : le secret et la nature d'une telle correspondance pouvoient beaucoup favoriser la malice d'un écrivain qui n'eût été que méchant; et M. de Laharpe, qui passoit pour l'être, ne laisse pourtant échapper dans ces lettres rien qui puisse être regardé comme un trait de malignité, qui annonce l'envie de médire, d'outrer la critique ou d'exagérer le ridicule, rien qui sente la satire ou l'épigramme : on voit qu'il n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, qui le domine au point que les illusions même les plus séduisantes ne sauroient la lui faire méconnoître.

Tandis que la foule, abusée par les premiers prestiges de la révolution, se précipitoit pour voir et pour applaudir toutes ces sottises dramatiques qui flattoient ses idées, et qui enflammoient ses passions, M. de Laharpe, que son grand sens n'avoit point préservé des mêmes erreurs politiques, étoit bien éloigné de mêler ses applaudissemens à ceux de la multitude, et de partager ses jugemens littéraires, si pourtant on peut appeler de ce nom ces exclamations frénétiques, que les auteurs prenoient pour de la gloire, et qui, aux yeux des sages, n'étoient que de la démence : « M. Chénier « est parvenu à faire jouer son *Charles IX*, dit-il, et « sans autre inconvénient que d'ennuyer les gens de « goût; mais ceux même qui ne font aucun cas de cet « ouvrage comme tragédie, conviennent qu'il devoit « prodigieusement réussir; et c'est ce qui est arrivé. « L'auteur a eu du moins le mérite facile d'entretenir « la multitude des idées les plus faites pour la flatter : « sa pièce est remplie de ces maximes communes de « liberté politique et de tolérance universelle qu'il étoit

« très-nouveau d'entendre sur le théâtre. Le public, « en applaudissant sur la scène tout ce qui avoit été dit « cent fois partout ailleurs, excepté là, applaudissoit « véritablement à la révolution. Cette révolution se « trouve même expressément dans la pièce, en forme « de prophétie : non pas que l'auteur soit prophète, « ni poëte, mais enfin il a eu l'esprit de faire dire au « chancelier de l'Hospital, en 1572, ce que nous avons « vu en 1789..... La pièce, considérée en elle-même, « manque de plan, d'intrigue, d'action, d'intérêt, de « mouvement, de caractère et de dialogue; en un mot, « de tout ce qui constitue le talent dramatique. L'au- « teur n'a tiré aucun parti de toutes les grandes res- « sources que l'histoire lui offroit : c'est le comble de « l'ineptie d'avoir fait de Charles IX un Séide, et du « cardinal de Lorraine un Mahomet; c'est le comble « de l'impuissance d'avoir fait du jeune Henri IV un « rôle absolument nul. Pressé, comme tous les jeunes « gens, de faire montre de ce qu'il sait ou de ce qu'il « croit savoir, l'auteur se hâte de le débiter par l'or- « gane de ses acteurs, sans s'embarrasser si c'est là ce « dont il s'agit, et si son érudition et sa philosophie « s'accordent avec les convenances dramatiques. M. Ché- « nier écrit presque toujours de mémoire; et ce qui « fait que j'ai peu d'espérance pour lui pour l'avenir, « c'est qu'avec l'incroyable confiance que je lui con- « nois, il ne manquera pas de se persuader qu'il doit « ses succès à son talent, et non pas aux circonstances : « il ne s'occupera donc ni à étudier, ni à se corriger, « ni à réfléchir sur un art qu'il ne connoît point du « tout; et dès-lors il est bien difficile qu'il y réussisse « jamais. »

La pièce est ici parfaitement jugée; et si la sentence prononcée par M. de Laharpe contre l'auteur, paroît d'abord d'une sévérité excessive; si les prédictions qu'il fait semblent avoir quelque chose de dur et d'outré, il faut se reporter au temps où il écrivoit, se souvenir des débuts de l'auteur de *Charles IX*, et voir si ce qui n'étoit alors qu'une prédiction, n'est pas devenu par la suite une réalité. L'auteur avoit commencé par donner un drame, intitulé *Edgar*, qu'on a sifflé, dit M. de Laharpe, dès la première scène, et qu'on a eu bien de la peine à entendre jusqu'à la fin : « C'est, ajoute-t-il, l'ouvrage « d'un jeune homme nommé Chénier, qui fait pro- « fession du plus grand mépris pour Voltaire et Racine, « et qui a bien, comme on voit, ses raisons pour cela. » Ce drame fut suivi d'une tragédie qui ne fut pas plus heureuse : « Un M. Chénier, poursuit M. de Laharpe, jeune « aspirant, qui fait profession d'un grand mépris pour « nos meilleurs écrivains, a fait jouer à Fontainebleau « une tragédie d'*Azémire*, qui a été sifflée outrageuse- « ment depuis le commencement jusqu'à la fin. Cet « accueil ne l'a pas rebuté, et, huit jours après, il a « voulu prendre sa revanche au Théâtre-Français; mais « craignant le préjugé défavorable que pouvoit faire « naître la déconvenue de Fontainebleau, il a cru devoir « user d'une petite ruse déjà employée plus d'une fois. « On a fait afficher *Zaïre*, et, la toile levée, un acteur « est venu annoncer qu'une indisposition subite d'un « de ses camarades empêchant de donner *Zaïre*, on « prioit le public d'agréer à la place une tragédie nou- « velle : c'étoit notre *Azémire*, qui n'a pas été mieux « traitée à Paris qu'à Fontainebleau. Il faut voir s'il « aura le courage d'essayer une troisième tentative. Il

« s'est ôté même la ressource de s'en prendre à la ca-
« bale; car assurément personne n'attendoit *Azémire*
« à la place de *Zaïre*. »

Les ouvrages qui vinrent après *Charles IX* ne pouvoient pas inspirer au critique de meilleures espérances : « *Henri VIII*, dit-il, est une très-mauvaise pièce; « il n'y a ni intérêt, ni action, ni intrigue, ni marche « dramatique, ni mouvemens, ni caractères, ni conve- « nances, ni conduite; c'est une déclamation en dia- « logues, chargée de lieux communs. Quant à la dic- « tion, elle ne manque ni de facilité, ni de noblesse; « mais elle est inégale, enflée, froidement sentencieuse, « mêlée de réminiscences fréquentes et de mauvais goût. « Il y a quelques vers bien faits, et deux ou trois cou- « plets où les personnages disent à peu près ce qu'ils « doivent dire : dans tout le reste c'est l'auteur qui « parle, et un auteur écolier. Cet ouvrage a été très- « mal reçu le premier jour; mais ensuite, avec des « billets payés, on l'a un peu relevé : on le joue en- « core, mais avec très-peu de monde, et encore moins « d'effet. » Le drame de *Calas* n'est pas présenté sous des couleurs plus favorables; c'est, suivant M. de Laharpe, l'ouvrage d'un jeune rhéteur, dont la tête est remplie de toutes les maximes philosophiques et politiques qu'il a lues partout, et qu'il entasse sans choix et sans mesure dans des scènes qui deviennent ainsi un tissu de déclamations et de réminiscences. On sait qu'il ne peut être question, dans ces lettres, ni de Fénélon, ni de Gracchus, ni de Timoléon, ni de Cyrus.

De combien d'auteurs vivans qui naissoient alors ne contiennent-elles pas l'horoscope! Un de nos écrivains actuels, qui s'est successivement exercé dans la tragé-

die, dans l'apologue et dans l'épigramme, peut y lire le sien dans le passage suivant : « Un *Marius à Min-* « *turnes*, déclamation dramatique, en trois actes, « sans action, sans intérêt et sans style, a été fort vanté « par des journalistes qui prennent de grands mots « pour de beaux vers, mais n'a pas attiré de specta- « teurs. » Ce *Marius à Minturnes* est le chef-d'œuvre de l'auteur, qui est resté jusqu'ici au-dessous de son premier ouvrage, mais dont la carrière peut, toutefois, s'honorer encore de quelques marques brillantes de talent.

Je reviens aux endroits où M. de Laharpe juge plus particulièrement ce qu'on peut appeler la littérature *révolutionnaire*, parce que cette littérature étant née pendant le silence de la critique, et au milieu du bruit de toutes les passions, n'a pas encore été entièrement appréciée : « La révolution, qui offrira quelque jour « de grands sujets, écrivoit-il en 1790, et ouvrira de « nouvelles routes au talent, n'a encore fourni que de « misérables ressources à la médiocrité, qui s'empresse « d'autant plus de s'emparer de tout, qu'elle ne sait « tirer parti de rien : des barbouilleurs courent après « ces sujets qui prêtent à la liberté de penser, et qu'elle « seule permet de traiter; mais ils ne songent pas que « la *liberté de penser et d'écrire n'en donne pas la* « *faculté*. Ainsi l'on vient de mettre au Théâtre-Fran- « çais et à celui des Variétés l'horrible aventure de la « famille Calas; les auteurs, comme on s'en doute bien, « ne sont embarrassés ni de la difficulté de mettre un « procès criminel sur la scène, ni des moyens de tem- « pérer l'horreur du sujet; ils n'y ont vu que la mi- « sérable facilité de déclamer contre le fanatisme et « contre notre ancienne jurisprudence, et de flatter la

« multitude aux dépens des prêtres et des parlemens : « c'est aujourd'hui *le pont aux ânes*. Les deux pièces, « quoique détestables de tout point, ont été applau- « dies; mais aussi, quoique applaudies, elles ont été « abandonnées dès la seconde représentation, surtout « celle des Français; il est vrai que c'est encore la plus « mauvaise des deux. L'auteur, M. Laya, qui avoit « déjà donné *les Dangers de l'Opinion*, drame ex- « trêmement médiocre et très-mal conçu, a imaginé « dans son *Calas* de faire du capitoul David un franc « scélérat, suborneur de témoins, et digne de la corde : « c'étoit dénaturer le sujet; on peut juger par ce seul « trait de la force d'un auteur. » Cet auteur a fait beaucoup mieux depuis, et a joint le mérite d'un beau caractère à celui d'un talent distingué.

J'ai cité beaucoup, dans les deux extraits que j'ai fait de ces lettres, non pour le plaisir d'humilier quelques auteurs, mais pour l'intérêt de l'art : j'ai cru que l'autorité d'un critique tel que M. de Laharpe, et d'un critique auquel on ne peut du moins adresser ici ce reproche banal d'*esprit de parti*, que prodiguent des auteurs qui n'ont réussi que par l'*esprit de parti*, seroit un poids dans la balance : vous vous plaignez amèrement, peut-on leur dire, des jugemens que l'on porte aujourd'hui de vos talens et de vos productions; vous les taxez d'injustice et de partialité; vous voulez même accuser d'ignorance ceux qui vous jugent; mais récuserez-vous le littérateur le plus éclairé de votre siècle? Que dit-on qu'il n'ait dit lui-même? Est-il injuste par *esprit de parti*, celui qui méprisoit vos ouvrages, en partageant vos opinions?

XXXI.

Achille à Scyros, poëme en six chants, par M. Luce de Lancival, professeur de belles-lettres.

§. Ier.

5 août.

Il n'a manqué à l'auteur de ce poëme qu'un goût plus sûr et un style plus formé, pour en faire un ouvrage aussi agréable que peut l'être un poëme en six chants, versifié dans notre langue par un écrivain médiocre : l'idée première en est heureuse, et quoiqu'elle ne suppose pas un grand effort d'invention, il faut en savoir gré à l'auteur : on ne pouvoit guère mieux mettre en œuvre les matériaux laissés par un poëte latin qui, voulant chanter toute la Vie d'Achille, fut arrêté dans son projet par une mort prématurée: Stace ne composa que deux chants de son *Achilléide*, et la postérité ne doit pas regretter beaucoup le reste du poëme. Quelle idée, en effet, que celle de suivre historiquement dans une épopée, tous les événemens de la vie d'un héros! Un tel dessein n'a pu être conçu que dans un siècle de décadence; et M. Luce, qui ne craint pas de compromettre son discernement, et j'ose dire, sa profession, jusqu'à prendre la défense de Stace contre les plus célèbres critiques, convient lui-même, très-judicieusement, que ce poëte avoit eu tort de se tracer un plan qui devoit l'amener à traiter de nouveau le sujet de l'*Iliade*; mais les deux chants qui nous restent de l'*Achilléide*, présentent quelques tableaux gracieux, qui, pour for-

mer un tout, ne demandoient qu'à être renfermés dans un cadre convenable. Ce sont ces tableaux que le poëte français a copiés et imités; et au moyen de quelques inventions qui lui sont propres, il est parvenu à composer l'ensemble d'un poëme avec les fragmens de Stace. Les amours d'Achille et de Déidamie dans l'île de Scyros, sont le sujet de cette espèce d'épopée, qu'on appellera *érotique* ou *héroïque*, comme on voudra, quoique l'auteur attache beaucoup d'importance au titre qu'on pourra lui donner, et paroisse disposé à se fâcher si l'on ne range pas son poëme parmi les poëmes héroïques : il consent même qu'on l'appelle une *épopée en miniature*; ce sont ces termes, qui manquent un peu de clarté; pourvu que l'on reconnoisse que cette *miniature* est une véritable épopée : on voit que la couronne d'Anacréon et d'Ovide ne satisferoit pas les nobles désirs de M. Luce; il lui faut le laurier d'Homère, de Virgile et du Tasse. Au reste, je suis persuadé que les lecteurs ne se rendront pas très-difficiles à cet égard, et qu'il leur sera fort indifférent que cette production soit héroïque, érotique, historique, pourvu qu'ils ne se sentent pas obligés de lui donner le plus fâcheux de tous les titres : c'est contre un tel malheur que le poëte auroit dû se tenir en garde, en retranchant beaucoup de détails inutiles, en évitant les longueurs, la monotonie et cette espèce de surcharge dans les accessoires, qui est un des défauts les plus marqués de l'auteur qu'il a pris pour modèle.

N'avançons rien sans le prouver, lorsqu'il s'agit des ouvrages d'un homme qui fait profession de ne point aimer la critique; et d'abord, parlons des louanges que M. Luce donne à Stace, dans une préface qui est géné-

ralement assez bien écrite pour faire dire : *Que n'écrit-il en prose!* N'est-ce pas littérairement, et surtout scolastiquement parlant, une espèce de scandale d'entendre un professeur de belles-lettres vanter avec tant de chaleur et d'emphase un auteur de si mauvais goût; nous citer, en faveur de son opinion, ou plutôt de son enthousiasme, l'autorité de M. Dureau de Lamalle qui, dit-il, va publier une traduction en vers de l'*Achilléide*, comme si des vers de M. Dureau de Lamalle pouvoient faire autorité, même avant d'être connus, et vouloir enfin nous accabler du nom de Scaliger, qui a dit tant de sottises, et qui soutenoit particulièrement que Stace faisoit mieux des vers que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* M. Luce sait mieux que moi combien ces autorités sont foibles; mais quand on veut, bon gré, malgré, soutenir une opinion fausse, et justifier un goût bizarre, on ne néglige rien.

Fort des grands noms de Scaliger et de M. Dureau, M. Luce livre un combat terrible à l'auteur du *Cours de littérature;* et parce que M. de Laharpe parle de Stace dans cet ouvrage, comme en ont parlé les gens de goût de tous les temps, il lui lance des sarcasmes; il lui reproche de manquer de modestie; et se montant au ton de l'exclamation et de l'apostrophe, deux des plus belles figures de rhétorique, il le compare à Racine, et cherche à le faire rougir de son infériorité; ce qui est parfaitement dans le style de Scaliger; mais comme d'ordinaire la force des argumens est en raison inverse de celle des invectives, tout le fond du plaidoyer de M. Luce pour Stace se réduit à deux comparaisons : il veut d'abord que *lorsqu'on est imbu des principes d'une saine littérature, et qu'on s'appuie sur les*

grands maîtres de l'antiquité, on salue, au moins en passant, les demi-dieux du Parnasse. Il rappelle ensuite l'exemple du sage Ulysse, *qui sut assister impunément aux concerts enchanteurs des Syrènes;* ce qui ressemble assez à ce qu'on appeloit autrefois le *style de collége*, et ce qui paroîtra toujours plus brillant et plus pompeux que concluant.

« Que Virgile règne donc sur le Parnasse latin, s'é-
« crie M. Luce, qu'il y règne

Et par droit de conquête, et par droit de naissance !

« mais qu'on n'en exile pas un auteur à qui il n'a peut-
« être manqué, pour partager son trône, que d'être né
« comme lui, sous l'empire heureux d'un Auguste! » Il y a, si je ne me trompe, dans cette exclamation quelque chose de fort plaisant et de fort naïf: de fort plaisant, parce que M. Luce semble croire que Virgile a besoin de son suffrage et de sa permission, *qu'il règne donc*, pour conserver le rang qu'il a obtenu sur le Parnasse, depuis plus de dix-huit siècles; de très-naïf, parce qu'on voit trop, à travers tous les *peut-être* et toutes les précautions oratoires, que l'imitateur de Stace voudroit pour le moins associer son modèle à la gloire de l'auteur des *Géorgiques* et de l'*Enéide :* la citation du vers, *Et par droit de conquête, et par droit de naissance*, ou ne signifie rien, ou n'est qu'une espèce de sarcasme, par lequel M. Luce veut faire entendre que Virgile n'a d'autre avantage sur Stace que celui de la priorité; idée si ridicule, que l'auteur n'a pas osé la mettre dans tout son jour, puisqu'il dit qu'il n'a manqué à Stace *pour partager le trône de Virgile, que d'être né, comme*

lui, sous l'empire heureux d'un Auguste; ce qui établit seulement une différence d'administration entre le règne d'Auguste et celui de Domitien, sous lequel Stace écrivoit; tandis que la suite des idées ne devoit le conduire qu'à une différence d'époques, et à dire tout simplement *sous l'empire d'Auguste.*

Quoiqu'il faille être très-catégorique avec un auteur, plus disposé que qui que ce soit à regarder ses censeurs comme ses ennemis, je ne me propose ici ni de donner une analyse exacte de son poëme, qui est déjà plus ou moins connu, ni d'entrer dans tous les détails, qui seroient peut-être nécessaires pour appuyer mes observations; car s'il est vrai, comme on l'a dit, *que trop de vers entraînent trop d'ennui*, il pourroit en être de même de trop de critique : je prie donc M. Luce de me dispenser de la longueur des preuves, et de croire que c'est de très-bonne foi, et sans aucun sentiment de *critique amère*, que je lui conseille d'abréger beaucoup, dans une troisième édition, si elle a lieu, les deux premiers chants de son poëme: il faut qu'il se persuade bien que l'intérêt de son ouvrage ne commence qu'au troisième chant, lorsque Thétis a transporté Achille dans l'île de Scyros : le fond des deux premiers chants est sans doute nécessaire comme préparation; mais il ne sauroit être renfermé dans des bornes trop étroites: le lecteur veut être mené rapidement. Peut-être, avec de la réflexion et des sacrifices, qui rapportent toujours plus qu'ils ne coûtent, l'auteur parviendroit-il à fondre ces deux chants en un seul; quoi qu'il en soit, les abréviations doivent porter, dans le premier chant, sur les discours de Thétis et de Neptune, qui s'amusent trop à faire des amplifications, dont le lecteur n'est point du

tout amusé, et qui pourroient dire très-bien les mêmes choses avec la moitié moins de paroles et de vers. L'auteur devroit aussi restreindre, dans le second chant, le récit qu'Achille fait à sa mère de l'éducation qu'il reçoit dans l'antre du centaure Chiron. Ce morceau est sans doute très-intéressant en lui-même; mais il me semble déplacé, parce que tout ce qui fait longueur, tout ce qui peut paroître postiche, tout ce qui ne *court pas à l'événement,* comme dit Boileau, est insupportable dans le début d'un poëme : dans les fragmens de Stace, Achille ne raconte son éducation que lorsqu'il est embarqué avec Ulysse et Diomède; ce qui me paroît beaucoup plus convenable : ce récit est très-propre à remplir le vide et à charmer l'ennui d'une navigation; mais dans les premiers chants d'un poëme, il ne doit y avoir ni vide ni ennui : tout doit être plein, et les personnages ne doivent pas plus s'ennuyer que le lecteur. Il y a bien d'autres détails que je conseillerois à M. Luce de retrancher, et dans lesquels il ne seroit sûrement pas tombé, s'il avoit composé d'original, mais que son amour pour Stace, et la crainte de rien perdre de son auteur l'ont empêché d'écarter : en général, M. Luce a écrit avec l'esprit et le goût de Stace, dans la proportion pourtant qui existe toujours entre un auteur original et son copiste; et personne n'ignore que Stace est un des poëtes à qui l'on reproche le plus justement cet abus des détails et des descriptions, qui a signalé la décadence de la poésie latine. A ces défauts près, on ne peut que féliciter M. Luce sur la manière dont il a encadré son sujet; mais ces défauts sont graves parce qu'ils produisent l'ennui : j'engage l'auteur à les corriger, à s'occuper de revoir sévèrement son ouvrage, plutôt que

de s'amuser à déclamer contre la critique, et surtout à se garder de croire qu'un poëme est bon, par cela seul qu'il a fourni la matière d'un ballet, et inspiré le génie choréographique de M. Gardel.

Lorsque j'ai avancé que le style de M. Luce n'est pas assez formé, j'ai paru sans doute lui adresser un reproche plus applicable à un jeune homme qui débute, qu'à un auteur qui fait des vers depuis vingt-cinq ou trente ans; mais, soit qu'il ait redouté ces travaux qui seuls perfectionnent les dispositions naturelles, soit que quelques succès obtenus dans le premier âge lui aient trop persuadé qu'il n'avoit plus rien à acquérir, son talent, pour me servir d'une expression nouvelle, est demeuré *stationnaire*. Le poëme qui nous occupe est généralement écrit d'un style foible, languissant, tantôt enflé, tantôt précieux, et toujours dépourvu de nerf, de précision et d'harmonie : l'auteur ne paroît pas avoir assez étudié le mécanisme et l'artifice de la versification française; et quoiqu'il ait fait beaucoup de vers dans sa vie, on voit qu'il n'a pas assez réfléchi sur la manière de les bien faire, et qu'une longue expérience, que la réflexion n'a point éclairée, ne lui a procuré d'autre avantage que celui d'une plus grande facilité; mais qu'est-ce que cette facilité quand le talent, borné pour ainsi dire aux premières impressions qu'on a reçues dans la jeunesse, n'a point acquis d'étendue, et ne sait que reproduire toujours le petit nombre de formes dont on a d'abord été frappé? Des réminiscences, qui ne sont autre chose que des lieux communs d'expressions, pour la plupart très-usées; des coupes à effet qui ne sont pas très-heureusement employées; quelques épithètes empruntées à la langue latine, transportées avec une sorte de violence

dans la nôtre, et dont le choix et l'usage annoncent toujours un amateur de Lucain, de Claudien et de Stace; tels sont les principaux élémens du style et de la versification de M. Luce, dont le talent très-réel ne paroît avoir été ni cultivé par d'assez fortes méditations, ni formé sur d'assez bons modèles : je donnerai, à l'appui de ces observations, quelques extraits de son poëme dans un second article, où je rendrai compte en même temps des autres poésies que renferme ce Recueil.

§. II.

31 août.

C'EST le style qui soutient les ouvrages; c'est le style qui les fait vivre : le poëme le mieux conçu n'aura qu'une existence éphémère, s'il n'est écrit avec force, avec grace; si la diction ne réunit la correction et l'élégance. Le style peut suppléer, dans un ouvrage, au défaut d'invention, et couvrir de son charme et de son éclat les vices d'un plan mal dessiné : si les drames que M. Luce a jusqu'ici risqués au théâtre avec si peu de succès, avoient eu le mérite du style, ils eussent été vengés des froideurs du parterre par le suffrage des lecteurs. Il n'a manqué au *Lord Impromptu*, à *Mucius Scévola* et aux autres essais du même auteur, que d'être bien écrits pour réparer en partie leurs infortunes; peut-être, avec le secours même du style, ne se fussent-ils pas maintenus au théâtre; mais ils auroient obtenu une place dans les bibliothèques. Si les discours qu'il a prononcés dans différentes circonstances, si son éloge de M. de Noé, couronné dans une académie de province, si son panégyrique de saint Eustache, prononcé dans l'église de ce nom, sont restés dans l'oubli,

ce n'est point parce que le fond des idées étoit foible, vague et commun, mais parce que ces mêmes idées n'étoient point animées par la force du style et par le coloris de l'expression. Enfin, comme je l'ai déjà remarqué, si le poëme d'*Achille à Seyros* avoit été écrit par tel de nos poëtes actuels que je pourrois nommer, je ne doute pas que, malgré les inconvenances que l'on peut relever dans l'entente de cet ouvrage, il n'eût obtenu un rang très-honorable parmi les compositions du même genre : quels agrémens de détail un Delille, par exemple, un Parny, un Fontanes, un Lormian, un Michaud, un Colin d'Harleville, n'auroient-ils pas su répandre sur un sujet à la fois héroïque et galant, qui semble offrir de lui-même tant de fleurs brillantes au talent fait pour les cueillir! J'ai reproché avec raison, je crois, à M. Luce, son engouement, son enthousiasme pour Stace; mais que n'a-t-il du moins égalé le style d'un écrivain qu'il aime, et qui n'a péché que par l'abus d'une heureuse facilité, et par l'usage mal réglé de ses richesses.

Peu d'endroits de son ouvrage méritent des éloges exempts de toute restriction : on peut cependant citer, avec quelque honneur, dans le premier chant, le morceau sur Homère; dans le second chant, une comparaison très-heureusement imitée de Stace : le poëte peint l'incertitude de Thétis, qui ne sait à quel asile elle doit confier son fils : elle délibère long-temps; enfin ses vœux se fixent sur l'île de Seyros :

Tel un oiseau qui cherche, au retour du printemps,
Pour sa tendre couvée un abri tutélaire,
De bosquets en bosquets voltige solitaire :
Des germes précieux qu'il porte dans son sein,
A quel arbre doit-il confier le destin?

Sur quel rameau faut-il que son amour bâtisse
Du berceau suspendu le mobile édifice?
Il craint des noirs autans le souffle impétueux;
Il craint l'assaut furtif du serpent tortueux;
Il craint l'homme : un buisson, dans un lieu bien sauvage,
D'un rempart verdoyant lui présente l'ombrage;
Et ce buisson, déjà confident de ses feux,
Fixe son choix, son vol, son espoir, et ses vœux.

Le troisième et le quatrième chant n'offrent rien que l'indulgence même et la faveur puissent opposer à la critique; on remarque dans le cinquième, le discours d'Ulysse devant Achille, discours dont quelques fautes contre le goût ne doivent pas faire méconnoître l'adresse et la rapidité; enfin le sixième n'a d'autre mérite que d'appartenir plus que les autres à l'imagination du poëte français, obligé de créer un dénoûment, que l'original ne lui fournissoit pas.

Voilà de très-bonne foi, ce que j'ai démêlé de plus digne de louange dans ce poëme, moins répréhensible encore pour les fautes nombreuses qui s'y trouvent, que pour l'esprit et le talent qui n'y sont pas : dès le début, la sécheresse et la dureté se font sentir dans le style de l'auteur; en vain prend-il le soin de nous avertir par une note, qu'il a cherché à mettre de la simplicité dans ce début. La simplicité n'exclut ni la douceur des vers, ni la souplesse des tournures; et il me semble que la période suivante manque de ces qualités indispensables :

Je chante ce héros, dans l'*Aulide attendu*,
Par l'aspect d'une lance à son destin rendu;
Héros né d'un mortel, demi-dieu par sa mère,
Mais au-dessus des dieux élevé par Homère.

Je ne finirois pas, si je voulois montrer en détail tout

ce qu'il y a de blâmable dans cette exposition; mais heureusement le défaut de ces vers se sent si bien qu'il n'a pas besoin d'être prouvé : le second, surtout, avec ses deux inversions, et le mot *rendu* qui le termine, est un des plus durs et des plus forcés qu'on puisse trouver dans aucun poëme; il n'est guère comparable qu'à cet autre qu'on rencontre quelques pages plus loin :

Ni Pélion de rocs, de ronces hérissé.....

ou à celui-ci, qui figure dans une des poésies diverses:

Ce cône qui, comme une île flottante.....

En géneral, quoique tous les vers de M. de Luce ne soient pas aussi durs, et aussi forcés que les précedens, ce n'est point par l'harmonie que brille sa versification; ce n'est pas non plus par la noblesse et la dignité, malgré les efforts qu'il fait de temps en temps pour s'élever jusqu'au sublime : ainsi l'on croit entendre parler un élève de quelque école subalterne, lorsqu'il fait dire à Achille:

Chiron, qui daigne aussi *cultiver ma mémoire.*

Ou quelque élève en chirurgie, lorsque le même Achillle, continuant de raconter l'histoire de son éducation, ajoute, en parlant du centaure Chiron : *il m'enseigne*

Comme on ferme une plaie ; enfin quels *accidens,*
Exigent des secours hasardés ou prudens.

Qui ne s'imagine entendre une maman qui va voir son fils à la pension, lorsque Thétis dit au centaure :.... *Que fait mon fils ?*

Tous ses pas, *tous* par vous devoient être suivis :
Pourquoi le laisser seul?

Le centaure ne parle-t-il pas le langage d'un vrai maître de pension, d'un pédagogue du dernier rang, quand il réplique :

Votre fils chaque jour devient plus indomptable.

Et le poëte lui-même ne se met-il pas au niveau d'une telle familiarité, lorsqu'après un petit compliment qu'Achille fait à sa mère, et qui ressemble assez à ceux de la bonne fête et de la bonne année, l'auteur répond :

Ces mots où d'*un bon fils* respire la tendresse.....

Ou, lorsque voulant peindre les inquiétudes de Thétis, pendant le récit d'Achille, il s'exprime ainsi :

Thétis, plus d'une fois, avoit pâli : *son cœur*
Avoit, plus d'une fois, *maudit son gouverneur.*

Outre que l'amphibologie du pronom pourroit faire croire que c'est le gouverneur de Thétis, tandis que c'est celui d'Achille..

Ne reconnoîtra-t-on pas le même goût de familiarité plus que naïve dans ces vers, où le poëte développe les réflexions de la déesse sur le danger de cacher son fils parmi les filles de Scyros :

Sensible, ardent, son cœur doit connoître l'amour;
Jeune, superbe, il peut l'inspirer à son tour;
Et du roi de Scyros elle a vu la famille :
De jeunesse, d'attraits, de vertus, *elle brille.....*

En vérité, M. Luce peut-il regarder comme un vers cette ligne d'humble prose :

Et du roi de Scyros elle a vu la famille.....

Et quel effet produisent ces mots, *elle brille*, à la fin du vers! Est-ce parler la langue des poëtes, que de dire de Thétis qui enlève son fils endormi sur un rocher :

Sur le roc elle prend son divin nourrisson.....

Comment un écrivain aussi exercé que M. Luce n'a-t-il pas senti qu'il devoit remettre sous l'enclume les deux vers suivans :

Son fils, pour l'écouter, *se faisoit violence.....*
Et sans lui reprocher sa *désobéissance.....*

N'auroit-il pas dû ennoblir cette image de Thétis, qui, pour transporter son fils appelle deux dauphins : on croit en effet la voir faire à ces deux dauphins un geste très-familier du bout du doigt, lorsque le poëte dit :

Elle voit deux dauphins : son geste les appelle.

Enfin, ne peut-on pas mettre au nombre des familiarités excessives que se permet M. Luce, l'image encore plus grotesque du centaure, qui se dresse sur ses pieds de derrière, comme un cheval qui se cabre, pour suivre plus long-temps de l'œil Thétis qu'emportent ses deux dauphins : qu'on imagine l'effet que produiroit dans un tableau cette attitude du docte Chiron; quelle plaisante figure fait là le précepteur d'Achille!

Au rivage attaché, sur sa croupe docile
Le Centaure se dresse, et regarde immobile,
Tant qu'il croit voir encor, sur l'humide élément,
Du char qu'il ne voit plus un vestige écumant.

Au rivage attaché! Ne diroit-on pas que le centaure est attaché, comme un cheval, par un lien, sur le rivage? Et quelle tournure : *Tant qu'il croit voir....!* et un *vestige écumant!!* Quelle expression! Quelle construction! Quels vers! Quelle caricature!

Lorsque l'auteur s'écarte de cette bonhomie de style, c'est pour tomber dans l'affectation et dans le précieux: représente-t-il Pâris qui enlève Hélène sur son vaisseau, il dit :

Le berger phrygien regagnant sa patrie,
Fuyoit parjure ami.

On sent combien cette coupe et cette expression sont peu naturelles; et le goût n'est pas moins offensé, lorsqu'après avoir dit :

Les vents dormoient,

il ajoute précieusement :

Hélène avoit su les charmer.....

Stace a dit : *Jam gravis amplexu*, en parlant d'Achille qui embrasse sa mère : M. Luce a cru devoir broder cette pensée déjà un peu recherchée, et ne s'est pas contenté de traduire :

Son embrassement pèse,

il a fallu qu'il ajoutât avec mignardise :

Et ne fatigue pas!

Quand il décrit la joie de toute la Thessalie au moment de l'arrivée de Thétis; au milieu d'une peinture, d'ailleurs assez commune, et beaucoup trop prolongée, il encadre ce vers très-remarquable par le faux éclat d'une épithète, qui seroit peut-être bonne en latin, mais qui n'est que ridicule en français :

> Le gazon *nuptial* fleurit sur son passage.

L'auteur a si bien reconnu que cette épithète précieuse étoit en même temps inintelligible, qu'il a fait une note pour rappeler que Thétis avoit été mariée en Thessalie.

On doit considérer aussi comme une espèce d'affectation bien froide le soin que prend M. Luce d'avertir, en quelques endroits, de la pantomime de ses personnages : ainsi, lorsque Achille, pendant le repas que le centaure donne à la déesse, après avoir célébré sur sa lyre les exploits des héros, chante l'hymen de sa mère, le poëte met en parenthèse *(ici Thétis sourit)*; et ailleurs, quand Ulysse, à la cour de Lycomède, peint devant Achille la perfidie de Pâris, l'auteur rompt le fil du discours par cette réflexion incidente : *l'œil d'Achille s'enflamme.*

Mais de tous les vers de M. Luce, aucun ne me paroît mériter mieux le prix de l'affectation que celui où l'auteur veut peindre par un trait vif et rapide la fierté d'Achille, qu'indignent ses habits de femme :

> Sous le lin qui le couvre, il frémit indigné
> De cacher et son nom, et le feu qui l'embrase :
> *C'est un lion captif dans des filets de gaze!*

Un lion dans des filets de gaze! Quelle supposition! C'est bien ici le cas de s'écrier avec Molière :

« Ce style recherché, dont on fait vanité,
« Sort du bon caractère et de la vérité :
« Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
« Et ce n'est pas ainsi que parle la nature ! »

Enfin, les deux vices capitaux de la manière de l'auteur, la recherche et la trivialité, se confondent souvent ensemble par un mélange fort bizarre : lorsqu'il dit, par exemple, de la mère d'Achille :

(Ici Thétis sourit) d'un *sourire forcé*
Le rayon fugitif est bientôt effacé.

Le second vers est très-précieux, tandis que l'expression de *sourire forcé*, qui termine le premier, est du style le plus familier. On retrouve à peu près le même défaut dans le morceau suivant, où le poëte compare Déidamie à Vénus et à Diane :

Mais autant Cythérée
Brille parmi ses sœurs, à la cour de Nérée,
Où Diane, au milieu de l'*essaim virginal*,
Comme elle, armé de l'arc *à la biche fatal*.....

Quel contraste entre l'élégance maniérée de cette expression, *l'essaim virginal*, et la foiblesse de cet hémistiche, qui ressemble à une rime des racines grecques, *à la biche fatal !* Ne peut-on pas remarquer aussi comme un singulier amalgame d'affectation et de familiarité le vers suivant, qui est un des traits du tableau de l'éducation d'Achille, lequel apprend à

Rire au *tigre* qui gronde, au lion qui rugit.....

mais il me semble que les *beuglemens sacrés* de Jupiter enlevant Europe, passent tout le reste :

Agénor, indigné d'un lâche stratagème,
Disputa son Europe à Jupiter lui-même;
Rougissant à ce prix de s'en voir possesseur,
Les beuglemens sacrés de son fier ravisseur
Ne peuvent effrayer sa poursuite obstinée.

Des *beuglemens sacrés!*... J'engage fort M. Luce à effacer cette incroyable expression, lorsqu'il s'occupera de corriger son poëme : Ah! ciel, des *beuglemens sacrés!!!*

XXXII.

Œuvres choisies de M. Le Franc de Pompignan, de l'Académie française.

§. Ier.

26 septembre.

La renommée de M. le Franc de Pompignan se seroit élevée plus haut et brilleroit d'un éclat moins équivoque, s'il avoit eu des ennemis moins cruels, et des panégyristes plus discrets : ses rares talens furent en butte aux haines les plus acharnées, aux satires les plus amères, aux railleries les plus insultantes, à ces bons mots qui, chez une nation très-légère, sont des décisions et des arrêts; ils n'eurent pas moins à souffrir de ces éloges exagérés, de ces louanges emphatiques et enflées qu'inspire une admiration aveugle, et que dicte un zèle imprudent. Sa réputation ainsi balancée, tourmentée entre deux injustices, a fini par ne rencontrer, au lieu de l'ardeur des haines, qui s'éteignent toujours tôt ou

tard, et de la chaleur des amitiés, également soumises à l'épreuve du temps, que la froideur et l'indifférence : on s'est lassé de persécuter un écrivain contre lequel des intérêts passagers avoient allumé le feu d'une si vive animosité; on s'est également lassé d'exalter un auteur qui ne dut l'exagération des louanges qu'à la violence des invectives; et cette espèce de fatigue, causée par des excès contraires, a produit ce mauvais effet, qu'à peine aujourd'hui veut-on mettre à sa place un poëte qui, de son vivant, fut placé trop haut par les uns, et trop bas par les autres.

La démarche qui attira sur l'auteur de *Didon* et des *Poésies sacrées* cet orage de sarcasmes, d'injures et de calomnies, et qui l'exposa aux traits empoisonnés d'un parti dont le moindre défaut étoit de ne jamais choisir ses armes; cette démarche éclatante, extraordinaire, fort controversée dans le temps, présentée d'un côté comme une action très-louable, et de l'autre, presque comme un crime, est encore aujourd'hui un sujet de discussion parmi ceux même qui ont un assez bon esprit pour vouloir et savoir juger de sang-froid ce qui s'est passé il y a cinquante ans : il s'agit de décider si M. de Pompignan, pénétré d'horreur pour les funestes doctrines et les principes anti-religieux répandus dans des écrits célèbres, et frappé des excès sans cesse renaissans et toujours plus terribles, auxquels se livroient un certain nombre de gens de lettres, n'a pas pu légitimement signaler et ces doctrines et ces excès, dans son discours de réception, lorsque l'académie le choisit pour un de ses membres.

En jetant ici quelques idées sur cette question si souvent débattue, et toujours restée sans solution définitive,

je ne prétends que dire ma pensée sans blâmer l'opinion de personne, d'autant plus que l'avis contraire au mien a pour lui de graves autorités, et entre autres celle de M. de Laharpe, qui, dans ses écrits de toutes les époques, a toujours improuvé la conduite de M. de Pompignan. Mais sur quoi fonde-t-on cette improbation? On dit que M. de Pompignan a violé toutes les convenances, en attaquant, dans le sein de l'académie, et au moment où elle venoit de l'y admettre, les membres même de cette académie, qui presque tous étoient coupables des excès contre lesquels il s'élevoit. Mais en toute discussion, il est des données qu'il faut supposer, et dont il faut partir, si l'on veut s'entendre et arriver au but : il est donc nécessaire de se représenter ici M. de Pompignan tel qu'il étoit en effet, plein de vertu, de religion, de piété; il ne l'est pas moins de convenir que les principes qu'il combattoit étoient dangereux, funestes, subversifs de la société; et qu'au contraire les doctrines qu'il soutenoit, devoient être regardées comme les seuls gages de l'ordre social parmi nous, comme les seuls garans de la tranquillité générale, comme les fondemens du bonheur public. Si l'on ne s'accorde pas sur ces suppositions, il est impossible de s'accorder sur le fond de la question même; mais si l'on en convient, pourra-t-on blâmer un honnête homme de n'avoir pas balancé entre de si grands intérêts, entre des objets d'une si haute importance, entre le zèle de la religion, de l'ordre, de la patrie, et le respect de quelques convenances?

Il ne s'agit donc ici que de savoir s'il n'est point des occasions où les convenances doivent céder devant des considérations majeures, et de décider entre des écrivains qui, dans des ouvrages sérieux, s'appliquoient à

ébranler toutes les bases de la morale; qui, dans des ouvrages badins, s'amusoient à corrompre les mœurs; qui brisoient d'une main le frein de la religion, et de l'autre, le joug des lois; il s'agit, dis-je, de décider entre de tels écrivains, et un orateur qui, entraîné par un zèle pur et honorable, par la passion du bien, franchit, dans des vues louables, la limite des convenances, tandis que les autres ne respectoient pas même celle des devoirs les plus sacrés. Cette violation des convenances fut traitée, en quelque sorte, comme auroit pu l'être celle des lois les plus saintes; et cela, à une époque où J. J. Rousseau proclamoit, dans sa prose éloquente, que *les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences; que la justice et la vérité sont les premiers devoirs de l'homme; et qu'il est coupable toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre.* Il n'a manqué à M. de Pompignan qu'un talent aussi fort que celui de Rousseau, pour résister, comme l'orateur genevois, aux assauts redoublés de ses adversaires.

Quoi qu'il en soit, la guerre lui fut déclarée de toutes parts, et toute l'artillerie du château de Ferney fut dirigée contre le château de Pompignan, où s'étoit retiré le trop véridique orateur: pendant plusieurs années, Voltaire ne cessa de décocher contre le nouvel académicien les traits les plus acérés; et le recueil des pamphlets qu'il composa à cette occasion, des *si*, des *car*, des *mais*, des *pourquoi*, forme dans la collection générale de ses œuvres une partie considérable de ce fatras satirique, que la malignité est toujours bien aise d'y trouver, quoique le goût soit ici rarement d'accord avec elle : il ne falloit pas un grand effort de génie pour changer le nom de

Pompignan en celui de *Tonsignan*, et cependant le public rioit de la métamorphose; car il faut peu de chose pour faire rire le public, qui n'a pas moins ri dans la suite, de voir l'abbé *Sabatier* converti en abbé *Sabotier*, et le docteur *Riballier* en docteur *Ribaudier*. Le titre des *Poésies sacrées* fournit à l'impitoyable libelliste un de ces traits qu'il savoit quelquefois si bien aiguiser; et le *sacrés ils sont, car personne n'y touche*, devint, en quelque sorte, une défense de *toucher* aux *Poésies sacrées*, très-religieusement observée par un public toujours disposé à regarder un bon mot comme un oracle. On prétendit que M. de Pompignan étant allé faire sa cour à M. le Dauphin, l'entendit réciter ce vers de Voltaire:

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Cette anecdote me paroît être un de ces petits mensonges que se permettoient volontiers les adversaires du poëte; du reste, l'anecdote est plus maligne et plus satirique que le vers, qui n'est pas merveilleux dans son genre. Mais comment croire que M. le Dauphin, qu'un prince si vertueux, si plein de religion, ait pu s'amuser à répéter des railleries dirigées contre le défenseur de la religion et de la vertu? Ce que ce fait auroit d'épigrammatique retomberoit sur le Dauphin plutôt que sur M. de Pompignan. La cour, il est vrai, déjà frappée de cet esprit de vertige qui a fini par la conduire au précipice, sembloit être d'intelligence avec ses propres ennemis, et complice de tout ce qui se machinoit contre elle-même; mais ni le Roi, ni son fils, n'aimoient Voltaire et n'approuvoient ses excès.

A l'exemple du chef, tous les intéressés se précipitèrent en foule contre M. de Pompignan; le mot d'ordre étoit: *Mort au Pompignan!* Il pleuvoit des libelles, des satires, des caricatures, des critiques bien véritablement *amères*, s'il en fut jamais; et lorsque l'académie de Montauban, dont M. de Pompignan fut le fondateur et le chef, publia sa question sur la critique *amère*, elle se proposoit sans doute moins de défendre les auteurs actuels contre les critiques du jour, que de venger les écrits et la mémoire de son patron, des insultes qui lui furent littérairement prodiguées par Voltaire et ses disciples : en effet, fut-il jamais un auteur qui pût faire entendre avec plus de raison cette plainte, aujourd'hui si banale, et généralement si injuste, que profèrent l'amour-propre inconsolable et l'implacable dépit de quelques auteurs irrités? Qui fut jamais plus en droit que M. de Pompignan, de dire : *On étouffe mon talent!* Et quand on songe qu'il a fait quelques vers qui ont arraché des cris d'admiration à ses ennemis eux-mêmes, qui pourroit le blâmer si le gémissement du talent opprimé étoit sorti de son cœur? Mais aussi qui ne se moqueroit de ces écrivains sans moyens littéraires, sans talent, sans goût comme sans génie, qui crient à la barbarie lorsqu'on attaque leurs ouvrages barbares, et qui prétendent que la littérature est perdue, quand on leur prouve qu'ils ne savent pas écrire?

Si M. de Pompignan essuya des critiques plus qu'*amères*, il fut exposé aussi à des louanges plus qu'imprudentes; et le zèle de l'amitié ne lui fut guère moins funeste que l'acharnement de la haine : un journaliste célèbre ne craignit pas d'imprimer dans ses feuilles que M. le Franc *étoit peut-être aussi bon poëte, aussi bon*

versificateur que Virgile. L'éloge étoit violent; mais cet éloge n'est rien en comparaison du panégyrique composé par le marquis de Mirabeau, père du comte de Mirabeau, qui s'est rendu si fameux dans nos troubles et par nos troubles, et qui fut le plus éloquent, comme le plus factieux des révolutionnaires. Malheureusement M. de Pompignan eut l'inconcevable foiblesse de faire imprimer ce ridicule morceau en tête de la grande édition des *Poésies sacrées*, où il est resté comme un monument de la démence la plus insensée, et de la vanité la plus aveugle : « J. B. Rousseau, dit le marquis de Mira-« beau, n'avoit osé toucher aux cantiques et aux prophé-« ties; c'est ce qu'a fait M. le Franc avec un succès *qui* « *ne sauroit trop étonner, et qui me fait sentir un fris-* « *son comparable aux approches du néant;* le tout « ensemble est éblouissant de beautés, continue-t-il, « et le détail, *au milieu de ce tapage de couleurs, est* « *aussi fini que la plus parfaite miniature.*»

Lorsque le panégyriste parle des observations que quelques critiques du temps s'étoient permises sur les *Poésies sacrées*, son zèle ne trouve pas d'expressions assez fortes pour les flétrir : « Nous devons, s'écrie-t-il, « nous défier de la légèreté de ces décisions, comme « *d'un penchant au parricide.* » On voit que l'éloquence méridionale du marquis de Mirabeau enchérit encore sur les reproches que les auteurs critiqués font tous les jours à la critique. Enfin, après avoir cité quelques vers de son auteur, il fulmine ce terrible anathème : « *Quiconque ne pleurera pas de ces vers.....*» On s'imagine qu'il va dire : sera dépourvu de toute sensibilité; point du tout : « *Quiconque ne pleurera* « *pas de ces vers, ne pleurera jamais..... que d'un*

« *coup de poing!* » Ce frisson comparable aux approches du néant, ce tapage de couleurs, ce penchant au parricide, et ce coup de poing, tout cela forme un panégyrique cent fois plus cruel, et, pour parler la langue du marquis de Mirabeau, plus *meurtrier* que tous les sarcasmes de Voltaire : M. de Pompignan n'eut donc pas moins à souffrir de ses amis que de ses ennemis. J'essaierai, dans un second article, de donner une idée exempte de toute partialité du mérite de cet écrivain.

§. II.

1er octobre.

Nos auteurs actuels devroient bien penser quelquefois à la destinée de la plupart de ceux qui les ont précédés dans la carrière séduisante, mais périlleuse des lettres: rien ne seroit plus propre à retenir leurs prétentions dans la juste mesure qu'elles sont toujours disposées à franchir : rien ne pourroit mieux leur inspirer cet utile sentiment d'humilité, qui sert le talent, en affligeant l'amour-propre : pourquoi ne songent-ils pas, de temps en temps, à cette foule d'écrivains qui, après quelques momens d'éclat, se sont éclipsés pour toujours, et qui n'ont fait un peu de bruit pendant leur vie, que pour être ensevelis, après leur mort, dans un silence éternel? Que plusieurs de ceux qui s'agitent le plus aujourd'hui, pour occuper la renommée, se comparent à Champfort, à Marmontel, à Thomas, à M. de Pompignan : pour peu qu'il leur reste de justesse dans l'esprit, et de modestie dans le cœur, ils s'avoueront inférieurs à ces écrivains ; et cependant une postérité presque contemporaine a déjà condamné à l'oubli et les vers de Champfort et ceux de Marmontel, et l'éloquence de Thomas, et les ouvrages

de Pompignan. C'est en vain que les éloges de ceux de leurs amis, qui leur ont survécu, essaient quelquefois de faire revivre leurs productions : elles sont frappées de mort; on les abandonne à la poussière et aux vers des bibliothèques; on ne les lit plus. Les siècles les plus heureux ne transmettent guère aux siècles suivans que trois ou quatre réputations véritablement empreintes du sceau de l'immortalité : le reste s'engloutit dans cet abîme où les générations viennent elles-mêmes se perdre successivement; et la critique des contemporains, cette critique qui révolte l'orgueil des auteurs, et dont ils appellent au tribunal de l'avenir, n'est que trop souvent l'arrêt anticipé de la postérité même.

Combien comptons-nous à présent de poëtes et d'écrivains qui puissent le disputer à M. de Pompignan, qui aient autant de titres à faire valoir, et qui doivent raisonnablement se flatter d'une renommée plus durable? Le lyrique justement célèbre, que la mort vient d'enlever aux lettres, que l'enthousiasme de ses amis surnomma le *Pindare* français, et dont ses rivaux eux-mêmes paroissoient se plaire à reconnoître la supériorité, obtiendra-t-il dans l'avenir un rang plus élevé que l'auteur des *Poésies sacrées*, et de l'ode sur *la Mort de J.-B. Rousseau?* On ne peut refuser à M. Le Brun les qualités principales du poëte lyrique, le feu, la verve, l'élan; mais il ne fut point dirigé, dans ses compositions, par un goût assez sûr, et le plus souvent, il confondit la bizarrerie, l'incohérence et la témérité, avec l'heureuse audace et le sage abandon, qui sont les premiers caractères du genre dans lequel il s'est exercé : plus sage, plus réglé dans son enthousiasme, plus correct dans son style, plus pur dans le dessein de ses ouvrages, M. de Pompignan s'est

moins éloigné de la trace des grands maîtres; et s'il n'a point ambitionné avec autant de contention le mérite souvent suspect de l'originalité, il a su mieux observer ces règles éternelles de l'art d'écrire, dont la violation continue ne sauroit trouver d'excuse, même dans les plus heureuses inspirations du génie, et dont l'oubli ne se pardonne jamais qu'autant qu'il est momentané, et qu'il produit les plus grandes beautés : aussi sa place est-elle marquée par tous les bons juges, fort au-dessous, il est vrai, de J.-B. Rousseau, mais immédiatement après ce prince de notre poésie lyrique, dont il n'eut point la chaleur et l'harmonie, mais dont il imita quelquefois très-heureusement l'élégante clarté, le tour heureux et la noblesse; il se montra surtout digne d'avoir été le disciple d'un tel maître, dans l'ode où il déplore la perte de ce grand écrivain : quel début!

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

« Ce début, s'écrie M. de Laharpe, est beau comme « l'antique, beau comme Horace et Pindare. » Le sujet se développe ensuite de lui-même avec la plus heureuse facilité, et la seconde strophe est liée à la première sans effort, et par un de ces mouvemens souples et naturels qui sont un des grands secrets de l'art :

La France a perdu son Orphée.
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil, etc.

L'ode entière se soutient sur le même ton; et quoique ordinairement on n'en cite que deux strophes, elle doit être regardée comme un des plus beaux morceaux de ce genre qu'ait produits la littérature française : la beauté même des deux strophes connues a peut-être nui au reste de la pièce, en faisant croire qu'elles étoient les seules qui méritassent d'être retenues; mais j'en pourrois citer plusieurs autres, si je ne me hâtois de transcrire celle que tout le monde sait par cœur, et qu'on ne peut se lasser de relire. Le poëte se propose de peindre les injustices auxquelles le génie fut exposé dans la personne de Rousseau :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts,
Insulter par des cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers :
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumiere
Sur ses obscurs blasphémateurs.

M. de Laharpe raconte qu'étant à Ferney, il récita cette strophe à Voltaire, qui ne la connoissoit point, sans lui dire qui en étoit l'auteur : « Je me défiois un peu de « l'homme, ajoute-t-il, et je voulois l'avis du poëte. » Voltaire jeta des cris d'admiration : mais quand on lui eut nommé l'auteur, il se fit répéter les vers, les écouta

avec une sévère attention, et prononça froidement ces mots : *Il n'y a rien à dire; la strophe est belle.* On ne peut pas douter que d'aussi beaux vers n'aient dû faire une très-vive impression sur l'esprit du poëte de *Ferney;* mais n'entroit-il pas un peu d'intérêt personnel dans ses exclamations? Ne peut-on pas soupçonner qu'il crût d'abord être le sujet de ces vers, et qu'il ne fût pas fâché de se reconnoître dans *le dieu qui verse des torrens de lumière sur ses blasphémateurs,* et de reconnoître Desfontaines et Fréron dans *les noirs habitans des déserts?* Quel malheur, lorsqu'il apprit que la strophe étoit de Pompignan? Il ne pouvoit pas y être question de lui; et, à ses yeux, Pompignan lui-même étoit un de ces *blasphémateurs qui insultoient l'astre éclatant de l'univers.* La vanité fut ici prise pour dupe aussi bien que la haine : la mystification étoit complète, quoique très-involontaire de la part de M. de Laharpe; mais comment se tirer de là? *Il n'y avoit rien à dire; la strophe étoit belle.*

Je ne sais pourquoi l'auteur de cette édition abrégée a cru devoir en écarter entièrement les *Poésies sacrées :* l'éditeur auroit-il craint qu'on ne voulût point *toucher* à son recueil, s'il y avoit inséré quelques-unes de ces pièces qui furent mises à l'*Index de Ferney;* ou pense-t-il que le public est aujourd'hui assez mécréant pour ne vouloir pas lire une traduction en bons vers des plus beaux morceaux des Livres saints? Je crois que la plupart de ceux qui se procureront cette édition, aimeroient mieux y trouver quelques-uns des cantiques ou des psaumes traduits par M. de Pompignan, que les *vers dorés de Pythagore,* ou même la traduction du poëme d'Hésiode sur *les Travaux et les Jours :*

les philosophes eux-mêmes ne sont pas aussi ennemis des poésies hébraïques que paroît le croire le discret et prudent éditeur ; ils se souviennent fort bien que Diderot plaçoit la Bible dans sa bibliothèque, entre les ouvrages d'Homère et ceux de Richardson : le rapprochement peut paroître bizarre, cependant il prouve que les hommes les moins croyans ne trouvent pas que tout soit à dédaigner dans la Bible.

Ces *Poésies sacrées*, cette traduction des *Cantiques* et des *Psaumes* est un des titres les plus brillans de l'auteur ; et il est à remarquer que deux de nos plus grands poëtes, Racine et J.-B. Rousseau, ne furent jamais plus heureusement inspirés, que lorsqu'ils interrogèrent cette *Muse céleste*, comme l'appelle Milton, cette Muse véritablement divine, qui dévoiloit l'avenir aux yeux des prophètes, et qui leur dictoit ces expressions enflammées, auprès desquelles le langage des poëtes profanes semble froid et glacé. M. de Pompignan n'a point égalé les interprètes modernes de cette poésie antique et surnaturelle ; mais ses imitations offrent des beautés qui doivent lui asssurer une place parmi nos premiers versificateurs : la grâce et la force se trouvent réunies à un degré rare dans quelques endroits de sa traduction. Quelle vivacité, quelle énergie dans cette première strophe de l'*Exurgat Deus* !

Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole :
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui :
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée ;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Se fondre devant lui.

On croit entendre J.-B. Rousseau, lorsque sa verve

se déploie avec toute sa rapidité et toute sa force; mais l'auteur n'est pas moins heureux dans l'expression des images douces et gracieuses:

Du milieu des vastes campagnes,
Cette vigne que tu chéris,
Elève ses bourgeons fleuris
Jusques au faîte des montagnes :
Les cèdres rampent à ses pieds;
Ses rejetons multipliés
Bordent au loin les mers profondes;
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Je terminerai ces citations, que je voudrois pouvoir multiplier davantage, par une strophe qui n'est, il est vrai, qu'un lieu commun, mais qui me paroît très-remarquable pour la tournure et l'harmonie:

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture:
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture;
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Il faut donc conclure, et des morceaux que je viens de citer, et de beaucoup d'autres que je ne puis transcrire ici, que M. de Pompignan doit occuper un rang honorable parmi ceux de nos écrivains en vers, qui, n'ayant pas reçu du ciel le don du génie, ont le mieux connu l'artifice, les ressources et les secrets de notre versification, ont employé avec le plus d'adresse les combinaisons de notre langue, sans jamais en violer les lois ni en altérer la pureté, et se sont rapprochés à force

d'étude, d'application et d'art, des grands modèles qu'il ne leur a pas été permis d'atteindre. La place est sans doute assez belle, et pourtant, comme nous l'avons déjà dit, qui lit aujourd'hui les ouvrages de M. de Pompignan? Que penser donc de toutes nos querelles du jour, de tous nos débats littéraires?

Hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

L'éditeur a fait entrer dans son recueil la *traduction des Géorgiques*, qui ne peut point soutenir la comparaison avec celle de M. Delille; la tragédie de *Didon*, qui fut le début de l'auteur, et qui a mérité de rester au théâtre; *le Voyage de Languedoc et de Provence*, très-inférieur à celui de *Chapelle et Bachaumont*; une dissertation sur le *nectar* et l'*ambroisie*, où il y a de l'esprit et de l'érudition, deux choses qui se trouvent rarement ensemble; des *épîtres* assez médiocres : il n'a guère oublié que les *Poésies sacrées*, et *il espère*, dans son *avis au lecteur*, que l'on *sera satisfait du choix qu'il a fait :* les éditeurs d'*œuvres choisies* sont quelquefois des gens bien cruels!

XXXIII.

Œuvres posthumes du duc de Nivernois, publiées à la suite de son Éloge, par M. François de Neufchateau.

§. Ier.

13 octobre.

Deux volumes d'*Œuvres posthumes* de M. le duc de Nivernois, après huit volumes d'œuvres publiées du vivant de l'auteur, c'est beaucoup; c'est peut-être même trop : le zèle des panégyristes, qui ne sont pas toujours des éditeurs, et celui des éditeurs, qui sont toujours des panégyristes, s'emporte quelquefois trop loin. Il me semble que M. François de Neufchâteau n'avoit pas besoin d'appuyer son Eloge de M. de Nivernois de deux nouveaux volumes : ce n'est pas que ces deux volumes ne renferment des choses dignes de louanges, et très-capables d'ajouter à la réputation d'un homme, qui, dans le haut rang où sa naissance et ses dignités l'avoient placé, ne dédaigna point la gloire des lettres, et crut avec raison que la culture des arts de l'esprit, pouvoit rehausser l'éclat de son origine, de sa fortune, de ses emplois; mais il eût mieux valu peut-être refondre l'édition que de l'augmenter, en élaguer beaucoup de morceaux que l'indulgence des contemporains a pu applaudir, et que le goût sévère de la postérité voudra rejeter, et, par ces sages retranchemens, se ménager le moyen de réduire au moins à huit vo-

lumes tout ce qui, dans les dix volumes qui composent aujourd'hui le recueil de M. de Nivernois, peut véritablement contribuer à la gloire littéraire de l'auteur. Ce n'est point par le nombre des tomes que l'on juge du mérite des écrivains : les ouvrages de ceux qui se sont le plus illustrés par leur talent et leur génie, n'occupent qu'une très-petite place dans nos bibliothèques ; Horace et Virgile, Boileau, Racine et La Fontaine, n'ont point ambitionné le faux honneur d'étaler aux yeux de la postérité une multitude de volumes ; et l'on peut appliquer avec justesse aux livres un ancien axiome, qui se trouve également exact, dans plus d'un sens, et dans plus d'une circonstance : il faut les peser et non les compter.

Les huit premiers volumes de M. de Nivernois parurent à une époque où la critique, qui se taisoit depuis long-temps, ne put les apprécier : c'étoit un singulier moment pour publier les Œuvres d'un duc et pair de France, que celui où toutes les passions révolutionnaires étoient déchaînées, et où M. le duc de Nivernois n'étoit plus que le citoyen Mancini : en perdant ses titres de grand seigneur, il sembla vouloir réaliser ceux d'homme de lettres ; et il laissa, pour ainsi dire, sur sa tombe, ces huit volumes de vers et de prose, qui ne pouvoient guère fixer l'attention dans un temps où la littérature étoit anéantie par des intérêts d'un ordre supérieur, et ne subsistoit plus que dans les prétentions toujours très-actives de cette foule de mauvais auteurs qui vouloient profiter du trouble et du chaos pour se faire des réputations, auxquelles le retour de l'ordre devoit être si fatal. Les Œuvres du citoyen Mancini se trouvèrent donc confondues dans cette multitude d'écrits

de tout genre, parmi lesquels le public ne distinguoit rien, ou ne distinguoit que ceux qui flattoient plus ou moins les idées, les espérances et les affections du moment; mais elles méritoient de survivre à toutes ces productions auxquelles une fermentation passagère avoit donné l'existence, et qui ont disparu avec elle : elles ne craignent point l'œil de la critique qui, sans doute, y remarquera des parties foibles ou médiocres, ou même absolument indignes de la réputation de l'auteur, mais qui saura rendre justice en même temps aux excellens morceaux qu'elles contiennent, et trouvera plus à louer, dans ce recueil, qu'à blâmer : c'est déjà faire un grand éloge d'une collection si volumineuse, sur laquelle je me propose de revenir, dans un autre article, après avoir examiné les deux tomes posthumes dont on vient de la grossir encore.

Ces deux tomes renferment des poésies, des discours et mémoires académiques, des lettres familières, et un théâtre de société; le tout mêlé de beaucoup de remarques de M. François de Neufchâteau, et précédé de l'éloge un peu long que l'éditeur a prononcé à l'Institut, et d'une épître dédicatoire en vers, adressée à madame de Mancini-Brissac, fille de M. de Nivernois : si l'on peut reprocher à l'éditeur de n'avoir pas assez ménagé les moyens oratoires dans un éloge qui ne devoit être qu'historique, et d'y avoir trop prodigué les ornemens pompeux du haut style, on peut aussi observer qu'il semble avoir voulu balancer ce qu'il y a de trop sublime dans son discours, par l'extrême familiarité du style de son épître : cette simplicité va peut-être même plus loin que le genre ne le permet; car lorsqu'on écrit une épître en vers, il n'est permis d'être prosaïque que jus-

qu'à un certain point, et la strophe suivante me paroît passer les bornes :

> Il chérissoit l'Académie ;
> Durant un demi-siècle il en fut l'ornement :
> L'Académie aussi veut à cette ombre amie
> S'attacher éternellement.

Ainsi M. François de Neufchâteau auroit bien fait de transporter dans son épître quelque chose du style de son discours, et dans son dicours un peu de la simplicité de son épître.

Ce seroit faire injure au talent poétique de M. de Nivernois, que d'en juger par les vers recueillis dans ces deux volumes ; vers extrêmement foibles, généralement dénués de coloris, d'élégance et de grâce, et même le plus souvent dépourvus d'esprit : il est aisé de s'apercevoir que l'auteur les composa dans un âge où il n'a été donné qu'à quelques hommes privilégiés de conserver le talent de la poésie ; on ne peut pas d'ailleurs l'accuser d'avoir voulu produire en public ces débiles enfans de sa vieillesse : il n'eut point le tort de quelques auteurs actuels, qui, après avoir brillé dans le premier âge, veulent encore attirer les regards par les foibles et mourantes lueurs d'un talent qui expire, et qui, *vaincus du temps*, comme disoit Malherbe, ne *cèdent point* de bonne grâce à ses outrages, et s'efforcent de lutter contre cette puissance à qui rien ne peut résister : sa muse judicieuse et modeste ne partagea point la folie et le ridicule de ces muses surannées et décrépites, qui viennent offrir aux dédains des lecteurs et aux railleries de la critique leurs appas flétris et décolorés. Il comprit qu'il est un moment où les poëtes qui n'ont point perdu

l'habitude de faire des vers, doivent perdre la prétention de les publier : aussi désapprouveroit-il sûrement son éditeur, s'il pouvoit voir ces deux volumes, où l'on a rassemblé tant de pièces, fruits d'une verve défaillante, qui devoient rester ensevelies dans le portefeuille de l'auteur. Cependant ces productions, où l'empreinte de l'âge n'est que trop sensible, portent toujours le caractère de naturel, de simplicité, de pureté, qu'on remarque dans tous les écrits de M. de Nivernois : il est même une de ses pièces qui peut honorablement figurer parmi les meilleures qu'il ait jamais faites, et qui a été distinguée par toutes les personnes qui ont parcouru ce nouveau recueil. Je me fais un plaisir de la citer, en même temps que je m'épargne le désagrément de critiquer en détail cette foule de morceaux dont la publication n'est point un tort de M. de Nivernois. Elle a pour titre, *Mes Souhaits :*

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connois, Amour, celle qui, sous ses lois,
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille;
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Simples attraits piquent la volupté:
Du feu d'amour joli minois pétille.

Je la voudrois moins coquette que tendre;
Sans être agnès, ayant peu de désir;
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je la voudrois simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Car un peu d'art qui ne s'aperçoit pas,
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer :
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

Voilà des vers tels que l'auteur en composoit dans son bon temps : on y retrouve le poëte qui sut quelquefois reproduire, par d'heureuses imitations, les grâces charmantes d'Anacréon, de Tibulle et d'Horace; mais on ne le retrouve que dans cette jolie pièce.

Lorsque M. de Nivernois donna le recueil de ses ouvrages, il regretta de ne pouvoir y faire entrer ses discours à l'Académie française, qu'il avoit présidée très-souvent; et nous comprenons à peine aujourd'hui qu'il ait existé une époque si voisine, où l'on n'auroit pu, sans danger, publier des discours prononcés à l'Académie française : la France croyoit pourtant alors avoir un gouvernement; mais le sort de cette constitution et de cette administration éphémères, a suffisamment prouvé qu'elles n'étoient qu'un vain nom. M. de Nivernois fut donc obligé de laisser dans son portefeuille des discours qui, malgré l'innocence essentielle du genre, auroient pu attirer la foudre sur l'édition, le libraire et l'auteur, et qui, toutefois, forment un de ses titres littéraires les plus brillans. Je suis de l'avis de l'éditeur : je pense, comme lui, qu'en général la prose de M. de Nivernois est supérieure à ses vers; et je ne doute pas qu'en particulier ses discours ne doivent être regardés comme des morceaux très-distingués de style académique : la diction en est pure, noble, harmonieuse; les convenances y sont observées avec une exquise délicatesse; et, quelquefois, lorsque le sujet ou la circonstance le demandent, l'orateur s'élève jusqu'au ton de la grande

éloquence, et s'y soutient avec beaucoup de succès : c'est là ce qui montre qu'il étoit véritablement un homme de lettres, et non pas seulement un amateur, comme son rang, son état, et le genre même de poésie dans lequel il s'est le plus exercé, portoient naturellement à le croire : il avoit en effet cultivé ses dispositions naturelles par un travail constant et des études sérieuses, et il n'étoit pas moins bien placé à l'Académie des Inscriptions, dont il étoit membre, qu'à l'Académie française : un mémoire qui fait partie de ce nouveau recueil, et qui a pour objet *la politique de Clovis*, honoreroit les écrivains même les plus versés dans les antiquités de notre histoire; et plusieurs morceaux qui se trouvent dans les huit volumes publiés précédemment, font voir qu'il n'étoit étranger à aucune des parties de l'érudition historique : peu de grands seigneurs ont eu les mêmes titres pour jouir des honneurs académiques, et se couronner des palmes littéraires.

Dans le reste du recueil, il n'est plus question de l'homme de lettres : on n'y voit que l'ambassadeur. Cette partie de l'ouvrage fournira la matière d'un article particulier.

§. II.

22 octobre.

C'EST le défaut général de tous les éditeurs de chercher à multiplier le nombre des volumes, en recueillant toutes les rognures et tous les chiffons d'un auteur: M. François de Neufchâteau ne s'est pas tenu assez en garde contre ce penchant. On peut aussi présumer qu'il s'est plu à étendre encore, par l'adjonction de

pièces inédites et posthumes, un éloge déjà trop long : le titre même du recueil semble justifier cette idée, puisque ces Œuvres posthumes sont *publiées à la suite de l'Eloge*, et comme devant en conséquence servir de commentaire au panégyrique; mais l'éditeur paroît craindre encore de n'avoir pas fourni assez de pièces à l'appui des louanges qu'il donne à M. de Nivernois, et l'on voit qu'il regrette de n'avoir pu donner au moins sept ou huit volumes au lieu de deux simples in-octavo : c'est avec une sorte d'emphase qu'il parle des papiers que M. de Nivernois jeta au feu, lorsqu'il craignit d'être arrêté : « D'immenses portefeuilles conte-« noient, dit-il, les travaux de ses ambassades, et ses « essais nombreux dans toutes les parties de la litté-« rature..... Plusieurs de ses ouvrages avoient été com-« pris dans *ce sacrifice cruel à Vulcain et à la Pru-« dence*, ajoute poétiquement l'éditeur, » qui auroit tout aussi-bien fait de consommer le sacrifice, et de livrer à *Vulcain*, puisqu'il met *Vulcain* dans cette affaire, les deux tomes qu'il vient de publier.

J'ai cru devoir distinguer du fatras qu'ils présentent les discours académiques, et une jolie pièce de vers : le surplus peut être regardé comme non avenu. La correspondance, dont il me reste à parler, est très-propre sans doute à confirmer l'idée avantageuse que l'on avoit déjà du caractère, des mœurs et des vertus de M. le duc de Nivernois; mais elle n'offre, d'ailleurs, que fort peu d'intérêt : elle est écrite d'un style naturel, mais foible, sans éclat, sans vivacité, sans aucune des grâces qui appartiennent au genre; et quoiqu'elle se rattache à des époques et à des circonstances importantes, elle n'y répand presque aucune lumière, et il ne résulte de tant

de lettres qu'une instruction très-médiocre sur le fond des choses; mais, en revanche, on s'instruit parfaitement, en les lisant, de l'état de la santé de M. le duc de Nivernois, et de tout ce qui peut concerner, ou la cuisine, ou l'ameublement, ou les carrosses, l'argenterie et les porcelaines d'un ambassadeur. De Rome, de Berlin et de Londres, M. de Nivernois informoit très-scrupuleusement ses correspondans de toutes ses migraines, d'un mal qui lui survenoit à un œil, ou à un bras, ou à un doigt; de toutes les médecines qu'il prenoit, et de leur effet. Ce soin étoit sans doute agréable aux amis de l'ambassadeur; il n'est point un tort dans M. de Nivernois; mais il le devient dans l'édition de ses Œuvres; car la postérité ne doit pas être fort curieuse d'apprendre que tel jour, en l'année 1756, ou en l'année 1762, M. le duc de Nivernois eut mal à la tête, ou prit médecine: elle pourroit tout au plus conclure de tous ces bulletins, en comparant la santé de M. de Nivernois avec les affaires qu'il avoit à traiter, soit auprès du roi de Prusse, soit auprès du ministère anglais, que jamais ambassadeur plus malingre ne fut chargé de plus tristes affaires; mais la conclusion est en elle-même assez peu instructive.

Les lettres qu'il écrivit pendant son ambassade de Rome, sont celles qui contiennent le moins de détails de santé, parce que M. de Nivernois étoit alors plus jeune et plus vigoureux; mais elles contiennent aussi moins de détails de politique, parce que des trois missions dont il fut chargé, celle de Rome est la moins importante: on trouve dans cette partie de la correspondance quelques lettres de Montesquieu, relatives à la censure dont l'*Esprit des Lois* étoit menacé par la

congrégation de l'*Index* : ces lettres ressemblent à toutes celles de M. de Montesquieu, qui ont été recueillies; c'est-à-dire, qu'on y cherche en vain cet esprif vif et piquant, ce tour saillant et original, cette précision animée, énergique, étincelante, qui caractérise ses écrits. On peut observer que M. de Montesquieu ne veut absolument passer aux yeux de la cour de Rome, que pour un *jurisconsulte* français. M. de Nivernois étoit alors également en correspondance avec le marquis de Mirabeau, dont le style épistolaire n'est pas moins burlesque que celui de ses ouvrages. Pour peindre la vivacité de son caractère, il écrit à M. de Nivernois : « Je fais toutes « les besognes avec tant d'action, que je ne saurois ja- « mais répondre *de mâcher une aile de poulet du côté* « *droit ou du côté gauche de la mâchoire.* » A l'exception de quelques traits touchant les principaux personnages de la cour de Rome, le reste de la correspondance ne roule guère que sur des objets relatifs à l'ameublement et au train de l'ambassadeur.

La mission de Berlin fut très-courte, mais très-embarrassante; et quelques témoignages d'estime et presque de tendresse que le roi de Prusse ait prodigués à M. de Nivernois, ce dernier ne joua auprès de Frédéric que le plus triste rôle : il sembloit n'avoir été envoyé que pour être de plus près témoin de la défection de ce prince, qu'il étoit chargé de confirmer dans notre alliance, et qui signa son traité avec l'Angleterre le jour même de l'arrivée de l'ambassadeur : aussi les lettres de M. de Nivernois peignent-elles sa confusion et l'espèce de mystification qu'il éprouvoit. Il écrit au ministre près la cour de Saxe : « Votre patriotisme auroit été pour le « moins aussi *ahuri* que le mien, si vous étiez arrivé

« ici le 12 janvier, tandis que ladite convention se si-
« gnoit à Londres le 6. » Ailleurs, il cherche à se soutenir par une de ces maximes auxquelles on n'a recours que dans les besoins pressans : « C'est par réflexion,
« dit-il, et non pas par sentiment qu'il faut se con-
« duire dans les affaires : en politique, il ne faut pas se
« piquer toutes les fois que l'occasion y invite, mais seu-
« lement lorsque l'intérêt le requiert. » En somme, et quoi qu'en dise l'éditeur, qui veut opposer ces lettres aux Mémoires de Frédéric et à ceux de Voltaire, ce n'est pas là une *belle ambassade :* cette ambassade n'a produit qu'une triste correspondance ; et quoique pendant le cours d'une mission si rapidement terminée, M. de Nivernois n'ait pas eu le temps de se plaindre de sa santé, comme il falloit apparemment qu'elle fût toujours pour quelque chose dans ses relations diplomatiques, elle servit de prétexte à son rappel. On conçoit à peine comment l'éditeur, qui paroît si jaloux de la gloire de M. de Nivernois, a pu se résoudre à réveiller des souvenirs qui sans doute ne ternissent point la mémoire de son auteur, mais qui sont désagréables.

Comment, surtout, n'a-t-il point senti qu'il ne falloit pas, dans ces circonstances, exhumer les monumens de ce funeste traité de 1763, dont M. de Nivernois ne fut que l'instrument passif et innocent, il est vrai, mais où la gloire de la nation étoit si terriblement compromise, et qui inspira, quinze ans après, à Gilbert, ces vers admirables, dictés par l'indignation la plus noble comme la plus juste :

Vengez-nous : il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats ;
D'une servile paix prescrite à nos Etats,
C'est trop laisser vieillir l'injure.

Dunkerque vous implore : entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardoient son rivage,
Et de son port dans l'esclavage,
Les débris indignés d'obéir à deux rois?

On ne reconnoît pas ici M. François de Neufchâteau : un zèle aveugle pour la mémoire de M. de Nivernois, semble lui avoir fait oublier les sentimens qui ont fourni tant de matière à son éloquence : après tout, de quelle utilité pourroient être ces lettres de M. de Nivernois? la santé de l'ambassadeur, laquelle sembloit suivre le cours des affaires, étoit plus déplorable que jamais, et il en parle aussi plus que jamais : avec *la cunette de Dunkerque*, c'est l'objet dont il est le plus souvent question dans cette correspondance. Les médecines de M. de Nivernois, et cette malheureuse *cunette* reviennent sans cesse : c'étoit sans doute un objet assez important que cette *cunette ;* mais le lecteur en a les oreilles assourdies, et peut dire, comme M. de Nivernois lui-même : « la « *cunette*, les écluses et les canaux ne me sortent pas « de la tête! » On trouve dans cette partie du recueil, quelques lettres de la chevalière d'Eon, qui étoit alors auprès de l'ambassadeur en qualité de secrétaire. Le style de cette chevalière est parfois un peu cavalier : une de ses maximes favorites, c'est qu'on ne sait pas ce qu'il y a de caché dans *la matrice de la Providence*. L'axiome n'est pas nouveau; mais l'expression est assurément neuve. Je suis étonné que l'éditeur, qui n'est point avare de remarques, n'en ait fait aucune sur cette femme qui parvint si long-temps à déguiser son sexe, et à qui M. de Nivernois donna lui-même la croix de Saint-Louis, après la conclusion du traité, sans se douter que le chevalier qu'il armoit étoit une femme : ses parens,

desirant un fils, cachèrent son sexe, la vêtirent en homme, et lui en donnèrent l'éducation. Elle fit ses études au collége Mazarin. Le prince de Conti, connoissant sa facilité à s'énoncer, la première de toutes les qualités pour les négociations, et, en général, pour toutes les affaires de ce monde, engagea Louis XV à la charger d'une mission auprès de l'impératrice de Russie. Elle fit trois fois le voyage de Paris à Pétersbourg, servit en 1761, comme aide de camp du maréchal de Broglie, et força, avec 80 dragons, un corps de 800 hommes à mettre bas les armes. La question de son sexe devint à Londres le sujet d'un pari considérable, qui fut terminé au banc du roi, d'après ses propres déclarations. Louis XV lui ordonna de reprendre les habits de son sexe, et lui fit une pension de 12,000 liv. — Il falloit bien que quelque chose de romanesque égayât un peu l'ambassade de M. de Nivernois, d'ailleurs si triste sous tous les rapports.

Je rendrai compte, dans un troisième extrait, des œuvres qu'il a publiées lui-même, et j'y trouverai quelque dédommagement aux critiques que j'ai été obligé de faire de ces deux tomes posthumes, que l'éditeur, pour me servir de ses expressions, auroit dû *sacrifier à Vulcain*, et même *à la Prudence*.

§. III.

28 octobre.

Le public peut se souvenir qu'un partisan de Voltaire voulant confondre, il y a quelques années, les critiques dont la témérité osoit attaquer les ouvrages de cet écrivain, s'écria d'un ton très-emphatique : « Lorsque d'un « côté j'aperçois sur ma table une misérable feuille vo- « lante, et que, de l'autre, je contemple dans ma bi- « bliothèque les soixante-dix volumes de l'édition de

« Kelh, je ne puis m'empêcher de rire de pitié! » Ce partisan de Voltaire attachoit, comme on voit, une grande importance au nombre des volumes. Je suis, je l'avouerai, d'un sentiment bien différent : quand les œuvres d'un auteur sont très-volumineuses, je soupçonne toujours qu'elles sont très-défectueuses, qu'elles renferment beaucoup de choses ou inutiles, ou médiocres ou mauvaises. Il est impossible de parler beaucoup, et de parler toujours bien ; il est difficile d'écrire beaucoup, et de ne pas écrire beaucoup de sottises. La sagesse elle-même l'a dit : *In multiloquio non deerit peccatum.* « L'abondance des paroles entraîne celle des « fautes. »

Nous sommes, toutefois, très-enclins aujourd'hui à tenir compte aux auteurs de leur fécondité : il semble que nous les estimions surtout par le nombre des volumes qu'ils enfantent, et que nous voulions rendre à la paternité littéraire le même honneur que l'on rendoit à la paternité physique dans les premiers âges du monde. La multitude des livres n'est pourtant pas la couronne des auteurs, comme la multitude des enfans étoit jadis celle des pères : Scudéry, avec *sa fertile plume*, n'a pas acquis autant de gloire que Boileau, qui lui envioit, d'un ton si malin, sa *bienheureuse* abondance.

Les huit volumes, publiés du vivant de M. de Nivernois, contiennent des ouvrages de huit ou dix espèces : des *fables*, un *poëme*, des *poésies légères*, des *traductions*, des *comédies*, des *dialogues*, des *dissertations littéraires*, des *dissertations politiques*, des *cantates*, des *cantatilles*, et même des *énigmes*; c'est dire assez que l'auteur n'a pas également réussi dans tous ces divers genres. M. François de Neuchâteau prétend qu'on

auroit dit que sa devise étoit *celle de l'oranger, toujours chargé en même temps de feuilles, de fruits et de fleurs;* ce n'est pas du moins celle de ses écrits, qui sont, à la vérité, toujours chargés de feuilles si l'on veut, mais où les fleurs et les fruits sont plus rares que ne le fait entendre cette comparaison brillante, dont le panégyriste s'est sans doute fort applaudi. Le style des éloges académiques, comme celui des oraisons funèbres, ne doit jamais être pris à la lettre : c'est un style de convention presque entièrement fondé sur l'hyperbole, où l'exagération est un droit, et dans lequel le mérite de l'exactitude et de la vérité fait plus ou moins place à l'enflure des mots et à la pompe des phrases, suivant que l'orateur est plus ou moins susceptible d'un certain enthousiasme, plus ou moins disposé à développer son éloquence.

L'apologue est le genre auquel M. de Nivernois paroît s'être livré avec le plus de plaisir : ses fables remplissent les deux premiers volumes de sa collection ; il fait même observer dans sa préface, qu'elles égalent en nombre celles de La Fontaine ; car il faut toujours que ce terrible nom vienne se placer, ou dans les préfaces de nos fabulistes, ou du moins dans les extraits que l'on donne de leurs fables : on peut parler de comédies sans rappeler Molière ; de satires et d'épitres, sans qu'il soit question de Boileau ; de tragédies, sans invoquer Corneille et Racine ; on ne sauroit s'occuper de fables, sans faire intervenir La Fontaine dans la discussion ; et l'on ne sauroit parler de La Fontaine, sans répéter ce que tout le monde en sait, ce que tout le monde en dit, sans exalter sa naïveté, sa simplicité, sa grâce inimitable ; en un mot, sans faire entendre qu'après lui

personne n'auroit dû se mêler de composer des fables. Et pourquoi donc cet homme singulier a-t-il fermé la carrière qu'il avoit ouverte? Quel est ce privilége, que n'ont point partagé les grands génies qui furent ses contemporains? A-t-il porté son genre au delà des bornes où chacun d'eux s'est arrêté dans le sien? Est-ce dans la nature de son talent, ou dans celle du genre par lequel il s'est immortalisé, qu'on doit chercher la solution de ce problème? Je laisse à des littérateurs plus éclairés le soin de décider la question.

Il faut donc, autant qu'il est possible, oublier La Fontaine, quand on juge les ouvrages de ceux qui se sont hasardés sur ses traces; et je suis bien éloigné de vouloir accabler ici M. de Nivernois de toute la supériorité d'un auteur dont très-probablement personne n'approchera jamais : c'est avec La Mothe et M. de Florian qu'il est juste de le comparer; et peut-être, après avoir balancé le mérite propre de chacun de ces trois fabulistes, ne saura-t-on à qui donner la palme? La Mothe est celui qui paroît manquer le plus de ce naturel qu'on peut regarder comme le caractère essentiel du genre; mais, en général, il conçoit, il encadre mieux ses apologues, il amène ses moralités avec plus d'adresse que les deux autres auteurs. On sait combien l'affectation rend quelquefois son style ridicule; et quelques-uns des traits de cette affectation sont même restés dans la mémoire : on se souvient qu'il appelle un *chou* d'une grosseur extraordinaire un *phénomène potager*, et qu'un cadran au soleil est métamorphosé, dans une de ses fables, en un *greffier solaire*. MM. de Florian et de Nivernois ne tombent jamais dans de tels défauts, et l'on ne pourroit leur reprocher que d'outrer parfois la simplicité même

du style convenable à la fable. Il y a peut-être dans les apologues de M. de Florian un plus grand nombre de ces vers qui ornent et varient le tissu de la narration, sans en altérer la finesse naïve : ses fables sont peut-être plus piquantes que celles de M. de Nivernois; mais elles ne sont pas plus intéressantes. Je ne sais cependant si M. de Nivernois n'a pas eu tort de se renfermer dans le cercle des moralités relatives aux rois, aux princes, aux classes supérieures de la société; son panégyriste veut lui en faire un mérite : « Il voyoit, dit-il, un monde au-dessus « de celui qu'avoient envisagé les autres fabulistes; il « contoit dans un *autre étage*, et sa philosophie *planoit* « *en quelque sorte sous les lambris dorés*. » La pompe oratoire des *lambris dorés*, et l'image singulière de M. de Nivernois, qui *contoit dans un autre étage*, ont fait oublier au panégyriste qu'un grand nombre de fables de La Fontaine s'adresse aux grands et aux rois, et je crois que M. de Nivernois auroit répandu plus de variété dans son recueil, s'il avoit adressé quelques-unes des siennes au simple vulgaire. Au reste, ses fables sont dignes d'avoir autant de succès que peut en obtenir aujourd'hui ce genre de l'apologue, dans lequel un auteur unique ne semble avoir laissé à ses disciples que le mérite de ne pas désespérer tout-à-fait des lecteurs, et l'impossibilité d'en trouver beaucoup.

Après ce recueil de fables, le morceau de poésie le plus considérable qu'offrent les Œuvres de M. de Nivernois, c'est un poëme en vers de dix syllabes, intitulé *Richardet* : je conviens, avec le panégyriste, que ce poëme mérite de l'indulgence, puisque M. de Nivernois l'a écrit en 93, dans la prison des Carmes; mais j'ajoute qu'il en a grand besoin : M. François de Neufchâteau,

qui paroît attacher trop de prix à la longueur des ouvrages, exalte ce poëme comme la production la plus *volumineuse* qui existe dans notre langue, en vers de dix syllabes; il ne parle qu'avec une sorte d'emphase des *trente mille vers* qu'il renferme; c'est sans doute une preuve de la grande facilité de M. de Nivernois, qu'il ait pu composer ces *trente mille vers* pendant sa captivité; mais quand on essaie de les lire, on voit qu'ils n'ont été composés que trop facilement. Je ne me propose point de donner une analyse de cet ouvrage, qui n'est qu'une traduction libre d'un poëme italien fait à l'imitation de l'Arioste, et à l'occasion d'un défi, par le cardinal Fortiguerra : c'est ce même cardinal qui, ayant sollicité long-temps le chapeau sans pouvoir l'obtenir, et se voyant encore oublié dans une dernière promotion, tomba malade de chagrin : le pape Clément XII, dont il étoit l'ami, apprenant qu'il touchoit à sa dernière heure, lui envoya un camérier, pour lui promettre encore le chapeau; à cette promesse, le malade se retourne, et faisant entendre un certain bruit peu décent, *eccovila riposta*, dit-il à l'envoyé : par ce trait, on peut juger de son caractère, qui se peint parfaitement dans le poëme de *Richardet*. En effet, ce poëme respire la gaîté la plus folle, la licence la plus outrée, et n'est guère qu'une longue satire contre les moines, et une peinture aussi exagérée que prolixe des excès qu'on pouvoit reprocher à quelques-uns d'entre eux.

Il étoit plus digne de la plume innocente et pure de M. de Nivernois, de s'essayer à reproduire les traits choisis du pinceau d'Anacréon, d'Horace, de Tibulle et d'Ovide : on lit avec plaisir ces imitations des écrivains les plus aimables qu'ait produits l'antiquité. M. de Niver-

nois les a traduits, il est vrai, plutôt avec la facilité rapide d'un homme du monde, qu'avec l'exactitude sévère d'un homme de lettres : leurs chants s'affoiblissent un peu sur sa lyre détendue ; mais ils y conservent la mollesse, la suavité, et une certaine fleur de délicatesse que l'exactitude efface presque toujours. Si le style du traducteur manque souvent de cette énergie qui se marie si bien à la grâce, jamais il n'est ni forcé ni dur ; et ces copies ont un air d'originalité qui les confond heureusement avec les pièces mêmes que l'auteur a composées d'original. Dans celles-ci, comme dans les autres, on désireroit une verve plus soutenue, plus de force, plus de chaleur et de coloris ; et l'on regrette que la simplicité y dégénère quelquefois en langueur, en négligence, et en prosaïsme.

M. de Nivernois ne s'est point borné à transporter dans notre langue quelques morceaux détachés des poëtes grecs et latins : il a traduit en entier le premier, le second et le quinzième livre des *Métamorphoses d'Ovide*, l'*Essai sur l'Homme* de Pope, le quatrième chant du *Paradis perdu*, et la *Vie d'Agricola* de Tacite. Ces différentes traductions me paroissent d'une extrême foiblesse : en général, l'auteur manie le vers alexandrin avec beaucoup moins de bonheur que le vers de dix ou de huit syllabes ; et quoique sa prose, comme l'observe très-bien le panégyriste, soit supérieure à ses vers, elle n'a ni l'énergie ni l'élévation nécessaire pour rendre la vigueur quelquefois outrée, et la noblesse toujours imposante de Tacite. Cette *Vie d'Agricola* a été souvent traduite, et jamais avec assez de succès pour décourager ceux qui pourroient à l'avenir vouloir la traduire encore. Quand on ne s'exerce que sur une partie d'un auteur, on est jugé plus sévèrement : celui

qui traduit tous les ouvrages d'un écrivain, semble n'avoir eu pour but que de les faire connoître : on lui sait gré du motif d'utilité qui paroît l'avoir animé. Le traducteur, qui s'arrête sur quelque morceau particulier, annonce des prétentions d'un autre genre, plus capables d'éveiller la critique et de provoquer la sévérité; on croit qu'il n'a divisé les forces de son auteur que pour lutter contre lui avec plus d'avantage; on compare plus scrupuleusement la copie à l'original, et l'on est plus disposé à remarquer la supériorité de l'un et la foiblesse de l'autre. Ainsi, la *Vie d'Agricola*, formant une partie intégrante de la traduction des Œuvres de Tacite, par M. Dureau, a un avantage très-réel sur les traductions séparées du même morceau, publiées avant ou après; et, quoique peut-être elle soit la moins bonne de toutes, elle aura toujours plus de lecteurs, parce qu'elle se trouve liée à un ensemble, à un corps d'ouvrages, où l'on cherche plus la solidité de l'instruction que la satisfaction du goût.

De tels essais, des travaux de cette nature, prouvent que M. de Nivernois ne se contentoit pas de cueillir les fleurs du Parnasse; et plusieurs morceaux en prose, montrent aussi que, s'il écrivoit souvent en homme du monde, il étudioit toujours en littérateur : ces morceaux forment une des parties les plus intéressantes de son recueil. Sa dissertation sur Horace, J. B. Rousseau et Boileau, est fort connue et mérite de l'être, quoiqu'on puisse y observer quelques traces des préjugés répandus dans le dix-huitième siècle contre le satirique français. Cette disposition hostile a même porté M. de Nivernois à critiquer des vers de l'Art Poétique, dans une autre dissertation, dont l'élégie est le sujet : sa critique n'est

ni mieux fondée ni plus raisonnable que la critique d'un autre passage du même auteur, hasardée par l'abbé de Condillac. L'espace ne me permet pas d'en faire voir la fausseté, qui est d'ailleurs assez évidente. Au reste, ces deux dissertations sont pleines de finesse et de goût. On n'en trouve pas moins dans ses lettres sur l'*Usage de l'Esprit*, sur l'*Etat de Courtisan;* dans un *Portrait du roi de Prusse*, tracé de main de maître; dans des *Dialogues des Morts*, qui ressemblent un peu trop à ceux de Fontenelle, par la singularité des idées et le contraste des personnages, mais qui ne leur cèdent point sous le rapport de l'esprit, de la sagacité, de la vivacité piquante. Une dissertation un peu *philosophique* sur la religion des *Chaldéens* n'a peut-être été insérée dans ce recueil, avec le poëme de *Richardet* contre les moines, que pour servir de passe-port à l'édition lorsqu'elle parut en 1796. J'ai omis dans cet extrait, plusieurs des morceaux que contiennent ces dix volumes : on peut bien penser que ce ne sont pas les meilleurs.

XXXIV.

Clarisse, traduction de M. Letourneur.

§. Ier.

12 novembre.

M. Diderot, dans son Eloge de Richardson, a loué ce roman avec un enthousiasme qu'il appelle lui-même du *fanatisme*, et qu'on pardonneroit bien aisément, quoique le fanatisme soit toujours une mauvaise chose, si les

élans du panégyriste n'étoient souvent burlesques, et si les termes dont il se sert pour exprimer son admiration n'avoient une forte teinte de ridicule. J. J. Rousseau a rendu à l'auteur anglais un hommage qui vaut mieux que tous les éloges, en cherchant à l'imiter, et surtout en restant dans ses copies, malgré les efforts d'un génie vigoureux et fécond, à une si grande distance du peintre inimitable qu'il avoit pris pour modèle, et dont il étoit digne de reproduire les beautés. Voltaire ne paroît pas avoir senti tout le mérite de Richardson, soit que l'envie, qui étoit une de ses passions dominantes, lui ait fermé les yeux sur les rares qualités de cet écrivain, soit que ces tableaux si énergiques du vice et de la vertu, opposés l'un à l'autre par le contraste le plus saillant, mais peints de couleurs aussi sérieuses que vives, ne fissent qu'une impression modérée sur un esprit porté naturellement à ne saisir en tout que le côté plaisant, et qui sembloit croire que la tragédie seule avoit le droit d'émouvoir les passions, et de faire couler des larmes. M. de Laharpe, qui, dans l'art de la critique, fut si redevable à ses propres lumières, mais qui mêla plus d'une fois à ses jugemens les préjugés de son école, fait au chef-d'œuvre de Richardson les plus graves reproches, prétend qu'il est surchargé d'inutilités et de longueurs insupportables; qu'un des deux caractères principaux est essentiellement faux, et que, malgré l'extrême intérêt des dernières parties, *Clarisse* est, en totalité, un livre mal fait, auquel il ne balance pas de préférer *Tom Jones* : on croiroit que ce dernier article de la sentence a été dicté par Voltaire lui-même.

J'ai entendu dire que, dans le monde, les esprits étoient partagés, ainsi que parmi les gens de lettres, sur

un livre fait pour réunir tous les suffrages, mais très-digne, au défaut de cette gloire, d'exciter au moins des contestations, qui, ce semble, ont quelquefois tiré à conséquence, et qui n'auroit jamais dû passer les bornes des disputes littéraires : quelques lecteurs, justement épris du mérite de ce bel ouvrage, mais trop impérieusement dominés par le sentiment de leur admiration, sont allés jusqu'à vouloir se servir de ce roman comme d'une pierre de touche, pour éprouver les caractères, juger du naturel et des dispositions, des vertus et des vices de ceux qu'ils soumettoient à ce nouveau genre d'expérience. Suivant le degré d'enthousiasme qu'on ressentoit en lisant *Clarisse*, on étoit, à leur avis, plus ou moins bon, plus ou moins honnête, plus ou moins vertueux : si l'on avoit le malheur de ne pas approuver de tous points cette production, si l'on osoit hasarder quelque critique, si l'on paroissoit avoir éprouvé quelque peu d'ennui dans une lecture si longue, on étoit marqué du sceau de la réprobation, jugé dur, insensible, méchant même, indigne du commerce des hommes; et puisqu'il faut ici étaler ce ridicule dans toute sa latitude, on étoit quelquefois appelé *scélérat*. Heureux, sans doute, le livre capable de produire de si vives impressions! Heureuse la plume magique dont les traits sont si puissans! Mais, quelle que soit la cause du fanatisme, il est toujours aveugle et injuste de sa nature. Est-il permis de prononcer sur les penchans, les vertus et les mœurs de qui que ce soit, d'après la nature du plaisir qu'il aura à lire un ouvrage d'imagination? On peut assurément apprécier le degré d'esprit, de goût, de sagacité, d'instruction et de lumières que chacun possède, d'après la manière dont il pénètre dans

les mystères du génie et dans les beautés secrètes de ses immortelles productions ; mais la *moralité*, mais les qualités du cœur, mais le sentiment des devoirs reconnoîtront-ils la même règle? Tel reste froid à la représentation d'un drame ou d'une tragédie, qui vaut mieux que celui qui s'échauffe et qui pleure; tel s'attendrit sur des fictions, que les réalités trouvent insensible et dur : la sensibilité, qui ouvre la source des larmes, n'est souvent qu'une foiblesse des organes; mais la vertu est la force de l'ame; et l'on a cité souvent l'exemple de ce tyran abominable qui, subjugué par le génie d'Euripide, pleuroit sur les infortunes de Priam et d'Andromaque, et dont le cœur d'airain repoussoit les cris et les gémissemens de ses sujets indignement opprimés.

Jamais les hommes ne s'étudient plus à lire dans le cœur les uns des autres, que lorsque la corruption est parvenue au dernier degré; et il n'est pas surprenant qu'au milieu du 18e siècle, on ait cherché un nouvel art de se pénétrer réciproquement : écoutez Rousseau parlant de *la Nouvelle Héloïse;* son ton est curieux : « Si après avoir lu tout mon livre, s'écrie-t-il, quel-« qu'un m'osoit blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, « s'il veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas « me le dire : je sens que je ne pourrois de ma vie esti-« mer cet homme-là. » Voilà donc aussi *la Nouvelle Héloïse* donnée par l'auteur même comme une espèce de *critérium*, comme une règle et une mesure sur laquelle on doit étendre ou resserrer son estime, suivant les jugemens que les différens esprits pourront porter de cet ouvrage! « Mais, auroit-on pu lui dire, élo-« quent et perfide sophiste, pourquoi voulez-vous nous

« en imposer? Quoi, si je trouve votre livre très-dé-
« fectueux sous le rapport du plan, des caractères et
« des situations, vous êtes décidé à me refuser votre
« estime; et si j'ose avancer qu'il est excessivement dan-
« gereux pour les mœurs, vous me regarderez d'un
« œil de mépris. Cependant, l'un et l'autre sont égale-
« ment vrais : à vos yeux, votre livre doit être mon
« juge; mais aux yeux de la postérité, votre préface
« sera éternellement le vôtre. » Rien n'est plaisant comme de voir Diderot, avec son emphase, son délire et ses convulsions ordinaires, s'efforcer d'établir cette doctrine insensée de la littérature *expérimentale :* « Depuis que les romans de Richardson me sont con-
« nus, dit-il, ils ont été ma pierre de touche : ceux à
« qui ils déplaisent sont jugés par moi. Je n'en ai ja-
« mais parlé à un homme que j'estimasse, sans *trem-*
« *bler* que son jugement ne se rapportât pas au mien :
« je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon
« enthousiasme, que je n'aie été tenté *de le serrer*
« *entre mes bras et de l'embrasser.* » Diderot devoit être tenté d'embrasser bien des gens; car il y en a beaucoup qui partagent, et avec raison, non pas son fanatique et grotesque enthousiasme, son espèce d'*illuminisme*, mais son admiration pour les ouvrages de Richardson. Du reste, comme il a toujours l'air de se piquer de bonne foi dans les plus grands excès même de son charlatanisme, il convient tout simplement qu'il est *fanatique*, et c'est peut-être le premier à qui il soit arrivé d'en convenir; mais cet aveu est une mauvaise précaution oratoire dans un éloge. Il ne pouvoit guère manquer de passer pour tel, et même pour un fou à lier, s'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'ait jamais

rencontré un Anglais ou un Français qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : *Avez-vous vu le poëte Richardson? Avez-vous vu le philosophe Hume?* Ses amis devoient être véritablement effrayés lorsqu'ils le rencontroient; car, si on l'en croit, la lecture des ouvrages de Richardson lui avoit laissé une mélancolie durable, et quand on s'en apercevoit, et qu'on lui demandoit, ce sont ses termes : *Qu'avez-vous? Vous n'êtes pas dans votre état naturel.* Quand on l'interrogeoit sur sa santé, sur sa fortune, sur ses amis, il répondoit..... *O mes amis, Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames!* Ce panégyrique de Richardson passa pour un des morceaux les plus éloquens de l'auteur; mais il faut avouer que c'étoit une singulière éloquence que celle de Diderot. Quelle tête! Combien un tel crâne eût été digne de fixer les regards pénétrans et la main savante de M. le docteur Gall! Et ce sont des déclamations de ce genre qui ont excité les applaudissemens, et modifié les opinions, le caractère et les mœurs d'une génération tout entière, dont l'esprit, le goût et même la morale, étoient le jouet de quelques hâbleurs au ton impérieux et de quelques pédans à la voix retentissante!

Richardson méritoit de trouver un panégyriste plus sage et plus sensé; et je ne pourrois pas dire s'il en a été bien dédommagé, en trouvant un disciple et un imitateur tel que Rousseau, qui non-seulement s'est trop écarté de son modèle sous le rapport de l'art, mais qui, sous le point de vue moral, ne sauroit lui être comparé : en effet, quel parallèle oseroit-on établir, à cet égard, entre *la Nouvelle Héloïse* et *Clarisse*, entre une composition qui inspire l'horreur du vice, de

quelques brillantes couleurs qu'il puisse se revêtir, l'amour de la vertu, dans quelque extrémité d'opprobre et de misère qu'elle soit tombée, et un ouvrage où la vertu n'est qu'en paroles, et le vice en action, où l'auteur est réduit à déguiser, à force de sophismes et de phrases, la mauvaise conduite de ses personnages; à les ramener dans la voie du bien par des suppositions forcées, par des miracles; à les y maintenir par une hypothèse purement imaginaire, et ne nous apprend, en somme, qu'à argumenter subtilement avec notre conscience, et à compter, dans nos écrits, pour notre retour à la vertu, sur des grâces spéciales, et sur des coups du ciel? Car, tel est le fond du roman de Rousseau; et l'on voit combien il est dangereux. Il est vrai qu'on y trouve beaucoup de morale dans le détail, que Julie est souvent une admirable *prêcheuse*, que parfois Saint-Preux est un prédicateur très-éloquent, et que milord Bomston lui-même, tout Anglais qu'il est, argumente merveilleusement contre le suicide; mais, ce ne sont là que des phrases, et les phrases sont toujours foibles contre les faits et les exemples. Au contraire, dans Richardson, quoique Clarisse s'accuse aussi d'être un peu *prêcheuse*, la morale résulte surtout de l'action et des faits. Quelles vives images ne laisse-t-il pas dans l'esprit! De quels sentimens profonds ne pénètre-t-il pas le cœur! Il est impossible, après la lecture de son ouvrage, de ne pas abhorrer le désordre et le libertinage, et de ne pas adorer la vertu, au milieu même des rudes épreuves où la Divinité la livre quelquefois ici-bas. C'est déjà un grand avantage pour Richardson du côté du plan même, et de la composition; mais quelle énorme supériorité n'a-t-il pas par la va-

riété infinie des caractères, par le nombre et la richesse des tableaux, par l'abondance des ressources, qui lui servent à développer et à diversifier une seule et même situation? Rousseau n'est en comparaison qu'un génie sec et stérile, un foible copiste : sa Claire, c'est miss Howe; mais quelle différence, quoique cette figure fût la plus facile à calquer! Sa Julie, c'est Clarisse. Seroit-il permis de comparer les deux personnages? Lovelace, le fier et odieux Lovelace, est bien un autre homme que ce petit précepteur spadassin, que ce jeune pédant, tout boursouflé de métaphysique et de rhétorique, qui sans cesse tranche du capable, et qui vient se faire berner dans un mauvais lieu de Paris. Mais à quoi serviroit-il de pousser plus loin ce rapprochement? La grâce et l'harmonie d'un style enchanteur ont pu seules couvrir la pauvreté des inventions de Rousseau; et Richardson nous ravit et nous transporte même dans des traductions.

Il est vrai qu'on peut, avec M. de Laharpe, lui reprocher des longueurs : il y a quelques lettres dans les premières parties que l'on voudroit élaguer, parce qu'elles ne servent ni au développement des caractères, ni à celui des situations. Je me garderois pourtant de pousser le dégoût et la sévérité aussi loin que l'illustre critique dont je viens d'alléguer l'autorité : « Quoi, s'é-« crie-t-il, on arrive à la moitié de l'ouvrage, et l'action « n'a pas encore fait un pas!.... Jamais, non jamais je « n'ai pu, malgré mes efforts et mes résolutions, lire « la dixième partie des trois premiers volumes : à quel-« que endroit que j'ouvrisse le livre, je me retrouvois « au même point, et je revoyois les mêmes acteurs « faisant et disant les mêmes choses. » Il y a de l'excès

dans cette censure : le vice de la prolixité n'est pas aussi sensible dans ces premières parties du livre, que le dit M. de Laharpe, parce que l'imagination riche et féconde de l'auteur a su y répandre et y prodiguer les tableaux, les scènes les plus capables d'attacher : tout s'anime et respire, tout vit sous son pinceau; on voit tout ce qu'il raconte; on assiste, comme à autant de spectacles, à toutes les situations qu'il décrit; jamais l'art même de la poésie ne porta plus loin la magie des illusions. D'ailleurs, ne faut-il point que Clarisse soit, en quelque sorte, fatiguée par la plus longue et la plus pénible lutte, pour se décider à cette fuite, qui devient le nœud de l'ouvrage! Et n'étoit-il pas nécessaire que la peinture de ce combat fût très-développée, très-étendue, pour motiver solidement une démarche de cette nature, de la part d'une personne si vertueuse? C'est cette simplicité même dont M. de Laharpe semble faire un reproche à Richardson, qui, suivant moi, constitue le principal mérite de l'ouvrage, parce qu'elle est ornée et vivifiée par l'énergie des détails les plus pittoresques.

Si l'on veut juger à quel point Richardson étoit un grand peintre, que l'on se donne la peine de comparer la description de la mort de Clarisse avec celle de la mort de Julie : la plume animée de Rousseau n'a rien produit, dans ce genre, de plus fort et de plus vif; mais de combien, à mon gré, l'écrivain anglais l'emporte sur lui! Voltaire lui-même, qui jeta quelquefois des traits de pathétique dans ses contes badins, n'a pas dédaigné, malgré le mépris qu'il affecte pour les ouvrages de Richardson, de lui emprunter quelques-unes de ses couleurs pour peindre, dans son roman de *l'Ingénu*, la mort si funeste de mademoiselle de Saint-Yves. Ce dou-

loureux tableau est d'un beau style et d'un grand effet; mais à côté de la mort de Clarisse, c'est l'essai d'un écolier, auprès d'un chef-d'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. Rien ne fait mieux sentir que la lecture des ouvrages de Richardson, la vérité de cette maxime : *Ut pictura poesis.*

§. II.

1er décembre.

Les romans de Richardson, lorsqu'il furent connus en France, vers le milieu du dix-huitième siècle, accrurent cette disposition malheureuse, qui commençoit à se développer alors dans la nation française, et qui lui faisoit accueillir, avec une admiration voisine de l'enthousiasme et du fanatisme, tout ce qui venoit des îles britanniques : cet engouement pour la politique, les mœurs et la littérature anglaise, est un des traits les plus remarquables de l'histoire morale du siècle passé, comme une des sources les plus certaines de ce torrent d'extravagances auxquelles nous nous sommes abandonnés en tout, et particulièrement en littérature. Le siècle de Louis XIV avoit puisé dans l'étude des anciens ce goût pur qui le distingue; c'étoit en copiant les monumens de l'antiquité, qu'il en avoit égalé la régularité, la correction, et la magnificence : quoique les littératures espagnoles et italiennes fussent sorties de la barbarie avant la nôtre, après un coup d'œil jeté rapidement sur ces nouveaux modèles, et quelques imitations passagères de ce que l'Espagne et l'Italie avoient produit de meilleur, les écrivains français fixèrent leurs regards sur les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, pour ne plus les en détourner; mais leur postérité moins sage, séduite par le goût de la nouveauté,

ferma l'oreille aux leçons des grands maîtres de l'antiquité, et dédaignant même les beautés et les grâces dont leurs illustres disciples avoient appris d'eux le secret, elle se tourna vers une littérature naissante, qui commençoit à jeter quelque éclat, lorsque la nôtre voyoit déjà pâlir sa splendeur. Cette *anglomanie* fit des progrès si effrayans, que Voltaire lui-même, qui en avoit donné le premier exemple, se crut obligé d'envoyer de Ferney à l'Académie une vigoureuse mercuriale composée contre les *anglomanes*, à l'occasion d'une traduction de Shakespeare. Nous avons vu le moment où une autre folie du même genre, et peut-être encore plus ridicule, alloit remplacer, dans la littérature, cette démence affoiblie, comme tout ce qui est violent, par son excès même : si une crise terrible n'avoit ramené les esprits dans la voie de la raison et du sens commun, nous tombions infailliblement dans la *germano-manie*.

Quand l'abbé Prévôt, excellent écrivain, homme de beaucoup de goût, et très-bon romancier lui-même, traduisit les ouvrages de Richardson, il craignit que l'esprit français ne se révoltât contre les détails et les développemens de l'original : il adoucit quelques-uns des traits du pinceau anglais, et même il supprima quelques tableaux dont l'énergie lui parut trop vive et trop peu mesurée. On ne peut l'accuser d'avoir méconnu ce qui pouvoit plaire ou déplaire à notre nation, puisque, dans ses propres ouvrages, il a toujours si bien rencontré le point qui décide du succès; on ne peut pas le soupçonner non plus d'une foiblesse d'imagination qui lui auroit fait regarder comme excessives et outrées des peintures qui n'auroient eu que le degré convenable de coloris et de force; car il étoit lui-même un très-grand

peintre. Ses romans sont remplis d'images et de traits dont la vigueur et l'effet ne seroient pas indignes de Richardson; son genre se rapproche même quelquefois de celui de l'auteur anglais : le pathétique est son caractère, et les teintes les plus sombres se mêlent souvent, dans ses compositions, aux touches les plus brillantes. Il est donc probable qu'en abrégeant et en réformant les ouvrages de Richardson, et surtout *Clarisse*, il a moins suivi son propre goût que celui de la nation, qu'il avoit bien étudié. A l'époque où sa traduction parut, quelques-unes des préfaces de Voltaire avoient répandu dans les têtes françaises les premiers germes de ce goût anglais qui devoit, dans la suite, prendre des accroissemens si extraordinaires; mais on n'étoit pas encore accoutumé à croire que les Muses britanniques étoient faites pour donner le ton à la littérature française; et même, malgré la réputation d'Addisson et des autres écrivains qui fleurirent sous le gouvernement de la reine Anne, tout ce qui sortoit de la plume des auteurs anglais était, parmi nous, toujours un peu suspect de barbarie. Voltaire exaltoit les mœurs, le caractère, l'administration, le commerce de la nation anglaise avec un enthousiasme souvent ridicule; mais il faut lui rendre cette justice, que s'il parla quelquefois avec éloge de son goût, il accompagna toujours sa louange de certaines restrictions qui la rapprochoient de la vérité :

Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité
Avec de plus nobles images.
Addisson l'a déjà tenté :
C'étoit le poëte des sages;
Mais il étoit trop concentré.
. . . . . .

Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages :
Travaillez pour les connoisseurs
De tous les temps, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

C'est ainsi qu'il s'exprimoit dans sa fameuse épître dédicatoire à M. Falkener, marchand anglais. L'abbé Prévôt ne louoit Richardson, dans ses préfaces, qu'avec une sorte de retenue; et même dans celle de Grandisson, rappelant une fiction du *Boccalini*, qui disoit qu'un bloc de marbre renferme toujours une belle statue, et qu'il ne s'agit que de savoir l'y trouver, il fait l'application de cette espèce de parabole aux ouvrages du romancier anglais : il faut avouer que la comparaison étoit dure et injuste. Les romans de Richardson ne sont rien moins que des masses informes et brutes : c'est tout ce qu'on pourroit dire des tragédies de Shakespeare; mais le traducteur vouloit à la fois flatter le goût de ses contemporains, justifier les retranchemens considérables qu'il s'étoit permis, et peut-être faire valoir son travail. Au reste, son élégante et agréable traduction nous apprit à distinguer, dans la littérature anglaise, un auteur dont toutes les littératures pourroient s'honorer, et nous inspira le désir de connoître Richardson tout entier.

Ce désir devint même un fanatisme, qui tourna au profit de l'enthousiasme que nous commencions à éprouver pour toutes les productions anglaises : la gloire de Richardson acheva de nous éblouir, et couvrit à nos yeux les défauts de la littérature britannique. Ce fut vers 1750 que l'abbé Prévôt publia sa traduction : époque fameuse, et par les nouveaux titres dont s'enrichis-

soient alors les lettres françaises, et par l'essor que prirent, vers le même temps, ces opinions nouvelles qui devoient avoir une influence si puissante sur le caractère, le goût, les mœurs de notre nation, et préparer les bouleversemens dont nous avons été témoins. Que n'avons-nous du moins borné notre enthousiasme à des romans!

M. Letourneur, qui se chargea d'être auprès de nous un interprète plus exact et plus fidèle de Richardson, n'avoit pas, à beaucoup près, le talent de l'abbé Prévôt; son style manque de variété et de flexibilité : le ton de chacun des personnages paroît mieux saisi dans la traduction de son prédécesseur; les nuances y sont marquées avec plus de finesse, de précision, de grâce et de goût. Le nouveau traducteur avoit, du reste, toutes les qualités requises pour s'approcher du sanctuaire de la littérature anglaise, et pour nous en révéler les mystères; c'étoit un véritable initié, un adepte, un anglomane fougueux : c'est à lui que nous devons et l'*Ossian*, et l'*Young*, et les *Méditations d'Hervey*, et les *Poésies galliques*, et le *Shakespeare;* traductions utiles sans doute, mais qui étoient moins propres à former notre goût qu'à rembrunir notre caractère, et qu'on peut regarder comme les principales sources de ce genre *rêveur* et *mélancolique* dont on a voulu faire, dans ces derniers temps, le supplément du goût et du génie. Ses préfaces et ses dissertations sont de vraies poétiques à l'usage des écrivains qui veulent être barbares. On n'a jamais poussé plus loin la franchise du mauvais goût : M. Letourneur est, avec M. Mercier, un des prédicateurs les plus hardis des plus mauvaises doctrines littéraires qu'ait enfantées le 18e siècle. Ses paradoxes donnoient

la fièvre à Voltaire, qui écrivoit à M. de Laharpe : « Il « appelle Shakespeare le dieu du théâtre! Il sacrifie tous « les Français, sans exception, à son idole, comme on « sacrifioit des cochons à Cérès! Le sang pétille dans « mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous « a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme « impassible : ce qu'il y a d'affreux, c'est que le mons- « tre a un parti en France. » La lettre entière est un tissu d'injures violentes et cyniques; mais si la colère de Voltaire n'est pas polie, il faut convenir que jamais elle ne fut plus juste.

Quand même le roman de Clarisse n'eût pas mérité d'être traduit en totalité, M. Letourneur, entraîné par l'esprit du moment, et par son propre enthousiasme, n'auroit pas manqué d'associer le chef-d'œuvre de Richardson à tous les autres ouvrages anglais qu'il faisait passer dans notre langue; mais, dans cette circonstance, son engouement aveugle pour la littérature anglaise ne l'a point égaré : le zèle le moins réfléchi s'est conduit comme auroit pu le faire le goût le plus éclairé; les nouveaux morceaux de Richardson qu'il découvroit à nos yeux, étoient de nouvelles beautés qu'il dévoiloit à notre admiration, et sa traduction de *Clarisse* servit à montrer combien avoient été vains les scrupules de l'abbé Prévôt : Richardson est un si grand peintre que, sous sa plume éloquente et énergique, les moindres détails, comme nous l'avons dit, deviennent intéressans : en lisant la traduction de M. Letourneur, qui a eu soin d'indiquer les endroits omis par l'abbé Prévôt, on reconnoît souvent que ce dernier écrivain a été dirigé, dans ses nombreuses suppressions, plutôt par l'envie d'abréger, que par le dessein de retrancher des choses

véritablement inutiles; et plus souvent encore on regrette qu'il n'ait pas employé l'élégance et la vivacité de son style à reproduire des tableaux pleins d'ame et de vérité, qu'il a trouvés, sans raison, trop peu conformes à notre goût et à nos mœurs. Dans la description, par exemple, de la mort de Clarisse, quand le lecteur, profondément ému, s'attache aux plus petites circonstances, quand le cœur attendri par le plus puissant de tous les intérêts, ouvert aux impressions les plus pénétrantes, est, en quelque sorte, avide des moindres particularités, pourquoi l'abbé Prévôt s'amuse-t-il à lui dérober des plaisirs, en effaçant tantôt un trait, tantôt un autre, comme si chacun de ces traits distribués par l'habile pinceau de l'auteur original, ne concouroit pas à l'effet général d'une si touchante peinture? C'est par ces détails mêmes que l'auteur prépare le dernier coup qu'il porte à votre sensibilité, en vous disant par la bouche d'un de ses personnages : «.... Elle « est partie pour une meilleure vie, à quarante minutes « précises, après six heures du soir, à sa montre, qui « étoit posée sur la table!..... Ainsi a fini miss Cla- « risse Harlowe, dans la fleur de la jeunesse et de la « beauté. Si l'on considère un âge si tendre, elle n'a « laissé personne après elle qui la surpasse en étendue « de connoissances et en jugement; personne qui l'é- « gale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en « politesse, en générosité, en discrétion, en charité « vraiment chrétienne, jointe à une modestie et une hu- « milité qui relevoient en elle tant de qualités extraor- « dinaires, sans l'empêcher de faire éclater, dans l'occa- « sion, une rare présence d'esprit, et une vraie gran- « deur d'ame : on peut dire qu'elle étoit non-seulement

« l'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature « humaine. »

Je pourrois m'étendre beaucoup sur les suppressions que l'abbé Prévôt a cru devoir faire, et par lesquelles il a moins réformé que gâté le chef-d'œuvre de Richardson; je dirai seulement que quiconque cherchera la traduction la plus abrégée et la plus courte d'un tel ouvrage, n'est pas capable d'en sentir et d'en apprécier tout le mérite : la vie humaine, c'est-à-dire, tout le cœur humain est là; c'est l'œuvre de l'imagination la plus riche, réunie à la plus profonde philosophie, et réglée par un art fort supérieur à toute la sagesse de la littérature vulgaire : Richardson, comme Homère, accable de son génie ceux dont l'esprit vétilleux cherche des défauts et des foiblesses parmi tant de beautés : combien son ouvrage renferme de peintures admirables, diversifiées à l'infini, et merveilleusement contrastées! Quels tableaux que ceux de la mort de l'infâme Saint-Clair, de Clarisse, de Belton, de Lovelace! Quelle punition ce dernier reçoit de la main d'un honnête homme, du colonel Morden, le cousin de Clarisse! « Ayant reçu un premier coup d'épée très-« dangereux, il jura que ce n'étoit qu'une piqûre d'é-« pingle; sur quoi, faisant une autre passe, le colonel « la reçut sous le bras avec une dextérité merveilleuse, « et lui enfonça son épée au milieu du corps. Il tomba « aussitôt, en disant : La fortune est à vous, Monsieur! « Son épée glissa de ses mains. M. Morden jeta la « sienne, et courut à lui, en lui disant : *Monsieur,* « *vous êtes un homme mort; implorez la miséri-* « *corde du ciel!* » Comme ces mots, si simples, retentissent long-temps dans l'ame du lecteur!

XXXV.

Élémens de l'Histoire d'Allemagne, attribués à M. l'abbé Millot.

14 novembre.

Si jamais il fut une époque où l'étude de l'Histoire dut paroître intéressante, c'est celle où nous vivons : c'est dans les temps qui sont eux-mêmes éminemment historiques, et qui préparent aux générations à venir les récits les plus frappans et les plus instructifs; c'est lorsque la scène du monde, agitée, bouleversée par les événemens les plus extraordinaires, offre des spectacles aussi singuliers qu'inattendus, et présente des perspectives où l'imagination elle-même s'égare : c'est alors, surtout, qu'on aime à parcourir les vastes champs du passé; qu'on se plaît à comparer ce qui a été avec ce qui est, à interroger l'expérience des siècles, et à suivre cette chaîne qui, liant tous les faits entre eux, établit des rapports sensibles, et une communication manifeste entre tous les âges; car il n'est rien d'isolé, rien qui existe séparément, dans l'ensemble, qui paroît si étendu, et qui est au fond si borné, des destinées humaines : l'histoire des hommes est un cercle où roulent et reviennent sans cesse des événemens du même genre, qui ne diffèrent que par les accessoires, et qui, produits par une cause invariable, sont, en quelque sorte, invariables comme elle. Il faudroit que la nature humaine fût changée dans ses élémens, pour qu'elle changeât dans ses effets; mais notre curiosité, notre attention,

ont besoin d'être excitées par de grands mouvemens; et l'intelligence même de l'histoire ne peut être complète que lorsque le présent sert, pour ainsi dire, d'interprétation et de commentaire au passé.

Une des parties de l'Histoire qui peuvent nous attacher le plus aujourd'hui, c'est sans contredit celle qui nous fait connoître une contrée où nos armes viennent d'obtenir des succès si merveilleux, dans deux campagnes inouies : comment en effet juger des changemens qui ont été le résultat de nos victoires; comment apprécier les combinaisons qui, préparées par la force, exécutées par la prudence, et affermies par la politique, ont tout déplacé, et tout recomposé sur les bords de la Vistule, du Weser et de l'Elbe, si nous ignorons quels étoient les principes constitutifs de ce grand corps, qui vient d'éprouver des mutations si considérables; si nous ne savons comment il s'étoit formé, développé, corrompu même par le laps du temps, et par le concours, l'union ou le choc des intérêts divers, qui partageoient ou rejoignoient ses membres? Suffiroit-il de quelques connoissances vagues et confuses puisées dans des gazettes; de quelques idées, aussi incertaines qu'incomplètes, sur la situation où se trouvoient les choses en Allemagne lors de nos conquêtes, pour se flatter de pénétrer dans le secret de tant d'événemens, qui ont modifié la destinée d'un grand nombre de peuples différens, réunis sous une dénomination commune, et changé presque entièrement la face d'un des plus vastes et des plus puissans Etats de la société européenne? Ne seroit-ce pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, vivre au jour la journée, que de considérer isolément, et les uns après les autres, les faits extraordinaires qui se passent sous nos

yeux, sans les rapprocher, les lier et les comparer entre eux? Mais comment en apprécier tous les rapports et toutes les dépendances, si nous ne les rattachons, avec le secours de l'histoire, aux faits antérieurs; si nous ne remontons, en quelque sorte, aux origines et aux sources dont tout est découlé? Ces principes seroient sans application directe et immédiate dans les temps ordinaires, où les esprits, bornés aux jouissances précieuses, mais languissantes du calme, n'ont rien de mieux à faire que de se resserrer dans le cercle des intérêts privés, et de prendre, comme on l'a dit, leur horizon pour les limites du monde. Il n'en est pas ainsi de ces époques qui doivent influer sur le sort de l'humanité: la politique alors devient, pour ainsi dire, la science de tous; il suffit d'être homme, pour ne pas se croire étranger aux grands intérêts qui s'agitent; et les vues de l'esprit s'étendent nécessairement à proportion de la grandeur des spectacles dont on est témoin.

Ces *Elémens de l'Histoire d'Allemagne* auroient donc, au moins, le mérite de l'*à-propos*, quand même ils ne se recommanderoient pas par d'autres avantages: on peut les considérer, malgré la modestie du titre, non-seulement comme un livre élémentaire, comme un ouvrage propre à donner quelques notions fondamentales sur cette partie si intéressante de la science historique, mais comme une véritable histoire, où l'auteur a su presser, dans un cadre assez étroit, mais avec autant de clarté que de précision, tous les faits importans, sans rien oublier que ce qui ne mérite pas d'être recueilli, et ce qui doit rester dans la poudre des vieux monumens et des vieilles archives; car l'histoire, comme l'a dit un écrivain qui s'est exercé avec succès dans ce

genre, n'est point le Recueil de tout ce qui s'est passé, mais de tout ce qui s'est fait d'intéressant.

En composant cet ouvrage, l'auteur a rendu un service qui sera d'autant mieux apprécié, qu'on désiroit depuis long-temps qu'une histoire si compliquée, si chargée de détails, fût réduite à de justes dimensions, et rédigée avec choix et mesure par quelque écrivain habile, capable de concilier les intérêts de la brièveté et ceux de l'instruction : Voltaire, dans ses *Annales de l'Empire*, n'avoit offert qu'une nomenclature chronologique d'une sécheresse insupportable, bonne tout au plus pour fixer quelques dates dans la mémoire, et qu'il n'avoit probablement composée que pour sa propre instruction, sans croire qu'elle pût suppléer d'aucune manière à un abrégé fait avec soin et avec goût.

Ces deux qualités se font singulièrement remarquer dans celui que nous annonçons : une introduction écrite avec une rapidité élégante et noble, présente le tableau des principaux événemens dont les contrées germaniques ont été le théâtre avant l'avénement de Charlemagne à l'empire; du caractère, des mœurs, des rits et des usages, de la police et du gouvernement de ces peuples tudesques, que Tacite n'a pas dédaigné de peindre. On les voit, ces peuples, s'élancer du fond de leurs sombres forêts, et quitter les bords de la Baltique et de l'Elbe pour venir jusque sur ceux de la Durance et du Tésin, menacer la puissance romaine. Bientôt attaqués eux-mêmes dans leurs sauvages retraites, ils déconcertent les projets et la fortune de César, qui passe deux fois le Rhin, sans oser s'avancer dans le pays : jusqu'aux campagnes de Drusus, tous les succès des Romains se bornèrent à empêcher le torrent de pénétrer dans les Gaules; mais le

fils de Livie poussa ses courses hardies jusqu'au Weser, et fit voir qu'on pouvoit conquérir la Germanie comme on avoit conquis les Gaules. Tibère, qui lui succéda, joignit les ruses de la politique à la force des armes. La défaite de Varus releva les espérances des Germains, soutenus et guidés par le fier Arminius, qui sut arrêter les succès rapides de Germanicus. Les Romains se découragent; les Germains forment entre eux des ligues redoutables : bientôt à ces ligues germaniques succèdent des peuples nouveaux, les Gots, les Francs, les Bourguignons, les Vandales, qui finissent par envahir les plus belles provinces de l'empire romain. L'auteur, se renfermant dans son sujet, se borne à développer les suites de l'établissement des Francs ou Français dans les Gaules : là, brillent les caractères de Clovis, de Pépin d'Eristhal, de Charles-Martel, de Pépin-le-Bref, père de ce Charles surnommé le Grand, qui, maître de toute l'Allemagne, de l'Italie, de la France et d'une partie des Espagnes, reçut du pape Léon III la couronne impériale, éleva les destinées de la France au dernier degré de splendeur, et fit revivre cet empire d'Occident qui depuis échappa aux foibles mains de sa languissante postérité.

L'auteur conduit son histoire depuis l'an 771, époque où Charlemagne, par la mort de son frère Carloman, réunit sous son autorité toute la monarchie française, jusqu'à l'avénement de Joseph II, en 1765 : je ne sais si aucune partie de l'Histoire moderne a, par elle-même plus d'intérêt, et renferme plus d'instruction : elle me paroît l'emporter à cet égard sur l'histoire même d'Angleterre, si féconde en événemens, à laquelle on pourroit appliquer l'*opimum casibus* de Tacite, et qui est infiniment plus variée que l'Histoire de France. Deux

autorités ont été long-temps les pivots de la politique européenne, celle des souverains pontifes, et celle des empereurs : la majesté des rois de France, la plus vénérable par l'antiquité de son origine, s'inclinoit même devant la majesté impériale, dont elle avoit un moment possédé les prérogatives suprêmes : on pouvoit considérer tout l'Occident comme une grande république, dont l'empereur étoit le chef temporel, et le pape le chef spirituel; et cet ordre étoit, en quelque sorte, confirmé par l'étonnante succession des grands princes qui montèrent sur le trône impérial, et particulièrement sur la chaire de saint Pierre. Le conflit de ces deux autorités majeures est, pour ainsi dire, le nœud de toute notre histoire; et lors même qu'une grande partie de l'Europe se fut écartée du point central de l'autorité religieuse, en abandonnant la communion des papes, on voit encore les empereurs conserver le premier de tous les droits, la plus sublime des prérogatives, celle de donner des couronnes, et d'introniser des rois, même d'une religion différente, et presque ennemie de la leur.

Ce long combat des deux puissances, autour desquelles tournoient toutes les affaires de l'Europe, et qui, sous la plume des divers historiens, est devenu un texte de déclamations plus ou moins passionnées, a rencontré, dans l'auteur de ces *Élémens*, un juge sage et impartial, qui, balançant les droits respectifs, ne condamne de part et d'autre que les excès de l'ambition, et n'est jamais guidé, dans ses observations critiques, ni par le préjugé, ni par l'esprit de satire. Si quelquefois il censure avec l'inflexibilité de l'histoire la conduite des souverains pontifes; s'il se voit obligé de caractériser d'une manière défavorable les prétentions de quelques papes,

jamais son style n'a cette aigreur et cette amertume qui se font trop sentir dans d'autres écrivains ; et les décisions des conciles, ainsi que la doctrine de l'Eglise de France, servent de règle et de base aux jugemens qu'il prononce sur ces matières délicates : en un mot, il paroît s'être toujours souvenu des devoirs de l'historien, en traitant un sujet qui exige d'autant plus de bonne foi, de candeur et d'équité, qu'il prête plus aux insinuations de la haine et aux diatribes de l'esprit de parti.

La brièveté de ces *Élémens* n'a pas nui à l'exactitude des faits, ni même à l'étendue des développemens nécessaires; et l'auteur a trouvé le secret d'être court et lumineux à la fois, d'être précis sans être sec, de joindre la noblesse et l'élégance du style à la rapidité de la narration.

XXXVI.

Des Journaux et de la Critique.

18 novembre.

EXAMINER si la critique est nécessaire, ce seroit remettre en question ce qui depuis long-temps est décidé; chercher les moyens de réconcilier l'amour-propre des auteurs avec la sévérité des critiques, c'est vouloir créer une espèce d'*utopie* : c'est un projet aussi insensé que celui de l'abbé de Saint-Pierre, aussi chimérique, aussi imaginaire que la république de Platon. Les alchimistes

qui prétendent trouver le secret de faire de l'or, ou les mathématiciens qui courent après la quadrature du cercle, ne sont pas plus extravagans que les gens qui veulent bien tous les jours se donner la peine de dresser des codes de lois, suivant lesquelles une paix universelle et perpétuelle régneroit, à les entendre, dans la république des lettres, et l'âge d'or renaîtroit chez le peuple des écrivains : ces gens ne ressemblent pas mal à nos anciens faiseurs de constitutions, dont les magnifiques théories n'avoient qu'un inconvénient, c'est qu'elles ne pouvoient pas être mises en pratique. Les auteurs ont l'air de faire corps entre eux, de se tenir par la main, de s'appuyer mutuellement; mais, au fond, ils sont les uns pour les autres des critiques plus redoutables, plus malins, que ceux contre lesquels ils s'unissent et déclament d'une commune voix : chacun d'eux consentiroit très-volontiers que la critique devînt plus active et plus sévère, à condition qu'elle s'attacheroit à ses rivaux, et qu'elle ne l'atteindroit jamais. On devroit donc bien renoncer à toutes ces déclamations journalières, à toutes ces diatribes dirigées contre ceux qu'on accuse de ne faire que des diatribes et des déclamations.

Deux colonnes d'un journal ont été consacrées dernièrement à montrer les conséquences *du système de dénigrement que quelques journalistes*, dit-on, *paroissent avoir adopté :* on voit que l'auteur de ce morceau n'a pas craint de supposer la question dans son titre même; et, par ce seul titre, on peut juger de tous les beaux raisonnemens qu'il entasse pour prouver sa thèse : en admettant une fois qu'il existe un *système de dénigrement*, les conséquences coulent de source,

et le tableau des inconvéniens et des dangers qu'entraîne un tel système, se développe et s'arrange de lui-même sous la plume de l'auteur. Mais si le *système* et le *dénigrement* n'étoient que dans son imagination, que deviendroit tout cet édifice de considérations morales, littéraires, et même politiques, qui n'auroit d'autre base qu'une supposition gratuite? Il est visible que, dans le sens de cet écrivain, le mot *système* est synonyme de celui de *conspiration*, employé avec tant de justesse, il y a quelques mois, par un autre ennemi de la critique; et comme il n'est pas nécessaire de prouver que l'accord de quelques gens de lettres, qui se sont réunis pour attaquer les mauvais principes et les mauvais auteurs, n'est point une *conspiration*, il est inutile de démontrer qu'il n'est point un *système*. Quant au *dénigrement*, c'est le mot à la mode parmi certaines gens: ils sont convenus d'appeler *dénigrer* ce qu'on a toujours appelé *critiquer*; ainsi, lorsqu'on observe que les vers d'un auteur sont mauvais, ou que sa prose est plate, il dit qu'on le *dénigre*, il se tient pour *dénigré*; ce qui signifie seulement qu'il est très-irrité de la critique, qu'il se sent blessé au vif, et que la réputation de son talent lui est aussi chère que celle de ses mœurs et de sa probité; car c'est à ces dernières qualités que s'applique convenablement le mot *dénigrer*. Qu'un malheureux poëte, après avoir lu la critique de sa pièce, jette avec dépit la feuille qui contient sa sentence, et s'écrie, dans le premier transport de sa colère : *On me dénigre*; cela se conçoit : les passions n'ont pas coutume d'employer le mot propre; mais que de sang froid, et avec réflexion, on adopte ce mot inspiré par l'amour-propre en délire, pour en faire le texte d'une

longue dissertation, c'est ce qui annonce une intention formelle de *dénigrer* soi-même ceux à qui l'on fait ce reproche de *dénigrement;* c'est ce qui décèle un plan bien décidé, un véritable *système.*

Les différentes applications qui se font à présent de ce mot convenu ne laissent pas d'être plaisantes. Si l'on censure, par des réflexions dont la généralité éloigne toute idée de satire, le luxe excessif et dangereux des marchands d'aujourd'hui; si on les rappelle à la sûre et prudente simplicité de leurs pères; voilà tous ceux des marchands dont la conscience n'est pas bien nette, qui, de concert avec les mauvais poëtes et les auteurs sifflés, prétendent qu'on les *dénigre;* si l'on se permet d'attaquer les travers introduits dans quelques parties de l'éducation par le changement des mœurs et le mélange de toutes les conditions, les instituteurs et les institutrices, les maîtres de rhétorique et les maîtres de danse, les professeurs de *gavotte* et les démonstrateurs de grammaire, s'accordent avec les rimeurs malheureux et les marchands équivoques, pour s'écrier d'un ton risible : *On nous dénigre!* S'élève-t-il quelque homme de génie qui ait fait une découverte sur la marche de l'esprit humain, qui ait trouvé le secret de montrer le latin en trois semaines, l'histoire en un mois, et l'orthographe en huit jours, c'est une nouvelle victime de ce *système de dénigrement*, qui ne pardonne à aucun ridicule, à aucune niaiserie, à aucun genre de charlatanisme et de friponnerie; examine-t-on la question de savoir si ce sont les sciences ou les lettres qui contribuent le plus au perfectionnement de l'intelligence humaine; et paroît-on donner quelque préférence aux lettres, aussitôt grand bruit parmi les savans, les

géomètres, les géographes, les naturalistes, les astronomes et même les idéologues, qui tous se croient *dénigrés*. Il n'est pas jusqu'aux journalistes eux-mêmes qui ne regardent comme une suite de ce *dénigrement* universel, le soin que l'on prend quelquefois de relever leurs bévues, et qui ne se croient surtout *dénigrés* par l'avantage que paroissent avoir quelques-uns d'entre eux, de réunir plus de suffrages : alors ils composent ou commandent des articles sur *le système de dénigrement;* et si l'on essaie d'y répondre, c'est encore, suivant eux, pour les *dénigrer*. Heureusement, les noms qu'on donne aux choses n'en changent point la nature, et ne peuvent les déguiser qu'aux yeux des gens prévenus, ou superficiels.

Trois griefs principaux forment tout le fond du plaidoyer de l'avocat des *dénigrés :* il reproche à *quelques journalistes* de ne pas respecter assez l'Institut, d'attaquer la gloire de nos plus grands écrivains, et de chercher à avilir les lettres elles-mêmes. J'ai regret que l'espace ne me permette pas de transcrire ses termes : car il y a dans ses expressions un ton d'emphase et d'aigreur qu'il seroit bon de faire remarquer, et qui, bien observé, contribueroit peut-être à la réfutation.

Je voudrois savoir quels sont ceux de nos grands écrivains à qui les journalistes dont il est question ont refusé le tribut d'admiration qui leur est dû : n'invoquent-ils pas sans cesse les grandes renommées littéraires? Ont-ils quelquefois eu la témérité de traiter légèrement les écrits de Corneille et de Racine, de Pascal et de La Bruyère, de Bossuet et de Fénélon, de Molière et de La Fontaine, de Boileau et de J. B. Rousseau? Montesquieu, J. J. Rousseau, Buffon, ont-ils été dé-

gradés du haut point de gloire où leur génie les a placés? Mais il faut aller au fait : il s'agit ici de Voltaire; et il est vrai qu'on a souvent critiqué ses ouvrages avec force : étoit-ce avec raison? C'est ce dont tout le public a pu juger. Quelle seroit donc cette superstition qui fermeroit les yeux sur les imperfections d'un grand écrivain, mais d'un écrivain qui mêla des fautes graves à de rares beautés? On parle de *la mémoire morale, qui n'a point été moins outragée que le talent :* la mémoire morale, de qui? De l'auteur de la Pucelle, ou de l'auteur des Bijoux indiscrets? On tombe nécessairement dans beaucoup de maladresses, lorsqu'on défend une mauvaise cause.

Le reproche de chercher à rabaisser les lettres est d'autant plus singulier qu'il s'adresse à des gens qu'on accuse, d'un autre côté, d'accorder aux lettres trop de supériorité sur les sciences : ainsi, de quelque manière qu'on s'y prenne, on rencontre toujours une accusation. Si l'on examine, en particulier, l'ouvrage d'un auteur, on passe pour *dénigrer* cet auteur; et si l'on traite une question générale, relative aux sciences, aux lettres, à la morale, on est taxé de vouloir avilir à la fois les lettres, les sciences et son siècle. Jadis on vit un orateur attaquer en même temps les sciences et les savans, les lettres et les littérateurs, avec l'applaudissement de ses contemporains : une académie couronna sa censure *amère;* tout Paris le rechercha : on réfuta son discours avec convenance et mesure; un roi même se mit sur les rangs pour combattre l'adversaire des lettres; personne ne l'accusa de détraction et de *dénigrement.* Dans un temps où la littérature avoit bien plus d'importance qu'aujourd'hui, il jouit paisiblement

de ces premices de sa gloire; et au fond, ces questions ne sont-elles pas abandonnées à la diversité des opinions et à la contradiction des disputes? Nous pensons que les lettres l'emportent sur les sciences; d'autres croient que les sciences doivent être préférées aux lettres : chacun est libre d'avoir son avis; chacun peut réfuter le nôtre. Nous soutenons qu'à une certaine époque, les gens de lettres avoient pris dans la société un ascendant funeste; et nous cherchons à tirer du passé des leçons pour l'avenir. En peut-on conclure que nous nous proposons d'avilir les lettres? Examiner le degré d'importance qu'elles doivent avoir dans un Etat bien réglé, faire la guerre à ceux dont la médiocrité les déshonore, rappeler sans cesse les principes qui peuvent les faire refleurir, dans tout leur éclat, les présenter comme les meilleures et les plus nobles de toutes les études humaines, attaquer le mauvais goût, le néologisme, les innovations dangereuses, invoquer les grands modèles de l'art, est-ce donc avilir les lettres? N'est-ce pas travailler plutôt à les remettre en possession de leur ancienne gloire? Et s'il nous étoit permis de retracer ici les effets heureux qu'a déjà produits cette critique, l'objet de tant de haines et d'invectives, que n'aurions-nous pas à dire?

Si *quelques journalistes* ne respectent pas l'Institut, comme ils le doivent, ils ont tort : on ne sauroit trop honorer une compagnie savante, qui renferme dans son sein des hommes du plus rare mérite en tout genre; mais ne peut-on, sans manquer de respect au corps entier, soumettre à la critique les écrits d'un de ses membres? Est-il même défendu d'examiner les jugemens littéraires, de discuter les choix et la conduite de la

compagnie, de faire des observations sur les ouvrages qu'elle peut publier en son nom? Presque tous les malheureux écrivains, que Boileau a si terriblement immortalisés dans ses Satires, étoient membres de l'Académie française. Jamais le titre d'*académicien* n'a mis personne à l'abri de la censure littéraire; et ne seroit-il pas plaisant, en effet, qu'une académie fût un asile où la médiocrité pût vivre en paix, sous la protection des noms illustres, auxquels l'intrigue souvent, le manége et la faveur seroient parvenus à l'associer? Quoi, la sottise, le mauvais goût et les solécismes deviendroient des choses sacrées, du moment qu'ils se trouveroient dans les œuvres d'un écrivain qui appartiendroit à un corps établi pour le maintien des sages doctrines de toute espèce, de l'art, de la langue, et du goût! Quel droit les académiciens auroient-ils de prétendre à une exception que ne peuvent exiger les hommes même constitués en dignité? Mais si l'on accordoit un si ridicule privilége à l'Académie de Paris, les Académies, les Athénées, les Musées de province ne seroient-ils pas autorisés à réclamer la même prérogative? Chacun de ces établissemens demanderoit le droit d'asile; et les académies, instituées pour l'honneur et le progrès des lumières et des lettres, deviendroient bientôt les repaires de l'ignorance et les réceptacles de la barbarie. Lorsque Montesquieu, dans ses Lettres Persanes, se moqua de l'Académie française, fut-il accusé d'avoir conçu le projet d'*avilir les lettres*, et l'Académie ne s'empressa-t-elle pas, quelque temps après, de l'admettre au nombre de ses membres? On pèche dans l'Académie comme hors de l'Académie :

Iliacos intrà muros peccatur et extrà

Et la censure, attentive à châtier tous les ridicules et tous les travers, pénètre, armée de son fouet vengeur, dans l'intérieur du temple des lettres, et va faire trembler, jusque sur le fauteuil académique, l'ignorance décorée des titres littéraires, et la sottise environnée d'honneurs illégitimes.

La critique de Feuilleton, s'écrie l'adversaire de *quelques journalistes*, a détruit *la critique littéraire!* Pourquoi? Parce que des articles de *feuilleton* sont nécessairement courts. Il n'a pas remarqué sans doute qu'on supplée souvent, par le nombre des articles, à leur brièveté; qu'on donne quelquefois deux, trois, et même quatre extraits d'un seul ouvrage. « Que de « gens, ajoute-t-il, ont cru faire un cours de littéra- « ture, en lisant leur feuille du matin! » Un cours de littérature, c'est beaucoup dire! Mais ce cours, quel qu'il soit, vaut au moins les cours que beaucoup de gens vont faire dans les musées et les athénées. Enfin, il termine sa longue et dolente dissertation par cette réflexion remarquable: « C'est un public, surtout, qui « manque à notre littérature; cela commence à se faire « sentir; on s'en apercevra bien davantage dans quel- « ques années. » Oui, sans doute, Messieurs, il manque un public à votre littérature; et ce public lui manquera long-temps, parce qu'on est aujourd'hui pleinement désabusé de toutes vos folles idées, de tous vos vains systèmes; parce qu'on est revenu au bon sens comme au bon goût; parce que les niaiseries de tout genre sont passées de mode; parce que le règne de la raison et de la vraie philosophie est commencé, et ne promet pas de finir de sitôt.

XXXVII.

Le Génie de l'Homme, poëme, par M. de Chênedollé.

25 novembre.

Nous avons déjà fait connoître ce poëme. Mais les bons vers sont aujourd'hui si rares, qu'on ne sauroit trop les rappeler au souvenir du public : c'est assez, c'est peut-être même trop d'un extrait, quand il s'agit d'un de ces ouvrages que rien ne recommande, et qui n'offrent aucun dédommagement à la critique, forcée de les livrer sans réserve au ridicule. Mais il arrive souvent que la louange ne fait pas autant d'impression que la censure : un livre dont le mérite a été reconnu et proclamé, n'est pas toujours sûr de ne rencontrer aucun obstacle dans la voie du succès, tandis qu'un ouvrage marqué par la critique du sceau de la réprobation, manque rarement d'accomplir sa triste destinée. Il semble que le public, juge suprême et irrévocable des productions littéraires, pèse la censure dans une balance, et l'éloge dans une autre : la louange le trouve plus exigeant que la critique, et les preuves de la première ne lui paroissent jamais aussi convaincantes, aussi décisives que celles de la seconde. Cependant, à entendre ceux qui se constituent ses interprètes, s'il est toujours tenté de regarder l'éloge comme inspiré par l'indulgence, il n'est pas moins disposé à regarder la critique comme dictée par l'injustice : il se persuade difficilement que l'impartialité guide la plume des écrivains qui préparent

ses jugemens, ou qui invoquent ses suffrages; mais il penche presque toujours du côté de la sévérité, qui flatte ses pensées malignes; et c'est ainsi que la justice qui flétrit une production médiocre, est plus sûrement écoutée que celle qui exalte un bon ouvrage.

Ces réflexions s'appliquent très-exactement à celui que nous croyons devoir réannoncer aujourd'hui : on ne dissimulera pas qu'il est resté presque sans succès, quoiqu'il méritât d'être distingué de tous ces poëmes qui ne sont lus que des critiques obligés de les lire; et quoique, dans ce journal, souvent accusé de chercher plus à blâmer qu'à louer, on ne lui ait refusé aucun des éloges dont il est digne. Qu'on se représente, cependant, la douleur d'un écrivain qui, après avoir consacré de longues années à composer et à polir un ouvrage que son talent et son travail ont su conduire jusqu'à un certain point de perfection, se voit frustré de la récompense qu'il attendoit, et privé de la portion de renommée et de gloire à laquelle il s'est fait un droit : justement apprécié par les critiques, il n'a pas même cette bannale et misérable ressource d'accuser leur partialité; il est forcé de reconnoître avec amertume, que le talent de la poésie n'est pas aujourd'hui un sûr moyen d'arriver à la réputation, que l'art des vers a cessé d'être encouragé, que l'indifférence du public ne peut plus être émue que par des réputations déjà faites, et que, pour accueillir un poëme, elle a besoin d'être avertie par un nom célèbre. Il faut, toutefois, ne pas se laisser emporter à des invectives trop violentes contre cette espèce d'apathie, si cruelle pour le vrai talent, mais qui trouve son excuse dans ses causes mêmes : d'un côté, la facilité de symétriser des hémistiches et d'assembler des rimes;

accrue par le long développement de toutes les ressources de la versification française, a perdu de son prix aux yeux d'un public pour qui la difficulté vaincue est, en tout genre, le premier des mérites; de l'autre, l'énorme quantité de rimeurs dont il est sans cesse assailli, a dû le rendre défiant; et ce sont les véritables intérêts du talent que défendent et protègent les critiques, lorsqu'ils s'opposent aux ridicules efforts de la médiocrité : si un bon écrivain a de la peine à percer aujourd'hui, c'est qu'une foule de mauvais auteurs lui ferment le passage.

Le poëme de M. de Chênedollé finira sans doute par surmonter les difficultés qui, jusqu'à présent, ont retardé son succès : le sujet en est grand, noble, intéressant; l'étendue en est mesurée avec sagesse; l'ordre et la simplicité règnent dans la distribution des parties; et le style, généralement pur et même élégant, est surtout remarquable par ce degré de clarté auquel les connoisseurs attachent tant de prix, et qui caractérise la bonne école : lié avec nos meilleurs écrivains, on voit que l'auteur a composé sous leurs yeux, et s'est toujours appuyé de leurs conseils; il les a même suivis dans les routes qu'ils se sont frayées. Beaucoup d'endroits de son poëme rappellent, et les pensées et les tableaux qu'on admire dans *le Génie du Christianisme;* son imagination a quelquefois interrogé celle de l'écrivain qui sut associer, avec tant de charme, toutes les grâces de la nature aux beautés sévères de la religion; il semble avoir emprunté les couleurs du peintre de l'*Astronomie*, pour retracer les merveilles de cette science sublime; et il paroît devoir plus d'une de ses inspirations à cette belle copie de l'*Essai sur l'Homme*, qui jadis annonça un poëte supérieur. En un mot, M. de Chênedollé possède

une science qui, tous les jours, devient plus rare, et qu'ignorent la plupart de ceux qui aspirent aujourd'hui à la renommée littéraire : il sait composer; il sait écrire.

On a remarqué avec raison que le titre de son poëme n'indique pas assez le sujet; mais l'auteur y supplée bien par une exposition qui réunit toutes les qualités qu'on exige dans cette partie, la netteté, la précision et la brièveté :

L'homme appelle mes vers : je chante son génie.
Je le peindrai d'abord sur les pas d'Uranie,
Et, par elle éclairé, poursuivant dans les cieux,
Des orbes enflammés le cours mystérieux;
Puis, du globe observant les changemens antiques,
On le verra des monts dessiner les portiques;
Enfin de sa pensée épier les trésors,
Et du corps social dévoiler les ressorts.

On diroit que M. de Chênedollé a pris pour texte de son ouvrage cette magnifique période de J. J. Rousseau : « C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir, en quelque manière, du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus de soi-même; s'élancer, par l'esprit, jusque dans les régions célestes; parcourir, à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin. » Aucun sujet ne nous semble plus digne d'être embelli des couleurs de la poésie; mais il falloit beaucoup de goût pour en marquer les bornes.

On m'objectera, dit l'auteur, qu'il y a une foule de

sciences dont je ne dis pas un mot : à cela je réponds « que la poésie ne fait pas des traités, mais des ta- « bleaux...J'ai voulu saisir mon sujet dans ses plus grandes « généralités. La poésie doit toujours peindre; et même, « dans sa démarche légère, elle doit encore jeter plus « de regards qu'elle ne doit tracer de tableaux : il faut « que souvent elle indique plutôt qu'elle ne montre, et « qu'elle laisse à l'imagination, une fois avertie, le soin « d'achever ses peintures.» Il a suivi dans l'exécution de son poëme les principes qu'il établit dans sa préface; et on ne l'accusera pas, ou d'avoir fait une poétique pour son ouvrage, suivant la coutume de presque tous les poëtes, ou de n'avoir pas observé les sages et antiques maximes dont il paroît pénétré. Tel exalte, en parlant, les règles du goût, qui s'en écarte, en écrivant : M. de Chênedollé ne les recommande que pour s'y soumettre.

Son poëme est divisé en quatre chants, dont chacun auroit pu fournir la matière d'une très-vaste composition. Les deux premiers ont pour titres : l'*Astronomie* ou *les Cieux; la Terre* ou *les Montagnes;* le troisième, l'*Homme;* le quatrième, *la Société*. Cette division embrasse parfaitement le sujet, et y répand la lumière : l'auteur n'en a pris que la fleur, afin que rien d'étranger à la poésie n'en pût altérer l'éclat. Voici comment il peint l'origine de l'Astronomie :

Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux;
Et la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.
Bientôt encouragé par ses premiers essais,
Sa main, pour le soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route :
Cet astre, en voyageant dans la céleste voûte,

Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année, en naissant, retrouva son berceau,
Et le Lion brûlant, et le froid Sagittaire :
Alors le ciel régla les travaux de la terre;
Et l'homme, pour semer ou couper ses moissons,
Consulta, dans les cieux, le livre des saisons.
La terre et l'empirée échangeoient leurs annales :
Le berger caldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Déjà les transmettoit aux peuples curieux.

Ces vers, moins riches de poésie et d'images que ceux de M. de Fontanes sur le même sujet, en ont du moins la pureté élégante et la clarté lumineuse, cette clarté qui naît de l'enchaînement exact de toutes les pensées, et de l'expression juste de chacune. Formée sur cet excellent modèle, la versification de M. de Chênedollé est exempte de tous les défauts à la mode : on n'y trouve point cette recherche ambitieuse d'expressions bizarrement rapprochées, que nos auteurs du jour paroissent regarder comme le mérite suprême; point de ces coupes hasardées, de ces combinaisons singulières de la mesure, qui sont moins en elles-mêmes des beautés que des licences, que le goût peut approuver quelquefois, mais que toujours il condamne quand elles sont prodiguées; aucune de ces tournures précieuses, que l'on appelle, dans nos *athénées*, de l'esprit et de la délicatesse, et qui nous retracent les temps des Cotin et des Scudéry; en un mot, rien d'entortillé, d'alambiqué, de gothique. Le style du nouveau poëte est toujours simple, naturel et coulant; quelquefois, il est vrai, son expression n'est pas assez teinte de la couleur poétique : les tours et les mots se rapprochent un peu de la prose; mais je préfère cet excès de simplicité, quoique toujours répréhensible, aux défauts pompeux

et brillans de la manière qui s'accrédite aujourd'hui. L'auteur peut aisément retoucher et fortifier quelques endroits, où son coloris semble pâlir; on corrige plus difficilement un style contourné avec prétention et tourmenté à dessein. Ces endroits, au reste, sont peu nombreux : son poëme offre beaucoup de tirades d'une diction très-poétique, très-noble et très-soutenue; on est sûr d'en rencontrer quelques-unes dans tous les chants; mais la verve du poëte paroît très-animée, surtout, dans la composition de celui qui a pour titre, *la Société*. Le tableau de la renaissance des lettres est d'une simplicité pleine d'art et de grandeur :

Sainte religion! tu couvois sous tes ailes
Les germes des beaux-arts dans la tombe endormis :
Je vois Jule et Léon, des sciences amis,
Ranimant aux rayons de la triple tiare,
Leurs restes échappés au glaive du Barbare,
De ces filles du ciel rallumer le flambeau,
Et les talens enfin sortant de leur tombeau :
Le Tasse a pris sa lyre, et ce tendre génie,
Héritier de Virgile, enchante l'Ausonie;
Guichardin de l'histoire ornant la majesté,
Sut lui rendre sa vieille et noble autorité;
Michel-Ange éleva, suspendit dans la nue,
Ce dôme où, du Très-Haut, la gloire est descendue :
Son immense génie embrasse tous les arts,
Et Rome, sous sa main, renaît de toutes parts;
Corrège, cependant, prodiguoit les miracles;
Palladio dictoit ses sublimes oracles;
Et, plus fameux encor, le divin Raphaël
Va chercher ses tableaux dans les splendeurs du ciel.
Des jours plus éclatans sont promis à la France :
La Gloire, aux ailes d'or, vers la Seine s'élance;
A Louis, encore jeune, elle adresse ces mots;
Tu sais vaincre, Louis. . . . . , etc.

La peinture des arts ramenés en France par Louis XIV

est du plus bel effet. M. de Chênedollé paroît craindre, dans sa préface, qu'on ne veuille lui reprocher d'avoir adopté ce genre *descriptif*, l'objet de tant de disputes : on sera plus disposé à louer son très-rare talent, parce que le genre *descriptif* est moins blâmable en lui-même, que par les facilités qu'il offre à la médiocrité. Pour nous, qu'on ne cesse de taxer de vouloir *étouffer les talens*, nous aurons du moins donné une preuve remarquable de notre impartialité, en rendant justice au sien : nous rappelons à la vie et à la mémoire un poëme frappé, en naissant, d'une mort et d'un oubli injustes. Que d'autres talens s'élèvent, ils nous trouveront toujours enclins à les accueillir, toujours prêts à nous écrier, comme en ce moment :

Pastores, hederâ crescentem ornate poëtam !

XXXVIII.

L'Énéide, traduction en vers français, par M. Hyacinthe Gaston, proviseur du lycée de Limoges.

§. Ier.

13 décembre.

En rendant compte, il y a deux ans, des deux premiers tomes de cette traduction, je crois avoir fait sentir combien la littérature française est redevable à un écrivain qui, malgré la redoutable concurrence d'une grande et ancienne renommée, a eu assez de confiance dans son talent et dans ses forces, pour ne pas craindre d'entreprendre ou du moins de poursuivre un travail si long,

si difficile et si périlleux. Au lieu d'une seule traduction en vers du plus beau poëme de l'antiquité, grâce au courage inébranlable, et aux heureux efforts de M. Gaston, nous en avons deux; car on n'a jamais compté, et et l'on comptera dorénavant moins que jamais, les essais presque entièrement oubliés des traducteurs précédens. Le grand écrivain, le poëte célèbre, qui n'a pas craint que la fécondité de son talent nuisît à la perfection de ses ouvrages, ne trouva point de rival, lorsque animé par le besoin de cette gloire qu'il falloit conquérir, et dont il est, en quelque sorte, aujourdhui rassasié, il obtint, à force d'application, de reproduire dans notre langue ces *Géorgiques* latines qu'on avoit regardées jusque-là comme introduisibles; mais il n'en sera pas de la traduction de l'*Éneide* de M. Gaston, comme de la traduction des *Géorgiques* de M. de Pompignan : elle ne se verra point anéantie par une concurrence supérieure; elle aura les honneurs de la rivalité. Si on ne compare pas les talens et les titres des deux traducteurs, on comparera du moins les deux traductions; on éprouvera quelquefois l'embarras de choisir; et, si l'on se décide plus souvent pour l'une que pour l'autre, les motifs de la préférence ne deviendront jamais des motifs d'exclusion. Ces rapprochemens auront leur utilité pour les étudians, pour les gens de lettres et les amateurs de l'antiquité: ils contribueront à faire mieux connoître, mieux sentir un auteur dans lequel on découvre toujours de nouvelles beautés et de nouvelles grâces, à mesure qu'on l'approfondit davantage; et cette connoissance plus parfaite d'un des plus grands poëtes qui ait jamais honoré l'art des vers, servira encore à faire excuser ses traducteurs, d'être restés si loin d'un pareil modèle.

Ce dernier volume de M. Gaston contient les quatre derniers chants de l'*Énéide :* on sait les objections qui ont été faites contre cette partie du poëme; et, sans vouloir ni les rappeler ni les examiner ici, je me contenterai de dire que les plus sévères critiques, et Voltaire lui-même, ont reconnu un très-grand génie d'invention, une souplesse et une fécondité merveilleuse, une étonnante variété dans ces tableaux mêmes, qui, pour l'intérêt du sujet et le fini de l'exécution, sont très-inférieurs, sans contredit aux admirables peintures de l'embrasement de Troie, des amours de Didon et de la descente aux Enfers. Ces derniers livres n'offroient point aux traducteurs moins de difficultés que les précédens : le détail des faits d'armes et des combats qu'ils renferment, toutes ces descriptions rapides, concises et hachées des coups portés et des blessures reçues, toutes ces variétés minutieuses d'attaque et de défense, toutes ces attitudes diverses des combattans dans la mêlée, qui dessinent les différens groupes, et forment comme le fond d'un tableau de bataille, courent le risque de paroître secs et arides dans notre langue, dont le génie se prête moins que celui des langues anciennes à l'expression exacte et précise de ces particularités. L'espoir du succès est même ici moins encourageant et moins flatteur, parce qu'il importe assez peu que ces traits, qui, sous le pinceau et sur la toile, se perdroient dans un certain vague, soient rendus avec une scrupuleuse fidélité. Le traducteur pourroit se permettre, avec ménagement, de les modifier et de les altérer; et toutefois, quand il connoît ses obligations, il craint de s'écarter d'une exactitude qui est le premier de tous ses devoirs, que le lecteur exige, dont les critiques font une loi, mais qui,

dans cette circonstance, contribue peu à l'effet total de l'ouvrage, et coûte plus qu'elle ne rapporte.

M. Gaston est, en général, très-exact dans ces derniers livres comme dans les premiers; et son exactitude ne consiste pas seulement à suivre de près le trait de son original, mais à s'interdire même ces circonlocutions, ces développemens, ces additions qui montrent moins la facilité, la richesse et les ressources d'un traducteur, que son désespoir ou sa négligence : quand on traduit un auteur tel que Virgile, on ne sauroit trop s'étudier à le rendre dans toute sa pureté; c'est faire preuve de jugement et de goût que d'être en garde contre la tentation d'ajouter ou de retrancher. Il est vrai que cette exactitude sévère a son écueil: quand elle n'est pas soutenue par un grand talent, elle tombe quelquefois dans la contrainte, la sécheresse et la roideur; on loue l'effort du traducteur, et l'on est fâché que cet effort paroisse : on est tenté de préférer à la fidélité pénible de ses copies l'aisance infidèle des à-peu-près, et l'on se sent disposé à distinguer deux sortes d'exactitudes, celle qui traduit le sens et même les mots, et celle qui représente la facilité de l'original, ses tours heureux et ses grâces, ou qui leur substitue d'autres grâces et d'autres tours. La réunion de ces deux genres de mérite est au nombre de ces perfections dont se compose le beau idéal : on peut douter que Racine lui-même en eût offert l'exemple, s'il avoit entrepris de traduire Virgile.

Le style du nouveau traducteur est simple, pur et clair: il ne manque ni de force, ni de vivacité; mais il me paroît s'animer surtout dans les morceaux oratoires : écoutons Turnus au neuvième livre, reprochant à son armée la terreur qu'elle éprouve à la vue du prodige

qui change en Nymphes de la mer les vaisseaux d'Énée :

Est-ce à vous de trembler? Le ciel dans sa colère
Ravit à l'étranger son refuge ordinaire :
Ce sont les Phrygiens que poursuit son courroux ;
La mer leur est fermée et la terre est à nous :
Contre lui ses forfaits ont armé l'Italie :
Le ciel même, le ciel à ma cause s'allie.
Qu'ils étalent encor l'espoir ambitieux
Dont les avoient flattés les oracles des dieux :
C'est assez pour Vénus que leur flotte parjure
Ait vomi sur nos bords la révolte et l'injure;
Leurs destins sont remplis : le destin de Turnus
Est de punir le peuple et le fils de Vénus.
Mon cœur est embrasé du courroux des Atrides :
Quand le nom d'une femme à ces Troyens perfides
Seul devroit inspirer et la honte et l'effroi,
Ravisseurs insolens, ils s'attaquent à moi!
Eh bien! à ce forfait j'égalerai la peine!
Ardée achevera ce qu'essaya Mycène;
Et mieux que Ménélas je saurai, dans ce jour,
Satisfaire à ma gloire et venger mon amour :
Ces tours et ces fossés, barrières impuissantes,
Ne sauroient arrêter nos armes triomphantes :
Nos bras sur ces remparts leur porteront la mort;
Dans les murs de Neptune ils ont eu même sort.
Amis, vous me suivrez dans le sein des alarmes, etc., etc.

Je ne sais si ce discours pourroit être mieux rendu : le traducteur représente bien la rapidité et la véhémence de l'original; ce morceau me paroît presque entièrement exempt de taches. Si j'ai souligné un vers dans cette belle tirade, ce n'est pas qu'il soit mauvais en lui-même, c'est qu'il ne me semble pas exprimer assez clairement l'intention de l'auteur original. Turnus dit, dans Virgile : *Ces foibles remparts leur inspirent de la confiance; mais n'ont-ils pas vu tomber les murs bâtis par Neptune?*

Ce tour est plus vif, et fait mieux sentir la pensée : c'est ce qu'on appelle un raisonnement *à fortiori*. Il y a dans ce même discours, une autre tournure du même genre, que j'aurois voulu retrouver dans la traduction : le Rutule se fait une objection tirée des destins de la ville de Troie : *Mais c'est assez peut-être*, s'écrie-t-il, *d'avoir péri une fois* : et il répond : *Il falloit donc n'être q'une fois coupable !* Cette pensée et ce mouvement méritoient l'attention du traducteur. Je regrette de ne pouvoir citer, en parlant de ce neuvième livre, l'épisode de *Nisus et Euriale*, que M. Gaston a traduit d'une manière très-satisfaisante : il y auroit cependant ici quelques observations à lui présenter ; mais il faut que j'abrége. Je demanderai seulement au traducteur, s'il ne trouve pas un peu affectée l'épithète de *novice*, qu'il emploie dans les vers suivans, où le vieil Alèthe est peint donnant son casque à Nisus, et prenant le sien :

> Alèthe offre son casque au vainqueur d'Ilion,
> Et du cimier *novice* il ombrage sa tête.

Le pronom possessif est peut-être aussi un peu amphibologique dans le second vers. Dans un autre endroit du neuvième livre, le traducteur me paroît avoir péché contre cette exactitude, qui est son caractère principal :

> Une tour *sur trois ponts* s'élevant dans la nue,
> De la ville et du camp dominoit l'étendue.

Virgile dit :

> *Turris erat vasto suspectu et pontibus altis.*

Le mot *pontibus* signifie les étages de cette tour, et

non pas *des ponts :* on ne voit pas non plus pourquoi le traducteur a mis les ponts au nombre de trois. Il y a quelquefois dans le cours de la narration quelques légères obscurités qui viennent du défaut de transitions : l'art des transitions n'est pas moins nécessaire dans les récits de l'historien ou du poëte, que dans les discours de l'orateur.

Le dixième livre commence par un tableau de la plus grande magnificence : l'Olympe s'ouvre ; les dieux sont assemblés ; Jupiter monte sur son trône ; Vénus accuse Junon, comme persécutant avec acharnement les Troyens. Junon lui répond :

Pourquoi me forcez-vous de rompre un long silence,
Dit Junon en courroux ? Pourquoi votre imprudence
Ose-t-elle sur moi rejeter vos malheurs,
Quand ma bonté s'obstine à taire vos fureurs ?
Quelle divinité, quel funeste génie
Conduisant votre Énée aux champs de Lavinie,
Lui mit contre deux rois les armes à la main ?
Il céda, nous dit-on, à la voix du destin :
Oui, sans doute ; aux accens de Cassandre en délire !
Loin du camp qui l'implore est-ce moi qui l'attire ?
Dans les mains d'un enfant ai-je mis ses remparts ?
Ai-je chez les Toscans guidé ses étendards ?
Pour troubler leur repos s'il brava les orages,
En accuserez-vous Iris et ses messages ?
Sur la nouvelle Troie on a lancé des feux,
Les Latins, par ce crime, ont offensé les dieux ;
Mais le sang de Turnus au sang des dieux s'allie
Pilumne est son aïeul ; sa mère est Vénilie.

Le défaut d'espace m'empêche de transcrire tout ce discours ; mais j'aurois trop de regret de n'en pas mettre la fin sous les yeux du lecteur :

. . . . . .
Ai-je aussi de vingt rois armé la jalousie ?
Des torches de l'Europe ai-je embrasé l'Asie ?

Dans Sparte ai-je envoyé l'adultère Pâris?
Qui l'a protégé?.... Vous; vous seul et votre fils :
C'est alors qu'il falloit trembler pour votre ville;
C'en est fait : aujourd'hui la plainte est inutile!

On ne sauroit pousser plus loin l'énergie oratoire : nos poëtes tragiques pourront trouver, dans cette traduction, plus d'un modèle du même genre. J'engage le lecteur à comparer, en particulier, ce morceau avec l'original : il soutient parfaitement le parallèle, pour ne pas dire plus. La mort de Pallas, fils d'Evandre, et celle de Lausus, fils de Mezence, sont les deux tableaux les plus intéressans de ce dixième livre, plein d'ailleurs de ces détails de combats dont j'ai parlé au commencement de cet article. M. Gaston a rendu, avec un succès égal, ces deux épisodes : c'est dans de tels endroits, où Virgile a déployé toutes les ressources de son génie et toute l'élégance de ses vers, qu'il seroit injuste de comparer de trop près une traduction avec l'original. On pourroit aisément relever, dans les descriptions de batailles, dont les particularités minutieuses sont comme autant d'épines qui embarrassent la marche d'un traducteur, quelques-unes de ces fautes, *quas aut incuria fudit, aut humana parum cavit natura;* mais ne sera-t-il point permis à un traducteur de s'endormir quelquefois dans un long ouvrage, puisqu'on le permet aux plus grands auteurs eux-mêmes? Il suffit, pour la gloire de M. Gaston, et pour le succès de son livre, que l'ensemble de sa traduction prouve qu'il n'étoit pas indigne de l'entreprendre.

§. II.

19 décembre.

Je voudrois pouvoir faire sentir à ceux qui n'ont jamais lu les derniers livres de l'*Enéide*, parce qu'ils ont adopté les préventions répandues dans les écoles, et les plaisanteries naturalisées dans le monde, combien cette partie du poëme renferme de beautés : il est tout simple que, dans un cours d'études très-borné, on ne fixât l'attention des jeunes gens que sur les endroits les plus parfaits et les plus brillans des auteurs. A cette nécessité de restreindre en quelque sorte leur admiration, se joignoient, à l'égard de l'*Enéide*, les souvenirs de l'antiquité : on savoit, on répétoit que Virgile, en mourant, avoit voulu livrer aux flammes ce dernier fruit de ses travaux. De là ces préjugés qui, dans les colléges, faisoient regarder une des plus belles productions de l'esprit humain comme un ouvrage manqué. Quelques facéties, quelques bons mots, persuadèrent aisément aux gens du monde, toujours très-charmés de pouvoir laisser là les livres dont on les entretenoit dans leurs études, que, hors la beauté des vers et plusieurs morceaux des premiers chants, l'*Enéide* étoit, au fond, un ouvrage assez ridicule : ils se plurent à ne trouver dans le *pieux* Enée qu'une espèce de *dévot*, un *capucin*, et dans le *fort* Gias et le *fidèle* Achate, que des acolytes très-insignifians. C'étoit assez pour s'en tenir aux explications morcelées et incomplètes des écoles : aussi est-il très-rare de rencontrer des personnes qui aient lu l'*Enéide* tout entière, et très-commun d'entendre des femmes mêmes traiter, sur quelques ouï dire,

ce divin poëme d'ouvrage ennuyeux et insipide. O Virgile! admirable Virgile! n'avez-vous donc consacré les onze dernières années de votre vie à ce grand et sublime travail, que pour être le rebut de nos petites maîtresses!

J'avoue que la plupart des critiques, et M. de Laharpe lui-même, disposés à flatter les dédains et les préventions de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs, enchantés même de trouver l'occasion de donner un tour plaisant à leurs observations, n'ont pas rendu assez de justice à l'ensemble de cet ouvrage; j'avoue de plus que l'auteur des notes qui accompagnent la traduction de M. Delille a peut-être exagéré le mérite d'invention et d'intérêt qu'on remarque dans les derniers livres, en leur accordant une sorte de préférence sur les premiers; mais il ne faudroit pas juger, prononcer, sans avoir lu; et pour bien lire un tel ouvrage, la première condition seroit d'avoir au moins quelque teinture des antiquités romaines dont Virgile a fait revivre tous les souvenirs heureux dans ses vers : comment, par exemple, pourrai-je m'intéresser, dans le septième livre, au dénombrement des différens peuples que Turnus appelle à son secours, et qui viennent de toutes les parties de l'Italie, si je n'ai pas une idée de cette vieille Œnotrie, de cette terre antique de Saturne, et des temps qui ont précédé la fondation de Rome; temps agréables à l'imagination, temps fortunés, pleins de tous les enchantemens de la poésie? Cette cabane royale du bon Evandre sur le mont Palatin, aura-t-elle pour moi tout son charme, si je ne vois pas, dans l'avenir, la grandeur romaine et les palais fastueux des empereurs, s'élever sur cette même colline où paissoient les troupeaux du pasteur arcadien? Virgile mêle toujours aussi

les souvenirs de la Grèce à ceux de l'Italie, et rassemble sans cesse autour des premiers fondemens de Rome naissante, les poétiques débris d'Ilion. En un mot, son poëme, comme ceux d'Homère, plaît d'autant plus à mesure qu'on est plus instruit; et les érudits peuvent y trouver une source intarissable de lumières.

Mais à ne le considérer même que sous le rapport de la fable et de l'intérêt romanesque, le plus précieux de tous pour les lecteurs vulgaires, et afin de nous borner ici aux deux derniers livres qui nous occupent en ce moment, est-il rien de plus agréable, de plus attachant, que l'épisode de Métabus dans le onzième? Je sais que quelques critiques sévères l'ont taxé d'invraisemblance; mais ce n'est point une de ces *merveilles absurdes* dont parle Boileau, et qui sont *sans appas* pour tout esprit sensé : l'imagination du lecteur se prête aisément à la fiction du poëte; et peu de nos auteurs, même de romans, en usant de toutes les licences du genre, ont pu rien créer de plus heureux. C'est Latone qui raconte cette aventure à la nymphe Opis. Il faudroit entendre Virgile lui-même; à son défaut, écoutons son traducteur :

Apprends, nymphe chérie, apprends que mon secours
De Camille au berceau sut conserver les jours :
Son père, Métabus, qui sur *Priverne antique*
Long-temps appesantit un sceptre tyrannique,
Par les Volsques, enfin, chassé de ses états,
Exilé, fugitif, emporta dans ses bras
Ce rejeton naissant de sa triste famille :
Du nom de son épouse il appela sa fille;
Avec elle, des monts il gravit les sommets;
Avec elle, il franchit les vallons, les forêts,
Et partout menacé d'une juste vengeance,
En embrassant Camille il reprit l'espérance.

Mais l'Amazène gronde, et les torrens pressés,
Dans son lit trop étroit par l'orage amassés,
De leurs flots écumans inondent son rivage.
Où fuir? Il oseroit le franchir à la nage;
Mais peut-il, cher enfant, te perdre sans retour?
Doux fardeau, c'est pour toi que tremble son amour:
Entre divers projets, il flotte, il délibère;
Enfin dans le tissu d'une écorce légère
Il enferme sa fille, et, par un triple nœud,
L'attache au bois pesant et durci par le feu,
Où s'enfonce le fer d'un javelot immense:
Alors d'un bras nerveux dans l'air il le balance,
Et suppliant, il crie: O déesse des bois, etc.

. . . . . .

Il dit, et sur les eaux la flèche paternelle
Siffle, et vers l'autre bord l'enfant fuit avec elle.
Les Volsques approchoient: Métabus dans les flots
S'élance, et sans péril insulte à leurs complots;
Puis arrachant le trait de la rive *fleurie*,
De Camille à Diane il consacre la vie.

Virgile peint ensuite l'éducation sauvage de cette jeune guerrière; et nulle part, même dans les premiers livres, son style n'est à la fois mieux travaillé, plus gracieux et plus énergique: c'est aussi un des morceaux de ce onzième chant que le traducteur me paroît avoir le mieux rendu. Il a très-bien imité la marche imposante et le tour périodique que l'auteur original donne à sa narration: c'est une grave déesse qui parle, qui raconte une histoire attendrissante, et qui prévoit la mort prochaine de cette guerrière qu'elle chérit; son langage doit avoir quelque chose de solennel et de mélancolique. Des deux vers que j'ai *soulignés*, l'un me semble trop vague, et l'autre renferme une idée qui n'est point dans Virgile, et qu'on peut trouver déplacée: je voudrois que le traducteur, au lieu de dire: *Partout menacé d'une juste vengeance*, m'eût représenté, avec de vives

couleurs, ce malheureux père de toutes parts assailli dans sa fuite, par la cavalerie des Volsques qui le poursuivent, et auxquels il a beaucoup de peine à se dérober :

Tela undiquè sæva premebant,
Et circumfuso volitabant milite Volsci.

Virgile ne dit point qu'*il reprit l'espérance en embrassant sa fille :* il étoit trop occupé de sauver ce cher enfant, pour s'amuser à lui faire des caresses; cette pensée, et la tournure du vers qui l'exprime, ont d'ailleurs je ne sais quoi de maniéré, qui s'accorde mal avec la noble et franche simplicité de ce récit. L'épithète de *fleurie*, donnée à la rive du fleuve par le traducteur, seroit une affectation, si elle n'étoit un remplissage trop évidemment commandé par la rime : il y a dans Virgile *gramineo de cespite vellit :* mais Virgile n'a point intention de peindre ici une pelouse verdoyante et fleurie; il veut seulement faire entendre que le javelot s'étoit profondément enfoncé dans le gazon du rivage. Je pourrois encore faire plusieurs remarques sur quelques endroits de ce morceau; mais elles ne tendroient qu'à prouver la supériorité de l'original sur la traduction, et c'est ce qu'il est inutile de démontrer. Les parties les plus brillantes du onzième livre, avec l'épisode de Métabus, sont les funérailles de Pallas, fils d'Evandre; le récit des ambassadeurs envoyés par les Latins à Diomède, fondateur de la colonie grecque d'Arpi, et les harangues contradictoires de Turnus et de Drancès dans le conseil du roi Latinus, chefs-d'œuvre d'éloquence, tels que la parole humaine ne sauroit s'élever au delà. Que de beautés, que de richesses dans ces derniers chants, si négligés et presque dédaignés!

Toute la magnificence de la plus sublime poésie éclate dans le douzième livre, et couronne dignement un si bel ouvrage : on y aperçoit quelques négligences qui montrent que ce n'est qu'un premier jet; mais ce premier jet est celui de Virgile. Quelles peintures que celles de la pudeur de Lavinie, de la blessure d'Enée, de la rupture du traité par Tolumnius, du sac de la ville de Laurente, de la mort de la reine Amata, et enfin, du combat singulier d'Enée et de Turnus! Quelle profusion de fictions poétiques et de comparaisons ou gracieuses ou sublimes! Nos étroites limites ne me permettent pas de suivre le traducteur dans une si vaste carrière, où il bronche sans doute quelquefois, mais où il marche d'un pas généralement assez ferme; je ne puis même citer qu'un morceau très-court, et je choisirai l'endroit où Virgile compare au vol continu, rapide et varié de l'hirondelle, les divers mouvemens, que se donne l'infatigable Juturne, sœur de Turnus, pour sauver son frère :

Telle on voit s'éloignant du dôme accoutumé,
Pour calmer de son nid le *babil affamé*,
L'hirondelle effleurer de son aile rapide
Le portique sonore et le ruisseau limpide,
Et d'un palais désert parcourant les débris,
Riche d'un vermisseau, voler vers ses petits;
Telle à travers les rangs, la nymphe vigilante, etc.

Cette phrase poétique est bien faite; mais l'expression *babil affamé* me paroît bien hardie : Virgile est plus simple, *nidis loquacibus ;* il n'a pas dit non plus *riche d'un vermisseau :* il n'a jamais tant d'esprit; il s'est contenté de mettre *pabula parva legens*. Nul auteur n'est plus éloigné de la manière et de l'affectation que

Virgile. *Le bourreau*, disoit Boileau, parlant des traductions de Toureil, *il donne de l'esprit à Démosthènes!* M. Gaston se sert, dans un autre endroit, du mot *s'alanguir* : je ne sais s'il le crée ou s'il le ressuscite; dans tous les cas, il est trop vieux ou trop nouveau. Le traducteur déroge ailleurs à la noblesse habituelle de son style, en employant une expression qu'on s'étonne de trouver dans un vers alexandrin :

> Turnus *mire* sa tête, et le trait acéré
> S'attache à son cerveau sous le casque doré.

Mirer n'est pas du Dictionnaire de l'épopée.

Les notes dont M. Gaston a enrichi sa traduction, seront très-utiles aux jeunes étudians : le proviseur du lycée de Limoges a travaillé pour tous les lycées de la France. Dans l'édition que nous annonçons, il n'a pas mis (par modestie, sans doute) le texte latin en regard de ses vers; mais il en prépare une qui ne sera pas plus volumineuse, et qui sera moins dispendieuse, où Virgile et son traducteur se trouveront réunis : on aura donc, à moins de frais, deux bons auteurs pour un.

ANNÉE 1808.

XXXIX.

Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide, par M. Schlegel.

§. Ier.

16 février.

Si l'auteur de cette brochure s'est proposé seulement de marquer la différence qui existe entre la *Phèdre* d'Euripide et celle de Racine, il n'a fait que remanier un sujet qui a été souvent traité, et revenir sur un point de la littérature, usé depuis très-long-temps; s'il a eu dessein d'attenter à la gloire d'un des plus grands poëtes dont les temps modernes puissent s'honorer, et de répandre quelques nuages sur l'éclat du siècle *fortuné*, comme dit Boileau, qui *vit naître sous les mains de Racine ces pompeuses merveilles*, il faudra le ranger parmi ces écrivains à paradoxes, dont les opinions tirent d'autant moins à conséquence, qu'elles n'ont pas même le mérite de la bonne foi, et qu'elles sont uniquement inspirées par le désir de briller, par l'ambition de se distinguer, et l'envie de faire du bruit; s'il a voulu enfin examiner lequel du théâtre grec ou du théâtre français mérite la préférence, et se porter pour juge en dernier ressort dans ce procès littéraire, on se croit obligé de lui dire que c'est renouveler une

question surannée, qui paroît insoluble en elle-même, et reproduire un problème indéterminé, assez semblable, dans un autre genre, à la quadrature du cercle. Toutes ces suppositions font entendre suffisamment que les intentions de M. Schlegel ne sont pas bien nettes, et qu'il a laissé beaucoup de choses à deviner dans sa dissertation. Pourquoi ne s'exprime-t-il pas plus franchement? Quel scrupule a pu l'arrêter? A-t-il craint de trop ressembler à M. Mercier, et à tant d'autres écrivains français qui auroient été très-dignes d'être les compatriotes de M. Schlegel? A-t-il pensé que nous sommes, aujourd'hui, encore assez fermes sur les principes du bon goût et des saines doctrines littéraires, pour avoir besoin de ménagemens, et pour nous révolter contre des opinions sophistiques et paradoxales trop naïvement exprimées?

Je ne sais s'il ne nous fait pas en cela trop d'honneur : je crois apercevoir que ce qui est neuf, ou du moins ce qu'on prend pour tel, séduit encore les esprits, indépendamment de la justesse, du bon sens, de la raison et de la vérité; il me semble que ce littérateur allemand nous a crus trop complétement et trop sincèrement convertis; quoi qu'il en soit, son parallèle est un tissu de propositions vraies, justes et claires, et d'insinuations timides, obliques et insidieuses, d'énoncés très-francs, et de sous-entendus fort adroits; de raisonnemens très-concluans, et de sophismes captieux; et quelquefois aussi, dans le torrent d'une dialectique rapide, il laisse échapper, à la faveur du fracas de l'argumentation, des assertions d'une crudité révoltante; de manière que s'il agit avec nous, en général, comme avec des gens très-fins et très-délicats, dont il

faut, jusqu'à un certain point, respecter le goût, les maximes ou les préjugés, il nous traite aussi parfois comme des imbécilles, avec qui il n'y a rien à ménager. Je ne nie pas qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans un ouvrage conçu avec tant d'adresse, et composé avec tant d'art; je reconnois même que l'auteur a réussi à rajeunir de vieux sophismes, qu'il en a trouvé de nouveaux, et que généralement il sait farder assez bien sa mauvaise logique; j'avoue de plus que, pour un Allemand, il écrit en français d'une manière fort distinguée; mais je ne puis m'empêcher d'appliquer ici un grand mot de Quintilien, qu'on ne sauroit trop citer quand il s'agit de littérature : ce célèbre rhéteur parle des orateurs ou des écrivains qui cherchent plus à éblouir les esprits par les étincelles d'une imagination vive, qu'à les éclairer par les lumières du bon sens et de la raison; et il s'écrie : « Que l'on vante donc leur esprit tant « qu'on voudra, pourvu que l'on m'accorde qu'un « homme éloquent, à qui l'on ne donneroit pas d'autre « louange, s'en tiendroit offensé! » *Itaquè ingeniosi vocantur, ut libet, dum tamen constet contumeliosè sit laudari disertum!*

Nous ne voulons pas nous prévaloir des préventions qu'inspire naturellement, dans les matières de ce genre, la patrie de M. Schlegel, si féconde en erreurs littéraires, si pleine de préjugés contre la littérature française, et tellement disposée à embrasser tous les paradoxes enfantés par la perversité du goût et la fausseté de l'esprit, qu'elle oublie l'espèce d'envie qui l'anime contre nous, pour accueillir avec applaudissement les ouvrages mêmes des écrivains français, dont les opinions extravagantes et ridicules peuvent flatter sa passion.

Mais il faut reconnoître que cette contrée, qui a rendu tant de services à la littérature, par les veilles et les travaux des savans laborieux et profonds dont elle a droit de s'enorgueillir, manque absolument de ce sens délicat, exquis et indéfinissable, qu'on appelle le goût, et qu'elle y substitue, dans les discussions littéraires, une certaine dialectique plus ou moins ingénieuse, mais presque toujours fausse, parce qu'elle veut atteindre et soumettre à ses procédés des objets qui appartiennent plus au sentiment qu'à la raison : la littérature a ses mystères; et quel art ou quelle science n'a pas les siens? La géométrie elle-même, malgré l'exactitude sévère dont elle se pique, a ses secrets : en tout, il est un point où le raisonnement s'arrête, comme pour humilier l'orgueil de la raison; et vouloir appliquer à la littérature cet art de l'argumentation, si souvent fautif et trompeur, même en d'autres occasions, c'est en méconnoître la nature; c'est essayer infructueusement de substituer les arguties d'un scholiaste aux jouissances d'un homme de goût; et tel fut, parmi nous, le défaut des Fontenelle, des La Motte, des Trublet et de leurs successeurs, qui, sans avoir leur esprit et leurs talens, ont reproduit leurs doctrines avec des exagérations nouvelles et de nouveaux ridicules; tel est, en général, le défaut des littérateurs allemands, et, en particulier, celui de M. Schlegel, renommé dans son pays pour sa vaste érudition, pour ses connoissances profondes dans les langues anciennes, regardé aujourd'hui comme un des premiers critiques de l'Allemagne, comme celui du moins qui y fait le plus de sensation, et distingué comme le plus ingénieux des sophistes littéraires, dans une contrée qui abonde en sophistes de toute

espèce. Il se présente dans l'arène, hérissé de toutes les armes de l'école, muni de toutes les subtilités germaniques, fort de toutes les ressources d'une dialectique hibernoise : il raisonne, il argumente sur des vers de Racine, à peu près comme on argumentoit, à certaines époques des siècles passés, sur des points de théologie et de métaphysique; il construit des syllogismes en *baroco* et en *barbara* sur des choses qui veulent être senties par le goût, plutôt qu'analysées par le raisonnement; et, malgré la fierté de sa marche, et la confiance qu'il paroît avoir dans sa logique, il tombe presque toujours dans le même inconvénient où nous avons vu tomber M. l'abbé de Condillac, lorsque ce métaphysicien voulut appliquer, avec une rigueur fort mal entendue, les principes de sa méthode à quelques-uns des plus beaux vers de Boileau. M. Schlegel me paroît avoir manqué sa vocation : ce n'étoit point de littérature qu'il devoit s'occuper, mais bien de métaphysique : cette science est le vrai champ de l'argumentation et de la dialectique ; c'est là que peuvent triompher aisément et la fausseté des idées, et les ruses des sophismes, et la vanité des systèmes ; mais les bases de la littérature sont depuis long-temps fixées. Les innovations en ce genre ne sont point accueillies à présent par les bons esprits : les sophismes, quelque ingénieux qu'ils puissent être, sont appréciés à leur juste valeur, et les nouvelles théories littéraires imaginées dans ces derniers temps par trois écrivains d'un rare mérite, n'ont obtenu aucun véritable succès.

Le littérateur allemand nous prévient, il est vrai, dès le début de sa brochure, qu'il ne s'occupera pas du style de Racine, et qu'il ne veut envisager que l'ensemble de la composition ; mais ce n'est là qu'une de ces précau-

tions oratoires qui ont pour but de se concilier l'esprit du lecteur, et qui ne garantissent pas du tout les intentions de l'écrivain : en effet, quand on le voit ensuite élever mille chicanes ridicules sur quelques vers de la pièce, et sur certains détails du dialogue, taxer même, en quelques endroits, le style de Racine d'insignifiance et de niaiserie; vouloir nous prouver, au moyen de ses arguties et de ses petites subtilités, que quelques-unes des plus belles périodes poétiques de cette tragédie n'ont aucun sens, ou ne présentent qu'un sens absurde, on s'aperçoit qu'il a mis plus d'adresse que de sincérité dans l'aveu qu'il fait de son incompétence, au commencement de sa dissertation; et l'on reconnoît que le juge même le plus compétent ne prononceroit pas avec une audace plus débarrassée de toutes les formes du respect, que réclament au moins le génie et la gloire de Racine : en un mot, malgré toutes ses précautions préliminaires, rien n'égale l'assurance de ses jugemens, si ce n'est, en plusieurs endroits, leur extravagance; et, pour le dire en passant, cette intrépidité de décision est un des caractères les plus sûrs du pédantisme. M. Schlegel a oublié le précepte de Quintilien : « il faut prononcer avec rete-« nue sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur « de montrer notre ignorance, en voulant découvrir leurs « fautes. » *Parcè de tantis viris pronunciandum est.*

Mais je ne me propose pas de m'arrêter, aujourd'hui, sur les détails de sa critique; ils me fourniront, une autre fois, la matière de quelques observations, qui seront toujours d'autant plus courtes, que M. Schlegel aura moins raison. Dans une discussion de ce genre, très-épineuse, très-mêlée de petites particularités, de petits incidens et de minuties de toute espèce, il faut

aller droit aux conséquences; il faut envisager les idées d'un auteur dans leur ensemble, et marquer le but qu'il se propose, quelque adresse qu'il mette à couvrir sa marche et à dissimuler son dessein. Quoique le littérateur allemand ne soit pas toujours fort respectueux envers Racine, comme je viens de le dire, il s'est cependant bien gardé d'énoncer son opinion tout entière sur ce poëte : il a trouvé qu'il étoit plus oratoire et plus adroit de mettre le lecteur à portée de conclure lui-même, que de lui présenter des conséquences, dont la dureté auroit pu le choquer trop vivement. Ainsi, d'abord, et pour première conclusion, il résulte de toute sa discussion, que Racine n'étoit qu'un génie médiocre, qui n'a pas su concevoir la tragédie, qui n'a eu sur son art que des idées très-bornées et très-étroites, qui déraisonne dans ses préfaces, et qui, dans ses pièces, couvre les plus foibles et les plus minces conceptions du voile élégant d'un style plus soigné, plus fleuri, et plus agréable qu'énergique. Telle est l'opinion qui perce de toutes parts dans cet écrit, quoiqu'elle n'y soit exprimée, en aucun endroit, aussi franchement; et il faut remarquer ici la fatalité attachée à cette tragédie de *Phèdre*, à ce chef-d'œuvre de la scène et de l'esprit humain, qui, dès sa naissance, devint pour son illustre auteur une source d'amertumes, de chagrins cuisans et d'humiliations intolérables, qui contribua à lui faire quitter le théâtre, et qui sert encore aujourd'hui de prétexte à un Allemand, pour attaquer sa mémoire. C'est donc en vain que Boileau, en parlant de ce bel ouvrage, a prédit que l'avenir *béniroit le siècle fortuné* qui fut rendu *plus fameux par les illustres veilles de Racine!* Non, sans doute; et qu'importe, après

tout, que Pradon, Perrin, Linière, et l'auteur *du Jonas*, aient des successeurs? La renommée de Racine triomphera de ses nouveaux détracteurs, comme elle a triomphé des anciens; et tous les gens de goût attendent avec impatience le monument que d'habiles mains élèvent, en ce moment, à sa gloire.

Suivons l'auteur dans le cours rapide de ses conséquences : la comparaison des deux *Phèdres* est la base de tous ses raisonnemens; on pense bien que cette comparaison n'a été entreprise que pour ravaler l'ouvrage de Racine au-dessous de celui d'Euripide; mais l'auteur conclut hardiment, quoique avec toutes les formules de l'hésitation et de la timidité, que le théâtre français est inférieur au théâtre grec, de ce que la pièce d'Euripide est supérieure, suivant lui, à la tragédie de Racine. En admettant même la justesse de ce jugement, auquel nous sommes loin de souscrire, nous pourrions nier la conséquence, qui n'est pas, à beaucoup près, suffisamment liée aux prémisses. Mais que signifient, après tout, ces questions de préférence? Elles tiennent à tant de rapports divers; elles sont embarrassées, traversées de tant de considérations étrangères à la littérature même, sur les mœurs des peuples, sur leurs coutumes, sur leur religion, sur leur gouvernement, que vouloir résoudre le problème de la différence des théâtres, c'est se jeter dans la mer immense des observations politiques et morales, et, par conséquent, traiter un sujet qu'il est plus facile d'aborder que de remplir. Que penser donc d'un littérateur qui tranche si lestement ce nœud gordien, et d'un esprit décisif qui, en quelques pages, veut juger un tel procès? sinon qu'avec une méthode si tranchante, il veut faire illusion

aux autres, après avoir été peut-être la première dupe des erreurs qu'il essaie d'accréditer : M. Schlegel pourroit encore écrire bien des brochures comme la sienne, avant d'éclaircir une question dont il n'indique pas même les premiers élémens.

Cependant il passe avec la même rapidité à une conséquence ultérieure : il conclut de la prééminence de l'art tragique, du temps d'Euripide, à la supériorité du siècle où vivoit ce poëte, sur le siècle de Louis XIV. Cette dernière conséquence, moins juste encore et plus téméraire peut-être que la précédente, est enveloppée avec beaucoup d'art dans le tissu du discours. M. Schlegel est un des Allemands qui ménagent le plus l'amour-propre des Français, tout en voulant leur inspirer un sentiment salutaire d'humilité. Concluons donc aussi nous-mêmes que ce parallèle des deux *Phèdres*, déjà si souvent traité, n'est, sous la plume de M. Schlegel, qu'un nouveau *factum* contre *Racine*, contre le *Théâtre-Français*, et contre *le siècle de Louis XIV*, écrit sans doute avec plus d'esprit, plus de subtilité, avec une dialectique plus nerveuse que ceux de MM. Mercier et Cubières, mais au fond tout aussi foible : M. Schlegel compose avec la finesse d'un sophiste habile, et l'art d'un rhéteur exercé; mais il n'est en somme qu'un sophiste et un rhéteur.

§. II.

24 février.

Prétendre comparer les théâtres entre eux d'une manière abstraite, sans faire attention aux localités, aux

mœurs, aux goûts, aux habitudes des différens peuples, c'est abuser de l'art des abstractions, et du droit de la métaphysique; c'est vouloir, en quelque sorte, appliquer l'algèbre à une des parties de la littérature les moins susceptibles d'être envisagées sous des points de vue généraux. S'ensuit-il que tel théâtre ne doit pas être préféré à tel autre? Non, sans doute : il est des principes communs, dictés par le bon sens et par la raison, qui sont applicables à tous, et dont il n'est permis à aucun de s'écarter. Ces principes ont été reconnus et analysés par un des plus profonds philosophes de l'antiquité, par un de ces hommes à qui il a été donné de révéler aux autres hommes les secrets les plus intimes de leur intelligence et tous les mystères de leur sensibilité. Le petit nombre d'abstractions auxquelles il a réduit toute la théorie de l'art dramatique, comprend les seules vues générales dont il soit permis de faire l'application à tous les théâtres particuliers, sans exception; le reste varie et a dû varier, suivant toutes les circonstances qui ont pu influer sur les pensées du génie dramatique, et modifier ses inspirations. L'art du théâtre n'est un art que dans ses rapports avec les notions fondamentales de la raison universelle, qu'Aristote a le premier définies avec une justesse et une précision auxquelles les réflexions de tant de siècles, qui nous séparent de ce rhéteur, n'ont pu rien ajouter; et s'il étoit permis d'employer ici la langue des mathématiques, aujourd'hui si connue, je dirois que le problème de la différence des théâtres se compose de deux quantités, dont l'une est constante, et l'autre est variable; dont l'une n'est que l'expression de la *raison* même, qui ne change point de peuple à peuple, ni de siècle à siècle, et l'autre représente les *mœurs;* terme

général dont je me sers pour désigner plus rapidement tout ce qui fait qu'une nation ne ressemble pas à une autre nation, qu'un siècle diffère d'un autre siècle, et que le tableau mouvant des sociétés humaines offre sans cesse une si prodigieuse variété de formes et de couleurs.

Il faut donc d'abord reconnoître deux sortes de théâtres : ceux qui se sont conformés à ces règles constantes et invariables, dont nous venons de parler, et ceux qui les ont méconnues. Il est évident qu'il ne peut pas y avoir plus de comparaison à faire entre ces deux espèces, qu'entre la science et l'ignorance, entre la folie et la raison, entre la politesse et la barbarie. Je ne saurois nier pourtant qu'il n'existe un genre de compensation, qui mériteroit bien d'être considéré, dans le cas où toutes les règles, toutes les méthodes seroient d'un côté, et tout le génie de l'autre; mais ceci n'est qu'une pure supposition, et il ne s'agit pas de raisonner sur des hypothèses chimériques. On peut dire que le génie, dans la pratique des arts, a été moins rare que le goût, si l'on veut appliquer cette proposition aux divers peuples en général, et non pas aux auteurs de chaque peuple en particulier. Il y a eu peu de théâtres barbares, où l'on n'ait vu briller les étincelles de ce feu qui doit animer toutes les grandes compositions littéraires; mais ce précieux don, ce génie, sans lequel le goût et les règles ne sont rien, n'a pas été le partage exclusif des peuples, qui n'ont connu ni les règles ni le goût : la Grèce, l'Italie et la France, ont produit des esprits heureux, qui ont su allier toute la chaleur, toute l'énergie et tous les grands effets du génie, à la sagesse, à la sévérité de la raison et à la régularité du bon sens. La question générale se simplifie donc, au moins sous ce rapport; et tous

les théâtres qui ne se sont pas pliés aux lois immuables du goût, sont par-là même exclus du parallèle.

Mais le problème devient-il pour cela plus aisé? En reconnoissant que le théâtre français et le théâtre grec sont fondés sur les mêmes principes, en apprécie-t-on mieux tous les rapports de similitude qui les rapprochent, et toutes les différences qui les distinguent? Ici se reproduit cette même question des *mœurs*, à laquelle tiennent toutes les considérations relatives aux convenances de la scène, et dont la solution pourroit seule expliquer comment un chef-d'œuvre de Sophocle ou d'Euripide, applaudi par les Athéniens, seroit sifflé à Paris, et comment les plus belles pièces de Racine ou de Corneille auroient pu tomber sur le théâtre d'Athènes. Croira-t-on avoir mieux posé la question, en demandant lequel des deux théâtres offre le plus de pièces qui pourroient généralement plaire dans tous les temps et à tous les peuples; lequel présente le plus de ces beautés qui sont universellement senties? L'un et l'autre en sont pleins, si l'on ne fait attention qu'aux détails; l'un et l'autre pourroient également choquer des esprits pour lesquels ils n'ont pas été créés, si l'on considère l'ensemble des ouvrages; et pour ne parler que des deux pièces que M. Schlegel a comparées, il est probable que le rôle d'Hippolyte, tel qu'il a été conçu par Euripide, avec son ton sauvage et presque féroce, avec ses longues et violentes déclamations contre le sexe, avec cette satire cynique, où il demande aux dieux pourquoi le commerce des femmes est le seul moyen de faire des enfans, ne seroit pas mieux accueilli chez des étrangers, que ce même rôle tel que Racine l'a paré du vernis de la politesse moderne, et des couleurs de

la galanterie française. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne supporteroit pas plus à Paris la *Phèdre* du tragique athénien, qu'on n'eût souffert à Athènes celle du poëte français. Chacun d'eux a travaillé pour sa nation; chacun d'eux a réussi. La *Phèdre* d'Euripide charmoit les Grecs; celle de Racine charme les Français : les deux ouvrages sont fondés sur les règles du goût, remplis de traits de génie, écrits en beaux vers, et marqués l'un et l'autre du sceau de l'immortalité.

Tout le parallèle du critique allemand porte donc encore plus sur la différence des deux nations et des deux siècles, que sur celle des deux ouvrages qui lui servent de texte; et quand il compare le théâtre grec et le théâtre français, il veut surtout indiquer les dissemblances politiques et morales qui différencient le siècle de Louis XIV et celui de Périclès; mais au fond, à quoi mènent toutes ces comparaisons? Et quand il seroit vrai que le théâtre tragique d'Athènes a été supérieur à celui de Paris, qu'en peut-on conclure pour la bonté relative des mœurs, la force des caractères, la perfection de la société, la beauté et l'utilité des institutions? Les Grecs sont de tous les peuples de la terre, celui qui a eu le plus de génie. Qui en doute? Celui qui a parlé la plus belle langue, celui dont la religion, tout insensée et tout absurde qu'elle étoit, offrit, quoi qu'en dise M. de Châteaubriand, le plus d'attraits à l'imagination, et de ressources à la poésie; mais ces précieux avantages, qui ont assuré aux anciens Grecs une suprématie de doctrine dans tout l'univers et dans tous les âges, tirent-ils à conséquence pour leur morale et leur politique, pour leur vie publique et privée; enfin, pour tout ce qui constitue le fond de l'exis-

tence et de la civilisation d'un peuple? Si les Grecs sont supérieurs aux Français dans l'art dramatique, si nous devons leur céder cette palme, les Romains n'ont pas même eu le mérite de la leur disputer : en conclura-t-on que les Romains du temps d'Accius et de Pacuvius, ou si l'on veut du temps d'Ovide et de Sénèque, ne valoient pas les Grecs du siècle de Sophocle et d'Euripide, n'avoient pas des institutions aussi fortes, des mœurs aussi mâles, des caractères aussi vigoureux, autant d'énergie, de fierté, de magnanimité et de vertu, ne jouissoient pas d'une somme aussi considérable de bonheur social? M. Schlegel prétend, à la vérité, que si les Romains n'ont pas eu de tragédie, c'est qu'ils *avoient transporté le tragique dans l'histoire du monde;* mais ils ne le transportèrent que fort tard; et s'ils n'ont pas réussi dans la tragédie, ce n'est pas qu'ils n'eussent point de goût pour ce genre de spectacle : car ils voyoient avec grand plaisir les foibles imitations des tragédies grecques, que leurs poëtes mettoient sur le théâtre. Je conviens, toutefois, que l'état des femmes dans les sociétés modernes, que cet ascendant qu'elles ont pris parmi nous, que cet empire qui leur a été si amèrement et si éloquemment reproché par J. J. Rousseau; enfin, que cette galanterie française, appelée par Montesquieu *le doux mensonge de l'amour*, et qu'on devroit en appeler le culte, a pu émousser les traits de notre muse tragique, en amollissant nos mœurs; mais toujours est-il vrai que cette galanterie nuisible, comme je le pense, à la littérature, vaut un peu mieux, moralement parlant, que ce qui en tenoit la place chez les Grecs. Est-ce là ce que M. Schlegel nomme *l'intégrité des mœurs républicaines?* Est-ce là ce qui élevoit et

agrandissoit le génie des Athéniens, tandis que la galanterie rabaissoit et rétrécissoit le nôtre?

J'insisterois moins sur des conséquences aussi peu solides, et que le littérateur allemand n'a présentées, pour ainsi dire, que d'une manière fugitive, si tout l'esprit de sa dissertation ne tendoit pas à peindre les Français du siècle de Louis XIV, et à leur tête, Racine lui-même, comme les plus petits êtres qui aient jamais existé, sous le rapport du goût et des conceptions littéraires, et peut-être aussi sous d'autres rapports : on croit voir, en le lisant, une nation toute composée de personnages à la *Wateau*, de beaux messieurs et de belles dames, tous bien pimpans, bien parés, bien musqués, bien chamarrés de rose et de bleu, incapables de concevoir une seule idée de quelque étendue, d'éprouver un sentiment de quelque énergie, de parler un autre langage que celui de la plus insignifiante politesse, ou de la plus doucereuse et de la plus fade galanterie. Cependant tout annonce encore aujourd'hui la grandeur de ce beau siècle, que s'avise de calomnier un critique allemand; et les ouvrages de tant de génies admirables qu'il a vus naître, de tant de poëtes, de tant d'orateurs, qui ont porté leur art aussi loin que le permettent les langues modernes; et les institutions qu'il a créées et qu'il nous a léguées; et les monumens empreints du caractère de sa noblesse, qu'il a semés sur toute la surface de la France : je crois que le siècle de Louis XIV n'a rien à envier au siècle de Périclès, si ce n'est peut-être *l'austérité des mœurs républicaines* qui inspiroit à Euripide cette haine des femmes, exprimée trop vivement par l'organe de son *Hippolyte*, pour qu'on puisse séparer le poëte du personnage.

M. Schlegel a mis tant de subtilité, non-seulement dans le tissu de ses raisonnemens, mais dans la manière d'exposer ou de faire deviner ses conséquences, qu'il est nécessaire de citer le texte même qui donne lieu aux observations que je viens de faire : « Sachant, dit-il, d'un « côté, qu'Euripide a été le poëte favori de ses contem- « porains; admettant, de l'autre, que Racine étoit l'au- « teur le plus habile et le plus exercé dans la pratique « du théâtre français, et qu'il réunissoit dans la culture « de son esprit les traits les plus saillans et les plus raffi- « nés du siècle de Louis XIV, notre parallèle de l'origi- « nal et de l'imitation contiendra nécessairement un ju- « gement indirect sur la valeur comparative du siècle « d'Euripide et de celui de Racine; mais quel qu'en soit « le résultat, gardons-nous bien de tirer de la comparai- « son de deux pièces isolées, une conclusion générale « sur la préférence à accorder à la littérature tragique « de l'une des deux nations. Racine est le poëte tragique « le plus estimé du théâtre français : il est peut-être le « plus parfait; Euripide n'étoit ni l'un ni l'autre par « rapport à ses rivaux dans la même carrière. » Il y auroit bien des choses à dire encore sur ce peu de lignes; mais on ne pourroit répondre à la brochure de M. Schlegel que par un volume, et il faut se borner : je me contenterai donc de faire remarquer et cette tournure : *gardons-nous bien de tirer une conclusion générale sur la préférence*, par laquelle il semble indiquer qu'il ne veut rien affirmer de général sur le mérite respectif des deux théâtres et des deux siècles; et le fond même de l'idée qui suit cette exclamation, et dont il résulte que le théâtre d'Athènes et le siècle de Périclès ont encore plus de supériorité sur le théâtre français et sur le siècle

de Louis XIV, que ne le fait entendre le parallèle des deux *Phèdres*.

J'examinerai, dans un troisième article, ce parallèle en lui-même.

§. III.

4 mars.

EMBARQUÉ dans cette longue discussion, c'est avec plaisir que j'aperçois enfin le rivage : Montesquieu, après avoir traité l'interminable question des *Fiefs*, ne s'écrioit pas avec plus de joie : *Italiam! Italiam!* Pourquoi se trouve-t-il en Allemagne un homme qui ait assez d'esprit, qui écrive assez bien en français pour mériter que nous examinions ses paradoxes littéraires? Pourquoi M. Schlegel a-t-il su rajeunir de vieilles disputes? Quel mauvais tour il a joué aux critiques français! Je ne puis dissimuler un des motifs qui ont influé et sur cette discussion et sur sa longueur : on n'ignoroit pas les rapports établis entre M. Schlegel et une dame française très-célèbre, dont les ouvrages ont indiqué jusqu'ici plus de profondeur d'esprit et de force de talent, plus de chaleur de verve et de fougue d'imagination, que de sûreté de goût, et qui presque toujours bien servie par ses inspirations, dans la pratique de l'art, a souvent été égarée par ses réflexions sur la théorie : on a donc cru répondre presqu'à la fois et à un critique allemand très-ingénieux, et à une dame française que sa réputation caractérise assez : il se répand que cette dame prépare, en ce moment, un grand ouvrage, où elle se propose de porter les dernières atteintes à notre gloire littéraire.

Il règne deux sortes de sophismes dans le pamphlet de M. Schlegel : les uns montrent la tournure de son esprit et le fond de ses pensées; les autres trahissent ses

intentions; il se trompe souvent lui-même, et quelquefois il veut tromper ses lecteurs; il est presque toujours dupe des raisonnemens qu'il fabrique, presque toujours embarrassé dans ses propres filets, et souvent il dresse aux autres des piéges préparés à dessein : toutes les fois que ses argumens sont spécieux, qu'ils offrent quelque couleur, quelque apparence trompeuse de vérité, je les crois dictés par la bonne foi, dans toute la simplicité du cœur et dans toute la fausseté de l'esprit; mais quand le savant et subtil Aristarque tombe dans des absurdités grossières, dans de lourdes bévues, dans de honteuses niaiseries, je lui fais l'honneur de penser qu'il sait bien ce qu'il fait : il y a des sottises qu'un homme d'esprit ne peut pas dire. M. Schlegel a beau nous prévenir qu'il est Allemand, la langue française ne lui est pas assez étrangère pour qu'il puisse se méprendre si ridiculement sur des vers de Racine; et d'ailleurs, il n'est pas moins Allemand, je crois, à l'égard d'Euripide qu'à l'égard du poëte français, et probablement il ne sait pas mieux le grec que notre langue. Devons-nous croire qu'il admire le style d'Euripide comme il critique celui de Racine, sans être plus raisonnable dans les élans de son enthousiasme, que dans les caprices de sa censure? C'est un Allemand bien fin, que M. Schlegel; mais quelquefois, à force de vouloir l'être, il ne l'est pas assez.

Le parallèle cloche par la base : l'auteur grec et l'auteur français ont chacun un but différent; l'Hippolyte d'Euripide ne ressemble pas à la Phèdre de Racine, comme l'indiquent les titres mêmes des deux pièces. Racine a appelé tout l'intérêt sur le malheur et la passion de Phèdre; c'est pour la vertu d'Hippolyte qu'Euripide excite l'admiration, et fait couler les larmes de

ses spectateurs. Nos mœurs nous permettent à peine de nous former une idée du caractère de ce héros, tel qu'Euripide l'a conçu, tel qu'il l'a exposé sur la scène: l'Hippolyte grec est un jeune homme qui, en quelque sorte, a fait vœu de virginité; on sent l'effet que produiroit un pareil vœu et un caractère si étrange sur le théâtre français; on voit clairement que le talent de Racine auroit vainement essayé de naturaliser parmi nous la conception du poëte grec. Notre Histoire Sainte nous présente un trait, qu'en admettant toutes les différences, on peut rapporter au même genre; mais je ne crois pas qu'aucun poëte français ait jamais été tenté de peindre sur la scène le chaste Joseph, qui pourtant n'avoit point fait vœu de virginité, s'arrachant des bras de la femme de Putiphar, et laissant entre ses mains son manteau, qui sert à l'accuser, et qui devient la cause de sa captivité. Un ancien auteur nommé Gilbert, secrétaire de la reine Christine, fut moins timide que Racine : il fit un Hippolyte à la manière d'Euripide; mais il intitula sa pièce *le Garçon insensible;* titre digne de la composition, et qui annonceroit plutôt une parodie qu'un sujet traité sérieusement. Racine, qui ne croyoit pas pouvoir nous intéresser pour *le Garçon insensible,* a fait sans contredit ce qu'il y avoit de mieux à faire; et quoique M. Schlegel prétende, dans un de ses redoublemens de mauvaise foi, que Pradon a fait encore mieux, puisque, dans le moment, il a réussi davantage; quoiqu'il ne veuille pas que la cabale et l'envie aient eu part au succès de celui qu'il appelle *le rival* de Racine, nous pensons avec tous les bons critiques et tous les littérateurs vraiment éclairés, que Racine a parfaitement saisi et marqué la juste mesure dans laquelle ce sujet devoit être

présenté aux yeux des Français : désirant transporter dans notre langue et sur notre théâtre quelques-unes des beautés dont la pièce ancienne étincelle, il a rassemblé toute la lumière et tout l'intérêt sur le personnage de Phèdre; il a en conséquence modifié toutes les combinaisons du drame d'après cette nouvelle vue; il a employé un art que M. Schlegel, malgré toutes ses méditations sur le système dramatique, ne paroît pas même soupçonner; et il a composé un ouvrage différent presqu'en tout de celui d'Euripide, parce qu'il ne lui étoit pas plus permis de reproduire sur notre scène l'Hippolyte antique, que d'introduire sur le théâtre Vénus et Diane, comme l'a fait le poëte grec. M. Schlegel a beau nous dire *que nous jouissons sans comparer, et que nous croyons les objets de notre prédilection incomparables:* nous jouissons, c'est beaucoup; et le goût et la raison approuvent nos plaisirs; qu'importent les comparaisons que nous pouvons faire? Que M. Schlegel est charitable de vouloir nous ménager, dans la douceur de nos jouissances, les salutaires amertumes de l'amour-propre humilié!

De la différence des combinaisons créées par Racine, devoit naître une différence relative dans la conception et dans la peinture des caractères; et c'est précisément ce que le littérateur allemand ne veut pas voir : quand une fois l'esprit s'est guindé dans la région perdue des abstractions, les vérités les plus simples et les plus communes disparoissent à ses yeux. Euripide s'est proposé de rendre Phèdre odieuse; c'est un objet sur lequel il a rassemblé tous les traits de cette haine qui l'animoit contre les femmes : elle est tourmentée d'une frénésie abominable; elle finit par se pendre, et elle attache à sa

main une lettre qui doit, après sa mort, calomnier Hippolyte; c'est un monstre affreux. Racine s'est proposé de la rendre intéressante; tout, dans la pièce française, devoit donc tendre à ce but; mais M. Schlegel, dans une critique détaillée de chacun des personnages, oppose les couleurs dont Euripide les a peints à celles que Racine a employées, comme si, dans un dessein tout différent, il avoit dû mettre en œuvre les mêmes moyens. L'Aristarque est fâché que le poëte français n'ait pas représenté Thésée comme un sage et bon père de famille, qui n'a rien à se reprocher; et il n'a pas senti que cette supposition feroit ressortir d'une manière trop dure le crime de Phèdre. Racine a profité habilement des traditions mythologiques, et même de l'ouvrage de Plutarque, qui nous peignent ce héros comme très-accessible aux foiblesses humaines; et il étoit si loin de penser comme M. Schlegel, qu'il a accumulé, dès la première scène de sa pièce, tous les traits qui pouvoient le faire envisager comme un mari assez peu délicat sur le point de la fidélité conjugale. Le censeur n'a pas manqué, comme on le pense bien, de reproduire la grande critique touchant l'amour d'Hippolyte; mais quoi qu'il en dise, et quoi qu'en aient dit avant lui des littérateurs d'une autorité très-grave, très-respectable, cet amour n'étoit-il pas nécessaire? Et n'est-ce pas une des merveilles de l'art de Racine, d'avoir supposé Hippolyte amoureux d'une princesse du sang des Pallantides, sur lesquels Thésée avoit usurpé le royaume d'Athènes? Cet éclat d'innocence dont Euripide a environné le jeune héros, n'auroit-il pas jeté un jour trop odieux sur la passion monstrueuse du principal personnage? Hippolyte, d'ailleurs, n'a pas toujours été insensible, puis-

que Virgile nous parle de son mariage avec Aricie. Il est vrai qu'il ne se maria qu'après avoir été ressuscité par Esculape; mais on peut bien supposer que ceux qui ressuscitent pour se marier, ont été amoureux pendant leur vie. La dialectique de M. Schlegel s'épuise sur les discours d'Œnone; il prétend qu'elle n'a aucune suite dans les idées, qu'elle parle à tort et à travers, et qu'enfin elle est très-mauvaise *logicienne ;* mais il devoit croire au moins que Racine étoit un assez bon logicien. Cela auroit pu lui faire soupçonner que la logique qu'on enseigne dans les écoles d'Allemagne, n'est pas la seule au monde; que les personnes passionnées ont aussi la leur; qu'une vieille esclave curieuse, rampante et flatteuse, a des secrets de dialectique inconnus à plus d'un professeur des universités germaniques; et qu'en somme, un personnage de tragédie ou de comédie raisonne quelquefois supérieurement, par cela même qu'il n'y a aucune raison dans ses discours. Ainsi, quand cette malheureuse Œnone dit à Phèdre, après la nouvelle de la mort de Thésée,

> Vivez : vous n'avez plus de reproche à vous faire,

on est tout surpris de la froide gravité avec laquelle le censeur reprend : *Je pense pourtant que toutes les ames bien nées sentent des remords, quand,* etc. Mais lorsque la nourrice ajoute:

> Votre flamme devient une flamme ordinaire,

le flegme germanique n'y tient plus, et M. Schlegel s'écrie : « Une *flamme ordinaire* ! Mais vraiment je ne sais pas où Œnone a pris sa *logique!* » Et moi, je sais bien où Racine a pris la sienne; je sais bien qu'il n'a pas

voulu faire parler Œnone comme une femme très-honnête et très-vertueuse, et je laisse à M. Schlegel le soin de deviner pourquoi.

Le caractère de Phèdre est celui sur lequel il s'est le plus étendu, comme de raison, et celui qu'il a le moins compris. Il faut lire dans la brochure même tous les argumens, toutes les subtilités, tantôt assez fines, tantôt excessivement niaises, qu'il entasse avec la plus malheureuse facilité, pour arriver à cette conclusion fort inattendue, que malgré tous les soins de Racine, malgré les intentions qui l'ont dirigé dans sa composition, *la Phèdre française est plus odieuse que la Phèdre grecque*! Et pourquoi? Parce qu'elle ne paroît pas assez frénétique à M. Schlegel; parce qu'elle ne prend pas assez résolument son parti sur la nécessité de se donner la mort; parce qu'elle meurt d'un poison qui ne produit pas son effet assez rapidement; parce qu'elle ne se pend pas comme la Phèdre d'Euripide; parce qu'elle laisse Œnone calomnier Hippolyte, au lieu de le calomnier elle-même après sa mort, comme l'héroïne grecque; parce qu'enfin elle n'a pas assez d'*énergie* (car M. Schlegel appelle tout cela de l'énergie)! Le littérateur allemand, quelquefois assez adroit dans sa dialectique, n'est pas fort dans la véritable logique, qui diffère beaucoup de l'art d'enchaîner des sophismes; mais il paroît surtout privé de la délicatesse de goût nécessaire pour apprécier l'artifice admirable avec lequel Racine a nuancé, détaillé, développé ce caractère, qu'il a emprunté d'Euripide : c'est une pierre brute, que la main savante de l'artiste français a dégrossie, polie avec une finesse exquise, et dont il a fait jaillir mille effets de lumière, mille traits de feu, qui eussent étonné l'auteur grec lui-

même; et sans vouloir adopter ici les opinions exagérées et trop peu motivées de M. de Laharpe, ni les boutades de Voltaire, qui ne doivent pas compter, je pense que dans le développement du caractère de Phèdre, en mettant de côté toutes les différences que le goût de leur siècle a pu commander aux deux poëtes, Racine est, sous le rapport de l'art, très-supérieur à l'auteur illustre qui a eu la gloire d'animer son génie, et de préparer pour ses pinceaux habiles de si brillantes couleurs.

Je rougirois de relever en détail toutes les bévues dans lesquelles M. Schlegel est tombé : par exemple, il ne voudroit pas qu'en entrant sur la scène, Phèdre se plaignît *des vains ornemens dont une main importune* a chargé sa tête. « Pourquoi s'est-elle parée, dit-il? Elle « doit être trop malade pour songer à sa toilette. » Je prie M. Schlegel de jeter les yeux sur le couplet suivant, prononcé par Œnone :

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire, etc.;

il y verra la raison de cette parure dans cette inquiétude capricieuse, dans cette vague et pénible agitation, dans ce flux et reflux de résolutions prises sans motif et quittées sans raison, qui caractérise les maladies de l'ame et la fièvre du cœur. Ailleurs, il s'amuse à faire une petite chicane grammaticale à Phèdre, dans un de ces momens où le délire de la passion l'emporte au delà de toutes les bornes. Il faut convenir que M. Schlegel est un grammairien bien froid; mais malheureusement sa remarque est fausse : il prétend que l'héroïne tombe dans un pléonasme grossier, dans une tautologie, lorsqu'elle dit à Hippolyte :

On ne voit pas deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

« Ces vers ne disent autre chose, s'écrie M. Schlegel, « sinon : *Si Thésée est mort, il ne vit plus!* » Et point du tout; ils disent très-clairement : *Thésée est mort.* Ce qui a induit le critique allemand en erreur, c'est qu'en effet on n'a point de certitude de la mort de Thésée; et il n'a pas vu que Phèdre, dans une illusion très-naturelle aux ames passionnées, se persuade à elle-même cette mort, et veut la persuader à Hippolyte. Le savant Aristarque lui objecte, avec une pédanterie bien risible, qu'Hercule et Thésée lui-même ont vu, de leur vivant, le rivage des morts; et il appelle les premiers vers du couplet une *étrange inconséquence.* Ah! malheureux logicien, Phèdre savoit la mythologie aussi-bien que vous; mais pourquoi ne voulez vous pas qu'elle l'oublie un moment, lorsque son cœur est en proie au plus furieux délire? Le pauvre M. Schlegel n'entend rien à la logique des passions!

Il y a beaucoup de choses de cette force dans sa brochure; mais il suffit d'avoir donné une idée des excès de ridicule dans lesquels un faux principe, l'application d'une méthode fausse aux arts du goût peut entraîner un homme d'esprit, un savant, un littérateur versé dans la connoissance des langues anciennes et modernes; ils sont tels, que j'ose affirmer que M. Schlegel n'est pas toujours de bonne foi, et qu'il a voulu souvent se moquer de nous; et cette confiance m'est inspirée par le reste de sa dissertation, où l'on trouve, sur l'ensemble des théâtres et sur le système de l'art dramati-

que, des idées qui ne sont pas vulgaires, et où les erreurs mêmes ont du moins le mérite de provoquer la réflexion et de faire penser.

XL.

L'Art d'aimer d'Ovide, traduction en vers, avec des remarques, par M. de Saint-Ange.

§. Ier.

12 mars.

L'affectation d'une morale trop austère ne seroit pas plus déplacée, dans l'examen de ce poëme, que le ton leste et badin d'une frivole et fade galanterie, qui voudroit pardonner tout au poëte en faveur de son sujet, et pour qui le seul titre de l'Art d'aimer deviendroit le motif ridicule d'une molle indulgence : il ne faut pas traduire le génie d'Ovide au tribunal d'une justice sévère; mais il ne faut pas aussi couvrir ses excès et ses écarts d'un voile trop officieux. Platon, en bannissant les poëtes de sa république, répand sur eux des fleurs et des parfums : c'est ainsi qu'on doit en agir avec Ovide : en le condamnant, il faut le couronner de fleurs; mais il faut le condamner : la morale et le goût ont des reproches à peu près semblables à lui faire : la critique reprend, dans ses compositions, des fautes aimables, des défauts brillans, tous les abus de la plus heureuse et de la plus séduisante facilité; mais elle a besoin de s'armer de toute sa fermeté, de toute sa ri-

gueur, pour se défendre elle-même contre tant de séductions et de charmes : elle prononce des arrêts justes et sévères; mais elle les prononce d'un ton d'indulgence; et si elle proscrit les défauts, elle sourit au génie, trop facile envers lui-même, qui n'a pas su s'en préserver; elle devient, en quelque sorte, complice de la foiblesse du poëte qui eut la force de créer tant de beautés, et n'eut pas celle d'éviter tant d'écueils. La muse d'Ovide est une sirène, dont les accens dangereux autant qu'enchanteurs, ont souvent égaré celui qu'elle inspiroit, et désarment ceux qui veulent la juger. Où sont les Ulysses littéraires qu'elle n'ait pas quelquefois séduits? La morale, comme la critique, ne sauroit fermer les yeux sur les torts qu'il eut envers elle : un poëte ne peut guère être plus grièvement coupable avec plus de frivolité; mais c'est cette frivolité même, c'est cette légèreté d'un esprit qui se joue dans ses caprices; cette brillante profusion d'un génie qui ne répand ses richesses que parce qu'il en est surchargé; cette facilité, cette souplesse, cette grâce, cette imagination vive et gaie autant que féconde, qui ne permettent pas à la censure de prononcer ses arrêts, d'un ton trop sérieux. Si Ovide avoit eu dans ses écrits un goût plus sévère; si ses ouvrages offroient l'empreinte d'un esprit plus maître de lui-même, on se sentiroit disposé à le traiter avec plus de gravité, de justice et de rigueur; mais son génie, semblable à l'Amour qu'il a chanté, n'est qu'un enfant : sa malice n'est que badinage, et ses crimes ne sont que des jeux; ses grâces sollicitent en faveur de ses excès; et l'aréopage, prêt à condamner Aspasie, se sentit désarmé, quand Périclès leva le voile qui couvroit des traits plus puissans que toute son éloquence.

L'Art d'aimer n'est point le code de l'amour, mais celui de la galanterie, ou, si l'on veut, du libertinage : le cœur n'est pour rien dans cet ouvrage; l'imagination et l'esprit y sont pour tout. Ovide étoit né avec plus d'imagination que de sensibilité. Ne cherchez pas chez lui ces élans d'un cœur pénétré, ces tours naïfs, ces expressions vraies, simples et touchantes qui nous charment dans Properce et dans Tibulle; il ne sait chanter ses amours, comme il ne sait déplorer ses malheurs, que par des traits d'esprit : son style en étincelle; et il fut peut-être le premier écrivain qui introduisit à Rome ce goût des pensées brillantes et des tournures épigrammatiques si funeste à la littérature. Sa composition a déjà tous les défauts qu'on remarque dans les auteurs qui ont écrit lorsque le goût étoit entièrement corrompu, dans les Claudien et dans les Ausone, la fureur de reproduire et de rebattre cent fois la même pensée, et cette intempérance de détails et d'accessoires, qui enrichit moins un sujet qu'elle ne l'appauvrit et ne l'étouffe. Ces vices, qui dégénèrent en charge et en caricatures dans les écrivains que nous venons de citer, sont moins sensibles dans Ovide, parce qu'il unit, par un méiange très-singulier et très-digne d'observation, la plus grande facilité de style à la plus grande recherche dans les pensées, et parce qu'il est de l'essence des imitateurs d'outrer toujours les défauts de leur modèle. L'affectation qu'on reproche à Ovide, lui étoit en quelque sorte naturelle : on ne sent nulle part dans ses ouvrages la gêne et l'effort; toutes ces idées si quintessenciées, tous ces rapprochemens inattendus, toutes ces combinaisons si ingénieuses, toutes ces épigrammes si brillantes, tous ces jeux de mots, toutes ces antithèses,

ne sont que les saillies d'un esprit excessivement actif, riche et fécond, qui se complaît dans son abondance, et qui ne peut pas maîtriser son extrême facilité; cette profusion coule de source, avec une aisance de diction qui va même quelquefois jusqu'à la négligence et jusqu'à la foiblesse; et tandis que les écrivains qui, dans les siècles suivans, se sont le plus distingués par le même genre d'esprit et par le même genre de défauts, travaillent particulièrement sur les mots, tourmentent la langue, détournent les acceptions, forcent les expressions et les tours, abusent de l'artifice des tropes, et recherchent ces locutions extraordinaires que les littérateurs modernes appellent des *alliances*, et qui ne sont très-souvent que des discordances, Ovide, toujours naturel dans son style, toujours aisé, toujours facile, toujours plus voisin de la négligence que de l'affectation, et plus près de la foiblesse que de l'abus de la force, tient, pour ainsi dire, sous le rapport de la diction, le milieu entre la précision juste et saine des auteurs qui seront à jamais les modèles du goût, et la concision heurtée, travaillée et pénible de ceux qui se sont signalés dans la corruption des lettres latines.

Le sujet de l'Art d'aimer étoit un des plus appropriés à la tournure de son génie; et ce poëme est aussi un des ouvrages où l'on peut le mieux remarquer tous les défauts de sa manière : si dans les Métamorphoses et dans les Fastes, sujets qui devoient lui inspirer plus de retenue, et qui demandoient une sorte de sévérité dans la composition, il est prodigue jusqu'à l'excès des richesses de son esprit; que sera-ce dans un poëme où il se propose de donner à la jeunesse romaine des préceptes de galanterie? Chaque distique, chaque vers,

chaque mot doit être un trait d'esprit; et, en effet, il y a de l'esprit dans l'Art d'aimer jusqu'à la fatigue : c'est un recueil d'épigrammes, ou, si l'on veut, de madrigaux, qui semblent dictés par les Grâces mêmes, et qui contiennent toutes les leçons de l'art de se faire aimer ou de séduire, détaillées avec une finesse qui seroit très-admirable, si elle n'étoit pas quelquefois très-scandaleuse. Le professeur d'amour a divisé son sujet en trois chants : il montre, dans le premier, comment on doit s'y prendre pour se procurer une maîtresse; dans le second, il enseigne les moyens de conserver sa conquête, et dans le troisième, il donne des leçons aux femmes, qu'il ne veut pas, dit-il, laisser sans armes, après avoir armé les hommes contre elles. Malheureusement ce troisième chant est celui où la verve du poëte s'est le plus affranchie du joug de la décence : les belles, auxquelles il est dédié, ont dû rougir plus d'une fois en le parcourant, car l'auteur ne leur enseigne pas seulement l'art de donner plus de relief et d'effet à la beauté par les ornemens et les prestiges de la toilette, et la méthode de tromper avec adresse ou un mari ou un amant; mais il entre dans des mystères plus secrets : sa muse indiscrète soulève les voiles de la nuit et ceux de la pudeur; et peut-être un auteur moderne, dont la causticité cynique se fit redouter des rois mêmes et des empereurs, et dont je craindrois de tracer ici le nom, a-t-il pris, dans ce dernier chant de l'Art d'aimer, l'idée d'un de ses plus infâmes ouvrages. Et c'est aux femmes qu'Ovide s'adresse! Mais à quelles femmes? Sans doute aux plus viles courtisanes de Rome : elles seules ont pu avoir le front de lire cette partie du poëme, ou d'avouer au moins qu'elles l'avoient lue. Il est vrai que, dès le début de son poëme,

il se sert à peu près du même artifice qu'a depuis employé l'auteur de la Nouvelle Héloïse, lorsqu'il s'est écrié avec son ton de sophiste : « Celle qui, malgré ce titre, « lira une seule page de mon livre, est une fille perdue; « mais qu'elle ne m'impute pas sa perte, le mal étoit « fait d'avance. » Ovide aussi prévient les vierges pudiques et les sages matrones, que son ouvrage n'est pas fait pour elles : « Loin d'ici, dit-il, les bandelettes de « la pudeur, et les longues robes qui couvrent mo- « destement les pieds de la chasteté. » Mais cet avertissement étoit-il bien sincère? et les poëtes qui composent, comme Ovide, des ouvrages licencieux, ne comptent-ils pas ordinairement le nombre de leurs trophées par celui des cœurs qu'ils ont corrompus? Je ne prétends pas représenter ici le chantre des amours comme plus coupable qu'il ne le fut en effet, ni m'écarter de cette mesure d'indulgence que je me suis prescrite à moi-même; mais si les Muses se décident à l'absoudre, si les grâces de son génie et la frivolité de son sujet couvrent les écarts de sa plume, il ne faut pas s'écrier, comme le fait un littérateur qui prend souvent un ton très-leste, quoiqu'il ait toujours un style très-pesant : « *Et quel danger pouvoit-il y avoir pour des* « *mœurs telles que l'étoient celles de Rome?* » Question qui revient à la proposition très-burlesque de J.-J. Rousseau : « Il faut des romans pour les peuples cor- « rompus : j'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai « publié ces lettres. » A ce compte, il n'est point d'auteurs de poëmes ou licencieux ou impies, qui ne puissent, en sûreté de conscience, invoquer en leur faveur la corruption de leur siècle, et donner la perversité de leurs contemporains pour preuve de leur innocence : si

ce moyen de défense n'est pas très-solide, il est du moins excessivement commode.

Le bon M. de Saint-Ange, à titre de traducteur, n'oublie rien pour justifier son auteur, et tombe quelquefois dans des exclamations fort risibles sur l'honnêteté des principes qu'Ovide a semés dans son ouvrage : il prend au sérieux de purs badinages, et en tire des conclusions morales que M. de Saint-Ange pouvoit seul y voir; il veut que l'Art d'aimer renferme une foule de maximes sages, *assez nombreuses pour former un code de bonnes mœurs, dans le genre des quatrains de Pibrac :* à la bonne heure; mais l'exemple qu'il en donne est assez plaisant : « Il est bon, dit Ovide, qu'il y ait des « dieux, et il nous est utile de croire à leur existence. « Rendons-leur les hommages qui leur sont dus; vi- « vons avec innocence; ne soyons pas des dépositaires « infidèles; respectons la foi des engagemens; que le « meurtre n'ensanglante jamais nos mains; mais si nous « avons quelque sens, ne craignons pas de tromper « les femmes. » *Cet hommage rendu ici à la croyance religieuse*, s'écrie le traducteur, *cette réprobation de la doctrine épicurienne est d'un grand prix !* J'aimerois autant que M. de Saint-Ange eût fait remarquer, comme un trait de piété et de dévotion, ces vers d'un poëme infiniment plus dangereux et plus obscène que l'Art d'aimer :

> Or mes amis, vivons en bons chrétiens :
> C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.

Ovide, quoi qu'en dise le traducteur, ne s'est point du tout piqué de faire de la morale dans son poëme, dont le fond roule entièrement sur les moyens que les

hommes doivent employer pour tromper les femmes, et sur ceux que les femmes doivent mettre en œuvre pour rendre la pareille aux hommes; il pousse même l'exactitude de ses préceptes jusqu'à la minutie : il recommande, par exemple, en certains cas, de faire semblant de pleurer, et de verser, si l'on peut, des larmes véritables; mais si les larmes ne viennent pas, il veut que l'on mouille, à la dérobée, ses yeux avec de la salive :

Et lacrymæ prosunt : lacrymis adamanta movebis;
Fac madidas videat, si potes, illa genas.
Si lacrymæ, nequè enim veniunt in tempore semper,
Deficient, unctâ lumina tange manu.

« Les larmes sont puissantes : avec des larmes, vous « attendririez le diamant; montrez, si vous le pouvez, « à votre maîtresse, un visage baigné de larmes; et si « les larmes vous manquent, (car elles ne viennent « pas toujours à temps), mouillez vos yeux avec de « la salive. » Une infinité de leçons du même genre forme le tissu de l'ouvrage : c'est le code de la friponnerie galante; mais malgré les scélératesses que conseille Ovide, il règne, en général dans son poëme, un ton qui fait aimer l'auteur; et c'est ce qui le distingue de beaucoup d'ouvrages de la même espèce. Voltaire n'a pas eu le même secret dans la composition de ce poëme, où il est souvent un très-bon poëte, toujours un écrivain très-spirituel, et jamais un homme aimable. Le cynisme de Piron et de Grécourt ne donne pas une meilleure idée de leur caractère que de leur talent. Gentil Bernard lui-même, dans son Art d'aimer, est généralement sec, froid, compassé; il a beaucoup d'es-

prit, mais il manque de ce mouvement, de cette verve, de ce naturel qui rapprochent le lecteur du poëte, qui les établissent dans une même société de sentimens et de pensées, et qui les identifient, pour ainsi dire, l'un avec l'autre. Telles sont les qualités d'Ovide : s'il eut tort de composer l'Art d'aimer, si la morale condamne cet ouvrage, on ne peut du moins s'empêcher d'aimer le poëte, en blâmant le poëme.

§. II.

25 mars.

QUAND on a traduit avec quelque succès un ouvrage d'un auteur ancien, on se croit engagé à traduire tous les ouvrages du même auteur ; mais c'est l'amour-propre qui veut bien contracter cette dette, et c'est le talent qui doit l'acquitter : tel écrivain original a merveilleusement réussi dans des genres très-divers ; et tel traducteur, en sortant du seul genre où la nature l'a renfermé, va heurter contre mille écueils : vous avez traduit parfaitement les Harangues de Cicéron, et vous échouez dans ses Traités et dans ses Lettres ; si vous avez réussi à bien rendre les Odes d'Horace, devez-vous en conclure que vous rendrez bien aussi ses Satires et ses Epîtres ? Vous vous êtes placé presqu'à côté de Virgile, dans votre imitation précise, élégante, harmonieuse des *Géorgiques* ; et quand vous essayez de mettre l'*Enéide* en vers français, je ne vous reconnois plus ; vous n'êtes plus semblable à vous-même, et je m'écrie : *Quantùm mutatus !* M. de Saint-Ange, avec beaucoup de travail, après un grand nombre d'années consacrés à revoir, à perfectionner, à polir son ouvrage, nous a donné une

traduction des *Métamorphoses*, qui sera rangée, sinon entre les premiers titres, du moins parmi les monumens de notre littérature; et tout à coup, comme si son étoile l'avoit destiné à traduire Ovide tout entier, en un an il expédie sa traduction des *Fastes*; et puis vient tout de suite sa traduction de l'*Art d'aimer*; et dans le *Mercure*, on se récrie niaisement sur sa facilité: De la facilité! Racine et Boileau avoient rayé ce mot de leur dictionnaire. De la facilité! Ceux qui en ont le plus, sont ceux qui y attachent le moins de prix. De la facilité! C'est avec ce talisman qu'on veut nous faire illusion, et qu'on nous accable d'ouvrages avortés, informes, mal pensés, mal digérés, mal écrits, de compilations à tant la feuille, de traductions à tant le vers; véritables créations du commerce, dignes de rentrer dans son sein par les voies les moins honorables, en allant revêtir les plus viles denrées de leurs méprisables lambeaux.

Un auteur veut se *compléter!* Il faut absolument, pour que M. de Saint-Ange soit *complet*, qu'il traduise tout Ovide: bon calcul dans le commerce; détestable erreur en littérature! M. de Saint-Ange seroit bien plus *complet* aux yeux des juges éclairés, au tribunal de la postérité, si, revoyant sans cesse l'ouvrage de sa vie, si, retravaillant, recorrigeant ces *Métamorphoses*, qui sont encore si défectueuses, il parvenoit à donner à cette production le degré de perfection où ses efforts peuvent le conduire, et que lui permet son talent. Mais tel est l'esprit actuel, que les enfans d'Apollon sont devenus les agens de Plutus, et que le bon public consent à être la dupe, et des spéculateurs qui font travailler, et des écrivains qui travaillent mal. Le temps n'est plus où un Boileau, où un Racine, n'exigeoient aucun salaire

de leurs écrits, où un Rollin se disposoit à dédommager son libraire, si le succès avoit trompé ses espérances : ce n'étoit pas là des auteurs *de métier ;* mais le temps n'est plus aussi où l'on faisoit de bons ouvrages.

M. de Saint-Ange a un vrai talent pour la versification ; mais la nature de ce talent ne sembloit pas devoir le déterminer à être l'interprète d'un auteur éminemment ingénieux, d'un écrivain qui brille surtout par ce qu'on appelle l'esprit, ou, si l'on veut, par l'abus de l'esprit ; cependant, à force de mécanisme, à force de routine et d'habitude, à force d'hémistiches rassemblés dans sa mémoire, et par le secours aussi d'une oreille formée de bonne heure au rhythme et aux combinaisons du vers français, il a réussi à traduire *les Métamorphoses* d'une manière très-supportable, et à se créer un titre tel qu'il n'est point d'honneurs littéraires auxquels il ne puisse prétendre avec droit, ou qu'on puisse lui refuser sans injustice. Je doute que la traduction des *Fastes* et de *l'Art d'aimer* ajoute rien à sa réputation : quelques jeunes gens et quelques femmes lui sauront peut-être gré d'avoir essayé de mettre en vers français ce dernier ouvrage ; mais les connoisseurs lui reprocheront d'en avoir absolument terni l'éclat, d'avoir substitué aux reflets étincelans, aux éblouissantes saillies de la muse d'Ovide, aux caprices brillans de cette vive et fertile imagination, la pâleur d'un style morne et décoloré, et les languenrs d'une versification qui se traîne foiblement sur les traces légères d'un modèle si sémillant, et qui ne se ranime et ne se relève que par longs intervalles, toujours menacée d'une rechute à chaque pas qu'elle fait.

Tel est le caractère de cette traduction, évidemment composée trop à la hâte, et qui d'ailleurs n'entroit pas

aussi-bien que celle des *Métamorphoses* dans le caractère et les convenances du talent de M. de Saint-Ange. On y a remarqué de la facilité, et on ne peut nier que cette qualité ne s'y trouve; mais cette facilité dégénère si souvent en négligence, elle représente si peu la facilité d'Ovide, presque toujours ornée, presque toujours accompagnée de toutes les grâces de l'harmonie, de tous les charmes du style, de tous les attraits de la pensée, qu'elle paroît être et qu'elle est en effet plutôt la marque de la foiblesse et de l'impuissance, que le signe d'une heureuse fécondité, semblable à celle de l'auteur original. La manière d'Ovide étant admirablement appropriée au sujet de l'*Art d'aimer*, il étoit plus essentiel de la reproduire ici que dans une traduction des *Métamorphoses*; et même ce qui pouvoit être quelquefois sagesse dans ce dernier ouvrage, devient foiblesse et défaut dans une traduction de l'*Art d'aimer*, parce que les deux genres sont très-différens. Il y a telle traduction française où l'on regrette de rencontrer trop d'esprit; on regrettera de n'en pas trouver assez dans celle de M. de Saint-Ange:

> Ma muse t'enseigna, pour premières leçons,
> En quels lieux de l'amour on *tend les hameçons :*
> D'un art plus difficile il faut encor t'instruire;
> L'art de gagner un cœur, de plaire et de séduire.
> Amans de tout pays, de tout rang, écoutez :
> Mes conseils sont pour vous; le *cœur les a dictés.*

On tend des piéges, des filets; mais *tendre des hameçons!* Cette expression ne peut être d'aucune langue, parce qu'elle présente une image fausse. Le *cœur les a dictés* est un vrai remplissage : il ne s'agit point du cœur dans les leçons d'Ovide, et le poëte latin ne dit rien de pareil : « Hommes, s'écrie-t-il, dans quelque

« lieu que vous soyez, écoutez mes leçons avec doci-
« lité; galans, prêtez une oreille favorable à mes pro-
« messes. »

> Le cœur entraîne l'homme à de douces erreurs :
> L'homme a des passions; la femme a des fureurs.
> Qui ne sait que d'un frère amante illégitime,
> Par un lacet vengeur Biblis punit son crime?
> Qui ne connoît Myrrha, qui *pour son père, hélas!*
> Conçut des sentimens qu'*une fille n'a pas?*
> Arbre, elle pleure encore; et *sa larme odorante*
> A retenu depuis le nom de cette amante.

Qui *pour son père, hélas!* forme un hémistiche bien ridicule; et des sentimens qu'*une fille n'a pas*, pour qu'une fille ne doit pas avoir, ne doit pas éprouver, est d'un style bien peu travaillé. *Sa larme* n'est pas une expression heureuse : le singulier pour le pluriel produit ici un mauvais effet. Je ne sais si le sens des vers sur *Biblis* est assez clair : il y a de l'embarras dans la construction; mais ces sortes de fautes font moins de peine que les fautes qui donnent au style un air niais, comme celles que je viens de relever.

> Qu'une savante main coupe ta chevelure,
> Et qu'à ton pied s'ajuste une *habile* chaussure.

Le premier vers n'est pas très-élégant; et l'épithète *habile*, donnée à une chaussure, est une singulière innovation : c'est l'artiste cordonnier qui est habile, et non pas la chaussure. M. de Saint-Ange paroît avoir emprunté cette expression à la langue latine, quoiqu'elle ne soit pas ici dans Ovide. Virgile a très-bien dit :

> *Humeroque habilem suspenderat arcum;*

mais notre langue ne peut pas encore s'accommoder de cette hardiesse.

Que les larmes pour vaincre *ont de puissantes armes !*
Un cœur de diamant s'amollit par les larmes.
Aux yeux d'une cruelle offre un visage en pleurs,
Ou mouille au moins tes yeux, *signes de tes douleurs.*

Que ces vers sont pesans, en comparaison de ceux d'Ovide ! et ici la légèreté étoit de nécessité. Je ne crois pas qu'on puisse dire que les larmes *ont des armes :* elles en sont elles-mêmes de très-sûres. *Signes de tes douleurs* est un remplissage bien froid et bien maladroit ; on ne pouvoit guère terminer plus mal, ce me semble, un pareil morceau : finir par une faute, quand le dernier coup de pinceau doit être vif et frappant ! Voici un autre précepte qui me paroît beaucoup mieux rendu :

Qui peut prendre un baiser *sans prendre aussi le reste,*
Est un sot sans excuse et digne de mépris :
Il ne méritoit pas le bien qu'il a surpris.
S'il ne va pas plus loin, qu'à lui-même il s'en *prenne :*
Sa pudeur est bêtise, et son excuse est *vaine.*

Vaine et *prenne* ne riment pas trop ensemble : ce n'est qu'une petite négligence. *Sans prendre aussi le reste* est un peu cru : mais le traducteur est de la plus grande fidélité : *Si non et cœtera sumet*, dit Ovide.

La guerre a commencé, que la paix ait son tour :
Dans tes bras caressans serre la *soupirante,*
Sur ton sein amoureux renverse la *pleurante.*
Par d'avides baisers sèche ses yeux en pleurs ;
Et que Vénus par toi console ses douleurs.

La *soupirante ! la pleurante !* Où M. de Saint-Ange

a-t-il pris ces expressions-là ? et comment son goût s'est-il égaré au point de croire que de tels vers rendoient ces vers délicieux de l'original :

Candida jam dudùm cingantur colla lacertis ;
Inque tuos flens est accipienda sinus :
Oscula da flenti ; Veneris da gaudia flenti ;
Pax erit : hoc uno solvitur ira modo.

J'avoue qu'il doit être bien difficile d'en faire passer les grâces dans notre langue ; mais, au moins, il étoit aisé de ne pas substituer une ébauche aussi grossière à un tableau de l'*Albane*.

Eussiez-vous les attraits de la reine de Gnide,
Si vous les négligez, leur déclin est rapide.
. . . . . .
. . . . . .
Un vain faste repousse, et l'élégance attire :
C'est à la propreté que tient l'art de séduire.
Evitez l'abandon des cheveux négligés ;
Qu'ils soient artistement par le goût arrangés ;
Que chacune à son air conformant sa toilette,
Consulte son miroir, conseil d'une coquette.
On lisse ses cheveux sur le front partagés :
Cette coiffure sied à des traits allongés.
Un nœud qui sur la tête en forme l'assemblage,
Accompagnera mieux la rondeur du visage ;
Ils roulent sur l'épaule élégamment épars :
Tel une lyre en main on voit le dieu des arts ;
Une autre les relève et les renoue en tresse :
Telle paroît Diane, agile chasseresse ;
Une autre avec l'écaille en rattache les nœuds,
Et cette autre les boucle en replis onduleux :
Il est mille façons dont se coiffe une belle,
Et chaque jour amène une mode nouvelle :
Qui pourroit les nombrer ? Le chêne a moins de glands,
Moins d'abeilles la ruche, et de fleurs le printemps.

Cette tirade est bien versifiée : elle a de plus le mérite

de rendre avec exactitude le texte latin. On ne peut guère y reprendre que le vers suivant, qui paroît d'une simplicité trop négligée :

Il est mille façons dont se coiffe une belle.

C'est une de ces maximes dont la frivolité veut être relevée par l'élégance du vers. J'ai parcouru sans ordre les trois chants du poëme, et j'oublie bien plus de fautes que je n'en ai signalé dans cet extrait. J'aurois pu citer aussi quelques endroits où le traducteur lutte assez heureusement avec son modèle ; mais je suis renfermé dans d'étroites limites ; et le dernier morceau que j'ai transcrit, joint aux citations précédentes, peut donner une idée assez juste de cette traduction. Le mauvais l'emporte de beaucoup sur le bon dans cet ouvrage, composé avec trop de précipitation et avec trop de confiance : M. de Saint-Ange a imprimé, dit-on, il y a quelque temps, dans un journal, qu'*il est né pour traduire Ovide ;* il n'est pas du moins né pour le traduire si lestement. La même naïveté d'amour-propre l'engage à nous faire remarquer, dans une de ses notes, *la beauté d'un de ses vers.* Il appelle quelque part Vénus la *mère des ris ;* et cette dénomination, qui n'est point dans l'original, est employée assez à propos ; mais le traducteur devoit-il nous dire, en note, que ce *synonyme donne, en cette rencontre, au style une nuance délicate qui ne doit pas échapper à l'œil du goût ?* Victime du ridicule depuis qu'il a commencé d'écrire, M. de Saint-Ange ne veut-il pas, du moins, dérober à ses atteintes les derniers chants de sa muse et les restes de sa vie ?

XLI.

Traité de la République, ou *du meilleur Gouvernement*, ouvrage de Cicéron, rétabli d'après ses fragmens et ses autres écrits, et traduit en français, avec des notes historiques et critiques, et une dissertation sur l'origine et les progrès des sciences, des arts et du luxe chez les Romains; par M. Bernardi, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

§. Ier.

28 mars.

Il m'est impossible de jeter les yeux sur un livre de politique, ancien ou moderne, sans reporter mes réflexions vers l'époque où la fureur de disserter, de disputer, et de déraisonner sur la nature des gouvernemens, sur l'origine des sociétés, l'essence des lois, les principes des constitutions, les droits des hommes, et les limites du pouvoir, avoit saisi, bouleversé, aliéné toutes les têtes françaises. Un pareil délire ne pouvoit être nulle part plus dangereux que chez nous, parce que nos opinions n'étant guère que des modes, nous y portons la même légèreté, la même vivacité, la même chaleur, que dans les choses qui n'ont de rapport qu'à la décoration extérieure, mobile et passagère de la société : nous avons été conduits aux résultats les plus graves et les plus funestes par notre frivolité même; et

passant rapidement de la spéculation la moins approfondie à la pratique la plus insensée, nous avons changé de gouvernement, comme nous changions d'habits et de coiffures; et nous nous sommes déclarés libres dans le temps précisément où nous avions le plus besoin d'être gouvernés avec force, avec vigueur, avec empire. Heureusement, nous avons été si bien corrigés par les rudes leçons de l'expérience, et nous sommes si bien revenus de nos folles erreurs, que nous ne pouvons plus même souffrir aujourd'hui les dissertations abstraites, les raisonnemens métaphysiques, les théories creuses, les systèmes enfin, de quelque nature qu'ils soient, sur la politique: je plains les beaux esprits nourris à l'école de nos grands réformateurs, et dont la jeunesse se forma sous eux, aux méditations sublimes de l'art de gouverner les peuples; les trésors qu'ils ont amassés jadis sont exclus aujourd'hui de la circulation; les génies les plus riches et les plus fiers de leurs richesses, sont réduits à l'indigence; ils ne recueilleront pas dans leur vieillesse ce qu'ils ont semé dans le premier âge; les palmes qui devoient ombrager leurs cheveux blancs, se sont séchées tout à coup: ô vicissitude des choses humaines!

La politique fut une partie très-considérable des études de la philosophie ancienne; et les exemples de tant de philosophes qui, dans l'antiquité, ont institué des peuples, donné des lois, établi des constitutions, gouverné des villes et des nations, et créé des théories de tout genre sur l'administration des sociétés humaines, n'ont pas été l'attrait le moins puissant qui ait engagé les philosophes modernes à vouloir se mêler des affaires d'État:

quand on avoit lu Grotius, Puffendorf, Burlamaqui, pourquoi n'auroit-on pas été un Solon, un Lycurgue, un Carondas? Mais, à la différence des philosophes anciens, les nôtres ne faisoient entrer pour rien les considérations relatives aux mœurs dans leurs magnifiques institutions. Ils avoient horreur du positif: ils ne vouloient que de l'abstrait; ils n'auroient pas été gens à dire, comme Solon : *J'ai donné aux Athéniens, non pas les meilleures lois possibles, mais les meilleures qu'ils pussent supporter.* Quel singulier spectacle offroit alors la littérature française! On vit jusqu'à de misérables poëtes, qui n'avoient rien dans la tête que quelques hémistiches; des faiseurs de mauvaises tragédies, pleins d'orgueil et vides d'idées, de petits auteurs de vers galans, bouffis de suffisance, se croire des législateurs : quand du point de vue où nous sommes placés aujourd'hui, nous tournons nos regards vers des scènes si burlesques, nous sentons succéder à l'impression du ridicule celle de la pitié; et nous sommes tentés de déplorer le sort de ces hommes, dont l'orgueil devoit être à la fois confondu par la double leçon de l'expérience, qui a manifesté toutes leurs erreurs, et du génie qui les force à rentrer dans les voies de la raison et de la vérité.

Autant on méprise ces êtres présomptueux, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et qui, sans instruction solide, sans véritables lumières, incapables de raisonner avec quelque suite et quelque sens sur la moindre question politique, prétendent balancer la destinée des États, se perdent dans des rêves absurdes sur l'administration, et prennent en main la cause des peuples qui ne les ont point du tout chargés de leurs intérêts,

autant on aime à recueillir sur ces matières les pensées d'un Montesquieu, que la nécessité de ses études, la nature de sa profession, l'impulsion de son génie avoient porté vers de telles méditations; d'un Cicéron, aussi excellent citoyen que grand orateur, qui gouverna sa république avec gloire, et qui fut un des esprits les plus éclairés et les plus sages, comme un des plus beaux caractères de l'antiquité. Ce grand homme, forcé vers les derniers temps de sa vie, par les discordes civiles, de se retirer des affaires, se livra tout entier aux études philosophiques, dont il n'avoit pu goûter qu'imparfaitement, parmi les soins de l'administration et dans le tumulte de la ville, les pures et ravissantes délices. Si nous devons à sa vie publique ces harangues admirables, qui seront les modèles éternels de l'éloquence, et dans lesquelles il a déployé tous les genres d'esprit et de talent, c'est à sa retraite que les lettres sont redevables de ces précieux traités où toutes les grandes questions de la morale et de la politique se trouvent développées avec un art si séduisant: j'aime à me représenter ce consul de Rome, ce *père de la patrie*, plein de génie et d'expérience, arraché du timon des affaires par les tempêtes de la république, se jetant dans le port heureux que la philosophie lui présente, et tantôt à Cumes, tantôt à Tusculum, parmi les plus rians paysages, sous le plus beau ciel du monde, dans les plus doux asiles, méditant de transporter chez les Romains les fruits et la gloire de la philosophie grecque, comme il avoit déjà naturalisé chez eux les palmes de l'éloquence. Mais le temps nous a envié quelques-unes de ces productions nombreuses qui signalèrent la vieillesse du philosophe romain. Et quels sont les monumens de l'anti-

quité qui n'excitent pas nos regrets en excitant notre admiration? Les ravages du temps sont partout imprimés sur ces ouvrages immortels: nous avons perdu les traités que Cicéron avoit composés sur *la gloire*, sur *la république*, et sur *la consolation*. Un savant du seizième siècle, Sigonius, entreprit de refaire ce dernier traité, en liant par des morceaux et des développemens de sa façon, les fragmens qui restoient de cet ouvrage. Ce Sigonius écrivoit si bien en latin, qu'il fit illusion à tous les savans du temps: et même quand la fraude fut découverte, les meilleurs éditeurs des Œuvres de Cicéron ne balancèrent pas à insérer le traité de Sigonius dans le recueil des vrais ouvrages de l'auteur latin. Le Traité *de la Gloire* existoit encore dans le quatorzième siècle: on prétend qu'un certain Alcyonius, médecin de Venise, vola, dans un couvent de religieuses, le seul manuscrit qu'il y eût de cet ouvrage, et le fit disparoître, après en avoir dispersé quelques lambeaux dans un Traité qu'il avoit fait lui-même sur *l'exil*. Il paroît, par une lettre de Gerbert, que le Traité *de la République* se trouvoit encore, à la bibliothèque de l'abbaye de Fleury, dans le onzième siècle; il n'en est plus fait mention nulle part depuis ce temps-là. C'est de cet ouvrage que M. Bernardi a essayé de réparer la perte, non pas en composant, à l'exemple de Sigonius, les morceaux nécessaires pour lier entre eux les fragmens qui nous en restent; mais, ce qui est beaucoup plus sage, en recueillant dans les Œuvres mêmes de Cicéron, et en rassemblant avec art tous les passages qui ont rapport au sujet traité par l'auteur latin dans son livre de la République. Cette entreprise demandoit beaucoup d'érudition, de patience et de travail; et la manière dont elle est exé-

cutée ne peut que faire beaucoup d'honneur à M. Bernardi, dans le monde savant.

Son traité n'est pas celui de Cicéron, sans doute : il n'a pas même la forme que l'auteur latin avoit donnée à son ouvrage; mais c'est une idée très-heureuse d'avoir présenté sous un même point de vue, et dans un même cadre, sous un titre qui étoit celui d'un traité de Cicéron, tout ce qui se trouve épars dans les œuvres de l'orateur romain, touchant la politique et l'administration. On voit, par les lettres de Cicéron, qu'il avoit composé ce traité en forme de dialogue, comme celui de *l'orateur :* dans le premier plan, il devoit contenir neuf livres; l'auteur le réduisit ensuite à six livres, et c'est ainsi qu'il parut. Quand Cicéron eut composé les deux premiers livres, il en fit lecture à quelques-uns de ses amis, dans sa maison de *Tusculum*. Salluste (ce n'est point l'historien) lui conseilla d'en changer le plan, et de parler, en son propre nom, dans son traité: il apportoit pour raison que son sujet auroit plus de poids et de dignité, s'il parloit de lui-même, et s'il imprimoit ainsi à ses théories le sceau de cette grande expérience qu'il avoit acquise dans les affaires. Je pense que ce conseil de Salluste étoit fort bon : Cicéron parut d'abord vouloir le suivre; mais les deux livres qu'il avoit déjà composés en dialogue le déterminèrent à continuer, comme il avoit commencé. M. Bernardi n'a donc pu conserver de la forme de cet ouvrage, que le nombre des livres, ce qui, en soi-même, est assez frivole, et ce qui a dû être pour lui une difficulté de plus, mais non pas une de ces difficultés qu'il est glorieux de vaincre, parce que ici les avantages de la victoire ne sont pas proportionnés aux fatigues de la lutte. Le conseil de

Salluste, et les incertitudes qu'il inspira à Cicéron, justifient, jusqu'à un certain point, l'éditeur d'avoir changé la forme du traité; et d'ailleurs il eût été par trop téméraire, et je crois même impossible de la reproduire; mais n'est-il pas aussi un peu téméraire de donner comme un *ouvrage de Cicéron*, ce qui n'en est point un, ni pour la forme ni pour le fond, quoique toutes les pensées et même tous les mots soient de cet auteur? Et peut-on se permettre de faire sur un ouvrage purement théorique et raisonné, ce qu'on a fait avec succès sur des ouvrages historiques? Frinshemius, Brottier, le président Desbrosses, ont pu entreprendre de rétablir Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite et Salluste; quelque mérite qu'il y ait dans leurs savantes restaurations, ils n'avoient au fond que des faits à arranger; mais quand il s'agit de l'ordre des pensées d'un écrivain, de cet ordre qui est une des qualités fondamentales et essentielles du style, n'est-ce pas tout autre chose! M. Bernardi lui-même accuse Sigonius de témérité, et avec raison; mais si l'entreprise du savant italien fut téméraire, celle du savant français n'est-elle pas un peu hardie?

Par exemple une lettre de Cicéron à Atticus, nous apprend qu'il avoit mis en tête de chacun des livres de sa République des espèces de préambules; et M. Bernardi a suivi la même méthode, quoique tous ces préambules soient perdus, excepté celui du cinquième livre. Mais d'abord, les préambules de M. Bernardi ne ressemblent probablement point à ceux que Cicéron avoit composés; et pourquoi s'être astreint à mettre des préambules nécessairement différens de ceux que l'auteur original avoit employés? Il y a dans ces petits scrupules,

quelque chose de frivole et même de puéril; mais le vice de ces détails est lié à celui de l'ensemble : on veut refaire le Traité *de la République;* et ce traité refait, n'est, au fond, qu'un recueil des pensées de Cicéron sur la science sociale; on pourroit, avec la même méthode, composer des traités de Cicéron, auxquels Cicéron n'auroit jamais pensé.

Au reste, ce recueil a l'avantage d'offrir de suite et dans un ordre très-lumineux toutes les idées politiques que Cicéron avoit puisées soit dans sa propre sagesse, soit dans l'étude de la philosophie grecque; et il peut être regardé comme un des plus beaux livres de l'antiquité sur les matières de ce genre, quoiqu'il soit en partie l'ouvrage d'un moderne; l'éditeur a eu soin d'y faire entrer non-seulement les fragmens qui restoient du Traité *de la République*, mais un grand nombre d'autres fragmens qui appartenoient à des ouvrages de Cicéron, également perdus; les notes qu'il y a jointes sont d'un écrivain aussi judicieux qu'érudit: sa traduction est bonne autant qu'une traduction de Cicéron peut l'être : je n'en connois pas qui me fasse plaisir.

§. II.

3 avril.

Le titre de ce traité pourroit faire croire que Cicéron regardoit le gouvernement républicain, dans le sens que nous attachons à ce mot, comme le meilleur de tous; mais il ne faut pas s'y tromper : chez les anciens, ce nom de république avoit une latitude qu'il a perdue dans les langues modernes : il signifioit la *chose publique*,

quelle que fût d'ailleurs la forme de l'administration. « La république, dit Cicéron, est la chose de tous ; elle « n'existe réellement qu'autant qu'elle est justement et « sagement administrée, soit par un seul, soit par les « principaux, soit par le peuple en corps : dans le cas « contraire, elle n'est pas la chose de tous; elle n'est « donc plus. » Ainsi le philosophe romain n'entendoit par le mot de *république*, si mal interprété de nos jours, qu'un gouvernement ferme, sage, équitable, qui maintînt l'état dans un juste équilibre, qui sans cesse consultât les intérêts de tous, et rendît à tous une justice égale: il semble avoir rejeté ces distinctions, bien connues de son temps, et où toute la politique des publicistes postérieurs s'est arrêtée. « L'usage que l'on fait de l'auto- « rité, dit l'éditeur, et non le nombre de ceux qui « l'exercent, caractérisent les gouvernemens, suivant « Cicéron; d'où l'on peut conclure que les révolutions « qu'ils éprouvent ne sont, la plupart du temps, que « des déplacemens de pouvoirs. » Cicéron n'examine donc pas si une administration est *démocratique, aristocratique* ou *monarchique ;* peu lui importe, pourvu qu'elle soit fondée sur les bases de la raison et de l'équité, pourvu qu'elle soit réglée par les lois de l'immuable et éternelle justice : belle et sublime pensée, bien supérieure à toute la métaphysique de ceux qui ont voulu attacher des idées de perfection à telle forme de gouvernement plutôt qu'à telle autre, sans faire attention que la forme n'est, pour ainsi dire, que l'extérieur et le corps de l'administration, tandis que la justice en est l'ame et la vie!

Si le plus brillant et le plus profond des écrivains politiques modernes n'avoit pas été trop séduit par le goût

de son temps; s'il n'avoit pas cherché de vaines et subtiles distinctions; si son génie, trop amoureux peut-être de la précision métaphysique, s'étoit reposé sur ce principe également simple et fécond, il se seroit bien gardé d'examiner l'essence du *despotisme* : il n'auroit point placé à côté de l'*honneur* et de *la vertu* ce mobile de *la terreur*, qu'il considère comme un des ressorts des gouvernemens humains; il se fût écrié avec Cicéron : « Quand la justice cesse d'exister dans un état, l'état « n'existe plus; parce que l'état n'est pas la chose d'un « seul, mais la chose de tous ! » Il eût rayé le *despotisme* du nombre des gouvernemens, parce que le despotisme n'en est pas un, parce que la justice étant l'ame de toute administration, il n'y a hors d'elle que la mort et la corruption. Comment Montesquieu n'a-t-il pas été averti par ce seul mot de *terreur*, qu'il n'analysoit, qu'il ne disséquoit en quelque sorte qu'un cadavre?

Du principe établi par Cicéron découlent les plus nobles idées : on voit, dans son ouvrage, les sociétés politiques s'affermir sur le fondement de la religion, des mœurs, de l'amour de la patrie, de toutes les vertus publiques et privées. Comme son but est d'appliquer à la république romaine toutes les pensées que lui fournit son sujet, et de la présenter comme un modèle où brillent en réalité la plupart des perfections que l'imagination et la théorie peuvent créer d'une manière abstraite, il commence par exposer les maximes et les lois fondamentales sur lesquelles elle a élevé l'édifice solide et magnifique de sa grandeur. C'est là que l'on trouve cette belle définition de la société : « Une cité n'est point « la réunion d'une multitude quelconque; on ne pour- « roit donner ce nom à un rassemblement de bandits

« et de brigands. Elle consiste dans l'association de plu-
« sieurs hommes liés entre eux par des lois et par un
« intérêt commun : toute cité qui présente une pareille
« association est ce qu'on appelle une *République*. Ce
« qui porte le nom de ville n'est au contraire qu'un as-
« semblage de plusieurs maisons, entouré d'un mur et
« d'autres fortifications, ouvrage de la nature et de l'art,
« entremêlé de temples et de places publiques. »

Lorsque Cicéron veut démontrer la nécessité des lois pour réprimer et contenir les passions, qui détruiroient la société si elles n'étoient retenues par aucun frein, il sonde la nature de l'ame et s'élève aux considérations les plus sublimes; et quand il sonde l'essence même de la loi, il traite la grande question du juste et de l'injuste, remonte jusqu'à la loi naturelle, et réfute les fameux argumens de Carnéades contre la justice. Enfin, il rattache à la religion toutes les parties de sa doctrine, prouve la nécessité des peines et des récompenses dans une autre vie, et semble nous ouvrir, dans la plus brillante perspective, cette partie celeste où s'accomplira la justice toujours imparfaite ici-bas, et dans laquelle le vice et la vertu, les bons et les méchans seront punis ou récompensés.

Je ne doute pas qu'un pareil traité de politique ne paroisse extrêmement puéril et très-peu philosophique à certains esprits qui voudroient que le dogme de l'immortalité de l'ame, celui de la vie future, des peines et des récompenses à venir, fussent comptés pour rien dans l'administration des états : ils seront tentés de regarder Cicéron comme un orateur qui tourne très-bien des phrases, qui arrondit merveilleusement des périodes; mais comme un génie très-foible et très-médiocre en

politique. Cependant, outre la grande expérience qu'il avoit des affaires et du gouvernement, il n'est, dans cet ouvrage, que l'interprète de tous les plus beaux génies de l'antiquité; il avoit de plus à braver, lorsqu'il établissoit de telles maximes, une philosophie déjà fort répandue de son temps, celle d'Epicure, dont les plus illustres personnages de Rome commençoient à s'entêter.

Cicéron oppose sans cesse dans ce traité les mœurs des anciens Romains à celles de ses contemporains : « Nos « ancêtres, dit-il, désapprouvoient tous les gains qui « avoient quelque chose d'odieux, tels que ceux des « financiers et des prêteurs à intérêt; ils regardoient « comme viles et basses les professions mercenaires; ils « rangeoient dans la même classe les marchands en dé- « tail, qui ne feroient aucun profit s'ils ne mentoient « continuellement : *nihil, enim, proficiunt, nisi ad « modùm mentiantur*. On faisoit quelque cas du com- « merce en gros; mais on louoit le négociant qui, sa- « tisfait d'un profit raisonnable, se retiroit à sa campa- « gne comme dans un port, pour se livrer à l'agricul- « ture. Nos ancêtres ne vouloient pas que le même peu- « ple fût à la fois le maître et le facteur de l'univers : » *Nolebant, enim, eundem populum imperatorem et portitorem esse terrarum*. C'est à l'introduction de la philosophie d'Epicure, que Cicéron attribue les premiers changemens qui s'opérèrent dans les mœurs romaines : « Ce fut alors, dit-il, qu'on commença à ré- « voquer en doute la doctrine de la grande Grèce sur « l'origine céleste de l'ame et sur son immortalité : on « soutint qu'elle périssoit avec le corps. Les philosophes « enseignèrent ouvertement qu'il falloit tout faire pour

« la volupté..... Ainsi disparut l'ancienne sévérité des « mœurs : à peine en trouve-t-on quelques vestiges « dans les livres. Le papier même qui la contenoit a « vieilli. » On diroit que l'auteur latin fait ici notre histoire : on sait combien ont modifié nos mœurs ces éternelles et téméraires discussions sur les points les plus délicats de la religion, de la politique et de la morale, dont la France a retenti pendant près d'un siècle.

Je parle toujours de cet ouvrage comme s'il étoit de Cicéron, parce qu'il n'y a pas une pensée ni une expression qui ne soit de lui dans ce recueil : c'est un précis excellent de tout ce que l'orateur romain a écrit de plus juste et de plus profond sur une des matières les plus importantes. L'éditeur a mis à contribution tous ses traités et tous ses discours; mais il n'a pu éviter la différence des tons et la bigarrure des styles, qui se fait sentir dans un ouvrage composé de morceaux de rapport : une tirade oratoire se trouve souvent à côté d'un passage purement didactique, et les nuances qui devroient les unir ne sont pas quelquefois observées avec un art assez délicat. Il est très-rare qu'un goût sûr accompagne une grande érudition, parce que le goût est économe de sa nature, tandis que l'érudition est prodigue : un savant ne veut rien perdre de ce que ses soins ont amassé; et le jugement veut que l'on sache perdre à propos quelque chose. Il eût peut-être été à désirer que M. Bernardi se fût montré aussi sobre dans la composition de l'ouvrage que dans la rédaction de ses notes, qui sont instructives, sans être trop chargées. Les deux dissertations jointes à ce traité ont le même mérite; cependant je ne sais s'il étoit fort nécessaire d'en faire une pour réfuter les argumens de Carnéades contre la jus-

tice. Celle que l'auteur a composé *sur l'origine et les progrès des sciences, des arts, de la philosophie et du luxe chez les Romains,* est très-intéressante. La traduction, dont on peut juger par les extraits que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, est exacte : le style en est un peu foible, mais il est toujours coulant et naturel.

XLII.

Choix de Discours de réception à l'Académie française, depuis son établissement jusqu'à sa suppression, par M. Boudou.

13 avril.

Les discours que prononcent les membres de l'Académie française, dans la cérémonie de leur réception, semblent, par leur nature, condamnés à l'oubli : les convenances imposent à chacun des candidats le devoir de parler de sa reconnoissance, et d'exagérer son indignité ; deux sentimens dont il est d'autant plus rare que les récipiendaires soient véritablement pénétrés, qu'en général, ils ne se croient point du tout indignes de ces honneurs littéraires, presque aussi souvent accordés à la brigue et à la faveur qu'au mérite. Ces éternelles expressions d'une fausse modestie et d'une gratitude assez suspecte, ne sont pas très-propres à constituer des compositions d'une grande éloquence, ou d'un intérêt extrêmement vif : ce qui est faux et monotone est doublement ennuyeux. Depuis plus de cent cinquante ans, chaque aspirant à l'Académie, après avoir fait ses visites, après

avoir bien couru, bien sué, pour percer à travers la foule des concurrens, pour arriver à la porte de l'Académie, et se la faire ouvrir, vient prononcer, devant la compagnie, une harangue dans laquelle il déclare qu'il se reconnoît indigne de l'honneur qu'on lui accorde : cela feroit rire, si cela n'étoit encore plus insipide que ridicule. Ce ridicule augmente dans les temps de disette littéraire. Quand La Bruyère fut reçu à l'Académie française, elle comptoit parmi ses membres les Boileau, les Racine, les Bossuet, les La Fontaine. On aime donc à entendre l'auteur des *Caractères* s'écrier : *A quels hommes m'associez-vous?* Mais lorsque le même sentiment est exprimé dans le discours d'un homme médiocre qui s'associe à des hommes médiocres, on est tenté de répondre au modeste candidat : *Ah! Monsieur, à vos pareils!* Les formules de la politesse sont des mensonges convenus, très-nécessaires dans une société civilisée : comme nous ne pouvons devenir plus polis qu'en devenant moins sincères, c'est souvent un devoir d'immoler la vérité aux convenances; mais les Académies ont fait de ce devoir une source bien abondante d'ennui et d'insipidité!

Quelque importance qu'on ait voulu quelquefois attacher aux discours de réception, il est rare qu'ils tirent à conséquence : ou le récipiendaire est déjà connu par des ouvrages qui ont assuré sa réputation et ses droits, ou sa médiocrité, son défaut de talent, sa nullité ne sont point équivoques : dans le premier cas, il n'a guère besoin de faire de nouvelles preuves; dans l'autre, si le discours est décidément mauvais, personne n'en est surpris : on s'y attendoit; il ne fait que confirmer l'opinion qu'on avoit de l'auteur : s'il est passable, s'il est bon, il

ne sauroit tenir lieu des titres qui manquent d'ailleurs au candidat : un tour heureux donné à quelques complimens usés, à quelques lieux communs rebattus, ne peut suffire pour constituer le mérite d'un académicien et légitimer son adoption, ses honneurs et ses prérogatives. Cependant il peut arriver, par une combinaison bizarre d'événemens extraordinaires, que ce qui n'est, pour la plupart des récipiendaires, qu'une vaine et insignifiante cérémonie, devienne, pour quelqu'un d'eux, une affaire importante, une circonstance grave et décisive : le malheur des temps avoit forcé Cicéron à garder un long silence, le sénat et le peuple désiroient vivement d'entendre de nouveau cette voix qui les avoit tant de fois charmés : si l'orateur romain, dans le premier discours qu'il prononça après cette interruption, étoit resté au-dessous de sa renommée, peut-être le peuple eût-il été assez injuste pour ne plus vouloir dater ses jugemens que de ce nouveau discours; et sans doute l'envie, qui épie sans cesse le moment de son triomphe, n'auroit pas manqué cette occasion de ternir une gloire devenue plus brillante encore par le prestige de l'éloignement et l'illusion du silence. Si un orateur d'une grande réputation, après une longue retraite, étoit appelé à l'Académie, l'attente du public seroit égale à l'idée qu'il auroit conçue du récipiendaire? et la multitude seroit disposée ou à exagérer son ancienne admiration, ou à la rétracter, suivant l'impression que le discours auroit pu lui faire, suivant le succès qu'il auroit obtenu : on verroit peut-être une grande et ancienne renommée venir échouer contre un si foible écueil; et il faudroit convenir que ce seroit rencontrer une des chances les plus tristes de la fortune, et, pour me ser-

vir d'une expression populaire, jouer de malheur, que de se perdre par un discours de réception : une telle épreuve devoit-elle entrer dans la destinée de M. le cardinal Maury?

Pour donner quelque intérêt à ce genre de composition, si froid et si ennuyeux par lui-même, les nouveaux académiciens imaginèrent, depuis environ cinquante ans, d'abréger un peu les éloges et les remercîmens, pour se jeter et s'étendre dans quelque digression, dans quelque lieu commun, plus ou moins propre à recevoir les ornemens du style, à réveiller l'attention par l'agrément ou la gravité du sujet, à captiver l'auditoire par la finesse ou la justesse, ou même par la bizarrerie des idées : Voltaire donna le premier l'exemple de cette espèce de licence, qui consiste, à mettre un discours dans un discours, et qui fut quelquefois poussé si loin, qu'on a vu tel éloge académique, oratoire ou historique, telle harangue de réception qui, par une espèce de superfétation assez ridicule, renfermoit trois ou quatre discours très-complets. Le siècle étoit monté à ce ton : l'exacte mesure, la sobriété, la précision que le goût commande, passoient pour indigence, sécheresse et stérilité. Les plus grands écrivains même ne furent pas à l'abri de ce travers; et Rousseau, dans sa réponse à d'Alembert, qui vouloit qu'on établît un spectacle à Genève, disserte à cette occasion sur la comédie, sur la tragédie, sur la pudeur, sur le duel, sur les mœurs du jour, sur celles des Romains, sur les comédiens et sur les comédiennes, avec une longueur et une diffusion que toute la chaleur, toute l'élégance et tout le charme de son style font pardonner à peine. La littérature étoit en quelque sorte malade d'une surabondance d'idées et de phrases qui

ne cherchoit qu'à se répandre, et dont le débordement renversoit les limites de tous les genres : les compositions académiques furent comme autant de canaux par où couloit sans cesse cette intarrissable source de verbiage.

Cet abus né d'un autre abus, ce goût des dissertations essentiellement postiches, par lesquelles on vouloit corriger le vice radical d'une espèce d'ouvrages essentiellement insipides, produisit cependant quelques bons effets : on regretteroit, par exemple, que Buffon n'eût pas écrit l'excellent morceau sur le style, qui fait l'ornement de son discours de réception ; mais on est fâché de voir ce grand écrivain, dans sa réponse à M. le maréchal de Duras, s'amuser à soutenir et à développer très-longuement un paradoxe littéraire, indigne de la justesse de son esprit, de la délicatesse de son goût et de l'étendue de ses lumières : il se plaint de ce que toutes nos pièces de théâtre, avant M. du Belloy, étoient dans le costume antique, où les dieux méchans, dit-il, leurs ministres fourbes, leurs oracles menteurs, et des rois cruels, jouent les principaux rôles : « les perfidies, ajoute-t-il, les superstitions et les atrocités remplissent chaque scène. Qu'étoient les hommes soumis alors à de pareils tyrans? Comment, depuis Homère, tous les poëtes se sont-ils servilement accordés à copier le tableau de ce siècle barbare? etc. » Dans le reste de sa déclamation, M. de Buffon cherche à détruire toutes les illusions de la poésie : il veut tout ramener à la vérité de l'histoire : il ose comparer la Henriade à l'Iliade! « Quelle différence dans l'art, s'écrie-t-il! N'est-il pas plus aisé de monter l'imagination des hommes que d'élever leur raison; de leur montrer des mannequins

gigantesques, des héros fabuleux, que de leur présenter des portraits ressemblans, de vrais hommes vraiment grands? » C'est dans de tels excès que la fureur de disserter sur des choses que l'on ne comprend pas, ou que l'on n'a pas assez approfondies, jette les esprits même les plus éclairés et les plus éminens. L'éditeur auroit pu se dispenser d'insérer dans son recueil ce discours, où l'on ne reconnoît ni le grand sens, ni le style de M. de Buffon.

Parmi les nombreux morceaux du même genre que présente cette collection, on peut distinguer les réflexions de M. Thomas *sur l'homme de lettres, considéré comme citoyen*, chef-d'œuvre d'exagération, d'enflure, de fausse sensibilité et de mauvais goût; celles de M. de Laharpe, touchant *la préférence que l'écrivain doit donner à la société de ses confrères sur celle du monde.* On remarque, dans le développement de cette question, des idées justes, qui semblent être le résultat de l'expérience même de l'auteur, et qui frappent d'autant plus qu'elles offrent de continuelles allusions aux situations diverses dans lesquelles M. de Laharpe s'étoit trouvé : on sent qu'il se peint lui-même sous les traits généraux d'un modèle idéal; mais le style a quelque chose d'outré dans sa pompe académique : les apostrophes y sont prodiguées; le ton en est rude, sec, et superbe; et la diction, quoique tourmentée par le mouvement des figures les plus fortes, manque de feu et de couleur. On distingue celles de M. de Chastellux, *sur les causes qui perfectionnent, ou corrompent le goût :* l'auteur cherche des vues neuves; mais il s'égare dans les ténèbres d'une métaphysique embrouillée, et son style est aussi peu naturel que ses idées; les observations de l'abbé Arnaud, sur *le*

caractère de la langue française, comparée avec les langues anciennes : véritable galimatias; celles de M. de Boufflers, sur *la clarté du style :* sujet commun et suraué, qui n'est point rajeuni par le style. M. de Laharpe a parfaitement jugé ce morceau dans sa correspondance, lorsqu'il a dit que M. de Boufflers avoit tellement étendu et exagéré son idée, qu'il avoit fini par la dénaturer et la rendre fausse; celles de M. Suard, sur *la philosophie, dans le dix-huitième siècle :* c'est un éloge, ou plutôt une apologie, en plus de vingt pages, des doctrines alors en crédit : le style en est facile, correct et foible : il y a quelques raprochemens ingénieux et justes; mais, en général, cette longue amplification pèche par un défaut absolu de sens et de logique : l'auteur n'avoit pas même appris, à l'école dont il étoit élève, l'art d'enchaîner des sophismes et de les colorer. Il faut citer un exemple : « Ce qui est à la fois absurde et atroce, « dit l'orateur, c'est de prétendre que la philosophie, « qui n'est que la recherche de la vérité, puisse nuire à « la religion et à la morale, qui ne peuvent avoir pour « base que l'éternelle vérité. » Le moindre écolier de logique feroit évanouir, avec une petite distinction, ce grand raisonnement sur lequel est appuyée toute l'apologie de notre académicien. Il ne répond guère mieux aux autres accusations : c'est un mauvais avocat qui défend mal une mauvaise cause. Il règne dans tout le discours un léger sentiment d'amertume, qui cependant n'a pu échauffer le style : le roi Louis XV s'étoit opposé à la réception de l'orateur; M. Delille, qui avoit été frappé de la même disgrâce, ne chercha pas à se venger par une déclamation : il eut le bon esprit de ne faire que des phrases; sur les voyages et les travaux de

M. de la Condamine, auquel il succédoit. M. Suard oublia presque l'éloge de l'abbé de la Ville, son prédécesseur, grand diplomate, et fit céder son penchant connu pour la diplomatie, au besoin de venger et de justifier le parti auquel il étoit attaché : son discours est presque le seul, dans cette collection, qui porte un tel caractère; cela est remarquable.

L'hyperbole et l'emphase sont les figures principales de l'éloquence académique : les récipiendaires en ont fait grand usage dans tous les temps, mais surtout à l'époque de la naissance de l'Académie, lorsque la langue étoit à peine fixée, et que le goût n'étoit point encore formé. Le bon Patru, qui passoit pour le premier critique de son temps, et qui écrivoit avec une pureté d'autant plus précieuse qu'elle étoit plus rare alors, appelle, dans son discours de réception, l'Académie un *nouvel astre qui vient éclairer tout le cercle des sciences*, un lieu renommé, où quelque part que l'on jette les yeux, *on ne voit que des héros;* il prétend qu'on trouve, dans cette assemblée, *tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux;* il ajoute que la nature n'a pu produire les quarante académiciens *sans s'épuiser;* il assure qu'on ne sauroit espérer *de trouver à l'avenir des hommes qui leur ressemblent.* Les académiciens dont Patru parloit ainsi, étoient Conrard, Faret, Chapelain, Colletet, Saint-Amand, Malleville, Habert, Bardin, etc. Et puis, fiez-vous aux complimens! Il est vrai que, dans la suite, les Bossuet, les La Bruyère, les Fénélon, les Fléchier, les Massillon, évitèrent ce ton et ces phrases ridiculement hyperboliques : leurs discours sont les chefs-d'œuvre du genre. Je ne sais pourquoi le rédacteur de ce recueil n'y

a pas inséré ceux de Boileau et de La Fontaine : le discours de réception prononcé par Fléchier manque également. L'éditeur a-t-il craint de trop grossir sa collection? Dans ce cas, il auroit dû supprimer plutôt quelques autres discours, qui ne se recommandent ni par le mérite de la composition, ni par l'éclat des noms, ou même sacrifier l'introduction qu'il a mise en tête de son recueil, et qui n'est rien moins que bien écrite : du reste, il faut louer M. Boudou d'avoir cherché à faire revivre les modèles de l'éloquence académique : l'expérience de ces derniers temps prouve que nous avons grand besoin de les étudier.

XLIII.

Sermons de messire J. B. Charles-Marie de Beauvais, évêque de Sénez.

22 avril.

On ne peut s'occuper d'un genre de littérature de quelque importance, d'une de ces espèces supérieures de composition qui exigent ou le génie si rare de la poésie, ou le talent non moins rare de l'éloquence, sans tourner ses regards vers cette époque fameuse de notre gloire littéraire, qui vit la poésie et l'éloquence françaises s'élever à un degré de perfection tel, que l'âge suivant, malgré tout son éclat, malgré tous ses titres, oppose à ce siècle heureux plutôt de vaines prétentions que des droits réels : je sais qu'on nous reproche de rap-

peler sans cesse ces grands souvenirs, de rapprocher toujours les productions du dix-huitième siècle des modèles que présente le siècle précédent, d'insister sur une comparaison plus affligeante peut-être pour l'amour-propre de nos contemporains, qu'utile à l'intérêt des lettres. Je vois l'embarras qu'éprouvent dans un concours académique les écrivains qui, cherchant à tout concilier, à tout ménager, voudroient, sans trop se compromettre, balancer adroitement les avantages d'une époque par les prérogatives de l'autre; je n'ignore pas que ce parallèle n'a été proposé que pour répondre à ceux qu'on regarde moins comme des critiques sincères que comme des détracteurs acharnés; mais il s'agit ici de faits positifs, et non de raisonnemens vagues : Corneille et Racine ne sont-ils pas supérieurs à Voltaire et à Crébillon? La sagacité pittoresque de La Bruyère ne l'emporte-t-elle pas sur la finesse métaphysique de Duclos? Quelle prose pouvons-nous opposer à celle de Fénélon? Quel poëte comparerons-nous à La Fontaine? Quel comique pourra le disputer à Molière? Quel écrivain, dans le dix-huitième siècle, a su mieux mêler et fondre ensemble la dialectique, la plaisanterie et l'éloquence que Pascal? Où sont les orateurs de la chaire qui approchent même de Bossuet, de Fléchier, de Bourdaloue et de Massillon?

L'éloquence chrétienne n'a que trop évidemment dégénéré depuis ces grands hommes. Quelles sont les causes de cette décadence? C'est ce qu'il est très-difficile de spécifier : l'attribuera-t-on à l'affoiblissement de l'esprit religieux, à l'amollissement des mœurs, à l'altération des principes et des doctrines? Mais la plupart des hommes qui sont montés dans les tribunes sacrées après les

Bourdaloue et les Massillon, y portèrent l'autorité de leurs exemples autant que la puissance de leur talent : les Cheminais, les Neuville, l'abbé Poule, le père Elizée, M. l'évêque de Sénez, avoient su se préserver de la contagion qui infectoit presque tous les esprits; si leurs auditeurs étoient corrompus par les maximes du siècle, ils avoient, eux, repoussé toujours ces maximes loin de leur cœur, comme ils les combattoient dans leurs discours : ils n'étoient pas moins pénétrés que les orateurs précédens des grandes vérités qu'ils annoncoient; ils devoient donc trouver dans leur propre fond les mêmes sources de persuasion et d'éloquence. En vain, dira-t-on que la fleur des sujets avoit été moissonnée, que les matières étoient épuisées : les matières ne s'épuisent, les sujets ne se dessèchent et ne s'appauvrissent que pour les rhéteurs, pour les beaux-esprits, pour ceux qui courent après des tours de phrases, après des pensées brillantes, qui ne cherchent dans l'art de la parole que les ornemens de la parole, dont l'orgueil craint de répéter ce qui a été dit avant eux, dont l'amour-propre inquiet ne veut que se distinguer. La vérité est toujours neuve pour ceux qui en ont l'amour, et qui ne regardent l'éloquence que comme un moyen de la faire connoître et de la persuader : elle allume dans leur ame un feu qui éclate dans leurs paroles; ils n'examinent point si ce qu'ils disent a été dit, mais s'il est bon à dire; ils ne se proposent point de disputer à leurs rivaux ou à leurs prédécesseurs le prix du talent, mais celui du zèle; et cette disposition est, sans contredit, une des plus favorables au développement et à l'essor du talent même, qui trouve toujours dans le goût du vrai et dans le sentiment de sa propre persuasion, des

ressources fecondes qu'il ne sauroit attendre des prétentions et des efforts de la vanité : *Pectus est quod facit disertum.*

Accusera-t-on le dix-huitième siècle de n'avoir montré que de l'indifférence pour les talens qui pouvoient briller dans les chaires? Non ; son dégoût et son mépris pour les doctrines qui retentissent dans les temples, ne passa jamais jusqu'aux ministres qui savoient les annoncer et les interpréter avec éclat : nul siècle ne fut plus épris de tous les genres de talens ; nul ne poussa plus loin l'enthousiasme, et, s'il faut le dire, le fanatisme des arts et des lettres; les regards du public se tournoient sans cesse vers tous les points d'où pouvoient briller quelques étincelles de génie; le talent, sous quelque forme qu'il se montrât, voyoit presque toujours s'ouvrir et s'aplanir devant lui les voies de la fortune. La religion étoit négligée; mais l'éloquence religieuse étoit goûtée, applaudie, honorée : on s'empressoit d'aller entendre un sermon comme on couroit voir une tragédie; la renommée appeloit les amateurs et les curieux à l'église comme elle les convoquoit au théâtre ; si quelque missionnaire célèbre venoit se présenter dans les chaires de la capitale, tout Paris se pressoit autour de lui : l'éloquence inculte et sauvage des Bridaine et des Beauregard attiroit encore plus d'auditeurs que l'élégant et philosophique langage de l'Académie : le siècle de Louis XIV n'offrit point aux interprètes de la morale évangélique des encouragemens plus séduisans et plus flatteurs.

A la vérité, les orateurs chrétiens, à cette époque plus reculée, et dans un temps où les croyances religieuses avoient encore toute leur force, pouvoient se promet-

tre avec plus de confiance le genre de succès le plus capable de toucher des hommes qui cherchoient autre chose que la gloire de combiner harmonieusement des périodes : ils parloient à des cœurs préparés à les entendre; mais si dans la suite les esprits étoient devenus plus rebelles, s'ils opposoient aux traits de l'éloquence plus de difficultés à vaincre, l'espérance de la victoire ne devoit en avoir que plus d'attraits, le génie de l'orateur plus de ressort, et ses efforts plus d'énergie. Il semble que les circonstances les plus propres au développement et au triomphe de l'éloquence sont celles où elle rencontre le plus d'obstacles à surmonter. Lorsque le mépris des anciennes traditions avoient cessé d'être le secret de quelques particuliers qui cachoient dans l'ombre leur incrédulité; quand l'impiété n'étoit plus seulement le fruit des passions et du désordre, mais le résultat de la réflexion et du calcul; quand l'erreur étoit devenu un système qui s'introduisoit chaque jour, et plus avant, et dans un plus grand nombre d'esprits, comment est-il arrivé que l'éloquence évangélique n'ait pas pris, et de nouvelles formes, et une nouvelle vigueur, et de nouvelles armes? Ses adversaires alloient tête levée: elle les connoissoit, elle les signaloit; mais elle les combattoit foiblement. Tandis que quelques-uns des écrivains qui contribuoient le plus à détruire l'influence des anciennes habitudes et des maximes héréditaires, entraînoient tout par la véhémence de leur style, les prédicateurs, même les plus renommés, sembloient craindre de faire usage de tout leur talent, et paroissoient vouloir entretenir les foibles et mourantes étincelles qui restoient encore dans quelques ames pieuses, plutôt que rallumer le flambeau de la foi publique à celui de l'éloquence.

Les conjonctures étoient telles, que la carrière de l'éloquence chrétienne devenoit absolument neuve : tous les points qu'on traite dans les chaires se présentoient sous un nouveau jour. Qu'on se figure un Bossuet dans de pareilles circonstances : quel degré de force et de chaleur n'auroient-elles pas ajouté à son génie !

On a remarqué avec raison que l'esprit philosophique avoit exercé sur les lettres un ascendant funeste, en introduisant dans la tragédie le goût des sentences, des maximes déplacées et des déclamations parasites ; en faisant de la comédie une école de métaphysique et de subtilité, en donnant naissance au drame, en dénaturant plusieurs genres, en communiquant sa morgue et son pédantisme à l'éloquence académique. Mais doit-on lui attribuer la décadence de l'éloquence de la chaire, qui par sa nature étoit à l'abri de cette contagion? Et comment se fait-il d'ailleurs que ce genre ait éprouvé un affoiblissement beaucoup plus sensible, soit beaucoup plus tombé que quelques autres sur lesquels la nouvelle manière de penser avoit une influence immédiate? La poésie s'est soutenue avec éclat, l'éloquence profane s'est ranimée, et a jeté des lueurs brillantes. Mais qu'avoient de commun avec les doctrines et les docteurs à la mode, ces hommes pieux qui se chargeoient du ministère de la parole sainte? Leurs idées et leur style s'écartoient également des idées et du style alors en crédit : généralement, leurs compositions sont saines, exemptes de ce mauvais goût qui dénaturoit la langue et corrompoit la diction ; et les défauts qu'on peut y reprendre appartiennent plus à l'esprit particulier de l'orateur qu'au ton général du siècle ; mais ces mêmes compositions, sages, régulières, raisonnables, quelquefois éloquentes, ne s'é-

lèvent jamais à un certain degré de force; et les plus parfaites d'entre elles sont restées à une distance immense des compositions de Bourdaloue et de Massillon.

Je ne parle pas de Bossuet : il est incomparable; mais quelques-uns des orateurs de ces derniers temps affectent de mépriser Fléchier : ils ont grand tort. Il est possible que parmi les prédicateurs du dix-huitième siècle, il y en ait eu qui soient nés avec plus de talent pour l'éloquence que le panégyriste de Turenne; mais aucun d'eux n'a laissé un seul discours aussi bienfait que les bonnes Oraisons funèbres de Fléchier.

M. l'évêque de Sénez doit sans doute obtenir un rang distingué parmi les orateurs qui, dans un temps de décadence ont le plus honoré la chaire française : il étoit né avec un véritable talent, que d'excellentes études avoient développé et perfectionné; et surtout il portoit au fond de son cœur ces sentimens qui sont la base la plus solide comme le ressort le plus puissant de l'éloquence chrétienne. C'est ce qui se fait d'abord sentir dans ses discours, et ce qui leur donne un caractère. Plusieurs des hommes de talent qui ont couru la même carrière, à la même époque, ont heurté contre deux écueils : les uns ont voulu transporter dans l'éloquence évangélique quelques traits de l'éloquence profane, et, pour faire valoir la vérité, ont emprunté les ressources et le style des sophistes du temps : ils parloient en chrétiens, et s'exprimoient en philosophes. Les autres s'efforcèrent de copier la manière des grands orateurs du siècle précédent, et particulièrement celle de Bossuet; ce qui répandit sur leurs discours un air d'imitation auquel les gens de goût et les juges éclairés préféreront toujours une heureuse et sage originalité. Quand ils

voient un orateur occupé à saisir le ton, à calquer les tours et les phrases d'un autre, ils ne le croient pas assez pénétré des sujets qu'il traite; ils regrettent que cette hardiesse, que cette véhémence de langage, qui doit être le fruit de l'inspiration, devienne le produit du calcul, et comme un jeu de la rhétorique. S'il est d'ailleurs un écrivain dont il paroisse impossible de s'approprier la manière, c'est Bossuet : l'imitation est sur-le-champ reconnue ; et il est très-rare qu'elle n'affecte pas désagréablement l'auditeur ou le lecteur, soit parce qu'elle tranche trop brusquement avec ce qui appartient à l'imitateur, soit parce qu'elle annonce dans le copiste une hauteur de prétentions trop peu proportionnée à son talent, soit parce qu'elle est nécessairement trop sensible et trop frappante, soit, enfin, parce qu'il n'a été donné qu'au génie et à l'autorité de Bossuet de prendre un certain ton, et de parler un certain langage : il faut, autant qu'il est possible, être soi-même en tout, et surtout dans l'éloquence. Tel est le mérite de M. de Sénez : ses discours sont originaux; non qu'ils offrent de ces traits qui annoncent les talens rares et extraordinaires, les génies que la nature a marqués d'une empreinte particulière; mais en ce sens, qu'ils ne présentent aucune trace de ce goût d'imitation qui séduit quelquefois les talens même les plus heureux, et qui leur est inspiré par une admiration trop peu réglée des grands modèles : c'est la raison, c'est le sens et le sentiment qui dominent dans ses compositions plutôt que les artifices de la rhétorique et les recherches de l'art : rien n'est d'emprunt; tout part d'un esprit pénétré ou d'une ame émue : il n'appelle pas même l'imagination au secours du ju-

gement et de la raison; il se contente de penser et de sentir; il semble éviter sans effort tout ce qui pourroit avoir l'air de l'étude et de la combinaison, pour ne laisser voir que ce qui forme le fonds de son esprit, et répandre les sentimens que son ame éprouve: heureux, sans doute, s'il avoit pu joindre à ces dispositions un talent qui s'élevât plus souvent au-dessus du médiocre! Il s'est montré dans ses ouvrages tel qu'il étoit; et son esprit lumineux, net et juste, avoit peu de nerf et de profondeur; et son imagination manquoit d'éclat; et son ame ne sentoit et ne pouvoit rendre que des émotions douces. Son style est donc dépourvu de fermeté, de vigueur et d'énergie; son expression est décolorée; ses mouvemens sont plus souples et plus moëlleux que véhémens, entraînans et pathétiques; et sa diction, toujours claire, facile, naturelle et franche, n'est pas toujours assez serrée, assez travaillée, ni même assez correcte. On le lit cependant avec plaisir, et avec plus de plaisir que beaucoup d'orateurs plus brillans, parce qu'il est simple et vrai, sans affectation et sans fard; parce qu'il est plein de cette candeur qui est la première de toutes les convenances dans l'art oratoire; parce qu'il n'a rien qui sente l'écrivain à prétention et le rhéteur guindé; enfin, parce qu'il est lui-même. C'est un orateur médiocre, foible; mais c'est un orateur aimable, et dont la foiblesse même, qui n'est que l'expression de sa propre nature, me paroît infiniment préférable à la force affectée et à la verve artificielle de quelques-uns de ses contemporains, qui masquoient la médiocrité réelle de leurs moyens par l'effort ambitieux de leurs prétentions.

XLIV.

Œuvres de Louis Racine, faisant suite aux *Œuvres de Jean Racine*, commentées par M. Geoffroy.

17 mai.

Boileau voulant détourner le fils du grand Racine de la poesie, vers laquelle l'entraînoient l'instinct de son talent et la gloire de son père, lui disoit avec ce ton d'autorité, qui convenoit si bien au législateur du Parnasse : « Depuis que le monde est monde, on n'a point « vu de grand poëte, fils d'un grand poëte. » Il est rare que des argumens de cette nature persuadent un jeune homme qui veut entrer dans la carrière des lettres; il est également rare qu'il soit sensible aux autres considérations que faisoit valoir Boileau, lorsqu'il ajoutoit : « D'ailleurs, vous devez savoir mieux que personne à « quelle fortune cette gloire peut conduire. » Le jeune Racine auroit pu lui répondre : « Il n'y a point d'exem- « ple, il est vrai, que le fils d'un grand poëte ait été « un grand poëte lui-même : mais aussi je n'ai jamais « ouï dire que les enfans d'Homère, de Virgile, d'Ho- « race, de Corneille, s'ils en ont eu, aient recherché « le genre de gloire par lequel leurs pères s'étoient il- « lustrés; je sais qu'il existe un préjugé qui condamne, « en quelque sorte, à l'imbécillité les enfans des hommes « distingués par les dons du génie; mais une voix se- « crète me dit que je pourrois le démentir; et quelle « seroit cette loi de la nature, qui nous interdiroit l'hé- « ritage des talens, tandis qu'une autre loi semble ga-

« rantir celui des vertus? Si la noblesse du cœur se « communique avec le sang, pourquoi les facultés de « l'esprit auroient-elles un destin absolument contraire? « Vous me parlez des biens de la fortune; et dans vo- « tre *Art poétique*, vous avez conseillé vous-même « aux poëtes d'y renoncer; mais est-il bien sûr que la « fortune et le vrai talent soient dans un divorce éternel? « Si Homère mourut pauvre, Anacréon, Virgile, Ho- « race, et beaucoup d'écrivains qui ne les valoient pas, « ont été comblés de richesses; les libéralités d'un grand « prince ne se sont-elles pas répandues sur mon père « et sur vous? La profession des lettres n'est pas sans « doute la plus lucrative de toutes; mais chacun ne doit- « il pas choisir celle où la nature paroît l'appeler?» Ces pensées étoient peut-être dans l'esprit de Louis Racine; mais il se seroit gardé de les manifester à Boileau, qui sûrement auroit vu, dans un tel discours, plus de présomption que de solidité : il se tut, et fit des vers. «Ses « remontrances furent inutiles, dit M. Le Beau, dans « son éloge de l'auteur du *Poëme de la Religion* : il « falloit qu'un aiglon prît l'essor.» Cette expression peut sembler un peu forte : elle se sent peut-être un peu de l'emphase hyperbolique, qui caractérise toujours le style du célèbre professeur de l'université. Louis Racine n'étoit point un *aiglon;* il n'éleva jamais son vol jusqu'aux hautes régions de la poésie; il se soutient heureusement dans une louable médiocrité, et ses ailes franchissent rarement certaines limites; mais ses ouvrages ont assez de mérite pour le justifier d'avoir fermé l'oreille aux conseils de Boileau.

On croit généralement que la gloire du père a pu nuire à celle du fils : je ne saurois être de cette opinion;

je pense, au contraire, qu'il n'a pas été inutile à Louis Racine, considéré comme poëte, d'être le fils de l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie* : ses compositions principales, pleines du même esprit qui dicta ces divins poëmes, s'y rattachent en quelque sorte, et empruntent de ce rapprochement beaucoup d'éclat et d'intérêt. « Plus d'une « fois on croit entendre, a dit parfaitement M. de Fon- « tanes, dans les vers du poëme de *la Religion*, quel- « ques sons affoiblis de cette lyre qui nous charme dans « *Esther* et dans *Athalie*. » En effet, Racine, en mourant, semble l'avoir transmise à son fils : la muse naissante du jeune Racine répond, par ses premiers accens, aux derniers chants que soupira la muse paternelle; sa voix trouve de moins doux accords, et la mélodie qu'elle fait entendre est moins sublime; mais c'est à la même source qu'elle puise ses inspirations; et son regard est élevé vers le ciel comme celui du grand poëte, lorsqu'il chantoit les malheurs de Sion et les espérances d'Israël. Il y a toujours, même dans les succès les mieux mérités et dans les réputations les plus franches, quelque chose qui dépend de certaines convenances : le fils de Racine, né avec le talent de la poésie, qui sembloit être une portion de son héritage, et consacrant ce talent aux mêmes objets qui avoient répandu sur les dernières années de son père un éclat si pur et une gloire si touchante, ne pouvoit que s'attirer beaucoup de cette considération qui élève et soutient les renommées littéraires. Il ne convenoit à personne plus qu'à lui de développer, en vers, les beautés, les preuves et les mystères d'une religion si dignement célébrée par son illustre père; et le choix même qu'il avoit fait des matières religieuses pour y appliquer son talent, devenoit l'excuse de la témérité

qu'on pouvoit lui reprocher : ce n'étoit plus aux yeux du public le motif d'une vaine gloire, l'espoir secret et présomptueux de soutenir une comparaison dangereuse, et de porter avec succès le poids d'un grand nom qui l'engageoit dans la carrière de la poésie; ses vues étoient plus nobles et plus désintéressées : il ne se présentoit que comme le défenseur d'une cause qui lui avoit été, pour ainsi dire, léguée par son père. Il ne faisoit des vers que pour exprimer les sentimens que l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie* avoit déposés dans son cœur avec ses derniers accens et ses derniers soupirs; et si la gloire littéraire, devenue pour un fils de Racine si attrayante et si périlleuse, obtint de lui quelques sacrifices, l'envie elle-même put croire qu'il ne sacrifioit qu'à la piété filiale.

Les circonstances dans lesquelles parurent les poëmes de Louis Racine n'étoient point favorables aux sujets qu'il avoit entrepris de traiter; et il est probable qu'un autre poëte, avec la même mesure de talent, n'auroit pas obtenu le même succès, ou du moins auroit essuyé plus de dégoûts : on en peut juger par ceux qui furent prodigués à M. Lefranc de Pompignan; mais un fils de Racine avoit, en quelque sorte, mission pour parler des choses saintes; et d'ailleurs la renommée de son père, qui croissoit de jour en jour, et qui atteignit, vers le milieu du dix-huitième siècle, ce degré de hauteur d'où elle semble dominer tout le Parnasse français, le protégeoit; et quoique l'esprit soit toujours porté en secret à établir une comparaison fâcheuse pour Louis Racine, entre son talent et celui de l'auteur d'*Athalie*, c'est encore cette renommée qui le protége aujourd'hui: à l'abri du nom de son père, sa réputation se conserve et fleurit comme un rejeton au pied d'un grand arbre;

et la collection de ses Œuvres, recueillies pour la première fois dans l'édition que j'annonce, paroît à l'ombre des *Œuvres de Jean Racine*, commentées par M. Geoffroy : tant il est vrai qu'il ne faut pas plaindre le poëte Louis Racine d'avoir été le fils d'un grand poëte!

Ce n'est pas qu'il n'eût un mérite très-réel, et des droits incontestables à une réputation qui lui fût propre : le dix-huitième siècle compte peu d'écrivains en vers qui aient mieux connu les secrets de notre langue poétique. La pureté de son style, l'élégance de sa versification, la sagesse de ses conceptions, la régularité de ses plans, le rendent très-digne de l'école dont il étoit sorti : si son talent n'est pas toujours animé du feu le plus vif, il est du moins toujours dirigé par le goût le plus sûr. Ce goût parut l'abandonner un moment, lorsqu'il choisit *la Grâce* pour sujet d'un poëme; mais il étoit alors très-jeune, et il suivit plus, dans ce choix, l'instinct de son zèle, qu'il ne consulta l'intérêt de son talent et de sa gloire. Il est probable que les disputes qui avoient lieu dans ce temps-là sur les matières de la théologie la plus abstraite, contribuèrent à lui faire adopter un sujet que la poésie réprouvoit, et l'on voit même que, pour complaire sans doute à quelques esprits plus embrasés de l'ardeur du parti que du feu de la charité, il s'étoit permis d'abord quelques sorties un peu violentes contre ceux qui ne pensoient pas comme lui sur *la Grâce*; mais il se hâta de faire disparoître ces traces d'une humeur satirique : « J'avoue, « dit-il dans sa préface, qu'il m'étoit échappé quel- « ques traits mordans; mais la réflexion me les a « fait retrancher; et sacrifiant sans peine les intérêts de « la poésie à ceux de la religion, j'ai mieux aimé affai-

« blir quelques vers que d'y laisser des vivacités con-
« traires à l'esprit de paix. » Il valoit mieux encore ne point écrire du tout sur la Grâce.

Une pensée de Pascal lui inspira l'idée et lui fournit le plan de son poëme de *la Religion*, sujet infiniment plus heureux, propre à recevoir les ornemens de la poésie, et susceptible de toutes les grâces de la variété. Pascal avoit dit : « A ceux qui ont de la répugnance pour « la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle « n'est pas contraire à la raison, ensuite qu'elle est « vénérable : après la rendre aimable, faire souhaiter « qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin « qu'elle est aimable. » C'est ce que l'éloquent auteur des *Provinciales* se proposoit d'exécuter, lorsque la mort l'enleva aux lettres et à la chrétienté, à l'âge de trente-neuf ans; c'est ce qu'a exécuté Louis Racine dans ce poëme, qui est, sans contredit, son chef-d'œuvre. Il étoit réservé à un écrivain qui honore aujourd'hui notre littérature, et dont on peut dire ce que Quintilien disoit d'un auteur de son temps : *Superest adhùc et exornat ætatis nostræ memoriam*, M. de Châteaubriand, de répandre dans un ouvrage composé en prose, sur le même sujet, plus de poésie, plus d'intérêt et plus de charme que l'auteur du poëme de *la Religion* n'en a mis dans ses vers. Cependant le poëme de Louis Racine doit être rangé parmi les meilleures compositions de ce genre que présente notre littérature; c'est ce qu'avouent les critiques même les plus sévères : ils y distinguent un grand nombre de morceaux qui sont d'un poëte, et plusieurs de ces endroits brillans ont mérité d'être consignés dans ces Recueils où l'on rassemble ce que les Muses françaises ont produit de plus pompeux ou de plus aimable. La séche-

resse, il est vrai, se fait quelquefois un peu sentir dans un ouvrage où les ronces du raisonnement et les épines de la dialectique se mêlent nécessairement aux fleurs de l'imagination et aux grâces de la poésie; mais la faute en est au genre plutôt qu'au talent de l'écrivain; peut-être ces sujets appartenoient-ils plus à la prose qu'à la langue poétique : la prose s'accommode mieux que la poésie du mélange de l'aridité didactique, avec les ornemens de l'imagination et du goût; ce qui forme disparate, et choque dans ses vers, se tourne en grâce et en variété, et produit un effet heureux dans la souple liberté du langage ordinaire : aussi est-on loin de croire que la poésie de Louis Racine ait suppléé à la prose de Pascal: « Racine le fils, dit encore M. de Fontanes, qu'on ne peut « se lasser de citer, s'est traîné foiblement sur le dessin « tracé par un si grand maître; il a mêlé dans son « poëme les Méditations de Pascal et de Bossuet; mais « sa muse, si j'ose le dire, a été comme abattue en pré- « sence de ces deux grands maîtres, et n'a pu porter « tout le poids de leurs pensées : il ébauche ce qu'ils « ont peint; il n'est qu'élégant, lorsqu'ils sont subli- « mes. » Ce peu de mots est une appréciation aussi juste que parfaitement exprimée du poëme de la Religion, et du talent de Louis Racine.

La religion et la piété filiale furent les seules muses de ce poëte respectable : il essaya de rendre en vers français quelques-uns des traits les plus heureux de la poésie hébraïque; mais il avoit pour rivaux, dans cette carrière, son illustre père et J. B. Rousseau; et, à une grande distance, Lefranc de Pompignan. Le poëme de Milton, épopée éminemment religieuse, tenta son zèle plus qu'il n'effaroucha son goût : il le traduisit en prose; il com-

posa diverses pièces toutes relatives à la morale, et aux objets qui avoient reçu les prémices de son talent; il avoit beaucoup réfléchi sur son art, et l'on en voit la preuve dans ses *Observations sur la Poésie*; mais cette preuve acquiert plus d'intérêt, et devient touchante quand il s'occupe des tragédies de son père : on aime encore à l'entendre raconter les détails d'une vie sur laquelle les muses, la vertu et la religion répandirent tant de splendeur. Tous ces morceaux épars jusqu'ici, sont recueillis dans une édition que des mains soigneuses et habiles ont dirigée; nous la devons à M. Bertin l'aîné, et elle paroît sous les auspices les plus heureux. Cette édition est un appendice nécessaire des Œuvres du grand Racine, commentée par un écrivain à qui je ne puis donner, dans ce journal, les louanges qu'il mérite : il me suffira, pour ne pas taire entièrement la vérité, de dire qu'après avoir rendu, depuis une époque remarquable, tant de services à la raison, au goût, à la littérature, il n'étoit pas indigne de graver son nom au pied de la statue de celui de nos poëtes qui peut-être a poussé le plus loin la perfection du goût, et le plus honoré les lettres françaises.

XLV.

Œuvres choisies de J. B. Rousseau, avec des notes de M. Ecouchard Le Brun, membre de l'Institut national; publiées par M. Dupuy des Ilets.

31 mai.

Nous sommes, à ce qu'il paroît, dans la saison des commentaires : commentaires de M. de Laharpe sur Racine;

commentaires de M. Geoffroy sur le même auteur ; commentaires de M. le Brun sur Boileau ; autres commentaires de M. le Brun sur J. B. Rousseau. Aussi, la grande question de la nécessité des commentaires est-elle à l'ordre du jour : on parle pour et contre ; j'ai entendu des avis différens, et j'ai trouvé de l'excès dans presque tous. Il en est de cette question comme de toutes les autres : chacun la décide suivant ses passions plutôt que suivant ses lumières. Il y a sans doute beaucoup de bon sens dans le public, dans la masse des hommes rassemblés ; mais il y a aussi beaucoup de prétentions, beaucoup de préjugés, beaucoup de soumission à l'empire des circonstances, à l'influence des propos, à l'autorité des prétendus habiles, des gens tranchans, des discoureurs, des hâbleurs, de faux savans, et des faux critiques. Un homme de quelque jugement, de quelque goût, de quelque instruction, rougit souvent de ce qu'il entend dire, sur des matières de littérature, à des hommes d'esprit, qu'il faut ménager, à des femmes aimables, qu'il n'est pas permis de réfuter. Pourquoi commenter des auteurs que tout le monde comprend, que tout le monde sent, qui sont en possession de l'estime et de l'admiration universelle ? Tel est le cri de ralliement de quelques littérateurs subalternes, qui se croient les oracles du goût, et qui ne sont que les oracles de l'envie, et les trompettes de la sottise. Ce qui prouve le mieux la nécessité des commentaires, ce sont les variations mêmes des commentateurs ; gens instruits, hommes d'un esprit très-cultivé, d'un goût très-exercé, d'une littérature très-étendue, et qui toutefois sont rarement d'accord entre eux. Comment des lecteurs, qui n'ont pas autant réfléchi sur l'art d'écrire, sur les pre-

cédés du talent, sur les différens genres de compositions, qui ne connoissent point l'antiquité, cette grande source de la littérature moderne ; qui n'ont même jamais lu avec une attention suffisante l'auteur commenté, pourroient-ils se flatter d'avoir saisi avec autant ou plus de justesse que les commentateurs, les beautés secrètes, les traits délicats, les finesses d'invention, de composition, de style, cette fugitive observation des convenances, cette exquise imitation de la nature, d'autant moins aperçue quelquefois, qu'elle est plus vraie et plus parfaite ; enfin, tous ces mystères du génie, qui donnent un caractère particulier aux ouvrages des écrivains supérieurs? S'il arrive même aux littérateurs les plus expérimentés d'être partagés d'opinion quand il s'agit de prononcer sur les beautés et sur les défauts, comment les gens du monde, ceux que leur état, leur profession, leurs affaires, toutes les habitudes de leur vie éloignent des travaux et des méditations littéraires, auroient-ils, à cet égard, une entière confiance dans leurs pensées, et dans leurs lumières ? Il est des auteurs qu'il faut étudier si l'on veut s'initier aux secrets de l'art ; il est des écrivains qu'il faut approfondir si l'on veut se rendre compte du plaisir qu'on éprouve en les lisant, et de l'admiration qu'ils nous causent : il est donc des écrivains qu'il faut commenter et ce sont sans doute les grands écrivains, les auteurs classiques : rien ne seroit plus ridicule qu'un commentaire sur un auteur médiocre.

Les ennemis, les détracteurs des commentaires ne rencontrent des gens qui veulent bien les écouter, que parce qu'ils s'adressent à une passion très-avide d'erreurs, l'amour-propre : le lecteur le plus frivole, le plus superficiel, le moins attentif, se dit à lui-même

qu'on ne peut rien lui révéler sur le mérite de nos grands écrivains : il a tout vu, tout senti, tout apprécié : il s'en rapporte à l'excellence de son organisation, à la justesse de son jugement, à la délicatesse de son goût, à l'instinct de sa sensibilité, aux sensations, aux émotions qu'il a éprouvées à la lecture ou au théâtre. Le nombre des écrivains est grand ; celui des juges en littérature est plus grand encore ; et les mauvais juges sont plus nombreux que les mauvais écrivains : l'admiration même que beaucoup de gens témoignent pour les chefs-d'œuvre littéraires n'est qu'une admiration de commande. Le vrai goût est presque aussi rare que le vrai génie : on s'imagine, quand on prononce des jugemens, sentir et penser par soi-même, et l'on ne fait que répéter ce qu'on a entendu dire. Combien n'est-il pas facile de persuader à des personnes généralement si peu instruites, et pourtant si déterminées à se croire très-éclairées, qu'il est impossible de découvrir dans les auteurs des beautés ou des défauts qui leur aient échappé !

On attaque encore autrement les écrivains qui cherchent à diriger le goût du public, et à faciliter l'étude des grands modèles : on voudroit les comparer à ces utiles, mais pesans et ennuyeux érudits, à ces épais Allemands, à ces lourds Hollandais qui ont étudié laborieusement, et quelquefois terriblement embrouillé les auteurs anciens ; et l'on ne seroit pas fâché de faire rejaillir sur les commentateurs d'aujourd'hui un peu du ridicule dont ces vieux glossateurs sont couverts. Mais où est la justesse de cette comparaison ? Les uns ne s'occupoient qu'à éclaircir des textes, à restituer des passages, à interpréter le sens des mots, à confronter, à donner

des éditions accompagnées de scolies et d'annotations plus ou moins chargées de science, et souvent dénuées de sens et de raison; les autres ne s'attachent qu'à ce qui appartient à l'art et au goût : leur travail n'a point pour but d'interpréter des auteurs que tout le monde entend; et on leur fait une bien mauvaise chicane quand on dit que Racine et Boileau sont assez clairs, et n'ont pas besoin d'interprètes : ils se proposent uniquement de faire valoir et sentir les beautés, de noter les défauts quand il s'en trouve, de développer les principes de l'art, en les appliquant aux productions des écrivains qui les ont le mieux pratiqués. Ce ne sont pas des érudits, ce sont des littérateurs; ce ne sont pas des pédans, ce sont des gens de goût; et si l'on prétend les reléguer parmi les savans en *us*, il faut aussi mettre dans cette classe le commentateur de Corneille.

Les notes de M. le Brun, sur J. B. Rousseau sont généralement courtes, quelquefois trop peu développées, souvent hasardées ou fausses, plus souvent justes et solides : il devoit connoître un art sur lequel il avoit réfléchi, et qu'il avoit pratiqué toute sa vie; mais, soit qu'il ait jeté ces remarques avec trop de précipitation, soit qu'il n'ait pas eu le temps de les revoir, soit enfin que le talent de la critique n'égalât pas en lui le talent de la composition, ses observations présentent en beaucoup d'endroits un caractère très-marqué de négligence ou d'inaptitude : le style en est désagréable et choquant, tantôt bigarré de néologisme, tantôt incorrect et plat, et toujours familier avec affectation; quelquefois aussi le commentateur prend le ton plaisant, et semble vouloir égayer sa critique; mais ce n'est jamais avec grâce : il paroît n'avoir pas senti que même en relevant les défauts

d'un poëte, tel que J. B. Rousseau, il falloit observer quelque bienséance, et que ni son talent, ni son âge ne pouvoient l'autoriser à traiter si lestement un si grand écrivain; il paroît aussi n'avoir pas assez reconnu qu'il faut être bien sûr de la justesse de ses observations et de ses critiques, pour les attacher, dans une même édition, aux ouvrages des génies supérieurs. Je crois en outre, qu'il ne s'est pas assez défié d'une certaine animosité qui le portoit à contredire M. de Laharpe, et qui l'a fait tomber dans plus d'une erreur. Les ouvrages de M. le Brun ont toujours annoncé plus de talent que de goût, et son admiration connue pour Boileau, Racine et J. B. Rousseau semble inexplicable aux gens qui ne savent pas qu'en littérature comme en morale, rien n'est plus commun que de voir le bien et de faire le mal: *Video meliora proboque, deteriora sequor;* j'avoue pourtant qu'on est un peu suspect de ne pas admirer, avec une entière bonne foi, ce qu'on n'imite pas avec une scrupuleuse fidélité. Mais, je ne veux point accuser la sincérité du culte que M. le Brun avoit voué aux grands modèles de notre littérature, et je ne le soupçonne même point d'avoir été un peu jaloux de J. B. Rousseau: car ce seroit le soupçonner d'avoir trop méconnu l'immense intervalle qui le séparoit du premier de nos lyriques.

C'est le sentiment de cette supériorité de Rousseau qui auroit dû régler le ton de sa critique, sans en diminuer la force: je n'aime point une remarque ainsi conçue: *Vers lourd, bien lourd!* Je lis, dans un autre endroit: *C'est foible, bien foible!* Ailleurs, à propos d'un vers un peu sifflant, le commentateur s'écrie: *Oh, que d's! Voilà beaucoup d's!* Il affectionne la tournure négli-

gemment familière : *C'est.* On trouve à chaque instant, au bas des pages : *C'est beau, très-beau ; c'est mauvais.* Un commentaire sur un de nos écrivains les plus nobles et les plus purs ne devoit pas être écrit de ce style : ce ridicule abandon me choque encore plus que le néologisme prodigué dans les notes. Il étoit impossible à M. le Brun d'écrire purement, soit en vers, soit en prose : l'oreille est d'abord choquée; mais on s'habitue peu à peu à ce langage bizarre, tandis qu'on ne peut se faire à un ton d'autant plus mauvais, qu'il paroît affecté. Cependant il faut convenir que nul écrivain n'a plus abusé de la permission de forger des mots, ou de combiner d'une manière barbare les termes reçus : veut-il dire que la lettre *f*, multipliée dans quelques vers, en détruit l'harmonie, voici comment il s'exprime : *Vers surchargés d'f, qui s'accusent réciproquement d'incuphonie.* Quel style ! Des vers qui *s'accusent réciproquement, et qui s'accusent d'incuphonie!* Ce mot est l'expression favorite du commentateur : il en a formé l'adjectif *incuphonique*, qui se rencontre vingt fois peut-être dans ses notes. Les platitudes abondent encore plus ; je n'en citerai qu'un exemple : le critique prétend que, dans l'*Ode au prince Eugène, le génie de Rousseau fait généralement un peu trop la courbette.* Est-ce avec cette familiarité basse que Voltaire a écrit son commentaire sur Corneille?

Les inexactitudes, les fausses critiques, les traits d'ignorance, sont des fautes d'un genre beaucoup plus grave; et ces fautes ne sont que trop nombreuses dans ce commentaire : l'empereur Tibère porte malheur à M. le Brun. On lui a reproché assez mal à propos, il est vrai, d'avoir confondu cet empereur avec Domitien,

dans ses notes sur Boileau; mais ne se trompe-t-il pas grossièrement, lorsqu'il reproche à Rousseau d'avoir dit, en parlant du sage :

. . . . Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus ?

Le commentateur met au bas de la page : *Tibère n'est pas très-célèbre par ses victoires :* il ne savoit donc pas que Tibère, avant de parvenir au trône, avoit vaincu les Dalmates et les Pannoniens, et avoit réparé, dans la Germanie, la défaite de Varus ? C'est à ce dernier trait que le poëte fait allusion, et il ne pouvoit trouver un rapprochement plus heureux que celui des victoires de Tibère et du désastre de Varus, dont la défaite avoit porté le désespoir dans l'ame du maître du monde, et, en quelque sorte, aliéné sa raison. Les poëtes connoissent assez bien, ordinairement, les îles de la Méditerranée, toutes plus ou moins illustrées par les fictions brillantes et les chants harmonieux de la poésie antique : comment se fait-il donc que M. le Brun, dans son examen de l'ode au grand prieur de Vendôme, ait confondu l'île de Malte avec l'île de Candie, cette fameuse Crète, leberceau de Jupiter ? Rousseau dit, en s'adressant aux nymphes de la mer :

C'est vous qui sur ce moite empire,
Au gré du volage Zéphire,
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint plein d'un si beau zèle,
Au secours de l'île où Cibèle
Sauva Jupiter au berceau.

La note de M. le Brun est curieuse : *N'est-ce pas*

manquer de goût, dit-il, *que de rappeler dans cette circonstance que l'île de Malte est précisément le lieu où Cybèle sauva Jupiter?* Plus *Rousseau en fait une île mythologique, moins elle est celle de Malte, consacrée aux chevaliers du Christ*; et, à cette occasion, il s'étend assez longuement sur l'inconvenance de l'union du sacré avec le profane; il cite Boileau : c'est malheureusement une des notes les plus développées. M. le Brun ignoroit donc qu'avant d'aller à Malte, le grand-prieur, dans sa jeunesse, avoit accompagné le duc de Beaufort à l'expédition de Candie? Pindare-le-Brun s'est ici doublement égaré : il y a ici double ignorance; cela est impardonnable. Il est évident que ce commentateur n'étoit rien moins qu'instruit; il est aussi évident qu'il avoit l'esprit assez faux et le goût très-peu sûr : ses remarques feroient croire quelquefois qu'il n'entend pas la langue poétique; ce qu'on se persuade difficilement d'un écrivain qui étoit né avec un vrai talent pour la poésie. J'exhorte l'éditeur, M. Dupuy des Jlets, homme de beaucoup d'esprit et de goût, que son amitié pour M. le Brun, et son respect pour la mémoire de ce poëte ont un peu aveuglé, à revoir sérieusement cet ouvrage, à le retoucher sans scrupule, à se bien persuader qu'un nom ne suffit pas pour assurer le succès et la fortune d'une édition. Au reste, la manière dont celle-ci est exécutée fait beaucoup d'honneur au libraire Buisson; et les poésies de Boileau, également commentées par M. le Brun, n'ont pas été imprimées avec moins d'exactitude et d'élégance par le même libraire.

XLVI.

Métamorphoses d'Ovide, traduction en vers, par M. de Saint-Ange.

§. Ier.

22 juin.

Les femmes et les hommes qui n'ont pas étudié le latin, et même ceux que le latin a quelquefois ennuyés au collége, ont toujours de la peine à croire qu'un livre écrit dans cette langue puisse avoir quelque intérêt. Cependant il n'existe peut-être pas, dans toute la littérature, un ouvrage plus varié, plus piquant, plus agréable, plus amusant, plus divertissant que les Métamorphoses d'Ovide : c'est la réunion de tout ce que l'imagination des peuples les plus ingénieux, de tout ce que le génie des poëtes de l'antiquité a pu inventer de plus aimable, de plus gracieux, de plus surprenant, de plus merveilleux, de plus capable de piquer la curiosité et de flatter ce goût naturel à tous les hommes pour les contes, les fables et les heureux mensonges. Il n'y a rien de plus insensé, de plus fou, de plus extravagant, de plus semblable aux rêves d'un cerveau en délire que ces inventions brillantes des plus beaux esprits de la Grèce. Mais convenons que littérairement parlant, notre raison ne vaut pas leur folie : à leur voix, toute la nature s'anime, tout l'univers se remplit de prestiges et de miracles; la terre et les cieux sont les théâtres des prodiges les plus charmans ou les plus sublimes;

chacune des étoiles semées dans la voûte céleste devient une divinité; l'ombre des bois, le bord des ruisseaux, se peuplent d'êtres enchantés; les fleurs de nos jardins intéressent par mille souvenirs, attestent mille métamorphoses plus touchantes et même plus instructives que toutes les leçons et toutes les nomenclatures de la triste botanique; et l'herbe des champs la plus simple, trouve dans l'antiquité des traditions et des origines, un attrait qui fixe nos regards, attache notre esprit et captive délicieusement notre imagination charmée.

Il y a peu de femmes bien élevées qui n'aient entendu parler de Narcisse, de Pirame et Thisbé, de Philémon et Baucis, de Phaéton et de ses sœurs, de la métamorphose de Daphné en laurier, d'Io en génisse, d'Actéon en cerf; il y a même peu de jeunes demoiselles dans les lycées pompeux, où l'on forme aujourd'hui leur enfance, qui ne sachent mieux la mythologie que leur catéchisme, et qui ne soient plus en état de répondre sur la religion des païens que sur la leur; le plus brillant de nos spectacles ne vit, pour ainsi dire, que des alimens qu'il puise dans les fictions antiques; et l'Opéra n'est, en quelque sorte, qu'un dictionnaire de la fable en action. Voltaire a très-bien dit :

> Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,
> Ils sont païens à l'Opéra.

Quel doit donc être l'intérêt et l'agrément d'un poëme qui est le centre et qu'on peut regarder comme la source d'une instruction si attrayante, d'une étude si douce, de tant d'amusemens enchanteurs! Ovide, qu'on aime à représenter comme un poëte aimable, comme un écrivain léger, frivole, badin, en qui l'on

ne voit que le chantre des amours, le législateur de Cythère, l'oracle de la galanterie, étoit un homme fort savant : s'il y avoit eu à Rome une académie de belles-lettres, il auroit été très-digne d'en être; ce n'est que dans nos temps modernes, que l'esprit, le talent, le génie, l'amabilité, les grâces, semblent avoir fait divorce avec le savoir : Homère étoit très-érudit; il passe pour le plus grand géographe de l'antiquité, et il savoit au moins autant d'anatomie que Podalire et Chiron; le docte Varron ne connoissoit pas mieux les antiquités et les origines de Rome, de la Toscane, de la grande Grèce, de l'Italie entière, que Virgile, qui les a si bien développées et décrites dans les derniers chants de l'Enéide; et même l'auteur des Géorgiques latines entendoit probablement mieux l'économie rustique, l'agriculture, l'art du jardinage, que l'écrivain à qui nous devons le poëme plus ingénieux que solide des Géorgiques françaises, et le poëme des Jardins, si joli, si mignard, si étincelant, et si frivole; il n'y avoit à Rome ni augure, ni aruspice, ni grand-prêtre de Cybèle, ni grand-prêtre de Jupiter, qui fut plus versé, plus profond qu'Ovide dans la connoissance de la religion et des cérémonies religieuses : son poëme des Fastes en fait foi; c'est un trésor d'érudition théologique; je suis persuadé que nous avons peu de théologiens, d'anciens licenciés, d'anciens docteurs de Sorbonne qui possèdent mieux nos antiquités sacrées, qui aient plus étudié les rits, les usages, les traditions de notre culte, que le poëte latin n'avoit approfondi ceux du paganisme; et nos rimeurs modernes, pleins de confiance dans leur génie, sans études, sans instructions, sans avoir même réfléchi sur leur art, s'imaginent que pour faire de bons ouvrages

et pour arriver à la gloire, il suffit de savoir combiner une vingtaine de mots, assembler quelques rimes oiseuses, et remplir la feuille et le revers d'hémistiches parasites : le talent même le plus heureux avorte quand il n'est point développé par le travail, fécondé par une forte culture, nourri et soutenu par des connoissances solides : voilà ce qu'il faut sans cesse redire, et ce qu'on ne doit pas se lasser de répéter.

Les *Métamorphoses* ne sont pas une preuve moins frappante de l'érudition d'Ovide : elle étoit telle, que souvent il n'a pu s'empêcher d'en abuser, comme il abusoit de son esprit, de son talent, de son imagination, de sa facilité, de tous les dons que la nature lui avoit prodigués avec une si grande profusion. Il y a trop de mythologie dans ses ouvrages ; je ne dis point dans ses Métamorphoses et dans ses Fastes, dont la mythologie est le fond et le sujet : mais dans ses Elégies, dans ses Tristes, dans son poëme des Amours, dans son Art d'aimer, dans ses Héroïdes : un goût plus sévère auroit fait de cette science séduisante un usage plus discret. Ovide paroît trop chercher à étaler non-seulement son esprit, mais son savoir ; il ne maîtrise ni son imagination ni sa mémoire ; il ne veut rien perdre ou de ce qu'il invente ou de ce qu'il sait. Properce est tombé dans le même abus de la mythologie ; et c'est le défaut d'un assez grand nombre de poëtes latins, particulièrement de ceux qui ont écrit dans les temps de la décadence. Je ne sais même si l'idée première du poëme des Métamorphoses, si le projet de réunir dans un même cadre tant de tableaux divers, n'est pas un abus : car ces tableaux heureux ne sont liés entre eux que par la ressemblance et la conformité des aventures qu'ils représen-

tent; mais si le dessein de l'ouvrage est un excès, c'est du moins un des excès les plus agréables, un des abus les plus brillans que le génie d'un poëte se soit jamais permis. Avec quel art, avec quel esprit, et par combien de transitions finement ménagées, Ovide n'a-t-il pas su enchaîner entre elles les parties naturellement incohérentes de son sujet! Ce sujet avoit en lui-même deux vices essentiels, deux vices auxquels il étoit impossible de remédier, et qu'il falloit dissimuler et couvrir par un prodige d'adresse : le défaut absolu d'unité, résultant de la diversité naturelle des matières; la monotonie, nécessairement attachée à l'identité des aventures et à la ressemblance des catastrophes, qui sont toujours des métamorphoses; ainsi le fond du poëme réunissoit en quelque sorte les contraires : une variété très-difficile à soumettre au joug étroit de l'unité, et en même temps une monotonie qui sembloit exclure toute variété. Il n'y avoit qu'un poëte tel qu'Ovide, qu'un esprit aussi agile, aussi flexible, aussi souple que le sien, qui pût espérer de franchir de tels obstacles, ou plutôt qui pût se jouer ainsi des plus grandes difficultés. Le bonheur de l'exécution excuse la témérité du projet : il n'est guère possible d'être plus hardi et plus heureux; les *Métamorphoses* sont un tour de force, mais un tour de force fait avec tant de grâce, avec tant d'aisance, avec un succès qui écarte si bien toute idée de violence, d'effort et de peine, qu'on est tenté de croire que l'extrême difficulté du sujet, loin d'être une barrière pour la verve et l'imagination du poëte, a servi de véhicule à son génie : dangereux exemple qui perdroit quiconque voudroit le suivre, sans avoir les mêmes ressources dans le talent, et la même

mobilité dans l'esprit : en littérature, comme dans tout le reste, les exceptions ne sauroient faire loi; et les invoquer, ce n'est point demander justice, mais exiger un privilége.

Nos auteurs de poëmes historiques, descriptifs, cycliques, etc.; tous ceux qui sachant tourner quelques vers avec plus ou moins d'élégance, et réunir avec plus ou moins de facilité des réminiscences poétiques, n'ont cependant pas su combiner un ensemble et former un tout, se sont rangés en bataillon contre les critiques, ayant pour enseignes *la Navigation*, *l'Imagination*, *le Génie de l'Homme*, etc.; et ils ont voulu mettre à leur tête l'auteur des *Métamorphoses;* mais leur amour-propre irrité leur a fermé les yeux sur le ridicule d'une pareille démarche; ils ne se sont pas aperçus qu'ils faisoient un très-mauvais raisonnement : on attaquoit le genre de leurs ouvrages, et moins le genre encore que leurs ouvrages mêmes; et ils ont prétendu que le genre étoit bon, puisque Ovide y a réussi : il falloit seulement conclure que le poëme d'Ovide étoit bon, en dépit du genre dans lequel il est composé. Le poëte latin trouve son excuse dans le succès : on ne le loue pas d'avoir travaillé dans un mauvais genre, mais d'avoir su faire un très-bon poëme, un ouvrage très-intéressant, très-agréable, malgré les inconvéniens sans nombre, malgré les écueils multipliés qu'il devoit rencontrer dans la manière même dont son ouvrage est conçu; et il ne faut pas s'imaginer que son poëme a d'autant plus de mérite, qu'il est excellent sans être conforme aux règles essentielles de toute composition poétique : point du tout; il seroit meilleur encore si aux rares perfections dont il brille, si à l'éclat de la versification, aux

grâces du style, à l'intérêt des tableaux, aux charmes de la narration, à la chaleur, à l'énergie, aux agrémens de toute espèce que le talent a su y répandre, il joignoit cette parfaite unité, cette sévérité d'ensemble qui est une loi de la nature même, recommandée par tous les maîtres de l'art. On peut faire un bon ouvrage dans un mauvais genre : cela n'est pas douteux; le fait le prouve. On peut faire un mauvais ouvrage en suivant les règles : cela est également vrai; mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est de se tromper à la fois, et dans le choix du genre et dans l'exécution de l'ouvrage; cependant l'amour-propre, qui est si subtil, pourroit obtenir une consolation dans ce dernier cas, en rejetant sur le genre tous les reproches que l'on fait à l'ouvrage; mais il n'en est pas ainsi : les auteurs critiqués s'obstinent à défendre l'un et l'autre, et se donnent par-là deux torts au lieu d'un. Ils allèguent avec emphase ce vers de Voltaire qui les condamne :

Tout genre est bon, hors le genre ennuyeux.

Ce vers prouve précisément que le genre qu'ils ont adopté est un mauvais genre; mais que signifie-t-il en lui-même? Sinon qu'avec beaucoup de talent, avec beaucoup d'esprit, on peut quelquefois braver heureusement les règles de l'art, et que la critique ne doit pas trop chicaner un auteur, qui, sans les observer, est parvenu à composer un excellent ouvrage, et à obtenir un succès éclatant.

Tel est Ovide : je ne sais si les Aristarques de son temps lui ont reproché d'avoir fait un poëme cyclique; et si l'on débattoit à Rome la grande question qui de

nos jours a si terriblement agité les esprits, la question des poëmes descriptifs et sans unité, non moins importante que celle des romans historiques; mais nous aurions à présent fort mauvaise grâce de vouloir faire à Ovide son procès : ce seroit argumenter contre une admiration de près de vingt siècles, calomnier les plaisirs de je ne sais combien de générations, et mentir à nos propres jouissances : félicitons-nous qu'il ait fait un poëme cyclique, et continuons de dire à nos auteurs qu'ils se gardent bien de pareils poëmes. Veuille le ciel nous préserver des poëmes cycliques, et surtout de la nécessité de les lire!

Cependant il ne faut pas mettre Ovide au-dessus de tous les poëtes du siècle d'Auguste, comme le fait M. de Saint-Ange, qui se laisse trop aller à son zèle de traducteur, quand il nous dit : « De tous les poëtes qui « illustrèrent le siècle d'Auguste, Ovide est sans con- « tredit le plus ingénieux, le plus varié, le plus fécond. « On admire Virgile; on aime Ovide : l'un est un mo- « dèle de perfection qu'on étudie avec plus de soin; « l'autre enchante par une aisance inimitable, et par je « ne sais quelle grâce plus belle encore que la beauté. » Si M. de Saint-Ange entend par ces mots, *le poëte le plus ingénieux*, celui qui a le plus étalé son esprit, qui a su le moins en régler l'usage, qui s'est le moins soumis aux règles d'un goût sévère, il a parfaitement raison; mais s'il croit qu'Ovide avoit plus d'esprit que Virgile, qu'Horace et que Tibulle, il se trompe grossièrement : l'élégante sagesse de Virgile, la grâce mesurée de Tibulle, la piquante finesse d'Horace sont infiniment au-dessus de la prolixité spirituelle et brillante du chantre des *Métamorphoses*, et supposent une organisation

bien autrement heureuse, un tact bien plus délicat, un esprit bien plus perfectionné. « On admire Virgile, « ajoute-t-il, on aime Ovide. » Quelle est cette distinction? On aime encore plus Virgile, quand on préfère les beautés vraies et solides aux bluettes, aux étincelles éblouissantes, aux lueurs phosphoriques du bel esprit. « L'un est un modèle de perfection, continue-t-il; l'au- « tre enchante par une aisance inimitable. » Et sans doute Virgile n'enchante point! Et sans doute Virgile n'a point d'aisance! En vérité, aux yeux de M. de Saint-Ange, la perfection est bien peu de chose! Mais pour indiquer vaguement l'intervalle qui sépare Ovide de Virgile, je dirai qu'il y a encore plus de différence entre ces deux poëtes, qu'entre le traducteur de Virgile et celui d'Ovide.

§. II.

27 juin.

Une des plus grandes prétentions de la littérature moderne, un des objets de son ambition la plus vive, c'est d'obtenir des traductions en vers des plus beaux poëmes de l'antiquité : ce vœu général est un hommage rendu aux chefs-d'œuvre des poëtes anciens, et à la supériorité de leur génie. Il me paroît surtout inspiré par le désir secret d'établir une lutte entre la langue que nous parlons et celles qu'ont parlé les Grecs et les Romains. Nous cherchons une espèce de dédommagement des avantages trop incontestables que ces peuples ont sur nous dans les arts de l'imagination, et particulierement dans la poésie. Malheureusement nous ne pouvons pas nous dissimuler que leurs idiomes étoient infiniment

plus heureux, plus abondans, plus riches, plus flexibles, plus forts et plus doux, plus sonores et plus harmonieux que les nôtres. Malheureusement aussi, le traducteur, quel que soit son talent, son art, quels que soient les moyens qu'il emploie, se place nécessairement, et par la nature même de son travail, de ses devoirs et de ses fonctions, au-dessous de l'inventeur qui crée, et dont il cherche à reproduire les créations dans un autre langage, sous d'autres formes, et avec d'autres couleurs. J'avoue même que ces mots, *traduire en vers*, me paroissent impliquer une sorte de contradiction : en effet, le poëte se dépouille du premier, du plus important, du plus essentiel, du plus inaliénable de ses attributs, lorsqu'il renonce au privilége de l'invention, que son titre même suppose, qui seule peut enflammer le génie, échauffer la verve, provoquer l'inspiration, et répandre sur les détails, sur la versification, sur le style, ce coloris original auquel les efforts et les artifices de l'imitation ne sauroient jamais atteindre. Un traducteur n'est pas un poëte, du moins tant qu'il se borne au rôle de traducteur; ou, s'il est poëte, lorsqu'il a l'air de traduire, il ne traduit réellement point : il imite : il parodie, il transforme, il paraphrase; il met son esprit, son style, son goût, son imagination, son talent, en un mot, à la place du style, du goût et du talent de l'auteur dont il a entrepris de transporter dans sa langue les pensées, les images, les tours, les mouvemens, les sentimens et l'élocution. Le poëte exclut le traducteur, et le traducteur exclut le poëte.

Les exemples instruisent mieux que les raisonnemens. Arrêtons-nous un moment à la traduction des Géorgiques de Virgile par M. Delille : c'est le plus bel

ouvrage du poëte français, comme l'original est l'ouvrage le plus parfait du poëte latin; c'est un ouvrage charmant, d'une correction rare, d'une facilité et d'une souplesse admirables, plein d'élégance, de grâce et de charmes, qui suppose le goût le plus délicat et le plus fin, un sentiment exquis des mystères de notre versification, une connoissance approfondie des ressources de notre style poétique; enfin, toutes les qualités d'un vrai poëte, le génie, l'imagination, la verve. Mais aussi, est-ce une véritable traduction? Y reconnoît-on le génie de Virgile, qui étoit si différent du génie de M. Delille? Virgile est simple, naturel, naïf même; son style n'a jamais rien d'ambitieux, de recherché, d'affecté: l'auteur latin distribue les ornemens poétiques avec autant de mesure que de grâce; riche sans profusion, économe sans avarice, précis sans sécheresse, raisonnable sans roideur, agréable sans fard et sans mignardise. L'imitateur français a substitué aux grâces sévères, aux beautés mâles, imposantes et pures de l'original, à cette parfaite correction du trait, à cette sage noblesse du style, toujours renfermé dans les limites de la pensée, toujours fidèle à la vérité de la nature, des grâces un peu maniérées, une espèce d'afféterie, de coquetterie, plus appropriées sans doute à la tournure de son talent, et peut-être plus conformes au goût de ses contemporains. On a dit de cette traduction, en rapprochant deux mots qui ne semblent pas faits pour aller ensemble, que c'est une *traduction originale*; et cela est très-vrai; mais cela prouve que c'est une traduction où l'on trouve M. Delille, et point Virgile: l'auteur français et l'auteur latin sont deux grands poëtes, mais très-divers; et j'ose affirmer que quelque belle que soit,

en elle-même, la traduction des Géorgiques, elle honore infiniment plus le talent du poëte français, qu'elle ne fait connoître le génie, le goût et le style du poëte latin : certes, je ne suis pas l'ennemi des traducteurs ; je n'attaque que leurs prétentions.

M. de Saint-Ange ne risquoit point de mettre sa manière à la place de celle d'Ovide ; car il n'a pas de manière qui lui soit propre : il n'est pas poëte, quoiqu'il ne soit pas absolument dépourvu du talent de la versification. Mais ce talent même, qui n'est, pour ainsi dire, que l'instrument matériel du génie poétique, est soumis, dans ses ouvrages, à d'étranges variations, et présente des inégalités singulières. Il est très-rare que M. de Saint-Ange fasse dix vers de suite, non-seulement qui soient à l'abri de tout reproche, qui n'offrent aucune prise à la critique, même la moins difficile et la plus indulgente, mais qui ne soient défigurés par quelqu'une de ces fautes grossières, de ces fortes inconvenances d'expression, de ces ridicules bizarreries dont se préservent toujours un jugement sûr et un goût cultivé : par exemple, Ovide, après avoir exposé la fable de *Deucalion* et de *Pyrrha*, qui, pour repeupler la terre, dévastée par le déluge, jettent derrière eux, suivant la réponse de l'oracle, des pierres qui se changent en hommes ; Ovide, dis-je, termine cette description par une espèce de calembour, par un jeu de mots, dont les anciens se servoient pour expliquer, en partie, les mystères de la nature humaine. Il s'écrie ;

Indè genus durum sumus, experiensque laborum ;
Et documenta damus quà simus origine nati !

Et comme dit la traduction en prose : « Delà cette du-

« reté de cœur, cette patience dans les travaux, qui est « notre partage : notre caractère atteste notre origine. » Virgile, qui n'est pas ami des pointes, avoit cependant dit avant Ovide, en rapportant le même trait :

Indè homines nati, durum genus. . . . . .

M. Delille, dans sa traduction, semble avoir voulu éviter de faire sentir cette pensée; il s'est contenté de l'indiquer, trop vaguement peut-être :

. . . . . .
Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.

Cette idée est en elle-même assez burlesque; mais la manière dont les deux poëtes latins l'ont exprimée en dérobe le ridicule, parce qu'ils l'ont tournée en sentiment et en invective amère contre le genre humain. M. de Saint-Ange a très-bien conservé ce tour; mais il a exagéré, en quelque sorte, le ridicule de la pensée par celui de l'expression :

Delà nous sommes nés durs et laborieux,
Dignes fils des cailloux, qui furent nos aïeux!

Il falloit précisément éviter ce développement, parce que ces mots, *fils des cailloux*, sont dignes de Scarron quand il travestit l'Enéide, et que des cailloux, qui *furent nos aïeux*, offrent l'image la plus grotesque qui puisse se présenter à l'esprit d'un parodiste.

Ce qui manque le plus au traducteur d'Ovide, c'est justement la qualité qui distingue éminemment l'auteur original, ce brillant, cet éclat, cette vivacité éblouissante, cette imagination active et mobile, qui sans cesse jette des étincelles; cet esprit, enfin, qui brille dans

chaque expression, qui combine rapidement les effets du style, en varie perpétuellement les couleurs magiques, et nuance la pensée de mille manières, plus séduisantes les unes que les autres. Plus on réfléchit sur le caractère de ce poëte, sur son goût, sur son style, sur ses défauts même, qui tiennent tous aux qualités les plus heureuses, plus on regrette que le brillant traducteur de Virgile ne se soit pas essayé sur les ouvrages d'un auteur avec lequel il a tant de rapports. C'étoit à l'esprit de M. Delille de traduire l'esprit d'Ovide : sa versification flexible, spirituelle, étincelante, pleine de combinaisons quelquefois un peu maniérées, et toujours très-ingénieuses, pouvoit seule reproduire les grâces piquantes d'un style dont les défauts même sont aimables, dont les jeux badins sont pardonnés avant d'être repris, dont les écarts font sourire la critique, désarmée par tant d'irrésistibles séductions. Nous aurions eu alors une véritable traduction d'Ovide, une traduction qui auroit représenté l'original aussi exactement que le permettent, et la différence des langues, et les dissemblances qui séparent toujours les esprits même les plus semblables : ici, plus l'interprète auroit, en traduisant, conservé de sa propre originalité, plus il se seroit rapproché de son modèle; et il auroit été, en quelque sorte, dans l'heureuse impuissance de pécher par infidélité.

Ceux qui ne pourront lire Ovide que dans la traduction de M. de Saint-Ange, ne se formeront point une idée de ce poëte : la sagesse même, un peu froide, inanimée et monotone, qui règne dans la versification du traducteur, est une sorte de contre-sens; non qu'il ait dû se faire un devoir de suivre scrupuleusement la muse légère d'Ovide dans tous ses caprices; mais il de-

voit s'efforcer de rendre le caractère général du style; et l'on n'en trouve pas l'ombre dans son ouvrage : il n'a ni affectation, ni recherche, ni mignardise, ni vaine ambition; défauts qu'on eût pardonnés plus volontiers à un interprète d'Ovide qu'à un traducteur de Virgile; mais sa simplicité, son naturel, la régularité commune de sa versification, sont trop souvent gâtés par des tournures et des expressions niaises, et par un ton qui est absolument le contraire de celui d'Ovide. C'est là ce qui se fait sentir dans l'ensemble de la traduction, ce qui choque même le lecteur vulgaire, et ce qui prouve au lecteur exercé, quelquefois frappé d'un vers heureux ou d'une tirade assez bien faite et assez soutenue, que le talent du traducteur étoit moins que son esprit au-dessous d'une telle entreprise. L'espace où je suis renfermé ne me permet de citer qu'une preuve de ce que j'avance; et je la prends dans cette même fable de *Pirrha et Deucalion* : l'oracle consulté leur répond de se voiler la tête, et de jeter derrière eux les os de leur mère :

Et velate caput. . . . . .
Ossaque pòst tergum magnæ jactate parentis.

M. de Saint-Ange s'élève, avec raison, contre les traducteurs qui ont rendu ces mots, *magnæ parentis*, par celui de *grand'mère*. Peut-être n'auroit-il pas dû s'écrier, avec colère :

O les sots écrivains ! ô les plats traducteurs !

Il faut parler des traducteurs avec plus de mesure, quand on est soi-même un traducteur. Mais M. de

Saint-Ange a-t-il bien rendu ce *magnæ parentis*, pour lequel il triomphe si fièrement?

> La déesse, propice à leurs vœux innocens,
> Leur répond en ces mots : Loin du sacré portique,
> Allez, prenez les os de votre *mère antique*.

J'avoue que je trouve l'expression de *mère antique* encore plus ridicule et plus niaise que celle de *grand'mère*. Cette épithète, ainsi placée après le substantif, a l'air d'un nom propre : on croiroit que la mère de Deucalion, qui du reste n'étoit pas la même que celle de *Pyrrha*, s'appeloit *la mère antique*. Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, laquelle est un modèle de critique, fait observer que *l'empire glorieux*, dans la traduction de M. de Bouillon, semble vouloir dire l'empire *des glorieux* : cette remarque est applicable à la *mère antique* de M. de Saint-Ange. Je lui conseille de changer ce mot, et de supprimer la note orgueilleuse qui l'accompagne.

Je lui conseille aussi de changer dans les vers suivans sur *Pyrame et Thisbé*, les mots *fissure* et *crevassé* :

> Leurs maisons se touchoient : une simple *fissure*,
> Avoit du mur commun *crevassé* la clôture.

Crevassé est un mot bas; *fissure* est un terme d'anatomie, qui ne s'emploie que pour signifier certaines fractures des os, ou la division des lobes des viscères. On ne s'attendoit pas à rencontrer un pareil terme dans une description qui doit respirer la tendresse et la grâce. La Fontaine a mieux dit; et c'est tout simple :

> *Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons;*
> *Le temps avoit miné ses antiques cloisons;*

Là, souvent, de leurs maux ils déploroient la cause :
Les paroles passoient ; mais c'étoit peu de chose.

Je ne puis, au reste, m'enfoncer dans plus de détails : il suffit d'avoir présenté quelques traits qui marquent le vice général du style de M. de Saint-Ange. Ovide reste encore à traduire : je ne crains pas de l'affirmer, sans vouloir rien ôter au mérite de la constance et de la longanimité avec lesquelles le traducteur a travaillé son ouvrage, qui sont pour lui un titre à l'estime et aux récompenses littéraires, et qui doivent servir de modèle à quelque autre écrivain d'un génie plus heureux, engagé dans la même carrière, sous de meilleurs auspices.

XLVII.

L'Enéide, traduite en vers par M. Hyacinthe de Gaston, proviseur du lycée de Limoges.

3 juillet.

Voici le cinquième article que je fais sur l'*Enéide* de M. de Gaston : je n'ai donc plus ni de critiques à lui soumettre, ni d'éloges à lui donner; le public paroît avoir ratifié les uns, puisqu'en si peu de temps l'ouvrage obtient les honneurs d'une seconde édition; et l'auteur ne semble pas avoir approuvé les autres, puisqu'il n'en a tenu aucun compte. Si je me suis trompé, je suis du moins enchanté de ne m'être trompé que dans les criti-

ques : j'ai toujours eu pour principes, dans l'exercice de mes fonctions, qu'il est permis d'exagérer un peu la louange; qu'il y a peu d'inconvéniens à enfler le mérite d'un écrivain; que l'axiome de droit, *favores ampliantur*, est applicable à l'homme de lettres qui se présente, avec son livre, au pied de notre tribunal; mais que la censure doit être dictée par une justice sévère, exacte, rigoureuse, et indulgente à la fois, qui ne donne rien au hasard, qui n'outre rien, qui pèse tout avec scrupule, qui n'accuse que les défauts bien caractérisés, ne condamne que les fautes évidentes, et jette un voile sur tout ce qui peut prêter aux contradictions de la dispute, et aux caprices de l'arbitraire. C'est dans ces vues que j'ai examiné précédemment l'ouvrage de M. de Gaston : j'aurois pu reprendre beaucoup plus; je ne pouvois louer davantage, et j'avoue que deux raisons principales m'ont engagé à ne garder presque aucune mesure dans mes éloges : d'abord, la considération du mérite réel qu'il faut toujours reconnoître dans toute grande entreprise littéraire, et qui même indépendamment du succès, doit toujours être apprécié, puisque,

Dans un noble projet, on tombe noblement.

Ensuite l'espérance que l'auteur, soutenu par les encouragemens, travailleroit à perfectionner son ouvrage, à y mettre un peu plus de verve, un peu plus de coloris, à soigner davantage sa versification, à raffermir son style, à effacer quelques expressions ridicules, à tâcher d'avoir autant de poésie, de naturel, de correction, de grâce, et pas plus d'esprit, d'affectation, de

manière que son admirable modèle. Sa traduction n'a pu être regardée jusqu'ici que comme un premier jet, et ce premier jet sollicitoit l'indulgence, parce qu'il n'excluoit pas l'espoir du mieux; parce qu'on y voyoit un talent sinon très-pur, du moins très-susceptible de s'épurer; parce qu'on y remarquoit du travail, de l'effort, toutes les qualités qui supposent, dans un écrivain, une vue nette du but où il tend, et un vif désir d'y arriver. Mais on seroit obligé de désapprouver, sans restriction, un jour, ce qu'on a d'abord loué sans réserve, si les espérances venoient à ne se point remplir : il faudroit avouer un jour que cet ouvrage est extrêmement imparfait, si l'auteur, en le réimprimant, ne s'élevoit pas à un plus haut degré de perfection : plus les éditions se multiplieront, plus la critique deviendra sévère : si cette traduction, à une troisième ou à une quatrième édition, par exemple, étoit telle qu'elle est aujourd'hui, on pourroit dire qu'elle est mauvaise. Les débutans seuls ont le droit d'exiger qu'on les encourage : le public lui-même reconnoît ce droit, et veut bien s'y soumettre; mais les écrivains avancés dans la carrière, ne doivent plus compter que sur leur mérite : on pardonne tout à l'enfance; l'âge mûr ne trouve plus d'excuse :

Parcendum teneris; et dùm se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies nondum falcis tentanda.....
Indè ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tùm stringe comas; tùm brachia tonde :
. . . . . tùm deniquè dura
Exerce imperia; et ramos compesce fluentes.

Dans cette seconde édition, l'ouvrage de M. de Gaston est demeuré à l'état d'enfance : il ne s'est point en-

core perfectionné; il se présente avec les mêmes défauts, ou du moins il n'offre que très-peu de changemens et d'amendemens : la rapidité avec laquelle cette nouvelle édition a été faite, en est sans doute la cause : l'auteur a senti, et n'a pas redouté la nécessité de mettre le texte à côté de sa traduction; et c'est un avantage qu'on trouve dans cette réimpression. J'insiste un peu sur le devoir de corriger un ouvrage à mesure qu'on le rend à la presse, parce que la précipitation avec laquelle nos auteurs publient maintenant leurs productions, en leur ôtant tout moyen de faire autrement, est un des abus les plus frappans et une des plaies les plus dangereuses de notre littérature. Autrefois, et dans ces temps qui, sous tous les rapports, doivent servir de modèle et d'exemple aux gens de lettres, les écrivains gardoient patiemment leurs ouvrages dans leur portefeuille : au lieu d'en publier des éditions imparfaites et avortées, ils en faisoient, en particulier et dans le secret, la lecture à quelques amis sincères; ils consultoient avec une modestie réelle, et corrigeoient avec une entière soumission : ils tenoient pendant des années leurs ébauches, pour ainsi dire, sous la lime; ils attendoient avec constance ce degré de perfection, ce point de maturité, que le travail seul, l'application et le temps amènent avec lenteur; ils exécutoient à la lettre ce grand précepte que Despréaux a consigné dans son Art poétique :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
> Corrigez-le sans cesse, et le recorrigez.

Ils avoient toujours présent à l'esprit ce conseil d'Horace : « Quand vos écrits sont dans le porte-feuille, « vous y pouvez effacer ce que vous n'avez pas rendu

« public : la parole une fois envolée ne revient plus. »

Membranis intùs positis, delere licebit
Quod non edideris : nescit vox missa reverti.

Nos écrivains actuels ont donné un démenti à cet axiome : ils savent faire revenir la parole *qui s'est envolée ;* ils se hâtent de donner l'essor aux embryons de leur génie, pour sonder, pour essayer, disent-ils, le goût du public ; et ils comptent modestement sur la nécessité d'une édition nouvelle, qui présentera les corrections, les retranchemens, les additions, les variantes. Nous sommes encore fort heureux lorsqu'ils veulent bien se donner la peine de corriger un ouvrage qu'ils regardent ordinairement comme irréprochable et parfait, dès qu'il est en vente chez un libraire, et annoncé dans un journal. Mais si cet usage a de graves inconvéniens pour les auteurs, il n'en a pas de moins considérables pour les acheteurs : on s'empresse de se procurer une première édition, qui bientôt est annulée par une seconde, laquelle ne tarde pas à être remplacée par une troisième; et c'est ainsi que la précipitation des écrivains, si funeste à l'intérêt des lettres, ne l'est pas moins à l'intérêt des lecteurs, obligés de payer trois ou quatre fois le même livre.

Il y a six mois que les derniers volumes de M. de Gaston ont paru ; il étoit donc impossible que dans une édition qui les a suivis si promptement, l'ouvrage pût être remanié dans son ensemble : l'auteur n'a pas eu le temps de retoucher tous les endroits foibles, de s'occuper de la masse du style, de corriger ce genre de défauts qui sont, pour ainsi dire, attachés aux entrailles de l'ouvrage, et qui exigent une refonte totale et une création

nouvelle; mais il me semble qu'il auroit dû et qu'il auroit pu effacer quelques-unes des fautes les plus saillantes, qui ne tiennent qu'aux détails, et qu'un trait de plume auroit fait diparoître, sans que la correction fût ni longue ni difficile. Par exemple, on lui avoit fait observer qu'il donnoit au vieux roi Aceste une ceinture d'un goût tout-à-fait singulier, en le représentant

Ceint d'un ours africain.....

Pourquoi n'a-t-il pas supprimé cette image choquante? et pourquoi s'est-il contenté de changer seulement le masculin en féminin :

Ceint *d'une ourse africaine*, Aceste, de ses traits
Poursuivoit sur les *monts* les *monstres* des forêts.

Un genre, ici, ne vaut pas mieux que l'autre; et cette correction n'est pas heureuse : je ne conçois pas ce qui peut attacher M. de Gaston à cette peinture; seroit-ce le mérite de l'exactitude? Mais s'il faut être exact, il faut aussi se garder d'être ridicule : l'une de ces règles n'est pas plus impérieuse que l'autre. D'ailleurs, est-il bien sûr que le traducteur soit ici d'une fidélité parfaite? Virgile n'a pas été aussi hardi que lui : il n'a pas revêtu Aceste d'une ourse, mais de la peau d'une ourse de Lybie :

Horridus in jaculis, et pelle Libistidis ursæ.

De plus, il n'a pas dit qu'Aceste étoit *ceint* de la peau d'une ourse, parce que, probablement, Aceste avoit cette peau jetée sur les épaules, comme on nous représente Hercule couvert de la peau du lion de Némée. Il est

vrai qu'il n'a pas expressément caractérisé la manière dont Aceste portoit cette dépouille; mais je suis persuadé qu'aucun de nos peintres n'en feroit une ceinture, s'il vouloit transporter cette image sur la toile. Quelle noblesse et quelle vigueur ce tableau n'a-t-il pas dans les vers du poëte latin! Ce qui frappe d'abord, c'est l'air sauvage de ce vieux chasseur, *horridus*; son arc, ses flèches, son carquois, représentent la situation du personnage, *in jaculis*; et le poëte achève le tableau en peignant Aceste couvert de la dépouille d'un animal terrible, qui sans doute a succombé sous ses traits, *et pelle Libistidis ursæ*. Mais quelle harmonie? quel accord des sons et des images! Ces beautés s'éclipsent en partie dans la traduction. Il ne sera du moins pas difficile à M. de Gaston de trouver quelque équivalent, s'il lui est impossible de draper le bon Aceste comme l'a fait Virgile. C'est ici le cas d'user de cette sorte de licence; on ne le chicanera pas là-dessus; mais il faut absolument que *l'ours africain* et *l'ourse africaine* disparoissent.

Il y a d'autres petites fautes encore plus faciles à corriger, que M. de Gaston a laissé subsister, en dépit et au mépris de mes critiques; je n'en suis pas du tout piqué; mais j'avoue qu'en retour des louanges que je me suis plu à lui donner, et des encouragemens que j'ai été assez heureux de pouvoir lui prodiguer, j'aurois souhaité qu'il eût fait un peu plus de cas de mes observations, lorsqu'elles avoient quelque justesse; et ce vœu, je le formois pour lui beaucoup plus que pour moi. Quel intérêt peut m'animer en effet? Je n'en ai d'autre que celui de voir un jour la perfection d'un ouvrage achevé justifier les éloges prématurés que je

me suis hâté d'accorder aux ébauches d'un ouvrage naissant : j'avois repris le mot *mirer* comme trop peu noble, trop peu poétique, trop indigne de figurer dans le style épique, et d'entrer dans un vers alexandrin; et voilà que je retrouve encore, dans cette nouvelle édition, ce malheureux mot *mirer!* Etoit-il si difficile au traducteur de le changer, de tourner son vers autrement, et d'employer un terme moins trivial? M. de Gaston sait aussi-bien que moi que ce sont ces vétilles-là qui constituent le fond du style, et qu'aucune critique ne doit paroître minutieuse à l'écrivain qui veut être correct. Assurément s'il n'y avoit d'autre faute dans cette traduction, que le mot *mirer*, ce seroit bien peu de chose, dût le traducteur s'obstiner à le maintenir; mais ce mot fait nombre avec d'autres : espérons que, dans la troisième édition, nous ne trouverons plus le mot *mirer*.

Je suis moins surpris que M. de Gaston ait conservé les tournures à prétention, les expressions affectées, les hardiesses de mauvais goût, qu'on avoit relevées dans son ouvrage : c'est un genre de fautes auquel les auteurs tiennent beaucoup, qu'ils défendent tant qu'ils peuvent, qu'ils chérissent, qu'ils choyent, et dont ils s'applaudissent; d'ailleurs ces défauts sont généralement plus rebelles à la correction. Dans la comparaison de l'hirondelle, au douzième livre, on avoit remarqué comme affectée et comme trop hardie cette hypallage, *le babil affamé*, par lequel le traducteur a voulu peindre le cri redoublé des petits oiseaux qui demandent la nourriture, et rendre cette heureuse et sage métonymie de Virgile :

Fabula parva legens, nidisque loquacibus *escas*.

On avoit fait la même observation sur cette apposition, *riche d'un vermisseau*, qui n'est point dans l'original, et que probablement Virgile n'auroit point approuvée. Ces fautes, et d'autres de la même espèce, sont restées; peut-être le goût du traducteur les maintiendra-t-il toujours. Quoi qu'il en soit, il a montré trop de talent dans sa traduction, et un trop bon esprit dans ses notes, pour qu'on puisse le soupçonner de braver la critique, et de ne pas sentir que toutes les louanges encourageantes qu'on lui a données sont autant de dettes qu'il a contractées envers le public, envers notre littérature, et même envers ceux qui ont cherché à faire valoir les premiers essais de sa muse.

XLVIII.

Lettres de Pline le jeune, traduites par M. de Sacy, de l'Académie française.

§. Ier.

23 juillet.

Cette nouvelle édition étoit nécessaire. Depuis longtemps la traduction des Lettres de Plines par M. de Sacy manquoit au commerce de la librairie et au besoin de la littérature. Cette traduction est une de celles qui ont le privilège très-rare de ne pouvoir être séparées de l'original : nous en comptons peu de ce genre ; et le vers de Boileau sur les honnêtes femmes, ce vers très-

exagéré sans doute, dans l'intention du poëte moral et satirique, devient parfaitement exact quand on l'applique aux bonnes traductions :

Il en est jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Nous en avons du moins trois assez bien faites, assez fidèles, assez bien écrites, assez élégantes, assez semblables à l'original, ou qui en compensent assez précisément les beautés, pour que le nom de l'auteur traduit ne puisse être prononcé sans rappeler aussitôt le nom du traducteur : il est impossible de parler de Virgile et de ses Georgiques, sans que la pensée se porte sur l'heureux versificateur qui a su associer la fortune de son talent à l'immortalité du génie. On ne sauroit s'entretenir de Pline le jeune, sans que la traduction de M. de Sacy s'offre tout à coup à l'esprit, se mêle à la gloire de l'auteur latin, la partage, la dispute en quelque sorte, et se substitue insensiblement à l'original, qu'elle ne fait pas oublier assurément; mais dont elle semble vouloir prendre la place, et dont on sent vaguement qu'elle pourroit réparer la perte, s'il pouvoit venir à se perdre. Quelle est cette troisième traduction fortunée qui complète le nombre mystérieux auquel les destinées paroissent avoir borné les traducteurs français? Puis-je le dire sans irriter l'envie, sans allumer la colère des traducteurs, nation plus irritable encore que celle des auteurs et des poëtes? C'est la traduction de Pline l'ancien, ou de quelques morceaux de cet écrivain, faite par un homme aussi plein de goût que de modestie, et qui par conséquent sait aussi bien écrire qu'il sait peu faire valoir ses ouvrages; il ne suffit pas d'avoir de l'es-

prit, du talent, du goût des connoissances, il faut encore savoir se vanter soi-même, ou se faire vanter, si l'on veut réussir. La traduction de Pline l'ancien par M. Gueroult l'aîné est à peine connue ; et je soutiens qu'elle est, en ce genre, un des titres les plus solides et les plus brillans de notre littérature : *Habent sua facta libelli.*

Celle de Pline le jeune, par M. de Sacy, est d'autant plus admirable, que sans dénaturer le caractère de l'original, le traducteur est parvenu à corriger ses défauts, à rendre sa finesse plus naturelle, son esprit plus simple et moins ambitieux, ses traits plus précis et non moins piquans, sa physionomie plus naïve et non moins agréable, son style plus facile et non moins ingénieux. Cette traduction n'a point l'air d'une traduction : tout y coule de source; et l'on peut dire que la manière du traducteur est beaucoup plus conforme à la nature, aux qualités principales, à l'aisance, à la rapidité, à l'abandon, à la négligence gracieuse du style épistolaire, que celle de l'auteur latin. C'est un grand avantage que de traduire un écrivain spirituel, plein de finesse, de saillies, de traits, de pensées, et dont le goût n'est pas parfaitement pur : l'interprète joint à la servitude du traducteur la liberté du critique; et s'il a du talent et du goût, il corrige, il modifie heureusement l'une par l'autre; l'exactitude, qui semble être le premier de ses devoirs, resserre ses limites, se renferme dans un cercle plus étroit, et devient moins impérieuse, moins tyrannique; on n'exige pas de lui qu'il représente, qu'il copie, qu'il rende les défauts d'un original incorrect, comme on exigeroit qu'il reproduisît les beautés, les graces et les perfections d'un

modèle accompli : Tacite est cent fois plus facile à traduire que Tite-Live ; une traduction de Sénèque n'est qu'un jeu auprès d'une traduction de Cicéron ; le simple, le naturel, le naïf auteur de l'Enéide présente au travail et aux efforts de son interprète, plus d'obstacles à surmonter que le chantre ampoulé et entortillé de la Thébaïde, que l'auteur précieux et enflé du Rapt de Proserpine, que le génie ardent et bizarre qui célébra les sanglans démêlés de César et de Pompée. Ce ne sont jamais les pensées qui sont difficiles à rendre : c'est le style, ce sont les graces de la diction ; ce sont les tours heureux, les mouvemens naturels, l'expression pure et précise, le charme ou l'éclat des figures ; la douce, l'énergique, la pittoresque, l'entraînante et magique harmonie.

Pline étoit un grand admirateur de Cicéron : il s'étudioit à imiter ce premier des écrivains et des orateurs romains ; mais sans s'en apercevoir, il étoit dominé, maîtrisé, comme il arrive toujours, par le goût de son siècle. Il y avoit long-temps qu'on n'estimoit plus guère à Rome ni Cicéron ni Virgile : Caligula, qui avoit fait de fort bonnes études, quoiqu'il fût fou, et qui ne manquoit pas d'esprit, quoiqu'il fût un monstre, avoit pour l'auteur des Eglogues, des Géorgiques et de l'Enéide le plus souverain mépris : il disoit de lui que c'étoit un écrivain sans génie, et un homme d'une science fort médiocre : *Nullius ingenii* et *minimæ doctrinæ* : c'est à peu près ce que nous entendons dire aujourd'hui de Boileau et de Racine à quelques imbéciles, qui ne sont pas des Caligula, et qui croient bien ridiculement que le moyen de passer pour des

gens d'esprit, c'est de ne pas penser comme ceux qui ont le plus d'esprit.

Sénèque, qui en avoit beaucoup, sentit qu'il étoit de son intérêt de rabaisser la réputation de Cicéron, pour élever la sienne, parce que son talent ne ressembloit pas du tout à celui de ce grand maître : *Diversi conscius generis*, comme dit Quintilien. Ce Sénèque, ce bel esprit, ce faiseur de calembourgs philosophiques, qui aspiroit *philosophiquement* au trône de l'univers, et qui manqua d'y parvenir, étoit un intrigant très-répandu dans le beau monde, très-aimé des belles dames de Rome, à la tête de la principale coterie littéraire, où les Philamyntes latines prononçoient avec l'air du dégoût, que Cicéron étoit un écrivain sans génie et *trop périodique*. Le sage Quintilien lutta prudemment contre cette épidémie littéraire ; Pline, son disciple, professa hautement les maximes de son illustre maître. Mais qui peut résister au torrent de la mode? *Væ tibi flumen moris humani!* s'écrie saint Augustin. Le bon, le sage, l'honnête Pline fut atteint de la contagion universelle : l'esprit étoit à l'ordre du jour ; il eut de l'esprit ; la recherche dans le style étoit de bon air, il eut un style recherché ; le naturel paroissoit trivial, il s'en garda ; l'affectation faisoit les délices de la bonne compagnie, il fut affecté ; cependant il observa toujours une certaine mesure : dans l'écrivain du siècle de Trajan, on retrouve l'admirateur de Cicéron, dans l'auteur affecté, maniéré, quintessencié, on reconnoît encore le disciple de Quintilien : le bon et le mauvais goût semblent se mêler dans ses ouvrages, sans se confondre ; et l'on diroit que ses écrits ont été placés comme une limite entre l'âge heureux de la perfection et l'époque déplorable

de la décadence, participant également à la corruption de l'une, et à la pureté de l'autre.

On a souvent comparé ses lettres à celles de l'orateur romain : cette comparaison me paroît très-injuste; on peut le blâmer, si l'on veut, d'avoir composé un *Recueil de lettres*; d'avoir travaillé les siennes comme des ouvrages destinés à la postérité; de n'avoir pas senti que le ton de la confiance intime, l'abandon de l'amitié sincère, l'effusion d'un commerce particulier et d'une correspondance amicale, peuvent seul imprimer au style épistolaire le caractère qui lui est propre. Mais il ne faut pas rapprocher ses lettres de celles de Cicéron : il avoit prévu lui-même cette injustice; et dans la seconde lettre du livre neuvième, il répond très-bien d'avance aux littérateurs qui pourroient être tentés d'établir ce parallèle : « Je n'ai pas, dit-il, les avantages qu'avoit Cicé-« ron, dont vous me proposez l'exemple : son génie « étoit très-fertile; et le temps où il vivoit ne l'étoit pas « moins, soit par la diversité, soit par la grandeur des « événemens qu'il fournissoit en abondance; pour moi, « vous savez assez, sans que je vous le dise, dans quelles « bornes je me trouve resserré, si je ne veux pas vous « envoyer des lettres d'oisif. » En effet, comment les Lettres de Pline pourroient-elles être aussi intéressantes pour le fond que celles de Cicéron adressées à Atticus? Une grande catastrophe se préparoit quand Cicéron écrivoit : César et Pompée alloient se disputer, les armes à la main, le droit de commander à Rome, et de régner sur le monde; ils s'attaquèrent par la politique, avant de s'attaquer avec l'épée; l'univers entier étoit dans l'attente : les esprits étoient émus, échauffés, partagés; la tyrannie menaçoit la république; mais on con-

servoit encore assez de liberté pour penser sans contrainte, et parler sans réserve. Atticus, dans le sein duquel Cicéron épanchoit ses alarmes ou ses espérances, ses joies ou ses craintes, étoit un homme très-extraordinaire par sa position et son caractère : lorsque le monde se divisoit en deux partis, Atticus seul gardoit la neutralité, indifférent à la cause de la liberté et aux projets de l'ambition : un tel correspondant ne pouvoit qu'ajouter beaucoup à l'intérêt même des événemens, et à celui des conjectures, des incertitudes et des discussions politiques.

Lorsque Pline composoit ses lettres, Rome étoit depuis long-temps soumise au pouvoir monarchique : déchirée par les Tibère, les Claude, les Néron et les Domitien, elle respiroit sous le doux empire de Nerva et de Trajan; mais sa tranquillité même et son bonheur rendoient le tableau de sa situation assez uniforme : aussi ne faut-il point chercher dans les lettres de Pline l'attrait des intérêts politiques : leur principal agrément consiste dans l'idée que l'auteur y donne de son caractère : il est impossible de les lire et de ne pas aimer Pline, tant il s'y montre orné de toutes les vertus, de toutes les qualités qui constituent l'homme de bien, l'homme sociable, rempli de tous les sentimens qui méritent et s'attirent la bienveillance. Quelle noble passion pour la gloire, quelle délicatesse dans les affaires, quelle douceur dans le commerce de la vie, quelle aménité d'humeur, quelle amabilité, quelle indulgence, quelle absence de toutes les passions haineuses et répulsives, quel concours de toutes les affections expansives et attirantes! Si parmi tant de perfections, il étoit permis d'épier quelques foiblesses, il faudroit peut-être lui

reprocher un amour un peu trop vif pour les lettres : il a le goût des petits vers, il en fait, il en parle trop souvent à ses amis, il les convoque trop souvent pour leur lire des pièces de poésie ou des morceaux de prose, des *indécasyllabes* ou des harangues; il court trop volontiers dans les lycées et les athénées de Rome, il y porte une indulgence trop facile, qui applaudit à tout, qui excuse tout, qui conçoit trop aisément des espérances, et caresse avec trop de foiblesse la présomption des petits auteurs. La capitale du monde étoit alors remplie de bureaux d'esprit, à peu près comme Paris l'est maintenant : le culte des lettres n'y fut jamais plus ardent, plus minutieux, plus superstitieux qu'à l'époque de leur décadence : elle offroit le spectacle de tous les ridicules littéraires; et Pline auroit été bien digne de ne les point partager. On peut d'ailleurs recueillir dans ses Lettres, des renseignemens précieux sur les mœurs, les usages, la vie privée des Romains; sur la construction de leurs maisons, l'ordonnance de leurs jardins, les règles de leur économie domestique. La connoissance des mœurs et des usages est un des principaux fruits que l'on doit tirer de la lecture des ouvrages de l'antiquité; mais il faut pour cela quelque attention, et les lecteurs attentifs sont rares.

J'ai cru devoir étendre un peu ces réflexions sur les Lettres de Pline, parce que nos traités et nos cours de littérature, même les plus volumineux, n'en parlent que très-succinctement, et se bornent presque à offrir des citations : je me propose d'en présenter aussi quelques-unes dans un second article, pour faire connoître et la manière de l'original, et le style du traducteur.

§. II.

29 juillet.

On peut remarquer que la littérature n'a pas suivi la même marche chez les nations peu nombreuses, et dans les âges privilégiés sur lesquels elle a répandu son éclat: le siècle de Périclès et l'époque où Démosthènes porta l'éloquence grecque à son dernier degré de perfection, ne sont pas à beaucoup près les mêmes, quoique les historiens, qui ont mis l'histoire en roman, comme d'autres ont mis le roman en histoire, n'aient pas balancé à les confondre : le goût se corrompit à Athènes, dans l'intervalle qui sépare ces deux grands orateurs ; la foule des rhéteurs et des sophistes, des beaux-esprits, amoureux de vaines paroles et de ridicules subtilités, vint se jeter, pour ainsi dire, entre les deux âges qui virent briller l'éloquence dans toute sa pureté. Ainsi, chez les Grecs, à dater d'une certaine époque, le goût fut excellent, s'altéra pendant un espace de temps, s'affoiblit d'une manière sensible, et bientôt reprit toute sa force et recouvra tous ses droits, jusqu'à ce que le changement du gouvernement et des mœurs eût amené cette irrévocable dégénération, qui n'a eu d'autre terme que la barbarie, ou qu'une science et une littérature pires que la barbarie même.

En France, les lettres passèrent successivement de la grossièreté des premiers essais et de la rudesse des premiers efforts à l'étalage non moins grossier du pédantisme, auquel succédèrent les prétentions du bel-esprit, qui furent remplacées enfin par le bon goût. La littérature latine semble avoir eu un cours plus naturel : depuis sa

naissance, elle fit des progrès suivis et non interrompus vers la perfection, jusqu'au moment où la destinée des choses humaines la précipita vers sa décadence : elle n'eut point, comme la littérature grecque, ses sophistes, ses faiseurs d'épigrammes et de calembours, avant d'avoir ses meilleurs écrivains, et à la suite de ses orateurs les plus éloquens; elle ne compta point, comme la littérature française, ses Balzac et ses Voiture, avant de compter ses Sévigné, ses Bossuet et ses Fénélon. Le bel esprit, qui a précédé chez nous le bon esprit, signala chez les Romains l'époque de la corruption; et quoiqu'on l'ait vu reparoître dans la littérature française, lorsqu'elle commença à dégénérer, et qu'il n'ait cessé de reconquérir et d'exercer son empire depuis que nous avons quitté la bonne route pour nous égarer dans des chemins perdus, cependant il s'en faut beaucoup qu'il nous ait entraînés dans les mêmes excès où tombèrent les Romains, immédiatement après le siècle d'Auguste : les principaux mobiles de la décadence, sans être moins puissans, sont autres chez nous; et la corruption attachée aux abus du bel esprit, semble être le caractère spécial et distinctif de la littérature latine dégénérée.

En effet, quelque justes reproches que la critique littéraire doive faire au dix-huitième siècle, est-il aucun de ses écrivains distingués que l'on puisse raisonnablement comparer à Sénèque sous le rapport du faux bel esprit, des erreurs du goût nées de ce mauvais principe, des pointes, des jeux de mots, des subtilités, des équivoques, des sophismes risibles, des déclamations alambiquées? En est-il un seul qui, voulant prouver que l'exil n'est pas un aussi grand malheur qu'on se le figure, se fût avisé de dire, dans un ouvrage très-sérieux et du

genre pathétique, dans une *Consolation*, que l'exil n'est qu'un déplacement, et que tout change de place dans la nature; que les astres se lèvent et se couchent à différens points du ciel; que nous ne sommes jamais un instant dans le même lieu, puisque la terre, qui tourne sur elle-même, nous emporte dans la rapidité de son mouvement, etc.? Argument vraiment décisif, *consolation* admirable, plus digne d'un mauvais farceur que d'un grave philosophe! Si dans le dix-huitième siècle, quelque écrivain avoit imaginé de publier un Recueil de lettres dans le genre de celles de Pline, comment auroit-il été reçu? Comment recevroit-on aujourd'hui un auteur qui feroit imprimer une correspondance à prétention, dans laquelle il auroit pour principal but de montrer son esprit, d'étaler son beau style, d'éblouir par de jolies phrases, par des pensées aussi recherchées, aussi quintessenciées qu'ingénieuses? Croit-on qu'il ne seroit pas universellement sifflé, que la critique n'en feroit pas une prompte et éclatante justice, quelque esprit qu'il eût d'ailleurs, pour avoir fait un si mauvais usage de son esprit?

Les moindres billets de Pline ont une tournure affectée, parce qu'il les écrivoit, comme on l'a dit, sous *les yeux de la postérité :* mais comment peut-on penser à la postérité quand on écrit des billets? « Pendant que « nous étions, vous dans la Marche d'Ancône, moi au « delà du Pô, écrit-il à Tyron, je supportois plus dou- « cement votre absence; mais depuis que je suis de re- « tour, et que vous continuez à demeurer où vous êtes, « elle me devient insupportable, soit que les lieux où « nous avons coutume de passer la vie ensemble me « fassent plus fortement penser à vous, soit que rien

« ne redouble tant la passion de revoir les absens que « d'en être plus près, et que plus l'espérance de jouir « d'un bien est prochaine, plus l'impatience de le pos- « séder est vive. Quoi qu'il en soit, délivrez-moi de « cette peine : venez à Rome, ou comptez que je m'en « retourne à l'endroit d'où je suis trop indiscrètement « et trop tôt revenu, quand ce ne seroit que pour avoir « le plaisir d'éprouver, lorsque vous vous trouverez à « Rome sans moi, si vous m'écrirez du style dont je « vous écris. » On sent d'abord tout ce qu'il y a de peu naturel, de recherché, de maniéré dans ce petit billet: comme l'auteur se tourmente l'esprit pour se rendre compte à lui-même du sentiment qu'il éprouve! Il l'analyse, il le dissèque, il le coupe pour ainsi dire en quatre; et que résulte-t-il de cette dissection? A quoi lui sert-elle? Sait-il mieux à quoi s'en tenir après cette subtile analyse? Il y a plus : toutes les raisons qu'il allègue peuvent concourir ensemble à former le sentiment qu'il exprime, et cependant il les sépare, et il semble ne vouloir expliquer ce qu'il sent que par une seule de ces raisons : tout cela est d'une métaphysique aussi déplacée que mal entendue. Il y a de la finesse, sans doute, et de l'esprit dans cette petite dissertation incidente; mais on est étonné et choqué de trouver tant d'esprit et de finesse dans un billet de dix lignes. La fin n'est pas moins alambiquée; et quoique la tournure en paroisse d'abord ingénieuse, elle a au fond quelque chose de niais. Cela ne doit pas surprendre : car la niaiserie et l'affectation ont beaucoup de rapport entre elles. Si son ami ne revient pas le trouver à Rome, Pline veut retourner au delà du Pô pour sentir mieux l'ennui de l'absence : il y a dans cette petite menace un raffinement

et une coquetterie qu'on pardonneroit tout au plus au dépit d'une maîtresse qui se plaindroit de l'absence de son amant. Cette boutade a je ne sais quoi d'enfantin, ou plutôt de puéril, qui atteint le comble du ridicule, lorsque Pline ajoute, en terminant, *quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir d'éprouver, lorsque vous vous trouverez à Rome sans moi, si vous m'écrirez du style dont je vous écris.* A quelle singulière épreuve il veut mettre son ami! Je sais que bien des gens seront tentés de prendre ce joli jargon pour de la délicatesse; mais je doute que personne y reconnoisse ce naturel aimable qu'on doit regarder comme la première grâce du style épistolaire. Peut-être aussi trouvera-t-on que je critique un peu sévèrement un simple billet. Mais les billets de Pline sont des ouvrages qu'il a travaillés avec soin, qu'il a recueillis avec scrupule, qu'il destinoit à la postérité, qui sont parvenus à leur adresse, et qui ont dix-sept cents ans de date : *Ab uno disce omnes.*

Le même esprit et le même style règnent dans toutes ses lettres : c'est partout la même affectation, la même mignardise, quoique ces défauts ne soient point également sensibles et choquans partout. Quand l'auteur a peu de chose à dire; quand il ne veut qu'exprimer un sentiment, ou développer une idée, la foiblesse du sujet rend le vice de la diction plus frappant; mais, pour l'ordinaire, l'intérêt des pensées, des narrations, des descriptions, dérobe les défauts de sa manière, et semble même les couvrir de je ne sais quel charme, qui remplace dans ses lettres l'attrait de la simplicité et les grâces du naturel. Ecoutons-le raconter l'histoire d'un revenant. La traduction de M. de Sacy est si fidèle, qu'on peut se figurer entendre Pline lui-même : «Le loisir

« dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me « permet d'apprendre. Je voudrois donc bien savoir si « les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une « vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont « que de vaines images qui se tracent dans une imagi- « nation troublée par la crainte. Ce qui me feroit pen- « cher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce « qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. » Après avoir conté l'aventure de ce Curtius Rufus, l'auteur passe à une autre histoire bien plus surprenante, dit-il, et bien plus horrible : « Il y avoit à Athènes une maison « fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. « Dans le plus profond silence de la nuit on entendoit « un bruit de fer qui se choquoit contre du fer; et si « l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit « de chaînes, qui paroissoit d'abord venir de loin, et « ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre fait « comme un vieillard très-maigre, très-abattu, qui « avoit une longue barbe, des cheveux hérissés, des « fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit horrible- « ment. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour « ceux qui habitoient cette maison : l'insomnie, à la « longue, amenoit la maladie; et la maladie, en redou- « blant la frayeur, étoit suivie de la mort; car, pen- « dant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'im- « pression qu'il avoit faite le remettoit toujours devant « les yeux, et la crainte passée en donnoit une nou- « velle. A la fin, la maison fut abandonnée, et laissée « tout entière au fantôme : on y mit pourtant un écri- « teau, pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre, « dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'une in- « commodité si terrible, pourroit y être trompé. Le

« philosophe Athénodore vint à Athènes; il aperçut « l'écriteau; il demande le prix : sa modicité le met en « défiance; il s'informe : on lui dit l'histoire, et loin « de lui faire rompre son marché, elle l'engage à le « conclure sans remise. Il s'y loge; et sur le soir il or- « donne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur « le devant; qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume « et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond « de la maison. Lui, de peur que son imagination libre « n'allât, au gré d'une crainte frivole, se figurer des « fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main « à écrire. Au commencement de la nuit, un profond « silence règne dans la maison, comme partout ailleurs. « Ensuite, il entendit des fers s'entre-choquer, des « chaînes qui se heurtoient : il ne lève pas les yeux ; il « ne quitte point sa plume; se rassure, et s'efforce d'im- « poser à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche; « il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre, « et enfin dans la chambre même : il regarde, il aper- « çoit le spectre tel qu'on le lui avoit dépeint. Ce spec- « tre étoit debout, et l'appeloit du doigt. Athénodore « lui fait signe de la main d'attendre un peu, et conti- « nue à écrire comme si de rien n'étoit. Le revenant « recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait « sonner aux oreilles du philosophe : celui-ci regarde « encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler « du doigt; alors, sans tarder davantage, il se lève, « prend la lumière, et suit : le fantôme marche d'un « pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. « Après qu'il est arrivé dans la cour de la maison, il « disparoît tout à coup, et laisse là notre philosophe, « qui ramasse des herbes et des feuilles, et les place à

« l'endroit où il avoit été quitté, pour le pouvoir re-
« connoître. Le lendemain, il va trouver les magistrats,
« et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet en-
« droit: on le fait : on y trouve des os encore enlacés
« dans des chaînes; le temps avoit consumé les chairs.
« Après qu'on les eut soigneusement rassemblés, on
« les ensevelit publiquement; et depuis que l'on eut
« rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus
« le repos de cette maison.»

Je laisse aux amateurs des histoires de fantômes, le soin de faire des réflexions sur celle-ci; je les préviens seulement que la lettre d'où elle est tirée en contient encore deux autres. Ce que je dois faire observer, c'est l'agrément de ce récit, l'art et la grace avec lesquels cette narration est conduite et ménagée : elle est charmante dans l'original; elle est peut-être plus parfaite encore dans la copie. Le traducteur a saisi admirablement le tour qui, dans notre langue, répondoit à la tournure des lettres de Pline : son style, quoique plus mâle et plus sévère que celui de l'auteur latin, a naturellement un certain éclat, un jeu, un brillant qui seroit peut-être un défaut dans un écrivain original, et qui, dans un interprète de Pline, devient un mérite essentiel. Malheur aux traducteurs dont l'esprit n'a pas quelque rapport naturel avec l'esprit de l'auteur qu'ils entreprennent de traduire!

XLIX.

Les Fleurs, idylles morales, suivies de poésies diverses, par M. Constant Dubos.

24 août.

Si l'on ne jugeoit de cet ouvrage que par le titre, on seroit tenté de croire qu'il a été composé par quelqu'un de ces écrivains, qui voulant suppléer au défaut du talent qui leur manque, par l'étalage de la sensibilité qu'ils affectent, qui ne pouvant être d'eux-mêmes ni intéressans, ni agréables, cherchent à faire illusion par le choix de leur sujet, et par la sévérité de leur morale, et qui s'érigent en prédicateurs, parce qu'ils sentent qu'ils ne sont pas poëtes; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut en juger. J'avoue que des *idylles* ne sont guère dans le goût du temps où nous vivons; je ne sais même si ce genre a été jamais fort goûté parmi nous : on a prétendu que les Français n'avoient point la *tête épique*; je crois qu'à aucune époque ils n'ont eu la *tête pastorale*. Nous avons toujours attaché une certaine idée de fadeur, de douceur affectée, de sensibilité niaise aux *églogues* et aux *idylles*. Il y a long-temps aussi que le mot *moral* nous paroît le synonyme d'ennuyeux : nous n'aimons pas la morale, et nous lisons peu les proverbes de Salomon et les *vers dorés* de Pythagore. Nous contemplons avec quelque plaisir les fleurs d'un parterre brillant et nuancé de mille couleurs; le coup d'œil d'une prairie émaillée a même pour nous quelque agrément; mais nous n'accueillons pas, avec une entière bienveillance, les poé-

sies dont les *fleurs* sont le sujet : nous trouvons peut-être qu'il est trop facile de faire des phrases harmonieuses, et d'assembler des hémistiches parasites sur la rose et l'œillet, sur Flore et les Zéphirs; tout cela même nous paroît un peu usé : est-il une fleur dans nos jardins, en est-il une dans nos campagnes, qui n'ait déjà reçu cent complimens, soit en vers, soit en prose, qui ne s'énorgueillisse de l'hommage de quelque poëte fameux, ou de quelque prosateur visant à la poésie? Le sujet paroissoit déjà suranné à M. Delille lorsqu'il composa son joli poëme des *Jardins* : chaque printemps ramène à sa suite les mêmes fleurs, et nous trouve toujours disposés à sentir avec délices l'uniforme pouvoir de ses enchantemens; mais les ouvrages de la nature sont supérieurs aux ouvrages de l'art : les uns ont une fraîcheur inaltérable; les autres n'ont qu'un coloris passager.

Ces réflexions, loin de rien ôter au mérite de l'auteur de ces idylles, ne serviront qu'à le faire mieux sentir. Et, d'abord, éloignons toute idée d'*idylles* et de *pastorales*; il n'en est pas ici question. M. Dubos auroit pu donner tout aussi-bien au Recueil de ses poésies le titre d'*Odes*, de *Stances*, de *Cantates* ou de *Chansons*, que celui d'*Idylles*; mais pardonnons à un professeur d'avoir pris ce dernier mot dans son sens propre et étymologique : « Le mot *idylle*, dans la langue grecque, d'où « il tire son origine, désigne, dit-il, une pièce déta- « chée, qui renferme une image agréable, une petite « peinture dans le genre gracieux. » Cette définition savante et parfaitement exacte sera d'un grand soulagement pour ceux qui n'aiment pas les *idylles* : l'explication de la racine grecque leur fera plus volontiers ac-

cueillir l'ouvrage du poëte français. Quant aux moralités qui pourroient effaroucher les ennemis de la morale, ce sont elles précisément qui donnent aux poésies composées, dans le genre précieux, par M. Dubos, un caractère d'originalité. Il y a long-temps en effet qu'on parle du sexe des plantes; il y a long-temps qu'une philosophie un peu hasardeuse peut-être veut les rapprocher du règne animal, et leur prêter les instincts, les affections, les sensations qui appartiennent aux êtres animés, et même les passions, les sentimens, les idées qui appartiennent plus particulièrement à la nature humaine. Mais l'audace de la poésie étoit restée jusqu'à présent fort en arrière de la hardiesse philosophique : on n'avoit guère introduit que des animaux sur la scène de l'apologue; M. Dubos y introduit les fleurs : car ses poésies sont de vrais apologues, et des apologues d'un genre absolument neuf : ici, la culture de l'*œillet* devient le symbole de l'éducation; là, nos jeunes demoiselles reçoivent *du bouton de rose* une leçon de décence et de pudeur; plus loin, le *souci* nous instruit à fuir l'avarice; ailleurs, l'*amaranthe* nous apprend à ne pas craindre la vieillesse et à nous en consoler; la *marguerite* nous donne l'exemple de la modestie; la *belle-de-nuit* nous présente le modèle de la bienfaisance, discrète et délicate, etc. En général, ce qui nuit un peu à la morale exprimée en prose et en vers, c'est qu'elle est bien vieille : M. Dubos a essayé de la rajeunir en la parant de guirlandes de fleurs, et ses rides disparoissent un peu sous les ornemens nouveaux dont il la couvre. Il seroit possible qu'une critique sévère reprochât à ce poëte de n'avoir pas établi des nuances assez marquées et assez sensibles entre les différentes moralités, de les

faire trop rentrer les unes dans les autres, et d'y avoir laissé trop de vague; mais ce reproche tomberoit sur l'ensemble et la totalité du recueil, et ne pourroit rien dérober à l'agrément, à la grâce, à la précision et à la justesse de chaque pièce en particulier.

Un tel défaut deviendroit sans doute plus choquant, à mesure que le poëte traiteroit un plus grand nombre de fleurs. Ce recueil n'en contient que quinze; mais l'auteur se propose d'en traiter beaucoup d'autres; et c'est une raison pour lui de faire plus d'attention à cette critique, et de s'étudier à marquer, d'une manière moins indécise et plus fixe, les caractères moraux qu'il donne à ses fleurs. Je pourrois citer quelques exemples de ce manque général de précision, qui répand sur l'ensemble une sorte de monotonie : je montrerois que la moralité de la *violette* est à peu près la même que celle de la *marguerite;* que le *bouton d'or*, le *souci* et le *chardon*, fleurs malheureuses, sont proscrits à peu près par la même sentence, et présentent le même emblème dans l'ouvrage de M. Dubos, si je n'aimois mieux me hâter de rendre justice au goût avec lequel ce poëte a proportionné son style à la nature des sujets qu'il avoit à versifier, de manière que la monotonie du fond est déguisée par les variétés de la forme, par les grâces diversifiées du style, par les différences du ton et de la diction, par celles du rhythme et de l'harmonie : ainsi, quand il veut chanter l'*impériale*, il emploie la stance majestueuse, qui s'annonce pompeusement par quatre grands vers, se repose sur un vers de huit syllabes, et se termine par un alexandrin. Il adapte au *narcisse* un genre de couplets qui commencent par quatre vers de huit syllabes, et finissent par deux vers de sept, dont

la chute semble exprimer le dédain qu'inspire cette fleur amante d'elle-même. Il applique au *saule pleureur* la strophe de trois vers alexandrins, appuyés sur un vers de huit syllabes ; rhythme dont Rousseau a fait usage pour déplorer la mort du prince de Conti. Mais notre grand lyrique termine cette strophe par un vers de trois pieds; ce qui est plus conforme à l'abattement de la douleur. Cette intelligence délicate du rapport exact qui doit toujours régner entre l'harmonie et le sentiment, semble avoir abandonné M. Dubos lorsqu'il a chanté l'*œillet* sur le ton de l'ode à *la Fortune;* mais quelque rhythme qu'il emploie, il le manie en homme habile, en écrivain qui s'est formé sur les meilleurs modèles, qui s'est pénétré de leur esprit, de leurs beautés, et qui possède les secrets de son art.

Ses compositions ne sont pas dénuées d'un genre d'invention supérieur même à celui qu'elles supposent naturellement : car je crois que l'origine très-poétique et très-ingénieuse qu'il a donné à la *rose*, lui appartient; je trouve aussi, dans l'idylle du *souci*, une fiction qui, bien que moins heureuse, est cependant d'un poëte dont le mérite ne se borne pas aux grâces du style; mais ce qui caractérise surtout ces productions, c'est une grande délicatesse de pensées et de sentimens, presque toujours exprimés avec une rare pureté de goût. Remarquez cette comparaison de la rose naissante avec l'innocence virginale :

Voyez-vous sa corolle humide
S'épanouir aux traits du jour?
Tel s'ouvre aux rayons de l'amour
Le cœur d'une vierge timide.

Faut-il qu'un précoce larcin
A périr en naissant l'expose!
Boutons d'innocence et de rose
Ont, hélas, le même destin!

Voilà de la grâce et de l'harmonie. Les deux strophes qui terminent l'idylle de *la belle-de-nuit* sont d'un autre ordre d'idées, mais n'ont pas moins de délicatesse et d'élégance : l'auteur suppose que cette fleur, qui n'ouvre son calice que la nuit, signale le rendez-vous des amans; et il ajoute :

Mais, ainsi que l'amour, hélas!
Le crime veille aussi dans l'ombre.
Si le méchant portoit ses pas
Vers ton séjour paisible et sombre,
Ah! derobe lui tes trésors!
Et que la ronce âpre et sauvage,
Symbole des tristes remords,
Seule l'assiége à son passage!

Mais lorsqu'au milieu de la nuit
La bienfaisance solitaire
Près de toi se glisse sans bruit
Pour visiter l'humble chaumière,
Incline-toi, charmante fleur!
Répands sur sa marche empressée
Un parfum pur comme son cœur,
Céleste comme sa pensée.

Quelques-unes de ces idylles ont été déjà publiées dans les journaux. Tous les amateurs ont distingué celle de *la violette*, une des plus jolies de ce recueil : elle a réuni tous les suffrages lorsqu'elle a paru seule et avant les autres; mais je suis persuadé qu'aujourd'hui plusieurs de ses sœurs les lui disputeront. Je ne puis cependant m'empêcher de placer ici, dans le petit nom-

bre de citations auquel il faut que je me réduise, les deux strophes qui contiennent la principale moralité de cette idylle de *la violette*, déjà si connue :

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire :
Je te promets tous les matins
Une eau limpide et salutaire.

Que dis-je ?... Non, dans ces bosquets,
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie !

Pour donner une idée de la manière dont l'auteur sait varier son ton, ses couleurs et ses images, je citerai encore cette strophe magnifique où le poëte caractérise le *saule pleureur :*

Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux ;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie :
On diroit qu'il pleure avec eux.

On peut reprendre, dans l'exécution et dans le détail de ces poésies, quelques défauts de transitions : les pensées sont quelquefois trop accumulées ; il y a telle idylle où presque chaque couplet en contient une différente de celle qui précède : cela donne à la pièce entière un air décousu, sentencieux et *aphoristique.* Quelques expressions, en petit nombre, ne sont pas exemptes d'affectation et de manière : dans l'idylle de la *rose*, Vénus *dote* cette fleur du parfum de son haleine ; dans celle du *bouton-d'or*, ce bouton est appelé un *bouton hypocrite :* je n'aime point que l'*hortensia* soit la *pandore* des jardins. La négligence se montre

encore plus rarement que l'affectation; mais l'auteur doit repolir les deux vers suivans de l'idylle du *narcisse :*

On néglige parfois *celui*
Qui, pour ne songer qu'à *lui*,
Jamais ne songe à personne.

Il doit sentir que les deux pronoms *lui* et *celui*, placés à la rime, ne sont pas d'un effet agréable. Sur quel fruit du talent la critique ne trouve-t-elle pas à mordre? Cet ouvrage suppose beaucoup de travail et beaucoup d'esprit : l'esprit y brille partout, et le travail ne se fait sentir que dans quelques endroits. En un mot, c'est un bon ouvrage : je me plais à rendre cette justice à un des élèves les plus distingués de l'ancienne Université, et à un des professeurs les plus capables d'honorer la nouvelle.

L.

Les Trois Règnes de la nature, par Jacques Delille, avec des notes, par M. Cuvier, de l'Institut, et autres savans.

§. Ier.

28 août.

Ce poëme étoit annoncé, attendu, depuis très-long-temps : chaque ouvrage de M. Delille, semblable, pour ainsi dire, au soleil, répand son éclat avant de se mon-

trer. C'est à ce poëte que l'on peut appliquer avec une sorte de justesse ce trait qui, sous la plume du satirique, ne paroît être qu'une exagération :

On récite déjà les vers qu'il fait encore.

Faut-il s'en étonner; et cet enthousiasme n'est-il pas une censure trop juste de l'état actuel de notre littérature? Un seul homme aujourd'hui, parmi nous, sait véritablement faire des vers, ou du moins un seul joint à un talent incontestable pour la poésie, cette inépuisable fécondité qui multiplie les plaisirs du public, en multipliant les titres et les preuves du talent : le public lui sait donc gré non-seulement de ses productions, mais de ses efforts, et, dans cette disette générale, où nous languissons, dans cette pénurie littéraire qui nous afflige, nous sommes plus que jamais disposés à tenir compte au génie de l'abus même de ses richesses, de sa profusion, de son abondance, de son excessive facilité : tandis que le peu d'hommes de talent qui nous restent, engourdis par la paresse, demeurent inactifs et stériles, M. Delille entasse vers sur vers, poëmes sur poëmes, et compte en quelque sorte le nombre de ses années par celui de ses ouvrages. Peut-être seroit-ce ici le lieu d'examiner la question de savoir jusqu'à quel point la fécondité, cette qualité équivoque, qui semble appartenir moins encore au talent qu'à la médiocrité, et que le gout, la correction, la perfection accompagnent si rarement, doit être regardée comme un titre en littérature. Mais cette question, je la décide sans balancer en faveur de M. Delille : le temps n'est plus où l'on s'étudioit à travailler soignen-

sement ses ouvrages, à les corriger, à les polir, à les rendre dignes de la postérité; il s'agit bien de tout cela aujourd'hui! La première loi est de faire vîte, et beaucoup.

M. Delille, qui possède mieux que personne les vieilles règles de l'art d'écrire, et qui en pratique quelques-unes avec tant de goût et tant de bonheur, ne peut ignorer que la première, la principale, la plus essentielle de toutes, est celle qui prescrit de mettre de l'unité, de l'ensemble, de la liaison dans toute composition, de quelque genre qu'elle soit, et surtout dans ces ouvrages qui doivent ressembler aux élans rapides et suivis de l'inspiration, parce qu'ils sont les fruits présumés du génie poétique. Il le sait; et la critique, hélas! n'a eu que trop souvent occasion de lui rappeler ce grand principe! Elle s'est fatiguée à prouver que le Poëme des Jardins, que les Géorgiques françaises, que l'Imagination, pèchent contre cette importante loi, que ces productions, étincelantes de beautés de détail, pleines de vers charmans, de morceaux enchanteurs, de tirades délicieuses, ne sont que des recueils de tableaux incohérens, de peintures détachées, réellement isolées, quoique réunies par des liens apparens, conçues sans suite, composées sans dessein, et, par conséquent, encadrées, assez souvent, sans motif, et toujours sans précision : elle a fait un tel bruit sur tout cela; elle s'est répétée si souvent à cet égard; elle a tourné, développé, présenté ces idées de tant de manières, que ses observations sont devenues des lieux communs, et que, s'il est tous les jours aussi juste de reprocher à M. Delille le défaut de plan, d'ensemble et d'unité, ce reproche est tous les jours aussi plus trivial, plus ennuyeux à exposer, comme plus inutile à faire. Mais

le poëte, plus fin et moins scrupuleux que ses censeurs, n'ignore pas qu'il peut la braver impunément; et c'est là un des mystères de sa poétique secrète : quels efforts, quels travaux, quel temps ne lui demanderoit pas la combinaison d'un poëme parfaitement lié dans toutes ses parties! Le fruit ne seroit pas égal à la peine. Un des premiers symptômes de la décadence des lettres, est précisément cette négligence de l'ensemble dans les ouvrages d'esprit : on sacrifie tout aux particularités, aux accessoires; on méprise ce grand art de joindre la perfection de l'unité aux grâces des détails, cet art que l'on peut regarder comme la raison du talent et le bon sens du génie : les lecteurs lisent alors comme les auteurs composent; ils laissent aux critiques de profession, aux censeurs chagrins, aux pédans sourcilleux, ce souvenir des anciennes maximes littéraires; ils ne veulent que des tirades brillantes, que des paragraphes élégamment écrits : il faut convenir qu'aucun poëte n'est plus habilement entré dans leur goût que M. Delille.

Irai-je donc reproduire ici, didactiquement, les mêmes reproches à l'occasion de ce nouveau poëme? Dois-je rebattre encore les oreilles du poëte et celles du public de ces censures usées et de ces vieilles maximes si souvent et si inutilement proclamées? Non, sans doute : je me contenterai seulement de faire observer que M. Delille paroît s'être perfectionné dans la pratique d'une méthode si appropriée au goût de ses contemporains : jusqu'ici, les productions de ce poëte, quoique frappées d'un vice radical d'incohérence, n'offroient pourtant, dans un ensemble vague et mal conçu, qu'un seul et même sujet; les parties n'étoient point distribuées, classées convenablement; les transitions étoient ou forcées

ou nulles; l'ouvrage offroit une réunion de membres disloqués, disjoints, et ne formoit point un corps régulier; mais l'objet étoit un, et, pour me servir d'un terme que semble appeler la nature de ce nouveau poëme, la matière étoit *homogène;* aujourd'hui, c'est beaucoup mieux, et il y a un progrès sensible dans le poëme des Trois Règnes : les parties n'en sont pas mieux arrangées entre elles, les couleurs n'y sont pas mieux fondues, les nuances et les transitions n'y sont pas ménagées avec un art plus délicat et plus religieux; mais la loi de l'unité s'y trouve bravée et violée avec bien plus de franchise et de bonne foi : sous le même titre, l'auteur nous présente un sujet double; et, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé, il a rassemblé deux poëmes dans un seul poëme. Cela peut faire espérer que son prochain ouvrage en contiendra au moins trois. Les quatre élémens sont le premier objet de ses chants; il célèbre d'abord le Feu, ensuite l'Air, puis l'Eau, et enfin la Terre; puis, dans une seconde partie, qui forme bien évidemment un ouvrage distinct et séparé, il décrit, dans quatre autres chants, les merveilles du Règne minéral, du Règne végétal et du Règne animal, accordant à celui-ci un chant de plus qu'aux deux premiers. Toutefois, il paroît que la conscience poétique de M. Delille s'est troublée lorsqu'il a formé le dessein de violer si ouvertement une loi si antique et si sacrée; et il a consigné dans sa préface l'expression de ses remords; semblable, d'ailleurs, à un pécheur un peu endurci, il lui a fallu peu de chose pour le rassurer : engagé par un illustre savant, M. Darcet, à composer ce poëme, il ne put lui cacher ses scrupules : le membre de l'Académie des sciences donna d'avance l'absolution au membre de l'Académie française;

mais il est clair, qu'en fait de goût, M. Darcet étoit un casuiste relâché. M. Delille eût mieux fait de n'écouter que sa conscience, et de s'en rapporter à Horace et à Boileau. Au reste, on peut supposer qu'au lieu d'un seul poëme, il nous en a donné deux à la fois; et quand il s'agit de ses ouvrages, on trouve l'application du proverbe : *Quod abundat, non vitiat.*

M. Delille n'avoit encore traité aucun sujet d'une manière aussi didactique : on lui a même fait le reproche de trop sacrifier, dans ses autres ouvrages, le principal aux accessoires, le solide au brillant, le fond et l'essence de la matière aux agrémens coquets de la parure poétique. Peut-être ces observations sensées et justes l'ont-elles porté à mettre plus de sévérité dans la conception et dans la composition de ces deux nouveaux poëmes; mais on seroit aujourd'hui tenté de lui faire un reproche contraire, soit qu'il n'ait pas su garder cette mesure précise qui écarte un excès sans en admettre un autre, et qui préserve de la sécheresse en bannissant la frivolité, soit que le sujet fût plus ingrat qu'il ne l'a cru, et plus rebelle à la poésie qu'il ne paroît au premier coup d'œil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est aussi difficile de lire avec plaisir la plupart des détails techniques de ces deux poëmes, que de n'y pas reconnoître cette souplesse de talent et cette facilité de versification qui est un des priviléges de M. Delille, et qui lutte toujours avec plus ou moins de bonheur contre les obstacles même qu'elle ne peut surmonter. Ce qu'il y a de certain encore, c'est que le plus grand nombre des lecteurs ne sauroient parcourir ces poëmes sans être arrêtés à chaque pas, et sans avoir besoin de recourir aux notes qu'on y a jointes très-prudemment; défaut es-

sentiel, puisque la poésie, qui doit toujours tenir l'imagination éveillée, l'assoupit et l'éteint nécessairement, quand, au lieu d'éclairer l'esprit d'une vive lumière, elle répand des nuages sur l'intelligence. Qu'arrive-t-il? C'est qu'au lieu de lire de suite un poëme, où l'imagination semble expirer à chaque instant, au lieu d'éprouver ce charme continu, cette illusion prolongée, l'un des plus heureux effets de la poésie, et l'un des caractères les plus sûrs des bons vers, on se hâte de franchir les épines que le poëte a semées sur sa route, pour aller cueillir quelques fleurs brillantes, éparses çà et là, parmi tant de ronces et de broussailles : j'en atteste tous ceux qui ont déjà ces poëmes entre les mains, et qui se sont empressés de jouir de cette nouvelle production d'un grand maître; n'est-ce pas ainsi qu'ils ont été généralement affectés? Après avoir jeté les yeux sur quelques pages, rebutés de la sécheresse de presque tous les détails physiques, chimiques, botaniques, anatomiques, n'ont-ils pas couru aux épisodes, aux ornemens, aux digressions, et n'ont-ils pas dit avec exclamation, dans la solitude du cabinet, ce que la critique ne doit répéter en public qu'avec timidité : « Voilà un ouvrage bien ennuyeux! »

Ainsi, pour rendre au talent de M. Delille toute la justice et tout l'honneur qui lui sont dus, je penche à croire que le défaut fondamental de ce poëme appartient à l'essence du sujet et non à l'insuffisance du poëte. Le sujet est mal choisi : et en effet, quel objet à présenter aux yeux que des analyses et des distillations chimiques; des anatomies de végétaux et d'animaux; des dissections de plantes et d'insectes; des descriptions de ce travail intérieur que la nature cache dans ses entrailles, qu'elle révèle aux yeux des savans et qu'elle dérobe à

la témérité des poëtes. Le génie des poëtes n'est point fait pour pénétrer ces mystères : il ne doit descendre ni dans l'ombre des cavernes, ni dans la profondeur des précipices; il doit s'éloigner, et de l'amphitéâtre des anatomistes, et du laboratoire des chimistes. Que le docte et profond Cuvier, que ce génie, qui fait honneur à notre siècle, recule tous les jours les bornes de l'histoire naturelle, qu'il dérobe sans cesse de nouveaux secrets à la nature étonnée, qu'il découvre et recompose des races perdues, M. Delille ne doit pas le suivre dans ses savantes et précieuses recherches, sous les voûtes de nos carrières, parmi des amas de plâtre, de gypse et de chaux. Est-ce donc le squelette de la nature que le poëte doit étudier et peindre? N'est-ce pas plutôt la riche et brillante parure qu'elle étale à ses yeux charmés; ces spectacles pompeux ou rians, sévères ou gracieux, pleins de grâce ou de majesté, dont elle couvre les opérations mystérieuses de ses profondes élaborations, et les jeux inexplicables de son mécanisme divin? C'est la décoration, c'est la scène du monde que le poëte, comme le peintre, doit reproduire dans ses tableaux magiques :

Ut pictura poësis.

Ce ne sont point les roues, les cordages, les leviers, qu'il doit nous montrer; ce n'est point le derrière du théâtre qui demande ses pinceaux : c'est en vain que, dans sa préface, M. Delille s'autorise de l'exemple de Lucrèce : le poëte latin, tout grand poëte qu'il étoit, n'a fait qu'un poëme illisible : cherche qui voudra, dans son ouvrage, trois ou quatre morceaux d'une beauté supérieure, chauds de verve et de génie, remplis de douceur ou de force; pour moi, j'abandonne ses six

mortels chants *De rerum naturâ* aux érudits, amateurs des antiques rêveries, et aux partisans, s'il en est encore, d'Epicure et de ses atomes. Que M. Delille revienne à Virgile : il n'est pas fait pour imiter Lucrèce!

Mais ne seroit-ce pas faire un exposé trop incomplet de son poëme, que de n'y pas reconnoître de très-rares beautés? Elles éclatent dans les morceaux d'ornement, même dans quelques descriptions techniques : quelles heureuses combinaisons de mots! quelles coupes variées et piquantes! quelle précision et quelle harmonie! Cependant, on rencontre aussi des vers durs, et même des vers ridicules, des détails, non-seulement arides, obscurs et insipides (c'est le plus grand nombre), mais dégoûtans à l'excès, comme celui des *amours et de l'accouplement du crapaud;* les digressions, les épisodes ne sont pas tous également heureux : il en est de froids, de languissans, de bizarres, comme celui de l'*Aurore boréale*, au premier chant; d'usés, comme celui de *Musidore*, au troisième, copié de Thompson, forcé en quelques endroits, trop allongé dans d'autres, et qui ne se recommande que par quelques jolis vers, et un peu de gravelure. Concluons donc que ces derniers poëmes ressemblent à tous ceux de M. Delille; qu'on y trouve beaucoup à admirer, plus encore à reprendre; qu'ils sont inférieurs à leurs aînés, sous le rapport du choix du sujet, de la perfection du style et de l'agrément de l'ensemble; et, qu'en un mot, ce sont des ouvrages foibles, qui n'ont pu être composés que par un talent très-fort. Je me propose d'entrer incessamment dans quelques détails : j'ai mieux aimé jeter d'abord sur ces productions un coup d'œil général; je me suis hâté de présenter un résumé. En effet, qui ne connoît

pas déjà les détails? Qui n'a pas déjà lu ces poëmes? Qui ne les a pas jugés? Tel est le privilége des grands talens et des grandes renommées : ils sont indépendans de la critique; et, pour eux, publier un ouvrage, c'est avoir déjà réussi : *introïsse victoria fuit.*

§. II.

3 septembre.

Je crois devoir, en conscience, examiner l'un après l'autre les deux poëmes que M. Delille a réunis sous un même titre; car il ne faut pas mêler des choses essentiellement diverses : gardons-nous de confondre le poëme des *Trois Règnes* avec celui des *Quatre Elémens;* ce sont deux ouvrages très-différens. Admirons, si nous voulons, la fécondité singulière de l'auteur qui, sans s'en apercevoir, nous a donné tout à la fois deux poëmes au lieu d'un; mais sachons distinguer ces productions jumelles; et sans porter la sagacité aussi loin que ceux qui prétendent voir dans *les Trois Règnes de la Nature* autant de poëmes qu'il y a de chants, contentons-nous d'y voir deux poëmes bien complets, très-distincts, très-indépendans l'un de l'autre, dont chacun fait un tout à part, et qui n'ont de commun que le titre sous lequel on les a rassemblés, et le procédé typographique qui leur sert de lien. Je parlerai donc d'abord du poëme des *Quatre Elémens :* je réserve un autre article à celui des *Trois Règnes.* N'est-ce pas doubler la gloire d'un écrivain comme M. Delille, que de doubler le nombre de ses ouvrages?

Tous les talens, même les plus heureux, même les plus forts, ont leur côté foible : celui de M. Delille n'est pas exempt de cette loi générale : il semble même avoir

trois côtés au lieu d'un, par lesquels il se rapproche en quelque sorte de la médiocrité, et devient surtout accessible à la critique : la nature, qui a comblé ce poëte de tant de faveurs, lui a refusé cette partie essentielle du génie, qui consiste à concevoir et à combiner fortement l'ensemble d'un ouvrage; cette souplesse d'esprit qui va chercher et qui trouve les points de contact par où les idées les plus dissemblables se rattachent les unes aux autres; ce genre d'inspiration qui, saisissant l'écrivain toutes les fois qu'il entre dans une des principales divisions de son sujet, éloigne tout soupçon de repos et d'interruption, et lui fournit des exordes et des débuts, qui raniment l'intérêt, en concourant à l'unité. M. Delille paroît surtout éprouver une espèce d'embarras lorsqu'il commence un poëme : c'est ce qu'on peut remarquer dans tous ceux qu'il a publiés jusqu'ici, dans *les Jardins*, dans *les Géorgiques françaises*, dans *l'Imagination*, dont les premiers vers et les premières pensées ont quelque chose de pénible ou de recherché, qui trahit la perplexité du poëte; c'est ce qui frappe aussi dans le début du poëme des *Quatre Elémens :* L'auteur a eu recours à une fiction sublime : il croit voir et entendre le *Génie de la nature* qui lui apparoît, et qui lui conseille de chanter les mystères de la physique, après avoir peint les grandes scènes du spectacle du monde; mais cette fiction ne semble pas amenée d'une manière assez noble : le premier vers du poëme est d'un abandon et d'une négligence qui conviendroient mieux au début d'un conte qu'à celui d'un ouvrage de quelque importance :

Un jour, pour la campagne abandonnant la ville, etc.

Ce ton de familiarité, cette description d'une petite promenade d'après dîner, délayée dans quelques vers assez communs; le retour du poëte, qui, en rentrant chez lui, se met au lit pour se délasser, et s'endort; tout cela est au-dessous et du sujet qu'il va traiter, et de la fiction par laquelle il entre en matière. Du reste, cette fiction est en elle-même fort bien versifiée, et réunit à ce mérite celui de former une exposition assez convenable.

Je ne sais trop si le poëte qui se propose, dans son premier chant, de célébrer les effets et les merveilles du feu, n'a pas eu tort de dire, dans une exposition particulière, et relative à cette portion de son sujet:

> Mes pinceaux sont trempés, et la *vive lumière*
> Dans mes riches tableaux brillera la première.

Il falloit, je crois, nommer le feu, dont la lumière n'est qu'un effet; et, pour le moins, il ne falloit pas donner ici à la lumière une épithète qui n'est évidemment appelée que par le besoin de remplir la mesure du vers. Le chantre du feu invoque ensuite Apollon; mais cette invocation ne se trouve là que pour amener une apostrophe au savant M. de Lambre, que l'auteur prend pour guide dans cette nouvelle carrière; apostrophe beaucoup trop longue, qui, dans sa longueur, paroît renfermer une contradiction, puisque d'abord M. Delille monte avec M. de Lambre sur le char de Newton,

> . . . . . Sans s'effrayer du sort de Phaëton,

et qu'à la fin il dit au célèbre astronome qu'il le suivra des *bords de son ruisseau*, et seulement des yeux de l'imagination : ce n'est pas le seul endroit où le poëte s'oublie

dans l'étendue de ses développemens, et ne s'aperçoit pas qu'il se contredit. On peut remarquer de plus, dans cette tirade, une pensée qui ne brille pas par le naturel :

> Pour toi l'attraction *est encor l'amitié.*

La manière distinctive de l'auteur s'étoit déjà montrée, dès les premières pages, dans ce vers qui termine une énumération des effets de la lumière :

> Enfin, l'ame, la vie, et *le peintre du monde.*

Elle éclate tout entière au second chant, dans une autre apostrophe à un autre savant, M. Lefèvre-Gineau : le poëte prie M. Gineau de lui enseigner les combinaisons des élémens, et s'écrie :

> Le ciel qui te doua des plus riches trésors,
> Du talent et des mœurs fit l'*heureux amalgame :*
> Oui, *des combinaisons, la plus belle est ton ame !*

Après avoir décrit avec une rapidité qui dégénère quelquefois en sécheresse, et qui quelquefois aussi étincelle de vers heureux et brillans, les principaux phénomènes de la lumière, M. Delille se hâte de récréer le lecteur par un épisode dans lequel il explique la cause de l'*aurore boréale :* il représente cette Aurore affligée de ce que son origine est méconnue. Elle va trouver le Soleil, son père, et lui adresse un discours imité de celui de Phaëton dans Ovide, mais beaucoup trop long et un peu froid; elle se plaint de ce que l'Aurore orientale est seule regardée et seule célébrée comme fille du Soleil; elle conjure son père de ne pas souffrir qu'on la méconnoisse plus long-temps. Jusqu'ici, à l'exception

de quelques longueurs, tout est bien; mais la manière dont le Soleil s'y prend pour révéler au monde l'origine de *l'aurore boréale*, a quelque chose de comique : il détache un des rayons de sa couronne, y grave la naissance de sa fille, et le lance dans la tête de M. de Mairan :

> . . . . . Mairan parle ; à sa voix
> La brillante immortelle a recouvré ses droits.

Je préfère de beaucoup à cet épisode la description de l'électricité, morceau plein d'éclat et de précision, où les détails de ce grand phénomène sont peints des plus vives couleurs, et où l'on retrouve tout le talent de M. Delille : je ne cite point, parce que j'aurois trop à citer, et parce que les beaux endroits de ce nouveau poëme sont déjà connus. Rien de plus joli que le tableau dans lequel le poëte nous peint une jeune beauté placée sur l'*isoloir*, et tout environnée des flammes électriques; mais le trait qui termine cette peinture est trop mignard et trop affecté, ce me semble :

> La belle voit sans peur ces flammes sans courroux,
> Et *dans le cercle entier répand un feu plus doux.*

Ce chant est couronné par la description des plaisirs du *Coin du feu*, connue depuis long-temps, pleine de vers délicieux, et à laquelle on ne peut reprocher que quelques traces d'affectation, et d'être beaucoup trop longue dans la place relative où elle se trouve encadrée : car il faut qu'il existe une certaine proportion entre les parties d'un chant comme entre celle d'un poëme; et ici, cette règle est ouvertement violée.

Tous les détails par où commence le second chant,

toutes ces dissertations sur le *gaz*, sur les différentes propriétés de l'air, sur ses combinaisons, sur ses effets, sont d'une extrême aridité, et communiquent au lecteur la peine, la fatigue et l'ennui qu'elles ont dû coûter au poëte : l'attention ne commence à se réveiller que lorsqu'il s'agit de Pascal et du Puy-de-Dôme, théâtre des fameuses expériences que ce grand génie fit sur l'air. M. Delille apostrophe cette montagne illustrée par de si belles découvertes : il y a du sentiment et de la verve dans ce morceau; mais il me semble un peu déparé par deux traits, par deux rapprochemens singuliers : l'un est cette exclamation sur la mort prématurée de Pascal :

> Mais, hélas! de cet air ignoré si long-temps,
> L'illustre infortuné jouira peu d'instans!

l'autre est la comparaison de Pascal avec Misène, qui n'étoit qu'un trompette dans l'armée d'Enée : l'auteur veut que le *Puy de Dôme* soit appelé le mont Pascal, comme la montagne où fut enterré Misène prit le nom de ce trompette, et qu'on grave sur le Puy-de-Dôme le tube du génie qui vérifia la pesanteur de l'air, comme on déposa sur le cap Misène l'instrument du musicien : en vérité cette imagination est un peu ridicule. Après quelques autres détails anti-poétiques sur la pesanteur et l'électricité de l'air, sur les vents et les orages, le poëte amène une description très-vive, très-pittoresque et très-développée, du terrible ouragan qui ensevelit l'armée de Cambyse dans les sables de la Lybie : il n'a déployé nulle part, avec plus de luxe, les ressources admirables de sa flexible versification; car,

c'est surtout la richesse du style, et, si je puis m'exprimer ainsi, l'ampleur du développement, qui caractérisent cette belle peinture. Ce tableau est d'une manière large; qualité rare dans les ouvrages de M. Delille. On regrette pourtant d'y apercevoir encore quelques traits d'affectation, comme celui-ci, par exemple :

> En vain vous espériez revoir votre famille,
> Et reprendre en vos mains l'innocente faucille :
> *Vous-mêmes moissonnés,* mourez sous d'autres cieux !

Peut-être dans la description de la sécheresse causée par le vent du midi, ne falloit-il pas descendre à de si petits details :

> *La truite* ne fend plus les rapides torrens ;
> *L'anguille* avec lenteur traine ses plis mourans.

Boileau, qui a dit:

> Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue,

proscriroit vraisemblablement ici *la truite* et *l'anguille*. Je ne sais s'il seroit beaucoup plus content de cette image :

> A peine, avec effort, la nymphe du ruisseau
> De *ses cheveux tordus* tire une goutte d'eau.

Le morceau sur la *peste* offre des beautés, mais il me semble très-inférieur à celui de Lucrèce; et je suis fâché de n'avoir point assez d'espace pour établir un parallèle qui exigeroit nécessairement quelque étendue. Il y a de beaux vers dans ce que l'auteur dit sur la mu-

sique, à la fin de ce second chant; il y a aussi des expressions au moins douteuses :

Jubal *lui fit une ame*.....

en parlant de l'orgue dont Jubal fut l'inventeur.

Sous ses rapides mains le sentiment *voyage*,

en parlant d'un célèbre organiste; et le poëte ajoute:

Il forme sans désordre un *dédale de sons*.

On peut demander ce que c'est qu'un *dédale de sons*; on peut aussi demander comment la comparaison suivante est liée à l'idée qui précède : il s'agit toujours de l'organiste :

Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace :
Tel au gré de son souffle, ou terrible, ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne, ou caresse une fleur.

Les deux derniers chants sont fort au-dessous des deux premiers : la partie technique s'y montre encore plus sèche et plus épineuse, surtout dans le quatrième chant, dont la *Terre* est le sujet, et où l'on rencontre assez fréquemment des vers aussi agréables que ceux-ci:

Mêlée *au spath, au quartz*, aux plus brillantes pierres,
La silice offre aux yeux la plus pure des terres :
. . . . . .
Qui pourra nous montrer quels minces *corpuscules*,
De la terre en secret forment les *molécules?*
. . . . . .
Du *quartz* pulvérisé, du *gypse*, de l'argile,
En coupe façonna leur merveille fragile.

Les parties brillantes du chant de *l'Eau*, sont l'épi-

sode de Musidore, surprise au bain par son amant; mais par un amant très-honnête et très-discret, qui veut seulement lui faire savoir qu'il étoit là, et qui se contente de le lui apprendre par un billet qu'il jette sur le bord du ruisseau. Musidore, touchée de tant de vertus, grave sur l'écorce d'un arbre une promesse de mariage. L'invention et l'exécution de cet épisode sont assez médiocres; la peinture du *Rendez-vous des Eaux minérales* très-piquante, très-jolie, et d'une tournure agréablement satirique; la mort *du Bûcheron englouti dans la Neige*, morceau qui a du moins le mérite de n'être pas trop long et trop disproportionné, et qui amène assez naturellement une apostrophe touchante à ces utiles animaux dont la sagacité sauva plus d'un voyageur sur le mont Saint-Bernard. Cette apostrophe termine le chant : elle renferme un vers qui, je crois, a besoin d'être corrigé:

> Vous donc soyez bénis, animaux courageux,
> *Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux.*

Il faudroit, ce me semble, *le Saint-Bernard*: on ne peut pas ici identifier le saint avec la montagne qui porte son nom : comment, en effet, se représenter *saint Bernard nourrissant des chiens sur son front?* Le chant de *la Terre* n'offre aucun épisode proprement dit : il est, à mon gré, le moins agréable de tous, quoiqu'il ne soit pas dépourvu d'agrément. Tel est le poëme des *Quatre Elémens* : je rendrai compte, dans un prochain article de celui des *Trois Règnes*.

§. III.

14 septembre.

Nous arrivons enfin au poëme des *Trois Règnes :* il a bien fallu passer auparavant par celui des *Quatre Elémens*. On peut demander lequel est le plus beau de ces deux poëmes : je crois que les *Quatre Elémens* le cèdent aux *Trois Règnes ;* et, du moins, la loi de la progression, cette règle qui veut que l'intérêt et les beautés aillent toujours croissant dans les ouvrages d'esprit, et surtout dans les compositions poétiques, est ici parfaitement observée. Il est vrai que l'auteur auroit pu très-indifféremment renverser l'ordre qu'il a suivi, et mettre, s'il avoit voulu, les *Trois Règnes* avant les *Quatre Elémens :* qui se seroit avisé de le chicaner là-dessus ? Une partie de ce double poëme est-elle subordonnée à l'autre d'une manière assez décidée pour qu'on puisse affirmer que les rangs étoient invariablement fixés par la nature des sujets ? Seroit-il même nécessaire, dans un traité en prose, et purement didactique, de parler des *quatre élémens* avant de parler des *trois règnes ;* et un naturaliste ne pourroit-il pas disserter sur les *trois règnes* dans un premier volume, et traiter des *quatre élémens* dans un second, sans être accusé de manquer de méthode, et de rompre le fil analogique des idées ? Je m'en rapporte à cet égard aux savans illustres qui ont enrichi l'ouvrage de M. Delille de leurs observations et de leurs notes, persuadé toutefois qu'il est assez triste d'avoir à consulter des savans quand il s'agit du plan et de la composition d'un poëme.

Le public a paru, sur cet objet, se ranger à l'avis des critiques : il a paru reconnoître la duplicité de sujet et d'ouvrage; mais quelques voix s'élèvent contre celle du public et de la censure : quelques amis, quelques admirateurs passionnés réclament contre ce jugement. Est-il surprenant que les passions, qui quelquefois font voir double, fassent aussi quelquefois, par une illusion contraire, voir l'unité où elle n'est point, où elle ne sauroit être? L'enthousiasme de ceux qui admirent les rares qualités d'un écrivain tel que M. Delille, jusqu'à fermer les yeux sur ses défauts, est assurément très-pardonnable, et même très-légitime ; mais ce n'est pas cet enthousiasme aveugle qu'il faut prendre pour juge; et quand la critique, uniquement animée par le zèle de l'art, lutte contre les prestiges d'une grande réputation et contre les séductions d'un talent enchanteur, pour assurer le triomphe de la raison, du bon sens et du goût, elle fait son devoir, et laisse l'indulgente amitié, la prévention idolâtre, et l'engouement superstitieux crier au sacrilége.

Les Trois Règnes de la Nature sont un vrai traité d'*histoire naturelle* en vers, comme les *Quatre Eléméns* sont un traité de *physique ;* et je ne veux point répéter ce que j'ai dit précédemment sur le choix d'un pareil sujet ; cependant ma pensée a besoin de quelques modifications : car mes observations s'appliquoient plus particulièrement au sujet des *Quatre Eléméns,* bien moins agréable, bien moins heureux, bien moins poétique, enfin bien moins susceptible de couleurs brillantes que celui des *Trois Règnes.* Pouvois-je nuancer exactement mes idées, en parlant d'une manière générale d'un ouvrage double, où toutes les nuances sont confon-

dues? Nul doute que l'*histoire naturelle*, proprement dite, n'offre aux pinceaux du poëte de riches tableaux à faire éclore. Eh! n'en avons-nous pas pour preuve les productions admirables de l'immortel Buffon? N'avons-nous pas vu les scènes les plus riantes ou les plus majestueuses du spectacle du monde reproduites avec le coloris le plus frais, ou l'éclat le plus imposant, sous la plume élégante du célèbre auteur des *Etudes de la Nature?* J.-J. Rousseau n'a-t-il pas semé dans ses ouvrages des descriptions et des peintures, où toutes les grâces de la nature physique viennent, en quelque sorte, se réfléchir comme dans un miroir magique? N'avons-nous pas un écrivain nouveau, bien moins correct, bien moins pur que ceux dont je viens de citer l'exemple, mais très-distingué par le talent et l'art avec lesquels il a su nous peindre les traits d'une nature vierge, et les horreurs ou les charmes des solitudes américaines? Mais les objections qui ont été faites contre la poésie purement descriptive, contre ce genre faux qui consiste à remplir un volume, et quelquefois plusieurs volumes, d'une suite de tableaux, sans autre lien que le caprice qui les rapproche, et la facilité qui les produit; ces objections, dis-je, n'en conservent pas moins toute leur force; et dans cette circonstance particulière, elles semblent acquérir un nouveau degré d'énergie : en effet, ne pourroit-on pas dire à l'auteur des *Trois Règnes :* « Pourquoi vous êtes-vous donné la peine de traduire en « vers ce qui a été supérieurement exprimé en prose? « Est-ce l'utilité que vous avez cherchée? Non, sans « doute : nous ne sommes plus au temps où les arts et « les sciences avoient besoin du secours et du burin de « la poésie, pour se graver dans la mémoire des hommes.

« Est-ce le plaisir des lecteurs que vous vous êtes pro-
« posé? Mais n'avez-vous pas craint que tant de pages
« brillantes des plus éloquens prosateurs n'éclipsassent
« les étincelles éblouissantes de votre jolie versifica-
« tion ? »

Ce terrible inconvénient, on voit bien que M. Delille ne se l'est point dissimulé : il a un goût trop éclairé pour s'aveugler ainsi; de là cette critique un peu *amère* du style de M. de Buffon, qu'il a glissée parmi les réflexions, les raisonnemens, les apologies de sa préface; de là cette invective assez vive contre la prose poétique, dont il compare fort burlesquement la nature à celle des Centaures. Mais que peuvent des invectives, des rapprochemens bizarres et de folles déclamations, en présence de la raison sévère et de la saine critique? Est-ce donc à M. Delille d'imiter l'exemple des poëtes médiocres, qui font des poétiques pour leurs ouvrages? Les siens, avec tous leurs défauts, sont empreints d'un cachet de supériorité : ils sont animés d'un esprit de vie qui les fera durer; et, c'est une raison pour le poëte de n'avoir pas recours aux misérables subterfuges de la médiocrité ou de l'ineptie, qui veut disputer contre les arrêts de la critique et les dégouts du public, les rapides et courts momens, l'éclair passager d'une existence éphémère.

Oui, il y a très-peu de morceaux de ce nouveau poëme auxquels on ne puisse opposer avec avantage quelque page d'un des prosateurs éloquens que je viens de citer; et quant aux réflexions par lesquelles M. Delille veut prévenir et repousser le danger de cette comparaison redoutable, elles manquent totalement de justesse : c'est à lui de pratiquer l'art avec talent, c'est

à d'autres d'en discuter les théories avec précision : *Hæ tibi erunt artes.* Qu'il veuille bien lire les observations de M. de Laharpe sur le style de Buffon : ce critique a réfuté d'avance les objections de M. Delille. Je ne puis entrer ici dans une discussion qui demanderoit trop d'étendue; je ne dirai qu'un mot relativement à la prose poétique considérée en général. J'avoue que les poëmes en prose sont un mauvais genre que ne légitimera jamais l'exception brillante du *Télémaque;* mais on ne sauroit blâmer d'une manière absolue ce que M. Delille appelle la prose poétique, qu'il faut bien distinguer du poëme en prose : un des plus grands maîtres de l'éloquence, Cicéron, veut que l'orateur emploie quelquefois les expressions des poëtes, *verba propè poetarum*, dit-il; plusieurs descriptions de Tite-Live, de Salluste et de Tacite, sont vraiment poétiques; Bossuet est poëte dans quelques endroits de ses sublimes discours; et comment concevoir qu'un écrivain de talent s'occupe d'un sujet qui présente ou de grands tableaux ou de gracieuses et charmantes images, sans éprouver quelques-uns des effets de cet enthousiasme, qui est, pour les poëtes, un privilége spécial sans être un attribut exclusif?

Je crois qu'on peut regarder comme un véritable perfectionnement, l'usage nouveau que quelques écrivains supérieurs du dix-huitième siècle ont fait de la prose; mais cet usage, ces applications nouvelles que je ne saurois développer ici, ont répandu quelques nuages sur la limite qui sépare notre prose de notre poésie : on voit bien que je ne veux point parler de la poésie dramatique, mais uniquement de celle dont le but est plus particulièrement de décrire et de peindre. La prose de Buffon, celle de J.-J. Rousseau, celle de M. de

Saint-Pierre, ont fait tort, sans contredit, à la poésie descriptive; mais qu'importe, après tout, qu'on nous charme dans un style qui n'est astreint à aucune mesure fixe, ou dans un langage exactement mesuré et rimé? Pour dire ma pensée tout entière, il me semble qu'il y a cent fois plus de vraie poésie dans les ouvrages de ces écrivains que dans tous les poëmes descriptifs qui ont été publiés parmi nous depuis soixante ans; je n'en excepte point ceux de M. Delille, qu'on doit considérer comme les chefs-d'œuvre du genre, et qui sont en effet à une distance infinie de tout ce que la manie d'écrire a produit depuis cette époque.

Mais revenons à ce nouveau poëme : j'engage les lecteurs à faire eux-mêmes une foule de comparaisons qui ne peuvent trouver place dans le cadre étroit de ce journal : je ne puis en offrir qu'un petit nombre. Une des peintures les plus agréables des *Trois Règnes*, est celle des amours du *Pigeon*, au VIIIe chant :

Ecoutez du pigeon, épris de sa maîtresse,
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse :
Il approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
Arrange son maintien, passionne sa voix.
J'aime à suivre de l'œil ces timides approches;
Je comprends ces soupirs et ces tendres reproches.
Avec quelle pudeur son amante à son tour
En déguisant ses feux irrite son amour,
Au moment de céder avec art se retire,
Le rappelle, le fuit, le repousse et l'attire!
Quel peintre en ses tableaux, quel poëte en ses chants
Représente l'amour sous des traits plus touchans?
On croit voir Galatée, en sa ruse ingénue,
Fuyant derrière un saule et brûlant d'être vue.

J.-J. Rousseau a traité en prose le même sujet, dans

une des nombreuses digressions de sa lettre sur *les Spectacles*; et même il est évident que le poëte a dérobé au prosateur le trait plein de grâce et de suavité qui termine ce charmant tableau. Mais voyons si la poésie l'emporte sur la prose, soit dans le coloris des détails, soit dans l'expression de cette comparaison heureuse de la coquetterie de Galatée avec celle de la colombe; écoutons le prosateur :

« Dans leurs amours (il parle des amours des ani-
« maux), je vois des caprices, des choix, des refus
« concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'ir-
« riter la passion par des obstacles. A l'instant même
« où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le
« confirme : deux jeunes pigeons, dans l'heureux
« temps de leurs premières amours, m'offrent un ta-
« bleau bien différent de la sotte brutalité que leur prê-
« tent nos prétendus sages : la blanche colombe va sui-
« vant pas à pas son bien aimé, et prend chasse elle-
« même aussitôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans
« l'inaction? de légers coups de bec le réveillent; s'il
« se retire, on le poursuit; s'il se défend, un petit vol
« de six pas l'attire encore : l'innocence de la nature
« ménage les agaceries et la molle résistance, avec un
« art qu'auroit à peine la plus habile coquette : non, la
« folâtre Galatée ne faisoit pas mieux; et Virgile eût
« pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes
« images. »

A qui donnera-t-on la palme? Comme toutes les phrases du prosateur sont coupées d'une manière pittoresque! Comme toutes ces incises sont relevées par ce tour harmonieux : *L'innocence de la nature*, etc.! Comme toutes ces touches sont appropriées et senties :

la blanche colombe..... son bien aimé ! Quel mouvement heureux, et comme il est amené!..... *Avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette..... Non, la folâtre Galatée*, etc. Il me semble qu'il règne dans tout ce morceau une libre mélodie de style, qui peut avantageusement compenser l'harmonie *obligée* de la versification.

Que l'on compare maintenant la description du cygne par M. de Buffon, avec celle que M. Delille a versifiée :

. . . . . .
Le Cygne, toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage;
Soit que de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux;
Pour voile, enfin, son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.

Cette peinture est belle, quoiqu'elle offre quelques taches faciles à apercevoir; mais toutes les couleurs en sont empruntées de M. de Buffon. Passons au tableau original, sorti des mains de ce grand peintre de la nature. Je ne prends de cette description que la partie copiée par le poëte; il y a bien d'autres richesses dans la totalité du morceau :

« A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses « mouvemens, on doit le reconnoître, non-seulement « comme le premier des navigateurs ailés, mais comme « le plus beau modèle que la nature nous ait offert « pour l'art de la navigation : son cou élevé et sa poi-

« trine relevée et arrondie, semblent en effet figurer « la prone du navire fendant l'onde : son large estomac « en représente la carène ; son corps penché en avant « pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en « poupe ; sa queue est un vrai gouvernail ; ses pieds « sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ou- « vertes au vent, et doucement enflées, sont des voiles « qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la « fois. Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le « cygne semble faire parade de tous ses avantages : il « a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à cap- « tiver les regards ; et il les captive en effet, soit que « voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des « grandes eaux, cingler la flotte ailée ; soit que s'en « détachant, et s'approchant du rivage, aux signaux « qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus « près, en étalant ses beautés, et développant ses grâ- « ces par mille mouvemens doux, onduleux et suaves. »

Je demande ce que les agrémens de la versification peuvent ajouter aux grâces, à la majesté, à la pompe harmonieuse d'une telle prose ? Je demande à qui, du prosateur original, ou du poëte copiste on doit accorder la couronne ? Je demande enfin s'il étoit bien nécessaire de renfermer dans la mesure du vers de douze syllabes, et d'orner de rimes, des choses qui avoient été exprimées en prose avec une éloquence si noble ou si gracieuse, si pittoresque et si poétique ; et j'avoue que je désire vivement que les défenseurs des *Quatre Elémens* et des *Trois Règnes* répondent de bonne foi à ces questions que je leur propose : je les prie de remarquer qu'elles sont décisives, et qu'elles touchent le tuf, comme on dit, sans toutefois

porter aucune atteinte à la grande renommée et au rare mérite d'un poëte illustré par tant de productions admirables, et surtout par son immortelle traduction des *Géorgiques*.

Que le lecteur se donne donc la peine ou plutôt le plaisir de rapprocher lui-même les portraits du chien, du cheval, du cerf, de l'âne, de l'aigle, du colibri, etc., tracés par la plume de M. de Buffon, de ces mêmes portraits coloriés par la muse de M. Delille, et qu'il juge. Je suis obligé de renvoyer à un quatrième et dernier article ce qui me reste encore à faire de réflexions sur l'ouvrage, et d'observations accessoires.

§. IV.

22 septembre.

J'ARRIVE avec joie à la fin d'une tâche pénible : il ne pouvoit m'être agréable d'avoir à relever les défauts d'un écrivain si chéri du public. Ces défauts même trouvent des défenseurs, parce qu'ils ont de l'attrait et du charme; ils constituent une grande partie du mérite de l'auteur : ôtez à M. Delille ses défauts, vous lui ôterez presque toutes ses grâces. Tandis que les grands maîtres, que les écrivains supérieurs, qui seront à jamais les modèles du goût, ont eu pour premier principe d'éviter les fautes, M. Delille semble les rechercher; mais ce sont des fautes brillantes qui sont l'objet de son ambition, des fautes que le vulgaire, ébloui par un éclat trompeur, prend aisément pour des beautés. Comme un magicien, on, si l'on veut, comme un charlatan fascine en quelque sorte les yeux des dupes qui l'entourent, le poëte à qui nous devons *l'Imagination*, *l'Homme des Champs*,

les Trois Règnes, abuse le lecteur, séduit par ses prestiges : en possession de plaire, il manque toutefois d'une qualité qui paroit être la véritable source des plaisirs que procurent les arts de l'esprit et les jeux de l'imagination. Je crains de blesser encore ses enthousiastes, en disant qu'il n'a pas cultivé son goût autant qu'il a exercé les autres facultés de son heureux talent : peut-être même a-t-il beaucoup contribué à corrompre celui de ses contemporains. Le premier de nos poëtes, dans un temps de décadence, sûr d'arriver à la postérité comme les Stace, les Claudien et les Ausone, il ne peut raisonnablement espérer dans l'avenir un rang beaucoup plus élevé; et les fastes de la littérature française parleront un jour de lui, comme l'histoire des lettres latines parle des écrivains ingénieux, agréables et brillans qui ont succédé aux génies non moins sages et corrects que vigoureux et sublimes dont s'honore le Parnasse romain.

Quelle est donc la position du critique, lorsqu'il se trouve en quelque sorte pressé entre les suffrages tumultueux et irréfléchis d'une multitude idolâtre, qui admire et adore avant d'avoir lu, et même sans lire, et les règles imprescriptibles du bon sens et du goût, dont il ne doit jamais s'écarter ? Que n'opposera-t-on pas à ses observations ? J'ai entendu dire, par exemple, qu'il est inutile de critiquer les ouvrages de M. Delille, parce que cet écrivain est d'un âge qui ne lui permet plus de se réformer : comme si on ne devoit avoir pour but que d'éclairer les auteurs en marquant leurs défauts ; comme si l'intérêt général de l'art n'étoit pas le premier objet que le critique doit se proposer ! En effet, outre que les écrivains sont généralement assez disposés à ne point écouter ses

conseils, n'est-il pas infiniment plus important de s'étudier à répandre des lumières sur l'art, que de chercher à corriger des esprits rebelles, qui s'effarouchent de la seule apparence de la censure ? Plus un écrivain a d'ascendant et d'autorité, plus il est essentiel d'indiquer ses défauts : si l'on n'a pas l'espoir de l'engager à se réformer, du moins on peut espérer d'écarter de la route dangereuse qu'il s'est frayée, tous ceux que l'illusion de sa renommée et le charme de ses ouvrages entraîneroient nécessairement à sa suite. D'autres prétendent que la haute réputation de M. Delille devroit le mettre à l'abri des traits de la critique ; mais c'est précisément parce qu'il jouit d'une très-grande réputation, que son exemple est plus dangereux, que son influence est plus contagieuse, que ses défauts sont plus séduisans et plus redoutables ; d'autres encore voudroient que tout ce qu'il peut y avoir d'aimable dans son commerce, d'honorable dans son caractère, servît de palliatif aux vices de son style et de sa composition ; et j'avoue que je ne conçois pas du tout cette manière de raisonner : je sais que le caractère moral des auteurs et des artistes entre comme élément dans les jugemens que le public porte de leurs ouvrages, et influe beaucoup sur les dispositions des contemporains : mais c'est le devoir des critiques de dissiper toutes les préventions, de réduire les opinions à une plus grande exactitude, en séparant des choses qui ne doivent pas être confondues. Les qualités morales ne sont pas des titres littéraires : voir l'homme dans l'écrivain, c'est s'exposer à juger fort mal ; et c'est un des charlatanismes de la médiocrité, trop souvent employé par des auteurs même qui ne sont pas médiocres, de faire valoir ses vertus pour rehausser le prix

de ses talens, ou pour en déguiser la foiblesse et la nullité :

Attaquer Chapelain : ah! c'est un si bon homme!

Voilà, sans vouloir faire ici une comparaison qui seroit aussi ridicule qu'injuste, à quoi je réduis toutes ces belles exclamations sur la moralité des écrivains; et mon apologie est dans la réponse même de Boileau. L'époque n'est-elle pas venue où la littérature, dégagée de toutes les passions qui s'y sont mêlées trop long-temps, ne doit plus être que de la littérature?

On m'a reproché, dans quelques feuilles, ce que j'ai dit du sujet de ce nouveau poëme : on m'oppose *les Géorgiques* de Virgile, et le poëme de Lucrèce; je croyois avoir assez manifesté mon opinion sur ce dernier ouvrage; quant aux *Géorgiques* latines, qui ne voit combien le sujet en est supérieur, soit pour l'intérêt du fond même, soit pour la convenance poétique, à celui que M. Delille vient de traiter? On m'accuse d'être un *lecteur sibarite*, parce que j'ai avoué que je trouvois le poëme des *Trois Règnes* très-difficile à lire; mais cette accusation seroit bonne si j'étois convenu que je ne puis supporter aucune lecture qui tende un peu les fibres du cerveau, qui demande de l'application et de la contention; j'ai seulement dit ou fait entendre qu'il ne faut pas qu'un poëme produise sur l'esprit le même effet qu'un traité de chimie ou d'algèbre; sur cela on me renvoie au poëme de Lucrèce, et j'avois déclaré que le poëme de Lucrèce me paroît souverainement ennuyeux. Quand on se met à lire un poëme, on n'est pas dans la même disposition que lorsqu'on prend en main un livre de science : ici on cherche l'instruction, là on ne

cherche que le plaisir; quand on fait un voyage, on brave tous les désagrémens d'une route âpre, dure et fatigante; quand on fait une promenade, on ne veut que des sentiers unis, doux, fleuris et rians; dans une circonstance difficile, mon censeur se contenteroit probablement d'une nourriture grossière, et de quelques mets mal préparés; mais si on l'invitoit à un festin, et qu'on ne lui servît que des mets d'un goût insipide, et d'une lourde digestion, se trouveroit-il bien régalé?

Quelques personnes ont pensé que j'avois en tort d'opposer aux vers de M. Delille des morceaux de prose analogues : elles croient qu'il ne faut jamais faire à la prose l'honneur de la comparer à la poésie; je répondrai comme le philosophe qui marchoit devant celui qui nioit le mouvement : Puis-je, en effet, mieux réfuter une telle objection qu'en multipliant les comparaisons? M. Delille et M. de Buffon ont peint tous les deux le *Colibri*, ou l'oiseau mouche. Voyons lequel du prosateur ou du versificateur est le plus poëte :

Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes,
Comparez cet oiseau qui moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu;
Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel, des couleurs épuisa la parure;
Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri,
Qui de fleurs, de rosée, et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse, et ne pose point, suce moins qu'il n'effleure :
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frele esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

L'ensemble de ces vers est fort joli, et l'effet total de

cette peinture est agréable et piquant; mais, quoique le sujet soit très-mignard, ne peut-on pas trouver trop de mignardise dans les détails? *Miniature* du peuple ailé...., *phénomène léger....*, *chef-d'œuvre aérien.....*, *de qui la grâce est tout....*, *esquisse de la vie.....*, *le plus charmant caprice des dieux :* ces traits sont brillans; mais qu'ils sont maniérés? Qu'ils ont peu de précision dans leur tournure précise! Il y a dans ce morceau des fautes moins séduisantes : le troisième vers dit-il bien ce qu'il veut dire?

Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu.

Le huitième ne manque-t-il pas d'élégance?

Jamais sur chaque tige un instant ne demeure.

Le dernier ne joint-il pas l'incorrection à l'affectation?

Et des dieux, *s'ils en ont,* le plus charmant caprice.

S'ils en ont, c'est-à-dire, *s'ils ont des caprices :* cette construction est un vrai solécisme. Ici l'auteur parle des *dieux ;* ailleurs il parle de *Dieu :* cette bigarrure se présente plusieurs fois dans l'ouvrage. On ne sait dans quelle religion M. Delille a composé son poëme. Mais venons à M. de Buffon : « De tous les êtres animés, « voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant « pour les couleurs; les pierres et les métaux polis par « notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de « la nature; son chef-d'œuvre est le petit *oiseau-mou-* « *che ;* elle l'a comblé de tous les dons, qu'elle ne fait « que partager aux autres oiseaux; légèreté, rapidité,

« prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce « petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent « sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière « de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit « à peine toucher le gazon par instant : il est toujours « en l'air, volant de fleurs en fleurs : il a leur fraîcheur « comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite « que les climats où sans cesse elles se renouvellent : « C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau- « Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux- « mouches; et ceux qui s'avancent en été dans les zones « tempérées, n'y font qu'un court séjour : ils semblent « suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et « voler sur l'aile des zéphirs, à la suite d'un printemps « éternel. » Je laisse au lecteur le soin de juger si M. Delille a eu raison de dire dans le préambule du septième chant :

> Buffon, de la nature éloquent interprète,
> Fut leur *historien*; je serai leur *poëte*.

Je ne ferai ici qu'une remarque : comparez tous ces colifichets, *miniature, esquisse de la vie, phénomène léger*, avec ces expressions si justes, si précises, si nettes, *ce bijou de la nature.....*, *ce petit favori*. M. de Buffon n'appelle point *le Colibri..... un chef-d'œuvre aérien* ; car, au fond, que signifie un chef-d'œuvre aérien ? Mais il dit : *Dans sa vie tout aérienne*, etc. Cela est aussi pur, aussi clair qu'élégant; cela n'est ni vague ni affecté : la clarté et le naturel sont le cachet des écrivains du bon goût.

Mes observations sur la composition du poëme des *Trois Règnes*, sur la distribution, la liaison des parties sur la mesure des épisodes, sur le défaut des préambules

et des exordes, ont trouvé moins de contradicteurs : il s'est rencontré pourtant des lecteurs qui prétendent n'avoir rien remarqué de ce que j'ai cru devoir indiquer à cet égard ; mais qu'ils veuillent bien relire le premier chant des *Trois Règnes* proprement dits, lequel est le cinquième des deux ouvrages réunis, et le chant des *Minéraux*, ils verront que l'épisode du proscrit qui cherche un refuge dans les mines, forme plus des deux tiers de ce chant. Il est possible que les vingt pages, consacrées à cette narration épisodique leur aient paru moins longues que les sept ou huit feuillets accordés à la description des phénomènes du règne minéral : car cette description n'est pas un des endroits les plus récréatifs de l'ouvrage; mais encore faut-il garder quelque proportion ; et quelque intéressant que puisse être en lui-même l'épisode du proscrit, son extrême longueur, comparée à l'exiguité du cadre dans lequel le poëte a resserré et comme étranglé le sujet principal ; ses prolixes développemens, rapprochés de la sécheresse et de la mesquinerie avec lesquelles l'objet fondamental est, si je puis m'exprimer ainsi, étriqué ; enfin, son excessive étendue, hors de toute mesure comme de tout exemple, en font une espèce de monstruosité en littérature, assez semblable à ces superfétations extraordinaires qui, en défigurant certains animaux, les rendent dignes d'être donnés en spectacle.

Veut-on maintenant un exemple frappant de ce genre de défauts, qui consiste dans l'inconvenance ou dans la bizarrerie des exordes? Qu'on lise celui du septième chant :

Jadis, quand je lisois les fastes de la gloire,
Des peuples et des rois j'interrogeois l'histoire ;

Je marchois à travers les états ébranlés,
Les empires détruits, les remparts écroulés;
Je suivois dans leur course, en merveilles féconde,
Ces Grecs pères des arts, ces Romains rois du monde.
Mais ce n'est plus le temps : les divers animaux
Ayant, ainsi que l'homme, et leurs biens et leurs maux,
Dont une loi constante éternise la race,
Dans mes vers, à leur tour, demandent une place:
Déjà j'entends de loin le fier taureau mugir, etc.

Observons d'abord que les deux premiers vers signifient exactement : *Quand je lisois l'histoire, je lisois l'histoire;* remarquons encore cette tournure si peu élégante et si peu poétique : *les divers animaux ayant, ainsi que l'homme*, etc. ; et ce pronom, *dont*, au neuvième vers, lequel a l'air de se rapporter aux *biens* et aux *maux*, tandis qu'il se rapporte aux *animaux*. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; voyez la liaison des idées : « Autrefois, j'ai lu l'histoire; aujourd'hui, « je vais chanter les animaux. » Comme cela est suivi! Et ne diroit-on pas que M. Delille a jadis chanté les Grecs, les Romains, etc., puisqu'il ajoute que les animaux demandent une place *à leur tour* dans ses vers? J'avoue que je crois voir ici le comble de l'incohérence.

Me soupçonneroit-on d'avoir cherché à dissimuler les beautés de cet ouvrage? Je les ai toutes indiquées; je dois indiquer encore le sixième chant comme très-beau, comme presque irréprochable dans sa totalité; l'apostrophe aux oiseaux, qui termine le septième :

Revenez, peuple heureux, revoir votre patrie, etc.

presque tout ce que le poëte dit de *l'homme* à la fin du huitième. Et pourquoi trahirais-je les grâces d'un talent

si brillant et si aimable? Puis-je être animé par un autre intérêt que celui de l'art, et de notre gloire littéraire? Pourquoi supposer toujours aux critiques des passions qui leur sont si souvent étrangères ? J'ai voulu dire la vérité : je l'ai dite sans aucune de ces affections qui la corrompent, *quarum causas procùl habeo.*

LI.

L'Énéide en vers français, par M. Becquey.

4 octobre.

Que de traductions en vers de *l'Enéide!* Outre celle dont nous allons rendre compte, on annonce encore deux autres traductions : l'une de M. de la Tresne, écrivain qui n'a pas encore jeté un très-grand éclat dans la littérature française : l'autre de M. François Fayolle, qui brille depuis long-temps sur l'horizon de nos petites sociétés littéraires, de nos académies de contrebande, de nos athénées, et qui doit faire sur le Parnasse, la pluie et le beau temps, puisqu'il s'y est constitué le régulateur *des Quatre Saisons.* Ce poëte a voulu sans doute, par une entreprise si hardie, s'élever au-dessus des destinées que le *Pindare français* lui a prédites, en l'appelant

La gloire du distique et l'espoir du quatrain.

Il y a loin d'un distique, et même d'un quatrain, à

une traduction de *l'Enéide*. Que conclure de cette multitude de concurrens, qui, brûlant du même zèle, aspirent tous à la même gloire ? Deux choses : c'est d'un côté, que beaucoup de gens s'engagent dans une entreprise difficile, sans être même capables d'en apprécier les difficultés ; de l'autre, que nous n'avons pas encore une traduction en vers de *l'Enéide* assez bonne pour ôter tout espoir de mieux : si l'opinion des gens de goût s'étoit fortement prononcée en faveur d'une des traductions qu'on nous a déjà données, quel seroit le téméraire qui oseroit entrer en lice avec le talent heureux à qui notre littérature devroit un si beau présent ? La multiplicité des tentatives prouve leur peu de succès. S'est-il présenté beaucoup d'écrivains qui aient essayé de traduire en vers *les Géorgiques ?* On ne cherche à faire que ce qui a été mal fait : la médiocrité, toute confiante qu'elle est, et quoique disposée à méconnoître la supériorité du vrai talent, s'arrête cependant devant l'opinion publique ; et si elle est peu frappée du mérite, elle est du moins enchaînée par le succès.

L'auteur de cette nouvelle traduction a cherché dans un système les ressources que sans doute il ne trouvoit pas dans son talent : il faut se défier des systèmes en littérature comme dans tout le reste. Un système est presque toujours une erreur. Quel motif engage un traducteur à se faire une théorie particulière sur la traduction ? Les principes de l'art de traduire ne sont-ils pas connus ? Il est vrai qu'il est plus facile de les connoître que de les pratiquer ; il est vrai encore qu'on les élude avec moins de scrupule quand on s'en éloigne avec méthode : être fidèle sans être servile, joindre aux entraves de l'esclavage l'essor de la liberté, quel problème à ré-

soudre! Mais tels sont les devoirs imposés au traducteur; tel est le joug qu'il doit porter avec grâce : ainsi le veut la raison ; ainsi l'ont décidé les législateurs de l'art.

Vous vous vantez d'avoir *reproduit Virgile avec autant d'exactitude que les traducteurs en prose les plus fidèles ;* tant pis : la fidélité dont vous parlez est une fidélité perfide et meurtrière. Ces traducteurs, dont l'exactitude vous a servi de règle, ont-ils rendu l'esprit, le goût, le ton, le génie, la magnificence, les graces, la poésie, enfin, de Virgile? S'ils ne l'ont pas fait, quelle est donc leur exactitude? S'agit-il du sens littéral? Vous le trouverez partout. S'agit-il de compter le nombre des syllabes? Mais un poëte qui traduit un poëte, doit-il être esclave d'un pareil calcul ? On peut donc affirmer que le système du nouveau traducteur est radicalement vicieux: il s'est chargé d'une chaîne inutile : il s'est soumis lui-même à des obligations illusoires ; il a ambitionné un mérite faux et trompeur; et l'on diroit qu'il s'est plutôt proposé de gagner une gageure, que de composer un bon ouvrage.

En effet, que doit-il résulter du principe qui sert de base à sa traduction? Peut-on espérer, quelque talent même qu'on lui suppose, qu'en suivant une pareille méthode, il ait su reproduire cette facilité de style, ces tours heureux, ces graces naturelles qui font le charme de l'original? La seule différence des deux langues s'y oppose; ajoutez à cette différence celle qui existe nécessairement entre le génie de Virgile et le talent de son traducteur; ajoutez encore l'inspiration qui favorisoit l'auteur écrivant d'original, et dont le traducteur s'est privé autant qu'il étoit en lui par son funeste système, et voyez s'il est possible qu'en augmentant ainsi la difficulté d'une

entreprise déjà si pénible en elle-même, il ait obtenu le succès qui étoit l'objet de ses vœux et le but de ses efforts! On a comparé les traducteurs à des gens qui voudroient danser avec les fers aux pieds : cette comparaison s'applique d'une manière toute particulière à ce nouvel interprète de Virgile; car il s'est plu à multiplier ses fers, et à en accroître le poids.

M. Becquey paroît être pénétré d'admiration pour les grandes beautés du poëte latin : mais il ne faut pas que l'admiration soit superstitieuse : ce ne sont point les syllabes, ce n'est pas le nombre des vers qu'il faut adorer; un culte mal entendu défigure la divinité à laquelle il veut rendre hommage : c'est un défaut de goût que d'essayer de traduire Virgile vers pour vers; j'ose même croire que cette idée ne seroit pas venue à un véritable poëte. Un vrai poëte eût cherché à se remplir de l'enthousiasme qui anime et vivifie les productions du rival d'Homère : il eût rejeté loin de lui le joug d'une exactitude trop servile, plus capable d'éteindre le feu du talent, et de glacer la verve du traducteur, que de reproduire les graces de l'auteur traduit. On ne fera une bonne traduction de *l'Enéide*, que lorsqu'on joindra au talent nécessaire, ce goût, ce sentiment exquis, cet heureux instinct qui, mieux que toutes les leçons, peut apprendre à un traducteur l'art d'être exact sans minutie, et libre sans licence.

Ce nouvel essai est donc fort loin encore de ce qu'on peut désirer en ce genre : le style en est pénible, sec et forcé dans beaucoup d'endroits; le traducteur se permet des inversions qui donnent à sa diction un air gothique; sa versification manque généralement de grâce et d'harmonie; et l'espèce d'exactitude dont il s'est piqué, et

qui paroît être la principale source des défauts qu'on remarque dans sa manière, ne sauroit, à beaucoup près, les compenser. Cette exactitude même est quelquefois bien inexacte : ceux à qui le texte de Virgile est présent, trouveront plus d'une faute, par exemple, dans le morceau suivant :

> Déjà les vaisseaux *grecs*, qu'en *se voilant aux cieux*,
> Favorise des nuits l'astre silencieux,
> Reprennent de nos bords la route *si connue;*
> *Sinon veilloit;* à peine *apparoît à sa vue*
> La nef d'Agamemnon, d'*où s'élèvent des feux*,
> Ce traître que sauva l'injustice des dieux,
> Ouvre de la *machine* une porte secrète.

En *se voilant aux cieux* est une hémistiche presque ridicule. Pourquoi le traducteur a-t-il mis *la route si connue?* Parce qu'il y a dans le latin *littora nota petens;* mais l'expression française n'a-t-elle pas l'air de présenter un autre sens? La *route si connue....* De qui? Ne falloit-il pas dire la route accoutumée? Etoit-il nécessaire de remarquer que *Sinon veilloit?* Il n'étoit pas homme à s'endormir. Le signal donné par le vaisseau d'Agamemnon est-il bien caractérisé dans la traduction? D'*où s'élèvent des feux*, cela fait-il assez entendre qu'on éleva un flambeau pour annoncer à Sinon l'arrivée de la flotte? Le français ne feraît-il pas croire qu'on entretenoit toujours des feux sur le vaisseau d'Agamemnon? Pourquoi *apparoît à sa vue la nef d'Agamemnon?* Il ne pouvoit voir la nef, puisque la nuit étoit très-obscure : il ne vit que le signal. On pourroit faire de pareilles observations sur un grand nombre de passages qui frappent d'abord par une apparence de fidélité re-

cherchée, et qui, en présentant tous les mots, tous les détails de l'original, en altèrent et en déguisent pour ainsi dire l'ensemble.

Le système du traducteur l'a quelquefois entraîné bien loin de ce que le goût exige :

. . . . . .
Il recule interdit et demeure sans voix,
Et tel qu'un voyageur, qui, traversant les bois,
Du pied presse un serpent caché sous la bruyère,
Soudain, épouvanté, se rejette en arrière,
Fuyant ce cou dressé qui s'enfle de courroux, etc.

M. Becquey a voulu rendre fidèlement *cærula colla tumentem*, et il n'a pas vu qu'*un cou dressé, qui s'enfle de courroux*, est en français une image excessivement grotesque. Il seroit possible, que dans les lectures qu'il a faites de sa traduction avant de la publier, quelques personnes eussent admiré *ce cou dressé*; mais les lectures de société sont, en général, des épreuves trompeuses.

On s'aperçoit qu'il a été frappé de la beauté de ce vers :

Apparet domus intùs, et atria longa patescunt.

Mais l'inversion qu'il a employée pour le rendre, ne rappelle-t-elle pas le style de Ronsard et de Chapelain?

Apparoissent alors ces augustes portiques, etc.

Cela est exact, trop exact : ce n'est pas là traduire Virgile ; c'est substituer à la diction la plus harmonieuse et la plus pittoresque, les tournures les plus dures et les plus baroques.

. . . . . .
Et son sang odieux, qu'il m'est doux de répandre,
D'Ilion et des miens *rassasiera la cendre.*

Rassasier la cendre ! Quelle expression ! Et l'on ne peut nier pourtant qu'elle ne soit exacte : *Et cineres satiasse meorum.* Telle figure est vive, énergique en latin, qui n'est que bizarre et choquante en français.

. . . . . .
Nous voyons rassemblés ces frères monstrueux,
Du front touchant la nue, et d'un regard affreux,
En vain nous poursuivant sur les liquides plaines ;
Conseil horrible ! . . . . . .

Il y a, dans Virgile, *concilium horrendum ;* mais aucun des traducteurs précédens n'avoit rendu ces mots comme M. Becquey : *concilium*, ici, veut dire *assemblée ;* les Cyclopes ne s'étoient point réunis pour délibérer. Quelle exactitude que celle qui rend *concilium horrendum* par *conseil horrible !*

J'avance, et de Pergame imitant les remparts,
Un *petit Ilion* a frappé mes regards ;
Je vois la porte Scée, *et l'embrasse ;* d'*un Xanthe*
Entre des bords étroits couloit l'onde indigente.

Quelle supériorité n'a pas ici M. Delille, quoiqu'il soit d'une exactitude moins littérale !

J'avance, et j'aperçois, dans un séjour nouveau,
De la fière Pergame un modeste tableau :
Voilà ses ports, ses murs renaissans de leur cendre ;
Ce côteau, c'est l'Ida ; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée, et les tours d'Ilion ;
Et de Troie, en pleurant, j'adore encore le nom !

Le sentiment et l'effet du morceau sont rendus dans cette dernière traduction ; cet effet est manqué dans celle de M. Becquey : un *petit Ilion*, est ridicule, quoique ces mots répondent exactement à ceux-ci, *parvam Trojam;* cette fin de vers, d'*un Xanthe*, est affreuse à l'oreille, et la coupe est malheureuse; et de plus, *un Xanthe* est aussi baroque qu'*un Rhône, une Seine, un Rhin.* Que le traducteur veuille bien remarquer que le tableau de Virgile est terminé par ce vers, plein de regret et de tendresse :

Agnosco, Scææque amplector limina portæ!

C'étoit là le trait principal ; et ce trait est perdu dans cette phrase : *Je vois la porte Scée, et l'embrasse.* Quelle sécheresse ! Surtout lorsque le vers est terminé par ces mots : D'*un Xanthe.* L'harmonie doit toujours être d'accord avec le sentiment.

Je ne veux point établir une comparaison détaillée entre ce nouvel essai et les deux traductions qui l'ont immédiatement précédé. Je dirai seulement qu'elle est plus littérale que l'une et l'autre ; qu'elle renferme un plus grand nombre de morceaux bien faits que l'une des deux : que l'auteur est beaucoup moins poëte que l'un de ses deux prédécesseurs, et qu'il me paroît aussi poëte que l'autre, c'est-à-dire fort peu. Au reste, nous n'avons encore de lui que les quatre premiers livres, et ses rivaux ont l'avantage d'avoir traduit *l'Enéide*, tout entière. Doit-on l'encourager à poursuivre son entreprise ? Oui, si l'on croit qu'une traduction médiocre de plus sera pour les étudians un nouveau motif de méditer et d'approfondir les rares et instructives beautés d'un des poëtes les plus parfaits.

LII.

Le Libre Arbitre, par M. le chevalier de Boufflers, membre de l'Institut; avec cette épigraphe :

Nosce te ipsum.

8 décembre.

Le Libre Arbitre, quel sujet! Quelle vieille question traînée dans la poussière des anciennes écoles! M. de Boufflers devenu professeur de philosophie, dissertateur, métaphysicien, quel miracle! Cela peut s'appeler une conversion : en effet, ne dira-t-on pas qu'il s'est voué à la métaphysique, comme les coquettes surannées se jettent dans la dévotion, quand, n'espérant plus de plaire au monde, elles veulent du moins plaire à Dieu? Le monde pourtant n'est pas encore assez étranger à M. de Boufflers, assez indifférent sur ses productions, pour que les dames qui ont lu le Traité du Cœur, ne désirent pas savoir ce qu'on entend par un Traité du Libre Arbitre: Jadis, M. de Boufflers leur eût donné sa glose dans quelque joli sonnet, rondeau ou madrigal; il leur eût dit probablement, pour toute explication, qu'il perdoit auprès d'elles l'usage de son libre arbitre; et dès-lors elles eussent très-bien compris qu'il eût voulu parler de *sa liberté* : tant il est vrai qu'il ne faut qu'un peu de science et quelques mots de l'école, pour répandre de tristes nuages sur ce qu'il y a de plus clair, et pour embrouiller ce qu'il y a de plus simple! Le mot

de *métaphysique* n'offre guère aux dames une idée plus nette. La métaphysique de M. de Boufflers surtout doit avoir pour elle quelque chose de très-obscur : une comparaison peut seule, à cet égard, éclaircir leurs pensées. Qu'elles regardent, au printemps, un buisson de roses : quelles couleurs! quel éclat! quel parfum! Tous les sens, à la fois, éprouvent le plus doux enchantement; l'été passe, l'automne vient; l'hiver approche : qu'elles jettent encore les yeux sur ce même buisson qui charma leurs regards; elles n'y voient plus que des épines, quelques feuilles desséchées, et des productions dont le nom même est un ridicule : telle est la métaphysique, telles sont les œuvres actuelles de M. de Boufflers : on en rit quand on envisage les choses d'un certain côté; lorsqu'on prend un autre point de vue, on peut en gémir.

C'est aux professeurs des universités allemandes de prononcer sur ce nouveau livre : il ne peut être dignement apprécié qu'au delà du Rhin, peut-être même au delà du Weser. Pour nous, il y a long-temps que, même dans nos classes, nous avons renoncé à de pareilles questions : elles sont le mépris de nos écoliers. Les derniers qui s'en occupèrent furent quelques Irlandais qui, dans les recoins du faubourg Saint-Jacques, demeurèrent fidèles à leurs manies hibernoises. Les jansénistes contribuèrent long-temps à nous forcer de disputer sur le libre arbitre, qu'ils n'entendoient pas mieux que leurs adversaires, qu'il ne faut pas se piquer d'entendre, et que M. de Boufflers n'entend pas du tout.

Cette grande question se mêloit aux questions non moins importantes de la grâce efficace et de la grâce

concomitante. Elle échauffoit beaucoup les moines sous leurs capuchons; et le seul ouvrage gracieux que produisirent ces longues disputes sur la grâce, furent les Lettres Provinciales, qu'on croiroit écrites par un homme du monde, quoiqu'elles aient été composées par un solitaire, tandis que le Traité de M. de Boufflers, né sous la plume d'un écrivain essentiellement badin, frivole, léger, agréable, mondain, a tout-à-fait l'air d'une production claustrale : on pourra la méditer dans quelques abbayes de la Confédération rhénane; j'ose assurer qu'on ne la lira point en France.

Comment M. de Boufflers a-t-il pu s'aviser de se faire métaphysicien, même dans l'âge où il n'est plus permis de se croire poëte? Cela est à peine concevable, quoique pourtant la métaphysique ait quelque rapport avec la poésie : toutes les deux vivent d'imaginations et de chimères, toutes les deux sont le champ des idées fausses et des extravagances puériles; mais la poésie a un grand avantage : elle peint, elle colore, elle anime, elle vivifie, elle passionne, elle orne, elle embellit tout; les fleurs naissent sous ses mains; la nature s'agrandit sous ses pinceaux; à sa voix, une lumière nouvelle se répand sur tout l'univers, et la scène du monde se change en un théâtre magique, où les abstractions même de la pensée prennent, comme le dit Boileau, *un corps, une ame, un esprit, un visage*. La métaphysique, au contraire, dépouille les choses des couleurs et des parures qui leur sont propres; elle ressemble à ces vents du nord, qui glacent, dessèchent et flétrissent la face de la terre, et ne laissent sur leur passage que des ronces lugubres et des troncs sans verdure. Après tout, je ne sais trop s'il faudroit fort s'é-

tonner qu'un poëte, accoutumé aux pointes, aux jeux de mots, aux rébus, aux double-sens, aux calembours, à toutes les gentillesses, ou, si l'on veut, à toutes les sornettes de l'*équivoque*, se fît tout à coup métaphysicien : on a vu de plus singulières métamorphoses. La métaphysique est le vrai domaine des jeux de mots, des disputes de mots, des malentendus, des équivoques et des calembours. Un auteur du vaudeville est généralement plus près qu'il ne pense d'être un métaphysicien; et beaucoup de graves dissertations sur des points importans de métaphysique n'auroient besoin que d'être mises en chansons, pour se trouver très-convenablement placées sur le théâtre de Brunet. Tant les choses qui paroissent les moins semblables, ont quelquefois d'affinité et de rapport entre elles; tant les extrêmes se touchent!

M. de Boufflers nous apprend, au commencement de son livre, sinon la cause première, du moins la cause *occasionnelle* du grand phénomène qui nous occupe, et sur lequel nous raisonnons à perte de vue : il nous laisse entrevoir les influences malignes qui ont porté de si tristes vapeurs et répandu de si sombres brouillards dans le cerveau d'un enfant des neuf sœurs. D'abord, il étoit en Allemagne : c'est une forte raison pour devenir métaphysicien; il y étoit dans un temps où des métaphysiciens qui ne se bornoient pas à la contemplation, et qui joignoient à toute la profondeur de la théorie tous les essais de la pratique, bouleversoient la France, de fond en comble : cela auroit dû le détourner de la métaphysique; mais il avoit besoin de distraction, d'occupation, de consolation; il choisit, il est vrai, une triste consolatrice, et la métaphysique fut son *pis aller*.

Jusque-là il n'y a rien que de simple : il est bien permis de faire un méchant livre pour se distraire, pour s'occuper, pour se désennuyer; on peut faire un volume encore plus ennuyeux que la triste situation, qui l'a inspiré, pour écarter les dégoûts de cette situation même; mais il faut se garder de le publier : il faut le conserver dans son portefeuille, avec toute la reconnoissance possible, pour les distractions nécessaires, qu'il a procurées à son auteur, dans un temps de tristesse et d'infortune; mais il ne faut pas exiger du public qu'il partage cette reconnoissance : le public n'examine jamais ni quand, ni comment un ouvrage a été fait : d'ailleurs, puisque M. de Boufflers vouloit absolument joindre aux fleurons de sa couronne poétique quelques épines de la couronne de Leibnitz; puisqu'il vouloit mettre au jour cette production, née dans les contrées germaniques, il ne devoit pas du moins l'expatrier : il devoit laisser aux Germains ce fruit de leur sol, cueilli par une main française, et qui leur appartenoit à tant de titres; peut-être même auroit-il dû écrire ce livre en allemand : il y auroit eu, je crois, plus de conformité entre les idées et le langage.

Je suis bien décidé à ne point examiner les raisonnemens scolastiques exposés dans les trente-six chapitres qui composent cet ouvrage : je sais trop ce que la lecture de ce livre m'a fait éprouver, et je craindrois d'en communiquer quelque chose au lecteur; cependant, j'ai été un peu soutenu dans cette tâche pénible, par la curiosité de savoir de quel parti étoit l'auteur, dans cette question du libre arbitre. Quelquefois je me disois : voilà un partisan bien déclaré de la liberté! ailleurs, je m'écriois : voilà précisément Jacques le fata-

liste! Enfin, après avoir lu tout le livre, je ne savois plus à quoi m'en tenir, ni sur le libre arbitre, ni sur le sentiment même de l'auteur. A l'égard du premier point, mes idées étoient seulement un peu plus vagues, un peu plus incertaines, un peu plus obscures qu'auparavant; et quant à l'opinion de l'écrivain, elle m'a totalement échappé à travers les brouillards de son idéologie: je ne sais si c'est ma faute, ou celle de l'auteur, ou celle de la métaphysique; j'avoue pourtant qu'il m'est quelquefois arrivé de lire avec plaisir quelques chapitres des Rêveries de Mallebranche, et de croire même les entendre : cela tient peut-être à la différence qu'il y a entre la diction de Mallebranche et celle de M. de Boufflers.

Si le style de ce dernier écrivain ne paroît pas toujours assez net, du moins, il paroîtra souvent assez singulier : avant M. de Boufflers on disoit *faire des évolutions;* mais, au lieu de se servir de ce mot usité, il a cru qu'il seroit plus simple de créer le verbe *évoluer!* Jusqu'à présent, on avoit dit tout bonnement, *la marche des choses*, *le cours des choses*, l'auteur a trouvé probablement cette expression trop commune, ou bien il ne l'a pas jugée assez énergique : pour ajouter à sa force, il dit: *la marche irrésistible de l'armée des choses!* Veut-il faire entendre que la supériorité du mérite, ou de la puissance s'achète toujours aux dépens des plaisirs de la sensibilité, il s'exprime ainsi : « Plus « on est élevé, soit au propre, soit au figuré, plus on « est isolé!» Il auroit dû s'en tenir là; mais il ajoute : *et tous les sommets sont froids!* Ailleurs, on rencontre cette phrase étrange : « Une fièvre incurable agite le « monde entier; *les forts en ressentent l'ardeur, et « les foibles le frisson!*» Je n'aurois jamais cru que

la fièvre pût se partager ainsi entre deux individus, ou entre deux masses d'individus. Voici une phrase plus claire, mais qui n'est guère moins affectée : « Les « passions ont l'*initiative*, et la raison n'a pas toujours « le *veto!* » Je suppose que quelques beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet auroient pu, jadis, s'exprimer ainsi. Tout autre écrivain, voulant dire qu'il est des vérités inaccessibles à l'esprit de l'homme, se seroit peut-être servi de cette figure : « Il existe un abîme entre nous et certaines vérités; » mais M. de Bonfflers a cru que le mot *abîme*, qui dit tout, ne disoit pas assez : en conséquence, il a ajouté, *impossible à franchir, impossible à combler, impossible à tourner!* ce qui forme une fort jolie énumération, et présente un très-heureux pléonasme. Les allégories lui sont familières; en voici une, entre autres, qui est vraiment plaisante; l'auteur peint les *désirs* comme *des enfans* et la *raison* comme la *gouvernante :*

« Vous en verriez, dit-il, dans la petite troupe, qui « rient, qui pleurent, qui folâtrent, qui tourmentent, « qui se fâchent, et tous veulent être écoutés, et tous « s'indignent de n'être pas servis les premiers : la mal- « heureuse gouvernante ne sait auquel entendre; elle « les aime tous, et comment les haïr?..... Que fera donc « la raison, au milieu de ce petit tumulte? Au lieu de « les caresser, ou de les rebuter tous, etc. » Et ce *joli tableau* est continué pendant deux pages! Au sein de la métaphysique, l'auteur a, comme on voit, conservé quelques traits de son ancien esprit : on retrouve encore quelquefois le papillotage de l'écrivain maniéré, sous le manteau de la philosophie. Il est impossible de

surmonter entièrement la nature et l'habitude; jamais elles ne perdent absolument leurs droits : on dit que dans quelques farces italiennes, Arlequin paroît déguisé en archevêque, mais qu'il est toujours reconnu, à la manière dont il donne la bénédiction.

Naturam expellas. . . . . . .

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1806.

Page

I. *La Henriade*, édition de 1806. §. Ier. 1
§. II. 9
II. *Discours en vers sur l'Indépendance de l'Homme de Lettres*, par M. MILLEVOYE. . . 18
III. *Vie d'Agricola*, traduction de 1806, par M. RENDU. §. Ier. 27
§. II. 36
IV. *L'Enéide*, traduction en vers français, par M. J. Hyacinthe GASTON, proviseur du lycée de Limoges. §. Ier. 46
§. II. 53
V. *Traduction d'une Ode d'Horace*, par M. DE WAILLY. 60
VI. *Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis*, édition de 1806, par M. GROUVELLE, ancien ministre plénipotentiaire, ex-législateur, et correspondant de l'Institut. . . . 65
VII. *Le Spectateur Français au 19e siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, par M. DE FABRY. 71

VIII. *Discours sur l'Histoire Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à Charlemagne, avec la continuation depuis Charlemagne jusqu'en* 1661, par BOSSUET. §. Ier. . . . . page 78
§. II. 87
IX. *Pensées de Nicole, de Port-Royal*, recueillies par M. DE MERSAN. §. Ier. 94
§. II. 101
X. *Œuvres choisies et posthumes de M. de Laharpe*, de l'Académie française; publiées par M. PETITOT. §. Ier. 109
§. II. 115
XI. *Éloge de Massillon*, par M. BÉLIME. . . . 123
XII. *Éloge de Duclos*, par M. Alexandre DE NOUAL DE LA HOUSSAYE. 129
XIII. *Essai sur le Monde*, par M. AZAÏS. . . . 136
XIV. *Épître à M. Palissot, sur la Satire*, par un habitant du Jura. §. Ier. 145
§. II. 151
XV. *Lettres choisies de Voltaire et de Balzac, suivies des Lettres choisies de Montreuil, Pélisson et Boursault; précédées d'un Discours préliminaire, et d'une Notice historique sur ces écrivains*. 157
XVI. *Logique française*, pour préparer les jeunes gens à la rhétorique, par M. HAUCHECORNE, ancien professeur de philosophie au collége des Quatre-Nations. 164
XVII. *Dictionnaire abrégé de la Bible*, de Chompré, revu par M. PETITOT. 170
XVIII. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*,

par J. J. BARTHÉLEMY, édition nouvelle. §. Ier. 178
§. II. . . . . page 185

ANNÉE 1807.

XIX. *Répertoire du Théâtre-Français*, par MM. PETITOT et FIÉVÉE. §. Ier. 192
§. II. 199
§. III. 206
XX. Premier chant d'un poëme intitulé : *la Veillée du Parnasse*, par M. ECOUCHARD-LEBRUN. 214
XXI. *Éloge de Messire J. B. Charles-Marie de Beauvais, ancien évêque de Sénez*, par M. l'abbé GALARD. 222
XXII. *Essai sur l'Astronomie*, poëme, par M. DE FONTANES.. 228
XXIII. *Le Voyageur*, par M. DE MILLEVOYE; pièce qui a remporté le prix de l'Académie française. 236
XXIV. *Discours sur les Voyages*, par MM. Victorin FABRE et A. BRUGUIÈRE. 245
XXV. *Poésies*, par M. DE FRÉNILLY. 253
XXVI. *Voyage en Silésie*, par M. Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.. 261
XXVII. *Les Bucoliques de Virgile*, en vers français, traduction de 1807, par M. le chevalier DE LANGEAC. 268
XXVIII. *Œuvres de Racine, avec les variantes et les imitations des auteurs grecs et latins*, par M. PETITOT. 275
XXIX. *Pensées de Balzac*, de l'Académie française, précédées d'observations sur cet écrivain, et sur le siècle où il a vécu, par M. DE MERSAN. 284

XXX. *Correspondance littéraire*, adressée à son altesse impériale le grand duc de Russie, et à M. le comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1791, par M. DE LAHARPE. §. Ier. . . . . page 291
§. II. 299
XXXI. *Achille à Scyros*, poëme en six chants, par M. LUCE DE LANCIVAL, professeur de belles-lettres. §. Ier. 306
§. II. 313
XXXII. *Œuvres choisies de M. Le Franc de Pompignan*, de l'Académie française. §. Ier. . . 322
§. II. 329
XXXIII. *Œuvres posthumes du duc de Nivernois*, publiées à la suite de son Eloge, par M. François DE NEUFCHATEAU. §. Ier. 337
§. II. 343
§. III. 349
XXXIV. *Clarisse*, traduction de M. LETOURNEUR. §. Ier. 357
§. II. 366
XXXV. *Élémens de l'Histoire d'Allemagne*, attribués à M. l'abbé MILLOT. 374
XXXVI. *Des Journaux et de la Critique*. . . . 380
XXXVII. *Le Génie de l'Homme*, poëme, par M. DE CHÊNEDOLLÉ. 389
XXXVIII. *L'Énéide*, traduction en vers français, par M. Hyacinthe GASTON, proviseur du lycée de Limoges. §. Ier. 396
§. II. 404

ANNÉE 1808.

XXXIX. *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, par M. SCHLEGEL, §. Ier.. . . . . page 411
§. II.. 419
§. III. 427
XL. *L'art d'aimer d'Ovide*, traduction en vers, avec des remarques, par M. DE SAINT-ANGE. §. Ier. 436
§. II.. 444
XLI. *Traité de la République*, ou *du meilleur Gouvernement*, ouvrage de Cicéron, rétabli d'après ses fragmens et ses autres écrits, et traduit en français, avec des notes historiques et critiques, et une dissertation sur l'origine et les progrès des sciences, des arts et du luxe chez les Romains; par M. BERNARDI, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. §. Ier. 452
§. II.. 459
XLII. *Choix de Discours de réception à l'Académie française, depuis son établissement jusqu'à sa suppression*, par M. BOUDOU. . . . 465
XLIII. *Sermons de messire J. B. Charles-Marie de Beauvais, évêque de Sénez*. 473
XLIV. *Œuvres de Louis Racine*, faisant suite aux *Œuvres de Jean Racine*, commentées par M. GEOFFROY.. 482
XLV. *Œuvres choisies de J. B. Rousseau*, avec des notes de M. Ecouchard Le Brun, membre

de l'Institut national, publiées par M. DUPUY DES ILETS. . . . . page 489
XLVI. *Métamorphoses d'Ovide*, traduction en vers, par M. DE SAINT-ANGE. §. Ier. 498
§. II. 506
XLVII. *L'Enéide*, traduite en vers par M. Hyacinthe DE GASTON, proviseur du lycée de Limoges. 514
XLVIII. *Lettres de Pline le jeune*, traduites par M. DE SACY, de l'Académie française. §. Ier. . . 522
§. II. 530
XLIX. *Les Fleurs*, idylles morales, suivies de poésies diverses, par M. Constant DUBOS. . . . 538
L. *Les Trois Règnes de la nature*, par Jacques DELILLE, avec des notes, par M. CUVIER, de l'Institut, et autres savans. §. Ier. 545
§. II. 554
§. III. 563
§. IV. 572
LI. *L'Enéide*, en vers français, par M. BECQUEY. 581
LII. *Le Libre Arbitre*, par M. le chevalier de BOUFFLERS, membre de l'Institut. 589

Fin de la Table du second volume.

PQ
139
D88
t.2

Dussault, Jean Joseph
François
Annales littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY